



HAL
open science

**”Les centres historiques du Caire et de Mexico :
représentations de l’espace, mutations urbaines et
protection du patrimoine”**

Elodie Salin

► **To cite this version:**

Elodie Salin. ”Les centres historiques du Caire et de Mexico : représentations de l’espace, mutations urbaines et protection du patrimoine”. Sciences de l’Homme et Société. Université de Nanterre - Paris X, 2002. Français. NNT : . tel-00597908

HAL Id: tel-00597908

<https://theses.hal.science/tel-00597908>

Submitted on 2 Jun 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Paris-X Nanterre

Département de géographie

**Les centres historiques du Caire et de Mexico :
représentations de l'espace, mutations urbaines et
protection du patrimoine**

Thèse de doctorat de géographie



Présentée par

Elodie SALIN

Le 17 décembre
2002



Sous la direction de

Alain Musset, Directeur d'études à l'EHESS

Membres du Jury :

Ghislaine Alleaume (Directrice d'études au CNRS)

Philippe Gervais-Lambony (Maître de Conférence HCR, Université de Paris-X Nanterre)

Alain Rousillon (Chargé de recherches CNRS)

Alain Vannep (Professeur, Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines)

Table des matières

Table des matières	1
Remerciements.....	5
Introduction.....	7

Première Partie : Les paysages des centres historiques.....27

Introduction : Le centre historique comme paysage.....27

Chapitre I : Les paysages de la richesse culturelle et de la pauvreté quotidienne39

A - Les paysages de la richesse culturelle	39
a) <i>Le patrimoine du centre historique de Mexico : chronique d'une mort consommée</i>	<i>39</i>
b) <i>Le patrimoine dans la vieille ville du Caire.....</i>	<i>49</i>
B - Les paysages de la pauvreté quotidienne	62
a) <i>Les indices de la pauvreté</i>	<i>62</i>
b) <i>Les paysages de la désolation</i>	<i>76</i>
c) <i>les paysages de la marginalité.....</i>	<i>83</i>

Chapitre II : Les paysages du pouvoir économique et politique89

A - Les fonctions économiques	89
a) <i>Poids économique des centres anciens : commerces et services au détriment de l'industrie manufacturière</i>	<i>89</i>
b) <i>Types et localisations des activités dans les deux centres</i>	<i>94</i>
c) <i>Autour du centre : poids du passé et logique du présent</i>	<i>100</i>
d) <i>Du commerce de gros au marché informel</i>	<i>103</i>
B - Les fonctions politiques et religieuses	115
a) <i>Entre ville et puissance, la grand-place.....</i>	<i>115</i>
b) <i>L'extériorisation du pouvoir : de la Citadelle au Château de Chapultepec.....</i>	<i>118</i>
c) <i>Le pouvoir des lieux : entre sacralité et culte de l'Etat.....</i>	<i>121</i>

Chapitre III : L'envers de paysages : la structure foncière129

A - Les grandes mesures foncières	129
a) <i>Caractéristiques et spécificités des deux centres historiques</i>	<i>129</i>
b) <i>Les lois de blocage des loyers au Caire et à Mexico</i>	<i>133</i>
c) <i>Les projets d'aménagements des centres historiques et leurs incidences sur le foncier.....</i>	<i>137</i>
B - La propriété foncière des espaces historiques au Caire et à Mexico : typologie	146
a) <i>Les terrains à faible valeur foncière</i>	<i>147</i>
b) <i>Les terrains à moyenne valeur foncière</i>	<i>152</i>
c) <i>Les terrains à forte valeur foncière</i>	<i>162</i>

Deuxième Partie : De la ville mère à la ville patrimoniale.....169

Chapitre I : Quand le centre historique était la ville...171

A - La ville des premiers temps	171
a) <i>La fondation du Caire</i>	<i>172</i>
b) <i>Le choix de Cortes : la superposition de deux capitales d'Empire</i>	<i>179</i>
B - La ville des palais	186
a) <i>Les périodes phares de l'histoire des deux villes</i>	<i>186</i>

- b) *Les oubliettes de l'histoire*196
 c) *Palais de pierre, de papier et de peinture*.....203

Chapitre II : De la marginalisation des centres historiques à une nouvelle centralité ?213

- A - Quand l'image des centres historiques s'inverse...**213
 a) *Naissance de la métaphore de la pathologie urbaine*.....213
 b) *Entre permanence du passé et modernisme*215
B - Moderniser, hygiéniser, transformer219
 a) *La croissance de la ville au XIX^e siècle*.....219
 b) *Le bouleversement des centres anciens*228
C - Déplacement de la centralité239
 a) *Enclavement de la vieille ville du Caire*239
 b) *Paupérisation de la ville coloniale de Mexico*243

Chapitre III : L'éveil de la pensée patrimoniale à la notion universelle de l'UNESCO 248

- A - L'éveil de la pensée patrimoniale : préoccupation européenne ou construction nationale ?248**
 a) *Le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe et la domination européenne en Egypte*249
 b) *La construction de l'idée de nation et sa nécessaire monumentalisation au Mexique*.....256
B - Du monument à la ville : évolution de la notion de patrimoine au Mexique et en Egypte... 259
 a) *Hiérarchiser la patrimoine*259
 b) *La politique des grands monuments*263
 c) *La prise de conscience pour le patrimoine urbain*270
C - Le patrimoine selon l'UNESCO : une notion qui s'impose ?280
 a) *La liste du patrimoine mondial de l'UNESCO*281
 b) *La ville classée : une nouvelle légitimité ?*284

<h2><i>Troisième Partie : Regards sur la ville contemporaine et perception du patrimoine.....389</i></h2>
--

Chapitre I : Complémentarité et contradiction des images des centres anciens dans la presse393

- A - Typologie des grands thèmes abordés dans la presse sur les centres anciens**.....393
B - Culture, patrimoine et tourisme303
 a) *L'exemple de Mexico*303
 b) *L'exemple du Caire*.....306
C - Ambulants, patrimoine et illégalité312

Chapitre II : Le Caire et Mexico comme un roman325

- A - La ville romancée : entre nostalgie et sacralité**326
 a) *Apologie de la grandeur passée*.....329
 b) *Le Caire, ville mère et ville sacrée*331
B - Le Caire-Mexico, ville double, ville maudite339
 a) *Dérision et dédoublement de la ville*.....339
 b) *La ville maudite*345

Chapitre III : Regards du dehors et regards du dedans : vision de la ville et de son patrimoine355

- A - Les regards extérieurs : entre mythes et appareils photos357**
 a) *Images ou clichés : le Caire et Mexico vus par la presse de voyage.....357*
 b) *Le décor dominant et la ville comme décor.....373*
- B - Le regard intérieur : le patrimoine vu par les populations384**
 a) *Perception de la ville historique et du patrimoine.....390*
 b) *Vers une reconnaissance du patrimoine vivant ?401*

Quatrième Partie : Les défis de la sauvegarde du patrimoine.....405

Chapitre I : La ville accaparée : acteurs, discours et projets pour une reconquête des centres anciens.....410

- A – Multiplicité des acteurs et confusion des rôles ?410**
 a) *Les acteurs institutionnels : niveau national et municipal.....411*
 b) *Les acteurs spécifiques au centre historique de Mexico.....419*
 c) *Une particularité cairote : les missions étrangères423*
- B – Discours officiels et projets de reconquête globale des centres anciens430**
 a) *Quand le patrimoine représente un enjeu politique...431*
 b) *La ville idéale, la ville des aménageurs : vers un modèle fonctionnaliste ?439*
- C – L’option touristique453**
 a) *Centres historiques ou centres touristiques ?454*
 b) *Outils techniques et financements459*

Chapitre II : La ville restaurée, de la façade au quartier : typologie croisée du patrimoine restauré, des représentations et des acteurs472

- A -.Usages lucratifs : la mondialisation entre les interstices du patrimoine473**
 a) *Quand les banques choisissent le centre historique de Mexico.....474*
 b) *Restaurants, bars et grands hôtels : une exclusivité mexicaine ?.....481*
- B – Usages culturels488**
 a) *Les musées : tourisme international et tourisme culturel.....490*
 b) *Les centres culturels, une vision élitiste du patrimoine ?499*
- C – Usages et lieux sacrés506**
 a) *Restaurations et permanence des usages premiers506*
 b) *Quand les usages profanes investissent le sacré.....513*
- D – Usages privés, fonctions résidentielles522**
 a) *La tentation de la gentrification ?.....523*
 b) *Pour une gentrification à l’européenne ou le maintien des populations pauvres ?527*

Chapitre III : Ville historique, ville disputée : entre conflits d’images et conflits urbains

- A – Problèmes institutionnels et limites des projets de reconquête urbaine.....538**
 a) *L’espace oublié.....538*
 b) *Les problèmes de la gestion publique.....551*
- B – Conflits d’images et conflits urbains : la réaction des habitants561**
 a) *Contradiction entre discours et pratiques : le peu d’implication des populations résidentes au processus de réhabilitation.....561*
 b) *Perception des processus de reconquête urbaine par les populations.....568*
- C – Le poids des modèles extérieurs583**
 a) *Mexico et les centres historiques d’Amérique latine face au modèle de la Banque interaméricaine de développement (BID)585*
 b) *Le Caire et les médinas du Maghreb.....590*

Conclusion	594
Bibliographie.....	603
Glossaires	617
Sigles.....	618
Conversion des monnaies.....	619
Personnes interviewées.....	619
Tables.....	620

Remerciements

Mes premiers remerciements s'adressent à mes deux directeurs de recherches, qui m'ont soutenue et permis de mener à bien cette étude dans les meilleures conditions.

Je remercie Alain Musset sans qui ce travail n'aurait pas vu le jour et qui, par sa rigueur mais aussi son amitié, a su m'encourager, faire taire mes doutes et orienter ma recherche dans ce projet de grand écart un peu vertigineux qui s'offrait à moi dès l'année de DEA à l'Université de Paris-X Nanterre.

Je remercie également Ghislaine Alleaume, pour ses précieux conseils et pour sa confiance. Mes remerciements vont également au centre de recherche français qu'elle a dirigé lors de ma présence au Caire, le CEDEJ (centre d'étude et de documentation économique juridique et sociale).

C'est grâce au CEDEJ, à son équipe de chercheurs et de jeunes doctorants, que mes séjours en Egypte ont pris une nouvelle dimension, m'apprenant le nécessaire et enrichissant échange entre chercheurs. Je tiens ici à les remercier tous et en particulier ceux qui m'ont aidé dans mon travail de terrain et dans l'approche des habitants de la vieille ville du Caire. Merci à Eric Denis de l'OUCC (Observatoire urbain du Caire contemporain) et Patrick Haenni pour son amitié mais également pour m'avoir servi d'interprète dans certaines enquêtes. Merci également à Anna Madœuf et à tous ceux qui, par leurs conseils et leurs connaissances du Caire, m'ont fait partager leur enthousiasme.

Je remercie également le centre de recherche mexicain, le CEMCA (centre d'études mexicaines et centraméricaines) pour son accueil au début de cette recherche, ainsi que Mara (Maria de Los Angeles Rodríguez) pour sa gentillesse et sa présence à Mexico. Mes remerciements vont également à Philippe Darteil, directeur du PACT ARIM 93 pour m'avoir associé à leur mission en 1998.

Je tiens à remercier ici l'école doctorale « Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent » de Paris-X Nanterre dirigée par Alain Dubresson, ainsi que le laboratoire Géotropiques, pour les aides financières qui m'ont permis d'aller d'un continent à l'autre. Merci également à Virginie Baby-Collin.

Merci à Marc Guerrien pour avoir bien voulu réaliser pour moi certaines cartes sur la ville de Mexico. Merci également aux géographes de l'Université de Saint-Quentin-en-Yvelines pour leurs conseils, leur aide, et pour m'avoir permis de terminer ce travail en toute quiétude.

Merci enfin à tous mes proches qui m'ont été d'un précieux secours tout au long de ce travail, au Caire, à Mexico et à Paris.

Je tiens à remercier tout particulièrement mes parents qui ont cru en moi et m'ont soutenue tout au long de ces années. Merci également à ma grand-mère et mes amis, pour leur écoute et leur présence, avec une pensée particulière pour Elodie Besseyrias qui a réalisé de très beaux portraits dans la vieille ville du Caire et m'a aidé dans la relecture du manuscrit. Merci à mes condisciples, et en particulier à Cécile Brice, qui a bien voulu partager le « bureau de la thèse » et les errances de la pensée durant de nombreux mois. Merci également à Marina pour son aide des derniers jours...

Merci enfin, du fond du cœur, à Jeff.

Introduction

« La comparaison est l'arme du géographe, le meilleur des garde-fous »

Pierre Gourou (1982, p. 179)

La comparaison de deux villes aussi différentes que le Caire et Mexico peut apparaître au début comme quelque peu fantaisiste. Pourquoi et comment justifier une démarche géographique se basant sur la comparaison d'espaces si éloignés et radicalement opposés sur les formes urbaines, les traditions, la culture et les modes de vie ? La citation de Pierre Gourou, ici en exergue, représente en soi une caution quant à la démarche comparative. Elle nous enseigne que la confrontation entre les espaces est au cœur de la démarche du géographe, et qu'elle représente même sa meilleure arme pour analyser et comprendre, sous un jour nouveau, les enjeux spatiaux s'attachant à tout territoire. La comparaison est également au cœur de ce travail de recherche qui, loin d'ambitionner une étude globale des deux villes, s'attache à comprendre les enjeux, tant idéologiques, symboliques, politiques et spatiaux des centres historiques des deux métropoles. Souvent présentées à l'opinion publique, mais aussi dans les cercles plus restreints de la géographie, comme des métropoles emblématiques de la démesure urbaine, le Caire et Mexico, sont en quelque sorte devenues les archétypes de la très grande ville arabe et latino-américaine. Les points communs les plus évidents entre ces deux villes, capitales d'Etat, restent donc en premier lieu, ceux du gigantisme urbain et de ses conséquences spatiales : fragmentation urbaine, croissance des inégalités et des exclusions, multiplication et déplacement des centralités opposées à des périphéries contrastées, difficulté de l'aménagement du territoire, étalement de la ville...

Bien que dépendantes d'aires géographiques différentes, le deuxième point commun essentiel à la compréhension des deux villes, mais également à la compréhension de leurs centres historiques, est celui de leur appartenance à l'ensemble des pays en développement, autrefois qualifié de Tiers Monde et maintenant renommé Pays du Sud. Cette caractéristique commune place les deux villes face à des enjeux de développement similaires sur plusieurs points : celui de leur insertion dans le réseau des grandes villes mondiales, celui de la gestion

interne des déséquilibres urbains et des carences propres aux métropoles du Tiers Monde, celui de la dépendance vis à vis des pays du Nord. L'ensemble de ces enjeux influence directement les espaces centraux des deux villes. L'évolution rapide des formes spatiales des villes des pays du Sud, devenues métropoles, a entraîné un renouvellement dans l'approche et l'étude des systèmes urbains. Le modèle d'analyse le plus courant, privilégie l'opposition entre les centres et les périphéries, souvent caractérisées, dans les plus grandes villes du Sud, par leur marginalité. Parallèlement aux études urbaines sur les marges urbaines et les périphéries, de nombreuses autres recherches sur les centres et le concept de centralité se sont également développées dans le champ de la géographie¹. La question que soulèvent ces travaux récents, et qui peut être reprise ici, est celle du sens de l'étude des centres anciens, qualifiés d'historiques depuis peu, dans l'étude de deux mégapoles plus que millionnaires. Espaces fondateurs, espaces symboliques, espaces laissés pendant longtemps en marge de la dynamique métropolitaine et aujourd'hui réinvestis par des valeurs patrimoniales...les enjeux liés à ces centres anciens sont multiples et complexes. Il convient néanmoins de ne pas les séparer de leur environnement urbain immédiat, et de replacer leur étude et leurs évolutions dans le contexte de la ville contemporaine. Aujourd'hui, le centre historique de Mexico et la vieille ville du Caire ne représentent plus qu'une infime partie de l'agglomération urbaine.

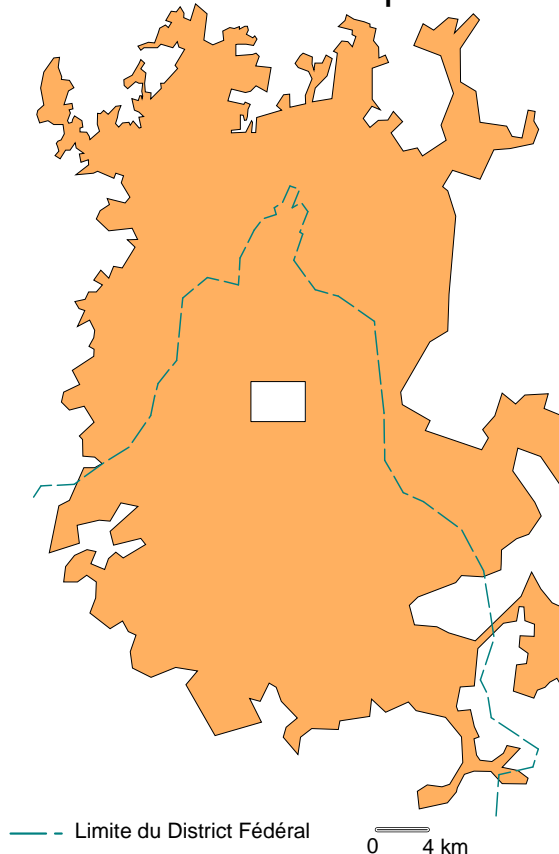
Mexico, bien que déchue du titre, cependant usurpé, de « plus grande ville du monde » compte aujourd'hui près de 19 millions d'habitants. Considérée comme une métropole phare des pays en développement, un « laboratoire de l'urbain » préfigurant la ville du futur, l'agglomération métropolitaine s'étend sur une surface impressionnante de près de 4 600 km². L'espace bâti de l'agglomération de Mexico recouvre quant à lui une superficie estimée à 1 300 km² (Musset, 2000), et où le centre historique de Mexico, correspondant à la ville coloniale et à ses extensions au XIX^{ème} siècle, se dessine, au cœur de cette agglomération, en un point égal à 0,6 % de la surface urbanisée.

¹ Parmi les études récentes, deux thèses ont particulièrement influé sur la problématique de ce travail : celle de Jérôme Monnet sur le centre historique de Mexico (Monnet, 1993, *La ville et son double, La parabole de Mexico*, éd. Nathan) et celle d'Anna Madoeuf sur *Les images et les pratiques de la ville ancienne du Caire, le sens de la ville* (1997).

Le Caire reste à ce jour la plus grande ville d'Afrique et du monde arabe, avec une population de 11,6 millions d'habitants sur une superficie urbanisée de 482 km², (Moriconi-Ebrard, 2000, base de données Géopolis) soit une étendue 2,7 fois moindre que celle de l'agglomération de Mexico. L'espace considéré comme la « vieille ville du Caire », correspondant aux quartiers anciens construits avant le XIX^{ème} siècle, représente quant à elle 0,9 % de la surface urbanisée de l'agglomération cairote.

Cartes n° 1 et 2 :

Tache urbaine de Mexico 1990 et son centre historique



Tache urbaine du Caire 1990 et sa vieille ville

(Greater Cairo Atlas, 2000, même échelle)



La place des centres anciens dans les deux villes est donc comparable puisqu'elle se situe, dans les deux cas, en dessous de 1 % de la surface urbanisée.

Au sein de ces deux villes, les centres anciens apparaissent comme des espaces qui se singularisent fortement, puisque héritiers d'une longue tradition urbaine. Le Caire, fondée sous le nom d'al-Qahira en 969 par la dynastie des Fatimides, est

une cité plus que millénaire. Mexico, quant à elle, occupe encore le site de la capitale de l'Empire aztèque, Tenochtitlan, fondée en 1325 dans le bassin de Mexico à 2300 mètres d'altitude, puis supplantée par la ville coloniale des conquistadores au XVI^{ème} siècle. Dans les deux cas, les centres anciens, tels qu'ils sont définis aujourd'hui, représentaient la ville dans son entier jusqu'au début du XIX^{ème} siècle. « De la ville mère à la ville patrimoniale », ces espaces restent caractérisés par de nombreux témoignages de leurs passés prestigieux : trames urbaines héritées et tracés des rues, patrimoine monumental et architectural, mais aussi vernaculaire.

Ces traces de l'histoire s'inscrivent de manière extrêmement forte dans la construction contemporaine des centres historiques. Le rapport entre le temps et le territoire, tel qu'il est analysé par Guy Di Méo, est un phénomène complexe que l'on ne doit pas aborder uniquement par la métaphore du palimpseste, ces vieux manuscrits grattés avant d'être réutilisés pour l'écriture. « L'image du palimpseste évoque la capacité de l'espace géographique à effacer les traces du passé, mais aussi à conserver en filigrane les témoignages plus ou moins discrets des sociétés anciennes » (Guy Di Méo, 2000, p. 54). Cette image qui traduit l'accumulation et la superposition des couches historiques induit, afin de redécouvrir les traces du passé, l'oubli du temps présent, alors même que la démarche du géographe est de comprendre « la manière dont les temps historiques inscrits dans l'espace s'affrontent, se bousculent, s'excluent ou fusionnent pour donner naissance aux territoires d'aujourd'hui » (*Ibid.*).

La construction des centres contemporains d'aujourd'hui passe donc par une relecture du passé, par une « redécouverte » et une sélection des moments historiques les plus à même de servir une mise en scène des lieux, dans le but avoué de construire une identité nationale et urbaine solide et claire. Cette manipulation de la « mémoire collective » selon les termes du sociologue Maurice Halbwachs (1925, cité par G. Di Méo, op. cit.) se définit comme une reconstruction du passé en fonction des besoins du présent. Elle est orchestrée de manière consciente ou inconsciente par les acteurs politiques et sociaux et conduit au processus de « patrimonialisation » des espaces urbains hérités. Le patrimoine est alors synonyme d'instrument servant à une « requalification des lieux ». Ce processus n'est pas spécifique aux centres anciens du Caire et de Mexico et il a été

analysé dans de nombreuses autres villes, grandes ou moins grandes, occidentales et plus lointaines.

Françoise Choay parle alors du passage du temps du « culte des monuments » à celui de « l'industrie culturelle » et de « la religion patrimoniale » : « la mondialisation des valeurs et des références occidentales a contribué à l'expansion œcuménique des pratiques patrimoniales » (Choay, 1996, p. 154). L'étude géographique des espaces anciens du Caire et de Mexico s'inscrit dans cette religion patrimoniale, née en Occident, exportée ensuite dans les pays du Sud, et « sublimée » par l'inscription des espaces étudiés sur la liste prestigieuse du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Le nombre de centres historiques classés sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO s'élève chaque année. En 2002, 187 villes sont inscrites en partie ou en totalité, soit presque un quart de l'ensemble des 730 sites classés pour leurs valeurs culturelles (ensembles de monuments, sites archéologiques, espaces urbains) ou naturelles. Cette inscription, si elle se révèle être essentiellement une opération de prestige et un moyen de reconnaissance du patrimoine national vers l'international, induit néanmoins un devoir de protection, de conservation et de mise en valeur de la part des Etats. Cette préoccupation pour les espaces urbains historiques tend à devenir de plus en plus importante dans les politiques urbaines des villes des pays du Sud et dénote une volonté certaine de contrôler l'image et l'espace central réinvesti de valeurs patrimoniales et symboliques fortes. Les exemples d'action de réhabilitation dans les centres anciens sont nombreux tant dans les villes du monde arabe (nous pourrions citer les exemples de réhabilitation des médinas maghrébines) que dans les villes coloniales ou pré-coloniales d'Amérique latine. Ces actions en faveur des centres anciens sont toujours relayées par des aides techniques et institutionnelles internationales et bénéficient la plupart du temps, et à des degrés divers, de financements internationaux (BID – Banque Interaméricaine de Développement-, Banque Mondiale, Union Européenne...). Mais au-delà de ces aides techniques et/ou financières, l'intérêt récent pour la réhabilitation des centres anciens et leur classement sur la liste de l'UNESCO conduit également à la diffusion d'une certaine notion du patrimoine qui se veut universelle et applicable à tous les espaces classés. A quel degré les politiques urbaines des pays s'inspirent-elles de ce système globalisé, lié à la

notion de patrimoine telle qu'elle est véhiculée au niveau des instances internationales ?

Importance du thème et problématique

La question qui sous-tend l'ensemble de la problématique de ce travail, et qui reste présente, tel un fil d'Ariane, à travers les différentes approches des centres historiques des deux villes, est donc celle de **la conciliation entre le global et le local, entre l'universel et le particulier**. La démarche comparative de deux espaces, deux paysages, appartenant à des cultures opposées, est alors un atout dans la distinction de ce qui relève des particularismes locaux, propres aux sociétés étudiées, et de ce qui relève d'une même influence extérieure. La question serait de savoir si cette influence extérieure est assez puissante pour aplanir ces particularismes locaux ou si, au contraire, chaque culture, loin de céder à une forme de mondialisation des idées, des représentations et des pratiques de réhabilitation des centres anciens, s'approprie et réinterprète à sa manière la notion de patrimoine ainsi que les « canons » de la réhabilitation des espaces historiques. Les « recettes » visant à une reconquête des centres anciens, et les images de la ville historique idéale qu'elles génèrent, sont-elles les mêmes d'un continent à l'autre, indépendamment des formes urbaines, des spécificités, des traditions et des cultures propres à chaque pays et à chaque ville ?

Cette hypothèse de départ, qui ne semble pas remise en cause par les organismes internationaux, bailleurs de fonds ou de conseils en la matière, se place comme un point de départ de notre réflexion, autour duquel s'articulent plusieurs thèmes nécessaires à la compréhension des nouveaux enjeux émergents de ces espaces de plus en plus convoités et attirant l'attention de multiples acteurs, au premier plan desquels se placent les politiques.

Les centres historiques sont des créations nouvelles et politiques. Cette affirmation, quelque peu paradoxale, naît pourtant de l'intérêt récent qui leur est insufflé par le biais de la prise de conscience patrimoniale. Les centres historiques sont alors propulsés sur le devant de la scène urbaine et politique, au risque de les voir se transformer en décors : décors pour touristes, décors de cinéma, décors pittoresques et conformes, au bout du compte, à l'idée que l'on se fait d'un espace

réinvesti par des valeurs qui le transcendent. Devant les difficultés de la transformation volontaire des espaces urbains hérités, caractérisés par la pauvreté voire la marginalité de ses populations et par un état de dégradation du bâti complexifié par une dynamique interne de reconstruction contemporaine, l'apparition **de la ville patrimoniale** apparaît avant tout comme une **construction intellectuelle**.

Elle naît d'une relecture de l'histoire au présent où des moments, des lieux, des personnages de l'histoire sont sélectionnés et deviennent signifiants. Cette construction contemporaine des centres historiques se fait d'abord par le discours, dans le but de renforcer les identités nationales et d'enraciner les habitants dans le temps, dans l'espace, dans une mémoire et un patrimoine communs. Mais, pour qui le patrimoine a-t-il un sens ? Pour qui et pour quoi réhabiliter la vieille ville du Caire et le centre historique de Mexico ? Ces questions, sans doute trop directes ou trop simples, renvoient néanmoins à deux paradoxes. Le premier est lié à la volonté affichée des autorités de préserver et donc de « conserver » un paysage pourtant en perpétuelle mutation et qui est loin d'être figé dans un passé idéalisé. Le deuxième paradoxe est intimement lié au premier et renvoie au décalage entre les visions de la ville patrimoniale idéale (ou idéalisée) véhiculée par les élites, et les représentations des populations résidentes, qui, avant de voir les centres historiques comme des lieux patrimoniaux, les voient comme des lieux de vie, théâtre de leurs pratiques quotidiennes.

La tension entre le global et le local se retrouve dans les perceptions urbaines.

Comment se construisent les représentations contemporaines de la ville et des centres historiques ? Les influences extérieures jouent-elles un rôle important, si ce n'est primordial, dans la construction d'une image urbaine spécifique qui démarquerait les centres anciens du reste de la métropole ? Au regard de la richesse des espaces anciens, il serait utopique de vouloir les résumer à une image simple et lisse. La complexité des enjeux et la multiplicité des acteurs projettent sur la ville ancienne des images et des représentations souvent contradictoires et parfois complémentaires. Lieux de vie pour les uns, lieux de pouvoir, lieux symboliques ou lieux de contemplation pour les autres, les images des citoyens et plus particulièrement des habitants des centres anciens n'entrent-elles pas en

conflit avec les représentations des élites et du pouvoir, nécessairement influencées par une conception du patrimoine venue de l'extérieur ?

Existe-il une représentation de la ville historique dominante et assez forte pour s'imposer à tous sans que jamais sa validité ou sa légitimité ne soit remise en cause ?² La question serait alors de savoir si la nature de cette image, ou de cet ensemble d'images, est directement liée aux nouvelles fonctions que l'on voudrait voir s'épanouir dans les centres historiques restaurés. Et, au-delà des différences entre les espaces historiques du Caire et de Mexico, les processus de reconquêtes des centres s'inspirent-ils d'un même « modèle » et quelle est la part donnée dans chaque processus à la mise en valeur touristique, au processus de gentrification ou aux actions visant à l'amélioration des conditions de vie des habitants les plus pauvres ?

L'importance donnée à l'étude des représentations dans cette recherche se justifie sur plusieurs points. D'une part, la notion de patrimoine est une notion construite par les discours et par extension, la notion même de centre historique est elle aussi un produit de ces discours. D'autre part, la notion de patrimoine, et les images qui en découlent, sont instrumentalisées par les acteurs politiques et institutionnels et permettent de justifier et de légitimer l'action sur les centres anciens, modifiant ainsi les paysages mais aussi les fonctions urbaines et les conditions de vie des populations.

Dans les deux villes étudiées, les paysages des centres anciens présentent des similitudes puisqu'ils ont été tous deux marginalisés au sein de la métropole : phénomène paradoxal d'un centre se retrouvant en marge tout en gardant sa position centrale dans la ville en croissance. Le phénomène est néanmoins classique et au cours du XIX^{ème} siècle et du XX^{ème} siècle, les élites urbaines et une partie des activités économiques, ont fuit les centres anciens pour de nouvelles centralités plus attractives ou des périphéries plus modernes et plus à même de satisfaire leurs exigences. Ce processus, commun à la plupart des villes chargées d'histoire, a entraîné une dégradation et une taudification des centres anciens. C'est dans ce contexte, et à cause de ce contexte, que la nécessité de sauvegarder

² Cette question est également posée dans d'autres problématiques sur l'image : P. Champagne (*La misère du monde*, 1993), Jérôme Monnet (1993) ainsi que Roger Caillois (1938, cité par Monnet).

des espaces en péril s'est épanouie et affirmée depuis la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. De cette caractéristique commune aux paysages des centres anciens du Caire et de Mexico découle une même ambivalence des images de la ville ancienne : espaces investis depuis peu de valeurs symboliques et identitaires fortes, grâce à leurs passés prestigieux et grâce au nombre impressionnant de monuments historiques, ces espaces traînent également avec eux l'image de la dégradation et du sous-développement.

« Paysage de la richesse culturelle et de la pauvreté quotidienne », c'est de ces deux images la seconde que les actions de réhabilitation des centres anciens voudraient éliminer. Le patrimoine, sa nécessaire sauvegarde et sa mise en valeur par le biais de politiques urbaines, peuvent-ils se révéler être un outil redoutable pour une transformation réelle des centres anciens ?

Des images aux pratiques, et quelques soient les avancées des processus de reconquête urbaine, la question dominante reste celle de l'adéquation entre les formes urbaines et les pratiques contemporaines actuelles ou encore simplement projetées :

- La forme de la ville correspond-t-elle plus aux pratiques urbaines et les espaces anciens doivent-ils « s'adapter » aux exigences de la modernité autant qu'à celles de la ville restaurée ?

Par le jeu des échelles, d'autres questions peuvent faire écho à la première :

- La forme de l'habitat ne correspond-t-elle plus aux pratiques sociales ? L'analyse se déplace ici vers une micro-géographie, plaçant le monument au cœur des préoccupations de la réhabilitation. Existe-il des usages dignes et des usages indignes pour le patrimoine et certaines fonctions doivent-elles être supprimées des centres anciens ?
- Le sort des populations résidentes et des activités présentes dans la vieille ville du Caire et dans le centre historique de Mexico se retrouve alors au centre de la problématique et la question serait alors de savoir si les logiques de reconquête urbaine induisent nécessairement des logiques d'exclusion. Quel est l'impact des politiques de réhabilitation sur les

populations et quel rôle ces populations résidentes sont-elles amenées à jouer dans ce vaste processus de reconquête des centres ?

Conflits d'images ou conflits urbains, les centres historiques deviennent alors le théâtre de stratégie d'appropriation de la part des acteurs. La force des représentations extérieures finissent-elles par s'imposer au-delà des particularismes locaux de chaque ville, laissant la place à un modèle universel bercé par le concept de la ville patrimoniale restaurée ?

La démarche comparative et les outils méthodologiques

Le choix de l'étude de deux terrains aussi éloignés que le Caire et Mexico est avant tout un choix personnel, même s'il peut être justifié *a posteriori* par plusieurs facteurs que nous avons déjà développés. Ce choix a d'abord été guidé par la volonté de ne pas s'ancrer dans une aire géographique unique et de trouver un biais commun pour aborder des espaces véritablement différents et en même temps comparables dans les enjeux soulevés par la récente « mise en patrimoine » des centres anciens. L'idée de départ était d'analyser les processus de reconquête urbaine présents dans les deux villes anciennes et d'en comprendre les mécanismes. Dans un deuxième temps, l'objectif était de confronter ces mécanismes dans une démarche comparative originale et nouvelle puisque risquant le grand écart entre deux civilisations, deux espaces que tout semblaient opposer. Existait-il des différences radicales ou au contraire des similitudes troublantes entre les processus de patrimonialisation et de réhabilitation au Caire et à Mexico, et comment les expliquer ? Quelles conclusions tirer de cette observation et de ces enquêtes de terrain réalisées dans les deux villes au cours du long parcours de la recherche doctorale ?

D'une ville à l'autre et d'une année à l'autre, un double questionnement quelque peu paradoxal a permis de mieux cerner les enjeux du sujet et de réduire ses ambitions initiales :

- Le sujet n'est-il pas trop vaste ?
- N'a-t-on pas tout déjà dit sur ces espaces historiques ?

Sujet à la mode, s'il en est, le thème de la protection du patrimoine et, de manière plus vaste, des enjeux des centres et plus particulièrement des centres historiques a donné lieu à une production scientifique française, mexicaine et égyptienne véritablement impressionnante. Le sujet était loin d'être vierge, même si les enjeux patrimoniaux semblaient relativement récents et les mutations urbaines rapides. La lecture de travaux d'une grande qualité a nécessairement jeté des doutes quant à l'apport scientifique que pouvait amener une telle recherche. Comment se démarquer de ces travaux précédents ou en cours, et comment trouver un nouveau regard sur une question au cœur de l'actualité scientifique et politique tant au niveau national qu'international ?

L'approche comparée : l'originalité de la thèse

Assez rapidement une évidence s'est alors imposée, la démarche comparative allait permettre de nous situer dans le champ de la recherche géographique et urbaine. Ce projet s'inscrivait alors dans une lignée d'études comparées portant sur des espaces urbains, et qui, rompant avec les approches monographiques des villes, devenaient de plus en plus nombreuses. L'objectif était alors de dépasser la simple mise en parallèle relevant souvent, dans les études comparatives les plus anciennes, d'une analyse séparée de deux espaces simplement juxtaposés dans les introductions ou les conclusions des chapitres ou des parties consacrées à des thèmes communs. Pour dépasser ce jeu des analogies (quels sont les points de ressemblance entre les deux villes ?), la construction de la thèse devait alors réellement imbriquer, à tous les niveaux d'analyse, les deux espaces dans une analyse comparative qui allait directement et profondément influencer la problématique de ce travail.

Cette optique de recherche est relativement récente et d'une démarche comparative « à l'ancienne », qui ne faisait que juxtaposer des études monographiques, la tendance s'est progressivement inversée, dans le champ des sciences sociales (anthropologie, histoire, urbanisme, géographie) pour s'ouvrir dans les années 1960-1970 vers des comparaisons véritablement imbriquées entre différentes villes. Si l'on laisse ici de côté les synthèses géographiques comparant l'ensemble des villes mondiales, à travers leurs histoires (P. Bairoch,

De Jéricho à Mexico, 1985, ainsi que de nombreux autres travaux d'historiens que nous ne pouvons citer ici), les comparaisons ont d'abord eu tendance à privilégier des villes relativement « similaires » et appartenant à une même aire géographique et culturelle (J. Abu-Lughod, 1975, *A comparative analysis Cairo, Tunis, Rabat-Salé*). Janet Abu-Lughod précise même, en 1976, que la légitimité de la comparaison serait liée à une sélection méticuleuse de villes appartenant à une même aire géographique, afin de se baser sur des similitudes et des points communs tant au niveau de l'histoire et des cultures que des mécanismes et des processus urbains (*in* Masotti et Walton, *The city in comparative perspective*, 1976).

Il faut attendre des études plus récentes pour voir apparaître des comparaisons plus atypiques et osant la confrontation entre des espaces appartenant à des aires géographiques différentes ou n'ayant que peu de points communs au niveau de leurs histoires ou de leurs cultures. Des programmes de recherche sont mis en place afin de fédérer des chercheurs de différents horizons, tant géographiques que disciplinaires, travaillant sur des problématiques communes. Nous pourrions citer ici comme exemples le programme de recherche « Villes et sociétés urbaines en Espagne et en Amériques » (A. Musset, 1997, *Villes en parallèle n° 25*) ou encore le programme en cours de « Comparaison entre Le Caire, Istanbul et Téhéran » (E. Denis, 1999, appel à proposition, non publié).

L'ensemble de ces travaux et de ces synergies entre chercheurs ont nécessairement influencé le regard porté sur cette recherche et l'ont enrichie, grâce aux lectures, mais aussi grâce aux échanges directs avec les chercheurs. Les publications de thèses récentes privilégiant la démarche comparative ont également été fondatrices de notre réflexion. Et, dans le grand écart risqué entre deux espaces *a priori peu comparables*, l'apport méthodologique le plus important revient sans doute à la thèse de Philippe Gervais-Lambony (*De Lomé et Harare : le fait citadin, Images et pratiques des villes africaines*, 1994) qui, bien qu'étant éloignée des espaces étudiés dans cette recherche, a fortement influencé la problématique de ce travail et les thèmes qui y sont abordés, tout en nous rassurant sur la légitimité d'une telle entreprise.

Ainsi, comme les études citées ici, l'originalité de ce travail réside bel et bien dans la comparaison. Mais, au-delà de cette constatation, la démarche comparative ne

représente qu'un outil puissant de mise à distance et de réflexion sur des espaces différents, et non pas le cœur de la thèse qui reste l'analyse des espaces historiques par le biais de la mise en valeur patrimoniale. La comparaison, en tant qu'outil méthodologique, permet de faire naître des questionnements, voire des étonnements d'une ville à l'autre. Prenons un exemple frappant : si pour un Egyptien, l'importance des missions de restauration étrangères ne pose aucun problème et s'inscrit même dans une logique de partage des rôles établis depuis le XIX^{ème} siècle, cette conception peut paraître totalement inacceptable à un Mexicain pour qui le patrimoine monumental se charge d'une valeur nationale extrêmement forte et ne doit pas, en conséquence, être laissé entre les mains des « étrangers ».

Le regard du chercheur implique également un troisième point de vue dans ce dédoublement des terrains de recherche et l'on pourrait s'interroger, à la suite de Virginie Baby-Collin³ : si « tout chercheur travaillant à l'étranger, où que ce soit, est donc forcément amené à une mise à distance de son objet de recherche : quel est dès lors l'intérêt de dédoubler l'étrangeté ? » (Baby-Collin, 2000, p. 17). Outil de compréhension des espaces, l'un par rapport à l'autre et outil de questionnement, la comparaison reste le meilleur moyen de prendre un certain recul par rapport aux idées, aux pratiques et aux manières de penser véhiculées dans chaque pays. Le regard du chercheur européen et français intervient comme un point de départ qui renforce et accompagne cette mise à distance des terrains d'étude et ne peut que servir la démarche comparative.

Mais dans le cas précis d'un grand écart comparatif, il convient également de pointer les limites de la comparaison et d'en comprendre la nature. Si l'objectif d'une étude comparative est de passer au-delà de la diversité des terrains, des analogies et des oppositions qu'elle soulève pour construire une analyse globale des enjeux liés à la protection d'espaces « patrimonialisés », n'est-on pas confronté au problème d'une généralisation excessive des situations qui réduirait les particularismes locaux et la diversité des enjeux rencontrés ? Parallèlement, la comparaison de terrains fort différents pose également le problème des sources

³ Virginie Baby-Collin, 2000, « Marginaux et citoyens. Construire une urbanité métisse en Amérique latine. Etude comparée des *barrios* de Caracas (Venezuela) et des *villas* d'El Alto de la Paz (Bolivie) », Université de Toulouse II – Le Mirail. Thèse de doctorat en géographie.

utilisées (ou de l'absence de sources) qui peuvent se révéler véritablement différentes d'une ville à l'autre.

Articulation de la recherche et outils méthodologiques

L'analyse des espaces historiques du Caire et de Mexico, espaces particuliers dans la métropole et espaces érigés en symbole de l'identité nationale, s'articule en trois thèmes : celui de l'analyse des **paysages urbains**, celui **des représentations de ces paysages** et enfin celui de **la mise en pratique des actions de réhabilitation** dans les deux centres. Qu'il s'agisse des paysages, des représentations ou des politiques urbaines, les influences sont réciproques et les passerelles nombreuses.

L'articulation de ces thèmes nécessite **l'appel à des disciplines autres** que la géographie au sens strict du terme. L'histoire, la sociologie, l'anthropologie et l'urbanisme (sans entrer néanmoins dans le débat sur les architectures et l'histoire de leurs formes) sont des champs de recherche que nous avons volontairement intégrés dans l'analyse.

Avant de présenter les sources utilisées, certains points méthodologiques doivent être précisés, et en premier lieu celui de la place de l'histoire et de son utilisation dans la recherche.

L'appel à l'histoire des deux villes se présente comme un passage incontournable et séduisant, mais pose la question classique de son utilisation dans un sujet de géographie contemporaine. La démarche rétrospective est celle qui nous a semblé le plus à même de s'insérer dans la problématique d'ensemble. En partant des paysages actuels, l'enjeu est d'expliquer le passage de la ville mère à la ville patrimoniale, le glissement récent d'une marginalité sociale à l'émergence d'une nouvelle centralité dite « historique ». Alors que l'évolution des deux villes ne présente *a priori* aucun point commun, l'analyse historique est nécessaire pour déceler des mécanismes analogues dans la préférence de périodes volontairement mises en valeur aujourd'hui, tout comme dans l'oubli délibéré de périodes historiques restant dans l'ombre. Pointer les traces contemporaines de

l'histoire, dans l'espace et dans les représentations, permet de comprendre la naissance des représentations ambivalentes présentes dans les deux villes, parallèlement à l'émergence de la notion de patrimoine au Mexique et en Egypte. La place de l'histoire, si elle revient nécessairement dans toutes les parties, est ici présentée comme un point charnière entre les paysages et les représentations. L'histoire est de ce fait perçue dans son processus non linéaire puisqu'il s'agit, non pas de retracer l'évolution historique des deux villes, mais de comprendre comment le passé est réinterprété et convoqué au présent pour faire naître la ville patrimoniale.

Dans cette logique et dans ce parti pris du regard rétrospectif, les sources historiques utilisées sont (inévitavelmente) en partie des sources de seconde main. Si l'on peut regretter le manque de temps nécessaire à une immersion prolongée dans les archives historiques, et surtout dans l'étude des travaux des historiens du XIX^{ème} siècle ayant joué un rôle essentiel dans la formation de l'idée de patrimoine et de l'idée de nation, l'appel à une bibliographie historique la plus complète possible a compensé le manque de temps pour des recherches historiques personnelles. Mais peut-on faire le reproche à un géographe de ne pas avoir été vérifié toutes les sources historiques dans les documents d'époque ? Cette question qui sonne comme une justification renvoie également aux difficultés inhérentes à la lecture et l'analyse de textes anciens en arabe concernant la ville du Caire. L'analyse de l'influence des représentations extérieures dans l'évolution des images de la ville a quant à elle été abordée par le biais des récits de voyages des Européens du XIX^{ème} siècle. De Humboldt à Chateaubriand, les textes des voyageurs, bercés par les mirages de l'Orient ou par la curiosité scientifique sont en effet essentiels à la compréhension des images de la ville patrimoniale contemporaine.

L'étude des **paysages urbains** est d'abord liée à une pratique des espaces historiques des deux villes. Les séjours, de presque un an, dans chaque ville nous ont permis de nous poser en observateur de la morphologie urbaine, des architectures mais aussi de la vie quotidienne et des pratiques urbaines présentes dans les deux centres. A cette observation « flottante » des paysages des centres anciens, il faut également ajouter un corpus de données : ouvrages et articles

scientifiques, documents officiels, statistiques, et enquêtes personnelles, par le biais de relevés de terrain et d'entretiens avec les populations pour comprendre « l'envers des paysages », leurs structures foncières.

L'étude des **représentations de la ville** a également été abordée sous l'angle de plusieurs sources afin de les confronter entre elles et d'y déceler des interactions et des résonances. L'étude de la presse quotidienne mexicaine a été un premier élément de compréhension des images contemporaines de la ville. Le dépouillement de trois quotidiens mexicains de tendances politiques différentes durant un an et demi (numéros de janvier 1997 à juin 1998) a fait émerger une première image ambivalente de la ville de Mexico où le centre historique était présenté de manière récurrente. Le pendant de cette étude de presse mexicaine pour le terrain égyptien présente quelques discordances. Pour palier l'impossibilité de lire la presse quotidienne en arabe, notre attention s'est portée sur la presse de langue étrangère (en français et en anglais) publiée hebdomadairement au Caire (dépouillement des numéros de janvier 1997 à mars 1999). Le décalage entre les représentations de la presse en arabe et celle de la presse cairote de langue étrangère n'est, par ailleurs, pas si important malgré les différences dans les publics visés mais aussi dans les formations des journalistes s'intéressant aux enjeux de la vieille ville du Caire. Afin de rectifier ce décalage, nous nous sommes efforcés de réaliser des interviews de journalistes et de replacer systématiquement la question du point de vue de la presse de langue arabe dans les interviews des acteurs de la réhabilitation.

Poussée par l'intérêt personnel, et par la séduction de ce thème, notre étude des représentations de la ville s'est embellie d'un regard sur la littérature contemporaine des deux pays. Mais, loin de présenter une image de la ville qui serait coupée des réalités quotidiennes, la littérature joue un rôle majeur dans la formation des images et influence, à sa manière, les actions entreprises dans les deux centres anciens. C'est donc sur ce lien entre fiction et réalité, entre paysages interprétés et paysages vécus que se construit l'articulation des thèmes. Et si les perceptions citadines, et plus particulièrement celles des habitants des deux centres, sont essentielles pour déceler les décalages entre les niveaux et les échelles de représentations, il nous a paru intéressant de les confronter aux regards extérieurs, ceux des touristes, pour tendre de nouveau le lien entre le local et le

global, entre perceptions extérieures et intérieures. Le rôle des médias dans la diffusion d'une image auprès du grand public français (et donc des touristes en puissance) nous a conduit à l'étude de la presse de voyage française (magazines tels que *Géo* dépouillé sur la totalité de ces numéros depuis sa création en 1979) afin d'y relever l'image fantasmée des deux villes. L'examen de la presse de voyage française a été complété par l'étude des guides touristiques directement liée à la pratique des lieux et proposant des itinéraires de découverte dans les centres anciens des deux villes. Cette approche de la ville produite pour les touristes et destinée à être consommée par eux peut apparaître comme véritablement éloignée de la réalité. Mais ne conditionne-t-elle pas, elle aussi, les actions urbaines visant à transformer les pratiques des centres urbains vers une orientation toujours plus touristique ?

Troisième point d'articulation de la thèse, ces représentations complémentaires ou contradictoires de la ville patrimoniale influencent les **pratiques de réhabilitation et de restauration du patrimoine**. Cette géographie de l'action politique et urbanistique dans les deux villes s'est appuyée sur des documents officiels produits par les institutions : analyses chiffrées, projets d'aménagement urbains, schémas directeurs, déclarations d'intention et programmes des partis politiques. Mais l'utilisation unique de documents officiels n'aurait pas été suffisante à une compréhension fine et totale des enjeux présents dans les centres anciens. Afin de cerner les logiques d'acteurs, les stratégies d'appropriation des espaces, de nombreuses interviews ont été effectuées dans les deux villes auprès des institutions et des personnes impliquées dans la réhabilitation des centres anciens : restaurateurs, aménageurs, hommes politiques, fonctionnaires, architectes, journalistes, archéologues... A Mexico, premier terrain de recherche, les personnes interviewées en espagnol sont au nombre d'une quinzaine. Parfois menées de manière informelle, ces rencontres n'ont pas toutes donné lieu à des enregistrements contrairement à celles réalisées au Caire où les entretiens (au nombre de dix) ont été enregistrés et retranscrits systématiquement. Il convient également de préciser que les contacts avec les institutionnels ont été favorisés, à Mexico en 1998, grâce à la venue d'une association française, le PACT ARIM 93, pressentie pour œuvrer à la réhabilitation d'édifices coloniaux à vocation résidentielle. Ayant été associée à la mission de quelques jours du PACT ARIM

93, nous avons pu assister (sans participer néanmoins) aux débats, réunions et repas entre les différents acteurs institutionnels et politiques participants à l'émergence d'un projet de coopération franco-mexicaine.

Dans les deux villes, les entretiens, toujours très longs (de deux heures à beaucoup plus, comme par exemple des journées entières passées sur le terrain avec des architectes des monuments historiques de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire au Mexique) ont été effectués soit dans les bureaux des institutions concernées (Fideicomiso du centre historique de Mexico, Centre Américain de Recherche en Egypte...), soit dans les monuments en cours de restauration (Bab Zuweyla, maison Seynari pour le Caire, Ex-Hôpital de Betlemitas à Mexico...) (Cf. liste en annexe). Ces rencontres et interviews ont été d'un précieux secours pour démêler les enjeux liés à la réhabilitation des centres anciens, pour éclaircir les rôles attribués à chacun, enfin pour comprendre les difficultés et les blocages des processus de reconquête des centres historiques.

Parallèlement à ces interviews d'acteurs, des enquêtes ont été menées au niveau des populations résidentes ou travaillant dans les deux centres.

Les entretiens avec les habitants et les commerçants

La démarche choisie pour enquêter auprès des populations résidentes et commerçantes a été celle de l'entretien ouvert, laissant le champ libre à la discussion, et mettant de côté les questionnaires trop fermés et difficilement transposables de manière identique dans les deux villes. Les enquêtes réalisées auprès des populations des centres historiques des deux villes se sont étalées dans le temps :

- lors d'un séjour au Mexique de dix mois en 1997-1998
- lors de plusieurs séjours au Caire : un mois en 1996 (lors du DEA) puis deux séjours de six et trois mois durant l'année 1999

Les personnes n'ont pas été sélectionnées au préalable selon des critères sociaux et économiques stricts, mais plus en fonction de leurs activités et de leurs pratiques des centres. Au total, une centaine de personnes ont été questionnée, avec une proportion plus grande pour la ville de Mexico, soixante-dix environ, et une trentaine pour le Caire. Le hasard des rencontres, les liens personnels noués

avec certaines personnes ont permis de gagner la confiance d'autres habitants. La difficulté d'expliquer à chaque fois les raisons de ces questions a également joué sur la qualité et l'honnêteté des réponses des habitants et certaines entrevues ont été plus longues et plus fructueuses en informations. Ces différences dans les prises de contacts ont eu pour conséquence une inégale qualité dans les renseignements recueillis, allant de la simple information sur le prix du loyer au récit de vie détaillé.

Les questions posées lors de ces entretiens se divisent en trois catégories :

- le foncier (en raison du manque crucial d'informations en la matière et/ou de la difficulté à les obtenir aussi bien au Caire qu'à Mexico)
- les activités réalisées par les interviewés
- la perception de l'espace comme lieu de vie et comme espace patrimonial

La moitié des entrevues, réalisée en espagnol lors des relevés de terrain dans le centre historique de Mexico, a par ailleurs été en partie centrée sur les enjeux de la propriété foncière et n'est pas aussi riche que les entrevues du Caire quant à la perception des espaces vécus. Cette différence est liée à la maturation de la problématique d'ensemble de la thèse, et les enquêtes les plus anciennes (1997-1998 pour Mexico) prennent moins en compte la dimension perceptive de l'espace étudié. Les questions concernant le foncier (prix des loyers, prix d'achat des logements ou des édifices) ont par ailleurs été les plus délicates à poser et celles sur lesquelles les réponses étaient les moins spontanées. La méfiance des habitants et des commerçants, et le fait qu'ils aient parfois répondu de façon très évasive (voire fausse), doivent être pris en compte. Certaines enquêtes à Mexico sur les prix des loyers des immeubles de standing ont nécessité des stratégies de « camouflage » (se faire passer pour une émissaire d'une société française voulant louer des locaux pour ses bureaux dans le centre historique) ; d'autres enquêtes ont pâti de la difficulté pour les habitants à comprendre l'objet de la recherche (méfiance et peur des inspections surprises ou au contraire intérêt vis à vis des retombées que pouvait entraîner une telle venue).

Au Caire, les possibilités de parler la même langue ont conditionné l'éventail des personnes interviewées : les enquêtes dans la vieille ville ont soit été réalisées en

anglais et en français avec des personnes habituées à travailler avec des touristes (commerçants, rabatteurs), soit en arabe avec l'aide de traducteurs volontaires. Le déséquilibre entre les hommes et les femmes est ici plus prononcé qu'à Mexico, car de nombreuses interviews se sont déroulées dans des cafés, des boutiques où les femmes ne sont pas ou peu présentes. La barrière de la langue a constitué un obstacle certain pour l'interview des femmes.

Au regard de ces différences entre les deux villes, mais aussi de la différence dans les qualités des entrevues, les enquêtes de terrain n'ont pas donné lieu à un traitement statistique. L'approche est avant tout qualitative et les données recueillies éminemment subjectives. Cette caractéristique doit alors être prise telle qu'elle est et l'objectif a été de trouver des concordances dans les discours des citoyens, des tendances fortes faisant ressortir des traits caractéristiques à mettre en rapport avec les enjeux globaux de la réhabilitation des centres anciens. Le travail sur les habitants de la vieille ville du Caire, tout comme sur les habitants du centre historique de Mexico, s'est en outre appuyé sur la presse ainsi que sur toute une littérature scientifique de qualité donnant la parole aux populations et aux associations d'habitants (dans le cas de Mexico).

Dans une ville sans cesse imaginée et réinterprétée, la place des citoyens, si elle ne se situe pas au centre de la problématique, reste néanmoins essentielle. Dans cette géographie des paysages, des représentations et des pratiques de la réhabilitation urbaine, elle est l'une des clés pour comprendre les enjeux d'un espace symbolique de plus en plus convoité. « Lieux de mémoire » et lieux de vie, lieux touristiques et lieux saints, lieux du pouvoir et lieux de l'identité, les centres anciens sont des espaces polymorphes et changeants. Leur évolution se décline au présent malgré le poids de l'histoire et les enjeux à venir.

Première partie

Les paysages des centres historiques

Introduction : Le centre historique comme paysage

« Il y a partout paysage, paysage en toute chose et dans tous les regards »
(Augustin Berque, 1995)

La notion de paysage est une notion ambiguë car elle désigne à la fois la réalité des espaces et la représentation que l'on s'en fait. Historiens, voyageurs, géographes, cartographes vont définir scientifiquement la notion de paysage. Le peintre, l'artiste, le photographe ou l'écrivain vont l'interpréter. Tous regardent le paysage et le traduisent selon leur propre sensibilité, selon des critères préétablis, selon des *a priori* qui leur font voir ce qu'ils connaissent ou ce qu'ils veulent y reconnaître.

Au XVI^e siècle, les premiers admirateurs du paysage de Mexico-Tenochtitlan comparent la cité lacustre des indiens Mexica à une multitudes d'autres cités d'Europe ou d'Orient. Certains⁴ vont même jusqu'à comparer non pas Mexico Tenochtitlan, la capitale aztèque, mais une petite bourgade côtière du Yucatan à la ville magnifique et grandiose du Caire. Ils ne connaissent pas la ville du Caire, mais l'analogie est pourtant là. Le Caire, tout comme la ville qu'ils ne savent comment définir et qu'ils ont sous les yeux, est à l'image d'une grande cité, prospère et mystérieuse. Un sonnet du XVII^e siècle fait ainsi la comparaison entre Mexico-Tenochtitlan et les lointaines villes du vieux continent.

« Rome du Nouveau Monde en un siècle d'or,
Venise par son tracé et Tyr par sa richesse
Corinthe par son art et le Caire par sa tournure... »⁵

La comparaison, dans cette citation, met en perspective cinq grandes villes du vieux continent et la capitale du nouveau monde. Il en ressort une impression d'opulence et de pouvoir : ville d'Empire, ville lacustre, ville d'art et d'abondance... La comparaison avec le Caire est ici surprenante à plus d'un titre.

⁴ Diaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*. (XVI^e siècle). La comparaison entre Mexico-Tenochtitlan et le Caire est citée dans le récit de voyage de Hernandez de Cordoba en 1517.

⁵ Aria de Villalobos, *Canto intitulado Mercurio*, Genaro Garcia, *Documentos ineditos o muy raros para la historia de Mexico*, 1907.

Le Caire par sa tournure ne correspond pas à une réalité objective puisque les « tournures » du Caire et de Mexico, que l'on pourrait comprendre comme le tracé des rues, sont opposées. A un plan en damier répond une organisation des rues en dédale. Ce qui rend semblable les deux villes, aux yeux du voyageur, serait leur appartenance aux mondes dominés.

Notre approche des paysages contemporains des deux cités ne s'inspirera donc pas des comparaisons imaginaires de premiers voyageurs. Si le paysage est une notion construite, qui ne peut évacuer les images et les perceptions subjectives qui lui sont liées, il est possible, en premier lieu, de tendre vers une description des formes urbaines et de leurs composantes tant socio-économiques qu'architecturales. L'analyse paysagère se présente comme une base nécessaire à la compréhension des représentations puis des pratiques de protection du patrimoine dans les quartiers historiques. Comment en effet comprendre les enjeux, les politiques mises en place sur ces espaces sans avoir, au préalable, « tiré le portrait », fait une description de ce que l'on voit et de ce qui constitue intrinsèquement ces ensembles urbains que nous appelons *centres historiques, vieille ville, centre colonial ou cité médiévale* ?

La première qualité qui marque les paysages, vient de l'adjectif « historique » accolé au nom de « centre ». Ces espaces, parce que leur première caractéristique est d'être ancrée dans un passé un peu flou, véhiculent avec eux une histoire, un héritage qui peut être interprété et réinterprété de multiples façons en fonction de ce que l'on y cherche. Ce biais du langage nous amène à aborder l'étude des paysages des centres anciens tout en tenant compte du fait que le paysage est en même temps réalité et apparence de la réalité. Néanmoins, d'entre toutes les notions qui peuvent s'entrecroiser pour construire notre vision du paysage urbain, il en est certaines, subjectives le plus souvent, qui sont plus récurrentes que d'autres. Nous ne chercherons pas à nous éloigner et à laisser de côté ces impressions nées de la subjectivité et de la sensibilité de chacun mais, au contraire, nous avons choisi, paradoxalement, de les reprendre pour dresser un tableau de ces centres. Opposer d'un côté la grandeur, la richesse, la magnificence des palais à l'impression de déroute, de décadence et de dégradation des centres anciens, se révèle être une dichotomie classique quand on parle des centres anciens de certaines villes qui n'ont pas encore connu les bouleversements de la

gentrification. La vieille ville du Caire et le centre historique de Mexico nous renvoient à cette image ambivalente des centres.

Quelle est la réalité de ces espaces et doit-on trouver des limites à ces centres historiques pour mieux les définir ? Notre objectif sera de pointer les correspondances entre la réalité et cette image à deux facettes si souvent mise en avant et que nous nous proposons de vérifier ou d'infirmier à l'aide d'outils statistiques, de documents scientifiques et de méthodes d'observation « dites objectives » du géographe sur son terrain. Si nous avons préféré le terme de paysage à celui d'espace, c'est aussi pour garder en mémoire que la description même du chercheur est toujours subjective, quelque soit la démarche et les outils empruntés. Le regard s'éduque et une culture choisit ce qui conviendra de voir ou de ne pas voir. L'existence de deux types de paysages pour les centres historiques révèle déjà et *a priori* qu'il existe deux manières de regarder l'espace étudié. Deux regards s'affrontent ou se complètent et participent à la création d'une image globale et ambivalente de l'espace.

Les paysages urbains au Caire et à Mexico

Les quartiers, par leurs spécificités, composent des paysages urbains distincts. Ainsi nous distinguons, à partir des différentes fonctions de ces espaces, les quartiers riches et les quartiers pauvres, les quartiers résidentiels et les quartiers des affaires, les quartiers légaux et illégaux, récents ou anciens. Notre objectif ici est de comprendre le paysage des centres anciens, partant du principe qu'il s'individualise par rapport aux autres paysages de la ville. D'autres études réalisées sur les paysages, comme celle de Philippe Gervais-Lambony sur les villes de Lomé et Harare, nous enseignent qu'il est possible d'établir une lecture paysagère de l'espace urbain et de déterminer des types paysagers à partir de l'observation directe du géographe. Pourtant, le centre historique de Mexico ou la vieille ville du Caire ne présentent pas un paysage uniforme. Le terme de paysage est ici entendu dans son acceptation la plus large et la plus globale. La notion de paysage est prise comme une construction culturelle où les images, le passé et les représentations contribuent autant que les pratiques et les réalités à la définition de l'ensemble. Les travaux d'Augustin Berque sur le paysage nous rappellent également que si la notion de paysage est maintenant acceptée par tous, elle ne

s'applique à la ville que depuis peu de temps. En France, cette notion de paysage urbain n'est apparue que dans les années 1970 dans les milieux spécialisés, tels que ceux de l'urbanisme et de la géographie. Longtemps associé à la nature, le terme de paysage naît d'abord en Asie, et plus particulièrement en Chine sous la dynastie de Han (206 av. J.C. - 220 ap. J.C.) (Berque, 1994) et ce n'est qu'à la Renaissance qu'il s'exporte en Europe. Figure privilégiée de la peinture du XV^e siècle en Occident, le paysage, qualifié de bucolique, correspond pendant plusieurs siècles exclusivement à la nature et à la campagne. La ville semble également exclue de cette notion pour les premiers théoriciens du paysage du début du siècle. Ainsi Georg Simmel, premier auteur à avoir proposé une réflexion philosophique sur la notion de paysage, explique qu'un paysage ne participe que de la nature à l'exclusion explicite de tous « tracés de rues avec grands magasins et automobiles »⁶. Néanmoins, les descriptions de villes, les plans de l'époque moderne qui reproduisent avec un souci du détail très aléatoire les villes de l'Occident chrétien, comme celles du Nouveau Monde, peuvent être perçus comme étant des premières expressions du paysage urbain.

L'importance de ces plans, ou de ces descriptions littéraires, est due à leur valeur d'exemplarité et à leur pérennité dans le temps. Ainsi, le plan de 1524 attribué à Cortes, représentant la ville de Tenochtitlan avant sa destruction par les Espagnols, a contribué à marquer l'imaginaire des paysages de la ville alors même qu'elle ne correspondait plus du tout aux tracés de la cité lacustre précolombienne (figure 1-1). Cette figure, que l'on pourrait associer à un tableau, une oeuvre d'art, a instauré une filiation usurpée entre la cité précolombienne et la ville coloniale qui lui a succédé. La ville de Mexico-Tenochtitlan y est représentée entourée par les lacs. Au centre on retrouve le carré de l'enceinte cérémonielle des Aztèques qui deviendra par la suite, dans les représentations postérieures, la place centrale de la cité coloniale ; des voies terrestres partant du centre permettent de sortir de la ville. Les fondements de l'imaginaire de la ville précolombienne, ainsi qu'une représentation exacte de l'emplacement de certains édifices, se retrouvent dans le plan de 1524. Cette image exclusive, et peut-être trop connue, a fixé durablement dans le temps un paysage urbain, un paysage matrice de la ville de Mexico, et même si les représentations ultérieures s'éloignent du modèle, celui-ci est toujours

⁶ Georg Simmel, 1912, cité par Jean-Pierre Le Dantec, 1996.

présent à travers les formes, les tracés, les contours, les voies de communication et la représentation de son centre (Poulligny, 1999).

Figure 1-1 : Le plan attribué à Hernán Cortés, 1524 (source : Toussaint, Gomez de Orozco, Fernandez, 1990)



La valeur de modèle de certaines représentations, qu'elles soient picturales ou littéraires, est à l'origine de la formation de la représentation dominante du paysage urbain de nombreuses villes. La représentation cartographique, tout comme la représentation littéraire de la ville, nous offrent des vues d'ensemble de cette dernière. L'individualisation et la différenciation des quartiers se fait pourtant très tôt et s'accroît avec la croissance de la ville qui tend également à

typifier des sous-ensembles urbains. Dans la métropole actuelle, il est ainsi possible d'identifier des paysages en fonction de leur localisation, de leurs fonctions ou de la composition sociale des quartiers. Dans ce contexte, les paysages « hérités », qui véhiculent une histoire, deviennent patrimoine, parce qu'ils se distinguent des autres ensembles urbains par cet ancrage dans le passé. Ce sont des *lieux de mémoire*⁷ même s'ils participent aux métamorphoses de l'urbain et ne restent pas figés dans un passé idéalisé à l'écart du temps.

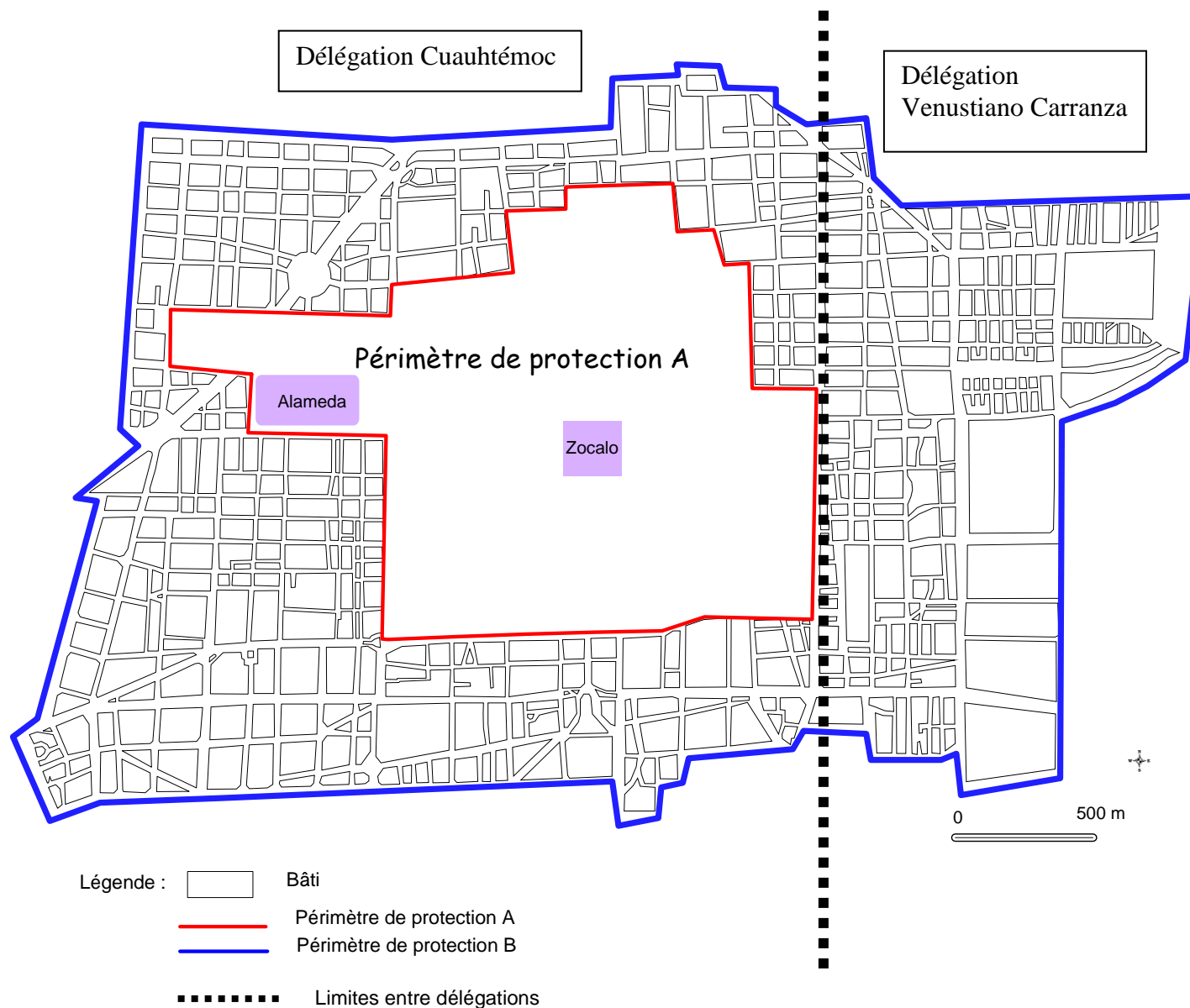
Doit-on donner des limites aux paysages ?

L'identification de ces paysages patrimoniaux ne va pas de soi. Ils sont le résultat d'une construction historique où les pouvoirs ont dû opérer une sélection idéologique des éléments à valoriser afin de désigner et de qualifier ces espaces de « patrimoniaux ». La première étape dans la création de ces lieux de mémoire s'est donc réalisée à travers un inventaire rigoureux des monuments présentant un intérêt pour l'histoire de la Nation. Cette étape n'est pas spécifique à une ville en particulier mais a constitué un préalable incontournable à la création, à partir des années 1960, d'une zonification des secteurs urbains à préserver et cela dans la plupart des villes d'Europe puis ensuite du monde entier, sous l'influence d'un certain nombre de règles internationales. L'opération d'urbanisme de zonification d'un espace donne en outre les moyens de limiter cet espace. Il serait aisé de définir les limites de l'espace historique en fonction de ces règles d'urbanisme si elles se révélaient claires et précises. Dans le cas du centre historique de Mexico, la promulgation par décret présidentiel en 1980 de deux périmètres emboîtés (A et B) de protection du centre historique institue des limites claires à la ville historique (carte 1-1). Le périmètre A (2,3 km²) correspond à la ville coloniale du XVIII^e siècle et le périmètre B (5,9 km²) quienser le périmètre A comme une deuxième ceinture de protection, englobe les extensions de la ville au XIX^e siècle. Le périmètre A se trouve dans son entier dans la délégation Cuauhtémoc, et l'est du périmètre B se situe dans la délégation Venustiano Carranza.

⁷ Cette expression « Lieux de mémoire » fait référence à l'ouvrage collectif de Pierre Nora, *Lieux de mémoire II, La Nation*, 1986.

Carte 1-1 :

Les périmètres de protection A et B dans le centre historique de Mexico



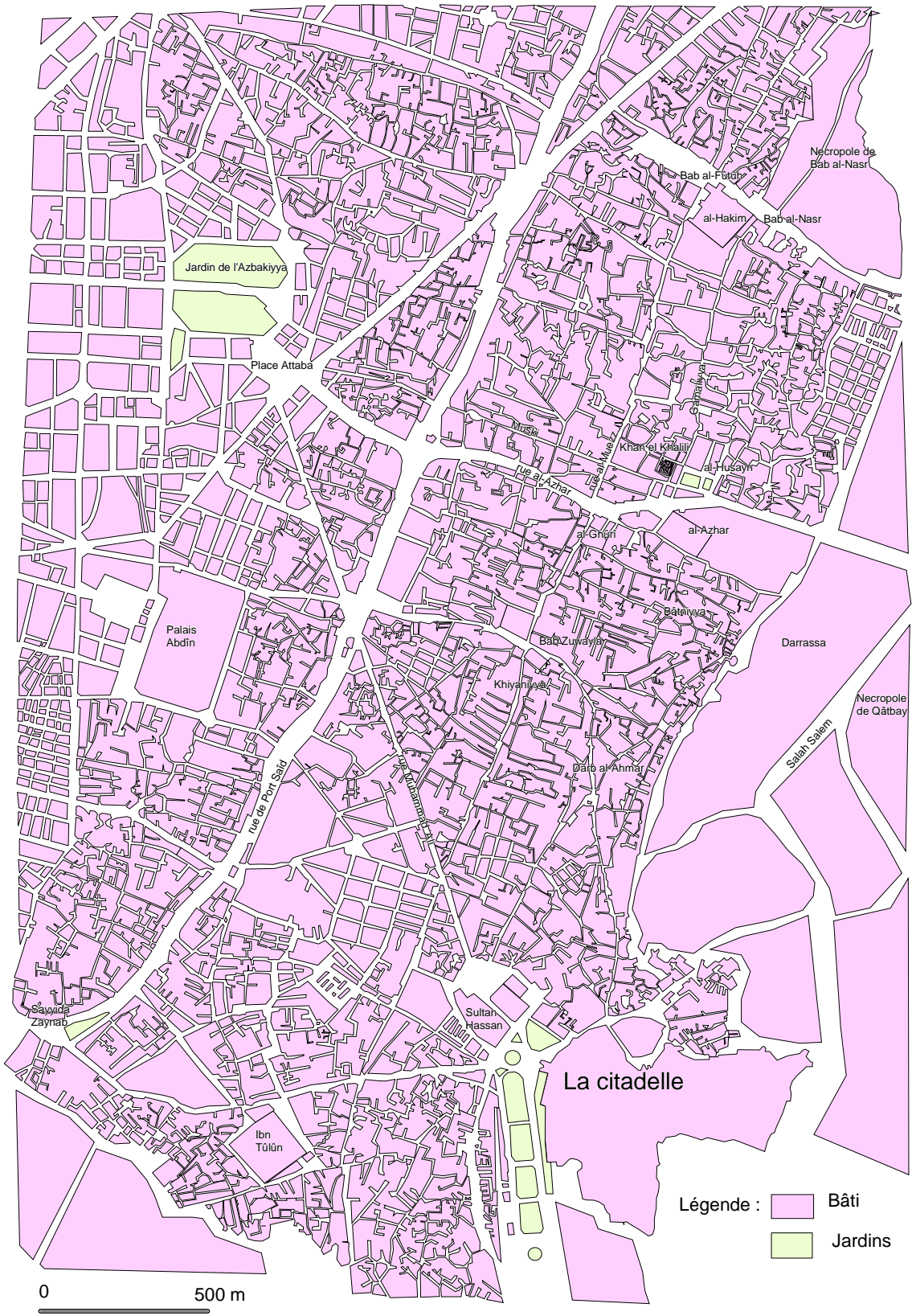
Il n'en est pas de même pour le Caire. Les limites de la vieille ville du Caire, également nommée dans certaines études *ville historique* ou *ville fatimide*, restent floues ou tout du moins changeantes en fonction des auteurs. La carte 1-2 présentée ici nous montre la vieille ville du Caire et ses extensions à l'ouest, vers la ville du XIX^e siècle. Les limites n'apparaissent pas, bien qu'il soit possible de discerner les extensions du XIX^e par leur tracé des rues beaucoup plus régulier autour du jardin de l'Azbakiyya ou du Palais d'Abdîn. La rue de Port Saïd forme généralement une limite pour les urbanistes et les autorités, bien qu'il soit possible d'observer quelques îlots de tissu urbain formés d'impasses et de ruelles étroites à l'ouest de cette grande rue. A l'est, les limites de la vieille ville sont plus claires puisqu'elles restent soumises au relief et qu'elles se cognent à des collines (les collines de Darrassa) et aux contreforts du mont Muqqatam situé plus à l'est et mettant un terme à la vallée. Les espaces situés à l'est de la vieille ville sont également, en partie, occupés par des nécropoles anciennes (nécropole de Qâtbay à l'est, cimetière de Bab al-Nasr au nord). L'ensemble de la vieille ville, dans son acceptation la plus large, recouvre une surface de 4,2 km².

Cette incertitude quant aux limites précises d'un espace semble par ailleurs presque normale puisque le « centre historique », avant de représenter un espace concret, recouvre une notion. Le concept de centre historique, comme nous le verrons au cours de ce développement est un concept récent et inventé. Si les appellations « centre historique » ou « ville historique » se justifient par l'histoire urbaine, la présence de monuments, le classement de l'UNESCO ou la prolifération de touristes, les différentes perceptions de cet espace ne procèdent pas toutes à la mise en place de délimitations identiques.

Interrogés sur les lieux où ils vivent, les habitants du centre historique de Mexico ne répondront jamais « *centro historico* » mais revendiqueront leur appartenance à un quartier tel que Tepito ou la Merced. Il en est de même pour la vieille ville du Caire, où le concept de *ville historique* semble importé par les étrangers et pour les touristes. Un commerçant de cisailles situé non loin de l'enceinte fatimide sud de la vieille ville du Caire, en plein cœur d'un quartier commerçant et populaire, ironise sur cette conception et nous montre par là toute la complexité des représentations d'un espace : « ma boutique est vieille, très ancienne... elle existait bien avant que la ville ne devienne *historique* ! »

Carte 1-2 :

La vieille ville du Caire



Plutôt que de donner des limites précises aux espaces historiques, nous essayerons d'analyser leurs caractéristiques et leur essence même. Le paysage, s'il désigne à la fois les choses de l'environnement et la représentation des choses, ne peut pas avoir de limites fixes et rigides. Chaque acteur voudra définir son espace et en donnera une interprétation personnelle. La présentation que nous nous proposons de faire des paysages des centres anciens du Caire et de Mexico ne serait-elle alors qu'une interprétation personnelle de ces espaces ? Cette interrogation renvoie à l'objectivité des réponses apportées ; objectivité qui reste relative mais vers laquelle nous pouvons tendre en rendant compte des différentes perceptions, des différentes manières de voir le paysage...

Quelles sont les caractéristiques des paysages des centres historiques de Mexico et du Caire et peut-on trouver des points communs, des similarités ou des oppositions pertinentes entre des espaces appartenant à des cultures et des civilisations si différentes ? Que l'on ait choisi de comparer Mexico avec Quito ou Le Caire avec Damas ou Tunis, les points de comparaison auraient été flagrants : même influence de l'histoire, même structure urbaine, même tracé des rues, présence d'éléments architecturaux similaires structurant le paysage urbain, un héritage commun en quelque sorte qu'il soit espagnol ou arabe. L'intérêt donc de regarder et d'observer des espaces définis par leur ancienneté et leur appartenance au groupe hétéroclite des « villes du patrimoine mondial » de l'UNESCO, sans chercher la facilité des regroupements par aires d'influence géographique, rend la tâche plus difficile.

Peut-on déceler des traits paysagers communs à ces deux villes et donner sens à la phrase de Sami Naïr : « Le Caire, la nuit. Confuse impression de déjà vu : peut-être Mexico ou Bogota ? » (Naïr, 1986 : 18). Le voyageur qui irait successivement d'une ville à l'autre, du centre historique de Mexico à la vieille ville du Caire aurait-il l'intuition de se retrouver dans des espaces déjà visités ?

A travers la littérature, mais aussi par l'observation concrète des paysages et de ses caractéristiques visuelles, nous pouvons dégager un certain nombre d'images ambivalentes des centres anciens. Le caractère paradoxal ou dual de la ville ressort néanmoins plus spécifiquement dans l'analyse des romans (Partie III) qui,

loin de renvoyer une image homogène de la ville, nous la présente à travers les visions des auteurs et leur propre sensibilité.

Les composantes du paysage des centres historiques du Caire et de Mexico peuvent se lire par le biais de ces traits paysagers :

- Un tracé des rues et une forme de parcellaire opposés : impasses et ruelles étroites pour la vieille ville du Caire, plan en damier pour le centre historique de Mexico.
- La présence d'éléments architecturaux de grande valeur tels que les palais et les belles demeures.
- Parmi ces éléments architecturaux, certains marquent véritablement les paysages de leur monumentalité et de leur signification symbolique (politique ou religieuse).
- La vétusté et la taudification des maisons reste un élément essentiel de ces paysages urbains. (L'état des chaussées est mal entretenu au Caire . Les débris et les poubelles s'entassent aux coins des rues et dans les édifices abandonnés dans le cas de la vieille du Caire).
- La circulation est dense. Circulation piétonne et circulation automobile.
- L'activité économique est fortement perceptible dans les paysages, étals, marchands ambulants, boutiques...
- Cette activité diurne, rendue intense par le grouillement des vendeurs ambulants et la présence des marchés, semble s'opposer à la tranquillité inquiétante de la nuit.⁸ Cette caractéristique ne semble pourtant pas s'appliquer au Caire car la vieille ville n'est pas désertée la nuit et les cafés

⁸ Carlos Fuentes dans *Aura* décrit ainsi le centre historique « J'ai toujours cru que dans le vieux centre de la ville, personne ne vivait ».p 11..

ouverts tard le soir témoignent de la présence d'habitants ou de visiteurs à toute heure

- Les couleurs des édifices anciens sont passées et marquées par le temps⁹ : roses et grises pour Mexico, ocre pour le Caire.
- L'importance de l'architecture ancienne (édifices classés et protégés) doit être relativisée par l'importance du taux de renouvellement du bâti et par la présence de nombreux édifices datant du XX^e siècle.

Les lieux semblent susciter une étrange fascination sur les visiteurs. Les paysages du centre historique de Mexico sont changeants en fonction de l'heure à laquelle on les découvre.angoissants la nuit, ils rassurent le jour de part la présence de la foule. La notion de changement, de perpétuelle évolution des paysages urbains est également nécessaire à la compréhension des paysages des centres historiques.

Appréhendés comme des témoins du passé, les paysages des vieux quartiers surprennent quand on découvre qu'ils participent à l'évolution et au renouvellement de la cité. Les paysages des deux centres anciens intègrent une grande part d'immeubles récents. Ainsi 60 % des immeubles du centre historique de Mexico ont été construits au XX^e siècle. Au Caire, les chiffres sont comparables puisque 61 % du bâti de la vieille ville serait, d'après les chiffres du recensement de 1986, postérieur à 1940. Les hauteurs des toits ne sont pas uniformes et si les minarets restent encore les points les plus élevés de la vieille ville, la modernité de certains édifices côtoie les monuments anciens et s'insère dans le tissu urbain : « La zone toute entière a été reconstruite sans interruption depuis cent ans. Durant les trente dernières années, et même les dix dernières, les bâtiments neufs de plus de deux étages sont devenus très nombreux. (...) La vieille ville dont on a parlé a été transformée de l'intérieur par sa perméabilité aux forces nouvelles » (Ilbert, 1982).

Le paysage est donc une réalité complexe et la multitude de visions et de perceptions témoigne de la difficulté de saisir un paysage et de dégager les éléments du passé, des éléments actuels ou des éléments mythologiques et symboliques qui le composent.

⁹ « Le *tezontle* et la *cantera* faisaient de la ville un univers de deux couleurs : les murs étaient rosés et les fenêtres, portes et balcons étaient encadrés de *cantera* grise. (...) Les murs étaient couleur de sang sec. » Octavio Paz, 1993.

Chapitre I

Paysages de la richesse culturelle et de la pauvreté quotidienne

A) Les paysages de la richesse culturelle

a) Le patrimoine du centre historique de Mexico : chronique d'une mort consommée

L'élaboration d'un inventaire des palais, couvents, églises et cloîtres de la ville de Mexico passe d'abord par un constat. Celui de la destruction de ce patrimoine, une destruction constante au fil des siècles qui nous rappelle également que l'attitude envers l'architecture du passé n'a pas toujours été une attitude positive et admirative. Un des ouvrages clés retraçant le destin tragique de cette architecture palatiale et religieuse de l'époque coloniale est sans doute, pour la ville de Mexico, celui de Guillermo Tovar de Teresa, historien de l'art mexicain et spécialiste de la ville de Mexico, intitulé *La Ciudad de los Palacios. Cronica de un patrimonio perdido*¹⁰. La multitude de témoignages, de documents d'archives et de photographies, datant du milieu du XIX^e siècle à aujourd'hui, rendent cet ouvrage extrêmement parlant et la richesse iconographique du corpus permet de se rendre compte de l'ampleur des dégâts qui ont affecté le patrimoine de la ville coloniale de Mexico. L'histoire de la ville est ponctuée de destructions successives. La ville du XVI^e siècle a anéanti la cité lacustre indigène. Les destructions ont perduré au XVII^e siècle si bien qu'il ne reste aujourd'hui aucun monument de la première époque coloniale, de la ville construite par les conquistadores. Le XIX^e siècle a également contribué à la destruction, parcellisation, ouverture et démantèlement d'une grande partie de la ville dite « baroque » des XVII^e et XVIII^e siècles. Le XX^e siècle enfin, a continué à

¹⁰ « La Ville des Palais. Chronique d'un patrimoine perdu », publié à Mexico en 1992.

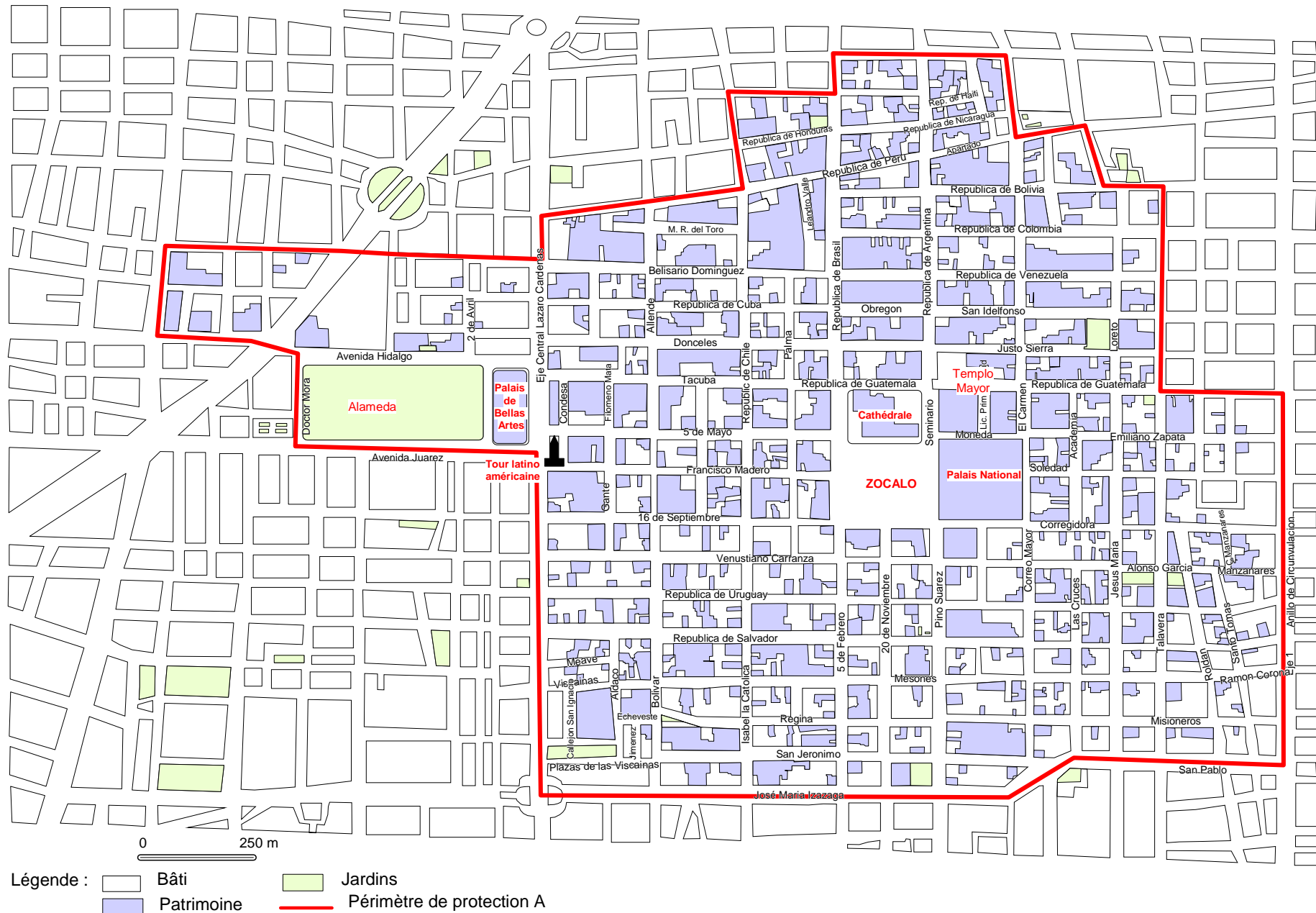
renouveler la ville par la disparition d'un grand nombre d'éléments remarquables du paysage urbain. Ce paysage urbain de la ville coloniale de Mexico se manifeste donc, en premier lieu, comme une description en négatif de ce qui n'existe plus. L'ouvrage de Tovar de Teresa n'est pas le seul à mettre en avant cette position paradoxalement éphémère du patrimoine de la ville de Mexico. Les monuments restés debout et que nous pouvons encore admirer sont présentés à l'image des rescapés d'une grande guerre, qui auraient survécus à mille attaques en règle et qui forcent le respect autant que l'admiration. L'objectif avoué de ce constat déprimant exprimé par l'auteur est de provoquer l'indignation et de susciter une prise de conscience de la part du plus grand nombre en faveur de la sauvegarde du patrimoine urbain. Les mots employés par Guillermo Tovar de Teresa sont ceux de la consternation et de la dénonciation de la frénétique période de destruction des monuments coloniaux de la ville de Mexico qui voit son apogée en l'année 1861 suite aux lois obligeant la vente des biens de mainmorte (loi Lerdo du 26 juin 1856) et nationalisant le reste des biens de l'Eglise (1859). Cette époque correspond à une période de troubles après l'Indépendance du Mexique et surtout après la rupture fracassante du pouvoir et de la toute puissante Eglise catholique. Le centre de la ville de Mexico était couvert d'édifices religieux et le nouveau Mexique libéral entend faire table rase du passé et en finir avec « la cité sacrée » (Gruzinski, 1996, p. 61) érigée par la puissance coloniale et l'Eglise. L'année 1861 fut celle des démolisseurs et un grand nombre d'édifices furent rasés en très peu de temps pour concrétiser le rejet de la monumentalité de l'héritage historique espagnol.

Cette cité, qui a enduré l'outrage des hommes et a subi des destructions volontaires d'édifices trop symboliques pour rester debout, présente néanmoins un paysage monumental, qui fut l'objet de mesures de protection dès les années 1930. Un inventaire de 1934 avait catalogué 768 édifices présentant une valeur patrimoniale dans le centre historique de Mexico. Dans les années 1960, 422 de ces monuments et édifices remarquables avaient été démolis. Si nous nous référons aux périmètres de protection A et B du Centre Historique tel qu'ils existent aujourd'hui, et qui ont été institué par le décret présidentiel du 11 avril 1980, nous dénombrons 1157 monuments uniquement dans le premier périmètre de protection correspondant à la ville du XVIII^e siècle et 120 monuments classés pour le périmètre B (carte 1-3). Si le nombre d'édifices est impressionnant ce

n'est pas pour autant l'ensemble architectural formé par ces monuments qui marque durablement le paysage urbain du centre historique de Mexico.

Carte 1-3 :

Monuments remarquables et patrimoine dans le centre historique de Mexico



L'harmonie des façades, l'unité d'une couleur, l'homogénéité des hauteurs des édifices ne sont pas caractéristiques du centre ancien de Mexico et le renouvellement urbain, la présence d'édifices fort différents datant du XX^e siècle et de hauteurs diverses rompent une hypothétique harmonie.

Parmi les éléments les plus marquants de ce paysage urbain, éléments qui sont hissés comme des emblèmes de ce quartier, et par extension de la ville ou de la Nation, on note en premier lieu la tour latino-américaine (photo 1-1) qui se trouve à la limite ouest du premier périmètre de protection (carte 1-3). Cette tour, unique tour imposante du centre historique, fait figure d'élément à part. Anachronique, elle semble peu à sa place dans cette partie de la ville. A l'image d'une tour Eiffel latine, cette tour de 1954 est un des premiers éléments représentatifs du centre.

Photo 1-1 : Vue sur la tour latino-américaine depuis la rue Madero dans le centre historique. On note les différences de hauteurs et d'époques des édifices de la rue. (source Guide CH, 1997)



Photo 1-2 : Tour de la cathédrale métropolitaine avec ses cloches de pierres caractéristiques. Les décorations du Zocalo représentent un arbre de Noël. ES décembre 1998.



Cette image de la tour latino-américaine, si elle n'est pas révélatrice du patrimoine colonial, peut être le symbole de l'évolution du centre, de sa capacité d'adaptation à la modernité et d'intégration d'éléments architecturaux disparates. Les autres édifices et espaces qui représentent de manière symbolique le centre de Mexico sont le Palais des Beaux Arts (photo 1-3) et la Cathédrale de Mexico (photo 1-2), avec ses célèbres clochers en forme d'énormes cloches, le Templo Mayor (photo 1-4) et enfin la vaste étendue du Zocalo, encadrée par les édifices liés aux pouvoirs tant spirituels que politiques (photos 1-5 et 1-6).



Photo 1-3 : Palais de Bellas Artes, à l'ouest du centre historique. (source Guide CH, 1997)



Photo 1-4 : Vue du Templo Mayor, ancien temple sacrificiel des Aztèques exhumé en 1978 et maintenant sur-élevé par rapport à son niveau initial. On distingue en arrière-plan un édifice colonial surmonté par une construction grise plus moderne. ES, 1998.



Photo 1-5 : Vue du Zocalo depuis la rue Moneda. La foule se presse en ces veilles de fêtes de Noël (1998). Des décorations sont accrochées aux façades des édifices coloniaux du



Photo 1-6 : Vue du Palais National sur la place de la Constitution surnommée, par l'ensemble de la population, le Zocalo. La grande place est un lieu de flânerie pour les habitants de

Si nous nous attachons aux édifices classés qui participent de façon discrète à l'ensemble patrimonial de la cité, nous pouvons les classer en plusieurs catégories : monuments religieux (couvents, hôpitaux, collèges, églises et cloîtres), palais coloniaux, édifices civils, maisons particulières, places et jardins,

architecture vernaculaire (les *vecindades*¹¹) et éléments archéologiques épars, dont le plus imposant est le Templo Mayor, ancien temple sacrificiel des Aztèques, exhumé à l'est de la cathédrale de Mexico à la fin des années 1970. L'usage premier de ces 1157 monuments catalogués par l'INAH¹² se répartissaient de la manière suivante : églises et couvents (3,8 %), collèges et hôpitaux (2,2 %), habitat résidentiel (91 %) et usage mixte (3 %) (Mercado, 1997). L'usage actuel des monuments varie en fonction de leur localisation dans l'espace historique. L'état de ces monuments, leurs usages peuvent être révélateurs d'une différenciation spatiale et d'un zonage patrimonial à l'intérieur du centre historique de Mexico.

A l'ouest du Zocalo, jusqu'au jardin de l'Alameda, se trouve la zone la plus riche du centre et la mieux restaurée. Cette différenciation n'est pas nouvelle puisqu'elle existait déjà aux temps de la colonie. Les palais coloniaux sont aujourd'hui pour la plupart investis par des sièges de banques, des institutions financières qui entendent les utiliser comme bureaux ou qui les transforment en musées, salles d'exposition, lieux de culture. Les espaces auparavant réservés à l'usage résidentiel de riches familles de l'aristocratie ou de la bourgeoisie sont restructurés pour des usages divers. Le patio central, forme traditionnelle des maisons et palais de la colonie, est souvent un lieu où prennent place ces nouvelles activités. Ils sont parfois couverts et transformés en salle de restaurant (Casa de los Azulejos) ou en salle d'exposition (Palais de Iturbide). C'est dans cette zone que nous trouvons la plupart des restaurants, bijouteries, magasins chics et étrangers, bars et boîtes de nuit à la mode. Cette subdivision paysagère de l'espace, appelée également « *corredor financiero* » du fait de la présence de nombreuses banques, est en quelque sorte la vitrine du renouveau du centre historique tel que le voudraient les pouvoirs (carte 1-3). Au niveau paysager, le sous-ensemble présente des façades beaucoup mieux restaurées que dans les autres parties du centre historique. Les photos 1-7 et 1-8 nous montrent également la diversité des styles architecturaux dans cette partie du centre historique : d'une façade coloniale, construite en *tezontle*, cette pierre rouge volcanique et très légère utilisée à l'époque coloniale, aux édifices les plus modernes.

¹¹ Le terme de « *vecindades* » (cf. glossaire) s'applique à une forme traditionnelle de logement locatif bon marché et urbain.

¹² Institut National d'Anthropologie et d'Histoire.

Photo 1-7 : Façade restaurée d'un édifice colonial dans le centre historique de Mexico. La pierre volcanique se marie avec la pierre blanche qui entoure les fenêtres ornées de fer forgé (balcons et barreaux). ES, 1998.



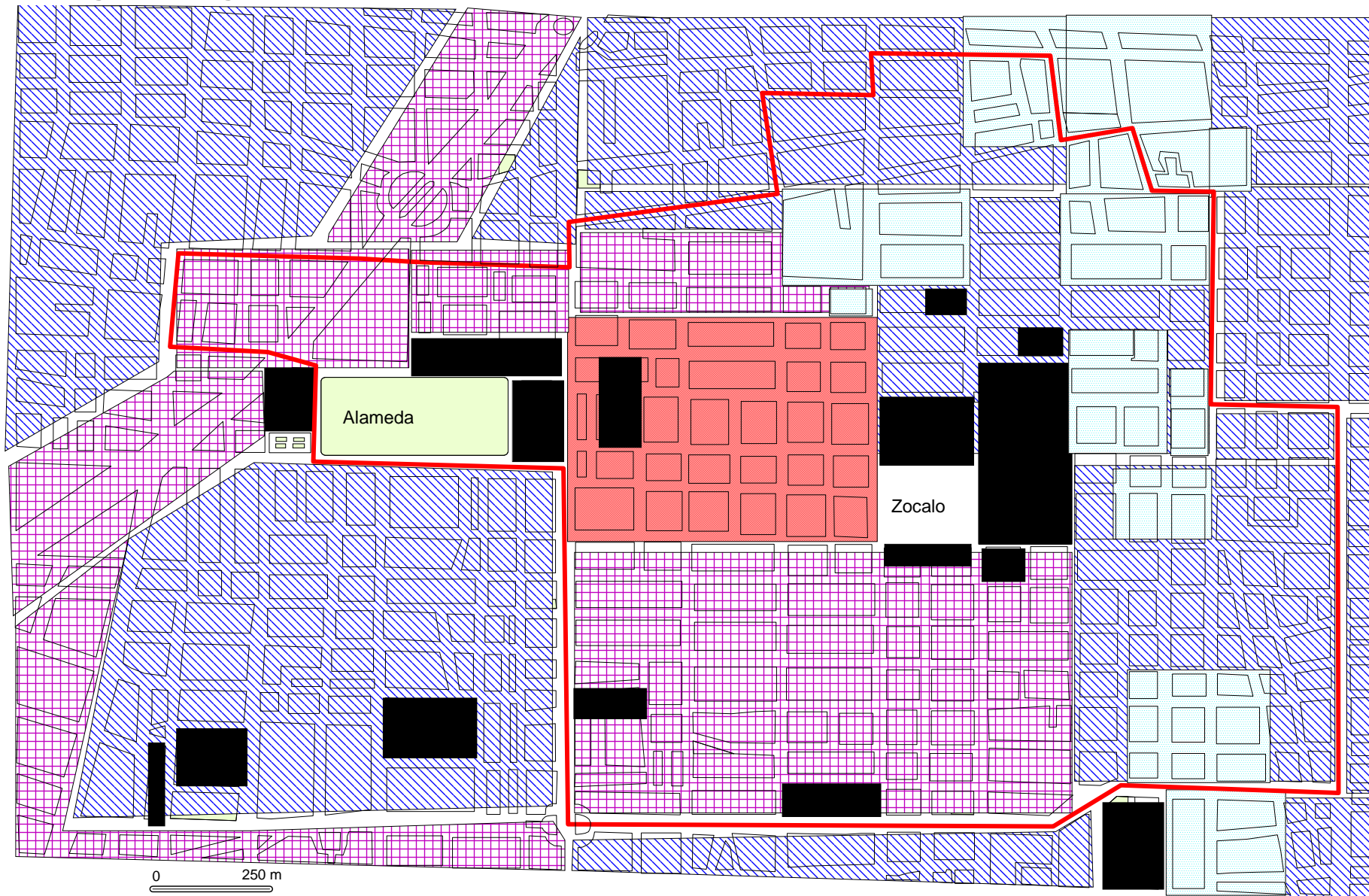
Photo 1-8 : Dans le corridor financier, plusieurs édifices modernes, de bureaux, construisent un autre paysage plus contemporain. ES, 1998.



La carte 1-3 du zonage de l'usage des sols dans le centre historique montre cette différence est-ouest au sein du périmètre A. Les usages mixtes (comme dans l'ensemble du centre) sont à l'ouest beaucoup plus axés sur les fonctions tertiaires (services, bureaux, commerce). Il est difficile d'avancer des chiffres exacts car la délimitation du corridor financier ne donne pas lieu à un traitement statistique officiel. A partir de nos relevés de terrains et d'études, telles que celle d'A. Mercado (1997), il nous a été possible de construire cette carte du zonage de l'usage du sol. Les *centres de quartiers* sont définis par A. Mercado comme des espaces dynamiques et potentiellement valorisables (implantation de services publics jusqu'alors insuffisants). Les paysages de l'est du centre historiques se caractérisent en effet par leur caractère beaucoup plus populaire, mais aussi par l'état des monuments qui apparaissent fort détérioré. Les usages mixtes mêlant

Carte 1-4 :

Zonage de l'usage du sol dans le centre historique de Mexico



- Légende :
- Corridor financier (dominante services + bureaux + commerces)
 - Extensions du corridor financier (usages mixtes services + bureaux + commerces + habitat)
 - Usages mixtes (dominante commerce + habitat)
 - centre de quartier (barrios) usages mixtes
 - Equipements publics
 - Périmètre de protection A

Sources : Délégation Cuauhtémoc, 1987. A; Mercado, 1997.

habitat, commerces et entrepôts y sont plus nombreux que dans le corridor financier où l'usage résidentiel a pratiquement disparu. La zone centrale, autour du Zocalo, présente également des caractéristiques paysagères propres puisqu'elle est sans conteste la zone réservée aux pouvoirs institutionnels (politiques et religieux) comme en atteste le nombre importants d'édifices publics. La répartition des monuments historiques entre l'est et l'ouest de la ville est par ailleurs homogène (carte 1-3), bien que l'on puisse affirmer qu'il existe une plus grande concentration de bâtiments classés monuments historiques par l'INAH dans la zone sud-est. C'est dans le quartier de la Merced, du nom d'un ancien couvent dont il ne reste plus que le cloître, que la densité de monuments classés est la plus forte. Pourtant, les paysages du patrimoine restauré se trouvent sans conteste à l'ouest du Zocalo et correspondent aux usages à forte dominante de services, bureaux et commerces. Les rues présentent des façades restaurées, repeintes, du mobilier urbain neuf, des trottoirs refaits, des enseignes de magasins et des restaurants conformes à l'image urbaine d'un centre valorisé. Elles se situent entre la place du Zocalo et le jardin de l'Alameda. Cette zone est également la plus fréquentée par les touristes. La géographie de la fréquentation touristique est la même que celle du patrimoine restauré, sur laquelle se surimpose la géographie des services récréatifs.

De ces observations nous pouvons conclure qu'il existe plusieurs unités paysagères dans le centre historique de Mexico. Si l'on prend en considération les paysages de la richesse culturelle, un premier paradoxe se dessine car nous avons, une inégale mise en valeur du patrimoine dans le périmètre A. A une forte concentration de monuments classés, mais non restaurés, au sud-est (quartier de la Merced) s'oppose une unité paysagère qui se distingue fortement par sa mise en valeur à l'ouest, entre le jardin de l'Alameda et la Zocalo. Cette zone correspond aux espaces les plus pratiqués pour leur valeurs patrimoniales. **Les paysages de la richesse culturelle se trouvent donc être les paysages « restaurés » et riches au sens économique du terme.** L'est du centre historique correspond aux quartiers populaires, commerçants et résidentiels. Les bâtiments classés sont par ailleurs moins monumentaux et leurs usages sont ceux de la vie quotidienne des habitants et des commerçants. Certaines *vecindades* du XVIII^e siècle sont classées monuments historiques car elles témoignent d'une forme traditionnelle de

l'habitat de la ville coloniale. On les retrouve dans les zones les plus périphériques du périmètre A, à la Merced également, ancienne zone résidentielle des commerçants espagnols. Les paysages de l'est et du pourtour périphérique du centre historique se caractérisent donc par une moins grande monumentalité et la faible présence d'édifices restaurés. La foule y est toujours présente surtout si l'on considère que ces rues, comme Correo Mayor ou El Carmen, sont occupées par une multitude de vendeurs ambulants. Le bâti y est plus dégradé entraîne une moindre, voire une absence de fréquentation touristique. Les variations paysagères du centre historique de Mexico rendent compte d'une mise en valeur inégale, par zone, du patrimoine. Les pratiques des populations de ces différentes entités paysagères contribuent également beaucoup à marquer ces espaces. Le zonage de l'espace n'est par ailleurs pas propre au centre historique de Mexico, et il est possible de définir différentes unités paysagères, de la même façon, dans la vieille ville du Caire.

b) Le patrimoine dans la vieille ville du Caire

Ibn Battuta, parti du Maroc, pour un long périple jusqu'en Inde, décrit le Caire en 1325, à travers sa relation de pèlerinage :

« C'est la mère des cités, la place des Pharaons, des tyrans, la maîtresse des provinces éloignées et des terres fertiles, illimitée dans la multitude de ses monuments et incomparable dans sa beauté et ses splendeurs... »¹³

Au-delà de la forme de la ville *illimitée* et de son cadre urbain, cette citation d'Ibn Battuta renvoie l'image d'une ville maîtresse de son territoire (la vallée du Nil) mais non de sa destinée. Elle est asservie par les *tyrans* et dominée par les Mamelouks, dynastie d'esclaves recrutés par les sultans pour leurs armées. Au XIV^e siècle, les innombrables monuments du Caire retiennent également l'attention des voyageurs et des pèlerins et constituent l'une des principales caractéristiques de la ville. Aujourd'hui, la cité offre toujours aux regards des voyageurs une richesse architecturale remarquable. Les monuments islamiques n'ont bien entendu pas tous survécus à l'épreuve du temps mais plus de 600

¹³ *The travels of Ibn Battuta*, 1315-1354, Cambridge, 1956, p. 41.

monuments ont pu être répertoriés comme historiques et d'un grand intérêt patrimonial (carte 1-5). La plupart des monuments représentés ici sont situés entre la mosquée al-Hâkim, au nord de vieille ville, sur l'enceinte fatimide, jusqu'à la Citadelle au sud. Près de la moitié de ces monuments ont été édifiés pendant la période du Moyen Age : remparts de l'ancienne cité médiévale, portes des fortifications, mosquées, *madrasas*, mausolées, maisons, palais, fontaines publiques et écoles coraniques, hammams et caravansérails. La vieille ville du Caire, correspondant à la cité médiévale, apparaît comme la plus importante concentration de monuments médiévaux dans le monde islamique. L'importance de la ville du Caire, son rôle de capitale aux époques Tûlûnide¹⁴, Ayyubide¹⁵ et Mamelouk¹⁶ a suscité la concentration de monuments prestigieux, expression de la puissance et des richesses accumulées de ces empires. Du XIII^e siècle au XV^e siècle, le Caire était une capitale d'empire mais également une capitale culturelle sans rivale dans le Monde Arabe. Jacques Berque¹⁷ décrit, dans un texte célèbre, le quartier de Gamaliyya où « s'entrechoquent le présent et l'immémorial ».

« Aucune description n'échappe à cette nécessité de remonter à l'antique. Pas plus celle d'Ali Mubarak que celle d'al-Maqrîzî ou que la nôtre. Comment faire autrement ? La Gamaliyya se déploie toujours de part et d'autre de ce qui fut la Qasaba fatimide, c'est-à-dire la zone centrale, le cœur populaire de la ville, et n'a rien perdu de sa personnalité. » (Berque, 1972)

A plusieurs reprises encore, Jacques Berque fait mention de la « splendeur monumentale » du quartier, de sa « beauté présente ». Le quartier est né sur l'emplacement et les pourtours de deux grands palais fatimides et il faut faire appel à l'histoire de la grande cité d'al-Qahira pour comprendre les paysages qui s'offrent à nous aujourd'hui.

¹⁴ 870-905, la mosquée Ibn Tûlûn est l'une de leur réalisation et une des mosquées les mieux conservées de la vieille ville.

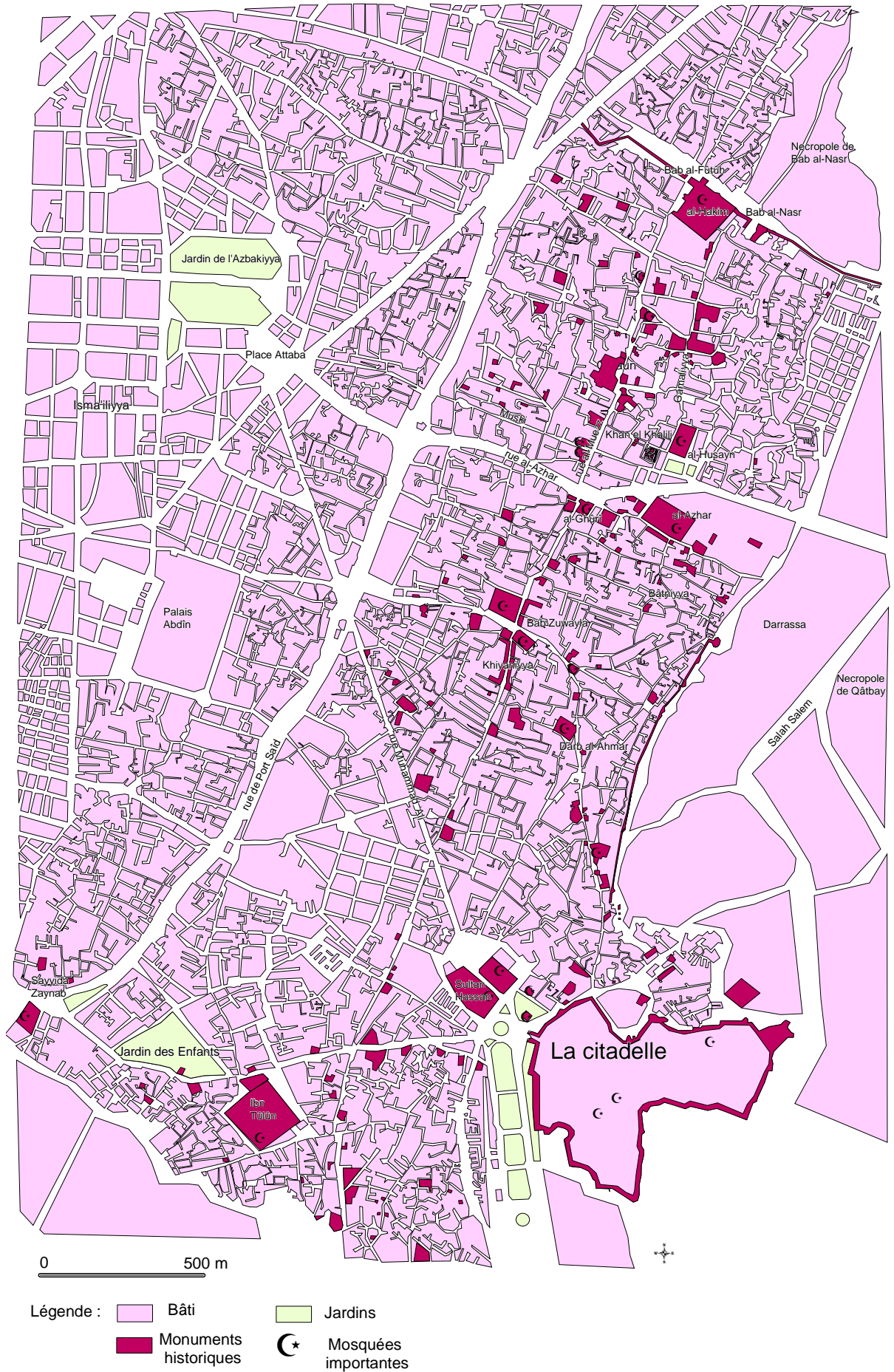
¹⁵ 1171-1250. Le fondateur de cette dynastie est Saladin et fit édifier entre autres, la Citadelle.

¹⁶ 1251-1517. Le Caire, capitale du puissant empire mamelouk, voit son rayonnement exprimé à travers la magnificence de son architecture. Palais, mosquées et ensembles monumentaux embellissent la ville et principalement autour de la mosquée al-Azhar, non loin du complexe construit par le sultan al-Ghûrî en 1509.

¹⁷ Jacques Berque, « La Gamaliyya depuis un siècle, essai d'histoire sociale d'un quartier du Caire », 1972.

Carte 1-5 :

Le patrimoine dans la vieille ville du Caire



Jacques Berque, pour illustrer ce foisonnement de monuments, cite une carte accompagnant un index des monuments islamiques réalisée par le colonel Creswell en 1948 sur la base du relevé du Comité des Monuments de l'Art Arabe de la fin du XIX^e siècle. Sur un rectangle de 1000 mètres sur 500 mètres, on y trouve seize mosquées, onze *okelles*¹⁸, cinq *madrassas*¹⁹ et *kuttabs*²⁰, neuf *sabils*²¹ et sept *zawiyas*²². Cela fait quarante huit points sur un espace de 500 000 mètres carrés, soit à peu près un par hectare. D'après Jacques Berque, il existe encore beaucoup plus de points remarquables dans cet espace, tels que « les formes singulières de la voirie, les décrochements aventureux et les ruelles qui s'enchevêtrent... ». A cela il faut remarquer que l'ensemble des monuments ottomans et du XIX^e siècle n'a pas été classé par le premier organisme en charge du recensement, le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe. Dans un rapport beaucoup plus récent sur la vieille ville du Caire²³, les auteurs, dans un style beaucoup moins poétique, font également référence à la multitude des monuments présents dans cet espace et plus particulièrement le long de la rue al Muizz, rue parallèle à celle de Gamaliyya. Cette rue qui traverse la ville dite fatimide du nord au sud, est présentée comme l'artère la plus représentative de la monumentalité de la vieille ville du Caire. Ancienne voie servant pour les processions et pour les défilés cérémoniels dans la cité princière des Fatimides, l'axe de la rue al Muizz comporte encore cinquante des trois cent cinquante *wakala*²⁴ qui existaient durant la période ottomane. Sur l'axe de la rue al Muizz, nous en dénombrons neuf ainsi qu'une trentaine de monuments classés. Cette rue, si elle ne doit pas focaliser toutes les attentions en ce qui concerne les efforts de préservation de la vieille ville du Caire, reste par ailleurs une des artères où l'on rencontre aussi bien des monuments religieux prestigieux que des palais construits

¹⁸ Entrepôts.

¹⁹ La *madrassa* était une école de théologie et une institution politique. C'est un bâtiment carré ou rectangulaire avec une cour centrale intérieure. Elle est toujours accompagnée d'une mosquée et parfois d'un mausolée.

²⁰ Le *kuttab* est une école coranique.

²¹ Le *sabil* est une fontaine publique et elle est très souvent associée à un *kuttab* d'où l'emploi fréquent du terme de *sabil-kuttab* pour désigner une fontaine publique surmontée d'une école coranique.

²² La *zawiya* est un sanctuaire culturel ou oratoire. C'est également une petite mosquée ou le mausolée d'un personnage saint.

²³ *Rehabilitation of Islamic Cairo, Final Report*, United Nations Development Program, Suprem Council of Antiquities, December 1997.

²⁴ La *wakala* est destinée à des activités commerciales et artisanales et au logement temporaire des voyageurs et des négociants. La *wakala* s'ouvre sur une grande cour intérieure. Actuellement elle est utilisée soit pour des activités commerciales et artisanales soit pour le logement.

par les sultans successifs ainsi que des maisons remarquables appartenant aux officiels et à la noblesse de cour. La rue al Muizz, à partir du XII^e siècle, s'est révélée être un axe commerçant de grande importance pour la cité médiévale. Des *wakala* ont été édifiées pour héberger les voyageurs et les commerçants de passage. La vocation commerciale de cette rue ne s'est pas démentie depuis (photos 1-9 et 1-10). Aujourd'hui, on peut dénombrer plus de six cents boutiques et échoppes sur la partie centrale de la rue qui va de Bab al-Fûtûh à Bab Zuwayla, (soit environ 1,5 kilomètres). La partie nord de cet axe, après la rue al-Azhar, jouxte le bazar du Khan el Khalili et les boutiques forment un front continu, les marchandises s'étalant parfois de façon désordonnée sur la chaussée normalement interdite aux véhicules et où une foule toujours très dense se promène et flâne en vue de quelques achats et de quelques souvenirs. La plupart des boutiques de la rue al Muizz qui se trouvent en bordure du Khan el Khalili sont des bijouteries d'or et d'argent. Cette spécialité se mue un peu plus au sud de la rue, en allant vers Bab Zuwayla en une spécialité toute autre, celle des tissus... Vêtements et sous vêtements d'abord puis, couvertures et linge de maison pour terminer par la vente de coton en gros et enfin les patchworks aux motifs géométriques très prisés par les touristes.



Photo 1-9 : La rue al Muizz bordée de commerces et d'échoppes. Au premier plan à droite, on voit un marchand ambulant de jus de fruits. En arrière plan, les tours de Bab Zuwayla, porte fatimide se trouvant aujourd'hui en plein cœur de la vieille ville. ES, 1998.



Photo 1-10 et 1-11 : Paysages de la rue al-Muizz. L'animation de la rue est perceptible à travers le nombre de piétons et la circulation, non pas des voitures, qui n'y accèdent que peu, mais des petites camionnettes et des charrettes à ânes (ci-contre). Des marchands ambulants arpentent la rue, ici dans sa partie nord en direction de Bab al-Fûtûh, autre grande porte fatimide préservée. En arrière-plan le minaret de la mosquée de Barqûq (1384-1386). Le paysage urbain est composé d'édifices monumentaux et d'immeubles plus récents.

Ci-dessous, un marchand de ballon regarde les devantures des magasins d'ustensiles en aluminium. Ces ustensiles sont destinés à la population locale, bien que nous soyons néanmoins assez proches des boutiques pour touristes du Khan el-Khalili. ES, 1999.



Contrairement à la ville de Mexico, ce n'est donc pas un bilan accablant des destructions qui prévaut quant il s'agit de décrire le patrimoine de la vieille ville du Caire. Pourtant, le nombre de bâtiments recensés comme patrimoniaux et historiques est plus important à Mexico (1157 pour le périmètre A de Mexico contre 600 pour le Caire) et les destructions de monuments prestigieux ont été, au Caire comme à Mexico d'une grande ampleur. Néanmoins, l'impression qui se dégage des deux villes est véritablement différente et les visiteurs qui se promènent dans la vieille ville du Caire ne ressentent pas les transformations de la modernité de la même façon qu'à Mexico.

Le tracé des rues, des ruelles et des impasses du Caire médiéval est resté pour ainsi dire le même depuis l'époque des sultans. Les modernisations de la ville du Caire au XIX^e siècle ont, comme dans beaucoup d'autres cités, ouvert certains axes pour élargir les rues et faciliter la circulation, mais l'essentiel du tissu urbain est cependant resté intact. Le tissu urbain préservé de la vieille ville du Caire fait naître chez le visiteur un sentiment de pittoresque qui n'existe pas dans la ville de Mexico bien que le plan en damier, cher aux Espagnols, soit également préservé au cœur de la ville. Ce sentiment, au Caire, naît de l'effet labyrinthique que peuvent prendre les rues de la vieille cité comme si elle se refusait à changer, à s'ouvrir et dévoiler ses secrets (photo 1-12). L'image du Caire médiéval est celle d'un espace qui ne se livre pas facilement et qu'il faut forcer ou apprivoiser avec le temps, où il faut se perdre pour en découvrir l'âme et les recoins cachés dans lesquels quelques merveilles architecturales sont nichées. Sans doute à cause de la pérennité de son tracé urbain, la vieille ville du Caire est présentée comme un conservatoire des modes de vie, comme un espace hors du temps et des attaques de la modernité. Cette image se construit essentiellement par opposition à la ville moderne coloniale et cosmopolite qui s'est implantée à l'ouest de la vieille ville du Caire au XIX^e siècle. Les qualificatifs que l'on attribue à cet espace contribuent eux aussi à forger l'image d'un centre conservé qui serait en même temps un conservatoire des pratiques du passé : la vieille ville est aussi appelée la ville fatimide, la ville historique, la ville ancienne, la ville traditionnelle.

La préservation du tissu urbain de la vieille ville du Caire et le nombre impressionnant de monuments médiévaux que l'on peut y trouver sont dus à deux facteurs (Meinecke, 1978). D'une part, l'histoire a voulu que le rattachement de l'Égypte à l'empire Ottoman en 1517 soit le début d'une longue période de

déclassement pour la ville du Caire, qui perd son statut de capitale. La cartographie réalisée en 1800 par les ingénieurs de l'armée Napoléonienne montre que la population n'a pour ainsi dire pas évoluée depuis le XVI^e siècle et les limites urbaines restent les mêmes à trois siècles d'écart. Ce n'est seulement qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle que le Caire redevient une capitale d'importance.



Photo 1-12 : Vue de la rue al Muizz depuis le complexe de Qalaun. La rue, une des plus larges de l'époque médiévale, reste aujourd'hui un axe important pour traverser la vieille ville du nord au sud.

L'ouverture du canal de Suez en 1869 favorise ce renouveau économique de la ville du Caire et renforce sa place au niveau international. La croissance urbaine s'accélère alors mais ne modifie pas la vieille ville. De nouveaux quartiers d'habitat, d'inspiration européenne, se construisent alors vers le nord avec le quartier d'Abbasiyya, au sud-ouest avec la zone de l'Azbakiyya où le nouveau

palais d'Abdin remplace la résidence traditionnelle des dirigeants à la Citadelle. A l'ouest, les rives sécurisées du Nil permettent le déplacement progressif du centre de la ville vers les quartiers plus modernes. La ville du Caire se déplace petit à petit vers l'ouest, laissant en arrière les vestiges du passé et le tracé toujours intact des ruelles de la cité médiévale. Mais si la croissance de la ville moderne n'atteint pas violemment la ville médiévale du Caire, celle-ci est pourtant intégrée au développement urbain comme une entité vivante et toujours vigoureuse.

Ce premier facteur historique a donc permis la sauvegarde du tissu urbain traditionnel hérité de l'époque médiévale, même si les grandes percées prônées par un pouvoir admiratif des mesures haussmanniennes ont éventré une partie de cet espace à la fin du XIX^e siècle²⁵. La préservation d'un grand nombre de monuments importants de cette même époque est sans doute due à un deuxième facteur que l'on pourrait résumer aux efforts du premier organisme en charge de la préservation des monuments islamiques du Caire : *le Comité de Préservation des Monuments de l'Art arabe*. Le Comité, constitué d'un corps d'experts, a été créé en 1880 et a d'abord effectué un gros travail d'inventaire de tous les monuments historiques d'importance²⁶. Des travaux de restauration ont également été menés à bien sous l'égide du Comité. La mosquée Ibn Tûlûn est une des premières mosquées restaurées dès la fin du XIX^e siècle. Cet édifice du IX^e siècle était utilisé, au milieu du XIX^e siècle, pour un usage résidentiel et se trouvait en piteux état. Une partie du mur principal de la salle de prières s'était déjà écroulée. Le Comité entama les travaux de restauration des murs de la mosquée Ibn Tûlûn dès les années 1890 et une restauration intégrale du complexe se déroula entre les années 1918 et 1926. La continuité dans l'élaboration d'un inventaire détaillé, mais resté incomplet, des monuments islamiques et la réalisation de restaurations majeures dès la fin du XIX^e siècle ont jeté des bases solides pour la préservation des monuments de la vieille ville du Caire.

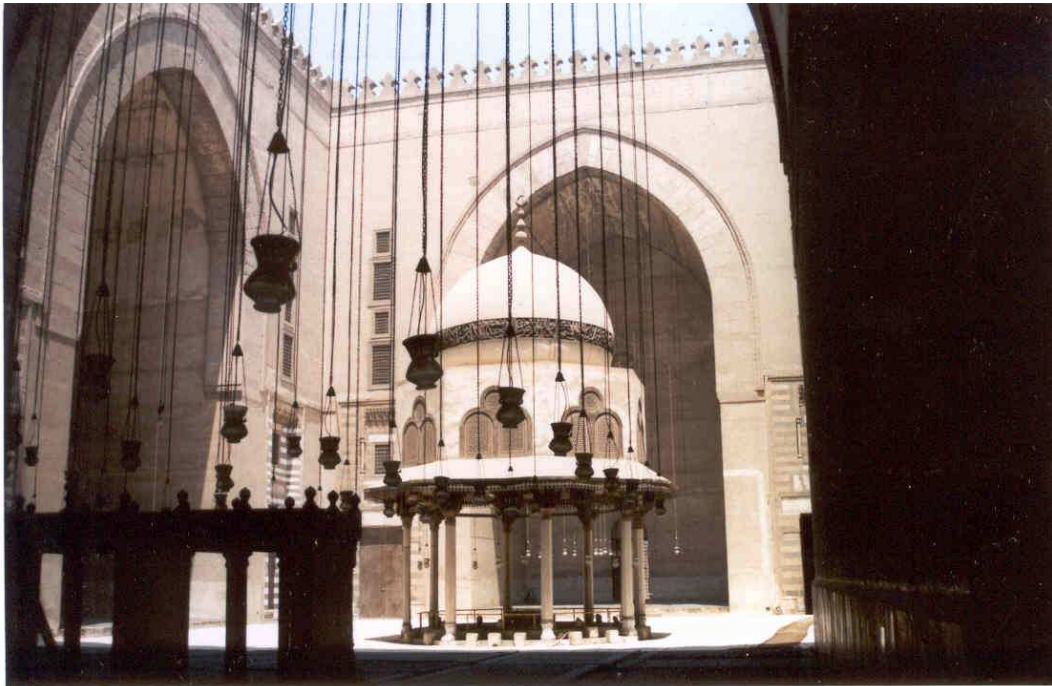
Le travail de restauration des monuments coloniaux du centre de Mexico est, comme nous le verrons plus loin dans cette étude, quant à lui beaucoup plus tardif et il faut attendre l'après première guerre mondiale pour voir les premières tentatives de préservation de monuments isolés. L'avance de l'Égypte s'est sans

²⁵ Les transformations de la ville du Caire ainsi que les grandes mesures du XIX^e siècle seront traitées plus en détail dans la partie suivante.

²⁶ Les travaux du Comité sont archivés dans 40 volumes en français.

aucun doute révélée être un atout pour la préservation de la vieille ville, même si ces préoccupations patrimoniales n'étaient au début que le fait d'un petit nombre de passionnés étrangers et que le répondant était faible, voire nul, au niveau des autorités égyptiennes et de la population. Les points marquants du paysage urbain cairote ne sont d'ailleurs pas liés à leur importance patrimoniale. Pour le Cairote, habitant des quartiers anciens ou non, les points de référence dans l'espace sont avant tout les mosquées. La mosquée donne parfois son nom au quartier, comme pour la mosquée de Sayyida Zaynab par exemple, et instaure autour d'elle un sentiment d'appartenance très fort. Ceci est particulièrement vrai pour les lieux de pèlerinage, les lieux d'enseignement et les grandes mosquées qui abritent des reliques de saints.

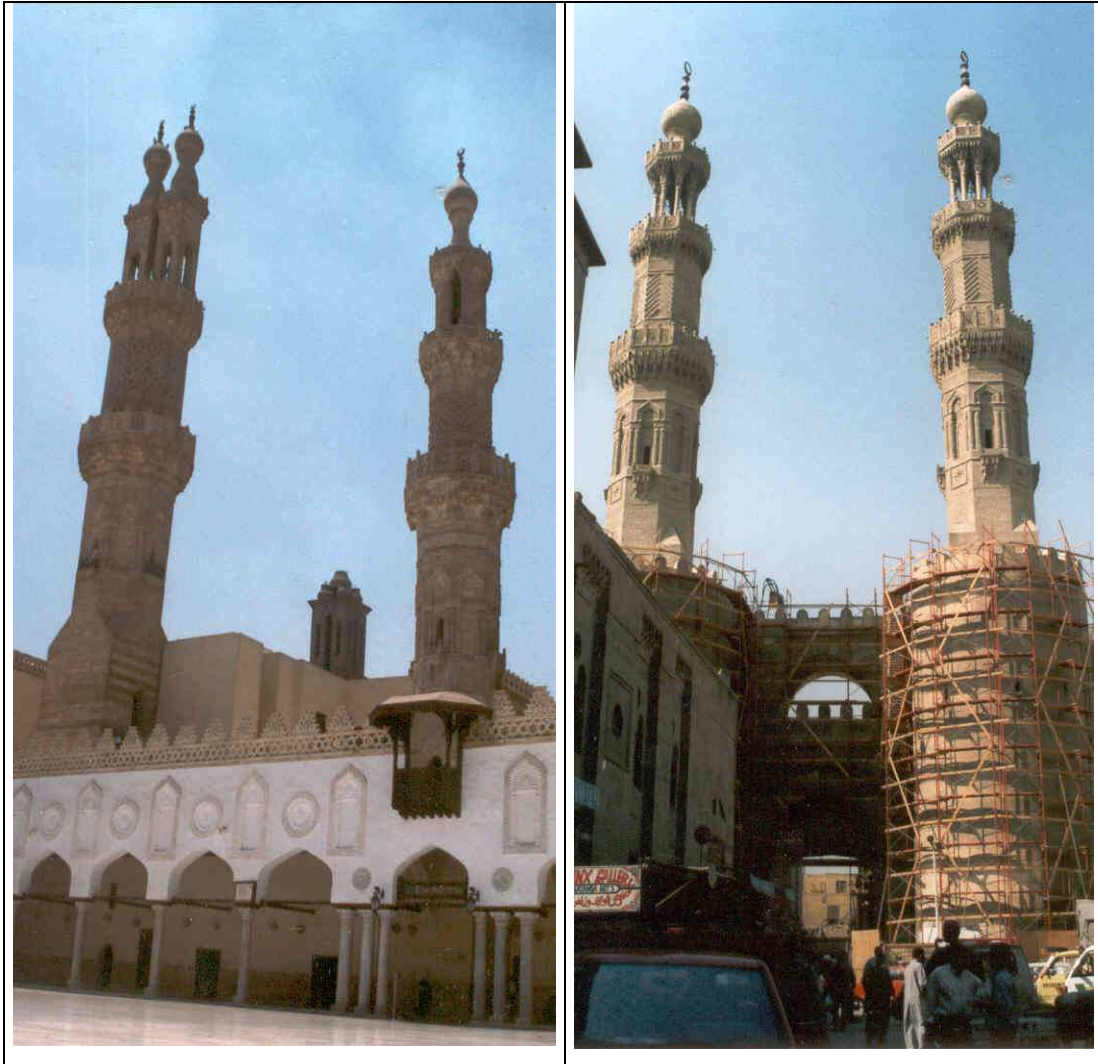
Photo 1-13 : Intérieur de la mosquée du Sultan Hassan, aux pieds de la Citadelle. La fontaine des ablutions, au centre.



Al-Husayn, al-Azhar et la mosquée du Sultan Hassan (photo 1-13) sont ainsi des éléments structurants du paysage urbain. Les minarets de la mosquée de la plus célèbre université islamique du monde arabe, al-Azhar, ont été repris comme un emblème par le gouvernorat du Caire. Ils se retrouvent également en logo de la société de percement du très récent tunnel routier qui traverse de part en part la vieille ville le long de l'axe majeur de la rue al-Azhar. Les portes de la ville figurent également comme des symboles importants pour le paysage urbain de la

vieille ville. La silhouette élancée de la porte sud, Bab Zuwayla, avec ses deux tours fines et gracieuses est une image emblématique de la ville mais aussi de l'identité arabe (photo 1-14 et 1-15). Elle a été reprise pour une grande banque qui en a fait son emblème.

Photo 1-14 et 1-15 : Les silhouettes des minarets de la mosquée al-Azhar (à gauche) et les tours de Bab Zywayla (à droite). Es, 1999.



Les axes routiers élargis qui permettent actuellement une circulation intense participent à notre vision contemporaine des paysages de la vieille ville. Les auto-ponts ou *fly over* marquent le paysage d'une manière insolite (photo 1-16) et offrent une toute autre vision de la ville, une vision en hauteur, une vision presque indiscreète des appartements du deuxième ou du troisième étages des immeubles. De ces grandes voies surélevées, nous pouvons découvrir les terrasses du Caire islamique, espaces souvent utilisés comme débarras pour les objets encombrants

ou cassés de familles vivant dans l'immeuble. Espaces souvent dégradés également, puisqu'il n'est pas rare de voir les étages supérieurs d'immeubles à moitié écroulés. Cette vision différente des paysages urbains de la vieille ville n'est pas des plus flatteuses, si bien que des plaques de couleurs criardes, représentant des dessins géométriques, ont été apposées par les autorités le long de ces ponts urbains pour cacher aux automobilistes et à leurs passagers la vue sur la ville. Les passerelles pour piétons, et notamment celle qui se trouve à quelques mètres de Al-Azhar et de la mosquée de Al-Husayn, sont également devenues, de manière négative et par la force des choses, des éléments structurants du paysage urbain. La rue Al-Azhar s'est transformée en véritable frontière entre deux parties de la vieille ville. La rue est infranchissable : des grilles la partagent en son milieu (on voit pourtant un homme franchissant la grille sur la photo suivante) et les piétons doivent impérativement emprunter la passerelle ou les tunnels piétons souterrains, qui se trouvent à proximité, pour passer d'un côté ou de l'autre de la rue.

Photo 1-16 : Le fly-over de la rue al-Azhar et la séparation par la barrière vus de la passerelle pour piétons. A l'heure de pointe cet axe de circulation est fortement engorgé. Aujourd'hui le tunnel (ouvert en 2000) qui double cette voie, permet de réguler le trafic. ES, 1998.



Au nord de cette frontière routière se trouve le grand marché touristique du Khan el Khalili. Nous trouvons également le marché aux épices, moins touristique et les quartiers de Gamaliyya rendu célèbre par le romancier égyptien Naguib Mahfouz.

Cette partie nord de la vieille ville est très commerçante et touristique mais, plus nous nous éloignons vers le nord, plus elle redevient traditionnelle et pauvre, résidentielle davantage que commerçante. Le nombre de monuments qui ponctuent cet espace est dense. Nous sommes au cœur de la vieille ville « fatimide » dont la frontière nord s'impose majestueusement par ses deux portes, Bab al-Fûtûh et Bab al-Nasr, entourées de leurs remparts restaurés. Au sud de la rue Al-Azhar, s'étendent d'autres quartiers traditionnels comme celui de Batnîyya, célèbre pour son marché de la drogue, ou celui de Bab Zuwayla, limite sud de la ville fatimide et qui marque par ailleurs une rupture légère au niveau des paysages urbains. De Bab Zuwayla à la Citadelle, s'étend le quartier de Darb el Ahmar. Là, les touristes ne s'aventurent plus. Les boutiques de souvenir disparaissent au profit de la petite industrie et des commerces de proximité destinés à la population locale. La fonction résidentielle est plus présente même si elle est toujours mélangée avec d'autres fonctions dues à la grande mixité des usages. Le quartier le plus au sud se situe entre la mosquée Ibn Tûlûn et la Citadelle. Au pied de cet ensemble monumental impressionnant s'étend l'un des quartiers les plus pauvres et populaires du Caire historique. La présence de cimetières sur la bordure est et nord de la vieille ville du Caire ajoute à la pauvreté de cet ensemble, même si l'espace reste ponctué en divers points de monuments prestigieux, aussi bien dans ces fameuses cités des morts, habitées par les vivants, qu'un peu partout dans l'espace historique. Contrairement à la ville historique de Mexico, nous ne pouvons pas, avec les mêmes critères, faire de zonage entre deux vieilles villes : entre une partie qui serait restaurée et l'autre pauvre. Les monuments historiques qui sont l'objet d'attention de la part des organismes restaurateurs et des missions étrangères se trouvent éparpillés dans la vieille ville (Cf. Partie IV). Bien qu'il existe des axes de restauration le long de rues emblématiques telles que Gamaliyya ou al Muezz, cela n'est pas systématique et nous ne pouvons pas identifier d'espace-test comme c'est le cas pour le *corredor financiero* à Mexico. La seule zone qui puisse se démarquer de ce constat se situe à l'intérieur du souk touristique, le Khan el Khalili. Là des restaurants plus chics comme le *Naguib Mahfouz* s'ouvrent petit à petit et jouxtent de nouvelles galeries commerçantes rutilantes. La présence de monuments historiques et de quelques monuments restaurés, éparpillés dans la vieille ville du Caire, marque donc les paysages urbains de cet espace pour les hisser au rang de « paysages de la richesse

culturelle ». Le tracé sinueux des rues, ruelles et impasses fait également partie de cet héritage qui se révèle à chaque coin de rue de manière discrète ou au contraire, de façon monumentale à l'approche des grands complexes de l'époque médiévale. Mais ces paysages, s'ils sont marqués par la présence irréfutable de monuments érigés en symboles de l'histoire, ne correspondent pas aux paysages de la richesse économique. L'espace historique, au Caire comme à Mexico, se caractérise avant tout par une grande pauvreté.

B) Les paysages de la pauvreté quotidienne

a) Les indices de la pauvreté

La citation d'Octavio Paz, nous plonge de plain-pied dans cette dualité des paysages urbains des centres historiques où la richesse historique et symbolique se heurte à un état de dégradation ambiant avancé.

« Ce qu'on peut dire du Mexico de cette époque, c'est que c'était une ville pleine de grandeur déchue. Grandeur et pauvreté : vieille grandeur et mélancolie. »²⁷

Cette impression littéraire nostalgique naît pourtant d'un état concret et très réel des centres historiques du Caire et de Mexico. La pauvreté, la dégradation du bâti, le faible niveau socio-économique des habitants des centres anciens marquent le paysage urbain aussi sûrement que la présence des monuments historiques. Afin de rendre compte de la complexité de ces espaces, nous allons tenter, dans un premier temps, de mettre en relation les indices de la composition socio-économique des deux centres anciens. Les données démographiques vont nous permettre de reconstituer l'évolution parallèle des deux centres dans la grande métropole. Les indices qualitatifs concernant les populations habitant ces deux centres nous renseigneront sur les caractéristiques mêmes de ces populations. Nous nous intéresserons également à l'état du bâti et à l'ensemble des infrastructures urbaines, afin de croiser ces données et de replacer les centres anciens dans le contexte de la métropole.

²⁷ Octavio Paz, « Una grandeza caída », Artes de Mexico, automne 1988, p. 10.

Précautions dans l'interprétation des statistiques et des limites des espaces étudiés.

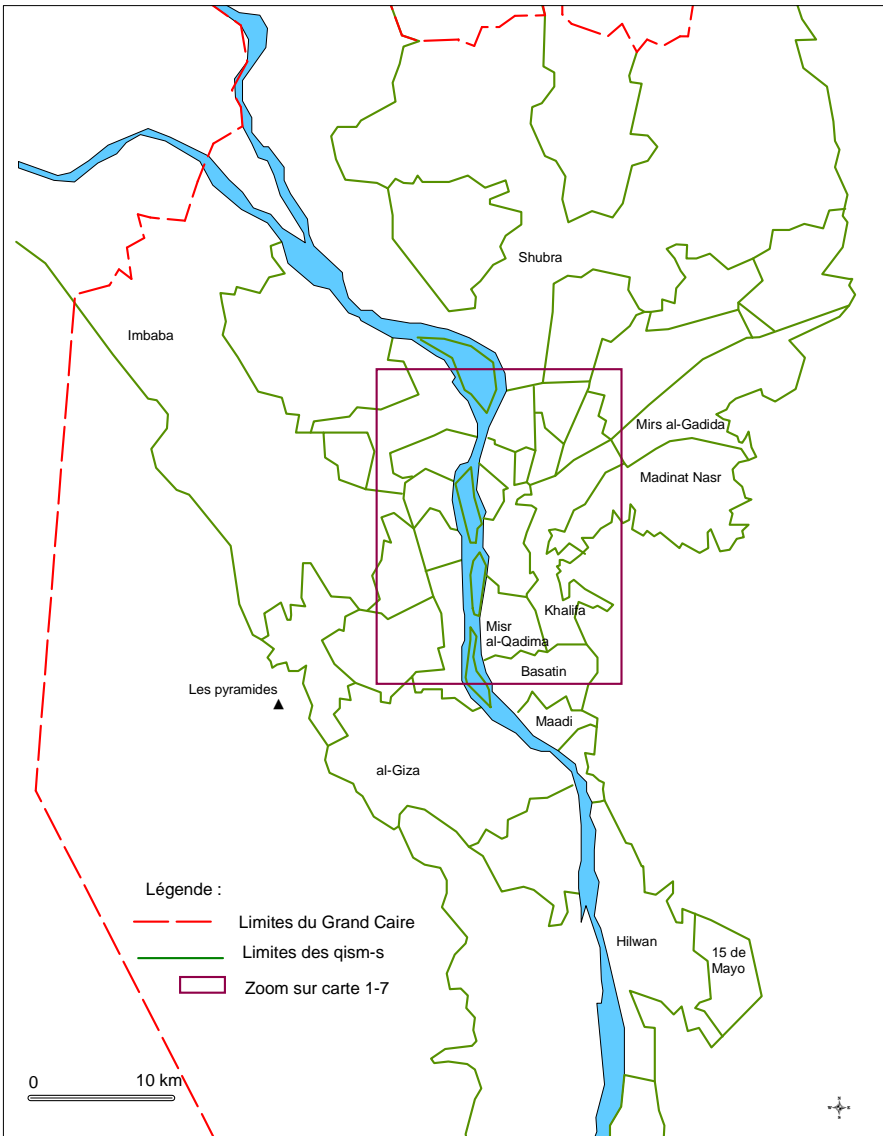
Avant de traiter certaines données statistiques, il est nécessaire de revenir sur quelques précautions de base concernant leur traitement. La valeur indicative des chiffres qui seront avancés est nécessaire à la compréhension de la structure de ces espaces. Néanmoins, les données ne sont pas véritablement fiables et les chiffres peuvent se révéler erronés. Les différences entre les données trouvées dans différentes études scientifiques sur les deux centres historiques sont par ailleurs également dues à un autre problème, à savoir la délimitation de la zone dite historique et le fait que les unités statistiques des recensements ne correspondent pas à cette zone, elle-même fluctuante en fonction des études réalisées.

L'agglomération urbaine du Grand Caire, s'étend sur trois gouvernorats²⁸ (Le Caire, Gîza et Qalioubia). Les cartes 1-6 et 1-7 montrent une localisation centrale de la vieille ville dans l'agglomération. La vieille ville se situe dans le gouvernorat du Caire qui est subdivisé en *qism*, unité administrative elle-même subdivisée en *shiakha*²⁹. La vieille ville du Caire englobe selon les différents critères d'analyse de cinq à huit *qism-s* : Mûski, Gamaliyya, al Darb al-Ahmar, al Khalifa, Sayyida Zaynab et dans certaines études Bab al-Shariyya, Abdin et Azbakiyya. Ces trois dernières circonscriptions sont fortement périphériques et seul le *qism* de Darb al Ahmar est totalement inclus dans la zone historique telle qu'elle est présentée dans l'Atlas du Caire (CEDEJ, 1998). Les chiffres présentés ici se basent sur une délimitation similaire (bien que légèrement restreinte) issue du rapport du PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement, 1997). Cette délimitation comprend quarante *shiakha* dans cinq *qism-s*. (carte 1-7)

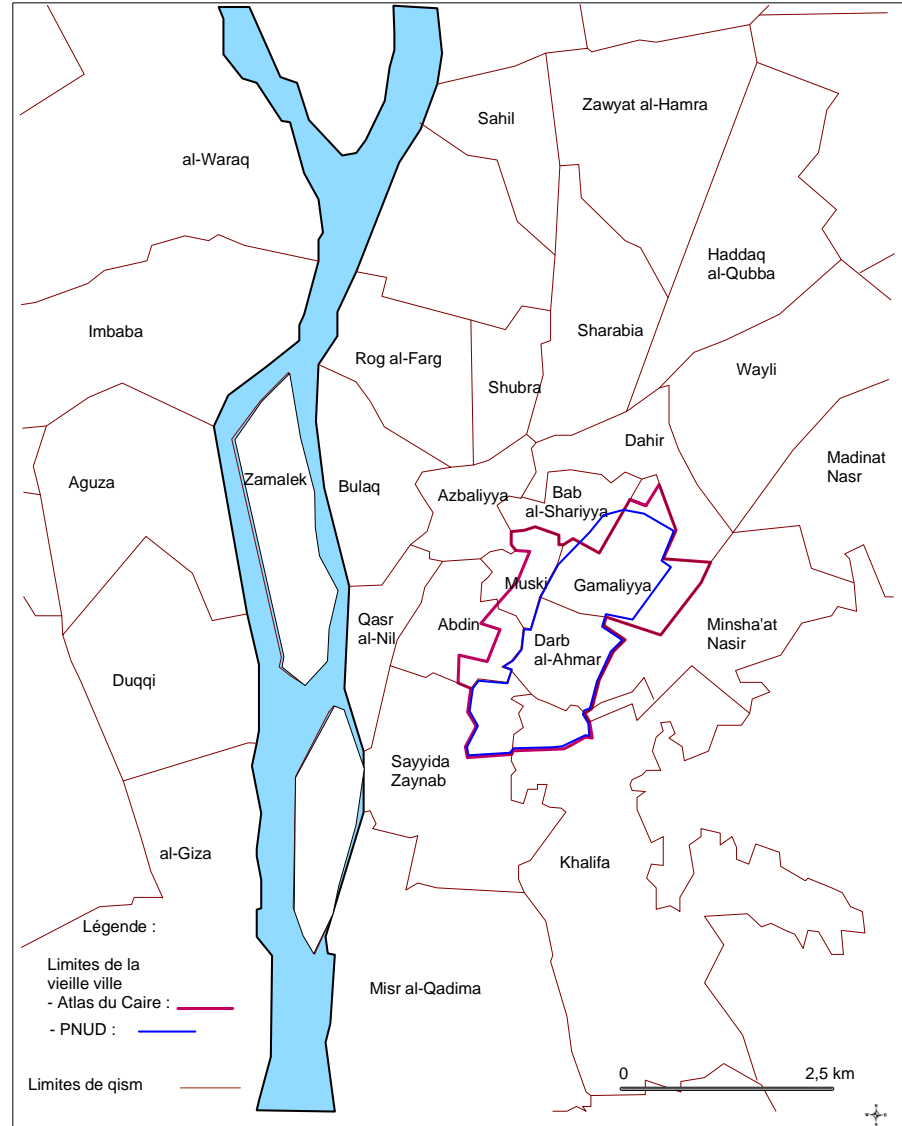
²⁸ Chaque Gouvernorat est administré par son propre gouvernement local et des conseils populaires. Nous trouvons le gouverneur à sa tête.

²⁹ La *shiakha* correspond à la plus petite zone d'élection pour les représentants locaux. Elles n'apparaissent pas sur les cartes 1-6 et 1-7.

**Carte 1-6 : Divisions administratives du Grand Caire
(d'après Greater Cairo Atlas, 2000)**

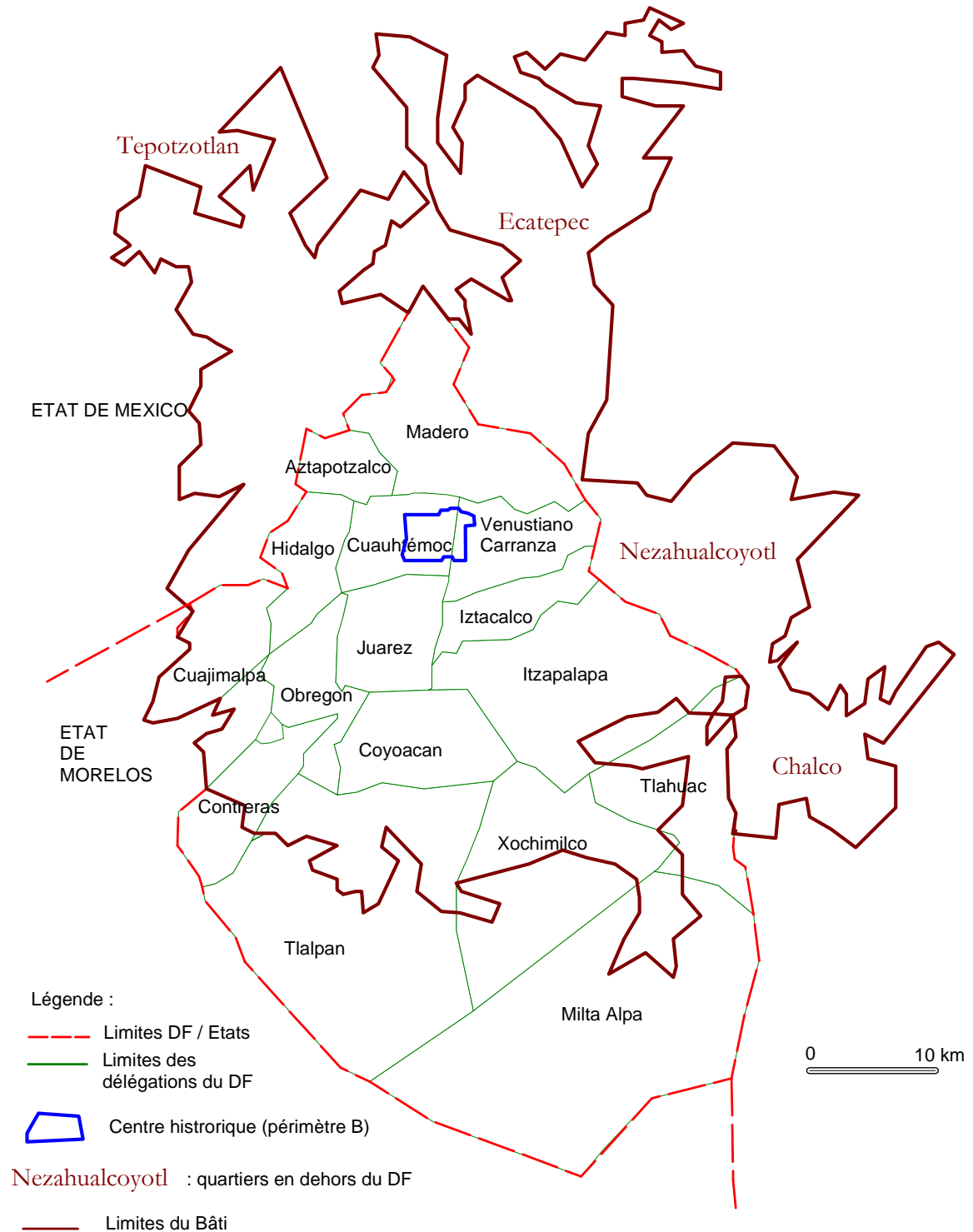


**Carte 1-7 : Localisation de la vieille ville du Caire
(d'après Greater Cairo Atlas 2000, Atlas du Caire et PNUD, 1997)**



A Mexico, l'agglomération urbaine s'étend sur plusieurs Etats (carte 1-8) et l'unité de référence que nous utiliserons pour comparer le centre historique au reste de l'agglomération sera le District Fédéral (DF).

Carte 1-8 : Limites administratives de la zone métropolitaine de la ville de Mexico



Le DF est lui même subdivisé en plusieurs délégations. Les deux délégations qui englobent la zone historique sont celles de Cuauhtémoc et de Venustiano Carranza. L'espace contenu dans ces deux délégations est par ailleurs beaucoup plus vaste que les zones définies comme le périmètre A et B du centre historique. Une sous délégation du centre historique a par ailleurs été mise en place dans la délégation Cuauhtémoc mais ne correspond pas à une unité administrative présentant ses propres données statistiques.

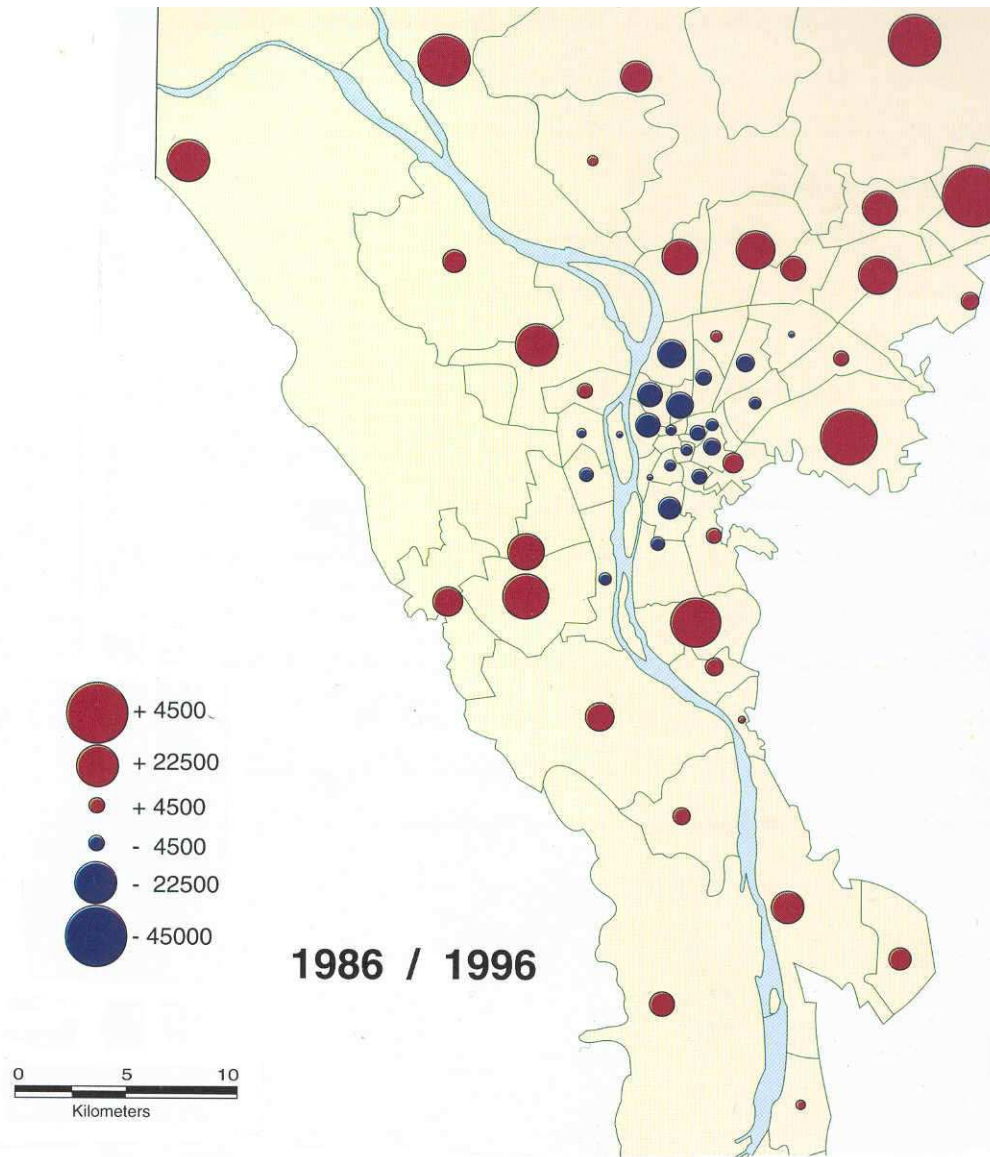
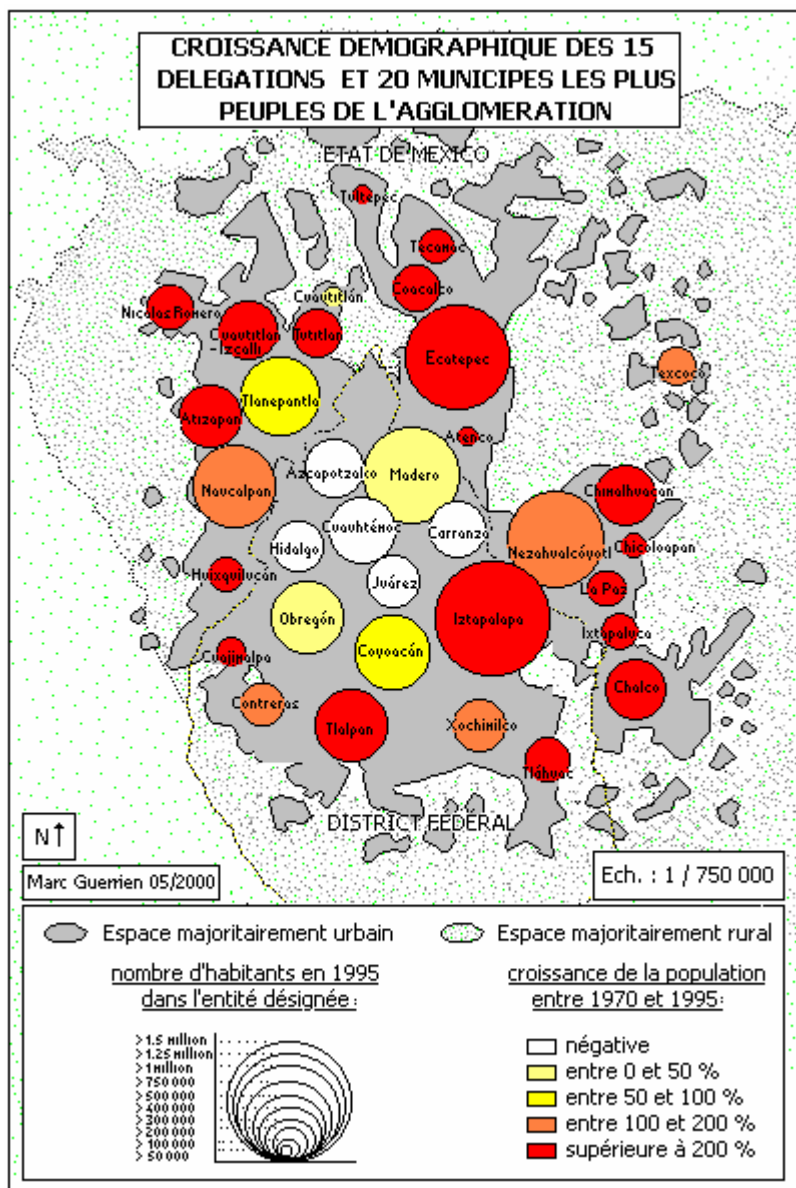
L'intérêt de l'analyse est ici de rendre compte de la composition interne des centres anciens et de comprendre en quoi et sur quels critères ils s'individualisent dans la métropole. Les centres historiques du Caire et de Mexico ne représentent qu'une très faible partie de l'espace urbanisé des deux métropoles et il est avant tout important de rappeler que, malgré les différences internes dans ces sous ensembles spatiaux et l'existence de quartiers bien différenciés, ces zones historiques présentent une certaine homogénéité au niveau statistique par rapport au reste de l'agglomération. Ce sont ces variations d'ensemble qui nous importent ici et dont nous allons tenter de saisir les grandes caractéristiques.

Les deux centres historiques connaissent tout deux de fortes variations démographiques au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. Depuis les années 1950, le centre historique de Mexico connaît un processus continu de dépeuplement. Durant les décennies suivantes, le processus s'étend à d'autres quartiers aux alentours de l'ancien centre jusqu'à toucher finalement toute la zone dénommée « ciudad central »³⁰. La carte 1-9 nous montre la croissance négative des délégations centrales pour la période 1970-1995. La logique centre-périphérie joue en la défaveur de la ville centrale et au profit des zones les plus périphériques de l'agglomération. La vieille ville du Caire a une évolution similaire mais légèrement décalée dans le temps. La carte 1-10 montre également, pour la période la plus récente (1986-1996 date des derniers recensements) une nette diminution de la population dans les zones centrales. Dans la première moitié du XX^e siècle, la population de la ville s'accroît de façon impressionnante. Le taux de croissance est de 4% pour la vieille ville de 1937 à 1947, ce qui est quasiment

³⁰ La « ciudad central » inclue d'après Mercado, 1997, les délégations de Cuauhtémoc, Venustiano Carranza ainsi que Miguel Hidalgo et Benito Juarez.

Carte 1-9 : La croissance démographique à Mexico, (source Marc Guerien, 2000)

Carte 1-10 : La croissance démographique au Caire en chiffres absolus durant la décennie 1986-1996. (source Greater Cairo Atlas 2000)



similaire à la croissance urbaine dans son ensemble avec un taux de 4,8 %³¹. Le taux de croissance de la vieille ville du Caire dans les années 1950 se ralentit nettement avec 1,48 %, surtout par rapport au rythme de la croissance urbaine de la ville. Dans les années 1960, le taux devient quasiment nul et la vieille ville atteint son maximum de population, d'après les recensements, en 1966. Après cette date, la population entame une phase de décroissance et de perte de population. De 1976 à 1986, l'espace historique connaît une baisse de population d'environ 2,6 % par an. A Mexico, nous atteignons des chiffres comparables avec dans les dernières années (1990-1996) une baisse de la population annuelle de 1,86 % pour la délégation Cuauhtémoc. Si l'on évalue ces chiffres sur une période de vingt cinq ans (1970-1995), les deux délégations de Venustiano Carranza et Cuauhtémoc enregistrent en moyenne une perte de 26 000 habitants chaque année, soit environ 17 familles par jour (Mercado, 1997 : 4).

La même tendance s'observe donc dans les deux centres (tableau 1-1). Ce sont les premiers quartiers de la ville à enregistrer une baisse de leur taux de croissance puis une nette diminution de leur population. En 1986, l'effectif de population de la vieille ville du Caire est identique à celui de l'année 1940. Mais si en 1940, la population de la vieille ville concentrait près d'un quart de la population cairote, en 1986, elle ne représente plus que 5% voire 2%³² de cette population et un peu moins de 3% de la surface bâtie de l'agglomération (Madœuf, 1997, p. 224). A Mexico, le centre historique accueille environ 1,9% de la population totale du DF et son espace bâti représente moins de 1% de la surface bâtie de la capitale mexicaine.

Le tableau 1-1 nous permet d'avoir un aperçu synthétique de la situation démographique des centres historiques de Mexico et du Caire, même si les dates de recensements ne coïncident pas. Nous remarquons qu'en 20 ans, le centre historique de Mexico a perdu plus de la moitié de sa population, soit presque 8000 habitants par an, déclin encore plus marqué que dans la délégation Cuauhtémoc.

³¹ Atlas du Caire, CEDEJ 1998 (auteur Anna Madœuf) et A. Madœuf, 1997.

³² 5% si l'on considère les limites de la vieille ville définies dans l'Atlas du Caire et 2% pour les limites définies de manière plus restreintes par le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement, 1997). Les chiffres du PNUD seront utilisés dans les tableaux suivants.

Tableau 1-1 : Profil démographique de la vieille ville du Caire et du centre historique de Mexico.

Date des recensements de population	Centres anciens		Variations de la population dans les centres anciens		Part de la population des centres anciens par rapport à la ville	
	Le Caire	Mexico	Le Caire	Mexico	Le Caire	Mexico
1960	398000		0%		12%	9.3%(e)
1966(c)/1970(mx)	433000	349062	+8.8 %	0%	11%	5%
1976	400000		- 7.6%		6%	
1986 (c)/1990(mx)	310000	189905	- 22.5%	- 45.6%	2%	2.3%
1995 (mx)/1996(c)		163100(e)		-14.1%		1.9%

(e)=estimation (c) = date de recensement pour le Caire; (mx) = date de recensement pour Mexico

Sources : Angel Mercado, 1997, INEGI, PNUD, 1997.

Le nombre d'habitants est plus élevé dans la vieille ville du Caire (310 000 en 1986) que dans le centre historique de Mexico (189 905 en 1990). La situation démographique de ces centres doit s'évaluer également en fonction des variations de population. Les taux de densité restent des indices majeurs et déterminants pour définir la composition et les conditions de vie de ces populations. Les deux tableaux suivants (tableaux 1-2 et 1-3) nous renseignent sur les densités rencontrées dans les deux centres anciens (en 1990 pour Mexico et en 1986 pour le Caire).

Tableau 1-2 : Surface, population et densité du centre historique de Mexico, 1990.

	Périmètre A	Périmètre B	Total
Manzanas (îlots de maisons)	218	450	668
Superficie	3,2 km ² (320 ha)	5,9 km ² (590 ha)	9,1 km² (910 ha)
% de la superficie	35	65	100
Population	57165	132740	189905
% de la population	30,1	69,9	100
Hab/ha	178,6	225	208,6

Sources : Angel Mercado, base INEGI 1990.

A Mexico, la moyenne pour le périmètre A et B est de 208,6 habitants par hectare, alors qu'au Caire les densités restent nettement supérieures avec une moyenne de près de 715 habitants par hectare.

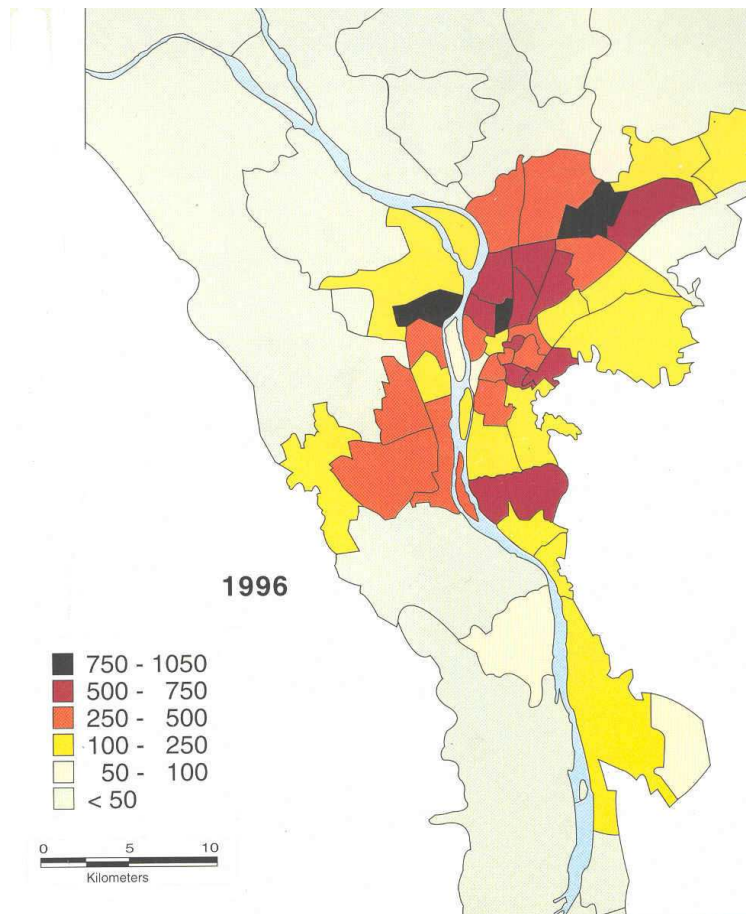
Tableau 1-3 : Surface, population et densité de la vieille ville du Caire, 1986.

	Sayyida Zaynab	Khalifa	Darb al Ahmar	Gamaliyya	Bab al Shariyya	Total
Superficie	0,83 km ² 83,018 ha	0,99 km ² 99,268 ha	1,38 km ² 137,586 ha	1,05 km ² 104,887 ha	0,09 km ² 9,277 ha	4,34 km² 434,034 ha
%	19	23	32	24	2	100
Population	62899	74470	99890	53807	3704	294770
%	21,34	25,26	33,90	18,25	1,25	100
Hab/ha	757,67	750,19	726,02	513	399,27	715,21

Sources : CAPMAS, PNUD, 1997.

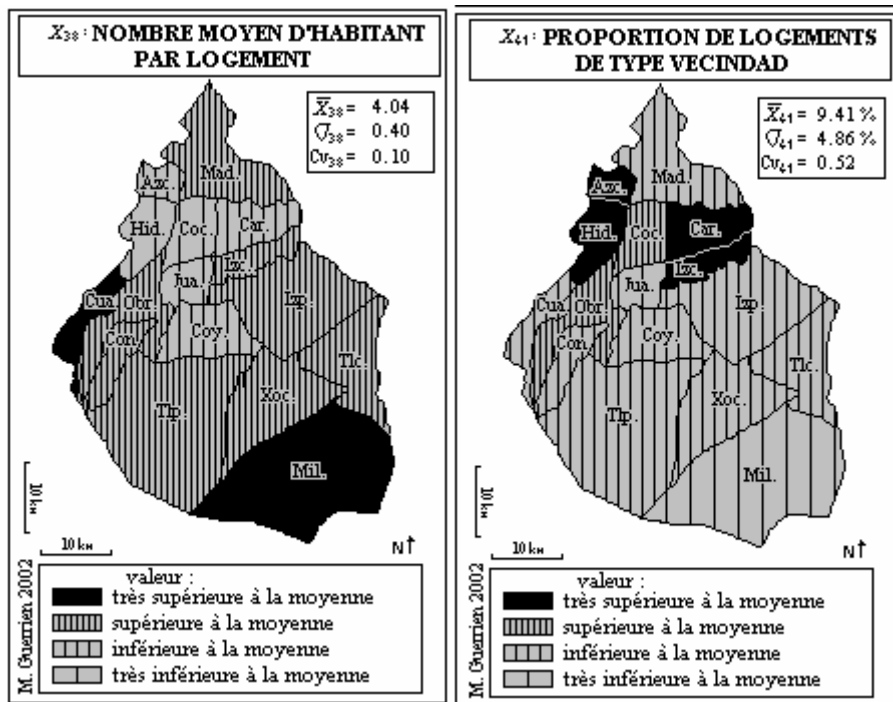
Les densités dans la vieille ville du Caire restent donc particulièrement élevées. Elles sont supérieures de 2,5 fois à celles du centre historique de Mexico et deux fois plus élevées que la moyenne cairote (366 hab/ha). Les densités dans la vieille ville sont par ailleurs contrastées et ses pourtours sont les plus densément peuplés. Là où le tissu urbain est ancien, les densités sont plus fortes que le long des axes modernes (Madœuf, 1997, p. 233). Les zones centrales, plus actives économiquement et moins résidentielles, à l'exception du quartier Gamaliyya, sont plutôt caractérisées par leurs relativement faibles densités (160 à 550 hab/ha). Si l'on replace la vieille ville du Caire dans le contexte métropolitain, les densités de population en 1996 apparaissent dans la moyenne supérieure (carte 1-11), sans être toutefois les plus élevées de l'agglomération. Les densités des quartiers centraux suivent une tendance à la baisse depuis les deux derniers recensements de population (1976 et 1986) (Greater Cairo Atlas, 2000). Ce sont les quartiers périphériques les plus populaires qui prennent le relais des fortes densités. Les quartiers anciens sont alors déclassés par rapport à la décennie précédente, où les densités avoisinaient les 1000 habitants par hectare (*Ibid.*)

Carte 1-11 : Densités de population dans l'agglomération cairote en 1996 (nombre d'habitant par hectare), source Greater Cairo Atlas 2000.



La population du centre historique de Mexico est moins nombreuse que celle de la vieille ville du Caire, pour une superficie qui représente plus du double. Les densités présentent donc des écarts importants. Depuis trois décennies, les densités ne cessent de baisser dans le centre historique de Mexico et elles paraissent très faibles au regard de la situation cairote. Il est nécessaire de rappeler que les densités du centre historique de Mexico sont pourtant relativement élevées, surtout par rapport à la densité moyenne du DF. Cette densité relativement importante n'est pas due à un grand nombre de personnes par habitation. Les chiffres de l'indice « nombre d'habitants par logement » sont passés de 5,3 pour le District fédéral en 1990 (Connolly, 1991) à 4,4 en 2000 (Censo 2000 INEGI). Les délégations centrales ont toujours présenté une densité plus faible que la moyenne avec 4,8 habitants par logement en 1990. En 2000, la carte 1-12 montre que cette tendance se confirme et les délégations Cuauhtémoc

et Carranza, comme les autres délégations centrales, se démarquent fortement des périphéries plus denses.



Carte 1-12 : Densité de population dans le District Fédéral à travers la variable « nombre moyen d'habitant par logement » (source Censo 2000, INEGI, Marc Guerrien)

Carte 1-13 : Densité de population dans le District Fédéral à travers la

Cette variable ne renvoie pourtant pas une image exacte des densités de population dans les délégations centrales et plus particulièrement le centre historique puisqu'elles restent supérieures à la moyenne du DF : 208,69 hab./ha pour le centre historique (périmètres A et B) contre 123,2 hab./ha dans le DF en 1990. Les densités s'évaluent également par la taille des logements et les chambres d'habitation de ces espaces centraux sont exigües. Il y a donc une haute densité d'habitation par superficie : 51,5 logements par hectare dans le centre historique contre 28,7 dans le DF, (chiffres INEGI 1990 cités par A. Mercado, 1997). Ceci s'explique et se cartographie par une forte présence de *vecindades*, de « cuartos » (pièces d'habitation) rajoutés sur les toits ou dans les cours, ainsi que par l'élévation des constructions dans ces zones centrales. La carte 1-13 montre alors que les délégations centrales présentent une proportion plus grande de logements de type « *vecindades* ». Il faut ici entendre le mot *vecindades* comme une forme populaire de logement, caractérisée par le manque d'équipements et de confort et par la petitesse des logements.

Ces fortes densités révèlent au Caire, mais aussi à Mexico, qu'il subsiste dans ces centres anciens un volume de population résidente encore très important. Pour la ville du Caire, plusieurs études nous présentent ce qu'on pourrait appeler des « indices de pauvreté » construits à partir de diverses données sur les conditions socio-économiques des populations.

Le PNUD, dans son rapport de 1997 sur la Réhabilitation de la ville historique du Caire, a construit son « indice de pauvreté » à partir des données statistiques de la densité, du taux d'analphabétisme et du taux de chômage enregistrés dans la zone. Janet Abu Lughod, en 1971, a également mis au point un indice statistique³³ de « richesse/pauvreté et urbanisme » qu'elle applique à l'ensemble de la ville afin de dégager des divisions socio-spatiales relativement homogènes. Elle confronte ces variables à un espace qu'elle a nommé *Communauté X* ou « *Medieval Cairo Unreconstituted* », espace beaucoup plus vaste que ne l'est la vieille ville étudiée par les experts des Nations Unies. En comparant ces deux indices, nous aurons en même temps un éclairage précis de la situation actuelle et une vision plus vaste (dans l'espace et dans le temps)³⁴. Pour Janet Abu Lughod, l'indice de richesse/pauvreté et urbanisme qu'elle a mis au point n'a pas varié de 1947 à 1960. D'où la relative stagnation de la zone, alors que le reste du Caire voit cet indice monter vers plus de prospérité et d'analphabétisme. Cette zone est décrite par l'auteur comme pauvre, traditionnelle et véritablement urbaine. C'est également un espace de mixité entre les activités productives de type préindustriel et les fonctions résidentielles, les pratiques d'achat et de consommation. La *communauté X* offre dans les années 1970 de nombreuses possibilités d'emplois dans l'informel et attire les sans-emplois et les célibataires,. C'est une zone que

³³ Les variables prises en compte par Janet Abu-Lughod sont au nombre de 13 :

- | | |
|--|----------------------------------|
| - habitants / logement (chambre) | - densité (hab/km ²) |
| - sexe ratio (hommes/100 femmes 15-49 ans) | - Taux de fertilité |
| - Femmes non mariées (%) | - Femmes divorcées |
| - Hommes non mariés | - Handicapés |
| - Taux d'analphabétisme masculin | - Taux d'analphabétisme féminin |
| - Taux de chômage féminin | - Taux de chômage masculin |
| - Musulmans | |

Elle construit son indice en croisant ces variables issues des recensements de population de 1947, et 1960.

³⁴ La « Community X » de Janet Abu-Lughod correspond à la ville du Moyen Age avec quelques extensions comme la prise en compte du cimetière de Bab al Fûtûh au nord et l'enclave de l'ouest, le long du qism de Bab al Shariyya. A l'exception de ce renflement de l'ouest, la zone X suit le parcours de l'ancien canal, le Khalig Misri, « où le présent trafic ne laisse aucune indication sur le cours d'eau que les Califes avaient l'habitude de descendre sur leur barques dorées pour la cérémonie annuelle de la crue du Nil » p. 188.

l'auteur qualifie de « stigmatisée socialement » par rapport au reste de la métropole (Abu-Lughod, 1971, p. 193). J. Abu-Lughod écrit également au moment où les quartiers anciens sont soumis à l'arrivée massive de nouveaux arrivants issus de l'exode rural. Malgré l'antériorité de près de 26 ans de l'analyse de Janet Abu-Lughod, les résultats avancés par les experts du PNUD vont également dans le même sens. Les densités élevées, le taux d'analphabétisme élevé également et les données sur le taux de chômage (entre 9,4 et 20,1% contre une moyenne de 12 % pour le Caire) déterminent le statut de la zone étudiée et la classent irrémédiablement dans les zones aux conditions socio-économiques les moins favorisées. Cet indice de pauvreté construit par les experts du PNUD se couple avec un autre critère, celui de l'état du bâti, pour déterminer les zones prioritaires pour la réhabilitation de la vieille ville. C'est sans doute ce critère qui primera pour comparer la situation cairote avec celle de Mexico.

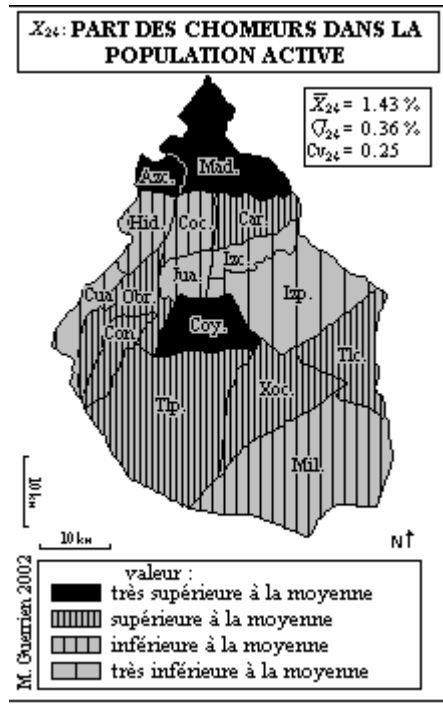
En effet, les indices de pauvreté tels qu'ils ont été construits pour le Caire (PNUD) ne sont pas valides pour Mexico. Le taux d'alphabétisation, par exemple, est très bon à Mexico et les analphabètes ne représentent, dans les années 1980 que 1,5 % de la population masculine de plus de 15 ans et 5,5 % de la population féminine (chiffres INEGI pour la délégation Cuauhtémoc). Lors du recensement de 1996, la population analphabète était de 1,1 % pour les hommes et de 3,3 % pour la population féminine.

L'autre grande différence avec le Caire se situe au niveau de la proportion de sans-emplois dans la population active. La carte 1-14 montre que les délégations centrales se situent dans une situation proche (légèrement inférieure pour Cuauhtémoc et supérieure pour Carranza) de la moyenne du DF pour la part des chômeurs dans la population active. Si l'on analyse les chiffres de la population active du centre historique de Mexico, on s'aperçoit que la population active représente 35,22 % de la population du centre historique ce qui est assez faible comparé aux délégations avoisinantes. Par contre le taux de population à la recherche d'un emploi est véritablement ridicule : 0,86% de la population active du centre historique (source INEGI, 1990). Il est probable que le secteur informel soit compris dans ces données et qu'il explique en partie cette quasi absence de chômage déclarée dans la zone patrimoniale.

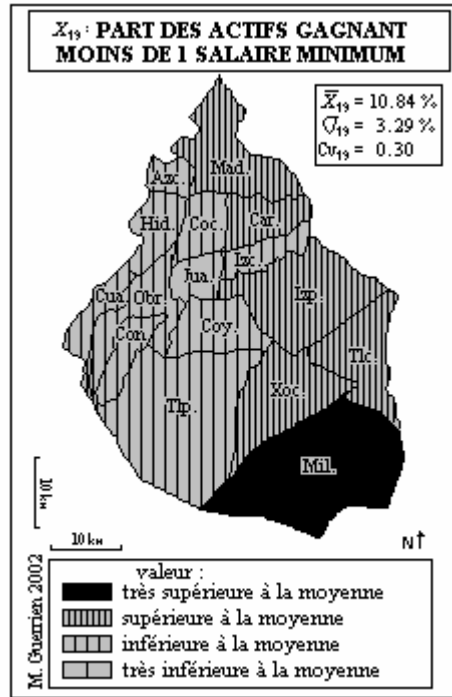
Le niveau des revenus de la population active du centre historique de Mexico varie selon les études. Nous retiendrons les chiffres avancés par Angel Mercado

qui stipulent que 15 % des ménages du centre historique perçoivent moins de trois salaires minimum par mois (revenus bas ou très bas) alors que 70% des ménages bénéficient de quatre à cinq salaires minimum par mois (revenus moyens).

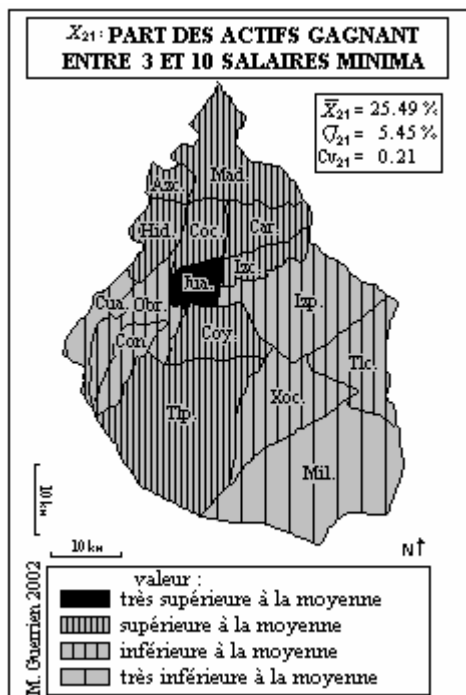
Carte 1-14 :



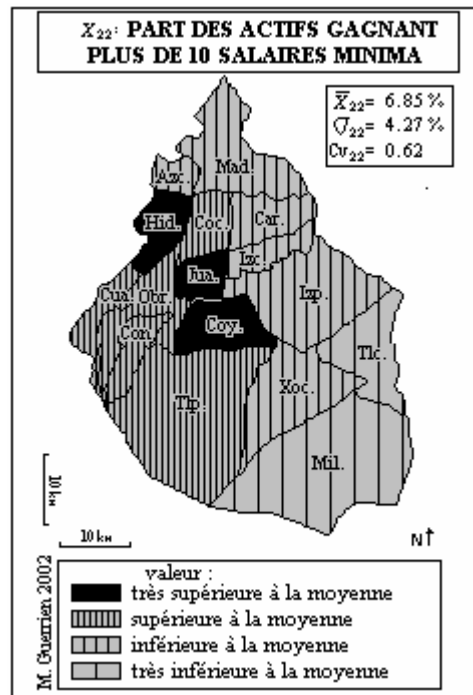
Carte 1-15 :



Carte 1-16 :



Carte 1-17 :



Les cartes suivantes permettent de comparer les chiffres avancés sur le centre historique avec le reste de l'agglomération du DF. Sans faire partie des zones les plus riches de l'agglomération, situées au sud-ouest du DF, les délégations centrales se démarquent des zones les plus pauvres situées en périphéries, essentiellement à l'est et au nord.

La situation de Mexico paraît à maints égards moins défavorable que la situation socio-économique des habitants de la vieille ville du Caire. Pourtant lorsque l'on s'attache à d'autres indices tels que la dégradation du bâti, le Caire comme Mexico peuvent être vus sous leurs aspects les plus sombres.

b) Les paysages de la désolation

La carte 1-18 des ruines dans la ville du Caire (source OUCC, 1996) nous donne un aperçu assez clair de la concentration d'édifices en très mauvais état dans les quartiers les plus anciens de la ville : le Caire islamique, le Caire copte au sud, et l'ancien port de Boulak à l'ouest sur les rives du Nil. Les paysages de la vieille ville du Caire sont effectivement parsemés d'un nombre important de bâtiments dégradés ou en ruines (photo 1-17).



Photo 1-17 : Dans une rue commerçante de la vieille ville (proche de Bab Zuwayla). L'étage supérieur de la boutique est détruit. L'édifice de briques rouges en arrière-plan est un immeuble de construction récente. A droite, derrière la camionnette bleue, un édifice classé en très mauvais état. ES, 1998.

Ces édifices dégradés, qui ne sont pas obligatoirement des monuments historiques, anciens palais ou simples demeures, ponctuent le paysage urbain de façon désordonnée et s'insèrent entre des édifices mieux entretenus ou même récents.

Carte 1-18 : Les bâtiments en ruine dans l'agglomération du Caire en 1986 (source OUCC, 1996)



Dans le centre historique de Mexico, les ruines existent également même si, de prime abord, elles sont moins aisément discernables. En effet, les intérieurs d'édifices peuvent se révéler complètement ruinés alors même que la façade offre encore au regard du passant un semblant de dignité. Les toits, dans les deux centres historiques, sont souvent absents de ces demeures en ruine qui, quand elles ne se révèlent pas être véritablement dangereuses pour la vie humaine, sont

souvent habitées ou squattées par des populations pauvres ou marginales. Un phénomène assez classique au Caire comme à Mexico est la présence de toits écrêtés que l'on remarque lorsque l'on effectue un relevé précis et systématique de l'état du bâti dans les deux centres (photo 1-18).



Photo 1-18 : Vue du quartier de Gamaliyya. Les toits des maisons sont détruits mais les étages restent en partie habités. ES, 1996.

A Mexico, l'habitat dégradé, marginalisé, que l'on a longtemps qualifié de « taudis » est symbolisé presque exclusivement par une forme architecturale que l'on nomme la « *vecindad* ». Il est difficile de traduire ce terme espagnol et la définition la plus appropriée serait celle d'un habitat locatif présentant des pièces d'habitation réparties autour d'un patio central et où sont logées plusieurs familles aux revenus très modestes. Au Caire, nous retrouvons cette forme architecturale sous le nom de « *Wakala* ». Néanmoins, les fonctions de la *wakala*, sorte de grand cloître carré ou rectangulaire avec une cour intérieure, était destinée au logement temporaire des voyageurs et des négociants, le rez-de-chaussée étant réservé à des activités commerciales. Le type d'édifice qui se rapprocherait le plus des fonctions de la *vecindad* est sans doute le *rab'*. Il s'agit d'un type d'habitat collectif destiné à loger à l'intérieur de la ville, et de manière permanente des citoyens de la classe moyenne. (Cf. figures 1-2 et 1-3).

Figure 1-2 : Parcellaire dans le grand souk du Khan el Khalili en plein cœur de la vieille ville du Caire. Dans la *wakala al-Silahdar* (1837), les pièces autour de la cour centrale sont transformées en boutiques. (Seif, 1991)

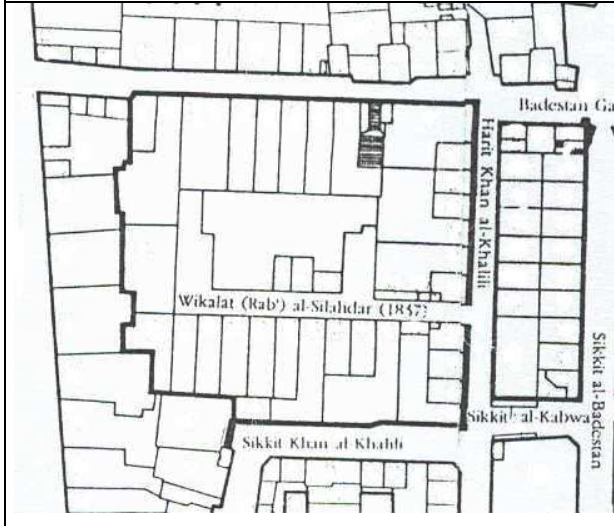
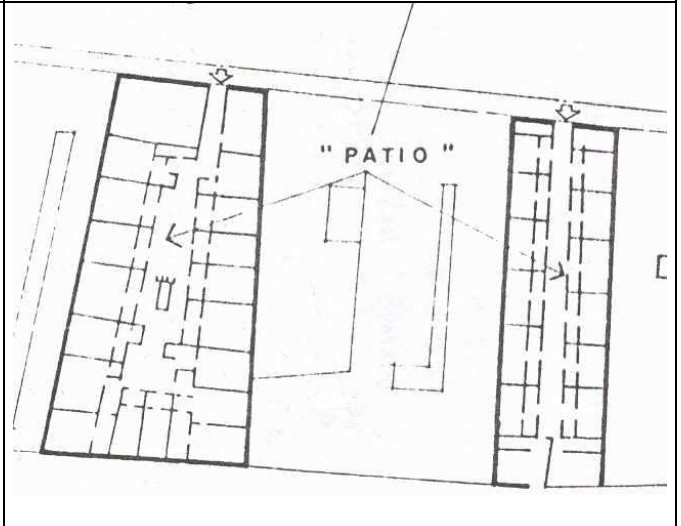


Figure 1-3 : Parcellaire dans la quartier de Tepito au nord du centre historique de Mexico. Deux exemples de *vecindad* avec le patio central et les chambres disposées autour. Usage résidentiel. (Coulomb, 1991)



Dans les deux villes, cette architecture locative, qu'elle soit en cour ou non, trouve ses origines à partir du X^e siècle en Orient ou aux temps de la colonie en Nouvelle Espagne. Les *vecindades* n'avaient pas au départ, cette mauvaise réputation qu'elles véhiculent aujourd'hui. Les premières *vecindades* furent édifiées au XVII^e siècle dans un but locatif. Elles étaient destinées aux métis et correspondaient à un impératif urbain, celui de profiter d'un espace restreint pour loger un grand nombre de familles et répondre par là à une demande de logement insatisfaite. L'objectif, pour les propriétaires fonciers, était de rendre rentables leurs constructions par l'accumulation des loyers. Chaque famille habite une ou deux pièces, réparties autour de la cour centrale, accessibles par un escalier et desservies par un couloir. Les habitants de la *vecindad* se partagent les espaces communs et les commodités qui se trouvent toujours à l'extérieur. Nous pouvons voir dans ce modèle d'habitation certains points communs avec les maisons des indiens durant la colonie, où les espaces privés notamment étaient fortement restreints au profit des espaces extérieurs, d'usages partagés, destinés aux activités domestiques. Les habitants des *vecindades* durant le XVII^e et le XVIII^e siècles n'étaient pas nécessairement des gens pauvres mais plutôt des artisans et des commerçants qui utilisaient les rez-de-chaussée pour leurs activités

professionnelles, formant ainsi les unités maison-boutique-atelier caractéristiques de la ville coloniale. Cette sectorisation de l'espace, avec les activités commerciales au rez-de-chaussée, se retrouve également dans les *wakala* du Caire. Même si ce partage de l'espace persiste à certains endroits de la capitale égyptienne, la plupart du temps les pièces anciennement destinées à l'hébergement des voyageurs sont maintenant habitées par des familles pauvres. Les opérations de restauration tendent aujourd'hui à délocaliser les familles qui s'y trouvent dans le but de réhabiliter les logements ou de changer l'usage du monument, comme c'est le cas pour la *wakala* al-Ghûrî proche de l'université d'al-Azhar. L'ensemble monumental d'al-Ghûrî fut édifié durant la période mamelouke et la *wakala* n'est qu'une partie de ce complexe composé d'un mausolée, d'un *sabil-kuttab*, d'une *madrassa* et d'une *maq'ab* répartis des deux côtés de la rue al Muezz. L'ensemble n'est qu'imparfaitement restauré et l'édifice principal est utilisé comme théâtre lors des représentations d'une troupe de danseurs se réclamant du soufisme et accueille toutes les semaines les touristes lors des spectaculaires danses des derviches tourneurs. La *wakala*, sur la rue de la Tablita, est mieux restaurée et a été transformée en centre culturel avec une galerie d'objets artisanaux et traditionnels à l'étage. Mais cette réutilisation des édifices monumentaux au Caire reste exceptionnelle et la plupart des anciens *wakala*, *rab'* et autres édifices destinés à l'origine à l'hébergement se trouvent dans un état avancé de dégradation. Les *vecindades* de Mexico connaissent également le même sort. Le modèle d'habitation élaboré aux temps de la colonie pour abriter un grand nombre de familles, s'est peu à peu modifié au besoin de loger un nombre croissant de familles toujours plus pauvres, issues de l'émigration rurale au cours du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle. Les résidents de ces maisons coloniales, voire de ces palais transformés en habitat multi-familial, avaient de faibles revenus. Un cycle de délabrement du bâti, entretenu par le manque d'attention des propriétaires, s'est donc très rapidement amorcé. Nous retrouvons ce type d'évolution de l'habitat plus particulièrement dans le quartier de la Merced, ancienne zone résidentielle des commerçants espagnols, ainsi que dans l'ensemble du centre historique. Les *vecindades* aujourd'hui symbolisent l'habitat insalubre et précaire pour des milliers de familles du centre historique. Les articles de presse témoignent des risques encourus par les habitants des *vecindades* et se font souvent les portes paroles des

expulsés qui protestent. Ces expulsés habitent systématiquement dans les *vecindades* dites « à haut risque » et bénéficient généralement de loyers bloqués depuis les lois de « *congelación* » des loyers de 1942³⁵. La ville de Mexico a recensé près de 365 logements à haut risque dans la zone historique tandis que la presse fait écho de plus de 600 *vecindades* dangereuses dans le centre historique dans lesquelles habiteraient plus de 36 000 personnes (Cf. carte 1-13 pour la répartition dans le DF). Au Caire, l'étude du PNUD nous donne quelques renseignements sur le nombre d'édifices à risque : sur 21 200 édifices répertoriés pour les besoins de l'étude, 6% ont une condition très précaire (ruines et squats) alors que sur la rue al Muezz, 60 % des édifices sont déclarés en très mauvais état, 27 % en moyenne condition et 13 % en bon état. Dans le quotidien mexicain *La Reforma* du 5 août 1997, un diagnostic sur le logement fait état des conditions du logement dans la « ciudad central » : près de 40 % de logements sont détériorés et 8,3 % dans un état précaire.

L'état général des édifices des deux centres est donc mauvais même si les édifices véritablement à risque ne forment pas la majorité du bâti. Les causes de la dégradation des édifices sont multiples et complexes car souvent imbriquées les unes aux autres : d'une part les habitations sont mal entretenues en raison d'un laisser-aller lié à la condition socio-économique des habitants, à leur statut de locataire, à l'absentéisme des propriétaires et à leur manque de revenus pour améliorer l'ensemble, d'autre part les causes peuvent être plus « naturelles », liées au vieillissement des habitations et aux actions conjuguées des tremblements de terre (1985 pour Mexico, 1992 pour le Caire) et des infiltrations des eaux. Nous reviendrons sur les causes tant foncières que sismiques qui affectent les édifices du centre. Par ailleurs, si la présence de ruines est effectivement due aux conséquences des tremblements de terre, elle est également liée à la fréquence des incendies qui affectent les bâtiments des centres anciens. Nous pouvons citer deux incendies, celui du palais de Musaferkhana dans le quartier de Gamaliyya au Caire qui a brûlé à la fin de l'année 1998, et un incendie qui a eu lieu en mai 1998 dans le marché de la Mercedes. Le deuxième incendie a été déclenché par un court circuit électrique dans le marché et a affecté près de 30 % des étals du marché provoquant de graves dommages matériels. Cet exemple pointe les

³⁵ La question des lois de blocage des loyers au Caire comme à Mexico sera expliquée dans la partie sur le foncier.

déficiences techniques et électriques de certaines installations anciennes dans des lieux encore très fréquentés. L'incendie du palais de Musafekhana au Caire est dû à l'accumulation de poubelles et débris derrière l'édifice, une négligence fréquente dans la vieille ville. Le dépôt des ordures ménagères au Caire représente un grave problème puisque les espaces non habités comme les monuments servent de décharge aux habitants qui les brûlent de façon régulière (photo 1-19). La responsabilité de ces incendies est partagée et les habitants rappellent le devoir de ramassage des ordures par les autorités et les accusent de négligence. Ces dernières s'orientent par ailleurs vers un meilleur contrôle des risques en tentant, par exemple, d'éliminer les pratiques dites dangereuses des habitants comme la présence de réchauds à gaz, de cuisines, ou de petites industries qui sont autant d'activités « nuisibles » pour les monuments du Caire islamique.



Photo 1-19 : Tas d'ordures dans un édifice historique (hôpital du XVI^e siècle aux pieds de la Citadelle). Le monument est en ruine et les ordures qui s'accumulent sont régulièrement brûlées par les populations. ES, 1999.

Les risques, naturels ou non, qui pèsent sur les monuments de la vieille ville du Caire ou sur ceux du centre historique de Mexico contribuent d'une part au phénomène de dégradation du bâti et d'autre part à la mauvaise image que peuvent susciter ces espaces. Un autre facteur contribue également à caractériser ces espaces, celui de la marginalité et de l'illégalité. Cette acception est par

ailleurs très large et nous pouvons, dans cette catégorie de la « marginalité », aussi bien étudier la présence de groupes dits marginaux tels que les enfants des rues, les indigents, les groupes indigènes à Mexico, que les vendeurs ambulants, champions de la vente illégale, ainsi que toutes les pratiques foncières non réglementées.

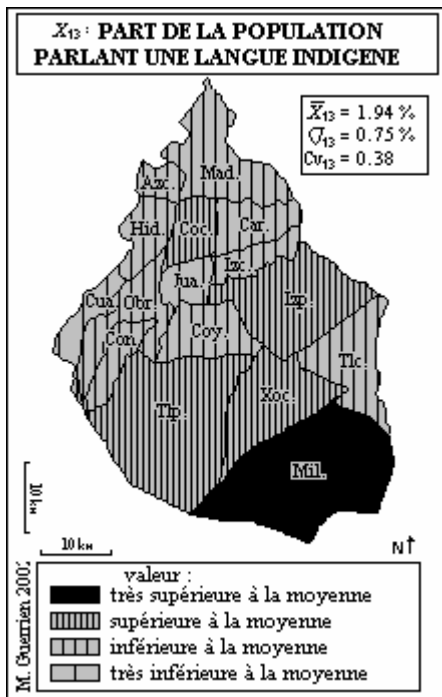
c) Les paysages de la marginalité

L'exemple du quartier de Darb al-Ahmar au centre de la vieille ville du Caire est révélateur des problèmes de marginalité que l'on peut trouver dans cette zone. La réputation d'une partie de cet espace, et plus particulièrement du quartier de Batniyya, au sud de l'université d'al-Azhar, s'est en effet construite autour du marché et du trafic de la drogue. Ce quartier de Batniyya, qui doit son nom à l'implantation dès l'époque fatimide d'une secte chiite originale, a toujours été relativement en marge du reste de la ville, sur les flancs est du mur d'enceinte. Ce quartier a été dès l'époque moderne consacré aux trafics de tous les types de drogues. Cette « spécialisation » illicite et rémunératrice a durablement marqué les paysages urbains avant que les autorités ne nettoient le quartier de ses activités illégales au milieu des années 1980. Conséquence de ce trafic, nous retrouvons çà et là des maisons récentes et richement ornées construites par les magnats de la drogue... Parallèlement, ces nouveaux édifices ne donnent une image que partielle et paradoxale du quartier qui se distingue surtout par une très forte présence de ruines et d'espaces vacants. Ces bâtiments détériorés étaient, et sont encore, le lieu privilégié des transactions des trafiquants. La corrélation entre la présence de ruines et d'espaces vacants et les activités illicites est dans le cas précis de ce quartier fondée et vérifiée. Nous ne pouvons pas être aussi catégorique dans le cas de Mexico même si certains quartiers tels que Tepito ou la Merced se caractérisent également par l'existence de trafics et se révèlent être les plus « marginaux » et les plus dangereux du centre. Les images négatives qui renvoient au commerce de la drogue, des armes et à la prostitution dans ces quartiers du centre historique de Mexico sont récurrentes dans la presse mexicaine et nous nous intéresserons par la suite à la véracité et à la pertinence de ces images. Les signes extérieurs de la marginalité des deux centres se confondent avec les signes de pauvreté que nous avons définis auparavant. La présence de groupes défavorisés est par ailleurs une

constante dans les deux villes. A Mexico, ces groupes dits « marginaux » sont identifiés et font l'objet d'articles de presse ainsi que de mesures politiques visant à les réintégrer³⁶. L'attention politique est particulièrement sensible au problème des enfants des rues devenu un des phénomènes les plus caractéristiques de la métropole. Les chiffres officiels en 1997 annoncent qu'il existe 13 373 enfants des rues dans la ville de Mexico avec une augmentation de près de 13 % chaque année et cela depuis l'année 1992 (El Nacional, 28 Novembre 1997). Parmi ces enfants, « 73 % sont des mineurs qui travaillent le jour dans la rue, 14 % dorment de façon systématique à l'extérieur et les 13 % restant sont des enfants « indigènes » qui travaillent également dans la rue ». Cette classification tirée d'un article de presse (El Nacional, op.cit) est significative à plusieurs égards. D'une part nous retenons que le problème des enfants des rues est avant tout un problème économique et que les enfants dérangent d'abord parce qu'ils ont une activité économique illicite. Le problème des enfants des rues est également un problème social lié à une mauvaise protection de l'enfance, à des situations familiales précaires, à la violence dans les foyers... Il est surprenant et intéressant de noter que la part des enfants « indigènes » est précisée. Groupe marginal également, les Indiens qui vivent dans la ville de Mexico et plus particulièrement dans les zones centrales font partie des marginaux. Mal intégrés à l'économie de marché, ils ont tendance à se regrouper par région d'origine dans certains quartiers du centre. Dans le centre historique, la plupart des Indiens récemment immigrés sont d'origine *mazahua* et *otomie*. Les *Mazahuas* habitent souvent dans les vieilles *vecindades* des rues Belisario Dominguez, Republica de Argentina, Cuba, Chile ou Pensador Mexicano ou dans les entrepôts (*bodegas*) de la Merced. Les Otomis squattent plutôt les espaces vacants des alentours de la Zona Rosa et se dédient au commerce ambulancier et à la mendicité. Les *Mazahuas* ont été les premiers migrants à venir s'installer dans la ville de Mexico dans les années 1950. Le système d'accueil de ces migrants pauvres a des tendances mafieuses très nettes. Les *vecindades* des rues précédemment nommées appartiennent à un même propriétaire qui taxe les habitants et les invite à faire venir d'autres familles. Les conditions de vie dans ces logements sont désastreuses et certains se sont écroulés en partie lors du tremblement de terre de 1985. Les familles se sentent par ailleurs

³⁶ Les mesures politiques se préoccupant des groupes défavorisés sont au programme du Fideicomiso de la Ciudad de Mexico.

redevables envers leur propriétaire qui les laisse pourtant vivre dans des ruines. Les groupes indiens sont également souvent décrits par la presse comme manipulés et le PRI est accusé, par ses opposants, de les obliger à participer à certains meeting politiques. Les Indiens de la ville de Mexico et plus particulièrement du centre historique forment donc un groupe particulièrement vulnérable et pauvre. Leurs lieux et types d'habitat coïncident avec les zones urbaines les plus précaires : ruines, *vecindades* à haut risque, espaces vacants. La carte 1-19 montre que la délégation Cuauhtémoc présente une part de population parlant une langue indigène supérieure à la moyenne du DF. Les plus fortes concentrations d'Indiens se situent pourtant dans les périphéries sud (Milta Alpa) du DF, dans des quartiers informels.



Carte 1-19 : la répartition des groupes indigènes dans le District fédéral. (source Censo 2000, INEGI, Marc Guerrien)

Les mesures prises, aussi bien en faveur des Indiens que des enfants des rues, sont insuffisantes. Pour ne citer qu'un exemple, les 155 Mazahuas habitant la *vecindad* n° 11 de Pensador Mexicano attendent toujours un très improbable relogement. Quinze ans après la catastrophe de 1985, les habitants perdent espoir ; « ...les politiciens viennent, et les fonctionnaires aussi, mais ils ne résolvent rien. » (La Jornada, 18 janvier 1998) explique le leader des 22 familles mazahuas de la *vecindad*.

La situation n'a rien de comparable au Caire et nous ne nous trouvons pas en face d'un clivage ethnique révélateur des inégalités. Les enfants traînant dans les rues existent également dans la ville du Caire mais ce symptôme ne semble pas spécifique à la vieille ville.

Les mesures concernant les enfants délinquants se résument à l'existence de maisons de correction situées à l'extérieur du Caire. L'attention des autorités et de l'opinion tend plus à se porter sur le problème du travail des enfants, qui seraient 5,1 millions à travailler en Egypte. Dans la vieille ville du Caire la marginalité se manifeste davantage par la présence de mendiants, toujours plus nombreux pendant la période de Ramadan. La police se charge de les faire partir, tout comme elle se mêle parfois de déloger de certaines rues les vendeurs ambulants. Pourtant, même si nous sommes en face de situations similaires au Caire et à Mexico - présence de mendiants, d'ambulants, d'enfants des rues, de trafic de drogue et autres marchandises - l'écho donné à ces phénomènes est largement plus dramatisé dans le cas de Mexico que dans celui du Caire. La notion même de marginalité ne semble pas être la même au Caire car, si elle existe à travers la pauvreté de certaines zones, elle est également acceptée et « normalisée ». L'existence de cimetières habités par une population nombreuse et pauvre est assez révélatrice de l'ampleur du phénomène. A Mexico, la marginalité est mise en exergue et est traitée comme une situation de crise. Le centre historique engendre, dans certains de ces quartiers périphériques surtout, un sentiment répulsif qui est très atténué au Caire. Le touriste averti ira visiter la cité des morts qui jouxte la vieille ville du Caire, il ira rarement dans le quartier de Tepito. Par ailleurs il faut replacer la présence des paysages de la marginalité et de la pauvreté dans le contexte de la métropole. Les quartiers dits « informels » au Caire comme à Mexico récupèrent dans une large mesure ce discours. Le concept de marginalité s'oppose évidemment à celui de centralité et les quartiers périphériques et pauvres des deux agglomérations présentent tous les symptômes décrits précédemment.

La marginalité des centres anciens revêt donc plusieurs notions. Nous avons vu que la présence de groupes sociaux tels que les Indiens ou les prostituées dans le centre de Mexico nous renvoie à une marginalité sociale, à la présence des plus démunis. Cette marginalité sociale n'est pas uniquement synonyme de pauvreté mais le concept de déviance y est très souvent ajouté. Ainsi, dans le centre historique de Mexico essentiellement, les articles de presse font référence aux

« *giros negros* » c'est à dire aux établissements louches, aux bagarres, aux vols et à la délinquance plus ou moins organisée. Une des conséquences de la présence de groupes marginaux dans la ville peut être analysée en terme de violence urbaine et d'insécurité. Nous glissons d'une marginalité sociale à une marginalité économique faite de trafics et d'illégalité. Toutes les catégories de l'illégal ne peuvent néanmoins pas être assimilées au concept de marginalité surtout quand, dans le cas de la situation foncière par exemple, les pratiques illégales deviennent la règle. Nous analyserons ces pratiques dans les chapitres suivants. La relation entre les pratiques marginales et illégales, la présence de groupes défavorisés et la gestion de l'espace dans les centres historiques nous amènent à soulever une autre question à laquelle il nous faudra répondre au fil de ces pages.

La question ultime concernant cette « marginalisation » des centres serait alors de savoir si les politiques mises en place par les pouvoirs et qui visent à une « renaissance », une reconquête des quartiers anciens, ne génèrent pas elles aussi un type de ségrégation urbaine qui contribuerait à entretenir cette marginalisation en refusant d'intégrer les plus démunis. Les effets ségrégatifs des politiques de préservation de l'espace patrimonial, que nous verrons dans le détail par la suite, sont en effet particulièrement axés sur ces catégories de population dites marginales. Les enfants des rues, les ambulants, les activités polluantes du Caire ne rentrent plus dans la « norme » socio-économique que l'on voudrait voir appliquer à ces centres. Les activités et les populations que nous avons définies ici sont, par la spécialisation progressive des centres anciens, poussées vers une marginalité toute relative alors même qu'elles sont présentes depuis longtemps. L'analyse est donc ici paradoxale car nous avons identifié en premier lieu les indices de la pauvreté puis de la marginalité tels qu'ils sont décrits et perçus par les instances statistiques, les pouvoirs, les chercheurs ou l'opinion publique. La volonté avouée ou non avouée des actions menées dans les centres anciens vise clairement à éradiquer ces populations et activités gênantes et contribuent par là même à perpétuer ou même à créer d'autres marques de ségrégation et de marginalisation, en instituant une norme qui n'existait pas auparavant. La notion de marginalité dans les centres anciens est en train d'évoluer et de se recomposer au regard de la protection du patrimoine. Le patrimoine peut être perçu comme relativement exclusif et n'admettant pas la présence d'un certain nombre d'activités ou de types de populations que nous devons définir. La géographie du

patrimoine serait donc une géographie des inégalités, ségrégative pour les pauvres et en opposition avec toutes les formes de commerces et d'activités industrielles pourtant parties prenantes de la composition sociale et politique de ces espaces.

Chapitre II

Les paysages du pouvoir économique et politique

A) Les fonctions économiques

a) Poids économique des centres anciens : commerces et services au détriment de l'industrie manufacturière

Un panorama des paysages des centres historiques de Mexico et du Caire serait incomplet si l'on ne présentait pas certaines de leurs fonctions, qui définissent autant que les images de la richesse et de la pauvreté, leurs structures internes. Dans les deux centres, les fonctions commerçantes sont des fonctions héritées et la multitude des boutiques, des échoppes et des étals de rue marquent durablement les paysages urbains. Le type de commerce, la structure et la spécialisation des activités à Mexico et au Caire présentent-elles des similitudes et des caractéristiques que l'on pourrait définir comme intrinsèques à ce type d'espace ? Nous pouvons partir d'un constat identique dans les deux centres : la vieille ville du Caire est le premier espace commercial de la métropole cairote et le centre historique de Mexico présente l'une des plus fortes concentrations d'activités commerciales et économiques de l'ensemble du DF. Nous nous trouvons donc face à deux espaces essentiellement commerciaux et notre première démarche sera de traiter les données statistiques qui rendront compte de l'importance et de la structure de ces activités dans les deux centres.

Le tableau 1-4 de la concentration des activités économiques dans la ville de Mexico nous permet de situer l'importance de l'activité économique du centre historique par rapport à la délégation Cuauhtémoc et par rapport au *Distrito Federal*. Nous pouvons voir grâce à ces chiffres l'évolution de cette importance depuis les années 1970 et nous constatons qu'il y a augmentation de la concentration géographique pour les établissements commerciaux et de service dans les trois zones. L'activité industrielle est par contre en diminution aussi bien dans l'ensemble du DF que dans la délégation Cuauhtémoc et le centre historique. Si l'on compare maintenant le centre historique à la délégation la plus proche et à l'ensemble du DF, on s'aperçoit que l'intensité de la concentration des commerces

est la plus importante avec 34 établissements à l'hectare contre 18 pour la délégation Cuauhtémoc et 4,3 pour le DF. Cette importance du commerce établi dans le centre historique paraît être en très nette augmentation depuis les années 1970, période durant laquelle le centre ne se démarquait pratiquement pas de la délégation.

Tableau 1-4 : Concentration des activités économiques dans la ville de Mexico

	Centre historique		Délégation Cuauhtémoc		DF	
	1970	1994	1970	1994	1970	1994
Nombre d'établissements commerciaux (/ha)	11,5	34	12,1	18	3,2	4,3
Nombre d'établissements industriels (/ha)	6,41	2,9	3,2	1,6	0,9	0,4
Nombre d'établissements de services (/ha)	5,12	10,3	4,8	9,5	2,2	2,4
Nombre d'employés (/ha)	127,13	203,5	224,8	113,2	18	25
Nombre total d'établissements (/ha)	23,11	42,78	4,2	7,1	0,8	1,5

Sources : INEGI 1990, 1995/Angel Mercado (1997).

Ceci laisserait à penser qu'un grand nombre d'établissements se sont implantés récemment dans cette zone, suivant ainsi une logique territoriale et privilégiant volontairement le centre historique aux quartiers avoisinants plus à l'ouest. Le commerce est donc une des grandes activités du centre historique et représente 79,52 %⁵² des établissements commerciaux de la délégation Cuauhtémoc, contre 6,91 % pour les établissements dans le secteur secondaire ou manufacturier et 24,15 % des établissements destinés aux services. Par contre si l'on considère cette même sectorisation des activités en nombre d'employés, le secteur des services arrive en tête avec 50,57 % des actifs travaillant dans cette branche. Les actifs travaillant dans le commerce représentent 36,71 % et ceux de l'industrie

⁵² Les chiffres sur les activités économiques sont issus des statistiques de l'INEGI (1990 et 1995) et du rapport d' Angel Mercado (1997).

12,72 %. Pour situer le centre historique par rapport à l'ensemble du DF, celui-ci absorbe près de 12,2 % des établissements (tous secteurs confondus) et 7,10 % des emplois. La principale caractéristique de ces établissements est d'être de petite taille et d'employer un nombre peu important de salariés. La tendance économique est à l'augmentation de ces activités, comme en témoigne la dernière colonne du tableau où le nombre d'établissements à l'hectare dans le centre passe de 23,11 en 1970 à 42,78 en 1994, soit près du double en 25 ans.

La situation du centre historique de Mexico se rapproche-t-elle de la situation économique de la vieille ville du Caire ? Si l'on a une approche purement empirique de ces centres, nous serions tentés de répondre par l'affirmative tant la présence des boutiques et échoppes est caractéristique du paysage urbain de ces deux espaces. Si l'on regarde la carte 1-20 de la concentration des boutiques en 1986 au Caire, on s'aperçoit clairement que la concentration est la plus forte dans les anciens quartiers du Caire.



Carte 1-20 : Les boutiques dans l'agglomération cairote en 1986 (source OUCC 1995, base de données Atlas du Caire, CEDEJ)

Dans les deux cas, nous avons donc des fonctions commerciales qui sont sur-représentées en nombre dans les centres anciens. Au Caire, tout comme à Mexico, les boutiques sont souvent de petite taille. Nous pouvons dénombrer aujourd'hui plus de 27000 boutiques dans la vieille ville du Caire soit, d'après les chiffres avancés par l'étude du PNUD, environ 62,2 boutiques à l'hectare. Ces chiffres sont largement supérieurs à ceux du centre historique de Mexico qui compte, si l'on s'intéresse à la totalité des établissements, 42,78 établissements à l'hectare.

La comparaison n'est pas aisée au niveau statistique car, tout en démontrant qu'il existe bien une spécificité commerciale dans ces espaces, nous ne disposons pas exactement des mêmes indicateurs. Les études chiffrées, à partir des données du recensement 1986 et 1996 du CAPMAS au Caire, nous permettent d'évaluer la composition socioprofessionnelle des actifs de la vieille ville du Caire. La part des commerçants dans la population active du Caire atteint une moyenne de 7,5 % pour la ville du Caire en 1986. La part des commerçants dans la vieille ville n'est par ailleurs guère plus élevée car elle s'élève au niveau de 11 % en moyenne pour l'ensemble des quartiers anciens. Par contre, si l'on rétrécit notre champ d'étude, nous nous rendons compte que la part des commerçants est nettement plus élevée dans certains quartiers centraux entre les pôles de la place Ataba et d'al-Azhar, dans les secteurs bordant la rue du Mûskî et le long de l'axe historique de la Qasaba fatimide (rue al Muezz). Dans ces quartiers éminemment dédiés au commerce, la part des actifs travaillant dans ce secteur atteint jusqu'à un quart des actifs. A Mexico, certains quartiers connaissent également des concentrations commerciales très importantes même si la répartition reste plus homogène qu'au Caire. Le quartier de la Merced par exemple, au sud-est du centre historique, compte près de 10 000 commerçants par km². Le commerce est un élément omniprésent dans le centre de Mexico et il emploie au total près de la moitié des travailleurs des quartiers anciens de Mexico.

La présence des activités de production est également une autre caractéristique des centres même si nous avons déjà noté qu'elle était en déclin à Mexico au profit des activités commerciales. La part des ateliers dans la vieille ville du Caire nous révèle que cette activité n'est pas non plus excessivement importante par rapport aux autres secteurs de l'économie. Ainsi la plus forte concentration d'ateliers³⁷ par

³⁷ . Désignés sous le nom de *workshops*, ces ateliers englobent la production artisanale, la petite industrie, les petites entreprises de production.

rapport au nombre de boutiques est au maximum de 11,1% et la moyenne pour la vieille ville du Caire est de 0,8 ateliers pour 100 boutiques³⁸. La carte 1-21 de l'OUCC, représentant les activités de production en 1986 au Caire, nous permet de valider la présence des activités de type secondaire dans la vieille ville tout en mettant en exergue la présence d'autres foyers importants.



Carte 1-21 : Les établissements de production dans l'agglomération cairote en 1986 (source OUCC 1995, base de données Atlas du Caire, CEDEJ)

Un autre paramètre serait également à prendre en compte pour comprendre la relation entre les populations résidentes et les activités de production et de commerce. Ce paramètre peut être évalué par la participation plus ou moins forte ou faible des habitants à ces activités. Pour reprendre les indicateurs de Mexico, nous avons une population d'actifs travaillant dans le centre historique de 196 623 personnes (soit 5,1 employés par établissement recensé). Ces chiffres sont proches de ceux de la population résidente, soit 189 905 habitants et une densité de 4,1

³⁸ Calculs effectués à partir des données Capmas 1986.

habitants par foyer. Malgré ces similitudes il est prouvé, à travers les différentes enquêtes réalisées³⁹, qu'à Mexico les personnes travaillant dans le centre historique ne sont pas les mêmes que celles qui y habitent. Cette affirmation est par ailleurs étayée par des enquêtes de terrain personnelles que nous avons réalisées dans le centre historique. Nous sommes dans une situation inverse au Caire et la plupart des personnes travaillant dans la vieille ville du Caire y sont également résidentes. Anna Madœuf précise même « qu'il est impossible pour quelqu'un d'extérieur de trouver ici un travail dans la mesure où, sur place, le réservoir de main d'œuvre est important, et que l'offre est toujours supérieure à la demande » (1997, P. 251). Les enquêtes de Günter Meyer précisent qu'en 1986, les employés des entreprises du quartier de Gamaliyya étaient à 70 % des habitants du quartier. Ce chiffre a diminué en 1990 et seulement 58 % des employés résidaient encore dans des quartiers proches de leur lieu de travail dans la ville ancienne. Ce chiffre s'explique par le fait qu'une partie de ces travailleurs a dû migrer vers les périphéries tout en gardant leur emploi dans la vieille ville⁴⁰.

b) Types et localisations des activités dans les deux centres

La localisation des différentes activités des deux centres historiques, appréhendées dans leurs évolutions historiques et à travers des cartes, constituent des « systèmes » commerciaux et forment de grandes zones spécialisées.

Pour la cartographie du Caire (carte 1-22), nous nous appuyerons, entre autres, sur l'enquête réalisée par le PNUD pour son programme « *Rehabilitation of Historique Cairo* » de 1997, ainsi que sur diverses sources scientifiques et des observations personnelles.

Pour la cartographie des activités commerciales de Mexico (carte 1-23), nous nous appuyerons sur des enquêtes personnelles, sur le modèle de Jérôme Monnet⁴¹ et sur son étude du commerce dans le centre historique de Mexico, ainsi que sur plusieurs études réalisées pour les institutions politiques telles que les délégations et l'Assemblée des Représentants du DF.

³⁹ Notamment Angel Mercado (1997).

⁴⁰ Günter Meyer (1986 et 1990) cité par Anna Madoeuf (1997), p. 251.

⁴¹ Jérôme Monnet (1993).

Localisations des marchés anciens : les zones du commerce traditionnel

La tradition commerçante des centres historiques, du Caire comme de Mexico, se retrouve aujourd'hui dans la persistance de marchés traditionnels et de grandes artères commerçantes.

La *Description de l'Égypte* nous permet d'avoir une idée claire de la structure commerciale du Caire Ottoman, qui ne différait sans doute guère de celle de la ville mamelouke. André Raymond écrit à ce propos « l'importance des fonctions économiques dans l'organisation de la ville était remarquablement mise en valeur, au Caire, par la permanence du rôle de l'artère centrale de la Qasaba. »(Raymond, 1993). Héritage de l'époque fatimide, cette artère aujourd'hui désignée sous le nom de rue al Muezz concentrait une grande part de l'activité commerciale et artisanale de la ville des Fatimides aux Ottomans. Par extension, les activités commerçantes les plus importantes et les plus riches étaient concentrées autour de cette artère, divisant ainsi la ville du nord vers le sud et reléguant les fonctions purement résidentielles, ainsi que les activités gênantes, sur la périphérie de la ville ancienne. Cette spécificité fonctionnelle de la ville se remarque encore aujourd'hui par le tracé des rues, plus ouvertes et plus larges le long de cet axe, et plus tortueuses et fermées dans les quartiers résidentiels. Sous les Ottomans, les marchés et caravansérails étaient fort nombreux et occupaient une zone d'environ 55 hectares. C'est aux abords de ces lieux de passage que s'épanouissaient la plupart des activités économiques de la ville. Elles s'étendaient, outre l'artère centrale, le long des axes de communication tel que la rue de Gamaliyya, par où passait la route des pèlerinages vers la Syrie. André Raymond dénombre pour cette période Ottomane, près de 228 caravansérails et 57 souks. Les zones d'activités les plus denses se localisaient autour des grands centres commerciaux tel que le Khan al Khalili, désigné encore aujourd'hui comme le souk le plus important du Caire et spécialisé dans le marché touristique. Dans la zone centrale, entre le complexe d'al Ghûrî et l'université d'al-Azhar, on dénombrait à l'époque près de 40 marchés. Cette zone reste aujourd'hui une grande zone commerciale et nous pouvons citer, à titre d'exemple, le marché de fruits et légumes de la Tablita dans la rue reliant al-Azhar à la Qasaba et le grand souk aux tissus qui s'étend aux alentours et à l'est de l'ensemble monumental d'al Ghûry, dans le quartier de al-Ghûriyya. La plupart de ces grands centres de commerce, qui se sont développés

du XVI^e à la fin du XVIII^e siècles et qui ont fait de la ville du Caire un espace riche et prospère, continuent d'exister et de structurer l'espace de la vieille ville autour de cet axe central que l'on appelait la Qasaba.

La spécialisation des marchés et des rues est également un phénomène ancien et il est aisé d'identifier les espaces spécialisés par le nom des rues, noms hérités et signifiants. Par exemple, dans le quartier de la Sâgha, à côté de grand souk du Khan al-Khalili, les commerçants et les artisans vendaient et travaillaient les métaux précieux. C'était également le lieu des activités de change. André Raymond rapporte qu'une ruelle située exactement au sud de la Sâgha, la rue des « monnaies coupées » évoque la coupable activité des changeurs de monnaie lorsqu'ils rognent les pièces en période de troubles monétaires. Aujourd'hui, cette zone, ou une partie de cette zone, reste spécialisée dans le commerce des métaux précieux. Dans le quartier de la Sâgha (carte 1-22, zone 3), les boutiques des commerçants bijoutiers se situent essentiellement le long de la rue al-Muezz : à l'est commence le grand bazar touristique du Khan al-Kalili (zone 6), à l'ouest les petites boutiques moins « tape-à-l'œil » destinées à la population (zone 5). Les cairotes viennent de toute la ville pour choisir leur alliance de mariage et les bijoux en or de la promise. Les zones commerciales contemporaines sont les héritières des marchés de l'époque ottomane, qui étaient en général organisés en corporations.

La zone d'activité de la vieille ville du Caire s'organise autour d'une tradition commerçante active et prospère et se structure le long d'une artère centrale. Nous ne pouvons pas faire le même constat pour la ville coloniale de Mexico. Les marchés traditionnels sont éparpillés dans la ville, avec sans doute une nette préférence pour la zone proche de la place centrale. Le marché de la Merced (carte 1-23, zone 7) est héritier de l'ancienne halle pour le commerce alimentaire, délocalisée dans la deuxième moitié du XX^e siècle. C'est encore aujourd'hui le meilleur endroit pour l'achat de produits alimentaires bon marché et de bonne qualité, et certaines spécialités sont restées présentes malgré la disparition du marché de gros. Ainsi, dans la marché de la Merced, les traditions perdurent et il est encore possible de trouver les mixtures de l'herboristerie indigène où se mêlent superstition, remèdes miracles et véritables recettes traditionnelles. Cette

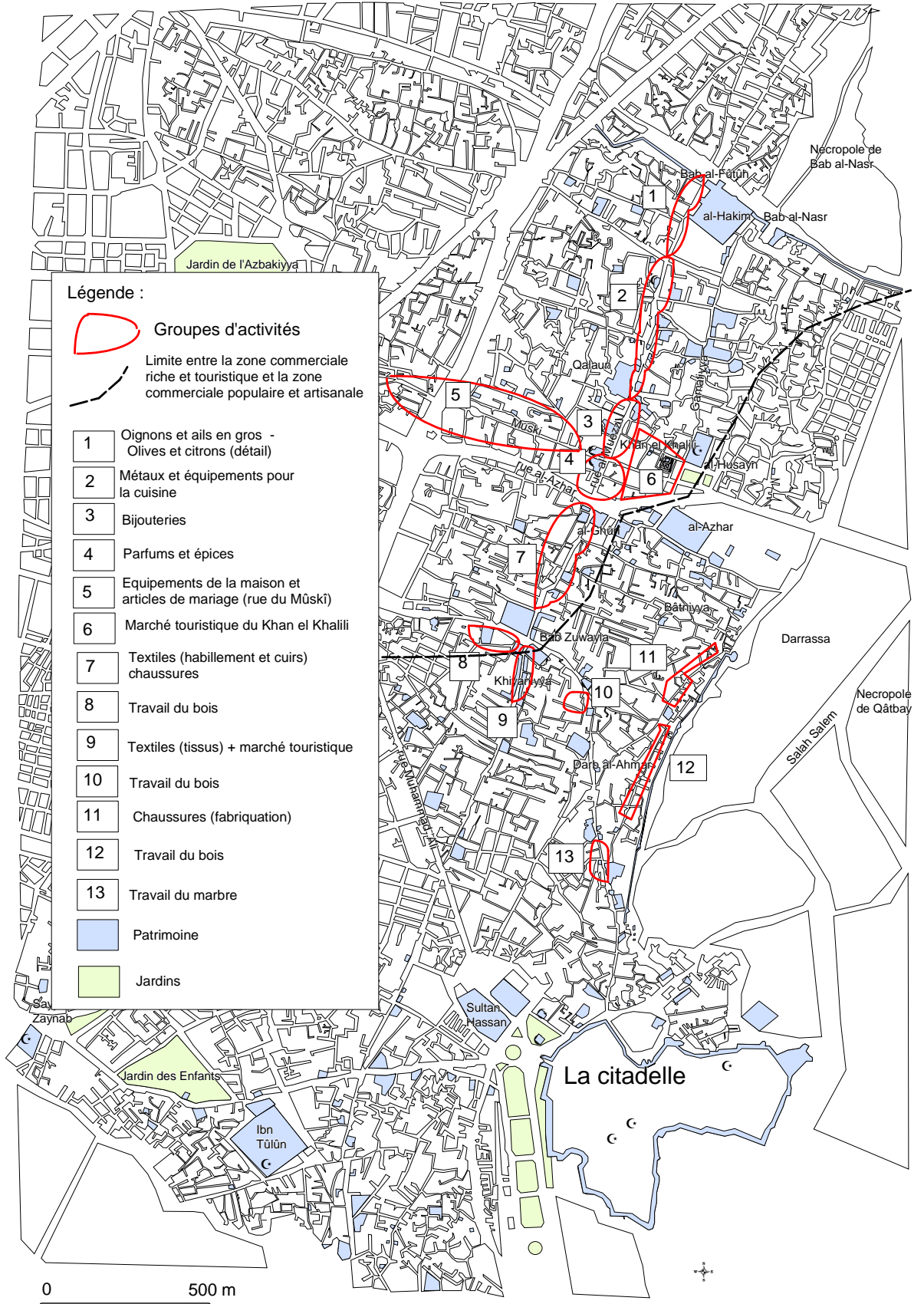
spécialisation donne au quartier et au marché un cachet « pittoresque » incontournable.

Les marchés traditionnels de l'époque coloniale, appelés *tianguis*, étaient tenus par les indigènes. Marchés à ciel ouvert, où les indiens étalaient leurs marchandises sur le sol ou sur des étals démontables, ce sont les ancêtres des marchés mexicains et de la tradition de vente dans la rue si présente dans le centre historique de la capitale. Bon nombre de ces *tianguis* ont disparu, notamment ceux qui se trouvaient sur la place centrale. Les activités commerciales (boutiques de détail) s'étendaient, durant l'époque coloniale, sur un des côtés de la place dans un édifice dénommé *El Parián*. A la fin du XVIII^e siècle, les marchés commencent à être expulsés de la Grand Place. Le *Parián* est détruit au XIX^e siècle et un autre marché célèbre, celui du *Volador*, situé à l'angle sud-est, disparaît à son tour au début du XX^e siècle. Cette concentration marchande autour de la place centrale est restée exclusive jusqu'au XVII^e siècle, avant que d'autres marchés soient créés vers les périphéries proches.

Parmi les caractéristiques communes au Caire et à Mexico, la spécialisation par rues apparaît dès le développement des activités commerciales. Cette caractéristique n'est pourtant pas une spécificité des deux villes puisqu'elle existe également dans beaucoup de centres urbains européens du Moyen Age et de l'époque moderne. Il s'agit d'une localisation classique des activités commerciales et productives en secteurs et en corporations de métiers. Pour ne citer qu'un exemple, la rue actuelle de Madero se dénommait à l'époque coloniale, le rue de los Plateros ou rue des argentiers. Elle concentrait toutes les boutiques d'argent et de bijoux alimentées par des villes comme Taxco, extrêmement riche grâce aux mines argentifères de la Sierra Madre. Ces mines étaient également à l'origine de beaucoup de grandes fortunes dans la capitale de la Nouvelle Espagne. Aujourd'hui, la rue de Madero concentre un grand nombre de bijouteries et de petits ateliers (zone 1) où l'on fabrique toujours certains bijoux sur le mode artisanal. Les ventes sont regroupées dans de grands édifices de plusieurs étages entièrement consacrés à ce commerce de luxe.

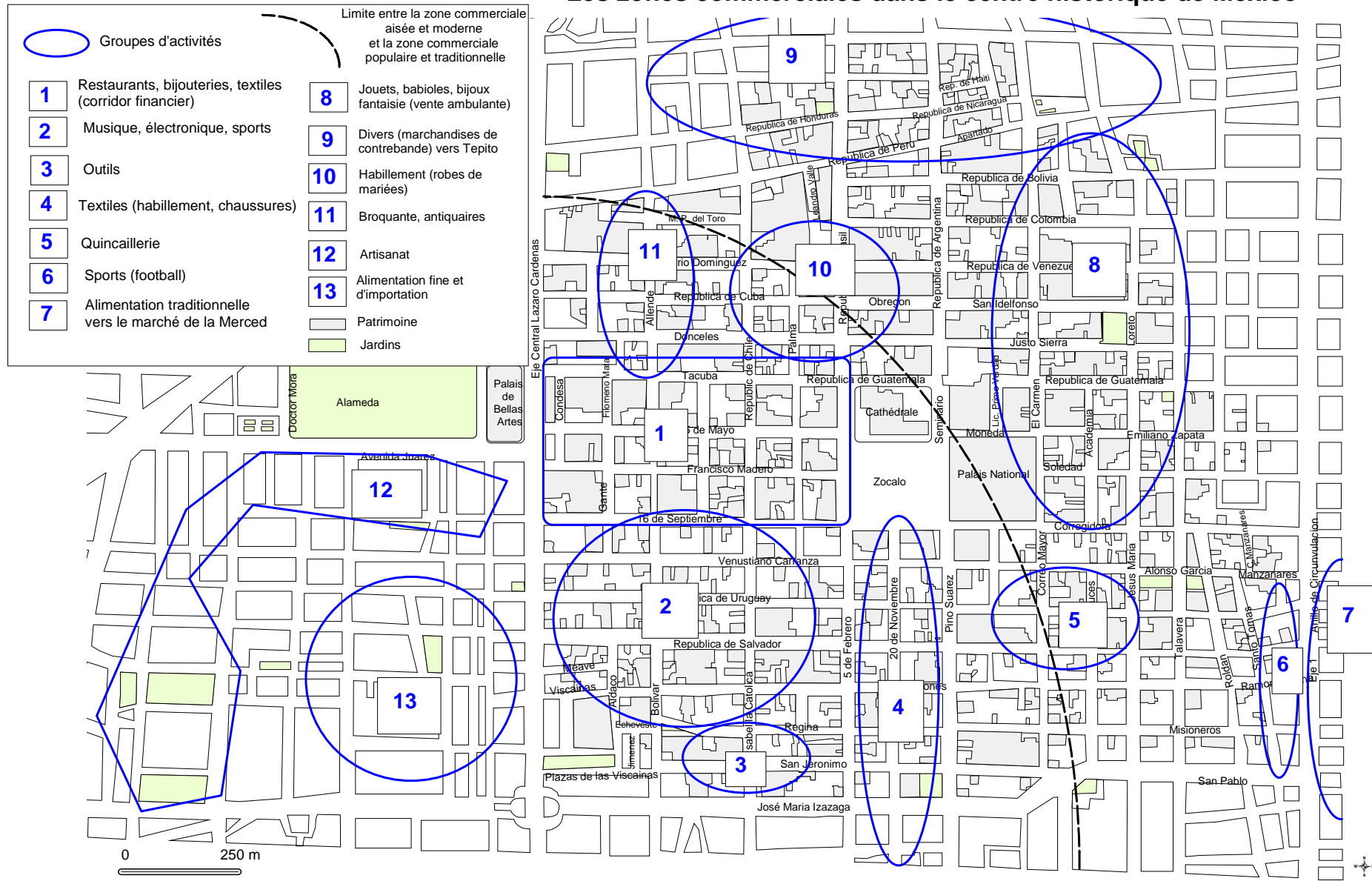
Carte 1-22 :

Les activités commerciales et artisanales le long des axes principaux de la vieille ville du Caire



Carte 1-23 :

Les zones commerciales dans le centre historique de Mexico



Sources : J. Monnet (1993) / Mercado (1997) / enquêtes de terrain, 1998.

c) Autour du centre : poids du passé et logique du présent

Les deux cartes 1-22 et 1-23 nous permettent de cerner les différentes zones d'activités dans les deux villes. Pour commencer notre description, nous allons partir du centre, au cœur même de la ville. Dans la ville de Mexico, le Zocalo est, comme nous l'avons vu précédemment, une zone traditionnellement favorable à l'implantation commerçante. Surface largement dégagée, il n'accueille plus aujourd'hui que les commerçants ambulants indigènes producteurs d'artisanat. Les stands d'alimentation qui affluent, avec autorisation, sur la place durant les périodes festives sont les seules persistances de ce que pouvait être le paysage d'un *tianguis* sur la grande place coloniale. Il est moins aisé de cerner un véritable centre pour la vieille ville du Caire. *Wast al balad* est la dénomination commune, en langue arabe, pour qualifier le *centre-ville* du Caire. Cette expression signifie *le centre du village* et correspond en fait à la ville du XIX^e siècle, attenante à la vieille ville. L'espace historique n'est donc plus un centre dans l'appellation populaire. Il faut faire appel à l'histoire pour percevoir, comme point central, l'espace situé entre deux grandes mosquées emblématiques de la vieille ville : al-Azhar et al-Husayn. Cœur symbolique du pouvoir spirituel de l'Islam, cet espace est traversé de part en part par une longue rue extrêmement fréquentée, la rue al-Azhar. Cette artère coupe véritablement la vieille ville en deux et permet de structurer le flux automobile de la ville suivant un axe est-ouest. Les points communs entre ce centre et le Zocalo mexicain ne sont donc pas très nombreux. D'un côté nous avons un espace protégé de la circulation et par là même centralisateur et de l'autre un espace divisé par le trafic automobile. L'espace situé entre les deux mosquées du Caire n'est donc pas à proprement parlé un centre. Il s'agit pourtant d'un point d'articulation urbaine. Les visiteurs qui désirent pénétrer dans la vieille ville s'arrêtent ici avec leurs taxis et continuent ensuite leur périple à pied. Nous avons un point de rupture dans la façon d'appréhender la ville. L'espace, ici caractérisé, est pratiquement le seul espace accessible en voiture dans la ville historique : là se déchargent les camions de marchandise, là se concentre le flux des passants qui traversent la ville par le tunnel piéton ou par la passerelle qui enjambe la rue al-Azhar. Nous ne pouvons donc pas parler d'espace fermé, par opposition à l'espace ouvert que serait le Zocalo mexicain, mais plutôt d'espace central fragmenté. Le centre de la vieille ville est sectionné

en deux mais garde sa valeur d'ancrage et de point de référence dans la ville. Pour redonner une place de choix à cet espace entre al-Husayn et al-Azhar, les pouvoirs publics ont ouvert récemment un tunnel routier qui double la rue d'al-Azhar et permet une pénétration de l'extérieur de la ville vers son centre moderne, tout en désengorgeant la vieille ville. Les retombées du tunnel al-Azhar, accessible depuis l'an 2000 et construit avec l'aide de sociétés françaises, sont nombreuses. Un des objectifs envisagés par le projet urbain serait effectivement de recréer une place centrale piétonne à l'endroit même où passe actuellement la grande rue. D'un lieu actuellement sectionné, l'espace entre les deux mosquées redeviendrait alors un large espace public ouvert et centralisateur. L'activité présente, dans les alentours de cette place en devenir, en ferait un lieu d'une grande sociabilité investi en partie par le commerce, à l'image des espaces commerçants qui l'entourent.

Aux alentours du centre :

Les alentours de ce centre de la vieille ville cairote sont entièrement dédiés au commerce. Nous trouvons le célèbre marché du Khan al Khalili consacré à la vente de souvenirs touristiques (zone 6) et, au sud et à l'est, le début de la zone de vente du textile. Plus les commerces sont proches de la zone du Khan, plus la clientèle est étrangère et riche et les articles sont proposés dans la majorité des cas au détail. Les commerçants qui pratiquent la vente en gros se situent au sud de cette zone et à l'ouest, exception faite de la rue du Mûski, véritable artère commerçante qui se prolonge en direction du centre ville (zone 5). Dans la zone du Khan el Khalili, nous retrouvons également les commerces les plus riches et les plus luxueux ainsi que les restaurants et les cafés à *chicha* (narghilés) les plus renommés, tel que le célèbre café des miroirs, le Fichawi, rendu célèbre par les romanciers Naguib Mahfouz et Albert Cossery.

Pour la ville de Mexico, s'il on se déplace vers l'ouest, entre le Zocalo et le jardin de l'Alameda, la concentration des commerces atteint des niveaux records (zones 1, 2 et 10, carte 1-23). C'est là que l'on retrouve les sièges des grandes banques mexicaines et les plus anciens grands magasins ainsi que des commerces spécialisés dans les articles de luxe et les services haut de gamme : bijouterie, horlogerie, optique, prêt à porter de mode, chausseurs, antiquaires, librairies, hôtels et restaurants.

En s'éloignant du centre :

Plus loin du centre, viennent les commerces de vente au détail destinés à l'équipement de la maison. Cette zone se situe au Caire au nord-ouest de la vieille ville et se prolonge vers le centre ville du XIX^e siècle (zone 5). En situation périphérique par rapport au centre, les produits destinés à l'équipement ménager se concentrent à Mexico dans le quartier de Tepito, au nord (zone 9), et dans le sud-ouest dans le quartier de San Juan (zone 13). La périphérie de ces quartiers, au Caire comme à Mexico, est par ailleurs toute relative. A Mexico, le quartier de Tepito ou de San Juan sont très bien desservis par les transports. Au Caire, la configuration urbaine rend moins aisée la pénétration des transports dans les marchés et dans les petites ruelles de la vieille ville. La différence entre les deux villes est ici essentielle.

Du côté mexicain, les espaces commerçants sont ouverts, largement accessibles aux automobiles. Le tracé urbain suit la forme classique de la *traza* coloniale et de son plan en damier. Les grandes artères viennent augmenter l'accessibilité de certaines zones qui se trouvent en bordure des *ejes viales*. Au Caire, les souks ont gardé leur structure ancienne et les accès sont réservés aux piétons, aux charrettes tirées par des ânes et aux livreurs pressés chargés de marchandises toujours volumineuses (photo 1-20). Les ruelles sont étroites, les impasses fréquentes et les passages fort nombreux. La fréquentation n'en est pourtant pas réduite et, dans les deux cas, les zones de commerce pour l'équipement des ménages sont envahies par la foule. La clientèle nombreuse et avisée a des pratiques quasiment similaires dans les deux villes, alors même que le tissu urbain s'oppose par la forme et le tracé. Les ménages savent qu'ils y trouveront des articles à un prix plus concurrentiel par rapport au reste de l'agglomération. La liste des denrées vendues dans ces zones serait fastidieuse mais il est tentant d'en mentionner quelques unes, comme les produits destinés à l'équipements des appartements des jeunes mariés au Caire (zone 5). Nous avons donc, pour faire notre marché, des boutiques de meubles en bois (alimentées par des ateliers proches), des boutiques illuminées par des lustres en faux cristal, indispensables au trousseau de la jeune mariée, de fausses plantes d'appartements, des drogueries, merceries et autres commerces, en passant par la vente de tous les produits indispensables à la cérémonie du mariage (dragées, babioles et rubans, robes et décoration de mariage). La commerce du mariage existe également à Mexico et Jérôme Monnet

a dénombré quelques 292 boutiques de robes de mariée dans le centre historique de Mexico (Monnet, 1993, p. 138). La majorité des boutiques se trouve au nord-ouest de la Plaza Mayor (zone 10).

Photos 1-20 et 1-21 : La rue du Múskî dans la vieille ville du Caire. Les étals de marchandises forment une deuxième ligne dans la rue. A droite, dans une rue adjacente, les boutiques de mariage : lustres en cristal et fleurs synthétiques. ES, 1999.



d) Du commerce de gros au marché informel

Parallèlement au commerce de détail présent au cœur des deux centres, nous retrouvons également un autre type d'activité, plus périphérique, celui de la vente des produits en gros. Les grossistes forment un pan important de l'activité commerciale des centres historiques même si la tendance est à freiner et à délocaliser ce type de commerce à l'extérieur de la ville.

Au Caire, les grossistes sont très clairement localisés au nord de la vieille ville (zone 1). Nous retrouvons deux types de produits : les produits alimentaires et ceux destinés à l'équipement de la maison. Près de la porte de Bab al-Fûtûh, le commerce de gros des produits agricoles domine avec des monticules d'ails et

d'oignons entassés dans des bâtiments très mal entretenus et quasiment en ruine. Les citrons, les olives et les poivrons viennent compléter la liste des denrées alimentaires de l'ancienne porte fatimide nord. Un peu plus à l'ouest, vers Bab al-Sha'riyya, et en redescendant vers la rue du Mûskî, le quartier s'oriente vers la vente de produits alimentaires en gros de type épicerie ainsi que la vente de produits de bazar et de papeterie. Ici l'activité est accaparée par les grossistes et les services de quartiers sont peu nombreux puisqu'ils ne représentent que 8% des commerces (J.C. David, 1999, p. 215). La vente de textiles est une autre activité importante pour le commerce de gros de la vieille ville du Caire. Nous trouvons cette spécialité dans la partie ouest de la ville, au niveau de la rue al-Azhar. La zone du commerce de gros des textiles est l'une des plus denses et des plus étendues : la rue parallèle à al-Azhar au sud, ainsi que la rue al-Azhar sont spécialisées à 89 % dans le commerce des tissus (*Ibid.*). La zone des textiles se prolonge jusque dans la partie sud de la rue al-Muezz, là où les commerces perdent pour la plupart leur spécificité de grossistes, pour se consacrer à la vente au détail de textiles destinés à une clientèle populaire (zone 7). Dernier point de concentration du commerce de gros, la fabrication et la vente de meubles en bois, un peu au sud de la zone des textiles précédemment décrite (zone 8, photo 1-22).

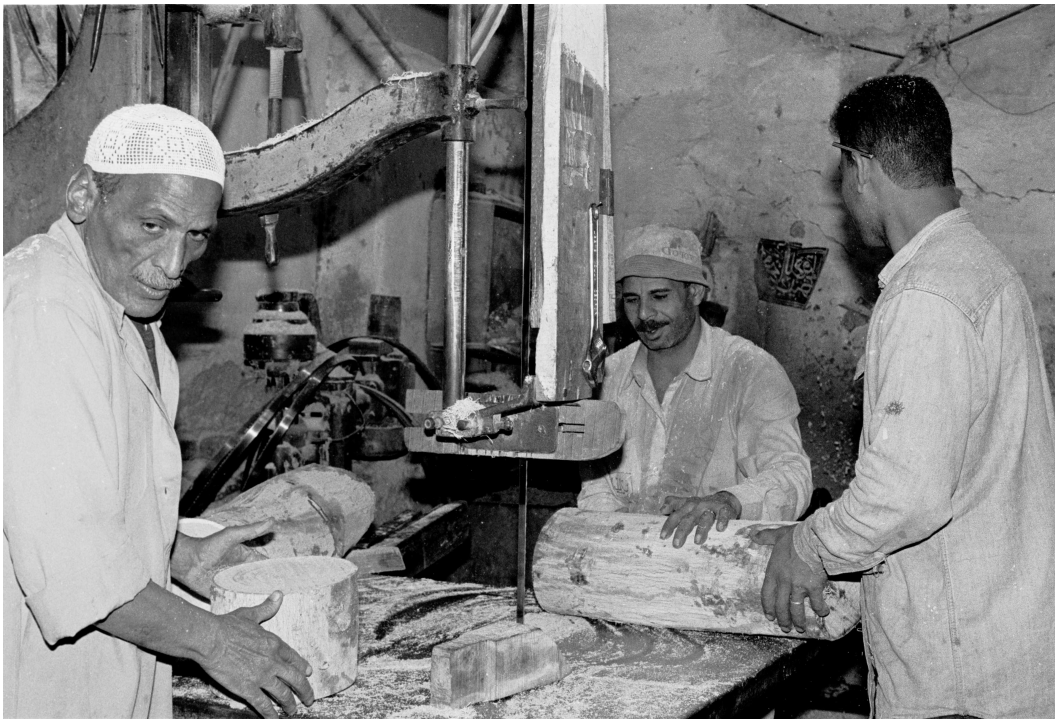


Photo 1-22 : Atelier de menuiserie dans la vieille ville du Caire (zone 8). Les meubles ainsi fabriqués sont vendus dans la même zone. EB, 1999.

Le commerce de gros au Caire est donc concentré dans la partie nord-ouest de la vieille ville et les spécialités sont clairement définies par zones, perpétuant ainsi

une tradition ancienne et s'organisant selon une logique d'occupation de l'espace proche des grands axes. L'état du bâti dans ces zones n'est pas homogène et nous avons au nord, près de la porte de Bab al-Fûtûh, des bâtiments dégradés et anciens qui font office d'entrepôts pour les denrées alimentaires et, plus au sud, des boutiques bien entretenues pour la vente des tissus. La forme architecturale la plus fréquente pour la vente de ces tissus n'est plus, comme au XVIII^e siècle, celle de la *wakala*. De l'espace fermé et donc privé de la *wakala*, nous sommes passé à des pratiques de vente sur l'espace public. Aujourd'hui les produits textiles se trouvent dans des boutiques de rez-de-chaussée, donnant sur la rue et situées dans des immeubles de quatre ou cinq étages. Les rouleaux de tissus sont exposés dans la boutique étroite, toute en longueur. Une partie de la marchandise dépasse sur la rue, ou les ruelles, interdisant ainsi le passage de tout véhicule, exceptée la charrette à bras (photo 1-23).



*Photo 1-23 :
Charrette à bras
dans la vieille
ville du Caire.
En arrière-plan,
les cartons de
marchandises
qui attendent un
déchargement,
EB, 1999.*

L'espace public est, en partie, approprié par les commerçants qui n'hésitent pas à reproduire dans les ruelles le caractère intimiste et privé que l'on pouvait trouver dans les *wakala*. Certaines boutiques bénéficient d'entrepôts à l'arrière ou à proximité immédiate. Dans les ruelles adjacentes, des îlots anciens ont été détruits pour laisser la place à des immeubles neufs dont les rez-de-chaussée sont occupés

en grande partie par ce type d'activités. Comme le souligne Jean-Claude David, ces localisations peuvent sembler paradoxales et inadaptées à une logique purement pratique et fonctionnelle. Néanmoins, le coût de déplacement de ces activités vers un autre site serait sans doute extrêmement élevé. Il faut aussi prendre en considération la force des habitudes « ou plutôt le rôle fondamental des pratiques collectives, qui donnent une valeur économique importante à des espaces apparemment mal adaptés mais connus et repérés » (*Ibid.*). L'héritage d'une certaine forme de commerce largement repliée sur elle-même et où l'espace public de la rue est en grande partie privatisé par les commerçants, perdue au Caire. La logique de regroupement des activités commerciales dans un espace non accessible (la *wakala* ou la ruelle du souk) n'est donc pas une marque d'inadaptation à la vie contemporaine, comme le soulignent les observateurs étrangers, mais une tradition héritée.

A Mexico, ce genre de pratiques commerciales n'existaient pas à l'époque coloniale. Les boutiques qui se louaient au rez-de-chaussée des édifices coloniaux, tels que les couvents, donnaient déjà sur l'extérieur et non sur l'intérieur. La logique d'extériorisation des commerces sur la rue est donc une pratique séculaire à Mexico. Les exceptions viendraient de la présence des marchés fermés ou plus récemment (depuis une dizaine d'années) de la construction de *plazas comerciales*, comparables à de mini-centres commerciaux privés destinés à accueillir les vendeurs ambulants rentrés dans la légalité.

Les grossistes, quoi qu'il en soit, ne bénéficient plus de ces marchés couverts dans le centre historique de Mexico. Nous ne pouvons donc pas définir des zones de la même façon qu'au Caire. La spécialité de la vente en gros est une survivance du passé depuis le transfert des halles (de produits alimentaires) de la Merced vers Iztapalapa, au sud est de l'agglomération du DF. Le quartier de la Merced, malgré la dépression à la suite de la décision politique de délocalisation en 1980, reste traditionnellement consacré au commerce des produits alimentaires. Parmi les grossistes qui persistent dans la zone, 92 % se consacrent à la vente de produits alimentaires : bananes, épices, grains, piments... (Jérôme Monnet, 1993, p. 136).

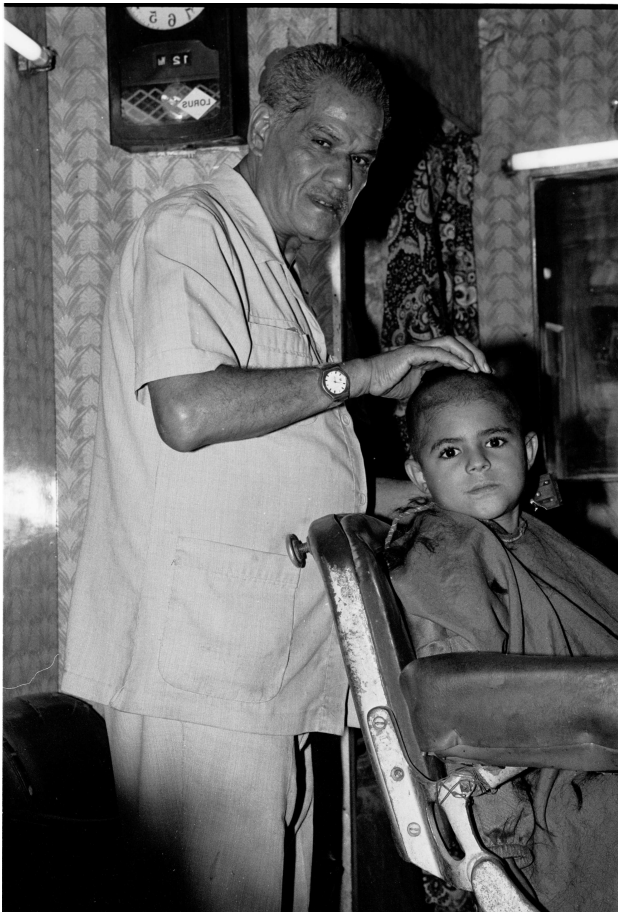
Les clients savent également que certains produits, comme les épices, se trouvent plus facilement et à moindre coût à la Merced.

Légèrement plus au nord en remontant vers le quartier à l'est du Zocalo, nous sommes en présence des grossistes de tissus et de textiles (prêt-à-porter). Cette

spécialisation dans la vente de tissu en gros en amène d'autres, suivant une logique de proximité, telles que la vente en gros de machines à coudre pour la confection des vêtements de prêt-à-porter. Certaines boutiques et hangars désaffectés, depuis la délocalisation des halles, hébergent parfois des ateliers clandestins de confection où des dizaines de machines à coudre fonctionnent derrière le rideau baissé d'une ancienne boutique (Monnet, 1993, p. 137). Par ailleurs, nous trouvons également dans le centre historique, des grossistes d'appareils électroménagers ou électroniques et des grossistes de matériel de bureau. Plus qu'un zonage précis de l'espace, il existe dans le centre historique de Mexico un système de complémentarité judicieux entre les activités de production, de vente en gros et de vente au détail. Les spécialités et les complémentarités entre ces activités nous renvoie à une logique de spécialisation par rue ou par quartier, plutôt qu'à une différenciation spatiale claire des commerces de gros et de détail. Le quartier de Tepito nous offre l'exemple des produits recyclés : la présence de marchés traditionnels de friperie (les puces) entraîne la présence de plusieurs grossistes spécialisés dans le recyclage de déchets et l'ensemble de ces commerces forme ainsi, avec une complémentarité certaine, un pôle spécialisé dans les activités de recyclage d'objets divers et variés.

La différence entre la logique de partage spatial à Mexico et au Caire tient donc au fait qu'il n'existe plus à Mexico de grandes zones destinées à la vente de gros et que ces activités se trouvent imbriquées et mélangées au commerce de détail dans le tissu urbain de la ville. Cette caractéristique est par ailleurs également vraie au Caire le long des axes commerçants comme les rues du Mûskî et al Muezz.

A Mexico comme au Caire, les **commerces de proximité** qui se répartissent dans l'espace urbain comme une sorte de mitage. Par commerce de proximité, il faut comprendre tous les commerces et services destinés aux habitants et commerçants de la zone. Nous trouvons donc les épiceries, les cafés, les petits restaurants populaires, les *puestos* ou petits étals de restauration rapide (de *tacos* pour Mexico), les *tortillerias*, les marchands de fruits et légumes, de volailles... Ces petits commerces sont présents dans l'ensemble de l'espace urbain des deux centres, même s'ils se font discrets à proximité des grandes zones commerçantes (photos 1-23 et 1-24).



*Photo 1-23 et 1-24 :
Les commerces de proximité
dans la vieille ville du Caire.
En haut, les bouchers, à
gauche, un coiffeur. Dans les
deux cas, les espaces sont
étroits. La boucherie est
largement ouverte sur la rue
alors que le salon de coiffure
se situe au fond d'un étroit
passage. EB, 1999.*

Au Caire, les cafés et restaurants destinés aux habitants et situés dans les zones les plus animées, sont souvent à l'écart de l'espace public, à l'étage des *wakala*, à

l'intérieur des cours. On retrouve la même logique à Mexico, même si la règle veut que les *puestos* pour se restaurer, se situent dans les rues. Il n'est pourtant pas rare de voir, dans le centre historique de Mexico, des restaurants de *comida corrida*⁴² situés à l'étage d'une *vecindad* ou une *cantina* « privée » située à l'intérieure d'une cour et tenue par les résidentes des lieux. Le linge sèche au dessus des clients qui dégustent des bières assis sur les marches de la *vecindad* encombrées de jouets d'enfants.

Ces commerces de proximité nous entraînent à l'intérieur des quartiers, dans des zones plus résidentielles, où l'on sent comme le souligne Jean-Claude David, une « ambiance de quartier » (Jean-Claude David, 1999, p. 233). Au Caire, les souks de quartier définissent une centralité intermédiaire et en marge des grands centres et des grands axes traditionnels. Les pratiques de ces lieux les définissent comme appartenant à la sphère domestique, caractérisée par la présence de femmes et de jeunes enfants, même si les hommes sont toujours présents. Dans les quartiers les plus résidentiels et populaires de la vieille ville du Caire, les commerces et les services sont rarement isolés, même si peu denses, et constituent des îlots entre les unités d'habitation.

Le commerce de proximité à Mexico semble plus discret et moins identifiable qu'au Caire car noyé sous l'abondance des commerces de détails non alimentaires présents partout dans le centre. La carte 1-23 nous montre la limite entre deux versants du centre historique, l'un appartenant à la sphère, décrite par J. Monnet, comme « aisée, professionnelle et moderne » et l'autre dite « populaire, domestique et traditionnelle ». Cette carte de l'espace commercial du centre historique de Mexico permet de se représenter la limite entre deux types de zones : l'une à l'est et au nord et l'autre à l'ouest et au sud. Limite non matérialisable dans l'espace mais qui laisse pourtant deviner une différence paysagère entre un centre historique populaire et l'autre plus moderne, entre un centre fréquentable et riche et l'autre voyou et pauvre.

Pour transposer ce modèle d'analyse au Caire, nous pouvons également voir une limite qui se situerait selon un axe est-ouest de la rue Port Saïd à la porte sud de

⁴² La *comida corrida* (ou menu du jour) désigne au Mexique un type de repas ainsi que les restaurants qui les servent de manière exclusive. Ce menu est composé d'une soupe, d'une assiette de riz, d'un plat cuisiné, d'un dessert et d'un café. Les prix pratiqués sont toujours très bas et les restaurants servent ce repas, le plus important de la journée, au milieu de l'après-midi (de 14 heures à 18 heures).

Bab Zuwayla puis remontant vers le nord en direction d'al-Azhar. Au nord, nous avons les zones les plus riches les plus animées, les plus touristiques et les plus commerçantes avec en son cœur le grand souk du Khan al-Khalili, et au sud, dans le quartier de Dard al-Ahmar, une zone non touristique, populaire, pauvre, moins commerçante et où se situent volontiers les artisans et les ateliers de la petite industrie. Les ateliers de production du marbre et du bois situés dans la zone sud sont en connexion directe avec la zone nord où ils sont commercialisés dans les boutiques destinées aux touristes où à l'équipement de la maison. Le travail du bois par exemple se situe dans les zones sud de la vieille ville (zones 8, 10 et 12 sur la carte 1-22). Les menuisiers produisent pour le marché du meuble (photo 1-27) ou pour le marché touristique (photo 1-28). Dans les deux cas, les réalisations seront transférées dans le nord de la vieille ville pour y être vendues.

Les connexions au Caire jouent donc sur la complémentarité des activités de production et des activités de commercialisation. Du commerce de gros au commerce de détail, l'inventaire et la localisation des activités commerciales, de services et de production présentes dans les deux centres anciens ne nous révèlent que partiellement la réalité.

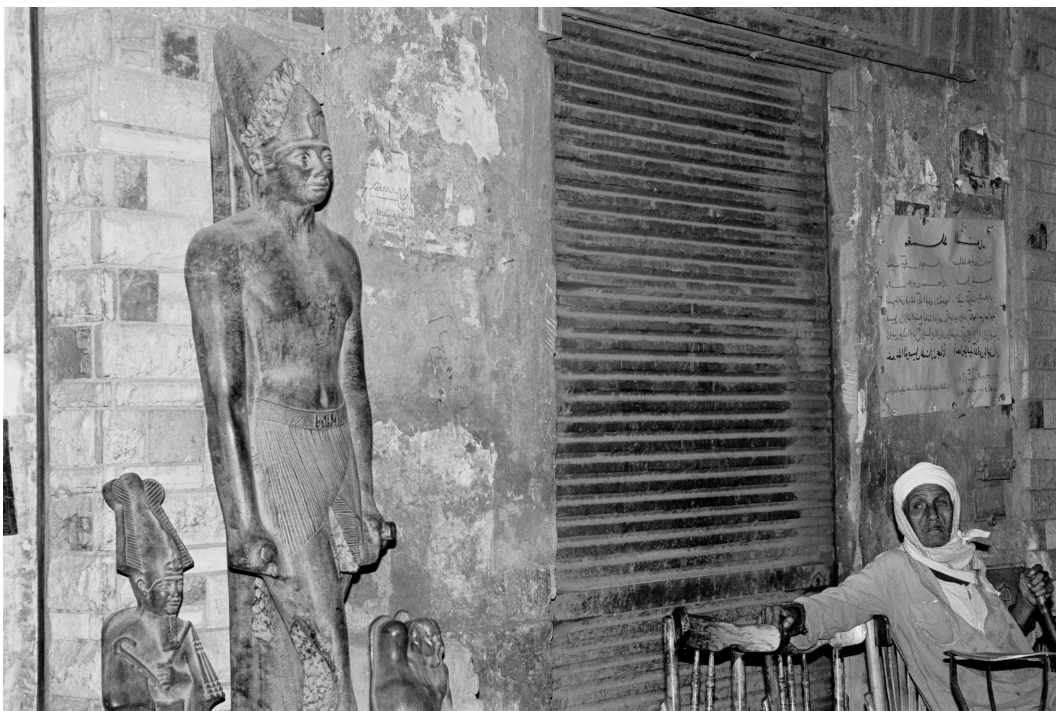


Photo 1-26 : Des statues pharaoniques sont entreposées devant l'atelier dans la rue de Darb al-Ahmar. Le soir, les rideaux des ateliers sont fermés et les hommes discutent autour d'un café et d'un narghilé. EB, 1999.



Photo 1-27 : Dans la zone du travail du bois, les aides (parfois très jeunes) du menuisier prennent une pause autour d'un fauteuil doré, EB, 1999.

Pour appréhender de manière objective les réalités paysagères et l'ambiance des rues de Mexico et du Caire, il faut se pencher sur ces **commerçants de l'illégal** qui arpentent les rues en criant les mérites de leurs produits ou s'installent de manière plus définitive sur l'espace public. La présence des petits étals de rue est une constance paysagère dans les deux centres, même si les modalités d'implantation ou de stationnement, la forme des étals et des « boutiques », les matériaux de construction utilisés, sont fort divers, tout comme les réactions publiques et politiques qu'ils soulèvent. Sans aborder les problèmes politiques, urbanistiques et patrimoniaux entraînés par l'existence des ambulants au Caire comme à Mexico, ces derniers donnent ici une ambiance particulière à certaines rues et transfigurent littéralement le paysage urbain auquel ils appartiennent.

Il est bien entendu difficile d'établir une carte de la vente ambulante, tant le caractère insaisissable et illégal de cette profession fait que le comptage des commerces et leur localisation se renouvellent peu ou prou chaque jour. Néanmoins, certaines zones sont plus propices que d'autres à l'envahissement des chaussées et des rues par les étals. Dans l'agglomération de Mexico, les ambulants fixes ou semi-fixes, c'est à dire ceux qui ont des constructions en dur et n'enlèvent pas leurs étals d'un jour sur l'autre, se situent de préférence à la sortie des métros et près des stations de bus. Ces lieux sont privilégiés car ils supposent

un flux important de voyageurs en transit quotidiennement. Cette règle tacite de localisation des ambulants se retrouve dans une moindre mesure dans le centre historique de Mexico. Les sorties de métro, comme celle d'Allende sur la rue Tacuba située dans le corridor financier à l'ouest du Zocalo, entraînent effectivement une accumulation plus significative de *puestos* et de vendeurs à la sauvette (photo 1-28).



Photo 1-28 : Puesto de tacos dans le centre historique de Mexico. Devant l'installation mobile, les passants mangent et rapidement le plat traditionnel des Mexicains : les tacos, galettes de maïs (tortillas) et de viande. ES, 1998.



Photo 1-29 : Petit stand de restauration dans la vieille ville du Caire. Nous sommes à l'est de la ville, devant les collines de Darrassa. Au loin, le mont Muqattam. Les passants se restaurent avec du foul (haricots rouges). EB, 1999.

Photo 1-30 et 1-31 : A Mexico, dans la rue Carmen, les vendeurs ambulants de jouets et de babioles exposent leurs marchandises aux passants. ES, 1998.



Photo 1-32 : Vendeurs ambulants repliant leurs marchandises dans le coffre d'une voiture. Nous sommes dans la partie est du centre historique de Mexico. ES, 1998.

Ces derniers sont aussi surnommés *voladores* (volants) puisqu'ils replient leurs marchandises en peu de temps, au premier signal de l'arrivée de la police (photos précédentes). Les rues piétonnes du centre de Mexico sont également des lieux

appréciés pour le commerce ambulants. Les rues situées à l'ouest du Zocalo restent peu envahies par les étals car les contrôles de police y sont plus fréquents que dans la zone est. Les rues qui partent du Zocalo, comme Moneda ou Corregidora, rendent parfaitement compte de l'envahissement du paysage urbain par les ambulants. Extrêmement nombreux, ils ne laissent plus qu'un mince passage pour la déambulation des piétons qui zigzaguent entre les marchandises étalées sur des linges à même le trottoir ou posées sur de fragiles tables improvisées avec quelques planches. Cette ambiance urbaine se retrouve dans plusieurs rues de l'est du centre historique de Mexico (photos 1-30- et 1-31).

Les densités et le processus d'accaparement de l'espace public augmentent lorsque nous nous rapprochons du quartier de Tepito au nord-est. Lieux de prédilection de la contrebande et du détournement de produits de marque (parfums, vêtements, montres...), la vente sur la rue est un moyen idéal pour écouler des marchandises aux provenances douteuses. La rue Carmen, par exemple, qui se prolonge par la rue Correo Mayor présente aux visiteurs un spectacle tout à fait caractéristique de ce quartier avec une ambiance urbaine populaire et la présence d'une foule bruyante, joyeuse et toujours très dense. Cette ambiance si particulière aux rues commerçantes qui débordent de vendeurs ambulants n'est pas une spécificité des villes latino-américaines puisque nous la retrouvons dans de nombreuses rues du Caire. La rue du Mûskî qui relie le Khan à la rue Port Saïd en est un parfait archétype. Les boutiques forment un front continu d'un bout à l'autre de la rue et une seconde, voire une troisième ligne de commerces prennent place de chaque côté de la rue. La circulation des véhicules est donc bannie au profit du passage dense d'une foule nombreuse. Les charrettes à bras chargées de cartons volumineux tentent pourtant de se déplacer dans la rue à une rapidité surprenante tant la circulation semble difficile. Les embouteillages de piétons sont fréquents, la progression dans la rue est lente. Les promeneurs ne l'empruntent pas pour se déplacer mais pour acheter ou simplement regarder. Avec la rue al-Muezz, la rue du Mûskî est l'une des plus animées du Caire.

Les ambulants n'ont pas la même réputation au Caire et à Mexico. Dans un cas, ils font partie d'un système commercial traditionnel et leur existence est plus que tolérée, jamais remise en cause, dans l'autre, ils sont les boucs émissaires des maux de la ville et de sa mauvaise image et l'objectif suprême est de les éliminer selon des moyens plus ou moins radicaux. Un exemple de cette politique de nettoyage

des ambulants du centre de Mexico s'est concrétisée par la construction, dans les années 1990, de *plazas comerciales*, sorte de marchés modernes et couverts pour ambulants. Les nouvelles places commerciales, inventées à Mexico dans le but politique de relocaliser les ambulants, sont assez nombreuses dans le centre historique, mais n'ont pourtant pas fait disparaître la foule de vendeurs des rues qui sera sans doute inlassablement renouvelée quelles que soient les politiques « d'éradication d'ambulants » mises en place par la municipalité de Mexico.

Les vendeurs ambulants et les encombrements entretenus par leur éventaires en plein air dans certaines rues du Caire et de Mexico sont donc incontournables et contribuent à fixer les paysages urbains, à leur donner vie, créant ainsi une ambiance animée et bruyante, partie prenante de la définition des paysages urbains contemporains.

B) Les fonctions politiques et religieuses

Parler des fonctions de la ville et les distinguer selon des catégories prédéfinies ne nous permet que partiellement de rendre compte de la complexité de l'urbain. Comme le souligne Marcel Roncayolo, « les fonctions ne sont que des catégories, dont le contenu réel change dans le temps et, plus qu'une histoire cloisonnée des fonctions, c'est la place relative qu'elles occupent, c'est leurs combinaisons, caractéristiques d'une société, d'une civilisation ou d'une formation historique qu'il faudrait définir. » (M. Roncayolo, 1990, p. 57). Les manifestations du pouvoir sur l'urbain nous amèneront donc à associer dans notre analyse les fonctions politiques et religieuses : fonctions intimement liées au moment des fondations des deux villes et qui le sont restées au cours des siècles.

a) Entre ville et puissance, la grand-place

Le centre de la ville comme siège des pouvoirs est une caractéristique que l'on retrouve dans un grand nombre de villes. Si l'adage se vérifie parfaitement à Mexico, ce n'est plus le cas pour le Caire à partir du XII^e siècle, date du début de la construction de la Citadelle par Saladin à l'extérieur de la ville sur un escarpement avancé du mont Muqattam. Pourtant, le Caire tout comme Mexico ont accordé au moment de leur fondation une place de choix, au cœur même de la

ville, aux fonctions politiques et religieuses. Pour marquer le pouvoir et le prestige d'un règne, d'une dynastie ou d'une civilisation sur une autre, les bâtisseurs ont créé des ensembles monumentaux destinés à magnifier cette puissance. A Mexico, le centre de la capitale de la Nouvelle Espagne construite par Cortes sur les ruines de l'ancienne capitale aztèque Tenochtitlan, est organisé autour de la Plaza mayor. Les conquistadores profitèrent de la structure administrative et socio-économique centralisée mise en place par les Aztèques pour organiser leur propre système urbain et économique. La construction des édifices des nouvelles institutions espagnoles est entreprise à l'endroit précis où se trouvaient leurs équivalents préhispaniques. Ainsi le Palais des vice-rois se substitua à las Casas Nuevas de Moteczuma, l'Eglise « mayor » se construisit à proximité de l'ancien temple sacrificiel aztèque dans l'enceinte cérémonielle et la Plaza mayor occupa le site de la place de Tenochtitlan (S. Lombardo Ruiz, 1973). Cortes choisit consciemment de maintenir les édifices officiels sur un espace qui était déjà porteur d'une certaine représentation et d'une symbolique liée au pouvoir. Le rôle de cet ensemble monumental et de la Plaza mayor durant la période coloniale fut primordial. Centre colonisateur, centre civilisateur et lieu de toutes les conversions à la religion chrétienne, la place d'Armes est le symbole des symboles, la pierre d'angle du processus de colonisation engagé au XVI^e siècle au Mexique.

Là ont lieu les cérémonies officielles, les démonstrations d'allégeance, les fêtes religieuses et civiles. C'est un lieu de parade, un lieu de passage et de marché mais aussi un lieu de conversion pour les Indiens qui se doivent d'adopter la foi des vainqueurs. Jérôme Monnet cite, comme première fonction de cette nouvelle cité bâtie sur le modèle de la ville idéale, la fonction colonisatrice (Monnet, 1993, p.28). Le centre s'impose alors comme « la force colonisante », où la place est « l'image d'une immense puissance, l'image de Dieu et de l'Empereur, l'image du colonisateur » (Rojas-Mix, 1984 cité par Monnet, 1993, p.28). La ville de Mexico est donc pensée comme un projet politique, comme une condition préalable au contrôle d'un territoire et de sa population. Tout dans la ville est organisé et structuré en fonction de la hiérarchie sociale. Ainsi autour de la Plaza mayor, les terrains à bâtir doivent être réservés à la construction de la Cathédrale et des édifices des pouvoirs publics ainsi qu'à celle de commerces. Dans les Nouvelles Ordonnances de Découverte et de Peuplement de 1573, il est précisé qu'en aucun

cas il n'est possible d'attribuer ces terrains à des particuliers. Les rues donnant directement sur cette place sont réservées à la noblesse espagnole puis créole, viennent ensuite les gens de moindre condition et enfin, dans les faubourgs, les indigènes.

La cité du Caire, fondée par les Fatimides en 969, est également une cité organisée autour du prestige d'une dynastie. C'est une cité princière et califale, avec ses palais et les demeures des plus riches notables au centre de la ville fortifiée. Il faut chercher dans les descriptions historiques les témoignages de la mise en scène de la puissance et de la grandeur dans la ville. André Raymond nous emmène dans le Caire fatimide, aux origines de la cité de Qâhira, pour nous décrire les fastes du califat à travers des cérémoniels qui reposaient autant sur la puissance politique du calife que sur son caractère divin.

A l'occasion de fêtes civiles (nouvel an, onction du nilomètre...) ou religieuses, le calife était amené à parcourir la ville du Caire selon un itinéraire précis. Ces processions solennelles, décrites par les historiens de l'époque mamelouke, étaient l'occasion de réjouissances et manifestaient aux yeux de tous la grandeur des Fatimides.

« La procession type était celle du premier de l'an qui se déroulait entièrement au Caire. Les dignitaires, réunis sur l'esplanade Entre-les-Deux-Palais, se rendaient à la salle d'Or où le calife montait sur son cheval, en tenue de cérémonie. Plusieurs milliers d'hommes des différents corps (dont une fanfare) participaient au cortège qui se dirigeait vers la porte de la Victoire (Bab al-Nasr), rentrait par la porte des conquêtes (Bab al-Fûtûh) et revenait à l'esplanade où [le calife] se séparait de son vizir... » (André Raymond, 1993, p. 55).

L'ancienne cité des Fatimides se distinguait par plusieurs grandes places, dont la plus importante se situait entre les deux palais principaux de part et d'autre de la rue centrale tracée par le calife al-Muizz (969-975). Centre de la vie politique et de la vie de cour, la place était le cœur de la cité où les cérémonies, les parades civiles, religieuses et militaires se déroulaient.

La place Entre-les-Deux-Palais était, d'après Maqrîzî, historien du début du XV^e siècle, une des plus animées et des plus plaisantes du Caire. « C'était au temps de la dynastie fatimide, un grand et vaste espace, libre de constructions, qui pouvait contenir dix mille hommes de troupe, cavaliers et fantassins ; c'était là que se

déroulaient les défilés et les revues militaires, comme cela à lieu aujourd'hui à Rumâila, sous la Citadelle. Après la chute de la dynastie fatimide, lorsque les Palais, vidés de leurs résidents, furent occupés par les émirs de la famille ayyoubide, et que ces derniers en changèrent la disposition, cet emplacement servit à un marché ordinaire après avoir été un centre respectable. ».

Plus loin dans son texte, Maqrîzî cite Ibn Saïd qui écrit à propos de la place : « La place que l'on appelait au Caire Entre-les-Deux-Palais répondait à une conception sultanienne (...) Si toute la cité du Caire était [construite] sur ce modèle, sa gloire serait immense et elle représenterait une conception royale parfaite. » (traduit par Wiet-Raymond, 1979).

La similitude entre la Plaza mayor de Nouvelle Espagne et la place fatimide située entre les palais des sultans est frappante : mêmes fonctions, même impression de puissance. Villes construites de toute pièce, villes dévolues à la grandeur d'une dynastie ou d'une puissance colonisatrice, villes mères et villes réservées, elles avaient toutes deux le besoin d'exprimer leur puissance.

b) L'extériorisation du pouvoir : de la Citadelle au Château de Chapultepec

S'intéresser aux fonctions politiques et religieuses d'une ville, c'est faire un détour par l'histoire. De l'histoire des hommes qui dirigèrent la ville et le pays, nous ne retiendrons pas les faits d'armes ou les victoires mais uniquement les lieux, les places où ils choisirent de manifester leur prestige et leur gloire. Les traces laissées par le pouvoir sont aussi changeantes que les formes d'autorité qui se sont succédées. L'histoire de la ville du Caire, qui s'étend sur onze siècles, nous offre un large éventail de situations. La succession des dynasties, fatimide, ayyoubide puis mamelouke ainsi que la longue domination des Ottomans ont appliqué leurs marques dans l'espace urbain de multiples manières. Les Fatimides avaient choisi la ville d'al-Qâhira intra-muros, surnommée la ville-palais ; les Ayyoubides, dynastie militaire, choisissent sciemment en 1171, de s'éloigner de ce lieu pour extérioriser leur pouvoir et leur puissance et dominer la ville du haut de la Citadelle.

A Mexico, la période coloniale, du XVI^e siècle au XVIII^e siècle, reste fidèle au modèle de la Place d'Armes, centre et symbole de la royauté et de l'Eglise. Ce n'est qu'avec l'Indépendance, puis avec l'arrivée sur les terres éloignées d'Amérique d'un souverain étranger, l'Empereur Maximilien, que le siège du pouvoir s'éloigne du cœur de la ville pour s'implanter sur les hauteurs de la colline de Chapultepec. Forteresse ou château surélevé, la Citadelle et le château de Chapultepec offrent à la ville et à ses habitants l'image de la force étalée, de la force frileuse et jalouse de l'étranger, prête à se refermer sur elle-même à la première alerte.

Tandis que le Château de Chapultepec ne fut qu'un météorite dans l'histoire mexicaine, à l'image de son empereur malheureux, la Citadelle du Caire est restée pendant des siècles l'emblème suprême et redouté de la puissance dominatrice.

La construction de la Citadelle fut entreprise peu après l'arrivée au pouvoir de Saladin en 1171. Elle fut conçue pour rassembler toutes les instances du pouvoir politique, administratif et militaire. La Citadelle, flanquée de l'enceinte de la ville englobant al-Qâhira et l'ancienne cité de Fûstat, fut alors le lieu de résidence de la cour et des militaires, le lieu des réjouissances et des manifestations pendant plus de sept siècles.

Les raisons qui incitèrent Saladin à construire cette forteresse tiennent autant d'un souci sécuritaire - afin de se protéger des attaques extérieures des croisés - qu'à la répugnance du nouveau monarque à s'installer dans une ville et dans des palais fortement marqués par la présence de l'ancien califat chiite. Cette mise à distance du pouvoir d'avec la population urbaine, jugée remuante, a des précédents dans le monde arabe. Comme l'explique André Raymond, Saladin semble s'inspirer du modèle de Damas et de la Citadelle de Nûr al-dîn, ville qu'il connaît bien pour y avoir longtemps séjourné (Raymond, 1993, p. 90). La présence monumentale de cet éperon rocheux fortifié sur les hauteurs du Caire et redouté par les populations n'a pourtant pas entamé le besoin des sultans successifs d'intervenir au cœur même de la ville. Si la prestigieuse place des Fatimides et ses deux palais sont lentement et sûrement transformés pour finir par disparaître - remplacés par d'autres édifices tels que la madrasa du sultan Kamil en 1225 - la soif de construire, d'offrir à Dieu et à la population de la ville des nouvelles mosquées et de nouveaux palais poussèrent les souverains à enrichir la cité d'édifices toujours plus somptueux. Les mamelouks entreprirent ainsi la construction de grands

ensembles sultaniens le long de la Qasaba centrale. Le complexe de Qalâun, sultan mamelouk (1279-1290), occupait tout le côté ouest de la rue principale, à l'emplacement des premiers palais fatimides. La façade de 70 mètres de long cachait un ensemble de bâtiments constitués d'un hôpital, d'une *madrassa* et d'un mausolée. Ce somptueux décor servait de cadre à des cérémonies et des défilés où la beauté des édifices et le luxe des processions étaient le reflet de la puissance des souverains mamelouks.

Le théâtre où s'imprime la puissance et la magnificence des sultans du Caire ne se limite donc pas à cette résidence forteresse qu'est la Citadelle, devenue selon l'expression de D. Behrens-Abouseif « une scène pour le cérémoniel mamelouk » (Raymond, 1993). Il s'étale au contraire dans tout l'espace urbain et surtout le long de l'axe majeur de la Qasaba.

Le parallèle entre la Citadelle et le château de Chapultepec est peut-être un peu osé, tant les fonctions et l'importance des lieux ont été différents. Le Château de Chapultepec se situe pourtant, au même titre que la Citadelle, sur une colline non loin du tracé historique de la ville de Cortes. Entourée d'un parc boisé, le site de Chapultepec n'a jamais été un point de défense fortifié mais servait de domaine de chasse aux empereurs aztèques, avant d'accueillir la résidence d'été des vice-rois de la Nouvelle Espagne. Le Château actuel fut construit au XVIII^e siècle, et après avoir servi d'Académie militaire, il fut choisi comme résidence du pouvoir impérial par l'archiduc d'Autriche Maximilien de Habsbourg devenu Empereur du Mexique durant son bref passage au pouvoir de 1864 à 1867. C'est ainsi que pour la première fois, le palais situé sur la Plaza mayor est délaissé au profit d'un autre centre de commandement. Cette décentralisation n'est pas, comme au Caire, le fait du prince décidé à imposer son pouvoir à toute une ville et à se démarquer des souverains antérieurs. Conséquence de la croissance de la ville du XIX^e siècle et de la translation progressive de la centralité vers d'autres pôles situés plus à l'ouest, le château de Chapultepec avait, du temps de l'Empereur Maximilien, des airs de grand siècle où l'on avait l'impression « de rentrer dans une opérette viennoise ou une caricature de salon parisien » (Gruzinski, 1996, p.56). Les quartiers situés entre le vieux centre et le parc de Chapultepec sont investis par de riches demeures construites sur le modèle européen le long du Paseo de la Reforma, longue avenue pensée comme une nouvelle avenue des Champs Elysées

à la Mexicaine. Le Château de Chapultepec fut ensuite la résidence de plusieurs présidents de la République et notamment de Porfirio Diaz durant ses trente années de dictature. Aujourd'hui, le Château est devenu un musée national d'histoire, mais la résidence des présidents de la république mexicaine est restée ancrée dans le parc de Chapultepec, dans la résidence de Los Pinos. Cet épisode mouvementé de l'histoire mexicaine a fait vaciller les symboles du pouvoir liés à la couronne d'Espagne et les lieux autrefois investis par l'Etat ont changé et se sont durablement décentrés de la place du Zocalo.

Les monuments construits autour du Zocalo n'ont pas pour autant perdu toutes leurs fonctions. L'ensemble monumental garde un prestige certain aux yeux de la population et des dirigeants du pays. C'est toujours sur cette place centrale qu'ont lieu les cérémonies rituelles de la République telles que le *grito* (cri) lancé par le Président de la République le jour de la fête de l'Indépendance et reproduisant l'appel à la révolte du curé Hidalgo de son petit village de Dolores en 1810.

c) Le pouvoir des lieux : entre sacralité et culte de l'Etat

Les lieux de pouvoir dans la ville du Caire et à Mexico ont laissé des traces dans les paysages urbains. Ils sont bien identifiés et visités par les populations et les touristes qui y reconnaissent les splendeurs et les fastes du passé. S'ils n'abritent plus aujourd'hui qu'une petite partie des instances du gouvernement, celui-ci ayant choisi de s'installer en d'autres lieux plus contemporains, ils gardent une certaine aura que nous allons tenter de définir.

La Citadelle du Caire, siège des pouvoirs pendant plus de sept siècles, est aujourd'hui devenue un lieu de visite où les touristes affluent. Les fonctions du pouvoir ne s'exercent plus du haut de l'éperon rocheux depuis le XIX^e siècle, époque où Muhammad 'Ali (1805-1848) après avoir entrepris une rénovation complète de la Citadelle, choisit de faire d'un de ses palais d'été, situé le long du Nil au nord du Caire dans le quartier de Chûbra, sa résidence principale. Les bouleversements de la Citadelle dans ce début de XIX^e siècle furent spectaculaires. A l'intérieur de l'enceinte, Muhammad 'Ali fit raser la majeure partie des édifices construits sous les règnes précédents « pour édifier des bâtiments dont la banalité est plutôt affligeante et la laideur parfois agressive »

(Raymond, op. cit. p. 302). La grande mosquée édifée par un architecte anonyme arménien sur le modèle de la mosquée bleue d'Istanbul est, malgré les défauts que l'on peut lui trouver, un édifice monumental des plus représentatifs du Caire. Les fonctions militaires sont maintenues à la Citadelle par Muhammad 'Ali. Elles resteront présentes sur ce site jusqu'à nos jours puisqu'un musée de l'Armée jouxte quelques bâtiments encore dévolus aux militaires. Les successeurs de Muhammad 'Ali ne réintégreront pas la forteresse et Ismaïl (1863-1879) construira un nouveau palais à l'ouest de la vieille ville. Le palais d'Abdin (1874), « énorme structure en fer à cheval, dans le style européen » (Raymond, op cit. p.313), scelle la fin du rôle politique de la Citadelle et l'essor de la ville moderne qui se développera sous le règne d'Ismaïl.

L'évolution de la géographie du pouvoir dans la ville, entraîne inévitablement la mise en place de nouveaux usages dans les anciens lieux délaissés. Les fonctions touristiques sont les premières à investir la place et à occuper les lieux sans pour autant prendre un contrôle total sur leurs destinées.

Lieux du pouvoir religieux ou du pouvoir politique, les lieux de mémoire ne peuvent au Caire devenir des lieux marchands et exigent de « hautes » fonctions culturelles ou religieuses. C'est d'ailleurs à propos des lieux de dévotion que les fonctions semblent le moins altérées dans la vieille ville du Caire.

La présence de nombreuses mosquées de tailles, d'époques et de prestiges variables est une caractéristique prégnante des paysages urbains. S'il est difficile de rendre compte de la sacralité des lieux dans ces paysages, il est possible de noter l'importance du rôle social des mosquées. Cette géographie de la sacralité, dans la ville du Caire, est étudiée par Anna Madœuf à travers ses manifestations les plus populaires et les plus visibles de l'espace urbain, à savoir les célébrations religieuses et festives (Madœuf, 1997). Les *mûlid-s* sont des fêtes qui commémorent l'anniversaire de la naissance d'un saint de l'Islam. Organisés autour de la mosquée dédiée à un saint, les *mûlid-s* sont aussi nombreux que les quartiers de la vieille ville du Caire. De cette multitude de petites fêtes, certains *mûlid-s* se démarquent de par leur ampleur et leur rayonnement au niveau national. Les plus importants *mûlid-s* égyptiens sont ceux de al-Husayn et de Sayyida Zaynab, qui accueillent des milliers de pèlerins chaque année. La mosquée d'al-Husayn, qui étend son aura sur les quartiers environnants, est dédiée au petit-fils du prophète (présence de reliques). Il s'agit d'un lieu particulièrement

important pour les habitants du Caire, tout comme pour les pèlerins. Son *mûlid*, le plus important d’Égypte, (photo 1-33) dure une semaine et transfigure littéralement les paysages urbains. De grandes tentes sont dressées autour d’un pôle unique, sur la place devant la mosquée, et l’affluence des visiteurs suppose une pratique codifiée de l’espace, faisant de ces fêtes des événements intenses et bruyants (Madœuf, 1997, p. 441). Les *mûlid-s* sont des expressions de l’Islam populaire où les pratiques sacrées sont indissociables des pratiques festives. L’organisation des *mûlid-s* dans l’espace urbain donne lieu à des « mises en scène » où « la ville est esthétisée, sublimée » et où le « quartier apparaît comme métamorphosé aux yeux des habitants » (*Ibid.*). Les temporalités diffèrent également puisque la nuit reste le moment le plus propice aux célébrations religieuses (lecture, chansons, prières).



*Photo 1-33 :
Le mûlid de
al-Husayn en
juillet 1999.
Les tentes
montées avec
des tissus
imprimés
traditionnels
se situent à
droite de la
mosquée. ES,
1999.*

Au-delà de ces moments festifs et intenses, la sacralité de la vieille ville se perçoit également à travers les pratiques quotidiennes des habitants. Ainsi, les tombeaux des saints représentent un des éléments structurant de la géographie cairote féminine (*Ibid*, p. 445). « Les femmes de la *hâra* partagent, en tant que groupe, la connaissance de sites religieux particuliers. La foi dans les saints constitue un élément majeur de leur système de croyance, les quartiers de la ville leur sont connus par le nom de leurs saints et le lieu de leurs tombeaux. Les femmes visitent les tombeaux fréquemment, soit seules, soit en groupes, selon les

occasions et les motifs de la visite. » (N. Al-Messiri Nadim, 1979, cité par Madœuf, 1997, p. 445). Cette citation renvoie à l'étude de Nawal Al-Messiri Nadim sur les pratiques urbaines et religieuses des femmes de la *hâra* al-Sukkariyya, en plein cœur de la vieille ville.

La présence des symboles et des signes religieux, auxquels s'ajoute la piété populaire, donne aux paysages de la vieille ville du Caire un pouvoir religieux qui se trouve être bien supérieur à l'aura laissée par la présence du pouvoir politique dans les premiers siècles de l'histoire de la ville d'al Qâhira. Le phénomène semble s'inverser dans la ville coloniale de Mexico.

En tant que lieu du pouvoir spirituel, l'histoire de la ville coloniale de Mexico n'est pas en reste et pendant des siècles, la place royale fut autant le symbole de la royauté que de la chrétienté. La ville coloniale, à la fin du XVIII^e siècle, offre un paysage largement composé d'édifices religieux. L'étude réalisée par Annick Lempérière⁴³ montre que les couvents, les collèges, les églises couvraient une grande part de l'espace urbain et étaient présents dans un grand nombre de *manzanas* (îlots de maison). La géographie religieuse de la ville coloniale, avant les bouleversements de l'Indépendance, s'articule autour de trois grands ensembles conventuels : San Francisco, Santo Domingo et San Agustín. La répartition des couvents dans la capitale de la Nouvelle Espagne au XVI^e siècle n'est pas laissée au hasard. Les Franciscains s'établissent à l'ouest et les autres ordres choisissent le côté opposé de la cité par rapport à la Plaza mayor. Les distances entre les ordres sont grandes et permettent aux couvents d'agrandir petit à petit leur ensemble monumental. La gravure tirée de l'ouvrage de G. Tovar de Teresa, *La Ciudad de los Palacios* (1992) nous montre l'ensemble conventuel de San Francisco, selon une reconstitution hypothétique à partir des documents et illustrations de la fin du XVIII^e siècle (figure 1-4). La taille du couvent, le plus grand qui fut établi à Mexico, donne une idée du paysage urbain de cette époque. Les grands ensembles conventuels étaient constitués du monastère proprement dit, auquel s'ajoutaient l'église, son parvis entouré de chapelles et de multiples dépendances.

⁴³ Annick Lempérière, *La sécularisation de la capitale. De l'espace sacré à l'espace civique : Mexico au XIX^e siècle*, 1996.

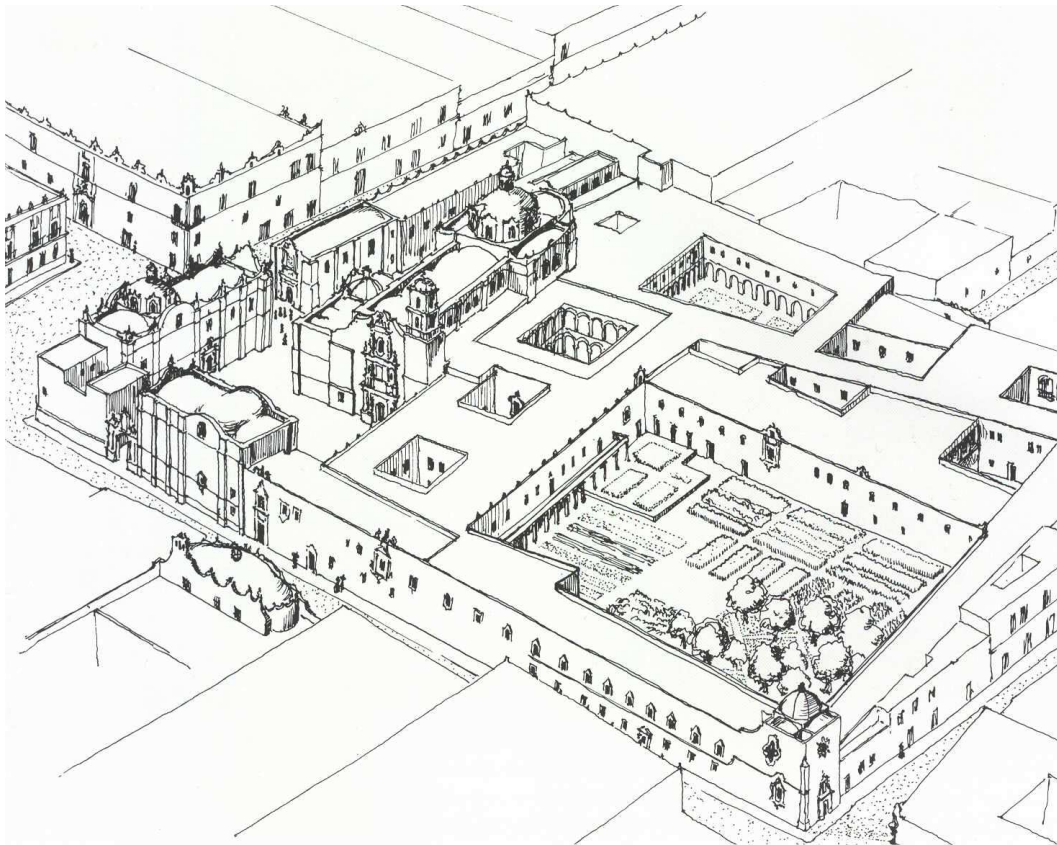


Figure 1- 4 : Gravure du couvent de San Francisco, à l'ouest du centre historique. Reconstitution hypothétique de son état au début du XIXe siècle. (source Tovar de Teresa, 1992)

La ville coloniale du XVIII^e siècle était remplie de ces monuments édifés par les différents ordres religieux qui choisirent de s'implanter dans le Nouveau Monde. Annick Lempérière fait le décompte de cette présence massive d'édifices religieux : « Au total, environ quatre-vingts églises et chapelles, et au moins trente-cinq ensembles conventuels, tous en activité, ponctuent de leur masse plus ou moins imposante le paysage urbain du XIX^e siècle. » Comme dans la vieille ville du Caire, les édifices religieux servent de repères pour les habitants. Ils étendent leur influence dans la toponymie des lieux, des quartiers...

« Plus de la moitié des bâtiments de la capitale sont formés par les églises paroissiales, par les couvents de réguliers de l'un ou l'autre sexe, par les chapelles, béguinages et possessions appartenant à des fondations et aux confréries religieuses, qui tombent à coup sûr sous l'appellation de bien de mainmorte (...) » (Gonzalez 1984 : 103 cité par A. Lempérière op cit.).

Les traces laissées aujourd'hui par ces véritables cités religieuses dans la ville n'ont évidemment pas disparu malgré l'importance des destructions que connu Mexico au XIX^e siècle. Comme nous l'avons déjà évoqué, les rues furent percées à l'intérieur des couvents, les parcelles vendues par petits lots à des propriétaires

qui détruisirent sans état d'âme les édifices religieux. La présence des lieux du pouvoir religieux dans la ville coloniale s'est amoindrie tant physiquement que symboliquement. Le culte rendu à la vierge de Los Remedios, protectrice de la cité, durant l'époque coloniale est tombé en désuétude. L'image pieuse n'est plus transportée de son sanctuaire de Naucalpan (au nord-ouest de Mexico, au delà du DF) vers la cathédrale métropolitaine. Nous ne retrouvons pas la ferveur religieuse présente au Caire autour des tombeaux des saints illustres et les Mexicains, bien qu'étant un peuple toujours très croyant, ne vénèrent plus les images saintes des églises du centre historique de Mexico. Les grands sanctuaires dédiés à la vierge se trouvent en dehors de la *traza* historique. Le sanctuaire de la vierge de Guadalupe, vierge mexicaine par excellence, miraculeuse et adulée par l'ensemble de la population se trouve dans le quartier de Zacatenco, loin au nord du centre historique. La cathédrale de Mexico ne retient plus les foules de pèlerins à l'image du Christ de Chalma dont le sanctuaire se situe dans un petit village à quelques heures de Mexico près de la ville de Cuernavaca, et où se presse quotidiennement une foule compacte de croyants. Si, au Caire, les grandes mosquées structurent l'espace vécu des habitants et des pèlerins, ce n'est plus le cas à Mexico dans l'espace historique où d'autres référents viennent supplanter l'aura religieuse du paysage hérité. Le centre ville de Mexico aurait-il réussi la transition tant souhaitée par les autorités républicaines du XIX^e siècle et serait-il passé de la cité religieuse gouvernée par l'ordre de l'Ancien Régime à la cité républicaine ? Annick Lempérière pointe cette métamorphose du paysage urbain au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle : le centre de la ville de Mexico du début du XIX^e siècle, espace coutumier par excellence et hérissé des attributs de la royauté et de l'église doit évoluer afin de rendre visibles les nouveaux principes républicains, peu compris de la majorité de la population. L'espace public apparaît saturé par les fonctions religieuses laissant peu d'espaces disponibles pour les usages civiques et politiques. L'objectif des autorités est alors de transformer l'ordre urbain pour qu'il devienne républicain : séculier, civil et national (Lempérière, 1998).

Les lieux du pouvoir ont été, dans la logique de l'Etat et de sa volonté de visualisation de l'ordre républicain, investis par une nouvelle symbolique. Les lois promulguées dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (la loi Lerdo du 26 juin 1856 obligeant la vente des biens corporatifs de l'Eglise renforcée par la loi de 1859

nationalisant le reste des propriétés religieuses) remettent en cause la structure urbaine de la ville de Mexico. L'Etat se rend maître de l'espace urbain et peut imposer sa marque de manière monumentale. L'impact sur les paysages urbains est radical et l'Eglise, qui accaparait avant les réformes (en 1813) près de 48 % de la valeur des biens immobiliers de la ville (hors couvents et lieux de culte) et 36% des immeubles (alors que les pouvoirs publics ne possédaient que 8% de la valeur de la ville (Melé, 1998, p. 25)), voit ses biens en majeure partie démantelés. L'Etat peut percer les rues et ouvrir des places. Les nouvelles places réalisées seront les écrans des monuments et le cadre des cérémonies civiques. Ce seront aussi des lieux de sociabilité fortement pratiqués par les populations urbaines. Mais si les places ouvertes à la fin du XIX^e siècle contribuent à la mise en place de l'espace républicain, les fonctions symboliques restent néanmoins localisées autour du Zocalo. La perte de certaines fonctions, hier ancrées autour de cet espace, n'a pourtant pas entamé son image et sa force de représentation symbolique. Si les présidents de la République ont choisi de s'installer loin du cœur de la cité, les pouvoirs municipaux, par contre, ont réintégré les lieux de manière symbolique lors de l'élection de juillet 1997. Qu'il s'agissait là d'une question d'image pour le premier maire élu de Mexico, Cuauhtémoc Cardenas, souhaitant rompre avec les anciennes pratiques priistes de ces prédécesseurs, cela ne fait aucun doute. Pourtant, le symbole reste fort et s'accompagnait, pour Cardenas, d'une volonté affichée de se rapprocher des populations urbaines et de son électorat comme en témoignent ses promenades à pied dans les rues du centre historique.

Instrumentalisés pour servir la cause d'un parti ou laissés à la visite des touristes, que reste-t-il alors à ces anciens lieux de pouvoir si ce n'est l'essence symbolique de ce même pouvoir ?

Le pouvoir des lieux vient de leur passé, de la mémoire qu'ils font vivre et que les autorités ne veulent pas voir s'évanouir dans une métropole tentaculaire qui n'aurait plus de centre et donc plus d'identité. Les lieux du pouvoir à Mexico jouent ce rôle que les autorités se sont soucies de lui écrire, un rôle de représentation et d'image, un symbole en quelque sorte du pouvoir passé mais également présent. Le centre historique est le lieu où l'on palpe presque physiquement l'identité mexicaine. C'est « le cœur de la cité », le résumé de

l'histoire du Mexique d'après Salvador Novo, où le Zocalo est comparé au « nombril tordu et doré » de la ville vaste et anonyme de Carlos Fuentes.

Mais plongé dans les représentations poétiques et littéraires de la ville, parmi les symboles puissants que l'on cherche à découvrir, et les significations évidentes ou cachées d'une cité, il est facile d'oublier les mécanismes qui régissent l'urbain et dictent les lois du marché du foncier. Pierre angulaire de l'évolution de la ville, l'étude de la structure foncière est nécessaire car elle nous donne les clés de la lecture de ces espaces. Image cachée et voilée que l'on a de la peine à mettre à jour, la structure foncière peut être appréhendée comme le reflet trouble mais fondateur de la structure paysagère de la ville.

Chapitre III

L'envers des paysages : la structure foncière

A) Historique des grandes mesures foncières

a) Caractéristiques et spécificités des deux centres historiques

Commencer par l'histoire des grandes lois foncières, qui modifièrent durablement le paysage des deux centres historiques de Mexico et du Caire, se révèle nécessaire pour fixer l'évolution de la structure foncière dans ses grands traits avant de tomber dans le détail, difficile à exploiter et à connaître. L'existence d'un projet dans la ville du Caire d'inventaire des archives foncières, mené de front par le CAPMAS (Central Agency for Public Mobilisation and Statistics) et la Direction de l'impôt foncier du Ministère des Finances, nous donne une idée relative de l'importance du problème et de la tâche qui reste encore à accomplir au niveau même des archives et des institutions de la ville, avant de connaître les dessous de la propriété foncière au Caire. Les difficultés ne sont pas moindres à Mexico où il est quasiment impossible de se procurer les documents relatifs au cadastre pour le centre historique, et sans doute pour l'ensemble de la ville, si l'on n'est pas soi-même propriétaire de quelque édifice.

La similitude de certaines situations foncières au Caire et à Mexico est frappante sur plusieurs points : la présence d'un parc largement locatif et dégradé, ponctué d'édifices anciens classés - tombant ainsi sous le coup de lois de protection - n'est que le cadre où des mécanismes plus complexes entrent en jeu. Les lois de blocage des loyers, les mesures de protection qui paraissent trop strictes à une pratique foncière spéculative, les pratiques de contournement des lois devenues une pratique courante permettent de faire des parallèles intéressants qui ne doivent pas cacher les différences fondamentales des deux structures foncières.

La première grande différence entre les deux centres tient à la persistance au Caire du système des Waqfs, des biens de mainmorte, alors que cette pratique également présente, sous une forme différente, à Mexico durant l'époque coloniale a été balayée par les vicissitudes de l'histoire du Mexique contemporain. Nous commencerons donc l'exposé de la situation foncière des centres historiques de

Mexico et du Caire par expliciter cette particularité orientale qui se révèle nécessaire à la compréhension de tous les problèmes fonciers présents dans la vieille ville du Caire.

Le système des Waqfs en Egypte a été étudié à de nombreuses reprises par des historiens et des juristes. Rappelons à grands traits quelque uns des principes de fonctionnement de cette institution afin de fixer le cadre de notre réflexion future sur la situation foncière actuelle de la vieille ville du Caire.

Instituer un waqf, d'après G. Kepel et K. T. Barbar (1982), consiste à immobiliser un bien et à affecter son produit à une oeuvre pieuse ou charitable. Le bien, consacré à Dieu, devient inaliénable et ne peut donc pas faire l'objet de vente, d'achat et de toute autre transaction. Il existe deux types de waqf, les waqfs publics, d'origine sultanienne, et les waqfs privés portant sur l'usufruit.

Le système des waqfs est un système hérité, en vigueur dans le monde musulman et en Egypte depuis le X^e siècle, date à laquelle les musulmans deviennent majoritaires dans la population. Les biens immobiliers pouvaient ainsi être légués par un propriétaire à une fondation pieuse et institués en waqf. L'administration du waqf, après la disparition du donateur, était délégué à un homme, le *nazir* ou surveillant, qui devait veiller à la bonne gestion de la fondation. Les bénéfices des biens fonciers (loyers...) servaient à l'entretien des biens religieux du quartier (fontaine publique, école coranique, mosquée...). Ce système des waqfs a été annulé après la révolution de 1952 et tous les biens waqf, extrêmement nombreux dans la vieille ville (95 % des monuments classés), sont passés sous la tutelle du Ministère des Waqfs. Le ministère, qui reste en principe le propriétaire des lieux, continue de louer les appartements, les pièces et les boutiques à des particuliers. D'après la loi, l'objectif du Ministère des Waqfs est en premier lieu de propager le message islamique, tant en Egypte qu'à l'étranger, et en second lieu de secourir les pauvres et les nécessiteux (Kepel, 1982, p.35). En réalité, si juridiquement la propriété revient toujours aux Waqfs, le problème devient beaucoup plus complexe car le Ministère n'entretient pas les édifices, que les locataires sont de fait les seuls à gérer, devenant par l'usage les véritables propriétaires des lieux. Le loyer demandé par le Ministère est un loyer quasiment fixe depuis les années cinquante et se trouve en complète rupture avec les réalités foncières d'aujourd'hui. Les pratiques de contournement du système sont nombreuses afin d'adapter le coût du foncier. Les pas-de-porte nous donnent par contre une idée

plus juste de la valeur foncière des édifices. Prenons l'exemple d'une boutique, dans un immeuble waqf. Elle ne peut être vendue, le bien étant par la loi inaliénable. Le contrat entre les Waqfs et le locataire, simple feuille de papier fixant le droit d'usage, est transmis de génération en génération. S'il arrive que le locataire veuille « vendre », il cède ce papier, sans en référer au Ministère, en contrepartie d'un pas-de-porte élevé. Les enquêtes qualitatives réalisées dans la vieille ville nous montrent qu'un établissement dans une zone commerçante peut se négocier en millions de francs, alors même que le loyer payé aux Waqfs n'est que de 35 £E /mois⁴⁴. La question de la gestion des biens Waqfs dans la vieille ville du Caire est un problème majeur qui, du fait de l'appartenance de la plupart des édifices historiques à cette institution, touche de près la problématique du patrimoine. La réforme entreprise sous Nasser après la révolution de 1952 bouleverse le statut des waqfs et fait naître également de nouveaux problèmes de gestion foncière, à travers les multiples controverses que le système soulève : abus des dirigeants, détournements d'argent, ventes des édifices, constructions ajoutées, dépossessions des édifices par des particuliers...

La rappel de cette première grande spécificité cairote, nécessaire à la compréhension de la situation actuelle et de la composante paysagère de la ville ancienne, ne peut pas être mise en parallèle avec une quelconque concordance de situation au Mexique. Si l'emprise de l'Eglise sur les territoires urbains du centre historique de Mexico, durant la période coloniale, était véritablement importante, nous n'en trouvons actuellement plus trace. L'aliénation des biens de mainmorte à la fin du XIX^e siècle va libérer les espaces auparavant dévolus à l'Eglise pour permettre une nouvelle vague de transformation de l'espace central. Les biens de mainmorte étaient directement gérés par l'Eglise qui les acquérait par legs et dons des riches citadins. La plupart des biens que possédait l'Eglise était loués ou occupés par des logements et des commerces. Les premières mesures de vente des biens de l'Eglise entraînèrent des expulsions et des suppressions des ordres religieux : les jésuites sont expulsés en 1767 et la Sainte Inquisition abolie en 1813, les ordres hospitaliers supprimés en 1820... (Dolores Morales, 1978).

⁴⁴ 1£E = 1,8 FF au cours de la fin de l'année 1999 (4,54 £E = 1€ en 2002). Un loyer de 35 £E représente donc un loyer de 63 FF à l'époque de l'enquête.

Mais les biens immobilisés se sont retrouvés plus sûrement mis en vente à partir de 1856 (loi Lerdo de *desamortización*) : les locataires étaient prioritaires pour l'achat de leur logement ou de leur commerce et, s'ils ne pouvaient ou ne voulaient s'en rendre acquéreur, la mise en vente avait lieu. Cette mesure avait pour objectif de créer une nouvelle classe de propriétaires, issue des réformes libérales et sur laquelle le pouvoir allait pouvoir compter (Melé, 1998, p. 25). Les propriétaires qui construisirent sur les terrains laissés vacants après le démantèlement des couvents de Mexico ne le firent pourtant pas pour se loger mais dans un but locatif. Ce changement radical dans la propriété foncière de Mexico a contribué au renouvellement des catégories sociales. Les maisons de rapport construites pour une part sur les terrains de l'Eglise, et pour l'autre part sur les zones agricoles situées à proximité de la première *traza*, devaient servir à loger des personnes aux faibles revenus dans ce que nous avons déjà défini comme des *vecindades*. La rentabilité de ce type d'édifices se trouvait pourtant assurée malgré la modestie des loyers : 15 à 25 pesos par mois alors que le revenu minimum était de 150 pesos par mois (Cisneros Sosa, 1985, p.58). L'accumulation des locataires dans ces logements (30 à 40 familles dans une *vecindad* ne comportant qu'un ou deux points d'eau utilisés pour l'hygiène) contribua autant à l'enrichissement des propriétaires qu'à la paupérisation de la ville coloniale de Mexico. Ce processus se généralisant, les logements de types multi-familial se multiplièrent : les édifices coloniaux se transformèrent également en *vecindades* pour accueillir des familles nombreuses issues de l'immigration rurale. La première moitié du XX^e siècle a vu le processus s'accélérer et le tableau que nous avons dressé des paysages urbains dans la deuxième moitié du siècle fait état d'immeubles détériorés ou écroulés, de mauvaises conditions de vie, d'insalubrité...

La situation foncière peut-elle être un facteur explicatif du délabrement du centre historique ? Souvent incriminées, les lois de blocage de loyers, tout comme le système des waqfs en Egypte, participent effectivement à cet état des choses, même s'il convient de nuancer ces propos et de ne pas trouver une cause unique à une situation complexe.

b) Les lois de blocage des loyers au Caire et à Mexico

La loi de blocage des loyers à Mexico est promulguée en 1942 pour l'ensemble du DF. Elle a pour objectif d'éviter des troubles sociaux et politiques qui auraient pu survenir suite à d'une hausse des loyers des citoyens dans un contexte économique difficile et inflationniste. D'autres mesures oeuvrèrent également dans ce sens, comme le blocage des prix et des salaires. L'année 1942 était par ailleurs inscrite dans un contexte politique particulier de négociation entre le pouvoir et les syndicats. Le pacte d'unité ouvrière nécessaire à la paix sociale devait être signé entre les syndicats et le gouvernement du président Avila Camacho (1940-1946) afin de mettre en place un climat favorable à l'industrialisation du pays (Melé, 1998, p. 113). La signature de la loi de blocage des loyers peut donc être comprise comme une concession du gouvernement aux syndicats avant la signature de ce pacte, tout comme une manoeuvre politique de la part du président Camacho pour s'assurer l'appui de certaines classes sociales encore ignorées par les politiques sociales cardénistes (1934-1940)(Melé, op.cit).

La loi de blocage des loyers de 1942 est ensuite prorogée les années suivantes par d'autres décrets en 1945, 1946 et 1947. Elle ne sera abolie tout à fait qu'en 1992.

La situation politique et économique qui commanda au Caire la mise en place de lois similaires n'est pas éloignée de celle de Mexico. Ces mesures se retrouvent par ailleurs dans d'autres villes, où l'Etat décide de bloquer les loyers afin d'alléger les charges des habitants de la ville déjà assaillis par les privations de la guerre et une situation économique difficile. Au Caire, la loi de contrôle des loyers est instaurée en 1944. L'objectif était de soulager les habitants du coût de leur logements et de compenser partiellement les effets de l'inflation dus à la guerre. Tout comme à Mexico, cette mesure a été reconduite plusieurs fois (sept fois) et remplacée en 1977 par une loi du même esprit qui régleme les prix sur les locations d'appartements non meublés.

Quelques conséquences des lois de blocage des loyers :

Au titre de la comparaison, nous pouvons souligner les similitudes de ces lois et de leurs conséquences dans la ville de Paris. Les griefs et les reproches faits aux mesures de blocage des loyers y sont fortement similaires. Les lois de blocage des

loyers qui immobilisèrent le marché immobilier à Paris au début du siècle sont présentées comme une des causes principales de la plus « formidable crise du logement que la France moderne ait connue » (Bernard Marchand, 1993, p. 251). Les conséquences de ces lois à Paris, comme dans d'autres villes, sont effectivement perçues comme négatives. L'inadaptation de la valeur locative par rapport au coût de l'entretien des édifices, mais aussi par rapport au coût de la construction, est le phénomène le plus directement observable. La stratégie, qui consiste à renoncer à l'entretien des immeubles, est largement suivie au Caire comme à Mexico. Les lois de blocage des loyers n'ont pas entraîné, dans ces deux villes, une remise aux normes des édifices négligés, comme ce fut le cas à Paris par exemple. Ces lois vont également avoir des conséquences sur le marché foncier des deux centres historiques. Regardons d'un peu plus près les phénomènes et les mécanismes à l'œuvre dans ces espaces.

Au Caire comme à Mexico les lois de blocage des loyers ont entraîné l'apparition de pratiques de détournement de la loi. Pour compenser les revenus insuffisants des édifices et pour conserver une certaine rentabilité, certains propriétaires vont augmenter les charges ou instaurer des pratiques de paiement illégales lors de l'arrivée de nouveaux occupants⁴⁵. D'autres choisissent, n'ayant plus les moyens d'entretenir les édifices, de les laisser se détériorer dans l'espoir qu'ils s'écroulent d'eux mêmes. L'objectif étant de pouvoir déloger les locataires et de récupérer le terrain vacant dont la valeur foncière est élevée.

Au Caire, les conséquences de la loi de blocage des loyers sont présentées comme négatives par les études sur l'habitat. Paradoxalement cette loi n'a pas favorisé uniquement les couches les plus pauvres de la société et a permis à des familles aisées de se maintenir dans des appartements grands et luxueux pour des sommes modiques. La garantie que les locataires ont de ne pas être délogés et la possibilité de transmettre le logement à leurs enfants ont pour conséquence un refus clair de relouer les logements au cas où ceux-ci se trouveraient vacants. Beaucoup d'appartements de la vieille ville sont donc inoccupés et « réservés » pour les enfants du propriétaire. Quand ceux-ci seront en âge de se marier, ils devront en effet trouver un appartement, ainsi que le veut la coutume égyptienne.

⁴⁵ Les pas-de-porte conjugués aux bas loyers sont aussi des types de baux emphytéotiques au Caire. Il faut les distinguer des pots-de-vin demandés aux nouveaux occupants.

La ville du Caire connaît donc une très faible mobilité des locataires. D'un côté nous pouvons observer une sous-occupation du parc immobilier pour les raisons que nous venons de citer. D'autre part, dans les zones les plus pauvres, nous observons une sur-occupation des appartements par les familles aux faibles revenus, qui se regroupent dans des logements aux loyers fixes, faute de moyens pour chercher un logement ailleurs.

Les lois de blocage des loyers ont été récemment abolies au Caire (1990) mais la nouvelle loi « débloquant les loyers » et instituant une phase de libéralisation du marché⁴⁶, n'est que partiellement appliquée. Les loyers des appartements de la vieille ville, situés dans des immeubles récents, de trois ou quatre étages, ne suivent que la loi du marché. Ces petits édifices sont la plupart du temps construits illégalement et les sanctions prévues pour les contrevenants n'ont jamais été appliquées. Les dérogations prévues par l'ancienne loi sur le contrôle des loyers ont été exploitées au maximum, si bien que la majorité des logements est depuis longtemps louée à un prix supérieur à celui qui était fixé par la loi. La réinjection dans l'économie des revenus générés par la location abusive de certains logements au Caire expliquerait en partie le laxisme et le manque de contrôle de la part des autorités (Drosso, 1988).

Les répercussions du phénomène de blocage des loyers semblent plus importantes dans la ville du Caire que dans celle de Mexico, le système des waqfs entretenant le nombre de personnes touchées par cette mesure. A Mexico, si les lois de blocage des loyers ont eu une importance dans l'évolution de la structure foncière de l'habitat du centre historique, le nombre des logements affectés par ces mesures s'est petit à petit réduit. En 1985, les études urbaines sur cette zone estiment que 20% de l'habitat seulement bénéficie de loyers congelés (Cisneros Sosa, 1985, p. 60). Les conséquences les plus claires de la loi de blocage des loyers à Mexico sont la détérioration des édifices et le changement d'usage des sols de l'habitat vers des usages commerciaux (commerces et entrepôts), plus rentables. La situation qui a prévalu pendant toute la seconde moitié du XX^e siècle a été une situation conflictuelle entre les propriétaires soucieux de récupérer une certaine rentabilité de leurs biens et les locataires défendant leurs intérêts. De ce fait, de nombreuses associations de défense des habitants se sont créées dans les

⁴⁶ Les héritiers du propriétaire, à son décès, peuvent augmenter les loyers. Lettre d'information de l'OUCC, 1990.

années 1960 pour éviter la hausse des loyers des édifices, n'étant pas ou plus bénéficiaires de la loi de blocage des loyers. Leurs objectifs étaient également de s'opposer aux expulsions musclées dont étaient victimes les habitants. Les propriétaires, de leur côté, ont également réagi vivement contre ces mesures qu'ils jugeaient contraires à la loi du marché et à la libre entreprise. Si le type du propriétaire traditionnel tend à disparaître, comme le souligne R. Coulomb dans son étude de 1991, les intérêts de cet acteur, peu présent, sont pris en charge par des sociétés immobilières. Ces sociétés administrent les biens immobiliers et s'occupent de défendre les intérêts des possédants et de percevoir les loyers des locataires. Les revendications de ce groupe puissant sont la déréglementation totale du marché foncier et la non intervention de l'Etat dans les mécanismes immobiliers. Ses actions oscillent, quant à elles, entre la légalité (procès devant les tribunaux pour déloger les habitants) et l'illégalité (augmentation des loyers de façon sauvage, pratiques de détournement en faisant payer plus cher les charges, pas-de-porte, expulsions etc...).

Plus concrètement, les mesures de « *congelación* » des loyers ont eu un effet paralysant sur les prix du mètre carré dans le centre historique. Les prix ont très peu augmenté et ont même franchement baissé si on les replace par rapport au coût de la vie. D'après l'étude d'Armando Cisneros (1985) sur le centre historique de Mexico, le prix du mètre carré dans le quartier de Tepito en 1947, peu d'années après la mise en vigueur des lois, s'estimait à 610 pesos, soit quatre salaires minimum (la salaire minimum étant autour de 150 pesos). Trente ans plus tard, en 1978 exactement, le prix moyen était à peine plus élevé en pesos (700 pesos) et la valeur réelle bien moindre, puisque cela ne représentait plus que la moitié d'un salaire minimum mensuel (le salaire étant à 350 pesos par mois). Ce prix peut sans doute s'expliquer par la perte de valeur des édifices aux loyers gelés et par leur état de dégradation qui n'a sans aucun doute pas manqué de s'aggraver en trente ans, autant à cause des négligences des propriétaires absentéistes que du manque d'entretien par des locataires aux revenus modestes.

Pourtant, il ne faut pas faire de ces lois une mesure radicale qui aurait paralysé l'ensemble du marché foncier du centre historique. Le nombre toujours plus réduit de logements touchés et le peu de résistance rencontrée, en 1992, lors de la suppression de ces lois sont des indicateurs révélateurs de leur faible importance dans les années 1990. Leur abolition a par ailleurs mis fin à de nombreuses

situations d'irrégularité et de sous-locations admises par toutes les parties. La transition vers des augmentations déréglementées de loyers a pourtant été progressive, en ce qui concerne les logements anciens non réhabilités, sous la pression de groupes de défense des habitants. Le gouvernement de C. Salinas (1988-1994) réussit, dans ce cas précis, à transformer une situation conflictuelle en consensus politique contentant aussi bien les propriétaires que les locataires. Cette réussite est due, en partie, à une certaine contradiction dans les termes de la loi, qui acceptent, dans le même temps, les revendications de l'initiative privée - relançant ainsi la construction de logements locatifs dans le centre historique - et celle des organisations populaires et de l'opposition (Melé, 1998, p. 116).

L'existence de ces lois a donc eu une importance non négligeable dans les systèmes fonciers du Caire comme de Mexico. Les répercussions qu'elles ont eu sont visibles tant au niveau des mécanismes de contournement de la loi, qu'au niveau de l'état du bâti et des mentalités des habitants et des propriétaires.

D'autres mesures ont par ailleurs eu un impact important sur les lois du marché foncier. Les politiques de grands travaux, au Caire et à Mexico, ainsi que les mesures d'amélioration de l'habitat, font évoluer de manière différente la structure foncière des deux centres anciens.

c) Les projets d'aménagement des centres historiques et leurs incidences sur le foncier

Au-delà de l'idée persistante et fautive d'immutabilité urbaine, les centres anciens ont connu depuis un siècle des bouleversements importants qui ont fait évoluer leurs rôles dans la métropole actuelle. Les projets d'aménagements, entrepris dans le cadre de politiques étatiques d'envergure, ont modifié en profondeur les paysages urbains des deux villes. Les flux de voitures et de personnes ont été renforcés par la création de voies de circulation, véritables percées dans le tissu urbain hérité. Ces mutations ont eu des effets plus ou moins marqués sur le marché foncier des espaces historiques. Et même si les données sur la valeur du foncier sont difficiles à rassembler, nous tenterons de retracer son évolution et de saisir les impacts directs ou indirects des plus grands projets d'aménagement réalisés dans la vieille ville du Caire et dans le centre historique de Mexico.

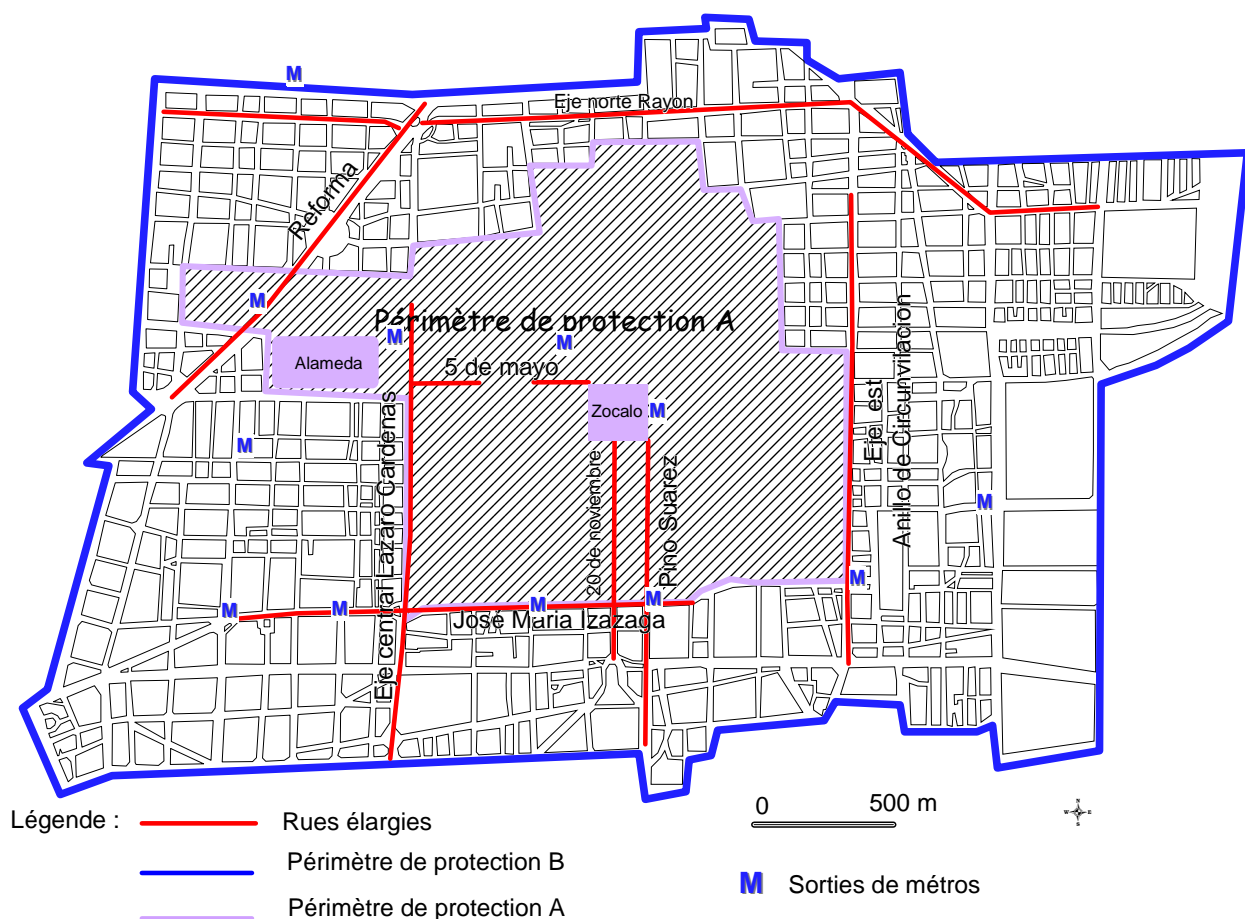
Les premiers grands bouleversements dans le tissu urbain des deux villes sont consécutifs des percées urbaines entreprises à la fin du XIX^e siècle pour le Caire et au milieu des années 1970 pour Mexico. Le contexte historique s'oppose en tout point et il est difficile de mettre en parallèle ces restructurations de l'espace. D'un côté nous avons des raisons hygiénistes qui poussent le Khedive Ismaïl, successeur de Mohammad Ali, à moderniser les abords de la vieille ville, à la relier au nouveau centre urbain, inspiré des réalisations parisiennes du baron Haussmann, par de nouvelles percées comme la rue du Mûskî ; de l'autre nous avons une ville déjà métropole qui souhaite s'adapter aux enjeux de la modernité et de l'automobile en perçant des avenues et en élargissant ses rues coloniales devenues trop étroites.

Les réalisations mexicaines sont, dans ce contexte, plus faciles à analyser car les effets produits, les acteurs qui ont bénéficié ou subi ces transformations sont encore présents, sous une forme ou une autre, dans la société contemporaine. Les percées de la fin du XIX^e siècle du Caire nous paraissent ici un peu éloignées même si les mécanismes de valorisation du foncier le long de ces axes ont été les mêmes. Les immeubles se trouvant le long ou à proximité des nouvelles percées urbaines ont alors vu leurs usages se transformer pour devenir de véritables artères commerçantes. La rue du Mûskî, comme nous l'avons vu précédemment, est un exemple remarquable de l'émergence des fonctions commerciales dans un quartier transformé en espace de liaison, entre l'ancien souk du Caire dans la vieille ville et la nouvelle ville « moderne » d'Ismaïl. Les valeurs foncières le long des nouveaux axes ont avec le temps augmenté pour être aujourd'hui parmi les plus élevées du marché (carte 1-25).

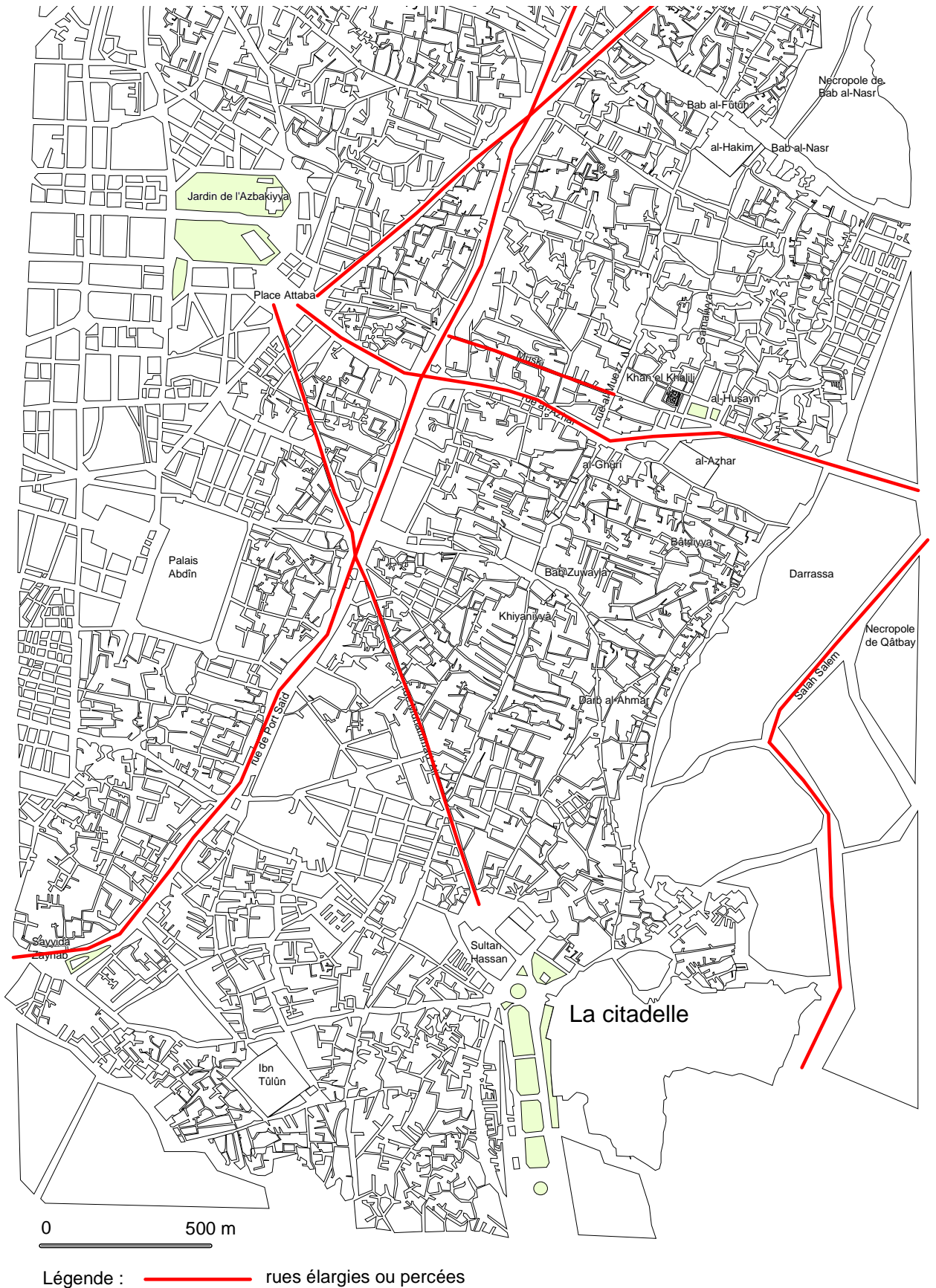
Le processus, plus récent, de percée des grands axes à Mexico a entraîné le même bouleversement dans les valeurs du foncier. Ce n'est que dans les années 1970 que les grands travaux d'élargissement des avenues encadrant le centre historique sont réalisés (carte 1-24). Des velléités d'ouverture de l'espace historique étaient pourtant présentes dans les esprits des décideurs depuis la fin du XIX^e siècle et l'époque du baron Haussmann qui marqua fortement les esprits à Mexico comme au Caire. Les rues situées autour du Zocalo furent percées. La rue 5 de Mayo fut l'une d'elles. Pour l'ouvrir, les partisans de la Réforme durent détruire, en 1861, le cloître de la Profesa et une grande partie du couvent de Santa Clara. Les nouvelles rues étaient alors créées au détriment des édifices religieux.

Mais, outre la construction du Paseo de la Reforma, décidée par l'Empereur Maximilien en 1865, et les percées de rues à travers les anciennes propriétés de l'Eglise, les modifications du tracé urbain, n'ont pas eu l'ampleur des grands travaux de la deuxième moitié du XX^e siècle. Il s'agissait plutôt de réduire la masse des édifices et des propriétés religieuses dans l'espace historique et de rationaliser les accès au centre. Les rues, réalisées à cette époque, suivent le tracé quadrillé du plan colonial mais ne sont pas plus larges que leur voisines. L'exemple de la rue 20 de Noviembre est plus récent. Si, à la fin du XIX^e siècle, quelques petites rues sont percées, il faut pourtant attendre les années 1930 pour voir aboutir le projet d'élargissement de l'avenue. Il est possible de comparer cet élargissement de rue des années 1930 avec le percement de la rue al-Azhar au Caire, dans la même période (1921).

Carte 1-24 Rues élargies et sorties de métro dans le centre historique de Mexico



Carte 1-25 : rues élargies ou percées dans la vieille ville du Caire



Pour le percement de la rue 20 de novembre à Mexico, les édifices qui devaient être détruits en partie ont été rachetés. L'église de San Bernado fut quant à elle raccourcie et sa façade déplacée de quelques mètres pour s'aligner sur la nouvelle rue.

Plus proches de nous, les percées des *Ejes Viales*, pensées pour être de véritables autoroutes urbaines, ont complètement modifié les infrastructures routières et les modalités d'accès à la ville. Le point de comparaison pour la vieille ville du Caire serait la route de Salah Salem construite à l'est de la vieille ville dans les années 1960-1970 (carte 1-25).

Les *ejes viales*, entourent presque le centre historique de Mexico et ont été mis en chantier dans les années 1960 et 1970. Bénéficiant essentiellement aux propriétaires des lots expropriés et qui ont été rachetés par l'Etat, ces travaux ont entraîné le départ subit de beaucoup de locataires. L'Etat a assumé la responsabilité de ces expulsions, versant une petite indemnisation aux habitants, d'une valeur de une à trois fois le salaire minimum (Cisneros Sosa, 1985, p.62). Les anciens locataires ont alors dû retrouver un logement le plus souvent dans les périphéries urbaines, leurs revenus ne leur permettant pas de se réinstaller sur place. Les logements détruits étaient pour une grande majorité des *vecindades* et, après leur destruction, la valeur du terrain s'en trouva majorée. Les prix moyens des terrains en bordure des *ejes viales* ont été multiplié par cinq (Flores Juarez, Brizuela, 1988 cité par Melé, 1998, p. 97). Par extension, les *ejes viales* ont ainsi créé de nouveaux pôles de centralité et surtout de nouveaux espaces valorisés où les prix du mètre carré ont véritablement flambé.

Il est à noter pourtant que la valorisation des terrains le long des grands axes, si elle est souvent prévue par les propriétaires et les investisseurs et semble aller de soi, n'est pas toujours vérifiée. Le cas du prolongement du Paseo de la Reforma (1964) vers le nord et vers l'ensemble de logement de Tlatelolco est un contre exemple frappant. L'investissement du grand capital et la tertiarisation de l'axe ne se sont pas réalisés. Les raisons invoquées de ce ratage sont l'absence de projet urbain pour transformer l'espace privé le long de la nouvelle voie, la présence de quartiers populaires peu denses, les espérances démesurées des petits propriétaires qui voyaient dans leurs terrains réduits l'assise d'une nouvelle tour Latino-américaine et ont préféré attendre des investisseurs, stérilisant ainsi les trop petits lots situés en bordure du Paseo (Tomas, 1988 et Melé, 1998, p. 97). L'intégration

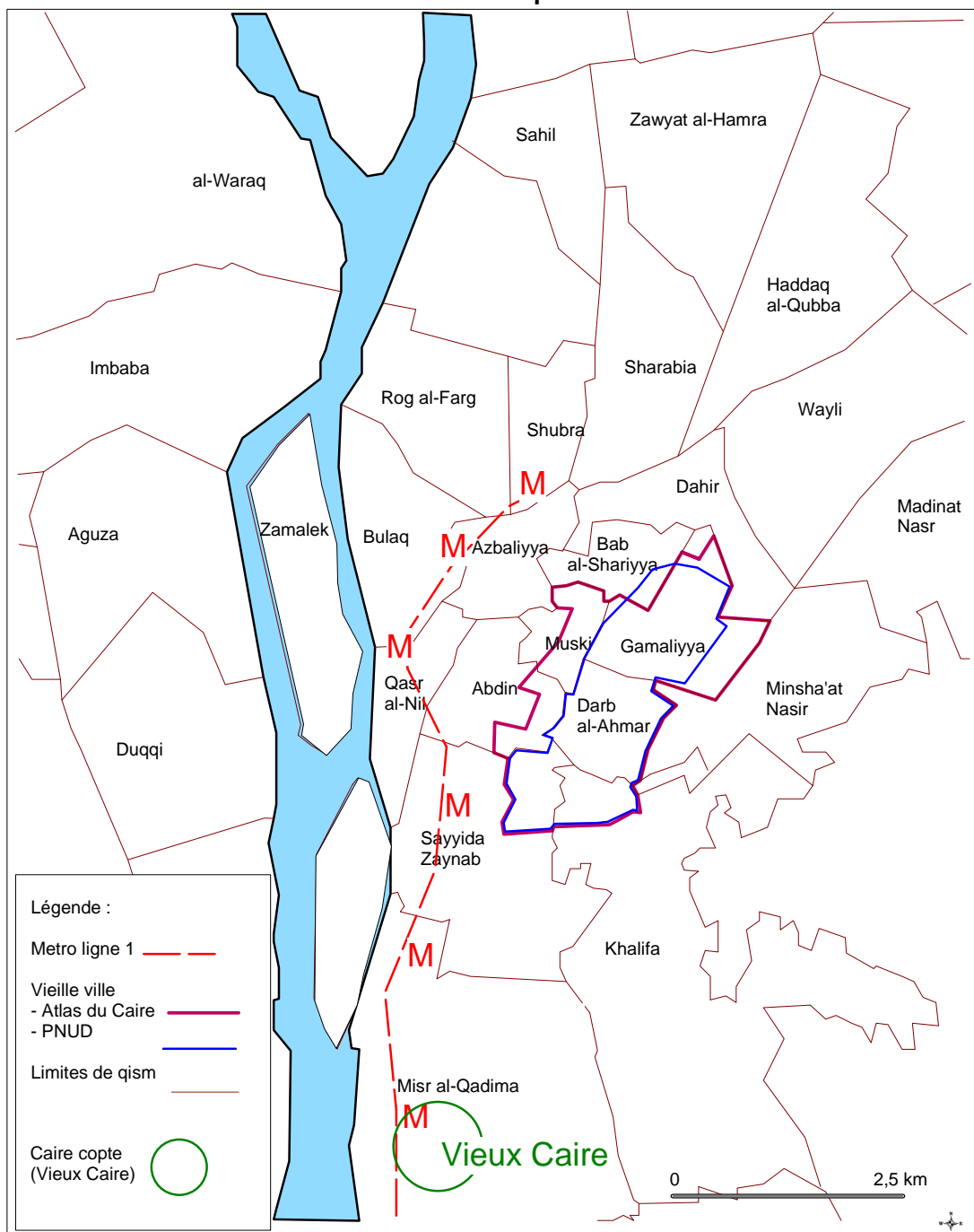
du cette portion de l'axe de Reforma aux pôles de centralité qui se sont développés vers le sud (Chapultepec, Polanco puis Santa Fé) reste encore actuellement un des enjeux majeur à l'échelle de l'agglomération mexicaine. Cet exemple permet de relativiser le rôle des grandes percées dans la hausse de la valeur foncière des terrains de proximité. Néanmoins, dans les espaces qui nous intéressent, leur avantage est de posséder déjà une vocation de centralité où les densités, commerciales ou résidentielles, sont élevées. On peut alors avancer que, si un certain nombre de critères sont réunis, la valorisation des terrains est assurée. Pour exemple, nous citerons la présence dans l'espace historique de Mexico de plusieurs *plazas comerciales*⁴⁷. Les *plazas comerciales* n'ont pas toutes eu la même histoire et surtout le même succès. Celle qui se révèle être la plus dynamique se situe le long de *l'eje vial* ouest, Lazaro Cardenas. Véritable fourmilière humaine, les commerçants installés là n'ont pas à se plaindre du changement. Bénéficiant d'une localisation favorable, d'un environnement commercial appréciable, les emplacements à l'intérieur de la *plaza* sont évidemment plus prisés que ceux d'autres *plazas* situées dans des rues dites classiques de l'intérieur du centre historique. La *plaza commerciale* de la rue Tacuba est un autre exemple de réussite. La présence de la station de métro Allende à proximité nous renseigne sur l'effet d'entraînement que peuvent avoir les sorties du métro dans l'espace historique.

Les métros

Les constructions du métro au Caire et à Mexico, réalisées avec l'aide de la France dans les deux cas, entraîne également des modifications dans la structure foncière du centre. Les flux de personnes sont tout d'abord modifiés et entraînent une hausse de fréquentation dans les rues proches des sorties de métro. Les sorties proprement dites deviennent alors des points d'ancrage pour le commerce illégal et l'on voit fleurir, dans les deux centres, de nombreux étals ambulants dont la présence est parfois perçue comme nuisible. Cette caractéristique est commune aux deux villes. A Mexico, les lignes de métro sont nombreuses (carte 1-27) et traversent le centre historique suivant des axes nord-sud et est-ouest. Au Caire, le métro (ligne 1, ouverte depuis 15 ans) ne traverse pas le cœur de la vieille ville et

⁴⁷ Marchés couverts construits dans les années 1990 pour relocaliser les marchands ambulants.

Carte 1-26 : Ligne de métro n°1 et localisation de la vieille ville et du Caire copte



La station de métro Mar Girgis, dans le Vieux Caire, au sud de l'agglomération permet une bonne accessibilité du quartier copte, augmentant ainsi le nombre de visiteurs et permettant une valorisation du quartier à forte valeur touristique. La zone est actuellement en pleine restauration : musée, façades, église et rue Mar Girgis (photo 1-34). Le projet de réhabilitation de la rue Mar Girgis, menée par Mona Zakariya (architecte), a permis la restauration des façades de la rue.



Photo 1-34 : Station de métro de Mar Girgis dans le sud de l'agglomération. A droite, l'église Saint Georges. Plusieurs cars de touristes attendent devant les monuments et le musée du Caire copte. ES, 1999.

Les habitants de la rue ont profité de cette opportunité pour implanter des petits commerces, cafés et points de ravitaillement pour les visiteurs. Si nous considérons que la première étape de la valorisation du foncier peut être dans certains cas une transformation progressive des usages des sols (du résidentiel au commercial), la rue de Mar Girgis illustre clairement ce processus. L'ensemble du quartier est pourtant loin de bénéficier des mêmes retombées et reste pauvre (état du bâti dégradé dès que l'on s'éloigne de la rue Mar Girgis). La question serait alors de savoir si dans quelques années, la valeur foncière des édifices restaurés aura augmenté et quel sera l'effet d'entraînement d'une telle opération sur le quartier.

Ces exemples nous montrent que la hausse de la valeur foncière dans les centres urbains denses est liée à un croisement de facteurs qui diffèrent selon les espaces

et les époques⁴⁸. La seule station de métro Mar Girgis n'est pas un facteur suffisant à la valorisation des sols. Sa combinaison avec un plan de réhabilitation de l'habitat et avec un projet de valorisation du patrimoine historique peut par contre être estimée comme un début de valorisation foncière, par le biais de la mise en valeur touristique.

B) La propriété foncière des espaces historiques au Caire et à Mexico : typologie

Le marché immobilier des centres historiques est un phénomène complexe qui varie suivant plusieurs critères. Pour en saisir toutes les nuances, il est nécessaire de définir des sous ensembles tant spatiaux (délimitant des zones ou des quartiers) que suivant l'usage des sols (habitats, commerces...). Le type de bâtiment étudié (monuments, immeubles récents...) est également à prendre en considération.

Nous avons choisi de croiser les typologies urbaines du Caire et de Mexico suivant un ordre croissant de la valeur foncière (faible valeur foncière ; moyenne valeur foncière ; forte valeur foncière). Nous effectuerons des rapprochements qui nous permettront de confronter les deux espaces dans une perspective comparative sans pour autant augurer de la similitude complète entre deux phénomènes éloignés.

Au niveau méthodologique toujours, il faut préciser qu'il ne s'agit ici que d'un instantané de la structure foncière des deux centres. Il est indispensable de le mettre en relation avec l'histoire urbaine. Nous nous appuyons, pour cette typologie, sur différentes sources : les textes scientifiques, déjà produits au cours des dernières années par des chercheurs ou des institutions, seront complétés par des enquêtes personnelles réalisées lors des séjours successifs dans les deux villes. Les réponses apportées n'ont pas l'ambition d'être exhaustives et ne reflètent parfois qu'une partie de la réalité foncière très complexe de ces espaces.

⁴⁸ Pour l'impact du réseau du métro du Caire sur la dynamique des agglomérations desservies, nous renvoyons aux études de l'OUCC, CEDEJ (JC Depaule, C Barge, Tastevin, lettre d'information de l'OUCC, Janvier 2002, nouvelle série n° 2)

a) Les terrains à faible valeur foncière

Sous cette première catégorie, nous pouvons classer un certain nombre d'édifices. Pourtant, une première mise au point est nécessaire. Nous ne parlons pas de faible valeur foncière du terrain à proprement parler mais plutôt de la faible valeur de la construction située sur ce même terrain. En effet, la position centrale de ces espaces historiques, la présence de commerces rendent dans une certaine mesure tous les terrains potentiellement valorisables. Il faut donc distinguer valeur immobilière, ou valeur de la propriété bâtie, et valeur foncière des terrains, des sols.

La plupart des édifices des centres historiques de Mexico et du Caire qui ont une faible valeur immobilière sont des édifices dégradés ou sous le coup d'une loi spécifique (blocage des loyers ou propriété waqf). Les fonctions de ces édifices de faible valeur sont essentiellement résidentielles. Les *vecindades* entrent dans cette catégorie même si nous pouvons différencier plusieurs types de construction.

Les premières *vecindades* rencontrées sont celles qui sont nées de la transformation des édifices historiques coloniaux en habitat multi-familial de location. Le processus de transformation des usages originaux (palais, habitations nobles et bourgeoises dévolues à une seule famille) vers des usages résidentiels pour familles pauvres est commun aux deux villes. Le terme de *vecindad* est le nom qui leur est donné à Mexico par analogie avec les *vecindades* dites classiques qui seront construites à la fin du XIX^e siècle. Au Caire, nous n'avons pas de vocabulaire spécifique pour ce type d'usage résidentiel dans des monuments historiques. Pourtant le processus est le même. La caractéristique de ce type d'habitat est la transformation sauvage de l'architecture intérieure de l'édifice (construction d'entresols, partition des pièces, mezzanines dans les édifices bénéficiant d'une hauteur de plafond, mauvais entretien, manque de sanitaires et d'équipements...). Le caractère légal ou illégal de ces occupations dépend de la date de transformation des usages. Les *vecindades* de Mexico ont été transformées assez tôt, à la fin du XIX^e siècle, et les habitants sont souvent locataires de leur appartement. D'après l'étude de Coulomb (1991), les personnes habitant ces édifices coloniaux sont bien intégrées au marché du travail et ont des revenus plus élevés que les habitants des *vecindades* dites classiques. Les édifices sont

fortement détériorés et bénéficiaient pour la plupart de loyers bloqués. Au Caire, les édifices historiques appartiennent à 95 % au ministère des Waqfs et à 5 % au Conseil Supérieur des Antiquités. Les loyers pratiqués dans ces édifices ne sont pas élevés et l'occupation de certains monuments n'est pas permise. D'après l'étude du PNUD (1997) on dénombre 292 monuments : 35 de ces édifices ont subi des surélévations illégales, 17 sont occupés illégalement, 237 ont des ajouts illégaux. Le nombre de monuments loués à des particuliers ou à des marchands est de 106, soit plus d'un tiers. L'usage résidentiel dans certains édifices n'est par ailleurs pas usurpé. Les *rab'*, qui étaient destinés au logement des classes moyennes ont, en partie, gardé cette fonction résidentielle. Les rez-de-chaussée sont par contre utilisés pour des activités commerciales et artisanales. Le mauvais état de ces monuments n'est pourtant plus à démontrer et rares sont les édifices restaurés qui continuent d'héberger leur anciens locataires. Autre type de monument historique destiné en partie à l'habitat, les *wakala*, se rapprochent dans leurs fonctions résidentielles des *vecindades* dites classiques que nous rencontrons à Mexico.

Ces deux architectures sont organisées autour d'une cour intérieure. La *wakala* au Caire était partagée entre des activités commerciales et artisanales, ouvrant sur l'espace intérieur, et le logement temporaire des voyageurs et négociants de passage dans la capitale. La mixité des usages de ces édifices, que nous appelons dans d'autres pays orientaux les caravansérails, n'a pas entièrement disparue. Les *wakala* les plus éloignées de la zone touristique continuent d'héberger des habitants, quand l'état de conservation des étages supérieurs permet une telle occupation, les rez-de-chaussée servant pour la plupart à la petite industrie (coupe du bois par exemple près de Bab Zuwayla), à l'artisanat ou comme entrepôt. Dans la majorité des cas, ces édifices sont en très mauvais état et leur valeur historique ne compte pas pour les populations qui les utilisent. Les très bas loyers et le manque d'entretien ne favorisent pas une utilisation différente. Au Caire, seule une dizaine de *wakala* a été réhabilitée et les habitants ont cédé la place aux activités de commerce et d'artisanat. C'est le cas de la *wakala* al-Ghûrî proche de la rue al-Azhar. Les *wakala*, restaurées ou non (comme la *wakala* al-Qutn à l'intérieur du Khan), situées à proximité de la zone touristique, voient leur valeur foncière valorisée, même si de part leur appartenance aux waqfs, le loyer est sensé

être toujours très bas. Nous verrons dans la catégorie suivante les mécanismes souterrains de cette valorisation des commerces.

Parmi les édifices présentant peu de valeur immobilière, citons également les *vecindades* dites classiques, construites dès la fin du XIX^e siècle et jusque dans les années 1930 par des promoteurs mexicains. Cette production de logements de location bon marché avait pour objectif de répondre à la forte demande de logements générée par l'immigration rurale. Les débuts de l'industrialisation ont favorisé la localisation de *vecindades* dans une zone proche de la première *traza* coloniale. Les *vecindades* dites classiques (Coulomb, 1991, p. 35) ont ainsi formé ce qui fut par la suite appelé le « fer à cheval des taudis » dans les quartiers nord (Lagunilla, Garibaldi., Tepito...), ouest (Merced...) et sud (Las Vizcainas, Mesones...) du centre historique de Mexico. Les conditions de vie de ces *vecindades* ont souvent été présentées comme sordides par plusieurs auteurs. Dans *Les enfants de Sanchez*, Oscar Lewis, anthropologue américain, assimile ces *vecindades* à la culture de la pauvreté.

« Et maintenant ma viejita, ma petite vieille, est morte. Elle habitait un modeste petit nid plein de poux, de rats, de crasse, d'ordures, caché dans les plis de la belle robe de cette dame élégante qu'on appelle Mexico » (*Une mort dans la famille Sanchez*, p. 77).

« Ignacio et Guadalupe emménagèrent dans la *vecindad* des Panaderos où ils louèrent un logement au n° 1 pour 14 pesos par mois. C'était une grande pièce et la seule qui fut munie d'une fenêtre. La *vecindad* elle même était fermée par une grille avec une porte d'entrée. Lorsque la grille s'effondra le propriétaire la fit enlever laissant la *vecindad* complètement ouverte sur la rue. Il ne la remplaça qu'en 1962 après que le propriétaire eût divisé la pièce en deux pour en louer l'autre moitié. » (Oscar Lewis, *Les enfants de Sanchez*, 1963).

La majorité des habitants des *vecindades* ne bénéficie que d'une pièce, voire d'une moitié de pièce pour se loger (de 15 à 25 mètres carrés). Elles sont réparties autour du patio et desservies par un escalier central. La promiscuité est la règle. Avec le temps, l'espace central s'est de plus en plus réduit, pour gagner en rentabilité si l'on se place du côté des propriétaires (le patio devenant un étroit couloir) et pour gagner de l'espace du point de vue des habitants (par adjonctions illégales de pièces construites en matériaux de récupération par les locataires). Les

adjonctions de pièces sur les toits (*azotehuela*) sont également une grande caractéristique de ces logements. Les points d'eau sont réduits et les sanitaires en commun. Le processus de détérioration de ces *vecindades* est simple à expliquer. La valeur mobilière ne représentant plus rien, les propriétaires ont pour objectif d'expulser les habitants et de détruire la construction pour rentabiliser au maximum le terrain. La valeur du sol dans le centre ville est en effet élevée. Conséquences de ces stratégies peu recommandables, les terrains rasés de leurs *vecindades* deviennent des parkings, ou des immeubles neufs quand le propriétaire a les moyens de reconstruire et de transgresser quelques lois... Cette situation foncière bloquée, génératrice de dégradation du paysage urbain, a été en partie résolue à la suite du séisme de 1985 par le biais des expropriations (Cf. Partie IV). Les propriétaires ont été indemnisés et cette opération a permis aux locataires d'accéder en pleine propriété à un logement réhabilité ou reconstruit.

Les mécanismes d'adjonction de pièces (pour la cuisine ou pour le couchage) sur les toits ou dans le patio des *vecindades* sont également présents dans la vieille ville du Caire.

Les *hawsh* (enclos) se définissent comme des logements populaires construits en matériaux précaires et occupant généralement les fonds d'impasses, les cours ou les rues. Ils surplombent aussi les édifices historiques comme le souligne Philippe Panerai et Leïla Ammar dans le cas de la *wakala* al Sabun (*wakala* du savon). Constitués d'une seule pièce, les *hawsh* sont le type même de l'habitat dégradé insalubre présentant des risques pour les populations. Tout comme les *vecindades*, ces logements sont rangés dans la catégorie des logements dangereux. Les personnes les plus démunies y vivent dans l'attente d'un logement plus sain et d'une éventuelle relocalisation (suite aux écroulements des immeubles) dans leur quartier. Nous ne pouvons parler de propriété foncière légale pour ce type de bâti informel mais plutôt d'appropriation. Craignant constamment une expulsion (expulsion d'une mosquée ou expulsion d'un monument historique que l'on doit réhabiliter, comme le cas de l'ex hôpital de Betlemitas à Mexico), les habitants vivent dans la précarité et dans l'attente d'une aide éventuelle du gouvernement ou du propriétaire.

Au Caire, la maison délabrée représente un espace-type (Madœuf, 1997, p. 164) récurrent dans les descriptions des romanciers. Elle est oubliée des hommes et

caractérise « le fond de la ville », l'extrême pauvreté, là où tous les espoirs semblent avoir disparus. Dans son roman *La maison de la mort certaine*, Albert Cossery nous dresse le portrait d'une vieille bâtisse située dans les quartiers pauvres proches de la Citadelle et des cimetières. D'après les légendes, elle daterait de mille ans et semble si délabrée qu'elle risque de s'écrouler au moindre mouvement de l'air. Les habitants vivent en sursis d'une catastrophe. Le propriétaire fait des promesses de restauration qu'il n'a nullement l'intention de tenir et vient seulement pour recouvrer les loyers dérisoires des habitants. Tout y est caricatural : les personnages, l'état de la maison, le propriétaire. La résignation des habitants se mêle à la peur que suscite la maison chez leurs voisins qui n'osent pas l'approcher. Seule la dernière phrase du roman annonce un éventuel mouvement de révolte chez les êtres les plus démunis et les plus désabusés de la ville :

« La maison s'écroulera sur nous, dit Abdel Al. Mais nous sommes nombreux. Elle ne tuera pas tout le monde. Le peuple vivra et saura venger tous les autres. » (Cossery,...)

Pour résumer cette approche catégorielle des édifices à faible valeur foncière, nous pouvons avancer qu'ils correspondent à certains de ces critères : les édifices sont fortement dégradés, voire en ruine ; leurs valeurs locatives (puisque'il s'agit en très grande majorité d'immeubles de location) ont été contrôlées par des lois ou des institutions ; ils se situent dans les zones les plus populaires, ou les endroits les moins accessibles (fond d'impasse pour le Caire) des deux espaces historiques. Cette dernière caractéristique, non encore évoquée, est déterminante dans la valeur des sols et des loyers. Plus le quartier est populaire, réputé dangereux et mal famé, plus les valeurs locatives sont basses. Les quartiers qui jouissent à Mexico d'une très mauvaise réputation sont ceux de Tepito et de la Merced. D'une manière plus générale, les quartiers de l'est du centre historique de Mexico (est, nord-est et sud-est) sont moins bien cotés que les quartiers situés globalement à l'ouest.

Pour donner un exemple de blocage institutionnel et de prix locatifs dans la vieille ville du Caire, citons Bernard Maury, architecte français spécialiste de la restauration des monuments islamiques :

« Le problème principal de la vieille ville est la propriété waqf. La quasi totalité (95 %) des monuments est waqf. Ils ne font strictement rien pour entretenir leurs bâtiments. C'est un fait réel, les waqfs bloquent. Il n'y a pas de vente, pas d'entretien, on ne peut pas acheter. Cet édifice du XIX^e siècle qui se trouve devant la maison Sennarî [la maison qu'il est actuellement en train de restaurer au sud de la vieille ville] et qui donne sur la rue est un immeuble waqf. Les gens payent 6 £E par mois de location pour un appartement de 200 m². Que voulez vous faire avec cela ? Le ministère des Waqfs ne peut pas entretenir, ne peut rien faire, ne peut pas mettre les gens à la porte car il y a des lois qui les protègent... et les locataires sont très contents et ainsi de suite... » (Interview réalisée le 8 décembre 1999 au Caire).

L'immeuble cité par Bernard Maury est en mauvais état mais reste habitable. Les familles semblent se contenter de ce *statu quo* et préfèrent ne pas payer de loyers trop élevés. Nous sommes confrontés à la même situation dans les *vecindades* de Mexico. La faiblesse des loyers a permis à certaines personnes (femmes seules, personnes âgées...) de rester dans leur quartier. Le prix moyen d'un loyer de *vecindad* est très peu élevé. Nous avons rencontré des personnes dont le loyer ne dépassait pas un pesos⁴⁹ (60 centavos), ce qui ne correspond finalement à rien puisqu'ils ne payent plus. L'immeuble est déclaré inhabitable depuis le séisme et le propriétaire semble avoir disparu. Quand l'édifice est restauré le loyer augmente (exemple de la *vecindad* n°40 de la rue Mesones, le loyer est de 600 pesos (pour 30 m²) à 1300 pesos pour un appartement plus grand.).

Restauration, usage commercial, transformation du paysage urbain et valorisation de la zone...quelles sont les raisons de la hausse de la valeur foncière, locative et mobilière des édifices présents dans les deux centres historiques ?

b) Les terrains à moyenne valeur foncière

Au-delà des ruines habitées, des maisons croulantes et de l'habitat sous contrôle, nous pouvons distinguer une catégorie de logements et d'échoppes habitables et même confortables qui, sans avoir une valeur mobilière élevée, participent pour une grande part au paysage urbain des centres anciens des deux villes.

⁴⁹ 1 € = 10 pesos mexicains (2002)

Dans les différents types de *vecindades* existantes dans le centre historique de Mexico, celles de construction plus récente, dites « nouvelles *vecindades* » (Coulomb, 1991) se caractérisent par des valeurs locatives nettement plus élevées que dans les autres *vecindades*. Ces *vecindades* de « location libre » ne sont pas tombées sous le coup de la loi de blocage des loyers de l'après guerre. Le temps passé dans ces logements locatifs, construits dans les années 1930-1950, est également plus court que dans les logements à plus faible valeur immobilière. Les personnes qui résident dans ces logements sont de ce fait plus jeunes que dans les *vecindades* classiques et les familles y sont également moins nombreuses. Si, d'une manière générale, l'état physique de ces *vecindades* plus récentes est meilleur et les loyers plus élevés, les conditions de vie restent de même nature (pièces petites, sanitaires communs et peu nombreux, promiscuité...). Destinées aux mêmes classes sociales que les logements décrits plus avant, les nouvelles *vecindades* présentent un coût locatif élevé surtout par rapport aux conditions offertes et aux personnes auxquelles elles sont destinées.

Les logements destinés aux classes sociales moyennes et basses (exceptées les plus pauvres) sont généralement des appartements situés dans des immeubles. Les superficies habitables sont parfois plus grandes et les coûts de location plus élevés que dans les *vecindades*. L'état physique des appartements varie énormément et il est impossible de donner des chiffres clairs à ce sujet. Dans des édifices peu entretenus, les loyers sont environ de 400 pesos (40 €) par mois pour une chambre et de 800 pesos pour un appartement un peu plus grand. Nos enquêtes dans le centre historique de Mexico nous ont confronté à des loyers plus élevés : 1500 à 1800 pesos par mois. Les dates de construction des immeubles s'échelonnent depuis les années 1930. Un changement d'usage est fréquent dans ces appartements aux loyers plus élevés. De résidentiels, ils deviennent commerciaux : ateliers ou entrepôts pour les appartements situés dans les étages, boutiques pour les rez-de-chaussée.

La difficulté à obtenir des réponses de la part des commerçants nous oblige à relativiser nos enquêtes. A partir des réponses claires que nous avons obtenues, un appartement transformé en atelier coûterait dans une rue chic et commerçante du centre (la rue Madero) environ 1700 pesos pour 28 m² aux étages et 10 000 pesos (1000 €) pour 40 m² au rez-de-chaussée, soit une valeur locative qui augmente de quatre fois pour les lots donnant sur la rue. Les boutiques donnant sur la rue sont

des boutiques chic et les loyers peuvent aller jusqu'à 20 000 pesos par mois en fonction de la surface louée. Le libraire de la rue Madero (n°17) nous explique que pour sa boutique de 80 m², il doit payer 13 000 pesos de loyer mensuel. Ce loyer est quelque peu inférieur à celui des boutiques de vêtement précédemment décrites. La moyenne pour les rues animées du centre historique de Mexico serait de 100 pesos le mètre carré avec les variations obligées en fonction des étages et de la situation commerçante de la rue. Les loyers les moins chers se trouvent dans les étages et étant de petites tailles. Ils sont souvent destinés aux ateliers et leur superficie ne dépasse pas les 30 mètres carrés. Les locaux qui se trouvent sur la rue sont évidemment plus chers et dans la rue Madero, ils oscillent entre 170 pesos du mètre carré et 250 pesos pour les commerces les mieux situés et les plus chic.

Dans la rue de Mesones, située au sud du centre historique, l'activité commerçante est également importante (carte 1-28). Pourtant, compte tenu de sa situation moins centrale, les loyers semblent moins élevés. Les commerces sont plus souvent associés à l'habitat alors que dans les zones les plus commerçantes, les ateliers ont généralement pris la place des habitants. Au numéro 59 de la rue Mesones (zone centre), un petit restaurant loue son local pour 8000 pesos, les appartements situés au-dessus sont en relativement bon état et ont quatre pièces. Ils sont loués 1800 pesos par mois. La plupart des réponses concernant le prix de location des appartements (plusieurs pièces) destinés à l'habitat présente des loyers de 1000 à 1800 pesos par mois. Les valeurs des locations de locaux à usage commercial oscillent quant à elles, fortement. Elles s'échelonnent entre 100 pesos et 200 pesos le mètre carré par mois. Ces variations s'expliquent en fonction de la bonne situation de la boutique (rues commerçantes, passage fréquent, possibilité de se garer, arrivée du métro, existence de projets de réhabilitation...) et de l'état de l'édifice. La rue Mesones est un bon exemple de rue intermédiaire. Mêlant à la fois l'usage résidentiel et le commerce, elle présente un état du bâti variable. Elle se spécialise à l'ouest dans le matériel hifi et la musique. Vers le milieu de la rue, proche de l'axe nord-sud 20 de Noviembre, on trouve beaucoup de restaurants allant de la simple *cantina* pour les habitués au restaurant plus chic et à la mode. La fin de la rue, plus à l'est, est le domaine des petits commerces : tissus, papier... D'après nos enquêtes, nous estimons que les prix locatifs des entrepôts sont à peu près équivalents à ceux des bureaux et des ateliers. Légèrement inférieurs aux baux

commerciaux, ils présentent néanmoins une rente bien supérieure à celle de l'habitat.

Carte 1-28 :

Profil de la rue Mesones, au sud du centre historique de Mexico



La rue Mesones nous donne un aperçu de prix moyens de la valeur des ventes des locaux commerciaux. Notre enquête a lieu au tout début de la rue non loin du grand axe Lazaro Cardenas. Cette portion de la rue Mesones est agréable, boisée, et en cour de valorisation. On y retrouve des magasins de musique et de hi-fi (photos 1-35 et 1-36).

Nous entrons dans une petite boutique d'électronique et le propriétaire répond pour une fois sans réticence à nos questions. Sa boutique se trouve dans un édifice colonial classé et réhabilité depuis six ans. Les locaux commerciaux qui se trouvent dans la cour, derrière, sont tous à vendre. Avant, il s'agissait d'appartement d'habitation mais depuis la réhabilitation, l'usage a changé. La valeur des locaux a augmenté avec le métro et le projet Alameda qui se développe à proximité. Les locaux qu'il nous fait visiter sont de taille fort différente : 46 m², 60 m², 85 m² et 200 m². Le prix du mètre carré est d'environ 5700 pesos (570 €), avec une variation faible en fonction de la surface : 5916 pesos pour le plus grand et 5500 pour les plus petits. Lorsqu'il s'agit de locaux commerciaux donnant sur la rue, la valeur moyenne du mètre carré augmente à 7000 pesos le mètre carré. Ce commerçant a donc dû déboursier 350 000 pesos pour sa boutique d'électronique de 50 m². Notre aimable interlocuteur nous explique qu'il n'a pas bénéficié d'aide au crédit et qu'il a dû sortir tout l'argent d'un seul coup.

La valeur foncière du quartier continue par ailleurs d'augmenter à raison de 10 à 20 % tous les deux ans. Cette hausse de la valeur foncière est le résultat du processus de valorisation de la zone et de son caractère commercial de plus en plus marqué.

Photos 1-35 et 1-36 : Dans la rue Mesones, partie ouest. Le première photo représente un édifice colonial récemment restauré. Une affiche précise que les locaux sont à céder pour l'ouverture d'un commerce (bar ou restaurant), indiquant les numéros de téléphones. Deuxième photo, un édifice de style français construit au XXe siècle. Les fenêtres sont en mauvais état et un magasin de disque a pris place au rez-de-chaussée. ES, 1998.



La présence de plus en plus grande de ces entrepôts est visible surtout vers le sud-est du centre historique. L'ancienne zone du marché de gros de la Merced accueille un grand nombre de ces usages inquiétants pour les monuments. L'entrepôt de marchandises fait en effet peser sur l'immeuble un poids extrêmement lourd que les édifices, surtout lorsqu'ils sont en mauvais état, ne sont pas en mesure de supporter sans dommage. Cet usage a donc pour conséquence d'altérer encore un peu plus les édifices et plus spécialement les monuments historiques. L'objectif des politiques seraient de rendre leurs usages

résidentiels à ces étages supérieurs mais la loi du marché foncier vient contrer ces initiatives. Les habitants qui continuent de vivre dans ces quartiers travaillent généralement dans la zone centrale. Bénéficiant de peu de ressources, ils ne souhaitent pas voir leurs loyers augmenter, d'autant qu'aucune aide à la personne n'est envisagée pour supporter ces hausses du coût locatif. Les classes moyennes ne souhaitent pour l'instant pas s'installer dans le centre historique de Mexico, pour des raisons sécuritaires et d'image du quartier, les hausses de la valeur foncière passent donc tout naturellement par un changement d'usage des sols.

Seules les mesures prises au lendemain du séisme de 1985 ont permis une valorisation foncière tout en gardant les populations sur place grâce à une aide au logement. Les lots furent expropriés par le gouvernement (en majorité des *vecindades*) et les logements qui purent y être reconstruits ou réhabilités furent mis en vente pour permettre aux anciens locataires de devenir pleinement propriétaires de leur logement. Le financement du programme fut pris en charge par le gouvernement fédéral et grâce à un prêt de la BIRD⁵⁰. Les subventions furent importantes mais les habitants durent quand même rembourser l'achat de leur logement. Les remboursements devaient s'effectuer sur huit ans et ne devaient pas dépasser 20 à 30 % du salaire minimum mensuel de 1985 (1250 pesos). L'achat d'un logement décent a fait augmenter le budget familial destiné à l'habitat. Les personnes bénéficiant de loyers bloqués furent les plus réticentes à cette augmentation. Mais la plupart des habitants ont estimé que l'amélioration des conditions de vie rendait acceptable une telle augmentation (Melé, 1998, p. 126). La valeur de ces nouveaux logements réhabilités et reconstruits par le programme RHP⁵¹ a été valorisée. Le prix du mètre carré dans ces nouveaux logements est maintenant plus élevé que dans les *vecindades* dégradées qui ne bénéficièrent pas des mesures d'expropriation.

Au Caire, seuls les immeubles de construction récente et le plus souvent illégaux échappaient à la loi de blocage des loyers. Dans les enquêtes réalisées dans la vieille ville du Caire, le montant du loyer va de quelques livres à une vingtaine de

⁵⁰ BIRD : Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement.

⁵¹ RHP : *Rehabilitación Habitacional Popular*

livres⁵² pour des appartements moyens (plusieurs pièces). Il en est de même pour les boutiques. Une petite échoppe de 9 mètres sur 3 dans le quartier des tentures près de Bab Zuwayla, communément appelée le Khiyamiya, a un loyer de 35 £E par mois. L'occupant de la boutique explique que le contrat de location avec le ministère des Waqfs date de 1952. Il était à cette époque de 40 piastres⁵³. Aujourd'hui, la boutique n'est pas sous louée à quelqu'un d'autre, mais le commerçant, Hesham, estime la valeur de son local à 100 000 £E, soit près de 22 000 €. Dans les artères les plus commerçantes de la vieille ville, les appartements, qu'ils appartiennent aux waqfs ou non, sont également souvent transformés en entrepôts.

L'exemple de la *wakala* Hag Saïd Pacha, quelque peu à l'écart de la grande rue al-Muizz et proche du complexe al-Ghûrî, est assez révélatrice des pratiques foncières de la vieille ville du Caire. Interviewé en 1999, le propriétaire d'un petit café, à l'intérieur de la *wakala*, nous explique les prix du foncier dans l'édifice. L'étage de la *wakala* Hag Saïd Pacha qui était auparavant habité, n'héberge plus actuellement que des entrepôts. Les grandes pièces ont été subdivisées au point qu'aujourd'hui, il n'y a pas moins de 192 petits locaux pour entreposer les marchandises (souvent des tissus pour le souk tout proche). Le loyer officiel pour ces petits locaux était de 51 piastres puis il est passé à 8 £E.

Officieusement pourtant, la jouissance de ces petits locaux est de 300 £E par mois. Le monument est en très mauvais état et, dans la cour, des sacs de marchandises attendent d'être acheminés. Le café est composé de quelques chaises et d'un local construit en dur sur le sol irrégulier de la *wakala*. La construction, datant de 1982, n'est pas légale bien que le patron assure qu'il a pu établir après-coup, un contrat d'intérêt avec le Ministère des waqfs. Cela lui permet de rester, mais ne lui donne aucun droit de propriété. Le loyer du local du café était de 27 £E par mois avant 1998, puis il est passé à 133 £E lorsque l'édifice a été transféré sous la responsabilité du HCA⁵⁴. La clientèle du café de la *wakala* est essentiellement égyptienne (photos 1-37 et 1-38).

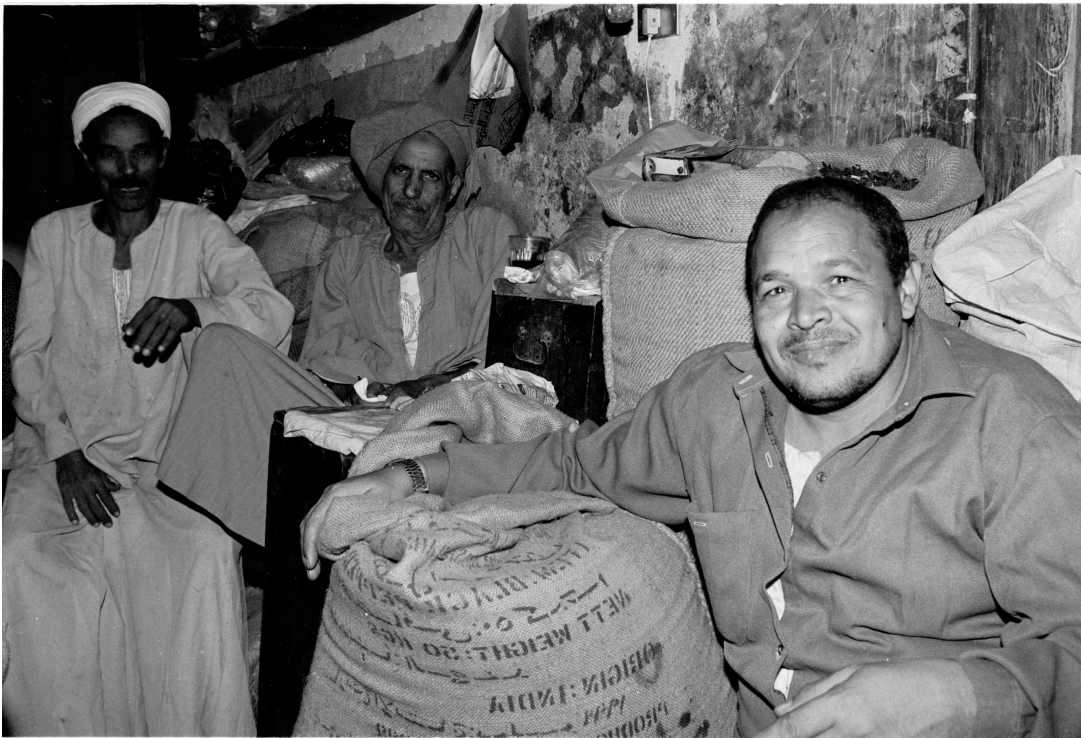
⁵² 1 € = 4,54 £E en 2002.

⁵³ 100 piastres = une livre égyptienne

⁵⁴ HCA : Haut Conseil des Antiquités.



Photos 1-35 et 1-36 : Interviews dans les cafés de la vieille ville du Caire. Portraits des habitants et des commerçants dans les intérieurs des édifices. Ci-dessous, les sacs de marchandises servent de sièges lors d'une pause. EB, 1999.



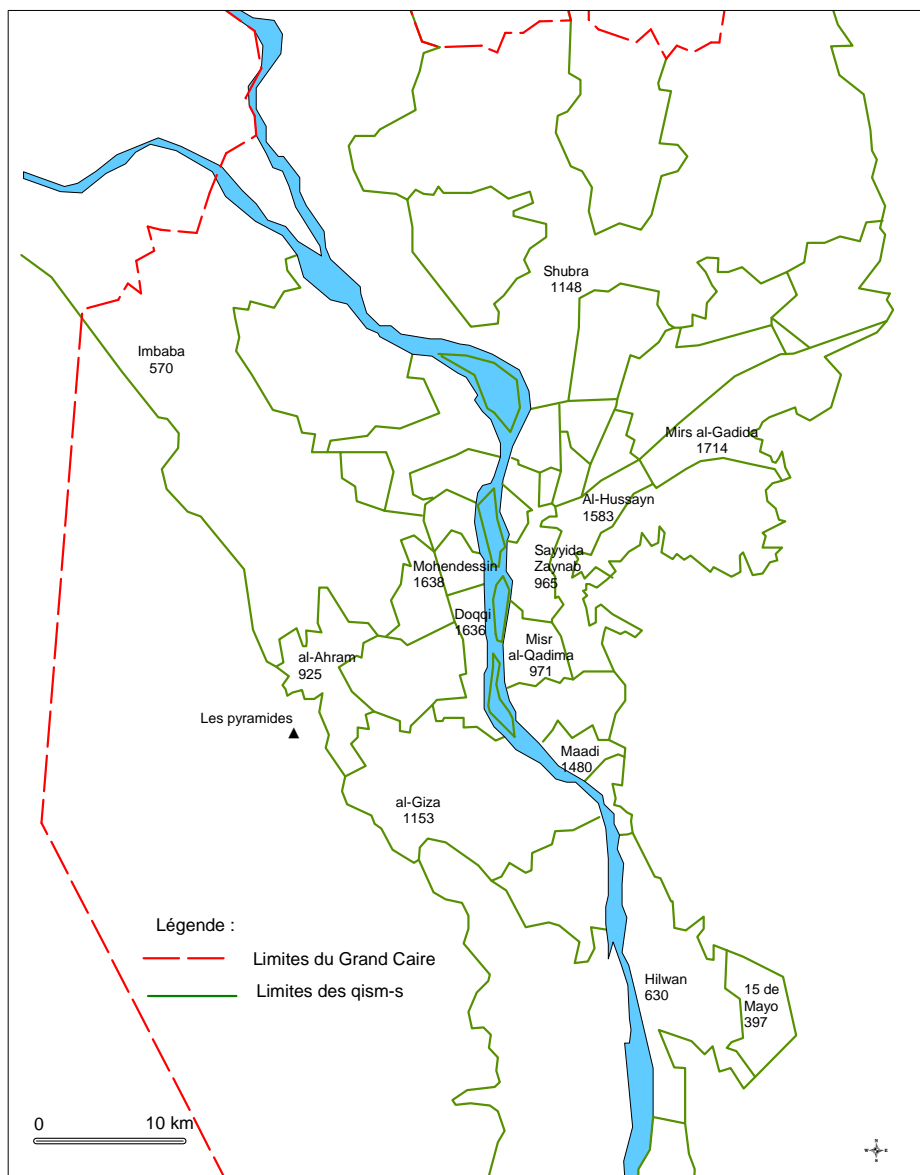
L'écart entre les prix locatifs officieux et les prix officiels est grand. Les pratiques de détournement de la loi et les pratiques d'arrangements entre acteurs sont également la règle. Les prix de vente du mètre carré, tout comme les prix de location, varient en fonction de la pression foncière des quartiers. Les terrains centraux et commerçants des centres historiques du Caire comme de Mexico n'échappent pas à la spéculation foncière.

D'après l'étude du PNUD (décembre 1997) le prix moyen du mètre carré dans la vieille ville du Caire varie de 500 à 4000 £E (équivalent de 110 € à 880 €) suivant l'accessibilité et les possibilités financières susceptibles de se développer. Les valeurs foncières que nous appellerons « moyennes » varient entre 500 et 1000 £E le mètre carré. Il s'agit des terrains situés à l'intérieur des haras (quartiers) et qui sont éloignés des grandes artères commerçantes. Mais même à l'intérieur du tissu urbain hérité, les bénéfices des propriétaires sont supérieurs lorsqu'ils modifient l'usage des sols au profit des activités commerciales. Les stratégies pour détruire les édifices d'habitation peu rentables et reconstruire des immeubles neufs de cinq ou six étages sont communes et finalement assez représentatives d'une situation où la spéculation foncière est amorcée. La valeur des terrains du Caire augmente et les immeubles neufs, déchargés des lois de contrôle des loyers, offrent les plus forts profits aux petits promoteurs. Au Caire, dans la vieille ville, la plupart des immeubles neufs sont construits illégalement (60 % des permis de construire dans la zone seraient obtenus illégalement d'après le PNUD). Ils se situent souvent en retrait de la rue principale, dans les fonds d'impasse, sur l'emplacement d'un ancien édifice tombé en ruine. La rapidité d'édification de ces immeubles neufs est importante (construits généralement de nuit) et ils semblent échapper à toute limitation de hauteur. Les appartements neufs sont plus rentables à la location et moins contraignants au niveau de l'habitabilité. Dans une étude de la fin des années 1980⁵⁵, les auteurs notent que les immeubles destinés à accueillir des ateliers se renouvellent plus vite que les édifices destinés à l'habitation. Il est à noter également que les propriétaires des terrains qui font édifier un nouvel immeuble sont de petits propriétaires. Les grands promoteurs ne s'intéressent pas encore véritablement à la vieille ville. Les lois de protection du patrimoine interdisent en outre toute modification (et donc construction) autour d'un monument historique à raison d'un périmètre de 6 à 12 mètres (ordonnance de 1965). La concentration des monuments dans la vieille ville du Caire revient à classer une grande partie du tissu urbain et donc à multiplier les opérations illégales. Dans le quartier de Bâtniyya, ancien quartier de la drogue à la réputation la plus douteuse du Caire, on distingue de nombreuses demeures richement édifiées. Aucun doute que l'argent sale soit à l'origine de ces maisons aux

⁵⁵ Panerai P., Ammar, L, *Le Caire : observation sur le tissu ancien de la vieille ville*, Ecole d'architecture de Versailles, Facs. 18, 1991.

colonnes grecques et aux façades rutilantes. Les énormes 4x4 garés devant viennent également rappeler la présence de ces nouveaux riches dans un quartier pauvre.

Carte 1-29 : Indication sur quelques valeurs foncières dans l'agglomération du Caire
(Prix des appartements au mètre carré en livres égyptiennes
septembre 2001, source lettre OUCC n°2)



La spéculation foncière n'est pas encore acharnée dans l'ensemble de la vieille ville du Caire, et mis à part quelques quartiers très touristiques comme al-Husayn (autour du souk du Khan el Khalili), les prix de vente du mètre carré sont d'une valeur moyenne par rapport à l'ensemble de l'agglomération (carte 1-29). Les quartiers les plus chers se trouvent sur la rive gauche du Nil, ainsi qu'au sud (Maadi) et au nord (Mirs al-Gadida). Les périphéries illégales (Imbaba) et même

les nouvelles cités construites dans le déserts (15 de mai) pratiquent des prix au mètre carré bien inférieurs. La position de la zone historique tend à inciter de plus en plus à la hausse des prix du foncier. Le phénomène étudié dans la vieille ville du Caire tend à corroborer le fait que cette spéculation foncière est zonale et se manifeste par un changement d'usage des sols, du résidentiel au commercial.

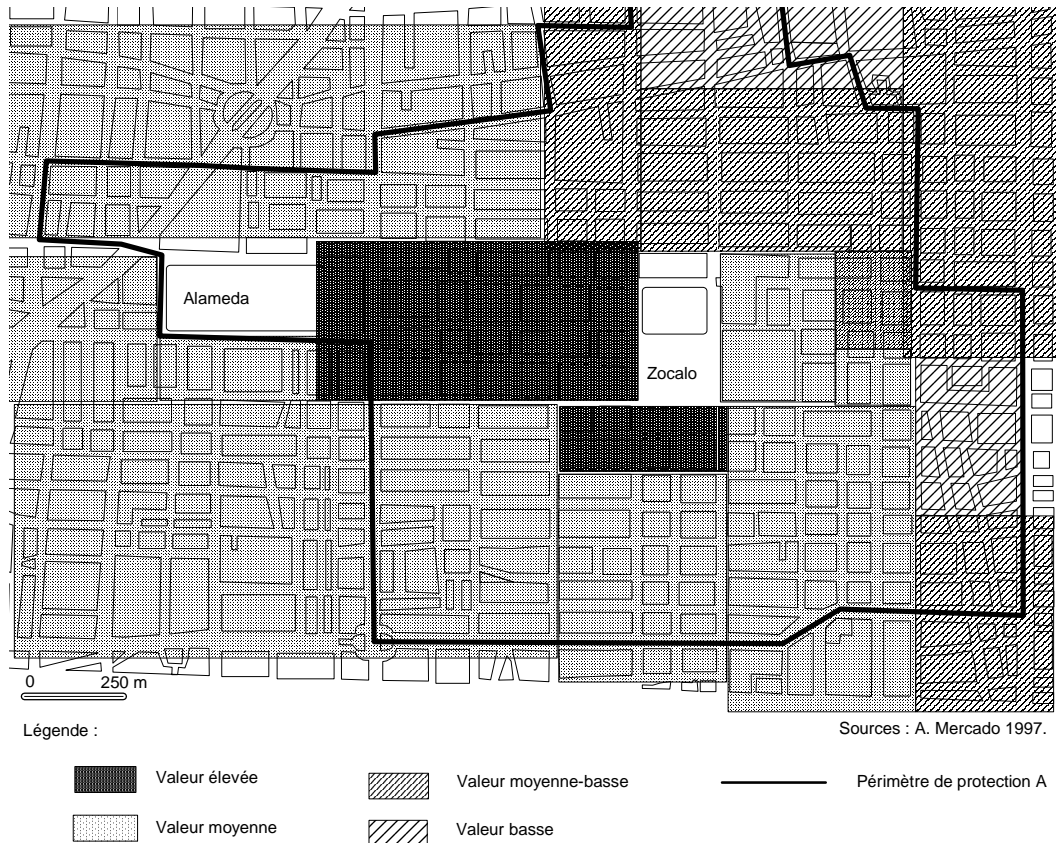
Cette conclusion est également la même dans le centre historique de Mexico. Les prix de vente du mètre carré sont plus élevés dans la partie ouest et sud-ouest de l'agglomération mexicaine. La position centrale de la zone historique est le premier élément lié à l'augmentation des prix de vente des locaux commerciaux et des appartements. Véritable cœur de la cité, tant politique que symbolique, le centre historique, malgré la mauvaise réputation qui lui est parfois attribuée, reste un espace convoité. Cet attrait pour le centre historique est plus visible depuis la mise en place de plans de reconquête urbaine, consécutive de la prise de conscience de l'importance du patrimoine bâti. Sans en faire véritablement la zone la plus chère et la plus convoitée du marché de la métropole mexicaine, le centre historique commence à voir flamber les prix du foncier dans certaines zones bien spécifiques.

c) Les terrains à forte valeur foncière

Les locaux, boutiques, appartements ou entrepôts à forte valeur mobilière se situent dans des zones bien précises et bien identifiées dans les deux centres historiques. Les usages de ces locaux sont le plus souvent commerciaux (boutiques dans le souk le plus célèbre d'Égypte, magasins dans les rues très en vogue du *corredor financiero* de Mexico, ou plus simplement bureaux, banques, ateliers et entrepôts). La valeur des terrains n'est pas vraiment identifiable excepté lorsque qu'il y a reconstruction, phénomène assez rare. Nous parlerons donc plutôt de valeur immobilière, celle-ci étant forcément variable en fonction de l'étage, de la rue, du type de rue, de son « actualité » et du flot journalier de passants et promeneurs. Les valeurs commerciales des sols dans le centre historique de Mexico montrent (carte 1-30) une nette différence entre les parties ouest et sud-ouest et les parties nord et nord-est.

Carte 1-30 :

Valeurs commerciales des sols dans le centre historique de Mexico



Un simple exemple suffit à nous donner une idée de la hausse des valeurs foncières à la location dans certaines rues de Mexico. Nous avons parlé du corridor financier se situant entre le parc de l'Alameda et le Zocalo. Plus que cet espace, devenu un espace-test de la réhabilitation et le terrain privilégié de l'implantation des sièges de banque, c'est toute la zone centrale située à l'ouest du Zocalo qui bénéficie d'une certaine aura foncière. La rue Uruguay par exemple, située un peu au sud-ouest de la Grand Place présente un paysage composite où les immeubles en fort mauvais état joutent sans complexe les édifices coloniaux restaurés avec l'aide des programmes municipaux. Les prix de location sont de 600 pesos le mètre carré soit six fois plus que dans la rue Mesones et encore trois fois plus que dans certaines boutiques de la rue Madero. Sans parler de nouvelle zone « chaude » du centre historique, il convient pourtant de remarquer que les établissements qui s'implantent le plus communément dans la zone sont des bars, des boîtes de nuits et des restaurants à la mode. Leur durée de vie est pour l'instant éphémère : de un à deux ans. Les opérations sont pourtant rentables et d'autant plus importantes lorsqu'elles permettent parfois de réhabiliter une portion

du patrimoine colonial du centre historique de Mexico. Mais à côté de ces créations de restaurants et lieux de loisir à la mode, l'implantation de banques (sièges ou bureaux, centres d'exposition) sont des phénomènes plus durables (Cf. Partie IV).

L'espace historique devient donc par endroit un espace enjeu, valorisé et valorisable. Les logiques d'appropriation des lieux répondent à la loi du marché et peuvent être conflictuelles. Ainsi les grandes banques, et derrière elles tout l'ensemble des investisseurs privés, ont engagé une compétition pour s'approprier les édifices les plus prestigieux et les plus beaux de l'époque coloniale. Certains grands groupes américains investissent également dans le centre historique le long des axes les plus fréquentés. La société Mac Donald occupe ainsi deux édifices classés à des points stratégiques du centre. Le Mac Donald de la rue Madero est installé dans une maison coloniale, entièrement restaurée aux frais de la Société. Sa façade est recouverte de tezontle, la pierre rouge volcanique largement utilisée depuis les Aztèques, et les enseignes du restaurant sont devenues très discrètes. La façade de l'édifice est finalement assez bien mise en valeur, alors qu'à l'intérieur, les normes mondiales de l'architecture intérieure « macdonalisée » ont balayé la structure issue du passé colonial. Seuls quelques posters de décoration, représentant le Zocalo et la Cathédrale au XVIII^e siècle, nous rappellent que nous sommes bien à Mexico. Cet exemple nous pousse à la réflexion sur l'adéquation des formes anciennes aux nouvelles fonctions importées et internationales que nous traiterons dans la partie IV.

Pour donner un exemple concret de la valorisation foncière de certaines zones du centre historique, citons l'exemple d'un hôtel situé à proximité du Zocalo sur la rue Cinco de Mayo. Il s'agit de l'hôtel Holiday Inn Select, appartenant à une grande chaîne nord-américaine. L'édifice du XIX^e siècle est classé monument artistique de l'INBA⁵⁶ et les propriétaires l'ont acheté et restauré entièrement pour y implanter un hôtel de standing de 110 chambres. Le montant total du coût de l'opération (achat et restauration) a été de 7 millions de USD soit environ 50 millions de pesos de 1998.

⁵⁶ INBA : *Instituto Nacional de Bellas Artes*

Les mécanismes de la valorisation foncière dans le centre historique de Mexico sont liés à la valorisation économique et touristique de certaines zones. Le processus de patrimonialisation entraîne un changement d'usage des édifices, une tertiairisation et une internationalisation de l'ensemble de la zone, une éviction des petits propriétaires qui n'ont pas les moyens de mener à bien de coûteuses restaurations et bien sûr une hausse de la valeur foncière des terrains et de la valeur immobilière des locaux commerciaux...

Au Caire, les zones où les valeurs foncières sont les plus élevées sont celles qui sont directement liées au commerce et au tourisme. Cet ensemble à forte valeur foncière s'articule autour du point phare du commerce, le grand souk du Khan el Khalili. Les boutiques y sont chères, à l'achat et à la location et les marchands sont les plus riches et les plus prospères de la vieille ville. C'est dans cet espace que l'on retrouve la clientèle internationale et les plus grandes marges bénéficiaires que l'on peut espérer de la vente d'objets de souvenir. Les différences de prix et de rentabilité des boutiques varient forcément en fonction de l'emplacement et de l'accessibilité, de l'état de l'édifice et la renommée de l'endroit. Par exemple, la partie couverte du souk située près du célèbre café Fishawi, ou café des miroirs, est un lieu extrêmement visité et convoité. Une échoppe ici est plus rentable, donc plus chère, qu'une petite boutique perdue au fond du souk. La structure ancienne de ce marché privilégie les petites échoppes en longueur. Les marchandises débordent le plus souvent sur un passage étroit et couvert, encombré de piétons et interdit bien évidemment à toute circulation. Pourtant, signe de la prospérité de certains marchands, on voit de plus en plus de grandes boutiques. Elles sont généralement neuves et clinquantes. On y vend des marchandises de prix comme de la joaillerie et des objets en argent. Signe de l'évolution des temps, les vitrines sont en verre et les boutiques s'adaptent de plus en plus aux normes internationales (climatisation par exemple). La construction récente d'un petit *mall* de type super galerie de luxe dans le souk vient confirmer cette tendance. L'espace central est recouvert de marbre et forme un couloir d'accès vers différentes boutiques sur deux niveaux. Un escalier roulant permet d'accéder aux étages (encore inoccupés lors de notre visite). Les boutiques sont propres et chères à la location. A titre d'exemple, une échoppe dans la rue al-Muezz, grande artère commerçante passant par le souk principal se négocie à

l'achat à 5000 £E (1100€) le mètre carré (carte 1-29). Les prix augmentent quand l'on se rapproche du Khan et, d'après certaines personnes interviewées lors de nos enquêtes, atteindraient même des sommes astronomiques : soit vingt fois le prix décrit plus avant ! Il est difficile d'établir la véracité de ces propos recueillis dans le souk et l'étude de l'OUCC (lettre d'information n° 2, Janvier 2002) rapporte, d'après le site internet www.e-dar.com, (sites sur les valeurs foncières au Caire) des prix relativement similaires à nos enquêtes (1583 £E pour le quartier d'al-Husayn). L'exagération des prix donnés par quelques commerçants témoigne pourtant du décalage qu'il existe entre les prix moyens et les prix pratiqués dans le Khan très touristique. Quoi qu'il en soit le prix du foncier augmente en fonction de la localisation et les boutiques les plus chères sont regroupées dans les coins où les marchandises sont les plus précieuses : or, argent, pierres... Il est difficile de parler de location pour ces échoppes situées dans le souk du Caire. Le caractère ancien de la zone fait que la plupart des édifices, quand ils sont classés, sont sous le régime des waqfs. Les locations dans ces édifices sont donc illégales et ne s'effectuent que par pratiques détournées. On peut supposer qu'elles suivent l'évolution du marché foncier de la zone et se situent dans l'échelle des prix de la location parmi les loyers les plus élevés du marché. Un marchand interviewé lors de nos enquêtes nous affirme qu'il n'y a pas mieux pour devenir riche que le commerce de l'or dans la rue al-Muezz. Ces marchands, dont la fortune semble assurée, diversifient leur commerce et achètent d'autres boutiques dans les villes balnéaires de la côte du Sinaï. Avoir une bijouterie à Sharm el-Sheikh serait encore plus rentable qu'une boutique dans le Khan...

Les acteurs qui peuvent se permettre d'acheter ou de sous louer une boutique dans le Khan et dans les environs sont donc des commerçants riches. Les mécanismes de prêts, fort précaires, au Caire comme à Mexico, ne semblent pas en effet favoriser les personnes qui n'ont pas de financements suffisants.

Si la question des prêts fonciers est pertinente dans beaucoup d'études sur le marché immobilier dans différentes villes, elle reste quelque peu en suspens pour le Caire et Mexico. L'Etat se trouve parfaitement désengagé de cette problématique jouant, au mieux, le rôle d'un intermédiaire dans le cadre de certains programmes spécifiques (à la suite du tremblement de terre par exemple à Mexico) et le plus souvent aucun rôle. L'idée que l'on ne prête qu'aux riches se

vérifie donc dans les deux villes. A Mexico, l'inflation et la crise monétaire de 1994 sont en partie responsables de cet état de fait.

La valorisation du centre historique de Mexico peut prendre différents visages, qu'ils soient recommandables ou un peu louches. Le marché immobilier se trouve, dans tous les cas, stimulé par une nouvelle demande. La question serait alors de comprendre le rôle, comme moteur de la mutation du marché immobilier du centre historique de Mexico, que peut jouer le caractère patrimonial des édifices. La même question est transposable au Caire et les mécanismes de la valorisation foncière dans la vieille ville répondent-ils à d'autres facteurs que les facteurs économiques ?

Le portrait des paysages des deux villes dans cette première partie n'est que partiel, même s'il a le mérite de planter un décor qui nous sera nécessaire à la compréhension future de ces espaces. Comment en est-on arrivé à cet état des paysages ? Comment s'est construite, au fil des siècles, cette réalité de l'urbain et quelle a été la part de l'imaginaire dans la construction des centres anciens ? Modèle de ville, fantasma de ville, orientale, idéale, ville maudite ou ville adulée, Mexico et le Caire ont tour à tour été louées ou décriées par de nombreux auteurs. De cette histoire tumultueuse des représentations, la ville n'est pas sortie indemne. Plongeons dans les méandres de l'histoire pour découvrir cet espace qui fut pendant longtemps la ville dans son entier et qui se cherche actuellement un rôle au cœur de la métropole.

Deuxième partie

De la ville mère à la ville patrimoniale

Chapitre I :

Quand le centre historique était la ville...

A - La ville des premiers temps

Dans l'espace urbain des métropoles actuelles du Caire et de Mexico, la ville historique fait figure de confetti. Un confetti de l'espace urbain qui porte pourtant en lui l'histoire de la ville et, de cet « espace genèse » découle toute l'évolution future de la croissance urbaine. La vieille ville du Caire tout comme le centre historique de Mexico sont donc des espaces fondateurs. Des espaces que l'on qualifie d'*historiques*, d'*anciens*, de *vieux*, de *fatimides* ou de *coloniaux*, suivant les villes que l'on choisit, sont des espaces dans lesquels le rapport au passé est omniprésent et ambigu. La présence de ce passé, qu'il soit réel ou mythique, participe à la définition même de ces paysages et devient la caractéristique première qui les démarque des autres paysages de la métropole. Mais si cette caractéristique nous paraît aller de soi, elle est en fait paradoxalement récente.

Comment le fait d'être *historique* peut-il être récent ?

Bien sûr il y a ici une évolution de langage et la requalification des centres anciens comme « historiques » participe à la construction d'un discours et à un processus de patrimonialisation de la ville. L'espace, ponctué par la présence des monuments, devient un témoignage de l'histoire, un repère pour connaître la vie des générations disparues. Le processus qui consiste à requalifier la ville ancienne, à lui donner un statut particulier et prestigieux est lié au cheminement de la notion de patrimoine. Pour comprendre la ville historique d'aujourd'hui, il nous faudra donc comprendre comment elle devient patrimoniale.

Notre objectif n'est pas ici de retracer dans ses détails et dans tous ses méandres la longue histoire des deux villes. Nous laisserons cette tâche importante aux nombreux historiens qui se sont penchés avec succès sur les destinées des deux métropoles. Nos chemins nous conduisent donc plutôt vers une histoire des représentations du Caire et de Mexico, des origines des deux cités à l'image

ambivalente et dépréciée qu'elles véhiculent aujourd'hui. Sous la tutelle de textes qui ont été à l'origine de notre réflexion, comme l'ouvrage de Jérôme Monnet sur la ville de Mexico⁵⁷, notre ambition est de comprendre en quoi l'histoire, perçue par nos contemporains, est manipulée ou transformée afin de servir la pensée patrimoniale qui prévaut aujourd'hui. Puisque les espaces que nous étudions sont valorisés (ou valorisables) grâce à leur histoire, il y a forcément un risque majeur de voir cette histoire en partie réinterprétée. Qu'il s'agisse d'une création d'un passé mythique ou d'une réinterprétation de l'histoire réelle, il existe dans les deux villes une lecture particulière de l'histoire biaisée par la perception patrimoniale de la ville historique. A partir d'un paysage, celui du centre historique d'aujourd'hui, les éléments explicatifs de son identité s'emboîtent et donnent naissance à des mythes.

a) La fondation du Caire

Le Caire est née sous le nom de Fustât, il y a plus de mille ans. De nombreux textes et ouvrages, depuis l'époque de Maqrîzî au XV^e siècle tentent de retracer le passé tumultueux du Caire. Plusieurs légendes racontent les fondations successives de la ville du Caire. Leur authenticité est remise en cause par la plupart des historiens contemporains mais leur existence constitue à elle seule un témoignage persistant de la diversité mais aussi de la nécessité des représentations liées aux premiers temps de la ville. Parmi les fondations successives de la ville, quelle sont les périodes mises en avant dans l'historiographie ? La première ville, la ville fondatrice, serait-elle la ville fatimide comme nous le percevons aujourd'hui à travers les nombreux textes sur la ville ancienne ?

Les légendes du Caire :

Lors de la conquête de l'Égypte, au VII^e siècle, les Arabes trouvèrent sur les rives du Nil, à la naissance du delta, la forteresse romaine de Babylone. C'est sur ce site, judicieusement situé sur la rive droite du Nil et protégé par la montagne du Muqattam à l'est, que les conquérants décidèrent d'installer la première capitale

⁵⁷ Monnet, Jérôme, *La ville et son double. La parabole de Mexico*, coll. Essais et Recherches, Nathan, 1993.

arabe de l'Égypte, al-Fustât (carte 2-1). Fondée en 642 par Amr, commandant en chef des armées conquérantes, la ville de Fustât garde des origines obscures. D'après l'histoire du Caire d'André Raymond, les plus anciennes sources qui retracent l'histoire de la fondation de Fustât lui sont postérieures de plus de deux siècles.

Carte n°2-1 : Région de Fustât d'après Ravaisse (source A. Raymond, 1993)



Les légendes racontent pourtant que le nom de Fustât viendrait du mot « tente » : une colombe ou un pigeon aurait en effet fait son nid dans la tente (*al-fustât*) de Amr, lequel aurait alors renoncé à la délayer. Plus sérieusement le nom de Fustât viendrait non pas du grec ou du latin *fossatum* signifiant « camp ou campement » mais de l'arabe et signifierait « l'endroit où les Musulmans se réunissent autour de

leur mosquée et autour de la maison de leur chef » (Fu'ad Sayyid, 1998, p.23). L'édification de la mosquée de Amr, encore présente, bien que très modifiée, près du quartier du Vieux Caire actuel, est sans doute le véritable acte fondateur de la cité de Fustât.

André Raymond précise en outre que le nom le plus employé pour désigner cette première ville est celui de *Misr*, qui désigne également l'Égypte entière. Cette dénomination est restée jusqu'à aujourd'hui et il est important de souligner le parallèle avec le toponyme de **Mexico** dont la désignation englobe également la ville et le pays. D'une ville à l'autre, l'importance des toponymes révèle la place des deux cités et leur suprématie sur de vastes territoires. Cette dénomination est le synonyme de la puissance de la ville-capitale qui s'assimile au pays dans son entier. Dans un texte de Doris Behrens-Abouseif (2000) sur la perception de la ville par les auteurs arabes du Moyen Age, l'auteur fait remarquer que la ville représente, pour les lettrés de l'époque, le centre de toute civilisation. La campagne est véritablement dénigrée dans les récits des géographes et des voyageurs et la ville représente un centre politique, religieux, intellectuel, commerçant... La ville du Caire, dans cette hiérarchie urbaine, se démarque, tout comme Bagdad ou d'autres capitales florissantes, et devient par sa taille et son importance symbolique un espace à part et exceptionnel. Dans cette logique, l'auteur souligne qu'il est parfaitement normal que la ville-capitale se dénomme du nom même du pays qu'elle résume. Ceci démontre la supériorité de la ville qui rassemble en son sein tout ce qui constitue le véritable monde.

Mais plus que Fustât (époque Omayyade), le fortin de Babylone⁵⁸ ou les villes pré-fatimides⁵⁹, la véritable cité du Caire, al-Qahira La Victorieuse fondée en 969 par les Fatimides⁶⁰, se révèle être, dans l'état actuel des représentations sur le Caire, la cité mère, la véritable et éternelle cité orientale. Comment expliquer cette caractéristique ?

La création du Caire se fait en plusieurs temps. Le temps des cités pré-fatimides et le temps de la véritable fondation de la ville d'al-Qahira. Cette préférence pour la

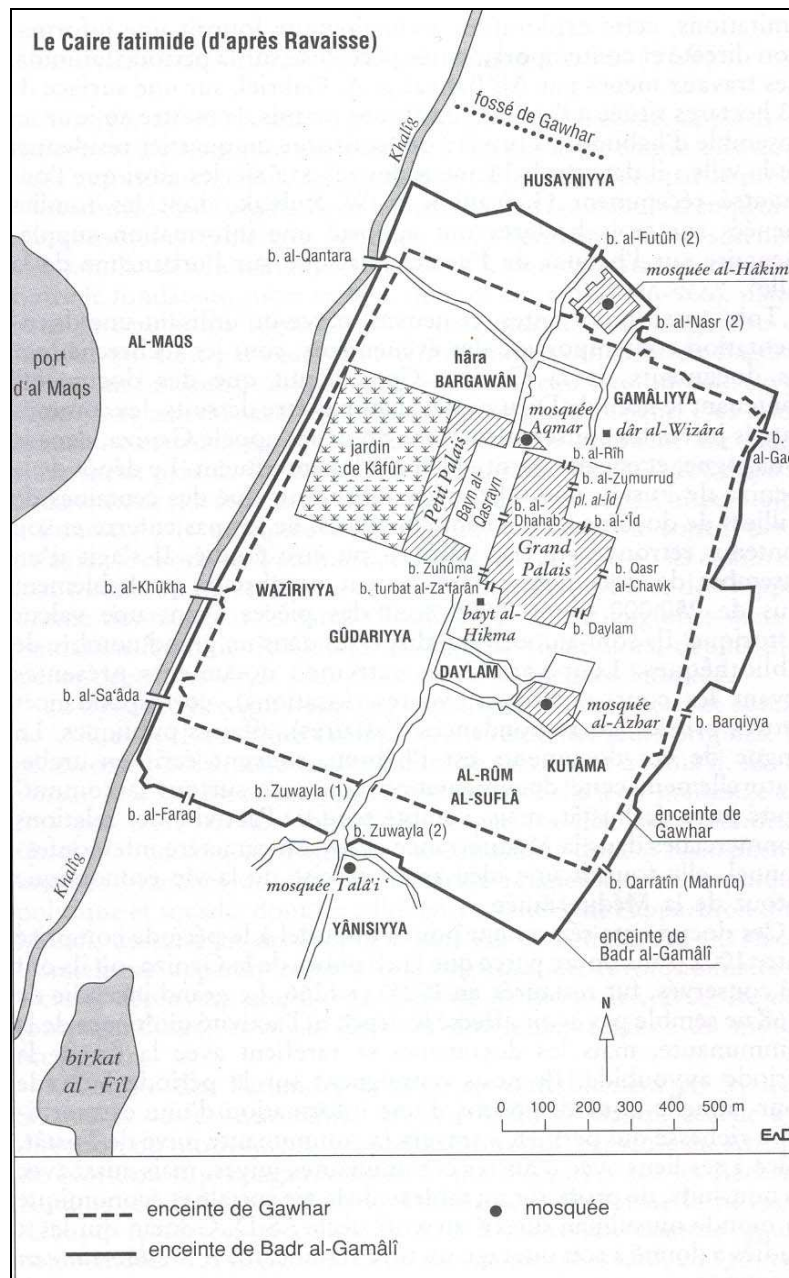
⁵⁸ Babylone : fortin romain datant d'avant la conquête arabe de 642.

⁵⁹ Villes pré-fatimides : al-Askar, époque abbasside, 750-,868 et al-Qataï (870) sous Ibn Tulum

⁶⁰ La dynastie des Fatimides tire son nom de Fatima, fille du Prophète et épouse d'Alî. Les Fatimides se réclament de cette descendance mais celle-ci, fort complexe, est contestée par leurs ennemis les Abbassides et par les historiens sunnites. Les fatimides se réclament de l'Ismaélisme, une branche du chiisme, doctrine religieuse, philosophique, politique et sociale perçue comme révolutionnaire à cette époque.

ville fatimide et la minimisation de l'importance des villes précédentes, dans les écrits sur le Caire s'expliquent de deux façons : d'une part par le manque de sources et de vestiges des époques pré-fatimides et d'autre part par l'historiographie construite au XIX^e siècle qui présente la période fatimide comme la première période (après celle des pharaons) où la ville n'est pas dominée par une puissance étrangère.

Carte 2-2 : Le Caire Fatimide 969-1171, (source A. Raymond, 1993)



De Fustât et des villes qui lui ont succédé, il ne reste quasiment rien. Les sources sont pauvres et seuls les archéologues peuvent reconstituer les tracés urbains qui marquèrent les paysages de l'époque. Des incendies détruisirent ces villes autant que la violence des hommes. La ville d'al-Qahira prit véritablement son essor au XII^e siècle lorsque les anciennes cités pré-fatimides furent complètement détruites et que les habitants, pour la plupart pauvres purent enfin accéder à la cité princière destinée aux nobles. Al-Qahira, qui n'était alors qu'une cité réservée, devint une véritable ville (carte 2-2). Les palais d'al-Qahira construits par les Fatimides, ont marqué durablement les esprits et sont devenus le symbole de la splendeur de la dynastie.

« Et si les maisons, les mosquées et les palais construits sous les Fatimides sont relativement peu nombreux, la richesse et leur décoration, la profusion de l'or et de pierreries employées ne sera plus égalée dans les temps à venir » (Volkoff, 1971, p. 45).

Assimilée à la cité médiévale par excellence, la ville fatimide fascine et de nombreuses légendes s'attachent à son nom et à sa fondation. Revenons pour le plaisir sur ces légendes premières afin d'en saisir les enjeux, si enjeux il y a, et les influences qu'elles pourraient avoir sur les perceptions actuelles.

Au X^e siècle, Al Muezz, quatrième calife fatimide de Kairouan, avait laissé des instructions précises à Gawhar, esclave d'origine sicilienne promu au rang de chef des armées, pour la fondation d'une ville en Égypte. Aussitôt après la conquête par les chiites fatimides, l'implantation d'une nouvelle cité fut entreprise. La nécessité d'entourer d'une légende cette fondation se retrouve dans beaucoup de récits, qui prennent par ailleurs toujours un certain recul par rapport à la véracité de l'histoire. Ainsi la légende raconte que Gawhar fit venir des astrologues lors d'une grande cérémonie et leur commanda de profiter du passage d'une planète de bon augure pour annoncer la création de la nouvelle ville. Des pieux reliés entre eux par des cordes supportant des clochettes étaient déjà en place, formant un carré d'environ 360 mètres de côté. Les astrologues devaient faire tinter les clochettes au moment propice où une planète arriverait dans le ciel. Malheureusement un oiseau se posa sur les cordes faisant tinter prématurément les clochettes alors que les astres n'étaient pas favorables. Les ouvriers trompés par ce signal se mirent au travail. La présence de mars dans le ciel était pour les astrologues un très mauvais présage puisqu'elle signifiait l'asservissement futur

de la nouvelle capitale. La légende des clochettes tinte comme une prémonition funeste pour la future grande cité.

Cette légende n'est pas pour autant spécifique au Caire puisqu'elle est rapportée, à une date antérieure à la fondation d'al-Qahira, par un historien, al-Masudi, pour la fondation d'Alexandrie (Fuad Sayyid, 1998, p.163). Une autre légende donne également une origine au nom l'al-Qahira. Rapportée par Maqrîzî (historien 1364-1442), l'anecdote se situe avant le départ de Gawhar pour l'Égypte et al-Muezz aurait alors dit : « Par Dieu ! même si ce Gawhar sortait seul, il conquerrait l'Égypte et y pénétrerait sans armes et sans combats et il camperait sur les ruines de la résidence d'Ibn Tûlûn et construirait une ville qui s'appellera *al-Qahira* (la Victorieuse) et qui éblouira le monde » (Maqrîzî, *hitat* I, cité par Fuad Sayyid, 1998, p.164). Al-Qahira, la Victorieuse, est donc auréolée de légendes dès l'époque médiévale, légendes qui seront reprises par les historiens plus proches de nous. Il ne faut pas voir dans l'existence de légendes fondatrices un phénomène exceptionnel. La tradition fait que le récit des origines soit toujours signifiant. Qu'il s'agisse d'une volonté de marquer le centre (centre d'un pays, centre politique, centre rayonnant sur un territoire plus ou moins large), de mise en garde ou que cela ait pour objectif de jeter les bases de l'idée de nation (comme nous le verrons pour l'exemple de Mexico), l'existence d'un ou plusieurs mythes va dans tous les cas modifier plus ou moins profondément l'histoire de la ville des premiers temps et la faire basculer dans la subjectivité.

Pour nous, l'intérêt de ces mythes réside dans l'interprétation que l'on en a aujourd'hui. Les légendes reprises depuis le Moyen Age sur la naissance d'al-Qahira n'ont pas d'influence sur la perception actuelle de la ville et plus précisément de la ville patrimoniale. Nous verrons que l'alchimie est toute autre pour Mexico où le mythe ancien des origines agit de nos jours comme un profond ciment national.

Mais en aval des légendes fondatrices, la glorification d'une période, quelle soit aztèque ou fatimide, induit une lecture du passé qui n'est pas innocente. Il serait absurde de vouloir retrouver dans une période précise et concise l'ensemble de l'imagerie constitutive de la ville patrimoniale. La ville dite « fatimide » compte par son importance politique et parce que de là naissent les premiers textes émerveillés sur la beauté urbaine. Le premier point important dans la constitution de l'image de la « ville fatimide », telle qu'elle est présentée aujourd'hui, tient à la

magnificence de sa cour, de ses palais et du rayonnement que la ville procurera à ses souverains. La ville fatimide s'articulait non pas autour de la mosquée, comme dans la plupart des villes musulmanes, mais autour de ses palais (carte 2-2). Dans cette ville militaire, les palais du calife occupaient près de 28 hectares, soit un cinquième de la ville intra-muros (Fuad Sayyid, 1998, p.209). Les intérieurs suscitèrent l'admiration des visiteurs et le faste, la beauté et le déploiement des richesses contribuèrent largement à la réputation de la ville fatimide d'al-Qahira⁶¹. La cité était conçue, au cours des deux premiers siècles, comme une ville sacrée, une ville d'apparat, sur le modèle de la cité impériale de Pékin ou du Kremlin de Moscou (Volkoff, 1971, p.49). Le deuxième point important dans la mise en avant de la « ville fatimide » vient du fait qu'elle est perçue comme la première véritable capitale d'empire et la seule avant le XX^e siècle. Elle n'apparaît pas dominée par une puissance extérieure. Cette spécificité place la cité fatimide au premier plan des textes historiques écrits au XIX^e siècle. Le mouvement réformiste de l'instruction publique, porté par Rifâ'a al-Tahtâwi au début du XIX^e siècle au Caire, favorise ainsi les périodes de l'histoire égyptienne jusqu'alors peu mises en avant et permettant la construction de l'identité nationale égyptienne : période fatimide mais aussi périodes plus anciennes avec l'essor de l'égyptologie (A. Hilal, 1995). Nous ne parlons plus alors de mythes fondateurs mais de périodes qui ont durablement marqué de leurs images, véridiques, remodelées ou même inventées, la pensée collective pour aboutir jusqu'à nous. Cette manipulation de l'histoire participe à la « réforme des représentations » (Roussillon, 1995) entreprise au XIX^e siècle en Egypte et ce processus devient alors essentiel pour comprendre les filiations entre les périodes de l'histoire héritées et la mise en place de mécanismes d'appropriation de la mémoire collective.

Ces mécanismes d'appropriation et de relecture du passé à des fins nationalistes se retrouvent d'une capitale à l'autre. La fonction première de la ville d'al-Qahira, fondation militaire et capitale d'empire, nous rappelle la ville des Aztèques, la magnifique Mexico-Tenochtitlan. Si Mexico est une ville issue de la conquête comme le Caire, les circonstances sont pourtant bien différentes puisqu'elle

⁶¹ Maqrîzî consacre plus de deux cents pages à la description du palais fatimide dans les *Hitat*. Son récit, datant du XV^e siècle, est enthousiaste alors qu'il n'avait pas eu la possibilité de visiter lui-même les palais détruits par les Ayyoubides après la chute des Fatimides. Sa description s'appuie sur un texte arabe plus ancien de Ibn Abd al-Zahir (Fuad Sayyid, p. 211).

succède à la destruction d'une autre capitale, la capitale indigène, celle des vaincus.

b) Le choix de Cortes : la superposition de deux capitales d'empire

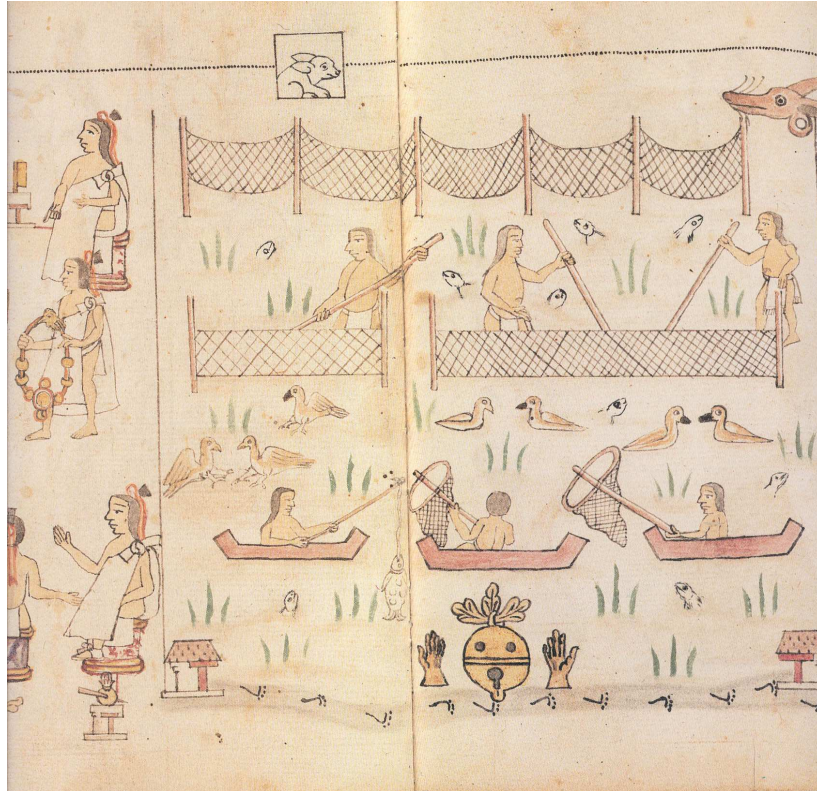
Dans les deux cas, l'acte de fondation des villes d'al-Qahira ou de Mexico, est un acte politique dont les motivations sont à chercher dans la volonté des vainqueurs d'imposer un nouveau modèle à un territoire dont la ville sera l'emblème et le symbole. Si dans le cas des Fatimides, les conquérants préfèrent construire une autre cité à côté de la ville de Fustât, c'est parce que les fonctions qui lui sont destinées peuvent s'accommoder de la présence d'un centre commerçant florissant à ses côtés. La ville de Fustât n'était pas une capitale politique d'importance mais un centre de commerce et d'habitat. La ville d'al-Qahira, est par contre un centre élitiste et palatial, une ville réservée et qui en devient presque sacrée tant les rituels d'obédience aux califes sont ordonnés. Elle prend place en aval de la ville commerçante et lui fait bientôt de l'ombre pour ne plus exister, deux siècles plus tard, que par elle même, englobant dans les murailles de Saladin les restes de la ville qui n'eut pas la chance de bénéficier de l'attention de souverains d'une puissante dynastie.

La nouvelle capitale issue de la conquête espagnole n'épargne pas quant à elle Mexico-Tenochtitlan. Seul le nom de Mexico restera de la surimposition de la ville coloniale sur la capitale aztèque. Une partie du centre de l'enceinte cérémonielle devient le centre de la ville idéale pensée par les Espagnols. C'est contre l'avis de ses lieutenants que Cortes décide d'implanter la capitale de la Nouvelle Espagne sur le site lacustre et marécageux de l'ancienne capitale de l'empire aztèque. D'autres endroits plus appropriés avaient en effet été soumis au dirigeant espagnol. A la différence de Mexico-Tenochtitlan, ces lieux auraient épargné à la ville l'omniprésente de l'eau. L'eau est en effet présente dans toutes les descriptions de la capitale aztèque, comparée le plus souvent à une Venise d'un genre nouveau (figure 2-1).

La lagune sur laquelle la ville des Mexica avait été construite, quelques deux siècles avant la conquête espagnole, faisait partie intégrante de la ville de Mexico-Tenochtitlan. Les maisons avaient au moins deux entrées, donnant chacune sur un chemin de terre et sur un canal. Sur les lacs et l'ensemble des canaux qui

composaient la cité, naviguait quotidiennement un nombre impressionnant de pirogues et de canots transportant des passagers et toutes sortes de marchandises.

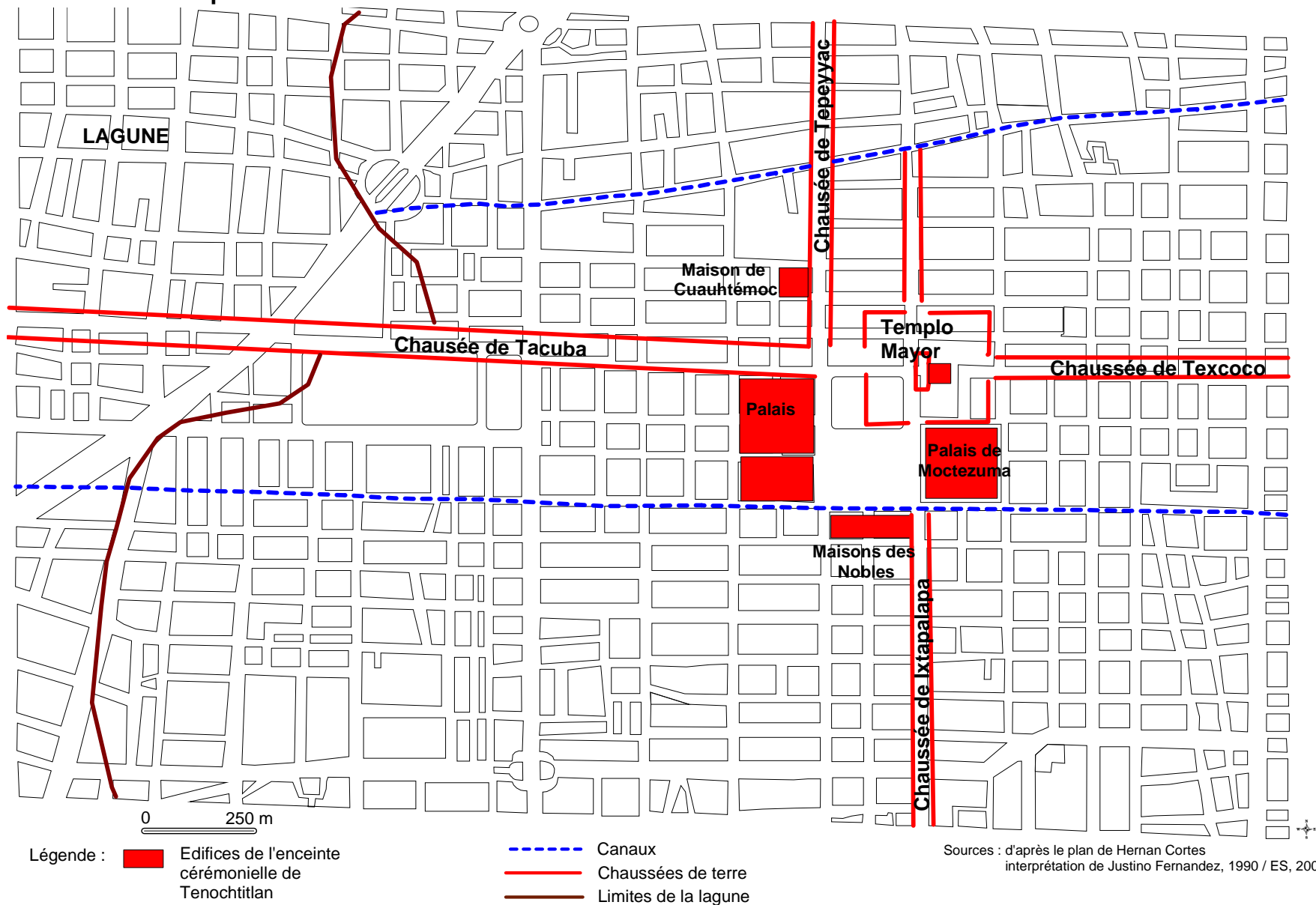
Figure 2-1 : La vie dans la lagune de Mexico. Les empreintes de pas en bas de l'image représentent un chemin qui mène à deux maisons indigènes (source Codex Azcatitlan Fac-similé et commentaires, 1995)



Au centre de la ville se trouvait l'enceinte sacrée et cérémonielle où les édifices liés au pouvoir politique (palais de l'empereur aztèque et ses dépendances) ainsi qu'au pouvoir religieux (Templo Mayor et les bâtiments annexes) s'organisaient autour d'un vaste espace (carte 2-3). L'idée de Cortes était de profiter de cette structure géographique, politique et administrative pour implanter un pouvoir fort et centralisé sur le modèle aztèque. Les voix, ne manquèrent pas de s'élever contre Cortes. Si, comme le démontre Alain Musset (1991), l'implantation non choisie des Mexica dans un milieu lacustre hostile est justifiée *a posteriori* par l'existence de mythes fondateurs, les Espagnols, quant à eux, ne tiennent pas particulièrement à justifier leur présence dans un milieu marécageux et jugé comme hautement insalubre d'après les conceptions d'hygiène qui prévalaient à l'époque coloniale. Outre le choix politique initial de Cortes, le maintien des Espagnols sur le site de Mexico n'est lié qu'à la dépense importante réalisée pour la construction des

églises et des couvents dans la capitale de la Nouvelle Espagne (Musset, 1991, p. 284). La plaie des inondations, et tout particulièrement celle qui sévit à Mexico de 1629 à 1634, plaidait pourtant pour le déplacement de la ville sur les rives non

Carte 2-3 : Principaux édifices et axes de l'ancienne ville de Mexico-Tenochtitlan



inondables du lac. Les Espagnols, qui détruisaient l'environnement naturel du site de Mexico, ne parvenaient pas à soumettre son élément principal, l'eau. Ils le rejetaient alors que les Indiens avaient su s'adapter au milieu lacustre sur lequel ils avaient été contraint de construire leur cité.

Les légendes des origines renforcent par ailleurs l'idée que le choix du site de Mexico par les Aztèques était comme un retour nécessaire à la tradition. Le mythe d'Aztlán décrit le lieu d'origine des Mexica, avant leur grande migration vers la vallée de Mexico et la création de Tenochtitlan. Le lieu mythique d'Aztlán (Aztlán étant « le lieu des aigrettes » et aztèque signifiant « les gens d'Aztlán » en náhuatl) est un lieu en tous points semblable au site de Mexico-Tenochtitlan. Aztlán est une ville prospère et très peuplée située sur une île au milieu d'une vaste lagune quelque part dans le nord du pays. Les Mexica tentèrent d'identifier le lieu d'origine de leurs pères, avant la conquête, mais n'y parvinrent que partiellement. D'après certains codex étudiés par Christian Duverger (1983) les sorciers et les magiciens, envoyés par l'empereur Moctezuma I, firent étape à Coatepec⁶² avant de poursuivre leur voyage en rêve vers l'île mythique d'Aztlán, uniquement accessible par un chemin surnaturel. A leur retour, leurs récits associèrent de manière très étroite les bienfaits de la lagune mère et de la lagune de Mexico. Les mêmes activités rythmaient la vie d'un peuple lacustre à l'image de ce qu'était devenu les Mexica. Les récits glorifiaient cette vie simple et faisaient de l'origine le double du lieu d'arrivée. Les interprétations que l'on peut donner à ce récit des origines sont nombreuses, à l'image de la richesse et de la complexité de la mythologie aztèque. Il s'agit pourtant avant tout d'une justification *a posteriori* du site de Mexico, que de nombreux auteurs décrivent comme « peu judicieux ». Le lieu ne peut plus être contesté car il est soutenu par la force du mythe qui en fait un lieu d'origine divine et sacrée. Le dieu Huitzilipochtli, qui emmenait la troupe de migrants, aurait choisi la lagune de Mexico après avoir vu un serpent posé sur un figuier de barbarie et dévorant l'un de ses fruits. D'autre part la cosmologie cyclique des Aztèques faisait que ce lieu

⁶² La colline de Coatepec est également une étape mythique dans l'itinéraire des Aztèques vers le site de Mexico. Au pied de cette colline, les Aztèques détournèrent une rivière pour créer un lac artificiel dont la fragilité ne résista pas aux années. Alain Musset tient pour essentiel cette étape dans la justification du site de Mexico. Coatepec y est alors à la fois le paysage-matrice et le paysage empreinte. (Musset, 1991, p. 283).

d'arrivée de la migration, ressemblant si terriblement à la cité des origines, ne pouvait être qu'un choix divin, un aboutissement, la fin d'un voyage. En imposant cette vision, les autorités aztèques avaient pour but de faire taire ceux qui contestaient une implantation dans un milieu aussi hostile. Les guerriers mexica arrivés fraîchement de leur migration s'étaient en effet installés dans une région, la vallée de Mexico, qui était depuis longtemps peuplée et dominée par d'autres tribus. Ne pouvant s'établir sur des terres déjà prises, les Mexica se trouvèrent contraints de prendre ce qu'on voulait bien leur laisser, c'est-à-dire un terrain marécageux situé au milieu de la lagune. Le mythe d'Aztlán fait de ce handicap premier un atout. S. Gruzinski (1996) explique cette manipulation de l'histoire par les Aztèques (le souverain Itzcóatl (1426-1440) ordonna l'autodafé de tous les codex antérieurs à son règne) par une volonté d'effacer toute trace d'un passé qui n'était peut être pas aussi glorieux que les origines véhiculées à travers le mythe d'Aztlán. Le fait de sacraliser les origines peut être également perçu comme une façon de se démarquer des autres tribus qui peuplaient les rivages des lacs bien avant l'arrivée des Aztèques.

Mais nous pouvons aller au-delà de ces interprétations et analyser comment elles ont été comprises par les générations suivantes et comment elles ont été récupérées au service de la nation mexicaine. J. Monnet (1993) nous livre une lecture contemporaine du mythe des origines par les Mexicains. Mise au service de la mexicanité et du nationalisme, le mythe d'Aztlán trouve une suite inespérée dans la révélation de l'emplacement du véritable lieu des origines. Le village de Mexcaltitlan (signifiant « la maison des Mexicains » en náhuatl), situé sur la côte atlantique, ressemble par sa morphologie urbaine à la cité de Tenochtitlan et devient par ces deux faits (étymologie et plan urbain) le berceau de la mexicanité et le point d'origine des Mexicains. La filiation entre les origines aztèques et la nation mexicaine est prouvée par l'existence de ce petit village qui a été classé par les autorités « *zonas de monumentos históricos* » en 1986. Mais si un certain nombre d'éléments (comme la présence d'un bas-relief de la période précoloniale représentant un échassier saisissant un serpent, cousin lointain de l'aigle représenté sur le drapeau mexicain) peuvent accréditer la thèse que Mexcaltitlan est bien la descendante d'Aztlán, rien ne le prouve de manière irréfutable. Des éléments du tracé urbain, tels que la place centrale, point de jonction des axes des chaussées, corroborent plutôt la thèse de l'origine coloniale du village (Monnet,

1993, p. 174). Mais quelle que soit la vérité historique, le renouveau du mythe des origines, garde une fonction similaire à celle qu'elle avait aux temps des Aztèques. Tenochtitlan puis Mexico, à travers leurs clones que sont Aztlán, Coatepec ou Mexcaltitlan, restent le lieu unificateur des Mexicains, le centre de la nation et l'origine inversée de tous les mythes.

L'interprétation des origines de la ville de Mexico est véritablement complexe puisque qu'elle continue de s'enrichir de nos jours et que l'on peut y associer des notions comme le nationalisme ou la mexicanité. Les origines du Caire ne donnent pas, quant à elles, lieu à une mise en scène servant les intérêts du nationalisme égyptien. Elles relèvent plus d'une tradition méditerranéenne, où l'on enjolive de légendes les premiers temps d'une cité, que d'une volonté de manipuler l'histoire à des fins politiques. Comment expliquer ces différences entre les deux villes et les deux pays ?

Alors que le Mexique ne doit son unité politique qu'à la domination espagnole, l'Égypte est, depuis la vieille civilisation des pharaons, un pays dont les frontières semblent définies et où l'identité du peuple égyptien est affirmée et ne peut être remise en cause. Le Mexique reste quant à lui une mosaïque de peuples ethniquement très différents. Le mythe fondateur de la ville de Mexico, véritable organe macrocéphalique à l'échelle du pays, donne une origine unique à tous les Mexicains⁶³ et fait oeuvre de symbole unificateur. La simplicité et le peu de retombées symboliques des mythes de la fondation du Caire nous montrent également que les enjeux de l'identité égyptienne sont ailleurs. L'enjeu est à déplacer vers la mise en exergue, dans l'historiographie de la ville du Caire, de la période fatimide : symbole de la magnificence passée mais aussi enjeu dans la détermination du nationalisme égyptien. L'instrumentalisation, à des fins politiques, des mythes des origines et des périodes phares de l'histoire, apparaît aussi importante dans les deux villes.

Dans le cas de Mexico, la manipulation est évidente et l'information, élevée au rang de mythe, devient une propagande politique très efficace. C'est grâce à cette

⁶³ Des textes officiels cités par J. Monnet expliquent que « Mexcaltitlan est un village dont le toponyme signifie « la maison des Mexicains » et qui constitue en soi un document d'immense valeur pour l'histoire du Mexique » Le village est caractérisé par « d'éloquents témoignages et d'extraordinaires patrimoines » (*Diario Oficial* 1986, cité par Monnet, 1993, p. 174)

technique que la filiation directe et incontestable entre les Aztèques et les Mexicains d'aujourd'hui est instaurée⁶⁴. La période fatimide est également présentée, à partir du XIX^e siècle, comme un temps fondateur de la nation égyptienne. Et si la filiation avec les temps pharaoniques est plus problématique⁶⁵, celle avec la première dynastie arabe, fondatrice de la ville d'al-Qahira présente des avantages certains. Le projet réformateur du XIX^e siècle participe à « la nécessité ressentie par tous les acteurs de se situer dans une *continuité*, aussitôt réinterprétée comme *fidélité* à des objectifs, des valeurs, des normes de comportement posés dès les origines » (Roussillon, 1995, p. 19). L'avantage de la mise en valeur de la période fatimide s'appuie également sur la coïncidence des moments. Le XIX^e siècle est une période soumise et enrichie par les influences extérieures. Il s'agit d'une époque de cosmopolitisme où les antiquaires (collectionneurs d'objets pharaoniques ou islamiques) orientent la construction de l'identité culturelle du pays. La période fatimide, qui agit comme un référent identitaire, se singularise également par la richesse des influences extérieures. Les arts, ou arts de synthèse, sont les témoins recherchés de ce passé présenté comme glorieux tant au niveau politique qu'artistique.

Par ce biais, la ville référence est toujours présentée comme la ville de la splendeur. L'évocation magnifiée de la cité contribue à forger la ville patrimoniale d'aujourd'hui en lui attribuant un passé idéalisé et surtout en voulant un retour vers ce passé. Lire la ville d'aujourd'hui à travers son histoire nous permettra de mieux comprendre les enjeux de la ville patrimoniale et les motivations des acteurs de cette ville qui ont intériorisé des images mythifiées de la ville historique.

⁶⁴ J. Monnet (1993, p. 175) précise que cette filiation est réalisée grâce à un glissement sémantique entre « Mexica », nom du peuple aztèque avant l'arrivée des conquistadores et « Mexicains ». Les Aztèques deviennent alors les ancêtres de tous les Mexicains quelques soient leurs véritables origines !

⁶⁵ Nous renvoyons pour ce thème aux travaux de D. Malcom Reid (1985, 1992) ainsi qu'à l'article de A. Hilal « Les premiers égyptologues égyptiens et la réforme » in Roussillon (1995).

B) La ville des palais

a) Les périodes phares de l'histoire des deux villes

La période qui reste la plus marquante pour une ville est celle où l'architecture a été la plus monumentale, la plus innovante et la plus riche. Pour le Caire, nous nous trouvons dans une position délicate. Au-delà des considérations politiques, quelle est la période la plus fastueuse, aux yeux de nos contemporains, et est-il possible de décréter la prééminence d'une époque sur une autre ? Pour la ville de Mexico, la période coloniale forme souvent un bloc compact où ne sont mis en exergue que l'arrivée des Espagnols puis leur départ au moment de l'indépendance en 1821. Durant les trois siècles de colonisation et de domination espagnole, l'architecture évolue sans changements radicaux. Au Caire, les périodes historiques successives correspondent plus à des styles architecturaux différenciés. Si André Raymond, spécialiste renommé du Caire Ottoman, cite la période mamelouke comme celle qui marqua le plus la destinée du Caire, c'est qu'elle est de fait celle où l'architecture atteint son apogée dans la splendeur et la grandeur des monuments.

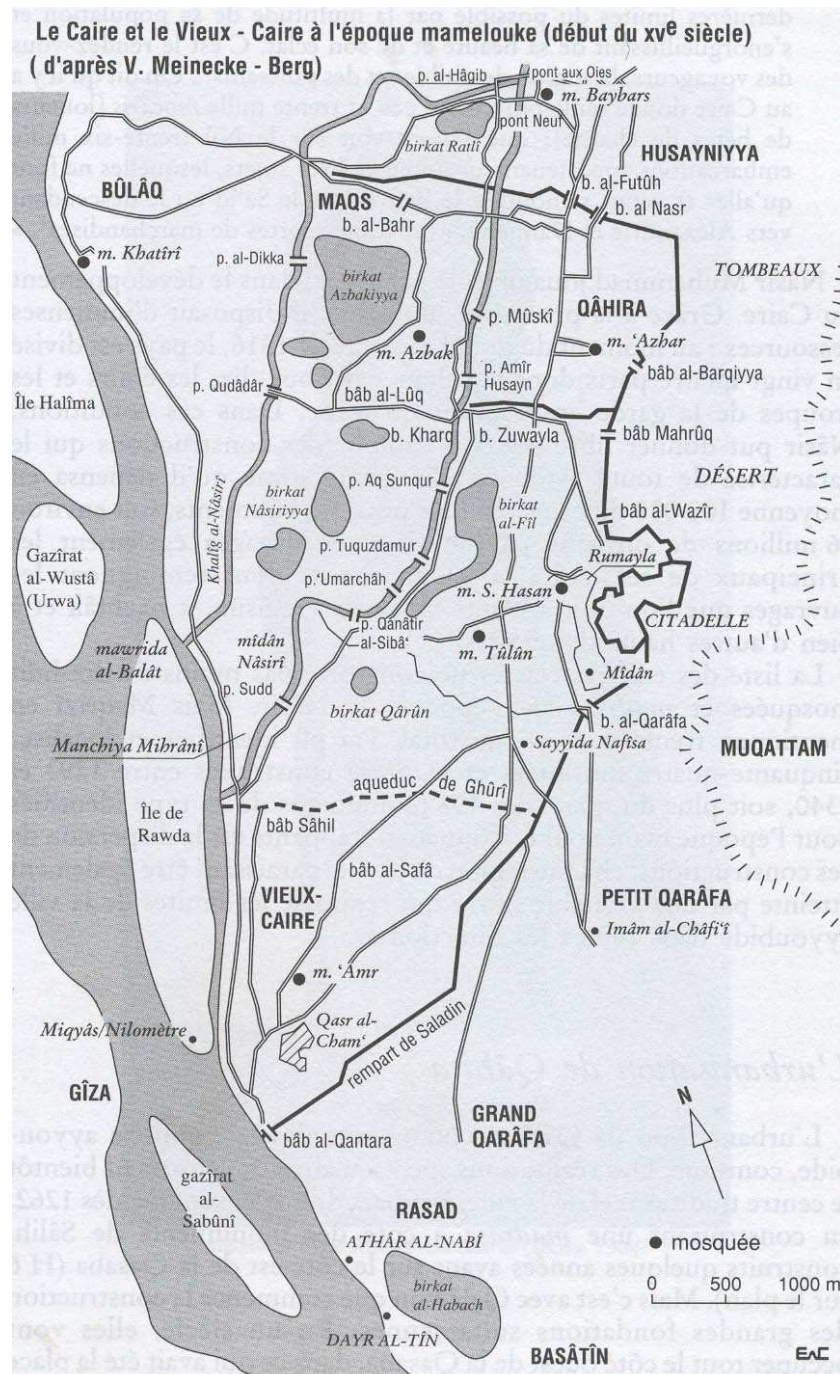
« L'architecture religieuse atteint à cette époque [mamelouke] une qualité et une originalité qu'elle ne devait jamais retrouver ensuite à un tel niveau et dont témoigne un monument prestigieux, la mosquée du Sultan Hasan (1356), où se conjuguent l'ampleur presque démesurée de la conception et la qualité de la décoration. » (Raymond, 2000, p. 12).

Les auteurs anciens, contemporains de cette époque, reconnaissent également au Caire une prééminence sur les autres cités du monde islamique. Ibn Khaldun⁶⁶, citait déjà au XIV^e siècle la ville mamelouke comme le symbole de la grandeur même de l'Islam.

Durant l'époque mamelouke (carte 2-4), les sultans entreprirent des travaux de prestige, la construction de mosquées publiques dans les zones de peuplement nouveau, ainsi que là où aucun riche notable ne pouvait en assurer la charge. Ils aménagèrent l'accès à l'eau et ouvrirent de vastes zones pour la création de cimetières.

⁶⁶ Ibn Khaldun, historien et philosophe arabe (1332-1406).

Carte 2-4 : Le Caire mamelouk (1250-1517) (source A. Raymond, 1993)



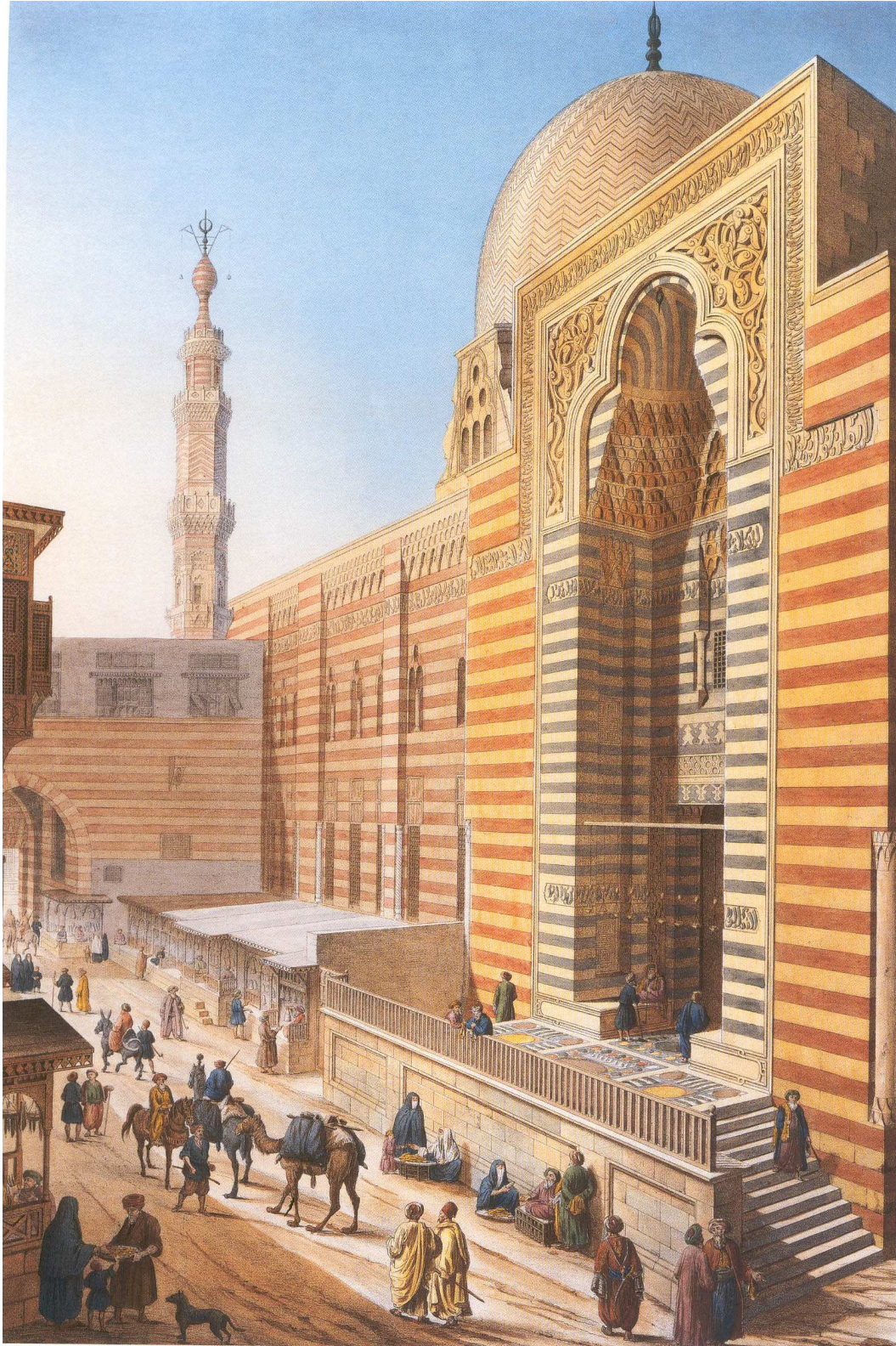
En dessous des sultans, les émirs (au nombre de 24 en moyenne) se devaient d'avoir un palais en ville. Y étaient hébergés une centaine de mamelouks attachés au service de l'émir. Les demeures des émirs devaient être proportionnelles à leur importance et ils se firent parfois construire un mausolée destiné à recevoir leur dépouille mortuaire. Le dôme de ces mausolées devait être visible de la rue, et les demeures des émirs marquaient véritablement la vie du quartier dont ils étaient devenus les maîtres (Garcin, 2000, p. 192). La transmission de l'héritage des

émirs se révélait complexe. Les grandes demeures ne pouvaient être entretenues par leurs descendants, toute carrière militaire d'envergure leur étant interdite, puisqu'ils n'étaient pas des Mamelouks. Leurs statuts de commerçants ou d'enseignants n'exigeaient pas de telles demeures et celles-ci furent le plus souvent louées ou achetées par d'autres Mamelouks influents. Le système des waqfs pris alors toute son importance. Les biens de l'émir, fort diversifiés (boutiques, bains, fours, pressoirs, appartements locatifs et terres agricoles), pour éviter d'être dilapidés entre les héritiers, furent gelés (*waqf* signifiant figé, arrêté). Les avantages de ce procédé étaient nombreux : minimisation du risque de dilapidation et de confiscation des biens par le sultan, exemption de l'impôt, objectif moral et respect des populations du quartier (*Idid*).

L'architecture mamelouke empreinte à l'héritage de l'ensemble des pays musulmans, ainsi qu'à des influences chrétiennes (la porte de la cathédrale de Saint-Jean-d'Acre a été apposé sur la madrasa d'al-Nâsir Muhammad, rue al Muizz). Les artistes venus d'Iran ou d'Anatolie croisaient ceux venus de Damas ou de l'Occident musulman. Un style proprement égyptien vit alors le jour. Le style s'exporta également largement et contribua à la propagation de la magnificence des Mamelouks. Ainsi, les rois chrétiens de Chypre commandèrent au Caire de splendides objets de prix, aux inscriptions latines (Garcin, 2000, p. 232).

L'importance architecturale de la ville mamelouke s'explique par la quantité de monuments bâtis pendant cette période. Lors des trente années de règne du sultan al-Nâsir Muhammad (Cf. figure 2-2 de la mosquée du sultan), au XIV^e siècle, près de 226 édifices furent construits (*Idid*, p. 260). Durant les règnes des mamelouks qui lui succédèrent l'activité de construction, si elle ralentit en raison de quelques crises (politiques ou épidémies), continua toujours d'être présente dans la ville du Caire et dans ses extensions vers la Citadelle, ou vers le port de Bûlaq. La monumentalité, encore présente de nos jours, et qui frappe les visiteurs, se manifeste à cette époque par la création de complexes comme celui d'al-Ghûrî, situé en position centrale sur la Qasaba. Ces ensembles rassemblent plusieurs éléments architecturaux jusqu'alors dispersés : le mausolée, la *madrasa*, la mosquée, le sabil-*kuttab* et même parfois la *wakala* ou le *rab'* selon les espaces disponibles (Cf. Glossaires).

Figure 2-2 : Tableau de Pascal Coste, « Vue extérieure de la mosquée el-Moyed sur le bazar el-Soukkaryeh », *L'architecture arabe ou monuments du Caire*, 1839, pl. 65, Paris, BNF. (Mosquée du sultan al-Malik al-Muayyad, 1415-1421, source Le Caire, *Citadelle* et Mazenod, 2000). L'alternance des bandes rouges et ocrés est une invention du XIX^e siècle.



Les palais de pierre, que nous pouvons encore admirer dans la vieille ville du Caire, marquent durablement les paysages urbains. La grandeur de la dynastie mamelouke s'esquisse à travers la monumentalité des courbes et la somptuosité des décors. L'opinion patrimoniale aujourd'hui ne tire pourtant pas sa sève uniquement de l'observation des vestiges des temps passés. Les écrits, les descriptions des historiens et des voyageurs des époques anciennes ou plus contemporaines, participent à leur tour, par accumulation, à la création d'une image flatteuse pour des villes dont on ne voit que les palais.

La description de l'historien maghrébin Ibn Khaldûn, en 1382, en plein règne du sultan mamelouk Barqûq illustre notre propos.

« Le Caire, métropole du monde, jardin de l'univers, lieu de rassemblement des nations, fourmière humaine, haut lieu de l'Islam, siège du pouvoir. Des palais sans nombre s'y élèvent ; partout y fleurissent madrasas et khanqas ; comme les astres éclatants, y brillent les savants. La ville s'étend sur les bords du Nil, rivière du paradis, réceptacle des eaux du ciel, dont les flots étanchent la soif des hommes, leur procurent abondance et richesse. J'ai traversé ses rues : la foule s'y presse, les marchés regorgent de toutes sortes de biens. » (Ibn Khaldûn, 1382 cité par Garcin, 2000, p. 269).

Le regard du voyageur extérieur est ici frappé d'admiration devant une cité parfaite. Le thème de la cité modèle est ici clairement lié à celui de la religion. L'Islam est au cœur de la cité, avec la mosquée al-Azhar, et les *savants*, docteurs de la loi, professeurs et étudiants qui gravitent autour. Il est aussi présent à travers les écoles coraniques (*madrasas*) et les couvents destinés aux soufis (*khanqas*) toujours en nombre suffisant dans la ville malgré sa taille (*métropole*). La ville est perçue comme un don de Dieu, alimentée par le Nil nourricier, dont les rives sont comparées au jardin d'Allah. Se surimpose ensuite le thème de l'abondance et des richesses présentes dans la ville. Les palais et les monuments sont innombrables. La ville est un carrefour, pour les hommes, venus de toutes les régions de l'Islam, et pour les échanges de biens. Toutes les denrées peuvent s'y trouver sans restriction. Les impressions de foule, de grouillement des populations dans les rues, sont positives sous la plume de l'historien de la fin du XIV^e siècle. L'image qu'il nous renvoie de la ville du Caire est une image idyllique. Elle a perduré jusqu'à nos jours et la ville mamelouke ressemble dans nos esprits à cette ville imaginée par le regard émerveillé de cet auteur.

La période mamelouke n'est pourtant pas la seule à laisser un souvenir marquant dans la mémoire de nos contemporains. La période fatimide, qui lui est antérieure, est également souvent mise à l'affiche. La ville ancienne du Caire est qualifiée de « fatimide » par bon nombre de textes, d'articles de presse et de rapports scientifiques (Cf. Partie III, Ch. I et III). Pour citer un exemple, à la fin de l'année 2000, deux magazines grand public (*Le Point* et *Méditerranée Magazine*) ont consacré un numéro spécial à l'Égypte. Dans le premier, l'article traitant de la ville du Caire nous renvoie une image classique de la vieille ville : « Du X^e siècle au XVI^{ème} siècle, al Qahira (La Victorieuse) a connu l'âge d'or grâce aux règnes des Fatimides et des Mamelouks. De cette apogée ne subsistent que quelques belles mosquées et beaucoup de monuments en ruine... »⁶⁷. Dans le second magazine, seul un des treize articles consacrés à L'Égypte, traite de la ville du Caire. Il s'agit d'un article portant uniquement sur la période fatimide⁶⁸. La primauté de cette période et la régularité avec laquelle elle est citée dans les articles de presse sont sans doute liées au fait que la ville fatimide constitua le premier apogée de la ville du Caire. Les Fatimides, dont les souverains fondateurs furent al-Muezz (969-975) et son fils al-Aziz (975-996), réussirent, grâce à une bonne conjonction politique (maîtrise de la Syrie) et économique, à réunir pour la première fois en Égypte tous les éléments nécessaires à la prospérité de leur capitale. Le luxe de la cité n'était plus à prouver. Il nous est parvenu à travers la délicatesse et la richesse des tissus ainsi que des objets en bronze, faïence et verre. L'architecture fatimide, si elle est en grande partie détruite, témoigne également d'une richesse exceptionnelle et d'une originalité artistique dans le monde musulman du X^e au XII^e siècle (969 à 1171). Les historiens de l'époque mamelouke furent en outre fascinés par le faste de la noblesse, et notamment par les cérémonies et les processions organisées dans la ville du Caire. Cette fascination pour la richesse de la cour et le respect qu'elle imposait, a perduré chez les historiens des périodes successives, aussi bien égyptiens qu'étrangers. La splendeur de certaines fêtes et les rituels qui les accompagnaient sont parvenus jusqu'à nous. Citons ici une description tardive de la fête du premier de l'an. « Les rues par lesquelles passait le cortège étaient décorées par les commerçants

⁶⁷ Olivier Weber, *Le Point*, décembre 2000, n° 1475-1476.

⁶⁸ Article de Sylvie Denoix (CNRS-IREMAM), « La splendeur des Fatimides » (tiré de l'ouvrage d'Alain Raymond, op.cit. 2000), dans *Méditerranée Magazine*, décembre 2000.

(...) pour obtenir la bénédiction d'un regard du calife : boutiques, maisons, places, portes des hârat (quartiers) étaient tendues d'étoffes de brocard et de lin fin » (M. Canard, 1951⁶⁹)

Le faste des cérémonies, de part les descriptions qui nous sont restées, contribuent donc largement à la renommée d'une époque et d'un lieu. Le Caire et Mexico n'échappent pas à ce phénomène classique qui contribue à façonner une image idéalisée de la ville des palais, aujourd'hui en partie disparus.

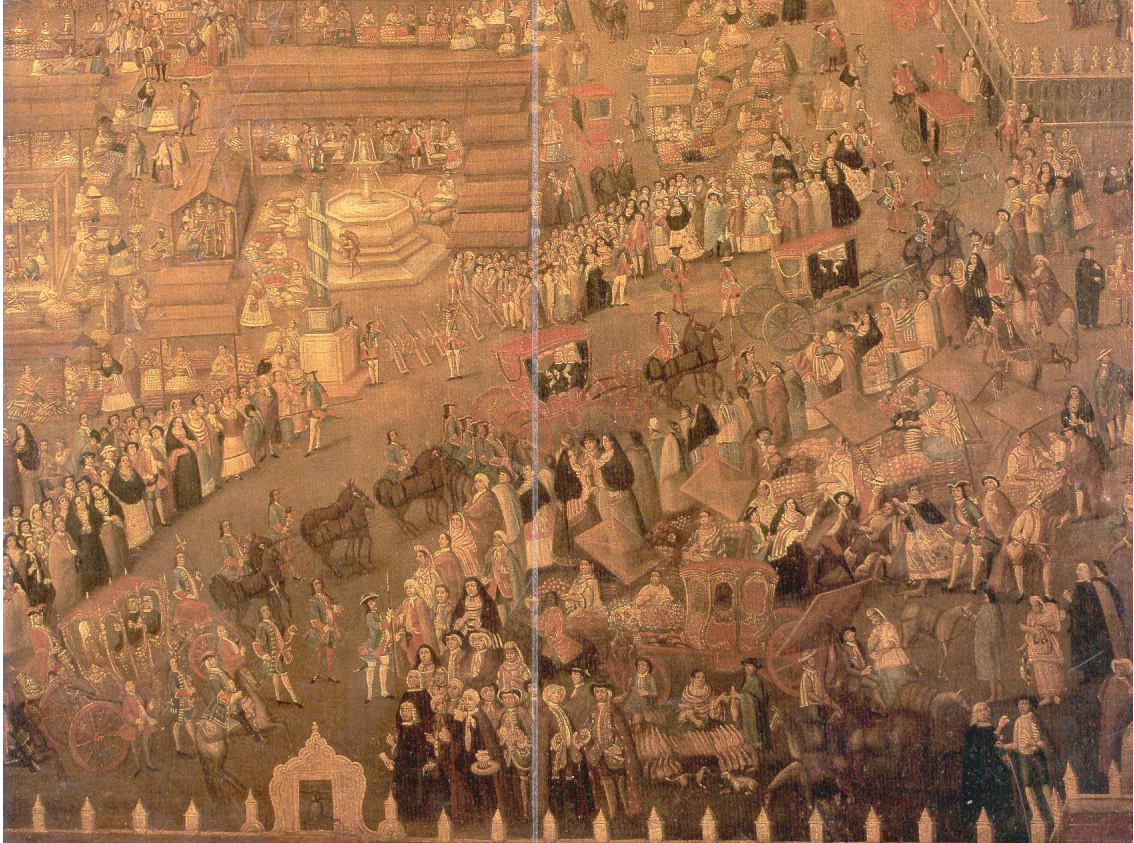
L'écho des cérémonies et des processions, qui eurent lieu dans la ville de Mexico durant l'époque coloniale, fut également célébré par les chroniqueurs et contribua beaucoup au prestige de la ville coloniale. La ville du XVII^e, qualifiée de cité sacrée par de nombreux historiens, puis de cité baroque au XVIII^e siècle, fut transfigurée par les fêtes à de nombreuses reprises. Un chroniqueur italien du nom de Gemelli Careri visite la ville en 1697 et relate les fastes de la Fête-Dieu :

« Toutes les rues et toutes les fenêtres de la ville étaient richement parées et ornées de bas reliefs, de tapisseries et de draps funéraires qui, mêlés au vert des plantes et à la beauté des fleurs, composaient une vue agréable. Rue des Orfèvres [Plateros], une peinture de bonne facture représentait la conquête de Mexico, exactement telles que les choses étaient à l'époque, avec les costumes que les Indiens portaient en ce temps-là. » (Careri, 1976, p.73)

Durant les trois siècles de colonisation hispanique les fêtes religieuses et populaires soulevèrent autant d'enthousiasme. Le XVIII^e siècle commence avec les préparatifs d'une grande fête, celle de la célébration du nouveau roi d'Espagne Philippe V. Une immense pyramide de nourriture est offerte aux citadins de la ville de Mexico. Tout au long du siècle, la cité royale accueille un nombre impressionnant de messes solennelles, de processions, de défilés financés par la municipalité, le tribunal d'Audience, l'archevêché, la compagnie de Jésus, les monastères et de riches particuliers à la recherche de prestige (Gruzinski, 1996, p. 100). La figure 2-3 nous montre la représentation d'un défilé sur la place centrale de Mexico au XVIII^e siècle.

⁶⁹ Canard, Marius, 1951, « Le cérémonial fatimide et le cérémonial byzantin » *Byzantion*, n°21, cité par Raymond, 1993, p. 55.

Figure 2-3 : Fragment d'un tableau anonyme (XVIII^e siècle). La scène montre la sortie en public du marquis de la Croix, vice-roi de Nouvelle Espagne et sa première visite à la Cathédrale (Musée National d'Histoire de Chapultepec, Mexico) (source, Artes de Mexico, 1993).



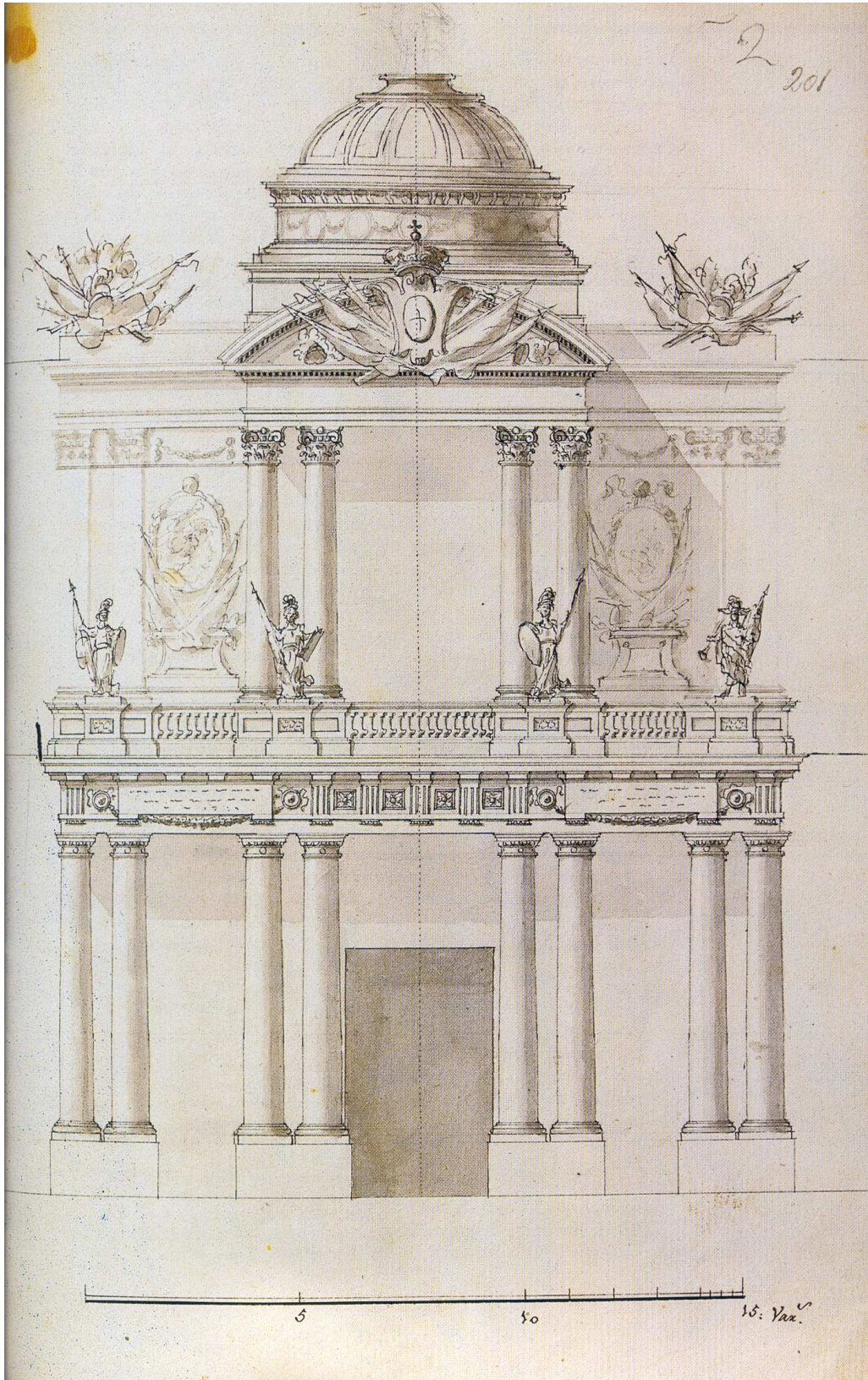
La ville de Mexico, au moment même où la Révolution française éclate à Paris, est une ville royale et baroque consciente de sa grandeur. La ville du XVIII^e siècle, parée de toutes les richesses, théâtre de nombreuses festivités et véritablement investie par les édifices religieux et les palais de la noblesse, restera dans les mémoires comme la ville de l'apogée du style colonial.

Les styles architecturaux, s'ils évoluent durant la colonie, ne changent pourtant pas véritablement avant le tournant vers le néoclassicisme, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles. L'ornementation atteint un point culminant au XVIII^e siècle avec un style baroque de plus en plus chargé. Des bâtiments de la première époque coloniale, celle des conquistadores et du XVI^e siècle de manière plus globale, il ne reste pratiquement rien aujourd'hui. Très peu d'édifices du XVII^e siècle perdurent également dans leur intégralité à cause du sol peu stable de Mexico. Ce sont donc les bâtiments du XVIII^e siècle qui sont le plus représentés.

Ils donnent le ton à une architecture uniforme dite « coloniale ». Tout naturellement, le XVIII^e siècle fait donc référence. Il marque l'époque où l'architecture, l'ornementation des façades et celle de l'intérieur des églises deviennent véritablement mexicaines et s'affranchissent de la tutelle de l'Espagne. Dans plusieurs documents mexicains, la ville du XVIII^e siècle est présentée comme la ville des palais. Nous pouvons citer à titre d'exemple la très belle revue *Artes de Mexico*, (n°1, troisième édition 1993), largement diffusée au Mexique et qui a consacré son premier numéro à l'histoire du centre historique de Mexico. Après avoir donné la parole à un des plus grands écrivains mexicains, Octavio Paz, les articles historiques s'enchaînent. La ville du XVIII^e siècle est mise à l'honneur avec des textes consacrés aux fêtes et à la vie palatiale de la noblesse dorée (Cf. figure 2-4 représentant un croquis d'architecture présenté pour les fêtes de 1789 dans la revue *Artes de Mexico*, 1990). Les articles suivants présentent l'héritage de cette époque, à travers des lieux d'élection qui méritent aujourd'hui l'attention de nos contemporains et suscitent leur admiration. Même si cet exemple ne nous permet pas de généraliser la vision des Mexicains d'aujourd'hui sur leur propre ville, nous pouvons néanmoins en tirer quelques conclusions.

La ville baroque avec ses fêtes, ses palais et sa noblesse aux richesses tapageuses représente la ville idéalisée de l'époque coloniale. Il est intéressant de noter que la vie quotidienne dans la cité n'est que peu abordée, puisqu'elle n'entre pas dans l'archétype de la ville modèle. Les faubourgs, qu'ils soient indigènes ou métis, les pauvres et leur habitat situé dans la périphérie de la ville, ne sont pas mentionnés par les auteurs de ces articles. Ils n'apparaissent pas non plus dans les études historiques et architecturales qui rendent compte de la richesse patrimoniale de cette époque. Nous pourrions expliquer cette vision de la ville historique par le fait que la ville du XVIII^e siècle correspond à une période relativement prospère dont il nous reste des traces monumentales. La nouvelle noblesse du XVIII^e siècle à Mexico tirait sa richesse des activités florissantes de la colonie : mines, élevage du bétail et de chevaux sur d'immenses propriétés, commerces, propriétés foncières diverses... Les titres de noblesse étaient alors distribués aux plus riches, seuls capables de s'acquitter des sommes importantes versées à la couronne et aux bonnes oeuvres du clergé. Une fois acquis, les titres de noblesse et les armoiries des nouveaux riches de Mexico devaient s'extérioriser afin de montrer à tous l'honneur suprême d'appartenir à cette noblesse.

Figure 2-4 : Croquis d'architecture de Castera pour les Fêtes Royales de 1789. Le style né-classique l'emporte sur le style baroque. Ce croquis témoigne également de l'importance des préparatifs des fêtes de l'époque. (*Archivo del Antiguo Ayuntamiento de la Ciudad de Mexico*) (source *Artes de Mexico*, 1993)



Quoi de plus prestigieux alors que d'exposer ses armes sur le fronton de la façade d'un palais ? C'est ainsi que trente et un palais s'édifièrent à la fin du XVIII^e siècle dans la seule ville de Mexico et qu'elle prit le nom évocateur de *Ville des Palais* (*Ciudad de los Palacios*) (F. Benitez, 1993).

b) Les « oubliettes » de l'histoire

Parallèlement aux périodes fastes de l'histoire des deux villes, d'autres époques, souvent plus troublées et moins florissantes au niveau architectural, sont moins connues du grand public et moins mises en avant lorsque l'on parle de la ville historique. Sans pour autant cataloguer ces époques comme des périodes oubliées par les historiens, ce qui est loin de la réalité, il est indéniable que la ville qui correspond à ces époques n'est pas une ville référence. Périodes de transition ou périodes de déclin - politique ou économique - elles ne marquent pas de leur monumentalité la ville, même si elles amorcent souvent un changement radical dans sa structure urbaine, plantant ainsi les assises de la grandeur des dirigeants suivants. La **période Ayyoubide** (1171-1250), pour la ville du Caire, peut être comprise comme telle.

La période inaugurée par **Saladin** (fondateur de la dynastie dite Ayyoubide, du nom de son père Ayyûb), qui s'intercale entre les Fatimides et la période mamelouke, n'est pas véritablement mise en avant dans l'historiographie sur la ville du Caire. L'historien Jean-Claude Garcin écrit à propos de l'avènement des Mamelouks en 1250 « qu'une époque nouvelle allait commencer pour le Caire, qui allait retrouver un statut de grande capitale après une éclipse d'un siècle » (Garcin, 2000, p. 154).

D'une durée relativement courte (moins d'un siècle), cette époque mit le rôle du Caire, en tant que capitale, entre parenthèse. Elle est pourtant importante pour le processus de construction de la ville.

Saladin, d'origine kurde, se hisse rapidement à la tête de l'Égypte. D'abord envoyé par le prince de Damas, Nûr al-Din, pour aider l'Égypte fatimide affaiblie et menacée par les croisés, il prend ensuite rapidement le pouvoir au Caire et se fait nommé sultan en 1171. La ville du Caire, capitale radieuse sous les Fatimides, perd alors un peu de sa splendeur face à Damas, véritable point d'ancrage pour Saladin et sa famille. Malgré la préférence de Saladin pour sa

capitale de Damas (il ne passe que huit ans au Caire sur ses vingt-quatre années de pouvoir), son règne inaugure une période de changements radicaux pour la ville d'al Qahira, notamment avec l'édification de la Citadelle et du commencement de la construction du grand mur d'enceinte autour des villes d'al Qahira et de Fustât (carte 2-4). L'édification du mur sera poursuivie par les dynasties suivantes et la Citadelle, après de nombreux changements intérieurs, prendra toute sa renommée lors du règne des Mamelouks, de 1250 à 1517. Il ne reste pratiquement pas de construction, exceptée la Citadelle, de l'époque Ayyoubide : aucune mosquée, peu de madrasa (écoles coraniques) instaurées pourtant par les sultans pour la propagation de l'Islam sunnite : « Malgré la rupture politique et idéologique avec l'époque fatimide, l'architecture et la décoration s'inspirèrent largement des recettes antérieures, avec les adaptations nécessaires pour les formes nouvelles qui s'imposèrent sous les Ayyoubides. » (Raymond, 1993, p. 108).

Les Mamelouks, qui règnent sur le Caire pendant les deux siècles et demi suivants, ouvrent une période faste pour la ville et l'Égypte. Puissants souverains, dominant tout le Moyen-Orient arabe, ils laissent après eux une brillante civilisation dans les domaines les plus variés. L'architecture acquiert alors une véritable identité égyptienne, largement financée par les sultans mamelouks successifs. Cette identité égyptienne se forme, au niveau architectural, à partir des multiples emprunts, de techniques, de styles, de procédés architecturaux des pays du Moyen-Orient. Les artisans venus de l'ensemble du monde arabe édifient des ensembles palatiaux et religieux immenses et prestigieux destinés à imposer la puissance politique de l'empire mamelouk (Garcin, 2000, p. 214). Le retour de ces artisans dans leurs pays contribue à propager un style véritablement cairote et mamelouk et l'on retrouve quelques exemples de cette architecture jusqu'à Samarkand.

*Quand les Ottomans s'emparent de l'Égypte en 1517, la ville du Caire se trouve réduite à une capitale provinciale dans le vaste empire ottoman et les moyens des nouveaux dirigeants ottomans sont plus réduits que ne l'étaient ceux des Mamelouks. Le recul sur le plan politique, mais aussi économique, de l'Égypte se répercute sur la ville du Caire. **La période ottomane (1517-1798)**, comme le*

rappelle A. Raymond⁷⁰, a souvent été traitée par l'historiographie comme une période de domination étrangère, tyrannique et obscurantiste, marquée par la décadence de l'Égypte et du Caire (Raymond, 1993). Cette époque de domination turque sur le sultanat d'Égypte est par ailleurs plus nuancée.

La situation politique de l'Égypte sous la domination des Ottomans est complexe. Le préposé d'Istanbul, le pacha, était secondé par un juge, le *cadi*. Ils étaient nommés tous deux par la Sublime Porte, pour une période déterminée ne dépassant pas quelques années. Face aux envoyés ottomans, les Mamelouks avaient conservé une certaine autorité, essentiellement sur les provinces. Qualifiés de *beys* (du turc *beg*, « seigneurs »), les Mamelouks, ainsi qu'une nouvelle élite, les *janissaires*⁷¹, rivalisaient pour l'obtention du pouvoir. Dans une période peu propice aux grandes réalisations architecturales, la ville du Caire ne fut pourtant pas oubliée. Des travaux d'aménagement urbain furent entrepris, tel que le déplacement des tanneries polluantes vers la périphérie de la ville. L'architecture, quant à elle, ne fut pas rayonnante et les édifices qui se construisaient, mise à part quelques exceptions, étaient d'abord fonctionnels. Ainsi, un grand nombre de *wakala* et de *khan* virent le jour, mais n'avaient plus la magnificence des réalisations mameloukes. La permanence du style mamelouk, copié à plusieurs reprises, s'explique par l'admiration qu'il suscitait aux yeux des nouveaux occupants. Le style architectural de la période précédente marque alors de manière profonde l'héritage urbain et apparaît comme un art, pour la première fois véritablement national. Malgré quelques influences turques (la forme étirée des minarets ou l'emploi de céramiques décoratives), les Ottomans ne cherchèrent pas à imposer une quelconque architecture au Caire et suivirent l'élan donné par la dynastie bâtitrice des Mamelouks.

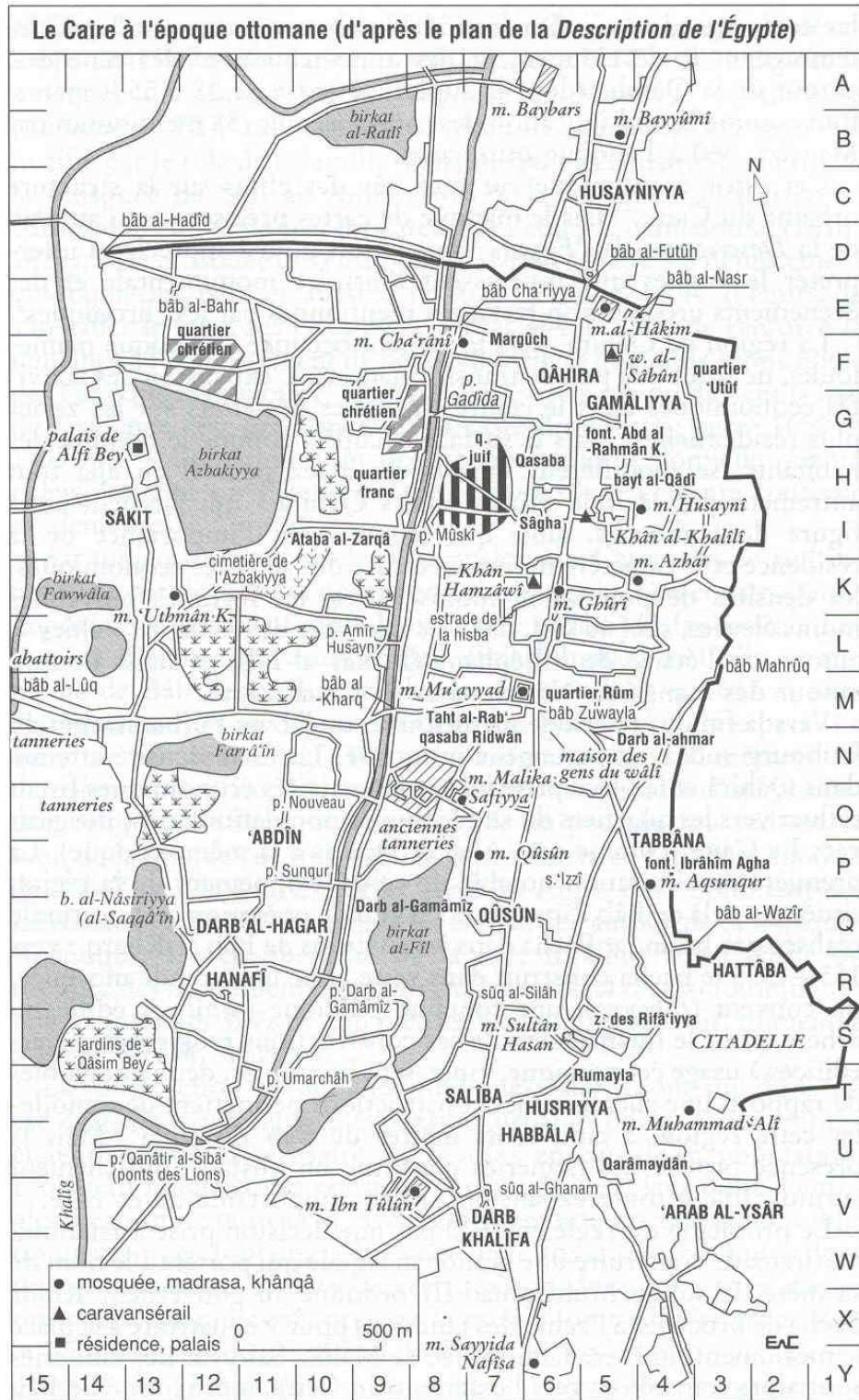
Si durant la période ottomane la ville du Caire ne changea pas beaucoup, le développement urbain entrepris par les Mamelouks se poursuivit. La croissance de la ville continua à l'intérieur des murs Ayyoubides et s'acheva (carte 2-5).

⁷⁰ Cf. André Raymond, 1993 et 2000, pour toutes les références au Caire ottoman.

⁷¹ Les *janissaires* étaient des militaires de carrière. Enfants chrétiens enlevés dès leur plus jeune âge, ils apprenaient ensuite le métier des armes et étaient convertis à l'Islam. Ils formaient au Caire une milice redoutée pendant la période ottomane. Par la suite, le recrutement des *janissaires* se fit localement, parmi les Musulmans libres. Leur puissance venait également du fait que les officiers *janissaires* s'étaient rendus maîtres du commerce du café entre le Yémen et le reste de l'empire, activité très rémunératrice à l'époque ottomane.

Les savants de l'expédition française, sur le plan du Caire de 1798, présentèrent une urbanisation quasi complète de la ville au sud et s'étendant dans les faubourgs de l'ouest. Mais plus que la surface occupée, ou le nombre d'habitants, qui restèrent assez stables durant toute la période, c'est sans doute l'activité économique qui permit à la ville de se structurer et de jeter déjà les bases de la croissance urbaine et des grands bouleversement du XIX^e siècle.

Carte 2-5 : Le Caire Ottoman, (A. Raymond, 1993, d'après le plan de la Description de l'Égypte).



La ville de Mexico au moment de l'Indépendance est également une ville en transition. Transition politique tout d'abord mais aussi transition urbaine. Le XVIII^e siècle, que nous avons décrit comme le siècle de la ville des palais, amorce les changements qui surviendront au cours du XIX^e siècle. Le vice-roi Revillagigedo (1789-1794) et son architecte en chef de la ville, Ignacio Castera (auteur du croquis de la figure 2-4), entreprennent de moderniser la vieille cité, de

régulariser son plan, d'harmoniser les façades. S. Gruzinski parle de ces changements survenus dans les années 1790 comme d'une véritable « révolution urbaine, qui n'est comparable qu'aux bouleversements du XX^e siècle ou, deux cent soixante ans auparavant, aux transformations apportées par la conquête espagnole » (Gruzinski, 1996, p.79).

Les éléments marquants de la période coloniale en Nouvelle Espagne sont résumés à ces deux événements majeurs : les débuts et la fin d'un Empire. Comment interpréter les trois siècles de cette domination espagnole en évitant les clichés qui encombrèrent pendant longtemps l'histoire de la Nouvelle Espagne ?

« Contrairement aux clichés rabâchés après l'Indépendance, la période coloniale ne fut pas pour Mexico un interminable intermède plongé dans les ténèbres d'une occupation étrangère » (*Idid*, p. 69).

L'historiographie « officielle » sur la ville de Mexico a donc eu tendance, dans les premiers temps de l'Indépendance, à minimiser, et même à dénigrer, l'importance de la période coloniale, pour affirmer sa personnalité en renouant avec le passé précolombien. La cité des palais du XVIII^e siècle ne sera remise au goût du jour que plus récemment, avec la prise de conscience patrimoniale.

Le XVII^e siècle, sur le plan patrimonial, est présenté par les historiens de l'histoire de l'art (Francisco de la Maza, 1968), comme le commencement de la « Grandeur Mexicaine ». Le XVII^e siècle rompt avec les constructions de style médiéval du XVI^e siècle, et commence à imposer un style plus léger, conforme aux canons de la Renaissance. Il faut pourtant attendre la première moitié du XVIII^e siècle pour que le style architectural devienne proprement mexicain et dégagé des influences étrangères, marquant ainsi une première rupture dans la marche vers la mise en place d'une identité proprement mexicaine. L'image de ce que pouvait être la ville du XVII^e ne nous est parvenue qu'à travers des descriptions, des tableaux et des poèmes des chroniqueurs du XVII^e et du XVIII^e siècles, comme en témoigne le tableau représentant la ville de Mexico en 1737 (figure 2-5).

Figure 2-5 : Plan de la ville de Mexico dessiné en 1737 par l'architecte Pedro de Arrieta, Mexico. Les îlots des maisons sont dessinés en rouge et les façades en beige. Les faubourgs indigènes sont également représentés sur ce plan. Au centre, on note la représentation de la foule autour des marchés de la place centrale. On retrouve dans la silhouette de la ville de 1737, les contours du centre historique actuel (l'orientation est différente, en bas du tableau le jardin de l'Alameda). Dans le coin gauche du tableau, un commentaire l'histoire des édifices. (source Guide du Centre Historique, 1997)



Comparée à la cité des conquistadores, repliée sur elle-même, et regroupant en son centre les demeures de la noblesse guerrière, la ville du XVII^e siècle prend un autre visage. La fonction défensive n'est plus omniprésente et les palais des Espagnols s'ornent plus volontiers. Si les faubourgs indigènes s'intègrent progressivement à la ville, ils restent pourtant dans les esprits dénués d'urbanité⁷² et s'opposent à l'image idéalisée de la ville de Mexico. J. Monnet souligne la remarquable continuité dans les images de la ville sur les deux siècles et demi de colonisation. La ville ne semble pas changer tout au long de la domination espagnole et les chroniques sont intarissables d'éloges.

« Les rues de la ville de Mexico sont très belles et très larges... Les édifices sont les plus beaux et les plus avantageux de l'univers, avec toutes ces maisons (...) grandes, hautes, avec un grand nombre de fenêtres, de balcons et de grilles de fer qui ravissent l'œil.(...) Les rues ne sont pas sinueuses comme dans la majeure partie des villes d'Espagne. » (Torquemada, 1615, cité par F. de la Maza, 1968, p. 13).

La colonie espagnole ne subit pas de grands bouleversements politiques au cours de la période. Les victoires de l'Espagne des Habsbourg se répercutent dans la capitale de la Nouvelle Espagne par des fêtes et des processions. Le XVII^e siècle mexicain n'est qu'un lointain écho de la renaissance européenne, même si beaucoup de témoins gardent un souvenir émerveillé de la capitale mexicaine, qui n'a rien à envier aux villes du vieux continent⁷³. Le XVII^e siècle est alors présenté comme une période de maturation pour la ville de Mexico. Les catastrophes naturelles et les épidémies qui assaillent la ville entraînent pourtant de nombreuses pertes démographiques et retardent les progrès tant architecturaux que culturels. La grande inondation de 1629 plonge les pieds de Mexico sous l'eau pendant cinq ans et contraint un grand nombre d'habitants à émigrer vers d'autres villes proches de la capitale. Le milieu naturel du site de Mexico est loin, au XVII^e siècle, d'être dompté. Les architectes doivent s'adapter à ces contraintes et trouver peu à peu une identité purement mexicaine à une ville jusqu'alors subordonnée à la tutelle de l'Espagne. Siècle de transition, le XVII^e, tout en

⁷² Cervantes de Salazar écrit en 1554 : « *Tout Mexico est ville, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de faubourgs, elle est toute belle et célèbre* »

⁷³ L'italien Gemelli Careri visite Mexico à la fin du XVII^e siècle et écrit : « *Grâce à ses édifices et aux décorations de ses églises, Mexico rivalise avec les meilleurs cités d'Italie* » (cité par Gruzinski, 1996, p. 107)

gardant les spécificités de son temps, prépare l'émergence d'un décor baroque, sacralisé, esthétisé et célébré unanimement.

c) Palais de pierre, de papier et de peinture

L'image des représentations urbaines évolue rapidement à la fin du XVIII^e siècle. Ces bouleversements sont entraînés par la croissance urbaine, et l'espace historique, qui correspondait jusqu'à présent à la ville dans sa globalité, va progressivement se marginaliser. Les impressions littéraires ou artistiques des auteurs et des observateurs de cette époque charnière sont intéressantes à plusieurs titres. Elles sont les héritières d'une tradition de penser, mais aussi d'une manière particulière de regarder la ville. Elles appartiennent résolument à leur temps et réinterprètent la ville ancienne à l'aune des changements récents survenus dans le tissu urbain. Enfin, on peut voir **ces images de la ville du début du XIX^e siècle, comme annonciatrices de la pensée patrimoniale actuelle**. Les représentations qui se mettent en place à cette époque vont influencer grandement les systèmes de représentations postérieurs et cela jusqu'à nos jours.

Pour plus de clarté, nous avons choisi de comparer les visions étrangères à la ville. Le regard des voyageurs étrangers crée, à cette époque, une nouvelle tendance dans la façon d'interpréter le monde, liée au mouvement romantique européen. Plus qu'une vision objective de la réalité urbaine, les auteurs européens inventent, par un système de représentations codées, une image plus ou moins fantasmagorique de la ville. La ville du Caire semble, dans ce contexte, plus propice aux interprétations imaginaires liées au mythe du *Voyage en Orient*. Mexico est, quant à elle, visitée par des observateurs sans doute plus objectifs, à l'image du savant allemand, Alexandre de Humboldt, qui réussit à écrire une relation de voyage scientifique aboutie.

Les référents historiques utilisés pour parler de la vieille ville du Caire aujourd'hui, et dans une optique clairement patrimoniale, sont largement influencés par les représentations de la ville arabe construites par les voyageurs occidentaux durant le XIX^e siècle. Peut-on avancer une pareille affirmation pour la ville de Mexico ? Il ne fait pas de doute que l'imaginaire construit autour de

l'Orient a été plus profond, et plus marquant dans la société occidentale, que la curiosité pour les villes américaines en pleine mutation au cours du XIX^e siècle.

Sans prétendre à une étude approfondie des textes littéraires fondateurs du mouvement orientaliste, ou des textes scientifiques descriptifs de la ville américaine, il nous a paru nécessaire de confronter des visions de voyageurs étrangers de passage dans les capitales visitées.

La ville du Caire devient, sous cet angle d'approche, la ville « orientale » par excellence. Cette vision de l'altérité et de l'ailleurs perdure à certains égards de nos jours et alimente un type de discours patrimonial que nous analyserons dans la partie suivante (Cf. Partie III, Ch. III).

Les caractéristiques de la ville « orientale » sont liées à un imaginaire de l'Orient, alimenté par tout un courant artistique occidental, par les récits de voyage de certains écrivains, ainsi que par l'image mythologique d'un Orient issu tout droit des contes des *Mille et une Nuits*. Comme l'écrit Michel Lussault (1999), les Orientalistes ont fixé un discours qui est devenu une représentation conventionnelle de la ville arabe, et dont les principales caractéristiques sont les suivantes :

- La persistance des ruines glorieuses et abandonnées de la ville antique (pharaonique et romaine) qui renvoie à un idéal de cité. Idéal qui s'oppose à la décadence actuelle (de la ville et de la société).
- La ville dangereuse alimentée par des visions de décomposition urbaine, de chaos et de grouillement.
- Michel Lussault ajoute à ces caractéristiques celles de la ville malicieuse, fascinante et licencieuse ainsi que le contraste existant entre le tumulte des rues et le calme des maisons.
- Nous y ajouterons la vision de la ville merveilleuse, qui s'oppose radicalement à celle de la ville dangereuse. C'est la vision de la ville des *Mille et une Nuits* qui prévaut et se présente, déjà au XIX^e siècle, comme une vision nostalgique.

L'image de la ville du Caire est également, à travers ce courant orientaliste, mise en peinture par de nombreux artistes. La figure suivante est un exemple de panorama cairote classique.

Figure 2-6 : Vue panoramique du Caire par Bernard Fiedler (Ecole Allemande), Huile sur toile 1865, Vienne. Le panorama ici présenté est vu de la Citadelle. Au centre, la mosquée Sultan Hasan s'impose devant le paysage de la ville. Les bâtiments dégradés de l'avant-plan sont une caractéristique récurrente dans les tableaux des Orientalistes.



La caractéristique de la ville merveilleuse apparaît comme l'ancêtre de la pensée patrimoniale contemporaine dans le sens où, dès sa naissance, elle fait référence à un passé mythique qui n'a jamais existé et que l'on compare à une réalité moins séduisante. Cette perception d'un passé glorieux et mythifié n'est pas présente à Mexico au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles. La période coloniale est abhorrée autant dans le style baroque que dans le système politique, qui sera balayé au moment de l'Indépendance en 1821. Le passé précolombien n'est, quant à lui, que peu mis à l'honneur, même si la découverte de vestiges archéologiques annonce la période suivante, où la filiation avec les Aztèques sera orchestrée pour servir l'idée de Nation.

L'Égypte, largement plus visitée par les voyageurs étrangers que ne l'était le continent américain, devient tout au long du XIX^e siècle une destination à la mode. Les raisons qui poussent les voyageurs européens à partir pour cet Orient mythique sont multiples. Pourtant, quelques thèmes reviennent régulièrement et nous donnent une idée plus précise de leur façon d'appréhender les villes.

L'illusion de voyager dans le passé, dans un Orient immuable et rétif aux changements, est un de ces thèmes récurrents. Ainsi Vogüé⁷⁴ écrit en 1870 : « La grande surprise et le grand bienfait de chaque journée de voyage en Orient, c'est de nous mettre en contact avec les choses et les hommes d'autrefois, qui se sont à peine modifiés. (...) Le présent immobile nous fournit la clef du passé, les lieux nous aident à saisir la légende (...) ; les grandes lignes reprennent leur juste valeur, les détails se coordonnent, les figures s'humanisent, tout ce qui semblait impossible, incroyable ou merveilleux apparaît naturel, véridique et accessible. » (cité dans *Le Voyage en Orient*, J.C. Berchet, 1985, p. 37)

Mais si la ville appartient à un passé vivant, elle fait aussi appel à l'exotisme. La ville incarne l'archétype de l'image de l'ailleurs. Cette caractéristique, tout comme la précédente, apparaissent encore aujourd'hui dans nos sociétés occidentales, sous une forme légèrement différente⁷⁵. L'impression de se retrouver dans une ville aux accents médiévaux, de côtoyer les ruelles d'un autre temps sont toujours présents dans les articles vantant les mérites de la vieille ville du Caire. Souvent en dehors des réalités, les voyageurs de l'Orient voient, ou veulent reconnaître, dans les villes arabes qu'ils visitent, un paysage qu'ils se sont fabriqués, à la lecture des contes des *Mille et une Nuits*⁷⁶. A la fin du XIX^e siècle Chateaubriand écrit sur le Caire : « C'est la seule ville qui m'ai donné l'idée d'une ville orientale, telle qu'on se la représente ordinairement : aussi figure-t-elle dans *Les Mille et une Nuits* » (cité par Berchet, 1985, p. 835).

Volkoff, dans son histoire du Caire publiée en 1971, fait également clairement référence à la ville des *Mille et Une Nuits* lorsqu'il cite la ville fatimide du XI^e siècle. « 'Le Grand Palais de l'Est' avait neuf portes, dont l'une était surmontée d'une « mandara » ou belvédère, aux fenêtres de laquelle le calife se montrait à

⁷⁴ Marquis Melchior de Vogüé (1829-1916), spécialiste des antiquités de terre sainte et diplomate.

⁷⁵ Cf. Partie III, Ch. III sur l'étude de la presse de voyage française. Michel Lussault (1999) cite à ce propos le travail d'Olivier Dupuy sur l'image de la ville arabe dans la presse de découverte française. Images qui renvoient de façon indirecte mais certaine aux images des Orientalistes. « ...par rapport à l'orientalisme classique, il faut remarquer que l'objet de la nostalgie semble s'élargir et se déplacer quelque peu : en effet, on pleure moins exclusivement l'effacement de la cité antique - dont les vestiges se chargent de positivité - pour insister sur la menace qui pèse sur un autre trésor : celui de la forme de la ville arabe traditionnelle... » p. 29.

⁷⁶ Galland publie sa traduction française des *Mille et Une Nuits* au début du XVIII^e siècle (1704-1717). Le livre connaîtra un très vif succès pendant plusieurs générations et sera lu par les romantiques un siècle plus tard.

l'occasion de certaines solennités. Les noms des autres portes évoquent les pages des « *Mille et Une Nuits* » : « Porte de l'Émeraude », « Porte du Salut », « Porte des Victoires »... » (Volkoff, 1971, p. 60).

L'allusion à la ville des *Mille et Une Nuits* se présente donc comme quelque chose de relativement incontournable, ne serait-ce que dans la répétition du nombre magique. « Le Caire frémit alors de *mille et une* splendeurs, traversée, ainsi que nous le rapporte Ibn Battuta, le grand chroniqueur arabe du XIV^e siècle, par 12 000 porteurs d'eau, 30 000 loueurs de bêtes de charge et 36 000 embarcations du sultan et de ses sujets » (Le Point, déc. 2000).

L'origine de l'évocation merveilleuse de la ville du Caire vient donc à la fois des descriptions anciennes, où les auteurs arabes n'ont pas hésité à exagérer le luxe et le faste de la cour fatimide, et de l'imaginaire puissant créé par les Orientalistes autour d'une ville issue des contes de fées. Les peintures, réalisées lors de ces voyages en Orient, témoignent également de cette fascination pour cet imaginaire et participent à fixer dans nos mémoires les visions des Européens du XIX^e siècle. L'exploitation de cette image par l'approche patrimoniale est indéniable, comme en attestent les nombreuses références, issues de cette période, dans les textes contemporains.

Dans le cas des Amériques, et plus précisément du Mexique, la démarche des voyageurs qui s'y aventurent, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, est différente. Dans un contexte politique troublé, rares sont les visiteurs étrangers qui envisagent de partir pour un voyage d'agrément. Le contexte culturel n'est pas non plus favorable au dépaysement. Les élites mexicaines sont confrontées à un paradoxe. Fascinées par les villes européennes, comme Paris ou Londres, elles tendent à imiter le style de vie cosmopolite et les plaisirs offerts par les lointains modèles : spectacles, représentations théâtrales, opéras, grands magasins à la française, modes vestimentaires des élégantes, clubs, diversité et éclectisme des réalisations architecturales... (Gruzinski, 1996, p. 47). La situation est également la même au Caire et les élites instruites sont confrontées au même paradoxe. Parallèlement à ce goût européen, les Mexicains rejettent en bloc les traces de la domination espagnole. La ville, au patrimoine architectural baroque et néoclassique, n'est pas valorisée aux yeux de ses habitants, et les grandes destructions qui auront lieu au moment de l'Indépendance le montrent bien.

Comment, dans ce contexte, un étranger perçoit-il la grande ville de Mexico ? Et surtout, ses impressions et ses observations s'opposent-elles à celles des citoyens de l'époque ?

Il y a à Mexico, comparé au Caire, relativement moins de chroniques écrites par des étrangers. Nous pouvons citer l'allemand Humboldt, qui visite Mexico en 1804, le diplomate américain Poinsett⁷⁷, en voyage au Mexique dans les années 1820, ainsi que quelques autres voyageurs empreints des idées romantiques de l'époque. Nous avons choisi, pour sa qualité, la relation de voyage réalisée par Alexandre de Humboldt, lors de son séjour en Amérique espagnole.

Allemand né à Berlin en 1769, Alexandre de Humboldt bénéficie d'une formation scientifique et universitaire de haut niveau. Il décide de renoncer à la vie bourgeoise qui lui était offerte pour se consacrer aux voyages et à l'étude des phénomènes scientifiques. Humboldt s'embarque pour l'Amérique en juillet 1799 avec son compagnon de voyage, le Français Bonpland, naturaliste et médecin de son état. Ses lettres, publiées dans la presse française pendant son voyage, sont un succès scientifique et l'opinion se passionne pour ces nouveaux explorateurs. Contrairement aux Orientalistes, l'objectif n'est pas de trouver une reconnaissance dans les paysages visités. Dans certaines régions où s'aventurent Humboldt et ses compagnons, nul Européen n'a jamais mis les pieds... L'objectif du voyage est de décrire la flore et la faune des régions tropicales et équatoriales du continent américain. Humboldt n'est pas insensible pourtant aux problèmes sociaux présents dans les colonies espagnoles. Ses écrits volumineux (11 volumes) « Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent » (édit. Charles Minguet, 2 vol, 1980), seront publiés après son retour en 1825. Il y mêle aventures vécues, anecdotes dans la forêt équatoriale, descriptions scientifiques et digressions philosophiques. Ami de Chateaubriand, Humboldt écrit un journal de voyage teinté de littérature et favorable à l'exotisme et au rêve, qui deviendra une source d'inspiration pour les Romantiques. Attiré également par l'Orient, il envisage dans un premier temps de partir en Egypte. L'expédition napoléonienne vient pourtant contrer ses projets.

« Les événements politiques me firent abandonner un plan qui me promettait tant de jouissance. La situation de l'Orient était telle qu'un simple particulier ne pouvait espérer suivre des travaux qui, même dans des temps plus

⁷⁷ Joel R. Poinsett, *Notes on Mexico made in the Autumn of 1822*, Philadelphie, HC. Carey et I. Lea, 1824. Ainsi que Poinsett dans Novo (1987, p. 24) et Grusinski (1996, p. 66).

paisibles, exposent souvent le voyageur à la méfiance des gouvernements » (Humboldt, 1825).

L'idée de comparer les « monuments barbares des Mexicains » avec « ceux des peuples de l'Ancien Monde » surgit plus tard, lorsqu'il reprendra ses études préparatoires d'un voyage en Orient avec son savoir accumulé en Amérique.

Ce n'est qu'après un long périple dans le bassin de l'Orénoque puis au Pérou et en Amérique Centrale que Humboldt découvre le Mexique. Son séjour au Mexique est facilité par les autorités espagnoles, qui lui fournissent une foule d'informations. *L'Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne* (1807-1811) est un recueil exceptionnel de données sur le Mexique des Lumières.

Son arrivée à Mexico en 1804 le laisse sous le charme de la ville et de ses paysages. Ces descriptions sont élogieuses.

« Mexico est au nombre des plus belles villes que les Européens aient fondées dans les deux hémisphères. » (Humboldt, 1980)

Humboldt garde pourtant un certain esprit critique face aux villes qu'il découvre en Amérique. Ses promenades dans les rues de la Havane, par exemple, ne lui procurent pas les mêmes réflexions que sur la ville de Mexico.

« A l'époque de mon séjour, peu de villes de l'Amérique espagnole offraient, par le manque d'une bonne police, un aspect plus hideux. On marchait dans la boue jusqu'au genou ; la multitude de calèches ou *volantes*, qui sont l'attelage caractéristique de la Havane, les charrettes chargées de caisses de sucre, les porteurs qui coudoyaient les passants, rendaient fâcheuse et humiliante la position d'un piéton. L'odeur du *tassajo* ou de la viande mal séchée empestait souvent les maisons et les rues tortueuses. » (*Ibid.*)

Tout comme les Orientalistes du XIX^e siècle, le baron de Humboldt est influencé par l'esprit du Romantisme. Le paysage tient une place importante dans ses descriptions et il compare la vallée de Mexico aux paysages suisses.

« La ville se présente au spectateur baignée dans les eaux du lac Texcoco, qui entoure les villages et rappelle les plus beaux lacs des montagnes de la Suisse. » (*Ibid.*)

La ville quant à elle est auréolée de toutes les qualités : régularité, largeur des rues, majesté des places publiques, solidité et magnificence des monuments. Il admire également la police de la ville et la sécurité qui y règne.

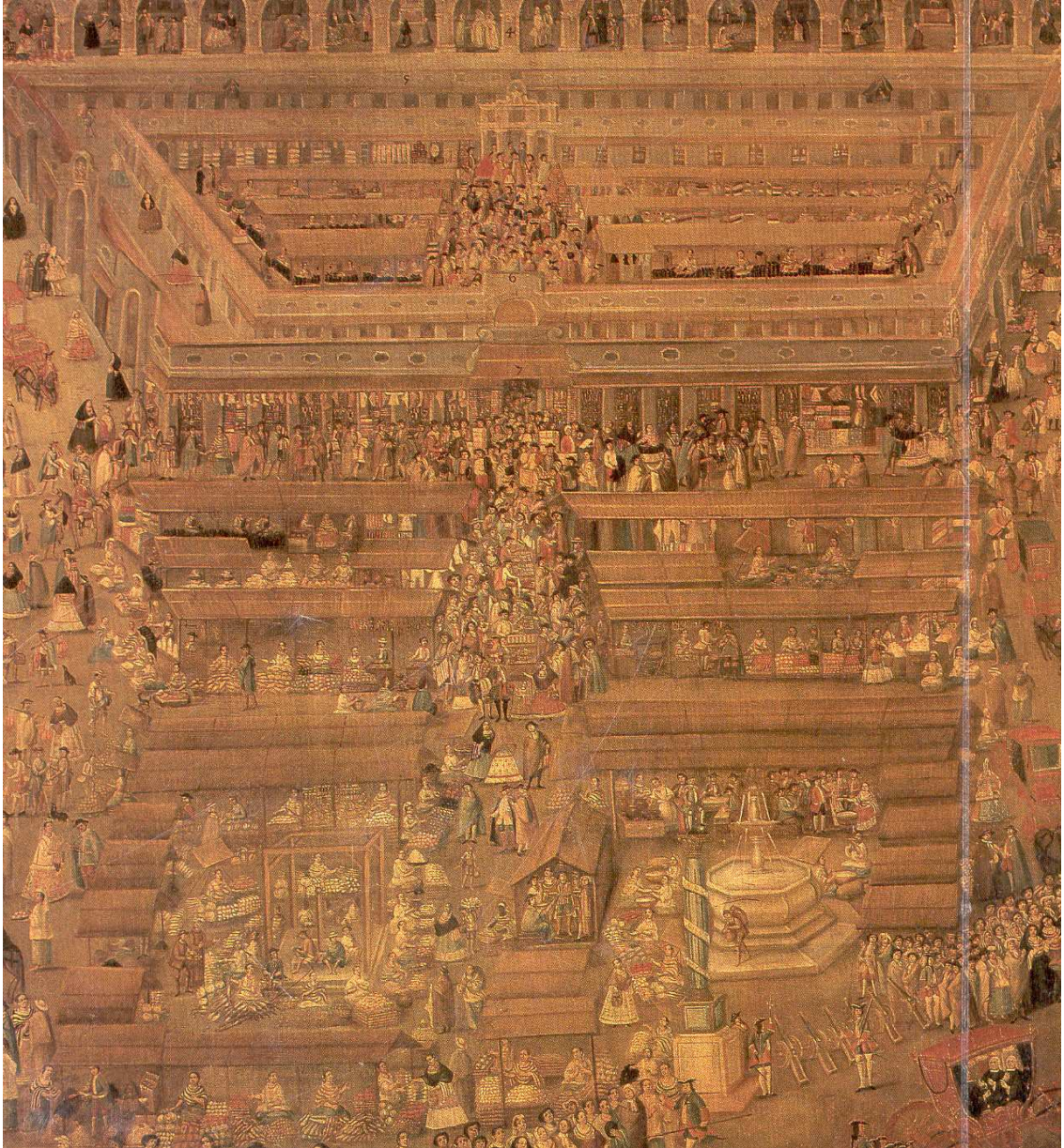
« La ville de Mexico est remarquable aussi à cause de la bonne police qui y règne. La plupart des rues ont des trottoirs très larges ; elles sont propres et très bien éclairées par les réverbères à mèche plate en forme de rubans. »(*Ibid.*)

L'impression qui se dégage de ses écrits est celle de l'émerveillement. Il souligne la surprise des observateurs étrangers devant le bon ordonnancement de la ville de Mexico, comparativement à d'autres cités d'Amérique latine. L'image de Mexico que nous renvoie le baron de Humboldt est flatteuse, mais étrangement en décalage avec les descriptions des Mexicains. L'ordre, l'abondance présents dans les descriptions de Humboldt font plutôt échos aux représentations classiques (descriptions et peintures) de la ville jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. La peinture sur toile du Musée de l'Histoire du Château de Chapultepec, déjà évoquée (figure 2-5, supra), nous donne un bel aperçu de la Plaza Mayor et de son marché principal la Parián (figure 2-7, Deuxième fragment du tableau présentant le marché). Au tout premier plan, le vice-roi d'Espagne, se dirige en cortège vers la Cathédrale. Derrière son cortège de carrosses, s'étend le Parián, le grand marché à ciel ouvert jusqu'alors installé au cœur de la ville. Les vendeurs ambulants sont abrités sous des nattes et les marchandises sont en bon ordre. La foule se presse dans les allées centrales du marché et rien ne rappelle la pauvreté, l'insalubrité ou les désordres qui seront décriés quelques décennies plus tard. Une autre illustration nous présente une scène de rue de Mexico en 1874 (figure 2-8). Les édifices sont mis en valeur par l'auteur de cette gravure et illustrent les modes de vie du grand siècle baroque. Les façades du palais sont chargées en décoration, les rues sont propres, bien éclairées et très fréquentées. On reconnaît, au premier plan à droite, une famille d'indiens, puis une calèche se frayant un chemin au milieu des cavaliers et des promeneurs. On notera également la présence de réverbères, accrochés aux façades des édifices, et la vue dégagée sur le paysage dans le prolongement de la rue. Mais à « l'air si pur et si transparent »⁷⁸ de la ville de

⁷⁸ Cette citation est du voyageur allemand C.C. Bechet, dans Gruzinski, 1996, p. 68.

Mexico et à son concert de louanges va bientôt se substituer une autre image beaucoup moins favorable à la ville.

Figure 2-7 : Deuxième fragment d'un tableau anonyme (XVIII^e siècle). La scène montre le marché du Parián, proche de la cathédrale lors de la visite du vice-roi de Nouvelle Espagne (Musée National d'Histoire de Chapultepec, Mexico) (source, Artes de Mexico, 1993).



Les récits des voyageurs étrangers dans la ville de Mexico, à la fin du XVIII^e siècle, n'empruntent pas encore la perception extrêmement critique des auteurs mexicains, qui naît pourtant à cette époque. Les Orientalistes émettent également quelques réserves sur les villes arabes qu'ils visitent. L'image de la ville change et commence à s'inverser irrémédiablement sous l'influence de la pensée fonctionnaliste et hygiéniste. Commence alors une autre phase de l'histoire des

représentations de la ville, où les centres historiques se voient peu à peu marginalisés au profit d'autres quartiers, entraînant un certain nombre de bouleversements urbains.



Figure 2-8 : Le Palais Iturbide, Gravure de Casimiro Castro in Mexico y sus alrededores, éd. 1874, Mexico, (source, Artes de Mexico, 1993).

Partie II

Chapitre II**De la marginalisation des centres historiques à une nouvelle centralité ?****Quand l'image des centres anciens s'inverse****Naissance de la métaphore de la pathologie urbaine**

Les représentations des deux villes commencent à évoluer dès la fin du XVIII^e siècle, pour changer véritablement au cours du XIX^e siècle. Une vague de projets réformateurs associée à une réflexion de plus en plus critique sur la ville, entraînent un certain nombre de mutations urbaines. Dans la plupart des villes européennes, le processus est le même. Les grandes villes se révèlent inaptes à remplir les fonctions que leur imposent l'industrialisation et des concentrations démographiques sans précédents (entre 1830 et 1880, la population de Londres passe de 1 à 4 millions) (Choay, 1990⁷⁹). Paris, avec les réalisations du baron Haussmann (1853-1869), donne le ton, avec un urbanisme fonctionnaliste appliqué, qui sera admiré et imité dans de nombreuses villes, au Caire et à Mexico tout particulièrement.

Ces changements radicaux, que subiront les villes en pleine croissance, naissent à l'origine d'un sentiment de profonde inadaptation du tissu urbain hérité aux réalités modernes. La ville du XIX^e siècle va se construire en s'opposant et en critiquant la ville existante.

Pour Mexico, le changement dans les perceptions et dans les politiques de la ville s'observe dès les dernières décennies du grand siècle baroque. Un texte, anonyme et manuscrit, retrouvé dans les Archives de l'Ancienne Municipalité de Mexico⁸⁰ nous permet de comprendre les préoccupations sur la ville de cette époque. Ce *Discours sur la politique de Mexico*, écrit en 1788, est le premier texte qui nous parle clairement des premiers désagréments de la ville. Partisan de nombreuses réformes urbaines, l'auteur, qui devait être un homme instruit, sans doute en

⁷⁹ F. Choay, Encyclopédie Universaliste, 1990, article *Urbanisme*, 23-191.

⁸⁰ *Archivo del Antiguo Ayuntamiento de la Ciudad de Mexico*.

charge d'un poste dans l'organisation de la police de la ville⁸¹, pointe du doigt, par une série d'observations très critiques, les vices de la métropole de Mexico. Les vendeurs ambulants sont accusés de salir les rues. Celles-ci sont encombrées d'ordures et servent à toutes sortes d'activités : les artisans débordent sur les chaussées pour faire chauffer quelques mixtures utiles à leur métier ; les populations y mangent et les pauvres (les Indiens) y dorment ; les coins reculés servent de pissotières ; de nombreuses bagarres éclatent aux alentours des *pulquerias*⁸² ; les maisons populaires hébergent des basses cours et les animaux traînent souvent dans les rues ; les vaches et les mules se tiennent sur les places (Lombardo Ruiz, 1978, p.169-170). La conclusion de ce constat est accablante et l'hygiène générale de la ville est perçue comme désastreuse. Il convient pourtant de noter que les pratiques urbaines des populations n'ont sans doute pas véritablement évoluées, au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle, même si la ville est sans doute devenue plus sale (Monnet, 1993, p. 34). Il est intéressant alors de comparer les opinions sur la ville à quelques décennies d'écart. Dans l'une, les étals des vendeurs ambulants sont signes de richesse, d'abondance et de prospérité pour la ville, dans l'autre ils incarnent déjà le malaise urbain. La perception de la ville est donc toute subjective. Comme nous l'avons vu plus avant, Humboldt, à la même époque, ne voit d'ailleurs pas de motifs de critique dans son observation des rues de Mexico. Il les encense même par rapport à d'autres villes comme la Havane.

Comment expliquer alors ce changement dans le système de représentation de la ville ?

Les intellectuels mexicains de cette période charnière, sont baignés dans une idéologie nouvelle qui s'est imposée petit à petit, tout au long du siècle des Lumières : le fonctionnalisme. La différenciation des fonctions est perçue comme la seule règle d'urbanisme viable et susceptible d'amener ordre et beauté à la ville. Conformément à ce principe, les pratiques nuisibles à la propreté de la ville doivent être délocalisées en dehors de la zone urbaine. Cette pratique n'est d'ailleurs pas nouvelle puisqu'il en est question dans les textes officiels dès le

⁸¹ Le texte a été retrouvé par Ignacio Gonzales Polo et largement commenté. L'hypothèse de l'auteur vient de lui. (Lombardo de Ruiz, 1978)

⁸² *Pulqueria* : endroit où l'on boit du *pulque*, boisson alcoolique mexicaine, populaire et bon marché, obtenue par la fermentation du fruit et de la sève de l'agave.

XVI^e siècle⁸³. Les animaux, et surtout le bétail, doivent être élevés en dehors du centre. Les vendeurs ambulants doivent se regrouper sur les places, par genre de marchandises, les abattoirs, les producteurs de jambon, les tanneurs sont bien entendu devenus indésirables dans le centre...

Les solutions, proposées par l'auteur, sont présentées comme nécessaires pour éviter la propagation des maladies. Cette conception nouvelle inaugure l'ère de la pathologie urbaine, qui sera un leitmotiv des images de la ville du XIX^e siècle, quels que soient les cultures et les continents.

Jérôme Monnet décrit ce changement dans les représentations de la ville comme brutal. L'explication tient à plusieurs phénomènes. D'une part, la ville de Mexico, qui correspondait pendant les deux premiers siècles de la colonisation à la cité modèle, conforme à l'utopie urbaine, ne souffrait pas les critiques. La plupart des chroniqueurs de l'époque, reproduisant un discours bien établi, ne se permettaient pas de voir la saleté des rues et les désordres de la ville. D'autre part, à la fin du XVIII^e siècle, les conceptions changent, et la ville américaine n'incarne plus le modèle de ville idéale. Les observateurs peuvent alors décrire ce qu'ils voient et critiquer de façon poussée les « vices » de la ville de Mexico, si éloignée du nouveau modèle urbain hygiéniste et fonctionnaliste (Monnet, 1993, p. 35).

Entre permanence du passé et modernisme

Les voyageurs occidentaux qui visitent l'Égypte et la ville du Caire ont également un discours dominant : « Rien qui ne soit déjà vu ou ne soit déjà dit » (Berchet, 1985, p. 11). Pourtant les réactions critiques envers ce discours, et envers la réalité de la ville, naissent sous la plume de beaucoup d'auteurs. Ils comparent également la villes de l'Occident, qu'ils connaissent bien, avec les villes arabes visitées et mettent en exergue les spécificités de ces dernières.

« Quoi ! c'est là, me disais-je, la ville des *Mille et Une Nuits*, la capitale des califes fatimites et des soudans ?... Et je me plongeais dans l'inextricable réseau des rues étroites et poudreuses, à travers la foule en haillons, l'encombrement des chiens, des chameaux et des ânes, aux approches du soir dont l'ombre descend vite, grâce à la poussière qui ternit le ciel et à la hauteur des

⁸³ « *Ordenanzas para la limpieza de la ciudad de Mexico, 1598* », *Archivo General de la Nacion*, 1956

maisons. Qu'espérer de ce labyrinthe confus, grand peut-être comme Paris ou Rome, de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par millier ? Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, mais trente générations y ont passé ; partout la pierre croule et le bois pourrit. Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes, qui la peuplent sans l'animer. Chaque quartier entouré de murs à créneaux, fermé de lourdes portes comme au Moyen Age, conserve encore la physionomie qu'il avait sans doute à l'époque de Saladin ; de longs passages voûtés conduisent ça et là d'une rue à l'autre, plus souvent on s'engage dans une voie sans issue ; il faut revenir. » (Nerval, 1843, in Brechet, 1985, p. 860)

Si la critique est présente dans les textes de Gérard de Nerval (1808-1855), elle n'en reste pas moins très personnelle. Pour véritablement comprendre l'image de la ville du Caire et l'évolution de ses perceptions au cours du XIX^e siècle, il faut se pencher sur les travaux des premiers urbanistes. Les plans de transformation de la ville sont plus tardifs au Caire qu'à Mexico et il faut attendre la deuxième moitié du siècle pour voir apparaître les premières propositions.

Pourtant, dès l'occupation française en Egypte au début du siècle, les ingénieurs français, formés à l'Ecole des Ponts et Chaussées, envisagent de mettre de l'ordre dans le labyrinthe des ruelles de la ville du Caire. L'objectif de la réalisation du *Plan du Caire de 1801* est de « projeter, comme le dit l'architecte Norry, de meilleures dispositions dans cette ville obstruée ⁸⁴ ». Les motivations sont autant idéologiques que sécuritaires. L'Expédition d'Egypte de Bonaparte, puis l'occupation française, laisseront, malgré leur brièveté, une trace importante dans le système de référence égyptien. Les idées réformatrices des ingénieurs français, afin de moderniser la ville, seront reprises par les pachas réformateurs du XIX^e siècle et l'influence de l'Europe restera importante.

L'image de la ville du Caire en ce début du XIX^e siècle et qui nous est accessible, est donc fortement teintée d'eurocentrisme. Décrite par les européens, la ville du Caire ne cessera, dans ces circonstances, d'être comparée à Paris et aux autres grandes villes d'Europe. Tout comme dans la plupart des grandes villes du monde à cette époque, les thèmes liés à l'hygiène publique et à l'embellissement de la ville commandent les travaux publics d'assainissement et d'agrandissement de la

⁸⁴ Charles Norry, *Relation de l'Expédition d'Egypte, suivi de la description de plusieurs monuments de cette contrée*, Paris, Pougens, an VII, p.22, cité par Patrice Bret, 1998, p. 142.

ville du Caire. Sous le règne de Muhammad ‘Ali, l’image de la ville semble osciller entre « la ville la plus sale du monde » et une image beaucoup plus « propre », liées aux entreprises de nettoyage de la zone. En 1832, un auteur anglais, St John, décrit avec étonnement les changements récents survenus dans la ville :

« Je ne suis pas resté beaucoup de jours au Caire, mais j’ai néanmoins découvert que beaucoup de changements sont survenus dans les apparences [des rues] depuis les descriptions des tous derniers voyageurs. Les rues, autrefois dégouttantes et répugnantes, sont aujourd’hui remarquables pour leur propreté, étant toutes balayées trois fois par jour. »⁸⁵

Le programme mis au point dans les années 1830 pour nettoyer la ville du Caire n’apporte que des solutions provisoires à l’ampleur du problème des ordures. Ces initiatives pour améliorer la propreté de la ville sont sans doute nées sous l’influence d’Ibrâhîm Pacha⁸⁶, fils et successeur de Muhammad ‘Ali. Ce dernier s’intéresse plus que son père à la ville et aux travaux d’aménagement et d’amélioration qui peuvent y être fait. Avec les grands travaux, que nous détaillerons par la suite, réalisés dans la deuxième moitié du siècle, la ville change de visage et d’image. La partition de plus en plus nette entre la ville moderne, située à l’ouest en direction des rives du Nil, et la ville ancienne se dessine plus nettement. S’esquisse alors en filigrane une image de la ville du Caire qui oscille entre ses aspirations à la modernité et son attachement au passé.

Les documents égyptiens, étudiés par les historiens contemporains, présentent des cartes (celle levée par les Français en 1801, puis le *tanzîm*, carte prévoyant l’élargissement et l’ouverture de rues sous Muhammad ‘Ali en 1845) ainsi que des écrits, dont le plus important reste les *Khitat* de ‘Ali Pacha Mubarak. Ce texte, publié en 1887, nous donne de précieux renseignements sur la perception de la ville du Caire, par une élite dirigeante, à la fin du XIX^e siècle. De formation française, ‘Ali Mubarak est à la tête des opérations de rénovation urbaine décidées par Ismâ’il à partir de l’année 1867. Sa description de la ville du Caire⁸⁷, à travers ses écrits, met en relief plusieurs aspects de sa perception de la ville. Jean-Pierre

⁸⁵ St John, *Egypt and Mohammed Ali*, I, 140, in Abu-Lughod, 1971, p. 91.

⁸⁶ Ibrâhîm Pacha ne régna que quelques mois en 1848 à la suite de son père.

⁸⁷ Concernant l’étude des *Khitat* de ‘Ali Mubarak, nous nous appuyons sur les études réalisées en français et en anglais de G. Alleaume (1984/1985/2000), J. Abu-Lughod (1971), J.P. Thieck (1982) et A. Raymond (1993).

Thieck (1982) démontre que la méthode utilisée pour présenter les quartiers, les rues et les monuments du Caire est révélatrice des vues de l'auteur en matière urbanistique. 'Ali Mubarak décrit le Caire en fonction de ses grands axes (cinq axes est-ouest) et impose déjà une vision ordonnée de la ville et structurée de façon linéaire, qui fausse la réalité urbaine de l'intérieur des quartiers (Thieck, 1982, p. 103). La ville est pensée dans sa globalité : les liaisons entre les différents quartiers, les entrées dans la ville par les nouvelles voies de chemins de fer reliant les principales villes d'Egypte sont mis à l'honneur au détriment d'une analyse plus précise des espaces intérieurs. J.P. Thieck souligne également un deuxième point révélateur de la vision de la ville par 'Ali Mubarak, qu'il qualifie « d'intervention constante du passé ». Les éléments appartenant à l'histoire de la ville ne sont pas véritablement dissociés des choses du présent. Les rappels historiques sur des monuments, tirés par exemple des écrits de Maqrîzî, marquent la volonté de l'auteur d'ancrer la ville de la fin du XIX^e siècle dans son passé. Lors de la description de la ville, de la Qasaba à la Citadelle, 'Ali Mubarak déplore la disparition de l'artisanat mais tient à souligner la continuité de la ville dans son histoire, au delà des opérations de restructuration urbaines qu'il a pourtant contribué à organiser (*Idid*, p. 104). D'autre part, si les études urbaines contemporaines mettent légitimement l'accent sur les nouveaux quartiers créés au XIX^e siècle et les faubourgs du Caire, comme Bûlaq ou le Vieux Caire, de plus en plus intégrés à l'agglomération, 'Ali Mubarak ne les évoque que très brièvement. Il existe donc de fait un décalage entre ce que l'on sait du Caire de cette époque, grâce à de multiples descriptions de voyageurs, et la description de Ali Pacha Mubarak. L'auteur de l'article qualifie cette vision de volontairement passéiste, et nous permet de relativiser les bouleversements des images et des représentations qu'a connu la ville du Caire au XIX^e siècle.

Contrairement à Mexico, on ne peut pas véritablement parler de rupture dans les images de la ville du Caire. La ville et ses images changent progressivement, sans rejeter les architectures passées et les formes urbaines héritées. La vieille ville, au XIX^e siècle, commence à se marginaliser dans l'ensemble urbain qui s'accroît. Elle n'est pourtant pas dénigrée comme l'était la ville coloniale de Mexico. Malgré ces différences fondamentales dans la construction de l'image urbaine contemporaine, les deux villes ont subi toutes deux des transformations urbaines radicales. Motivées par les mêmes impératifs d'hygiène, de modernisme et

d'adaptation aux exigences de circulation de la ville moderne, Mexico comme le Caire, suivent tout au long du XIX^e siècle les grands bouleversements urbains présents dans la plupart des métropoles mondiales.

Moderniser, hygiéniser, transformer

La croissance de la ville au XIX^e siècle

Durant la période ottomane, la prospérité de l'activité commerciale, la construction autour de l'espace central de nombreux *wakala*, *khan* et caravansérails, poussent les élites politiques et les riches commerçants à fuir la ville traditionnelle pour s'installer dans des palais entourés de vastes jardins à l'extérieur de la ville ancienne. Les quartiers résidentiels se développent à l'ouest de la ville et s'étendent au delà du *khalig* (canal). Le port de Boulaq, qui se développe considérablement, contribue également à orienter la croissance urbaine qui empiète sur les terrains laissés vacants entre la ville et le Nil (carte 2-6).

Pourtant, le Caire, dans la première moitié du XIX^e siècle, connaît une croissance lente et incertaine. Les limites de la ville ne changent pratiquement pas et la population n'augmente que très peu, même si de nombreux migrants se sont installés dans la ville (36 % des adultes recensés en 1848 déclarent ne pas être originaires du Caire). La croissance démographique est d'autant plus lente quand on la compare à celle d'Alexandrie, qui voit sa population multipliée par dix durant la première moitié du siècle (Alleaume, 2000, p. 366). Les épidémies de choléra (1831 et 1847) et de peste (1835) peuvent en partie expliquer ce phénomène complexe. Ghislaine Alleaume souligne le renouvellement urbain de la ville, consécutif aux changements politiques et à l'effondrement de l'ancien ordre social. Les nouveaux citadins se seraient alors installés à l'intérieur de la ville et de ses faubourgs, sans modifier en profondeur le tissu urbain hérité. Le Caire, juste avant l'arrivée de Muhammad 'Ali (1805-1848), se tient encore dans les limites de la ville médiévale. La superficie est de 793 hectares, auxquels on peut ajouter les ports de Boulaq et de Mirs (Vieux Caire), qui font maintenant partie intégrante de la ville (soit 883 hectares) (Volait, Noweir, 1984). La surface bâtie n'augmente pas sous le règne de Muhammad 'Ali et la ville ne subit pas de

grandes modifications de structure. Il faut attendre l'avènement du Khédivé Ismâ'îl en 1863 pour voir la ville changer de visage.

Pour la première fois depuis l'expédition d'Égypte, on assiste à une véritable volonté de changer l'urbanisme du Caire. Les pouvoirs politiques s'accordent pour entreprendre une série de grands travaux, grâce à l'appui des experts étrangers et à une réorganisation des services administratifs.

Avant la mise en place de la politique des grands travaux, la ville du Caire se présente encore sous son aspect le plus traditionnel. Les rues et les ruelles, souvent étroites et se terminant en impasses, interdisent le passage des voitures attelées. Seule la rue du Mûskî, percée dans la première moitié du siècle, semble annonciatrice des nouvelles percées qui verront le jour à la fin du siècle.

L'idée du Khédivé Ismâ'îl (1863-1879) est d'élever la ville du Caire au rang des grandes villes d'Europe. De son voyage à Paris, lors de l'Exposition Universelle de 1867, naît une grande admiration pour les réalisations du baron Haussmann. Lors de ce séjour, après avoir rencontré à plusieurs reprises le préfet de la Seine, accompagné de plusieurs de ses sujets, il fomenté l'ambition « d'haussmanniser le Caire » (cité par Alleaume et Volait, 2000, p. 372). L'ambition du Khédivé est de transformer sa ville dans un délai très court, avant les grandes cérémonies d'ouverture du canal de Suez, en 1869. L'objectif est de montrer au monde le visage d'une ville moderne en phase avec son temps, une « capitale digne de l'Égypte » (*Ibid.*).

Outre les projets pour rationaliser le tissu ancien de la vieille ville, de nouveaux quartiers voient le jour comme celui d'Ismâ'îliyya à l'ouest du Caire ancien. L'atmosphère qui s'en dégage est en parfaite rupture avec les ambiances de la vieille cité de Qahira. Un texte d'un agent consulaire américain, écrit en 1873, montre la rapidité des changements et l'image de ces nouveaux quartiers :

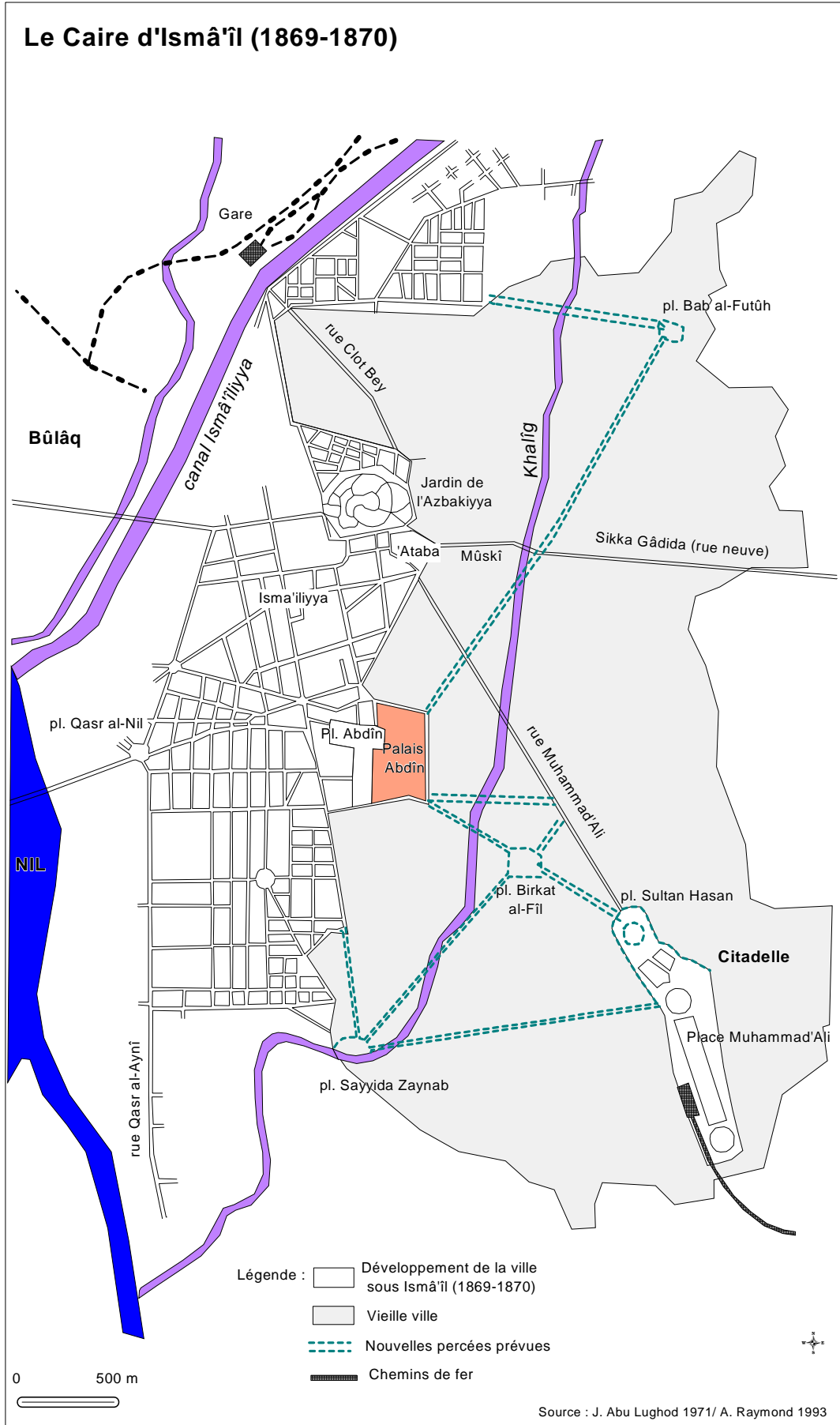
« Au Caire, les embellissements publics ont été si nombreux et les changements si considérables depuis quelques années qu'il est difficile à un étranger d'en apprécier pleinement la nature et l'étendue. (...) il y a six ans, l'espace compris entre le Caire, le fleuve et Boulaq n'était presque qu'une vaste étendue de terrains bas, sans culture, entièrement submergés par l'inondation et cultivés par place à l'époque des basses eaux. Ce lieu est actuellement un quartier neuf et élégant qui s'appelle Ismaïlia (...). Il a été remblayé à une hauteur de six à dix pieds avec les débris de la ville. On y trouve de larges voies carrossables,

bordées d'arbres, et on a concédé gratuitement le terrain à quiconque consentirait à bâtir d'après un plan déterminé. Une ville entièrement neuve, composée d'édifices superbes, s'est élevée comme par enchantement, s'étendant depuis la vieille ville jusqu'aux bords du fleuve. Le vaste emplacement connu sous le nom d'Ezbekieh (...) vient d'être transformé en un splendide jardin public aux allées sablonneuses, aux avenues ombreuses et aux verdoyantes pelouses. On y admire aussi un joli lac artificiel. On construit autour de ce parc, d'après un plan uniforme, de forts beaux édifices à portiques. On a tracé dans l'intérieur de la ville de nouvelles et larges rues donnant l'air et la lumière à des quartiers peuplés et créant pour la masse des habitants de nouvelles artères de communication.(...) De tous côtés on voit des signes d'amélioration qui rappellent bien plus l'énergie de l'Occident que les habitudes de l'Orient. » (Beardoley, 1873, cité par Arnaud, 1998, p. 33-34⁸⁸).

S'il faut prendre cette description avec un certain recul, l'intérêt de cette citation réside surtout dans l'enthousiasme d'un observateur étranger pour une ville en pleins bouleversement et qui s'oriente vers des normes plus occidentales qu'orientales. Les travaux réalisés sous l'égide du khédivé Ismâ'îl visent à embellir la ville, à construire de nouveaux quartiers à la mode d'inspiration parisienne, et à améliorer l'hygiène et la circulation dans les anciens quartiers de la ville. Pour mener à bien cette entreprise ambitieuse, le khédivé Ismâ'îl organise un ministère des Travaux publics (1864-1865), véritable outil de la planification urbaine. Son ministre des travaux publics, Ali Pacha Mubarak, réorganise également l'administration urbaine et instaure un nouveau découpage administratif où les banlieues se voient intégrées à la ville de façon plus claire. La nécessité de prendre les premières mesures sanitaires s'impose alors dans les esprits. Ces questions d'hygiène publique ne seront pas résolues dans l'immédiat et les travaux entrepris pour les mettre en oeuvre s'étendront jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Parmi les points les plus importants, nous trouvons l'assainissement du Khalîg (canal du Caire), la promulgation d'un règlement sur les vidanges, le déplacement des cimetières et le contrôle de l'abattage (Alleaume, 1984, p. 152).

⁸⁸ Il s'agit d'un rapport commercial adressé par M. Beardoley, agent et consul général des Etats-Unis d'Amérique en Egypte, au ministre des Affaires étrangères à Washington, le 15 septembre 1873, pp. 15-17, DAW-IS-153-21/1 cité par Jean-Luc Arnaud, 1998, pp. 33-34 et note 33.

Carte 2-6 :



La distribution de l'eau, l'éclairage public au gaz sont également de grandes préoccupations des ingénieurs, tout comme le percement de nouvelles artères dans le centre ancien afin d'y faire pénétrer l'air et la lumière conformément aux idéologies urbaines de l'époque (carte 2-6). Dans une loi⁸⁹ de 1868, qui ne sera jamais promulguée, Ali Mubarak écrit à propos des artères qui devront percer la ville :

« [Elles] permettent de purifier l'air et de le renouveler, chassant ainsi les miasmes nuisibles à la Santé Publique » (cité par Alleaume, 1985, p. 152).

Cette loi prévoit dans son application⁹⁰, le lancement d'opérations de cartographie et d'ingénierie préalablement nécessaires pour la suite des travaux, ainsi qu'une répartition des tâches et des responsabilités privilégiant le ministère des Travaux publics au détriment de la police urbaine. Les bouleversements urbains de la fin du XIX^e siècle ont donc été réalisés grâce à la mise en place d'une réforme de l'appareil administratif et à une politique cohérente « qui renforçait la centralisation administrative au profit de l'Etat réformateur et qui assurait aux techniciens (les ingénieurs auxquels [Ali Pacha Mubarak] appartenait) le contrôle de la rénovation urbaine. » (Raymond, 1993, p. 331).

La population urbaine allait commencer à croître véritablement durant les dernières décennies du siècle (305 000 en 1863 à 374 000 en 1882 selon J. McCarthy) et la superficie de la ville doubla de 1863 à 1882 (Raymond, op. cit. p. 315). Les changements amorcés durant cette période, et surtout le développement de la ville vers l'ouest, se poursuivirent sous l'occupation anglaise. La croissance urbaine du Caire dans la deuxième moitié du XIX^e siècle bouleverse donc la donne en matière d'urbanisme et, à côté de la ville ancienne restée presque intacte malgré quelques aménagements, se juxtapose progressivement la ville moderne et européenne pensée par les maîtres d'œuvre du khédivé Ismâ'îl. Au début du XX^e siècle, le Caire est une ville duale, scindée en deux, où les inégalités sont de plus en plus marquées.

La ville de Mexico, entre la proclamation de l'Indépendance en 1821 et la Révolution en 1910, est une capitale en pleine évolution. Comme le reste du pays,

⁸⁹ Il s'agit d'un texte de loi portant sur la réforme des corporations du bâtiment écrit en 1868 par Ali Mubarak et retrouvé par Ghislaine Alleaume dans les Archives Nationales de la Citadelle, voir, Alleaume, 1985.

⁹⁰ Le projet d'Ali Mubarak n'a fait l'objet d'aucune promulgation officielle mais fut pourtant appliqué pendant plusieurs années. Il ne sera aboli définitivement qu'en 1889. (Alleaume, 1985, p. 170).

Mexico durant la première moitié du XIX^e siècle est une ville meurtrie dont la structure urbaine ne change pas énormément. Les années suivant l'Indépendance sont des années de crise, où l'économie du pays est ruinée et où les modifications urbaines ne sont pas à l'ordre du jour. Les guerres contre les Français (1838), puis surtout contre les Etats-Unis (1846-1848) entraînent des dépenses importantes et accroissent la dette extérieure. Le Mexique perd en outre la moitié de son territoire, cédé aux Etats-Unis après la guerre. Le général Santa Anna se soucie peu de la capitale, qui continue de vivre sur l'ancien modèle colonial : les notables au centre, les classes moyennes dans la première périphérie et les faubourgs indigènes entourant la ville. La ville de Mexico, tout comme celle du Caire, n'entame véritablement sa croissance urbaine et ne subit ses premiers grands bouleversements urbanistiques que pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1855, le général Santa Anna est renversé par Benito Juarez. Ce dernier dominera la vie politique du pays jusqu'en 1871, malgré le court intermède de l'empereur Maximilien (1864-1867). Commence ensuite la période du « Porfiriato », incarnée par la forte personnalité de Porfirio Diaz, qui se maintiendra près de trente quatre ans au pouvoir (1876-1910).

En 1811, rien ne laisse présager la période de léthargie dans laquelle Mexico va se trouver plonger pendant un demi siècle. La ville est toujours la plus grande ville d'Amérique Latine avec plus de 150 000 habitants. En 1860, la population de la ville s'est à peine accrue, avec 200 000 habitants. Démographiquement, durant la première moitié du siècle, la ville connaît donc une période de quasi stagnation. Elle évolue pourtant quelque peu et au début du XIX^e siècle, les communautés indiennes (« *parcialidades* »), qui se trouvaient dans les faubourgs de Mexico, sont remplacées par des municipalités constitutionnelles⁹¹ et sont englobées dans la municipalité de Mexico ((Gruzinski, 1996, p. 326). La ville coloniale se modifie peu à peu au niveau politique et administratif même s'il faut attendre, comme pour la ville du Caire, la deuxième moitié du siècle pour que l'ancien découpage administratif, instauré par les Espagnols en 1782, devienne caduque.

Les faubourgs de Mexico, au milieu du XIX^e siècle, inquiètent. Non encore véritablement définis par les fonctions urbaines, ils encerclent les quartiers riches

⁹¹ Les élections pour désigner les municipalités constitutionnelles eurent lieu pour la première fois en 1812 et la ville de Mexico vota largement en faveur des « Américains » faisant souffler le vent de l'Indépendance, à laquelle elle ne participa pourtant que de façon lointaine. (Gruzinski, 1996).

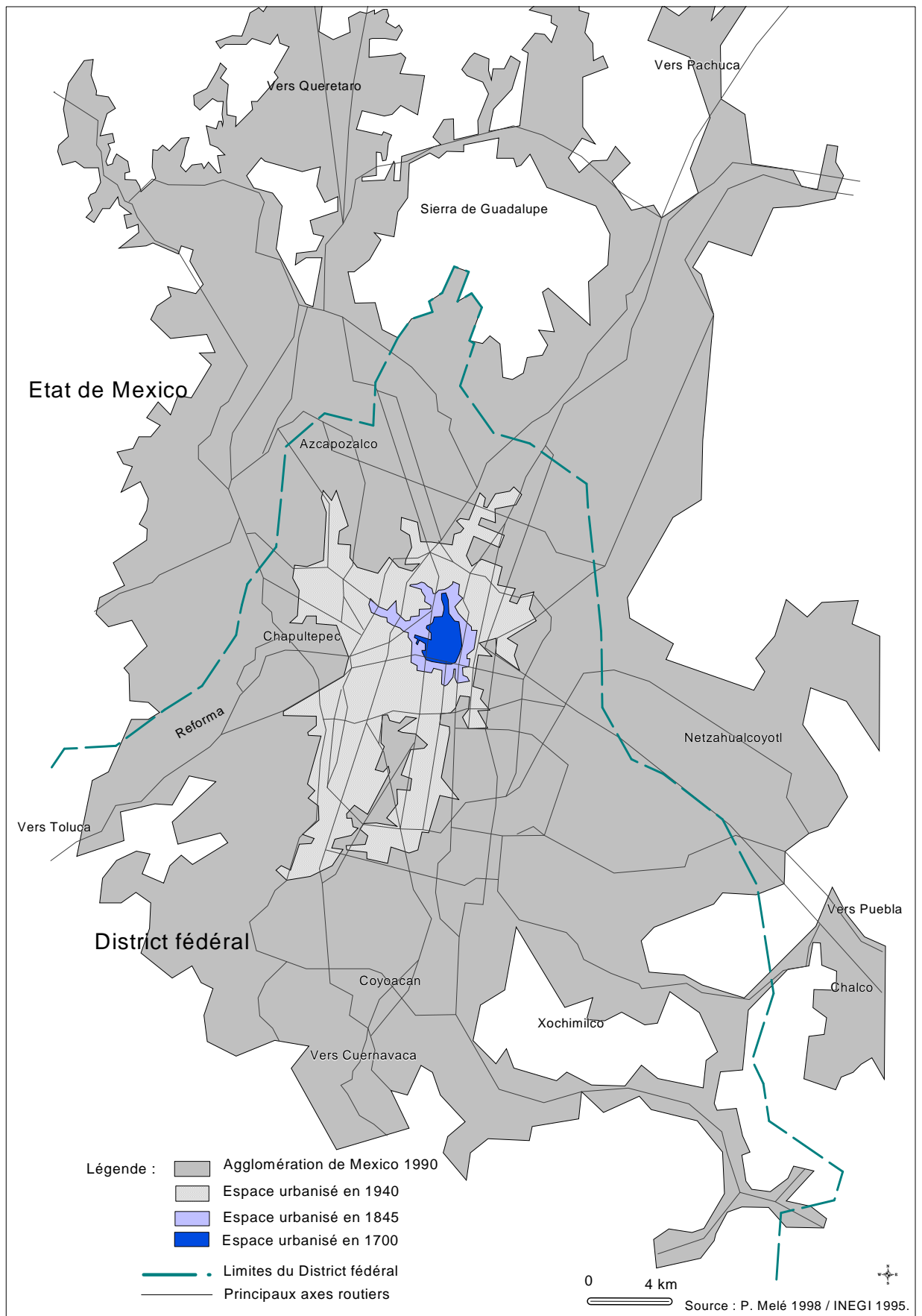
et bourgeois du centre. Ils sont perçus comme dangereux, comme le repère des classes les plus pauvres. Qualifiés de sales et sordides, ils sont habités essentiellement par des Indiens, des métis et des « petits blancs » en voie de prolétarianisation. Perçus quelquefois comme pittoresques et héritiers de la tradition indienne de l'ancienne Tenochtitlan, ils font pourtant le plus souvent peur et incarnent le refuge des *pelados* (miséreux et bandits de tout genre)(Gruzinski, 1996, p. 334).

Les faubourgs, qui se développent tout au long du siècle, dérangent les bourgeois et les classes aisées. Tout comme les élites cairotes, les élites mexicaines sont résolument tournées et attirées par la culture, les habitudes de vie et les modes à l'europpéenne. Elles souhaitent voir la capitale du Mexique rejoindre le lot des villes occidentales et modernes. A cette attirance pour l'Occident, s'ajoute une spécificité mexicaine, qui prévalait déjà à la fin du XVIII^e siècle en Nouvelle Espagne : la prégnance d'un sentiment d'identité nationale fort et d'une volonté de rupture avec le passé qui s'incarne dans le démantèlement des biens de l'Eglise à partir des années 1860.

Parallèlement à ses bouleversements et à cette redistribution des biens fonciers dans le centre colonial, la ville continue à se métamorphoser, tout en accélérant sa croissance sous le régime porfirien, dans les dernières décennies du siècle. De 200 000 habitants au milieu du XIX^e, la population a plus que doublé en 1910, avec 470 000 habitants. La superficie de la ville fait également un bond en avant et passe de 8,5 km² en 1858 à plus de 40 km² en 1910.

Comme au Caire, la volonté politique de transformer la ville n'explique pas tout et c'est l'essor économique spectaculaire de l'ère porfirienne qui permet à la capitale de croître dans de telles proportions (carte 2-7). Le marché immobilier explose avec la sécularisation des biens de l'Eglise et ouvre à une nouvelle classe de promoteurs de vastes possibilités. Les classes populaires et ouvrières, de plus en plus nombreuses, demandent à être logées et la bourgeoisie tend à choisir d'autres lieux de résidence, plus en accord avec l'idée qu'elle a de la ville moderne. Les voies de communication permettent également à la ville de s'étendre et de s'affranchir des contraintes d'éloignement. Naissent alors de nouveaux quartiers dans le prolongement des grands axes de circulation, tels que Réforma, Guerrero ou Chapultepec.

Agglomération de Mexico



Au nord de la ville se concentrent les populations les plus pauvres, dans les quartiers périphériques proches du centre colonial. Les anciens faubourgs indiens de Santa Anna, Peralvillo ou Tlatelolco sont lotis et assainis afin d'y construire de nombreuses *vecindades* pour les classes prolétaires. Les activités de production et l'industrie s'y installent également formant ainsi un noyau industriel dans le nord de l'agglomération qui poursuivra son extension au tournant du siècle plus à l'Est. La précarité des logements reste la règle dans cette zone et contraste fortement avec l'extension entreprise à l'ouest et au sud-ouest.

L'ouest et le sud sont pour leur part réservés aux beaux quartiers. Les classes moyennes préfèrent les quartiers de l'ouest immédiat tandis que les plus riches habitants suivent les grands axes de Reforma et s'installent assez loin dans de nouvelles *colonias* (quartiers) tels que la colonia Roma ou la Condesa. Une des raisons de cette bipartition de la ville, avec au nord et à l'est les quartiers pauvres et au sud et à l'ouest les quartiers riches, est à chercher à l'origine dans les réseaux de distribution de l'eau. L'aqueduc de Chapultepec ainsi que celui de Santa Fe, situés au sud-ouest de la ville ont longtemps privilégié cette zone, la rendant plus accessible à l'eau potable. Depuis le XVII^e siècle, les nobles espagnols, ainsi que les religieux et les classes aisées, ont préféré installer leurs résidences dans cette partie de la proche campagne. De cette disparité dans l'approvisionnement de l'eau de la capitale entre l'est et l'ouest (la zone est, située à proximité de la lagune salée de l'ancien lac de Mexico, était très mal desservie en eau par des canalisations défectueuses ou rendues sales par le mauvais entretien dont elles étaient l'objet) est née une profonde division de l'espace qui a marqué et marque encore la structure urbaine de Mexico (Musset, 1991, p. 142).

La présence du pouvoir sur la colline de Chapultepec, de l'empereur Maximilien à Benito Juarez, et la volonté de recréer un espace de prestige sur l'avenue de Reforma, souvent comparée au Champs-Élysées mexicains, sont également des éléments importants pour expliquer l'attraction de cette zone. L'image de ces quartiers, valorisée par la proximité du pouvoir et par le cosmopolitisme des lieux, participe à séduire la classe fortunée du Mexique indépendant à la recherche de nouveaux modèles. L'architecture de ces nouveaux quartiers tend à imiter le style français. Dans le quartier Juarez, aujourd'hui connu sous le nom de *Zona rosa*, les maisons sont mansardées à la française. La *colonia* Roma un peu plus à l'ouest, est parsemée de maisons aux styles architecturaux hétéroclites comme le

démontre la présence de chalets et de maisons luxueuses entièrement construites selon les goûts des riches propriétaires. La ville de Mexico à la fin du XIX^e siècle est un paradis pour les spéculateurs et les promoteurs, qui peuvent sans grand risque lotir des quartiers entiers.

Mais, Mexico à la fin du XIX^e siècle est également une ville cloisonnée. Les quartiers riches et les quartiers pauvres sont bien distincts et ne se mélangent pas. Cette caractéristique n'est pas une spécificité de la capitale mexicaine et on la retrouve dans les grandes villes européennes. La ségrégation spatiale rejoint alors la ségrégation sociale et les quartiers s'individualisent et acquièrent une personnalité qui leur est propre et qui s'évalue sur l'échelle sociale.

Quelle place donner alors au centre historique, devenu en quelques décennies à peine, un cinquième de l'agglomération mexicaine ? Au delà de la marginalisation effective du centre due à l'extension de la ville vers le nord et vers le sud-ouest, le centre se marginalise également dans son contenu social. Ses marges sont investies par une population bourgeoise, comme l'exemple du quartier du sud de l'Alameda. L'intérieur devient de plus en plus pauvre et les maisons sont délaissées par les couches sociales aisées et récupérées par des habitants de moindre condition.

Le bouleversement des centres anciens

La croissance des deux villes, qui s'accélère à la fin du XIX^e siècle, entraîne des bouleversements urbanistiques dans les anciens centres. Même si les nouveaux quartiers construits en périphérie préservent en partie les vieux quartiers, ceux-ci se trouvent alors dans une situation délicate. L'extension de la ville fait en effet perdre aux anciens noyaux urbains du Caire comme de Mexico une partie de leurs fonctions antérieures. La nécessité de s'adapter à une ville en devenir, et à la croissance vertigineuse à partir des dernières décennies du XIX^e siècle, conduit les aménageurs et les politiques à penser aux modifications internes permettant d'éviter que la ville ancienne ne devienne une enclave au sein de la métropole.

Le processus de croissance urbaine de Mexico s'oppose sur beaucoup de points à celui de la ville du Caire qui juxtapose deux moitié de villes, l'une ancienne et l'autre moderne, en préservant le cadre urbain hérité. Si la croissance urbaine débute à la même époque, elle entraîne des bouleversements beaucoup plus

sérieux dans le centre de Mexico. Les actions de démantèlement urbain, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, sont plus violentes dans de la ville baroque mexicaine parce qu'elles ont une résonance politique évidente, que ne connaît pas la ville du Caire. La volonté des Républicains de désacraliser la ville de Mexico entraîne la mise en vente des terrains appartenant à l'Eglise. On ne retrouve pas, au Caire, cette volonté destructrice qui modifie durablement le tissu urbain ancien et les percées souhaitées par Ismâ'îl, afin de rendre plus accessible la vieille ville, n'ont pas toutes été réalisées. Les bouleversements urbains du centre historique de Mexico ne sont pas, en outre, le fait d'un seul homme, mais bien de la majorité de la population, qui voit dans l'héritage monumental religieux une atteinte aux nouvelles idées réformatrices.

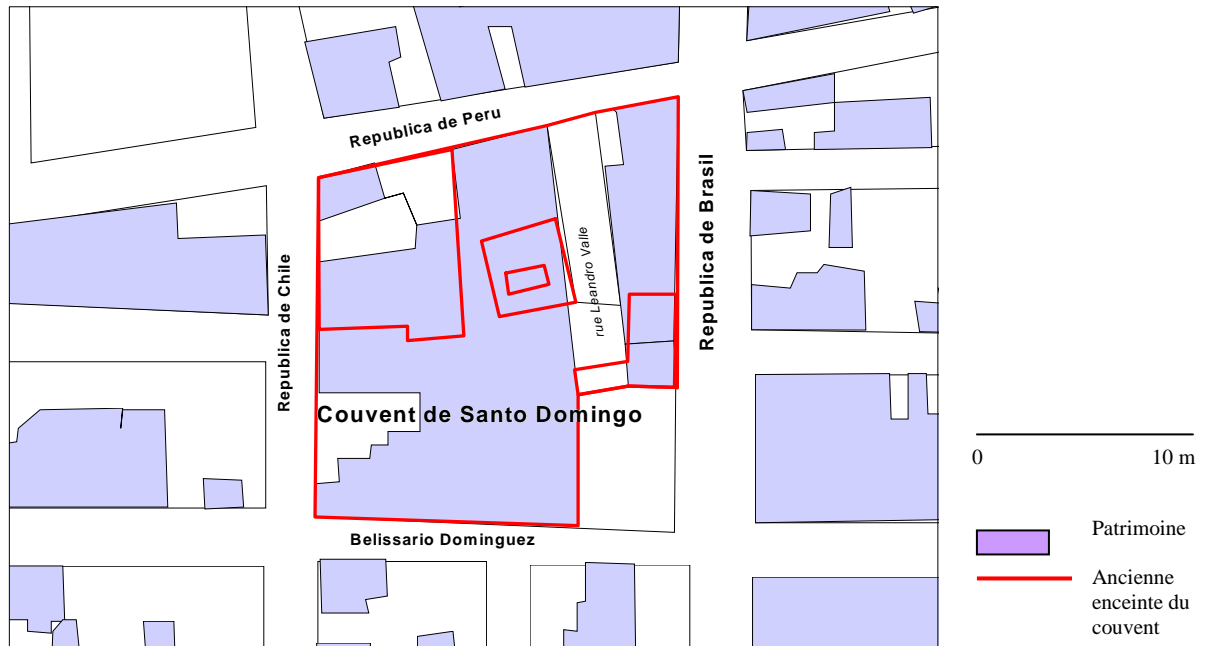
D'après les travaux de Maria Dolores Morales, en 1813, l'Eglise détenait près de 48 % de la valeur immobilière de la ville de Mexico. Les biens de l'Eglise étaient diversifiés et la valeur immobilière citée ci-dessus ne comprend que les maisons et édifices loués, générateurs de revenus. A cette valeur, il faut en outre ajouter les quelques quatre-vingt édifices religieux, couvents, hôpitaux, églises, collèges, qui augmentent de façon considérable l'emprise des propriétés de l'Eglise sur la ville coloniale (Dolores Morales, 1978). Le gouvernement libéral de Benito Juarez amorce, au milieu des années 1850, une politique en rupture totale avec la toute puissance de l'Eglise catholique. La loi Lerdo nationalise les biens des corporations civiles et religieuses en 1858. En 1861, on assiste à une sécularisation des biens de l'Eglise (hôpitaux et établissements de bienfaisance). L'abolition de la propriété ecclésiastique déstructure totalement la propriété foncière dans la ville coloniale et laisse la part belle aux investisseurs et aux spéculateurs immobiliers. Les conséquences de ces lois de Réforme (1855-1867) sont dramatiques pour le patrimoine architectural de la ville coloniale. Les couvents sont éventrés, de nouvelles artères et de nouvelles rues sont percées au travers des immenses propriétés religieuses (Cf. figures 2-8 : Dossier sur le Couvent de Santo Domingo). Les églises sont pour une grande part livrées au pillage et les éléments décoratifs, les statues baroques, les retables qui s'y trouvaient sont démantelés et le plus souvent détruits. On utilise le grand retable datant du XVI^e siècle de l'église de San Francisco de Tlatelolco comme bois de chauffage. La mise à mort de la cité baroque révèle d'une part l'anticléricalisme profond des dirigeants libéraux alors au pouvoir, mais aussi des masses, contentes

d'en finir avec la domination des Espagnols, incarnée par cette présence monumentale.

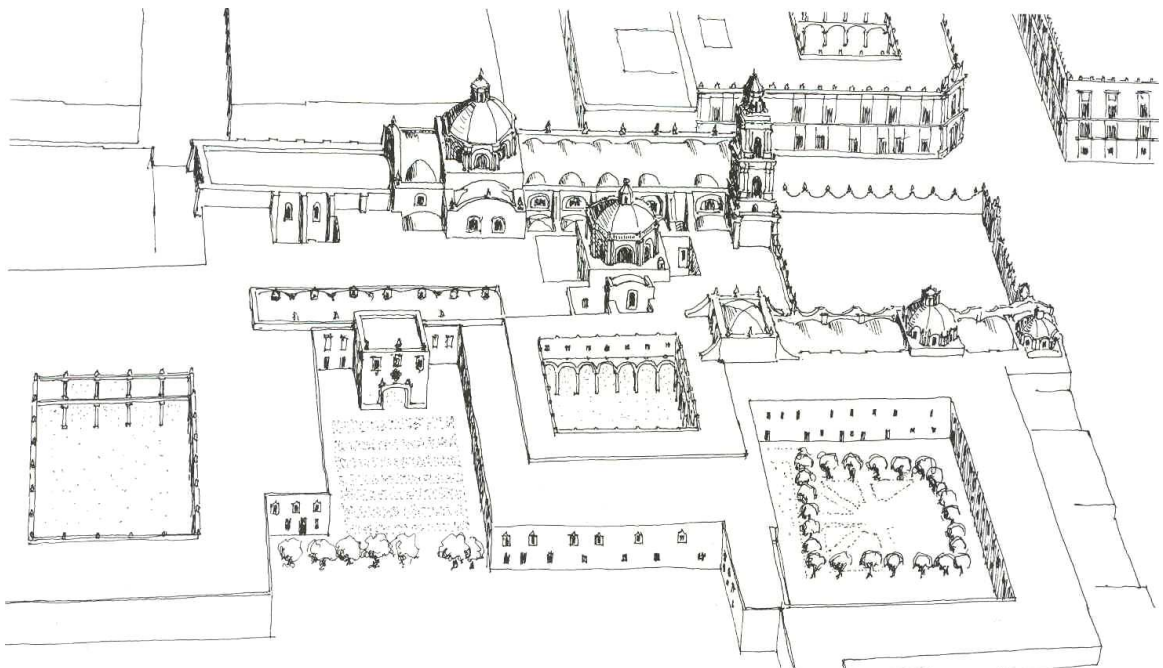
Figures 2-8 : Dossier sur Le Couvent de Santo Domingo

1) Cartographie de l'emplacement du Couvent dans le tissu urbain actuel (Source Tovar de Teresa, 1992, ES, 2002)

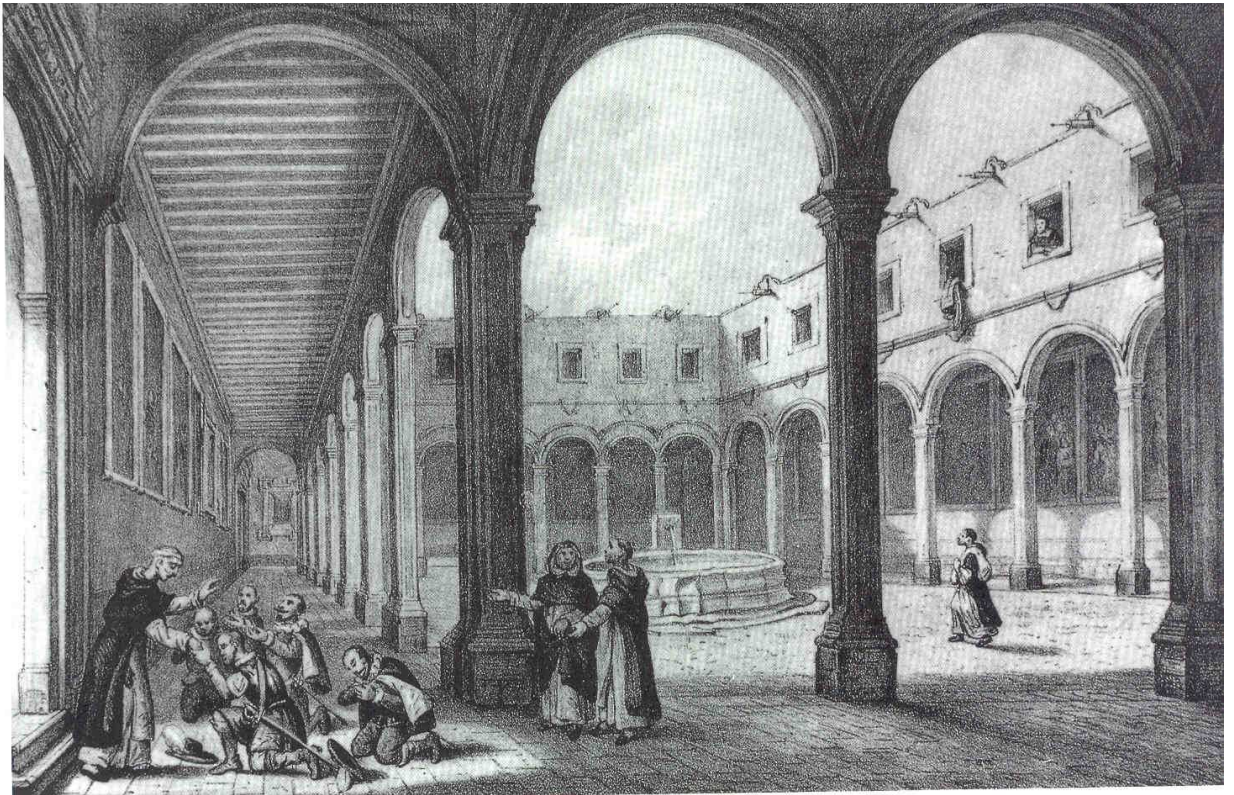
Localisation de l'ancien couvent de Santo Domingo en partie détruit en 1861 avec l'ouverture de la rue Léandro Valle



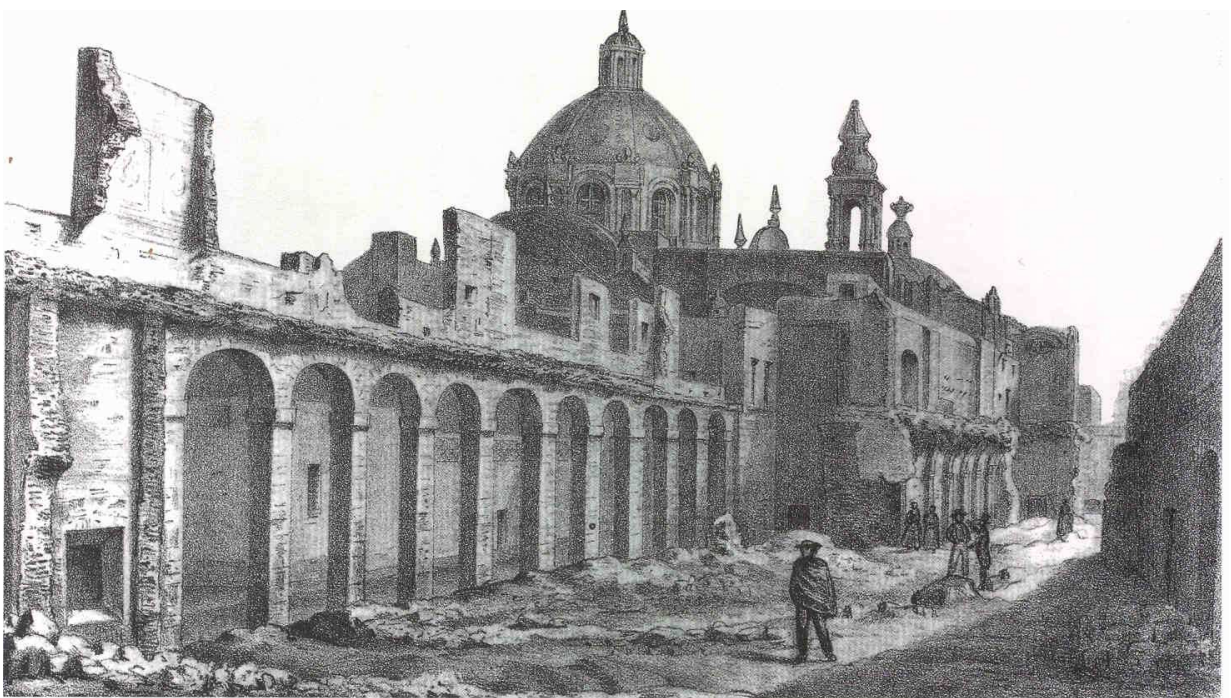
2) Reconstruction hypothétique du couvent de Santo Domingo à partir d'un plan de 1872, en vue de vendre les parcelles à des particuliers (Tovar de Teresa, 1992 p. 63)



3) Gravure de l'intérieur du cloître des Dominicains. Certaines parties ont été détruites et les autres, transformées en logement populaires (vecindades) (source , Ibid.)



4) Gravure de l'ouverture de la rue Leandro Valle, 1861 (Lithographie de Iriarte, Ibid.)



6) Photo de la rue Leandro Valle aujourd'hui correspondant à son état actuel. Ensemble d'édifices de style disparate pour classes populaires (Tovar de Teresa, 1992)



L'avènement de la cité libérale et moderne devait passer par une sécularisation de l'espace et donc par la destruction d'une grande partie des symboles de ce pouvoir religieux. La séparation de l'Eglise et de l'Etat (1861) ne suffit pas à abattre la toute puissance de l'Eglise. Il faut la priver de ses ressources économiques dont elle se sert pour défier la puissance du gouvernement libéral (Morales, 1997). Le caractère radical des destructions, des couvents en particulier, a également pour objectif politique de rendre irréversible la sécularisation des biens de l'Eglise et d'éviter ainsi que les religieux ne recouvrent leurs biens quelques années plus tard (*Idid*).

L'espace urbain passe alors d'une domination d'un acteur à un fractionnement de la propriété. 40 % des propriétés foncières change alors de mains : les propriétés ecclésiastiques sont divisées et loties en petites parcelles. Vendues à des particuliers, les lots donnent naissance à des usages résidentiels plus marqués et à une densification de l'utilisation du sol. La restructuration de l'espace urbain passe aussi par l'ouverture de nouvelles rues et par la disparition des cimetières de la ville coloniale. Les points de référence, utilisés depuis trois siècles et demi par les habitants, disparaissent avec le démantèlement des espaces conventuels :

véritables organes quasiment autosuffisants, les couvents organisaient autour d'eux la vie des quartiers et structuraient les pratiques urbaines des populations fortement attachées au pouvoir religieux. La destruction du monopole de l'Eglise a renforcé la propriété individuelle et a entraîné une privatisation accélérée de l'espace urbain. Les nouveaux propriétaires-spéculateurs de la ville de Mexico ne sont pas pour autant très nombreux et la propriété foncière se concentre de nouveaux entre les mains d'un nombre réduit de commerçants ayant suffisamment d'argent pour acquérir les biens de l'Eglise mis en vente rapidement. La pratique spéculative, jusqu'alors réduite aux périphéries urbaines proches de la ville coloniale, s'étend à tout l'espace urbain, se généralise et amorce une entrée en scène qui aura de grandes répercussions sur la ville du XX^e siècle.

Le processus de sécularisation de la ville de Mexico a plusieurs conséquences, tant au niveau politique et symbolique, qu'au niveau de la morphologie urbaine de la ville coloniale. La situation de presque monopole de l'Eglise, qui en faisait sa caractéristique principale, cède aux assauts des spéculateurs. Le centre devient un vaste chantier et les populations, qui s'installent dans les nouveaux logements construits rapidement par les promoteurs, font partie des classes populaires. Le bouleversement de la propriété foncière entraîne un renouvellement des populations résidentes dans le centre. Parallèlement, l'extension de la ville vers l'ouest et le sud-ouest permet à la bourgeoisie et aux élites de changer d'horizon. La désaffectation du centre est patente. Devenu la proie des spéculateurs, il est convoité et délaissé par les plus riches, qui, s'ils y trouvent un terrain favorable à leurs affaires, ne veulent plus y vivre avec leurs familles.

La destruction des monuments religieux de la ville coloniale de Mexico portent également un coup mortel au patrimoine. Les édifices sont parfois convertis en habitat de type multi-familial, en fabriques et en boutiques, en bibliothèque ou en prison ou en marché (les deux usages ont été en vigueur pour le cloître du couvent de la Merced, seul vestige sauvegardé de l'immense couvent). Les réutilisations sauvent une partie des édifices, mais cassent néanmoins les perspectives d'ensemble. Les Mexicains de cette deuxième moitié du XIX^e siècle ne se préoccupent pas de la question patrimoniale. Les monuments sont d'abord perçus comme religieux et espagnols avant de devenir des monuments « historiques », intimement liés à l'histoire de la nation et à l'identité mexicaine. Cette prise de conscience ne viendra que beaucoup plus tard, après la Révolution.

Alors que, dans la capitale mexicaine, les premiers bouleversements urbanistiques sont issus d'une décision politique, en rupture avec un passé colonial honnis, les premiers changements dans la ville du Caire sont le fait du prince. Les sentiments à l'égard du passé (de la domination des Mamelouks à la domination turque), et à l'égard du rattachement présent de l'Égypte à l'empire ottoman, ne se manifestent pas de manière agressive comme ce fut le cas dans la capitale mexicaine. La soumission toujours présente de l'Égypte aux Turcs, bien que très amoindrie depuis l'époque de Mohammad 'Ali, interdit en outre tout excès de ce genre. Les phénomènes de croissance urbaine, au Caire et à Mexico, se rapprochent par contre dans la volonté de créer une nouvelle ville moderne, aux accents européens. L'influence de la ville de Paris sera par exemple décisif dans les deux villes.

En ce qui concerne les opérations internes aux vieux noyaux urbains, les réalisations cairotés sont plus timorées que celles de la ville de Mexico. Le cadre ne s'y prête d'ailleurs pas. Comme nous l'avons déjà vu, le khédive décide d'offrir à la ville et à ses visiteurs un cadre digne des villes européennes, avec les activités récréatives qui lui sont liées. Il faut donc à la ville du Caire des hôtels de luxe, un théâtre, un opéra, un hippodrome, des cafés et des grands boulevards sur le modèle parisien. La difficulté de planter dans un cadre urbain hérité de la ville traditionnelle, ce type de monuments est évidente et s'impose à tous. Les rues étroites et tortueuses sont complètement inadaptées à ce type de réalisation. Le placage d'une ville moderne en bordure de la ville traditionnelle sera donc la solution la plus sûre. Pourtant, le réseau ancien des rues de la ville traditionnelle se doit également, dans cette vaste entreprise, d'être modernisé. La vieille ville n'est donc pas oubliée des ingénieurs et des maîtres d'œuvre.

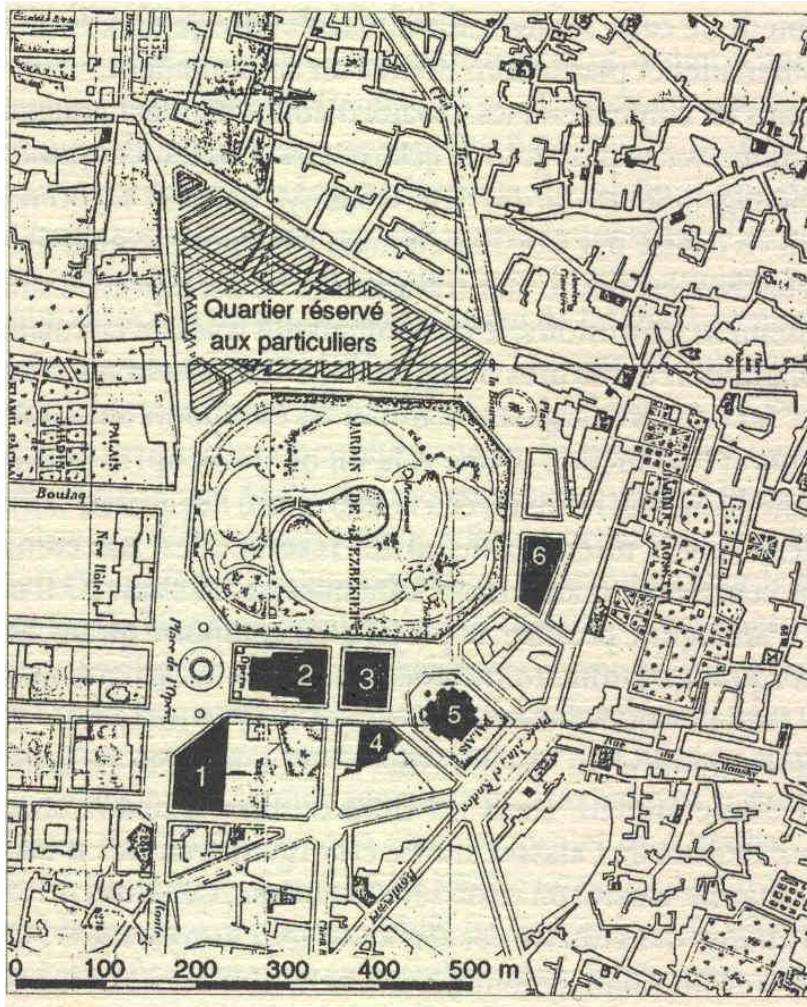
Le plan d'aménagement du Caire prévoit la percée de plusieurs artères dans le tissu ancien de la ville. Faute de temps ou d'argent, au regard de la difficulté de l'entreprise ou en raison des oppositions politiques, l'ambitieux projet de percement des rues du Caire ancien ne voit pas le jour, et seules quelques avenues furent effectivement ouvertes (Alleaume, Volait, 2000, p. 373). La rue neuve (Sikka al-Gagîda), qui prolonge la rue du Mûskî est percée en 1846 jusqu'à la Qasaba (carte 2-6). Cette percée permet de mettre en relation directe le plus grand lieu de concentration du commerce, au cœur de la vieille ville, avec la place

Ataba, véritable centre névralgique de la ville en devenir (figure 2-9), puis, plus à l'ouest, avec le port de Bulaq. Vingt années plus tard, cette rue qui traverse le Caire dans une direction est-ouest, d'environ quatre kilomètres, est encore prolongée, jusqu'au cimetière de Qaytbay (Arnaud, 1998, p. 43). La rue Clot Bey part de la place Ataba et ouvre la ville en direction du palais de Chubra, puis dessert la gare, qui inaugure le trajet entre le Caire et Alexandrie en 1856. Une autre grande artère, la rue Muhammad 'Ali, rejoint quant à elle la place de Ataba à la Citadelle. Cette place, qui fut un terrain inondable (1798), puis un jardin (1846) et enfin une place plantée d'arbre (1866) devient alors le véritable centre de la circulation dans la ville redessinée.

La place Ataba et le jardin de l'Azbakiyya sont des espaces-tests pour la lisibilité des actions d'Ismâ'îl, puisque autour d'eux se situent les édifices emblématiques du renouveau de la ville. Les étrangers de passage fréquentent cette zone plus sûrement que d'autres lieux de la ville. Le quartier franc, situé autour de la rue du Mûskî, est proche et un grand nombre de commerces nouveaux, comme les « agences de voyage », les hôtels, bénéficient de cette proximité et de la forte présence étrangère autour de la place. Située aux portes de la ville traditionnelle, la place de Ataba est également perçue par de nombreux historiens comme un point d'articulation entre les deux villes, entre la ville ancienne, encore fortement dépendante de la structure urbaine traditionnelle, et la ville moderne qui se dessine à grande vitesse sous les ordres d'Ismâ'îl.

Si les destructions des édifices anciens le long de ces artères sont importantes (400 bâtiments dont 4 mosquées pour la rue Muhammad 'Ali d'après Arnaud, op.cit / ou plus de 700 d'après A. Raymond, 1993, p. 313), elles ne dépassent pas les façades de la rue et le tissu urbain se trouvant derrière reste intact. Cette ville de l'intérieur, celle qui ne subit pas les modifications urbanistiques, a mauvaise presse et est souvent qualifiée de lépreuse: « Mais à côté de ces belles réalisations qui donnent à certaines rues un air européen, subsistent les taudis où les nuages de poussière font concurrence aux nuées de mouches, et les ruelles sordides se rattachent à la voie principale par de petits escaliers. » (Volkoff, 1971, p. 168).

Figure 2-9 : Zone de la place Ataba (à l'emplacement 5) et du Jardin de l'Azbakiyya (J.L. Arnaud, 1998 à partir du plan de Pierre le Grand, extrait, 1874) Au centre, le jardin avec sa serpentine, son rocher artificiel et sa cascade.



Légende

- 1 : Immeuble de rapport
- 2 : Opéra
- 3 : Emplacement du cirque en 1869 (puis place Ataba)
- 4 : Théâtre
- 5 : Palais 'Ataba
- 6 : Immeubles de rapport

Pour 'Ali Mubarak, ministre des travaux publics, le percement de nouvelles rues dans le tissu urbain de la vieille ville est grandement nécessaire (figures 2-10 et 2-11). Peu lui importe les monuments qu'il sera nécessaire de détruire pour mener à bien les percées. Celles-ci doivent améliorer le cadre urbain, auquel il est fort attaché, en lui permettant d'apporter plus d'hygiène et plus de lumière. Les seuls regrets du ministre au sujet des projets de transformation vont d'ailleurs aux percées qui n'ont pu être réalisées dans la vieille ville (Arnaud, 1998, p. 84).

Aux sentiments du ministre empreints d'hygiénisme, de modernisme et de rentabilité, s'opposent les sentiments d'un certain nombre d'observateurs étrangers, qui voient d'un mauvais oeil la dénaturaion de la vieille ville par les suppôts de la modernité. Loin de dénigrer les espaces populaires (et sans doute

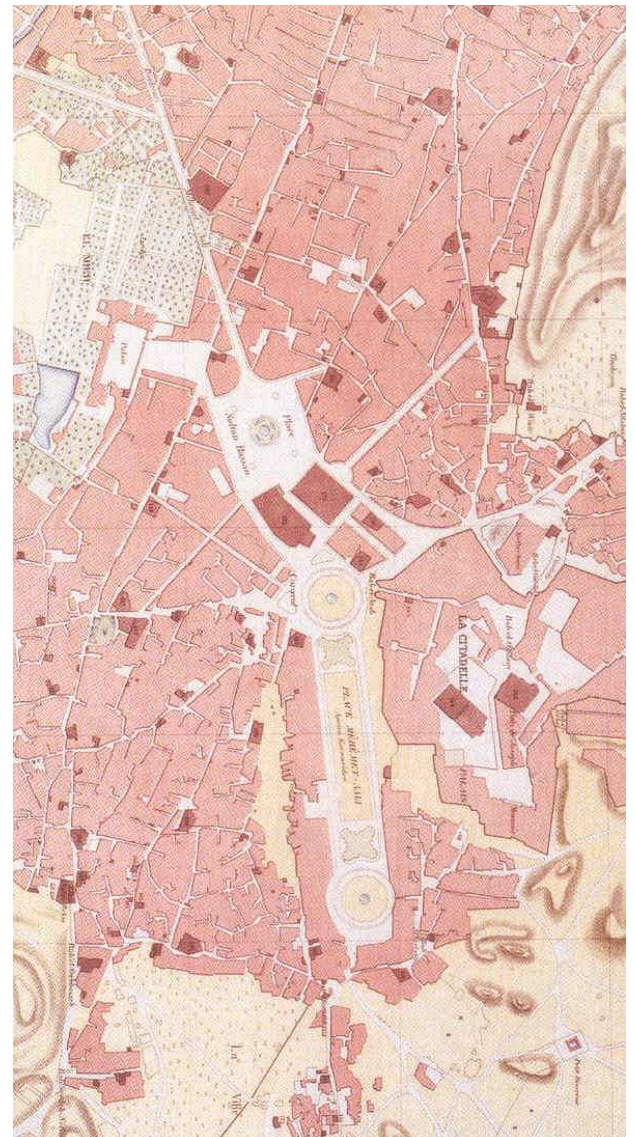
sales), ils y voient le charme des vieilles cités médiévales⁹² selon les normes chères aux orientalistes.

Figures 2-10 et 2-11 : Aux pieds de la Citadelle : avant et après les travaux d’Ismâ’îl.

On note l’ouverture de la rue Muhammad’Ali et l’aménagement urbain des différentes places.

- Carte 1 : extrait du Plan de la Description de l’Egypte, 1809, Jacotin ; Place Rumayla et Qaramaydan (Paris, BNF)

- Carte 2 : extrait du plan de Pierre le Grand 1974 : Places Muhammad ‘Ali et Sultan Hassan (Paris, BNF / source, *Le Caire, Citadelle et Mazenod*, 2000).



⁹² Le terme de ville médiévale a été étudié par Paula Sanders, « Making Cairo Medieval », 2001.

Ainsi, le voyageur Arthur Rhôné, écrit dans les années 1860-1880 à propos des embellissements du Caire⁹³ : « Désormais, où que l'on arrête ses regards, on ne découvre presque pas un point de la ville ancienne qui ne soit attaqué ou menacé par la rénovation banale qui envahit nos villes d'Occident. (...) Le goût des grandes places, des larges boulevards poussés en ligne droite sans aucun soucis d'une orientation supportable, s'accroît de plus en plus : partout des espaces torrides et poudreux gagnent du terrain et font regretter ces ruelles sinueuses, fraîches et pittoresques, dont le parcours moins direct paraissait cependant moins long. La multitude des voitures européennes courant à grande vitesse, le goût des parades militaires, on dit même la recherche de salubrité publique, ont servi de prétextes à cette barbarie. » (Rhôné, 1882). A propos des maisons qui bordent l'Azbakiyya, Rhôné pose une sentence en tous points opposée aux descriptions élogieuses du diplomate américain Beardley citées plus haut : « Les nouvelles bâtisses de l'Ezbékiyéh ; constructions faites à l'européenne, manquées et inachevées à la turque, où la laideur des matériaux, l'abandon, la prétention et la saleté forment un ensemble mille fois plus misérable que les simples masures du pays. » (*Idid*). Les critiques et protestations de Rhôné portent autant sur les nouveaux quartiers récemment construits que sur les dommages occasionnés dans la vieille ville. Les premiers sont « mornes, secs et réguliers », « modernes », les maisons qui s'y construisent sont des pâles répliques des maisonnettes françaises « qu'on pourrait croire importées de Saint-Cloud », leur style « pseudo-arabe » est jugé déplorable. L'inadéquation entre les visées parisiennes et les caractères intrinsèques de la ville orientale est mise en avant tout au long de la démonstration. La ville ancienne bénéficie quant à elle d'une vision teintée de nostalgie : « les embellissements du Caire déroutent les souvenirs », la ville jadis si « pittoresque » n'est plus ou risque de ne plus l'être. Dans son article, écrit non sans humour, Rhôné s'obstine à ne pas voir les points positifs des réalisations khédivales. Le constat qu'il trace de la partition de la ville est pourtant clairvoyant « Le Caire est aujourd'hui comme un vase brisé, dont les deux fragments de plus en plus effrités, émiettés sur leurs bords, ne peuvent plus se rejoindre, ni correspondre. » (*Idid*, p. 63).

⁹³ Arthur Rhôné écrit dans la gazette des Beaux Arts. Ici nos références sont issues des articles intitulés *Coup d'œil sur l'état présent du Caire, ancien et moderne*, Gazette des Beaux Art, 1881-1882, publiée au Caire. Arthur Rhôné est également un des premiers à prôner un inventaire des monuments de la vieille ville du Caire.

Déplacement de la centralité

Vers un enclavement de la vieille ville du Caire...

La croissance urbaine dans les deux villes entraîne un mouvement de marginalisation des centres anciens. Marginalisation sociale plus que spatiale dans le cas du centre historique de Mexico, mais aussi dans une moindre mesure dans le cas du Caire, puisque le noyau urbain ancien reste au cœur même de la métropole en construction. Le paradoxe d'un « centre » géographique se retrouvant en « marge » de la ville et de ses nouvelles fonctions urbaines amène à la problématique de la centralité et à la place des centres anciens dans la future métropole. Pour comprendre le rôle de ces espaces anciens aujourd'hui, il est nécessaire de revenir sur les processus et les évolutions urbaines du XX^e siècle, qui ont entraîné leur marginalisation.

Au Caire, au cours du XX^e siècle, les nouveaux quartiers nouvellement construits s'enrichissent d'autres extensions. Les fonctions qui s'inscrivent dans ces nouveaux quartiers ne sont pas, à terme, uniquement résidentielles. Déjà au tournant du siècle, le khédive Ismâ'îl conçoit sa ville moderne et européenne comme un écrin où prendront place les édifices importants que toute capitale moderne se doit d'avoir : nous avons déjà cité l'opéra, l'hippodrome, la gare, les grands hôtels, les cafés⁹⁴. A cela nous ajouterons le Palais du Gouvernement situé sur la place Abdine, à la jonction entre la vieille ville et la cité récemment construite d'Isma'iliyya. La ville telle qu'elle est pensée ne doit donc pas être réservée à l'usage résidentiel de quelques nantis. Pourtant, les premiers occupants des quartiers d'Ismâ'îl sont réticents à l'investissement et construisent des villas modestes entourées de grands jardins. La tendance s'inversera à la fin du siècle et ces zones se densifieront, faisant disparaître les vastes jardins et laissant la place à un réseau viaire plus dense et à des immeubles de rapport aux façades alignées. Les fonctions récréatives sont également bien représentées dans les nouvelles extensions de la fin du XIX^e siècle. Les jardins publics et les parcs tiennent une place de choix dans l'urbanisme khédival qui ne sera pas démenti sous

⁹⁴ Les édifices de prestige européen construits rapidement par Ismâ'îl n'ont pas une durée de vie très longue. Le cirque, inauguré pour l'inauguration du canal de Suez est détruit trois ans plus tard. L'hippodrome construit à sa place est lui aussi détruit vingt ans plus tard. L'opéra, quant à lui, ne sera anéanti qu'un siècle plus tard au cours d'un incendie (Arnaud, 1998, p. 176)

l'occupation anglaise⁹⁵. Outre le jardin de l'Azbakiyya qui est remodelé, les efforts portent sur la création de plusieurs squares et de jardins dans l'ensemble de la ville. Sur la rive gauche du Nil, et plus particulièrement dans l'île de Gezira, un vaste parc est réalisé. Les nouveaux espaces verts représentent à cette époque 185 hectares sur les 1218 hectares que compte la ville à la veille de la chute d'Ismâ'îl (Volait, Noweir, 1984). La création de la Compagnie des Tramways favorise également l'extension des faubourgs et des banlieues de plus en plus lointaines. Le projet de la création de la cité d'Héliopolis, qui sera commencée en 1906, en plein désert, est lié de très près à cet essor des transports publics. La vieille ville reste quelque peu à l'écart de ces mutations urbaines et ne se transforme que peu sous le coup de la modernisation. L'occupation anglaise ne vient en rien bouleverser cet état des choses. Les fonctions de gouvernement et d'échange se déplacent en partie. Les nouvelles activités qui se développent à partir du tournant du siècle s'établissent de préférence dans les quartiers tels qu'Isma'iliyya. Ainsi, les banques, les maisons de commerce étrangères, les établissements hôteliers de luxe, les théâtres (et plus tard les cinémas), les boutiques à l'européenne s'installent dans ce qu'on peut définir comme la ville moderne. Le quartier d'Isma'iliyya s'appelle d'ailleurs aujourd'hui le *centre-ville*. La centralité s'est donc bel et bien déplacée avec la création de nouvelles fonctions, devenues bien vite essentielles à l'économie et aux pratiques des citoyens. La manière de vivre et d'habiter la ville se modifie également sous l'occupation anglaise. Les étrangers, fort nombreux dans la ville au tournant du siècle (on compte 18 282 étrangers au Caire en 1882 et 76 173 en 1927, les principales colonies étrangères sont celles des Grecs (26%), des Italiens (24%), des Anglais (14,7%) et des Français (12,5%) (Raymond, 1993, p. 318), orientent la vie urbaine avec l'apparition des clubs privés. Ils infléchissent également en partie l'urbanisation de la ville en créant, par leur présence, de nouveaux pôles, autour desquels vont s'organiser de nouvelles centralités qui ne seront plus reliées avec un quelconque point de l'ancienne ville. Les connections entre les deux villes s'amointrissent et les anciens quartiers, de

⁹⁵ Les emprunts ruineux contractés en Europe par Ismâ'îl à partir de l'année 1862 conduisent progressivement l'Égypte à la banqueroute. En 1875, les actions du canal de Suez sont vendues aux Anglais. Les instances du gouvernement sont investies par des étrangers, français et anglais. En 1879, après un sursaut de résistance, le khédivé Ismâ'îl est déposé au profit de son fils Tawfiq (1879-1892). Après une révolte nationaliste, les Britanniques prennent le contrôle du pays. L'occupation anglaise, qui devait n'être que provisoire, va alors se prolonger jusqu'en 1954.

plus en plus dénigrés et peu fréquentés par l'élite urbaine (population aisée et étrangère) se marginalisent socialement.

Les quartiers de Isma'iliyya puis de Garden City, d'Héliopolis ou de Zamalek, sur l'île de Gazîra, sont les nouveaux noyaux autour desquels s'organise la ville du début du XX^e siècle. Outre les étrangers, les familles des pachas et les familles de notables amorcent un mouvement de sortie de la ville ancienne dès la période khédivale, pour s'installer dans leurs nouvelles demeures acquises par concessions auprès des services gouvernementaux. Les terrains qui étaient donnés par Ismâ'îl, aux conditions sévères que de nouvelles demeures soient construites dans des temps impartis, subissent plusieurs modifications avant de donner naissance à la fin du XIX^e siècle au quartier d'Isma'iliyya tel que l'aurait aimé le khédive. Des concessions plus petites, aux conditions moins sévères (la construction qui devait être érigée avait une valeur minimale plus faible), ont également permis aux classes moins aisées d'acquérir certains lots. Le quartier de Bab al-Luq est ainsi investi par des fonctionnaires et des petits employés pendant le règne d'Ismâ'îl (Arnaud, 1998, p. 56).

La séparation entre les anciens et les nouveaux quartiers est d'autant plus marquée que l'administration anglaise fait une classification entre les quartiers « indigènes » et les quartiers « européens ». Cette démarcation ne s'évalue pas en type de population, mais grâce à l'ancienneté et la morphologie des quartiers. Les quartiers « indigènes » correspondent à la ville d'avant 1865, et les quartiers « européens » à la ville dite moderne construite à partir de cette date (*Idid*, p. 206). A partir de cette désignation, les quartiers anciens se démarquent de l'ensemble de la ville. Ils sont perçus par les autorités anglaises comme des quartiers « réservés à l'habitation des familles » (*Idid*, p. 205). Ils deviennent alors dans les esprits des quartiers populaires, voire miséreux (là où l'on peut mendier). Le zonage de l'espace bâti est imposé par la législation et compartimente la ville en plusieurs secteurs aux tendances ségrégatives très nettes. Si certaines activités ne sont pas tolérées dans les quartiers dits « européens », elles sont automatiquement cantonnées dans la vieille ville. On assiste à une spécialisation de certaines zones et les prix du foncier reflètent l'image positive ou négative du quartier. Ainsi, le quartier d'Isma'iliyya devient au tournant du siècle le quartier le plus cher de la ville. Il est devenu le nouveau centre des affaires de la ville du Caire. Autour de la rue Qasr al-'Aynî, s'établissent les ministères, les édifices gouvernementaux.

L'Institut français d'archéologie orientale (IFAO) investit une ancienne villa, enclavée dans le tissu urbain en pleine densification de cette zone. Plus proche du Nil, ce sont les ambassades étrangères qui choisissent de s'implanter dans d'anciennes résidences princières.

La vieille ville quant à elle ne présente plus d'intérêt au niveau de la rente foncière et se trouve délaissée par les nouveaux établissements bancaires ou hôteliers. La paupérisation des quartiers anciens s'amorce. Ce mouvement s'accroît avec l'arrivée de nouveaux migrants ruraux qui s'installent, non pas dans les espaces fraîchement urbanisés et trop chers pour eux, mais plutôt dans des zones d'urbanisation ancienne, telles que la vieille ville, le port de Bulak ou le vieux Caire. La croissance de la population cairote entre 1882 et 1937 est fulgurante. De 374 000 habitants, elle passe à 1 312 000 habitants, soit un accroissement de près de 250 % (Raymond, 1993, p. 317). Cette croissance démographique se répercute sur les quartiers anciens, de plus en plus enclavés dans l'agglomération du Caire. Les efforts d'améliorations urbaines ne sont que peu destinés à la vieille ville. Ainsi, les différences en matière d'éclairage public, d'accès à l'eau, de drainage et de macadamisation des rues sont patentées entre la ville « européenne » et la ville « indigène ». Délaissée par les pouvoirs publics, la vieille ville l'est aussi par les populations les plus riches et par les nouvelles activités qui se développent. L'état du bâti s'en ressent fortement et la tendance générale est au délabrement des édifices. Quelques rares enclaves de modernité, avec ses immeubles de style baroque-levantin (*Idid*, p. 330), ne viennent que miter un espace soumis entièrement à la décrépitude ambiante. La vétusté des édifices devient alors la règle, aggravée par le peu d'empressement des pouvoirs et des sociétés d'équipement de la ville à s'investir dans cette zone. Le tableau de la vieille ville au début du XX^e siècle est loin d'être aussi charmant que veulent bien le croire certains observateurs étrangers comme Arthur Rhôné précédemment cité. L'arrivée des migrants ruraux, l'accroissement de la population et les capacités réduites d'accueil de la vieille ville entraînent une surpopulation des appartements. Les activités de la majorité de cette population, de plus en plus pauvre, se tournent vers les industries, et le chômage est également présent chez une population en voie de prolétarianisation. A. Raymond parle de « décadence des activités économiques » et « d'asphyxie lente des vieux quartiers ».

Le processus de paupérisation des vieux quartiers semble inéluctable mais ne révèle pas pour autant une spécificité cairote. L'originalité du Caire viendrait de cette séparation très nette entre deux villes que tout oppose, alors que la marginalisation progressive des centres historiques est une évolution commune à la plupart des grandes métropoles. La ville de Mexico n'échappe pas à cette tendance.

Vers une paupérisation de la ville coloniale de Mexico...

La fièvre de la croissance urbaine est la même d'une métropole à l'autre en cette fin de XIX^e siècle. Alors que la vieille ville du Caire est mise à l'écart du processus de construction de la ville moderne et qu'elle reste en marge des nouvelles infrastructures, le centre historique de Mexico, quant à lui, initie de façon brutale la grande série des bouleversements urbains. L'espace historique sécularisé, démantelé et dépouillé de ses grands domaines ecclésiastiques présente au citoyen mexicain un visage devenu méconnaissable. Les classes bourgeoises se désintéressent du centre pour aller vivre dans les nouveaux quartiers de l'ouest de Mexico. La prolétarianisation du centre colonial, dans ses parties est et nord essentiellement, est une des conséquences majeures de ce renouvellement des populations. Suivant un schéma bien établi, que l'on retrouve au Caire mais également dans d'autres villes, l'état du bâti se dégrade en même temps que les habitants de ces quartiers se paupérisent. La ségrégation spatiale s'accompagne d'une ségrégation sociale. Les quartiers riches ignorent de plus en plus les quartiers populaires. La logique de paupérisation des deux centres anciens, au Caire et à Mexico, est donc identique. Pourtant, si les mutations socio-économiques des deux centres paraissent convergentes, les implications spatiales diffèrent sur de nombreux points. La vieille ville du Caire est une ville véritablement enclavée, de part sa morphologie urbaine héritée (rues étroites et tortueuses, fonds d'impasse...) et de part une volonté politique moderniste (sous le règne du khédivé Ismâ'îl), puis colonialiste (sous la domination anglaise) qui la laisse volontairement à l'écart ou n'emploie pas les moyens nécessaires à son désenclavement. La vieille ville représente un monde à part de la ville moderne où coexistent les valeurs traditionnelles, la religion musulmane, mais aussi la pauvreté et la mendicité. Le centre ancien de la ville de Mexico, s'il incarnait

effectivement l'emprise de la religion catholique sur le territoire urbain à l'époque coloniale, ne représente plus en cette fin de XIX^e siècle qu'un espace qui entre de plain-pied dans le grand processus de modernisation et de spéculation foncière. Les nouvelles rues percées par la Municipalité de Mexico dans le centre font l'admiration de tous. La rue *Cinco de Mayo*, inaugurée en 1868, est décrite par les chroniqueurs de l'époque comme l'une des plus belles de la capitale. Les restructurations de l'espace urbain historique sont gages de modernité et de beauté, alors que les vieux résidus du passé sont dénigrés. Ainsi, le grand marché couvert du Parián, construit au début du XVII^e siècle et qui se situait sur le côté occidental de la Grand-Place est supprimé dès les années 1840, au nom de l'esthétisme, puisqu'il « entrave et enlaidit complètement la belle et saisissante vue que doit présenter ladite place principale » (Dublan & Lozano, 1876-1912, cité par Monnet, 1993, p. 41). Le processus de modernisation s'étend dans le centre historique, et plus particulièrement entre le Zocalo et le parc de l'Alameda, laissant augurer de l'évolution future de cette partie privilégiée du centre historique. Les fonctions commerciales modernes, les commerces de luxe et les boutiques chics, les cafés à la mode parisienne ne prennent pas place dans les nouveaux quartiers, comme ce fut le cas dans la ville du Caire. A la fin du XIX^e siècle, la partie ouest du centre colonial est investie par les grands magasins construits sur le modèle français. Le *Palacio de Hierro* est le plus connu de ces établissements, dirigé par des migrants français plus connus sous le nom de Barcelonnettes⁹⁶. Le commerce du luxe est également incarné par le *Puerto de Veracruz*, centre de négoce le plus ancien et le plus chic de la ville (Gruzinski, 1996, p. 48). Les marchandises viennent directement des établissements de commerce et des fabriques parisiennes, ainsi qu'une partie des matériaux de construction. Les élégantes de Mexico se divertissent à flâner dans ces nouveaux temples de la consommation et du modernisme. L'attrait de l'Europe et de Paris vient couronner cette mode, qui s'étend des pratiques urbaines aux architectures. Les grands magasins sont construits de béton armé et de fer, sur le modèle de leurs homologues parisiens. Ils couvrent la surface de vingt mille mètres carrés, dans le centre historique de Mexico au début du siècle. Les rues *Platero* (des

⁹⁶ Barcelonnettes : Migrants français originaires de la région de Barcelonnette dans les Basses Alpes qui se sont implantés avec succès au Mexique dès 1845. A la tête de véritables empires commerciaux dans le secteur du textile et de la distribution (grands magasins), ils représentaient au début du XX^e siècle, 80 % de la colonie française mexicaine (Musset, 1996).

argentiers) et *16 de Septiembre* sont les plus courues de la ville. Là se trouvent les boutiques les plus chics et les plus chères, les bijouteries, les hôtels de luxe, les restaurants en vogue. On assiste à l'implantation dans cette partie ouest du centre colonial des mêmes commerces que dans les rues les plus chics du quartier d'Isma'iliyya au Caire. Les rues droites et larges permettent cet accès à la modernité et la morphologie urbaine rend aisée cette transformation de la ville coloniale en centre des affaires et du divertissement. Le style architectural sacrifie également au goût du jour et les nouveaux édifices marient les styles les plus complexes : renaissance, mauresque, hispanique ou dorique... Si les élites recherchent un habitat plus spacieux et plus conforme aux normes de confort moderne dans les nouveaux quartiers résidentiels de la périphérie, elles ne boudent pas le centre ancien, ou tout du moins la partie qui lui est réservée. La partition du centre ancien en deux ensembles, aux activités et aux richesses distinctes, explique cette coexistence entre deux types de quartiers différents au début du siècle.

L'ouest du centre historique, cet espace compris entre l'Alameda et le Zocalo, et que nous avons déjà signalé comme le corridor financier lors de notre étude sur les paysages urbains contemporains, inspire largement le style des beaux quartiers de Mexico. Le parc de l'Alameda, apprécié pour ses promenades, fait la jonction entre le centre ancien et le très huppé Paseo de la Reforma. Dans cet espace, valorisé par les classes aisées, prennent place les nouvelles fonctions urbaines (banques, commerces modernes, lieux de divertissements à la parisienne...). Ces fonctions impliquent des pratiques diurnes de la part des classes favorisées. Le soir, elles retournent dans leurs périphéries résidentielles fraîchement construites. L'habitat est quant à lui préservé dans les autres parties du centre colonial de Mexico. Les quartiers, à l'intérieur même de cet espace restreint (9,1 km²), s'individualisent, et les pratiques qu'ils suscitent deviennent radicalement différentes. Elles annoncent déjà ce que nous observons de nos jours. La valorisation de l'espace, requalifié de *corredor financiero*, trouve donc son origine dans cette évolution urbaine du début du siècle. Le processus d'individualisation des quartiers et de valorisation d'espaces situés en bordure du Zocalo n'est pas spécifique à la ville de Mexico. P. Melé souligne le même processus dans le centre de Puebla (Melé, 1998, p. 26). A Mexico, les classes populaires investissent le nord, l'est et le sud du centre historique. Ces quartiers se

caractérisent par les logements de *vecindades*, par des activités artisanales ou de petits commerces populaires. Progressivement pourtant, par mitage de l'espace urbain, des poches de pauvreté viennent également s'installer dans la zone privilégiée du centre historique, entre le Zocalo et l'Alameda. Des édifices religieux, comme l'ex-hôpital de Betlemitas sont squattés par des résidents pauvres. Les exemples de ce genre sont nombreux et le centre historique dans son ensemble finit par devenir un espace populaire.

Les acteurs de cette modernisation ne sont pas les mêmes d'une ville à l'autre. Au Mexique, c'est la société mexicaine qui oriente les changements de la fin du siècle, celle-là même qui vécut dans le centre ancien. Et, bien que poussée par la croissance urbaine et la vague de modernisme, elle entend bien ne pas l'abandonner complètement. Au Caire, la modernisation et la construction de la ville moderne est d'abord le fait d'Ismâ'îl, relayé ensuite par les étrangers, puis enfin par les riches Egyptiens qui choisissent d'abandonner leurs palais de la vieille ville pour les villas aux allures plus européennes. Il faut souligner, dans cette logique, la réticence de certains personnages à changer de résidence. Devant le peu d'empressement pour l'achat de ses lots de terrains dans la ville moderne, le khédivé opte même pour la donation, en contre partie de laquelle un édifice devra être construit. 'Ali Mubarak lui même, ministre des Travaux Publics sous Ismâ'îl, est le premier à préférer vivre dans sa demeure de la vieille ville.

Au-delà des acteurs, les formes urbaines jouent un rôle essentiel dans l'intégration ou le rejet des quartiers anciens aux nouvelles extensions urbaines. Les cultures et les formes urbaines de la société mexicaine, anciennement coloniale et hispanique, ne sont pas éloignées des aspirations à la modernité, toutes inspirées par le modèle haussmannien. Le plan en damier est parfaitement adapté à ces exigences. Les rues sont rectilignes et longues. Elles se soumettent alors plus volontiers à l'élargissement et au respect des règles d'alignement des façades. Cela induit donc que, si les extensions périphériques reproduisent le modèle, comme ce fut sauf exception le cas, le centre historique soit parfaitement intégré au nouveau tissu urbain. Les limites entre la ville coloniale et ses extensions sont floues et on ne les remarque, en ce début de siècle, qu'à l'architecture des maisons. On ne parle pas ici de deux villes, l'une moderne et l'autre coloniale, traditionnelle et tournée vers le passé.

La ville moderne d'Ismâ'îl, réinvestie par les étrangers et les classes les plus aisées de la bourgeoisie égyptienne, est, quant à elle, en parfaite rupture avec les modes de vie, les traditions et les pratiques urbaines qui prévalaient jusque là dans le Caire traditionnel. La césure entre les deux villes, plaquées l'une à côté de l'autre, est donc plus marquée que dans le cas des villes coloniales de l'Amérique latine. L'inadaptation du tissu urbain traditionnel de la ville orientale s'impose d'ailleurs à tous, dès le début des projets de modernisation de la ville du Caire.

Au début du XX^e siècle, les fonctions des centres anciens du Caire comme de Mexico ne sont pas clairement définies et se caractérisent même par une certaine hétérogénéité. Héritiers d'un passé prestigieux, ils échappent en partie à la règle de la spécialisation des nouveaux quartiers qui font croître les deux agglomérations. Se pose alors le problème de leur centralité dans la métropole. La multiplication des nouveaux quartiers induit effectivement une perte des fonctions centrales jusqu'alors localisées dans ces centres anciens. Le cas du Caire est à ce niveau assez clair, alors que le centre historique de Mexico conserve une part de ses fonctions centrales et accueille même, au début du siècle, la centralité des affaires. Cette dernière n'aura ensuite cessé de se déplacer vers l'ouest au cours des décennies suivantes : Reforma, puis Polanco, Chapultepec ... jusqu'à la lointaine périphérie de Santa Fé aujourd'hui. L'éclatement de la centralité (centre ville, centre des affaires) est effective dès que la ville dépasse ses limites anciennes et que se créent d'autres pôles plus adaptés aux nouvelles fonctions urbaines.

Le processus qui conduit les centres anciens à être qualifiés « d'historiques » est récent puisqu'il n'apparaît que dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Il est l'aboutissement d'un long processus de prise de conscience en faveur du patrimoine que nous allons mettre en lumière dans les parties suivantes. La question est alors de savoir si cette requalification des centres anciens permet de faire émerger une nouvelle centralité et d'inverser la tendance au déclin de ces zones qui prévaut depuis plus d'un siècle.

Chapitre III

De l'éveil de la pensée patrimoniale à la notion universelle de l'UNESCO

A) L'éveil de la pensée patrimoniale : préoccupation européenne ou construction nationale ?

« Il fallut un demi-siècle pour traduire sous forme officielle
l'intuition qu'il existe un patrimoine monumental
essentiel à la conscience nationale »
(Babelon, Chastel, 1994, p. 72)

L'apparition de la notion de patrimoine en Egypte et au Mexique se fait dans des circonstances extrêmement différentes, voire opposées. Alors qu'en Egypte, les premiers savants à s'intéresser à cette notion d'art islamique sont tous étrangers et que le patrimoine islamique n'entre que peu dans la construction de l'idée de nation, au Mexique, la notion de patrimoine est intimement liée à cette construction. La monumentalisation du passé, d'abord précolonial puis colonial, est une manière de montrer à tous la grandeur de la patrie. Les circonstances politiques, mais également culturelles, expliquent cette différence dans l'appréhension première de l'idée de patrimoine. La mise en place des premières instances de protection des monuments présents dans les deux centres historiques se réalise à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle suivant un modèle européen. Le processus qui aboutit à la « mise en patrimoine » d'édifices, jusque là dénués de valeur symbolique, est intimement lié à un travail sur l'identité et donc à la notion émergente de l'idée de nation. La gestation du sentiment patrimonial, tout comme la gestation du sentiment national, est souvent longue et semée d'embûches puisque les édifices concernés sont fatalement marqués par les institutions religieuses, monarchiques et coloniales, boucs émissaires de la nouvelle patrie. Le cas du Mexique, dans ce contexte, ressemble fortement à l'exemple de la France post-révolutionnaire. L'Egypte, quant à elle, a un parcours

atypique et par là même véritablement intéressant. L'initiative de créer des instances de protection du patrimoine de la ville du Caire est une idée des Européens et des seuls Européens. Les Egyptiens, s'ils font appel à l'histoire de l'Égypte, à son fabuleux et millénaire passé pharaonique pour se construire une identité bien à eux, différente de la communauté de l'Islam et surtout de celle des Turcs auxquels ils sont assujettis, négligent complètement de se préoccuper des monuments de l'art arabe. Certains y ont vu une marque de désintérêt de la part des Egyptiens, explication sans doute insuffisante pour expliquer une attitude, il est vrai étrange pour un Européen de cette époque. Il faut donc chercher plus loin le refus de s'intéresser et de coopérer avec des institutions représentant la domination étrangère, anglaise et française, sur une Égypte perpétuellement sous tutelle étrangère.

Les différences entre l'Égypte et le Mexique, à propos de la protection du patrimoine, s'estompent progressivement au fil du temps. La dernière phase de l'évolution de la pensée patrimoniale, qui nous amène à notre époque, tend effectivement à uniformiser les démarches et les logiques de protection sous l'influence d'un discours international bien établi orchestré par l'UNESCO.

a) Le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe et la domination européenne en Égypte

« Essayer de préserver non seulement vos traditions et votre admirable langue arabe, mais aussi tout ce qui fut la grâce et le mystère de votre ville, le luxe affiné de vos demeures.

Il ne s'agit pas là de fantaisies d'artistes, il en va de votre dignité nationale »

Pierre Loti, *La mort de Pharaon*, 1907, p. 28.

En Égypte, l'idée de nation est une notion double. D'une part nous avons le concept religieux qui lie l'ensemble des musulmans dans une communauté de croyants où Allah est l'unique chef. Et d'autre part nous avons le concept plus politique et national de patrie. Il faut donc souligner la différence entre les deux termes, entre *l'ummah*, où « les individus (sont) liés les uns aux autres par des liens, non d'ethnie ou de race, mais de religion » et le concept de *watan*, la patrie au sens moderne (Abdel-Malek, 1969). Nous n'entrerons pas le débat sur la naissance de l'idée de nation en Égypte et nous renvoyons aux études réalisées et

notamment l'ouvrage collectif du CEDEJ (dir. A. Roussillon, *Entre réforme sociale et mouvement nationale. Identité et modernisation en Egypte (1882-1962)*, 1995). L'invention du patrimoine en Egypte s'inscrit dans cette tension entre plusieurs conceptions de l'idée de nation. La volonté de trouver un référent commun, dans l'histoire de l'Egypte, afin de forger l'identité nationale apparaît au XIX^e siècle avec le mouvement politique réformiste. Le rôle joué par les intellectuels égyptiens est à ce titre essentiel puisqu'ils participent à cette construction de la citoyenneté égyptienne et permettent de sélectionner des éléments du passé afin de les ériger comme référent identitaire commun et moderne de la nation. « Le « pharaonisme », « l'arabisme » ou « l'islamisme » apparaissent comme autant de tentatives de saisir la modernité à travers le prisme d'un référent identitaire d'origine et, symétriquement, comme la volonté d'« épurer », à partir des bases de la modernité, l'héritage identitaire. » (Roussillon, 1995, p. 18). Quelle est la place du patrimoine monumental islamique dans ce sursaut nationaliste ?

La construction progressive du sentiment national égyptien par les intellectuels de la deuxième moitié du siècle fait appel à la conscience historique mais ne prend pas en compte les monuments en eux même, comme si cette prérogative avait été confisquée par les puissances européennes dominantes. Rifâ'a al-Tahtâwî, qui se fait le théoricien de la nation égyptienne, évoque constamment dans ses écrits le passé égyptien afin de séparer l'Egypte de la Turquie, et d'en affirmer le caractère spécifique, où se mêlent éléments antiques pharaoniques et éléments arabes islamiques (Abdel-Malek, 1969, p. 221). Il souligne le caractère spécifique des Egyptiens et des Arabes en général par rapport aux Turcs. Il rend hommage à la grandeur passée de l'Egypte : « Les historiens sont unanimes à dire que l'Egypte, à l'exception de tous les autres royaumes, a possédé une civilisation grandiose et que ses habitants ont atteint un degré élevé dans les arts et les installations publiques », ce dont témoignent vestiges et monuments, ceux de Memphis notamment, « ville de la royauté égyptienne » (...) ». L'admiration pour l'histoire de l'Egypte se porte plus volontiers vers l'antiquité et le passé pharaonique, à tel point qu'il est perçu dans les années 1960 comme « le premier historien égyptien⁹⁷ qui ait eu foi dans la gloire de cette histoire égyptienne pharaonique

⁹⁷ Rifa'a al-Tahtâwi sera le premier « muhâfez » (directeur général) du musée égyptien (A. Hilal, 1995).

antique, le premier qui ne l'ait pas maudite, ni diminuée » (*Idid.*). La volonté d'instaurer une filiation directe, une continuité entre le passé pharaonique et la nation égyptienne voit également le jour, chez les intellectuels égyptiens, de la fin du XIX^e siècle. « L'Égypte, au temps des pharaons, était la mère des nations du monde [...]. Ce qui la distingue des autres royautes, c'est que chaque royauté brille un temps puis s'éteint, que le soleil de sa fortune luit puis disparaît [...] alors ce qui étonne le plus dans le cas de l'Égypte, dans la persistance du soleil de son bonheur et l'ascension de l'étoile de sa gloire, c'est qu'elle a conservé, soixante dix siècles durant, son rang éminent, sa prééminence et sa suzeraineté morale sur tous les royaumes du monde. » (Anwâr al-Tawfik, cité par Abdel-Malek, p. 226). Nous retrouverons cette caractéristique au Mexique avec la volonté de créer une filiation directe entre les Aztèques et les Mexicains.

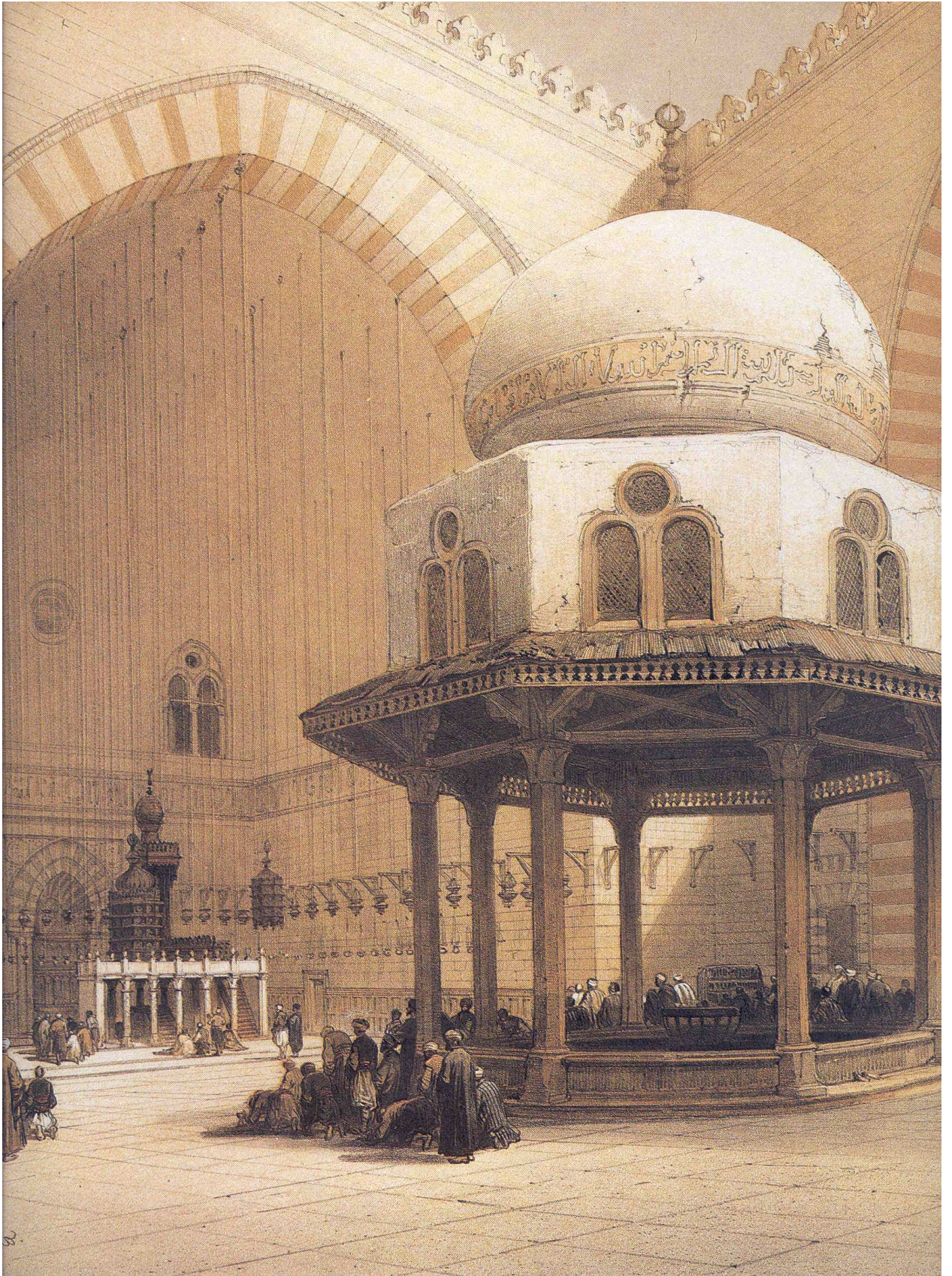
La distinction entre la patrie égyptienne et la patrie musulmane, qui ne serait pas spécifiquement égyptienne, est consommée à partir de cette époque. Elle se réalise avec le secours de l'histoire mais sans faire appel au patrimoine monumental. L'intérêt pour les monuments, aussi bien pharaoniques qu'islamiques, est d'abord le fait des Européens. Depuis l'expédition de Bonaparte en Égypte et l'engouement des occidentaux pour l'égyptomanie, des pratiques de pillage des sites pharaoniques s'instaurent avec le transport quasi systématique de pièces précieuses et monumentales dans les musées européens. Elles ne prendront fin que progressivement avec l'instauration, puis l'application de lois protégeant les Antiquités égyptiennes. Mariette œuvre pour mettre un terme à ces pillages et persuade les autorités égyptiennes de créer leur propre Service des Antiquités et son Musée Égyptien en 1858 (D. Malcolm Reid, 1992). Il faut néanmoins attendre le début du XX^e siècle, les années 1920-1930, pour que les monuments pharaoniques passent véritablement sous la coupe des Égyptiens et deviennent un élément déterminant dans le discours national. Il s'agit de ce que des chercheurs ont appelé le « nationalisme pharaonique ». Les monuments islamiques de la vieille ville du Caire restent quant à eux sous l'autorité des Français jusqu'à l'indépendance de l'Égypte en 1952.

Les premiers à avoir pris conscience de la nécessité de sauvegarder les monuments de l'art arabe du Caire ont donc été les Européens, à la fin du XIX^e siècle. La création du *Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe* en

1881 marque une date essentielle dans l'histoire de la protection du patrimoine de la vieille ville du Caire. L'objectif du Comité (terme par lequel nous le désignerons ci-après) est d'inventorier, dans la vieille ville du Caire, les monuments qui présentent un intérêt historique et de préserver une partie de ceux qui demandent des soins urgents. En 1881, le Comité avait déjà classé près de 800 monuments dans la vieille ville du Caire. Pourtant, les rivalités entre les instances gouvernementales d'Ismâ'il sont bien présentes, et les tentatives de sauvegarde des monuments ne sont pas toujours réussies. A cette époque, le *Tanzim* (autorité municipale en charge de l'urbanisme) sous l'autorité d'Ali Mubarak, alors ministre des travaux publics, décide en effet de détruire une grande partie des monuments historiques lors des grandes percées dans le tissu urbain hérité. Devant les protestations du Comité, le ministre aurait alors répondu par cette phrase : « Nous ne désirons plus préserver de tels souvenirs. Nous voulons les détruire comme les Français ont détruit la Bastille » (cité par B.F. Musallam, 1976, p. 199). L'attachement des Egyptiens à leurs édifices est un attachement religieux. Telle grande mosquée, tel lieu saint sont entretenus, préservés, mais également refaits en partie avec des matériaux neufs. L'idée de transformer un lieu saint en musée n'est pas acceptable et représente la mort du lieu, alors qu'il est perçu comme un centre de vie, de prière et d'étude. Le décalage entre les conceptions de préservation du patrimoine divergent autant que le sens même que l'on donne aux monuments. Les monuments de la vieille ville du Caire sont d'abord caractérisés par leur sainteté, leur aura auprès du peuple, ils ne sont pas perçus comme « historiques », témoins d'un passé désacralisé et décontextualisé comme le veut la tendance de l'époque en Occident.

Le Comité Egyptien de Conservation des Monuments de l'Art Arabe est créé sur le modèle de la Commission Française des Monuments Historiques de 1837. L'objectif étant alors de dresser une liste d'édifices méritant une protection et une intervention. Les vestiges bibliques, classiques et pharaoniques, attirent d'abord l'attention des Européens, car ils prennent part à la définition de leur propre identité. Le patrimoine islamique, au début du XIX^e siècle, est oublié par les savants. Ce n'est qu'avec le vaste mouvement orientaliste que les villes, les scènes de rues, les monuments arabes sont mis à la mode en Occident, à travers les gravures et les peintures d'artistes prestigieux comme Pascal Coste, David Roberts (figure 2-11) ou Prisse d'Avennes (Malcolm Reid, 1992, p. 60).

Figure 2-11 : La cour avec la fontaine à ablution de la mosquée-madrasa du Sultan Hasan,
David Robert, 1839-1848 (Egypt and Nubia vol 3)



Le travail de préservation et de restauration entrepris par le Comité est véritablement important et salvateur pour bon nombre d'édifices, même si les finances restent la plupart du temps assez maigres. Un premier Musée de l'Art Arabe est installé dans la mosquée Al-Hakim en 1884. L'œuvre de collecte des objets dignes de figurer dans le Musée est également une tâche impartie au Comité et plus particulièrement à sa section technique. Les hommes participant au Comité sont des passionnés qui prennent soin de faire participer des hauts fonctionnaires des ministères tels que celui des Travaux Public ou des Finances, afin d'assurer à leurs démarches un appui aussi bien financier que politique. Les Egyptiens ont un poids peu significatif face à la domination européenne sur le Comité durant les premières décennies. Même si plusieurs d'entre eux participent à cette institution, ils sont dépassés au niveau de l'activisme, de l'expertise et de l'influence politique. La langue officielle des Procès-verbaux des Séances est le français et les grandes figures du Comité sont, au tournant du siècle, Julius Franz, de nationalité austro-hongroise, à la tête du Ministère des Waqfs, et Max Herz, ingénieur-architecte, également de nationalité austro-hongroise. Ils domineront le Comité de 1881 à 1914 (Malcolm Reid, 1992, p. 63). Les Italiens et les Allemands exercent une influence sur le Comité jusqu'à la première guerre mondiale. Les Arméniens jouent également un rôle important au sein de l'institution. Les Français quant à eux, présents depuis le début avec entre autres l'architecte Ambroise Baudry, jouent d'influence avec les Anglais pour chapeauter les activités de préservation des monuments de la vieille ville du Caire. Le manque d'intérêt que les premiers spécialistes ont reproché aux Egyptiens s'estompe avec le temps, et l'opposition passive à la domination étrangère en terre d'Egypte s'efface en même temps que les compétences des Egyptiens augmentent. La tendance qui était de faire de cette résistance passive aux activités du Comité, un acte nationaliste, au niveau des élites, s'inverse alors. Le patrimoine arabe est reconnu comme une spécificité nationale pouvant servir l'idée de nation émergente. L'art, de façon plus générale, est perçu comme un vecteur de la renaissance nationale. M. Laplagne, artiste peintre et fondateur de la première école des Beaux-Arts du Caire, écrit en 1913 : « Le futur art ne prospérera et ne sera grand qu'à la condition d'être un art national » (Ahmed Zeki, 1913, p. 31). Turc musulman, Ali Bahgat (1858-1924) se trouve être le premier non européen à briguer des postes élevés dans le domaine de la préservation des monuments de

l'art arabe. Il entre à l'Institut Français d'Archéologie Orientale comme traducteur, puis devient en 1902 assistant du conservateur du Musée de l'Art Arabe. Il n'accède pas encore aux postes les plus élevés, réservés aux Européens, mais commence à tracer la voie pour les années à venir. Reconnu en tant qu'archéologue de talent, il entreprend des fouilles à Fustât malgré le manque de fonds et publie un grand nombre d'articles et de livres sur le sujet (*Idid*, p. 67). En 1924, quelques mois avant sa mort, il sera promu conservateur en chef du Musée alors que le premier gouvernement nationaliste de Zaghlul accède au pouvoir en Egypte.

La chute du gouvernement de Zaghlul en 1926 et le retour au pouvoir des Britanniques et du roi Fuad, donne un nouveau tournant européen aux affaires culturelles de l'Egypte. La vieille rivalité franco-anglaise prend alors de l'ampleur avec l'opposition entre Gaston Wiet et Creswell. Wiet, soutenu par le roi Fuad, est en charge du Musée de l'Art Arabe et il y restera pendant vingt-trois ans, jusqu'en 1954. Creswell dirige l'Institut d'Archéologie Islamique à l'Université. Au delà de cette rivalité et même de cette hostilité, ils permettent à leurs étudiants égyptiens d'accéder à un haut degré d'érudition et à des postes importants dans le domaine de la conservation de l'art islamique. Les compétences des Egyptiens s'affirment dans les années 1940. Mais ils ne prennent réellement la tête des institutions de formation et de conservation des monuments de l'art arabe qu'au moment de la prise de pouvoir par Nasser en 1954.

Cette date marque une rupture dans les politiques de préservation du patrimoine et le renvoi ou le départ de la plupart des Européens permet à toutes les institutions de s'égyptianiser brutalement. L'enjeu de la préservation du patrimoine islamique retourne ainsi dans le giron national après quatre-vingt quatorze années de domination étrangère. Les institutions changent alors de nom et se relèvent avec difficulté de la perte de ces hommes compétents et passionnés. « Le triomphe du nationalisme a son coût. Aucun Egyptien en la matière n'avait atteint la stature de Wiet et de Creswell » (*Idid* p. 72).

Les enjeux qui se présentent alors dans la vieille ville du Caire ne sont pas différents de ceux d'aujourd'hui. La question de la préservation des monuments, et bientôt de l'ensemble du bâti urbain hérité, est à redéfinir dans une perspective nationale.

b) La construction de l'idée de nation et sa nécessaire monumentalisation au Mexique.

« Le passé, ce qu'une nation a de plus précieux après l'avenir »

Victor Hugo

La notion de patrimoine au Mexique naît vers la fin du XVIII^e siècle. Il ne s'agit, à cette époque, que d'un intérêt limité aux trouvailles archéologiques appartenant au monde préhispanique. Cette marque d'intérêt naît sous la domination espagnole alors même que des voix commencent à s'élever pour l'Indépendance. La réhabilitation et l'appropriation de ce passé aztèque unique est une première pierre apportée à l'édification d'une identité nationale. Ce sont les intellectuels créoles qui, les premiers, s'intéressent aux découvertes archéologiques aztèques retrouvées en plein cœur de la capitale de Mexico. La Pierre du Soleil (Cf. photo 2-1 pages suivantes) et la statue de la déesse Coatlicue deviennent, dès leur exhumation à la fin du XVIII^e siècle, des symboles de la renaissance des peuples précolombiens jusqu'alors considérés comme barbares par les Espagnols. La construction de l'idée de nation mexicaine passe donc tout d'abord par un rejet de l'héritage colonial et par une valorisation, quelque peu artificielle, du passé précolombien. Le double héritage mexicain est donc scindé en deux, parce qu'il acquiert dès le départ une forte connotation politique. De manière paradoxale, le rejet premier de toute la culture espagnole semble nécessaire pour s'affranchir de la domination de l'Occident. Dès 1825, le premier président mexicain, Guadalupe Victoria, permet la fondation du premier musée national mexicain ainsi que la mise en place d'une réglementation de l'exportation des antiquités nationales (Florescano, 1997, p. 155). Il s'agit là d'un geste politique d'importance, le terme de « national » souligne la nécessité de regrouper en un lieu les vestiges fondateurs de la nation naissante. L'exemple du Mexique se rapproche en cela des expériences européennes et surtout françaises. Le nationalisme naissant est en quête d'une identité culturelle qui symbolise l'ensemble de la nation et intègre les différents éléments ethniques qui la composent. L'intérêt porté aux antiquités indiennes permet cette intégration des Indiens à la nation mexicaine. Elle n'exclue pas pour autant les élites urbaines créoles qui trouvent dans la valorisation

des racines précoloniales de la nouvelle nation un nouveau souffle permettant de se démarquer des autres pays.

La première étape dans la fondation d'un patrimoine national mexicain se consacre donc entièrement aux vestiges précoloniaux. La vente des biens de l'Eglise, au milieu du XIX^e siècle, fait tomber dans le giron de l'Etat les biens qui appartenaient jusqu'alors aux confédérations religieuses. Comme nous l'avons vu, l'Etat préfère laisser l'initiative du démantèlement des ensembles conventuels et religieux aux investisseurs et spéculateurs privés. Pourtant, comme en France, au moment de la Révolution, l'Etat devient le nouveau gestionnaire de biens essentiellement urbains et à forte valeur patrimoniale. Son intérêt n'est pourtant pas encore dans la protection de ces monuments. Par contre, le gouvernement organise des fouilles archéologiques dans le centre de Mexico. La responsabilité de ces fouilles revient à l'Etat et à lui seul. Il est en outre propriétaire de tous les biens archéologiques trouvés sur le territoire national (*Idid*).

Le développement des fouilles archéologiques à la fin du XIX^e siècle amorce une logique de protection institutionnelle du patrimoine archéologique. Des lois instituant la propriété de l'Etat et des mesures d'expropriation, ainsi que des sanctions contre les exportateurs d'objets archéologiques sont promulguées sous le régime de Porfirio Diaz. Le poste d'inspecteur et conservateur des monuments archéologiques de la République est créé en 1885 (Lombardo de Ruiz, 1997, p. 203). Le patrimoine est institutionnalisé et devient un instrument au service de la nation. Les moyens de sa préservation sont mis en oeuvre, notamment avec les possibilités d'expropriation dont s'était doté l'Etat. Mais jusqu'à la Révolution mexicaine (1911-1924), tout un pan du patrimoine est exclu de cette construction nationale.

Les monuments coloniaux ne sont considérés comme « monuments historiques » qu'à partir de 1914. Enfin, les lois de protection s'étendent aux monuments de cette époque coloniale, après avoir été sciemment oubliés pendant près d'un siècle. La période de domination espagnole n'est plus rejetée et s'intègre alors comme un élément constitutif de l'histoire nationale. Comment expliquer, non pas la reconnaissance légitime de ce patrimoine colonial, mais le fait que les Mexicains aient mis autant de temps à étendre leur domaine patrimonial à la période coloniale ?

Françoise Choay parle, pour l'exemple de la France, de « prise de conscience d'un changement d'ère historique, d'une rupture traumatique du temps » (Choay, 1996, p. 101). F. Choay lie cette prise de conscience des intellectuels, artistes et hommes de plume avec l'avènement de l'ère industrielle au XIX^e siècle. Le monument historique appartient alors à une époque révolue et ne se renouvelle plus. Le constat est celui d'un tarissement irrémédiable. L'industrialisation du Mexique, à la fin du XIX^e siècle, aurait sans doute entraîné les mêmes conséquences s'il n'y avait eu ce rejet fondateur de la puissance colonisatrice. La Révolution mexicaine marque une autre rupture dans le temps. L'indépendance s'est affirmée pendant un siècle, le pays s'est affranchi de cette tutelle pesante de l'Occident. L'entrée dans le XX^e siècle est brutale pour le Mexique, déchiré entre des luttes fratricides et sanglantes. La distanciation avec la période coloniale est suffisamment accomplie pour permettre la protection de monuments, qui apparaissent sans doute, pour la première fois aux yeux des Mexicains, comme des témoins du passé, un passé révolu, qui n'est plus menaçant et dont il est possible de tirer une certaine fierté. Les monuments historiques coloniaux, tout comme le patrimoine archéologique, vont tout au long du siècle servir à illustrer et à faire grandir un sentiment, le sentiment national.

Cette intégration du patrimoine colonial, plus présent dans la quotidienneté des Mexicains que les vestiges archéologiques situés loin des territoires urbains, se fait par la mise en scène des monuments. Cette mise en scène du patrimoine au XX^e siècle est visible à différentes échelles et à divers niveaux. Le Zocalo, la place centrale de Mexico, est sans doute le symbole le plus puissant de ce rituel. Le patrimoine monumental acquiert alors un statut particulier et sa mission est d'inscrire dans l'espace urbain les symboles de la grandeur de la nation. Il est protégé, au même titre que les vestiges archéologiques, et cette protection reste contrôlée et centralisée au niveau de l'Etat fédéral. La propriété privée sur les monuments est reconnue par la loi, même si l'intérêt national prévaut sur l'intérêt des particuliers. En 1930 et 1934, la loi sur la protection des monuments oblige les propriétaires de monuments classés à demander une autorisation pour la réalisation de travaux. Le monument devient un objet qui ne peut plus être modifié. Il échappe aux règles d'urbanisme et au régime commun de la propriété pour servir d'emblème à la nation mexicaine (Monnet, 1993, p. 95).

La notion de patrimoine au Mexique, qu'il soit dans un premier temps uniquement archéologique puis ensuite colonial, se construit en même temps que l'idée de nation. Loin de retrouver ce décalage entre l'évolution de la notion de patrimoine et l'idée de nation en Egypte, les deux faits sont ici fortement corrélés. Le monument au Mexique devient aussitôt un symbole alors qu'il n'en est rien en Egypte où il ne vaut que par sa dimension historique et esthétique. Le rapport spatial et la nécessité de monumentaliser l'espace pour asseoir la grandeur de la nation appartiennent à une logique d'influence occidentale que nous retrouvons peu dans les pays arabes, bien qu'au Caire les projets de mutations urbaines de la fin du XIX^e siècle aient suggéré cette idée. Le sens politique du patrimoine est beaucoup plus prononcé au Mexique et l'instrumentalisation politique actuelle de ce même patrimoine, que nous étudierons par la suite, serait peut être une résultante de ce phénomène premier tissant des liens étroits entre le patrimoine et la nation.

B) Du monument à la ville : évolution de la notion de patrimoine au Mexique et en Egypte

a) Hiérarchiser le patrimoine

La mise en place de mesures de protection du patrimoine et la création de lois en la matière conduisent à une hiérarchisation, de facto, des différents types de patrimoines. En France, au XIX^e siècle, l'architecture la plus en vogue est l'architecture gothique du Moyen Age, et plus particulièrement du XIII^e siècle. Pour Viollet-le-Duc, la supériorité de cette architecture, comparée à celle d'autres époques, s'explique parce qu'elle représente le patrimoine par excellence et nous renvoie une image romantique de la nation (Chastel, Babelon, 1994).

Au Mexique et en Egypte, nous sommes en face de situations comparables, où deux types de patrimoines s'affrontent. S'il est un peu osé de parler d'affrontement entre deux patrimoines, la réalité n'est pourtant pas si éloignée. Pendant longtemps, on a opposé le patrimoine pharaonique d'une part et le patrimoine islamique d'autre part. De l'autre côté de l'Atlantique, les démarches visant à opposer le patrimoine archéologique précolonial (aztèque mais également

maya si l'on se replace dans une perspective nationale) au patrimoine colonial, (le plus souvent urbain auquel s'ajoute l'architecture des haciendas en milieu rural) participe de la même logique qu'en Egypte.

La hiérarchisation du patrimoine, qui procède le plus souvent du plus ancien au plus récent, est fortement corrélée à un besoin identitaire. En Egypte, les premiers nationalistes insistent sur l'histoire pharaonique millénaire de leur pays pour le démarquer de la domination turque. Au Mexique, c'est le passé précolombien qui est mis en avant, et parfois exhumé, pour démarquer la jeune nation de la tutelle de l'Espagne colonisatrice. Le processus semble simple. Les balbutiements de la protection du patrimoine obligent également à faire des choix sur les oeuvres prioritaires à préserver ou à sauver. L'intérêt des étrangers conditionnent également fortement ces priorités. Cette remarque est particulièrement vérifiable en Egypte bien entendu, où les premiers pas vers la protection du patrimoine, au sens le plus large, furent réalisés sous la houlette des Européens. L'intérêt des savants de l'Expédition d'Egypte de Bonaparte va tout entier, et quasiment exclusivement, aux antiquités pharaoniques. L'intérêt pour le patrimoine monumental arabe ne vient que plusieurs décennies plus tard. Et comme nous l'avons vu, le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe, première institution en charge de cette question, n'est créé qu'en 1881. Tout au long du XX^e siècle, et jusqu'à aujourd'hui, l'intérêt plus prononcé des étrangers pour le patrimoine pharaonique est toujours vérifiable. Des sommes investies dans les fouilles et les restaurations par les institutions étrangères, jusqu'au nombre des visites touristiques actuelles, mais également au début du siècle, tout concorde pour sacrer le patrimoine pharaonique comme le champion toutes catégories.

Le parallèle avec les deux patrimoines du Mexique ne nous permet pas de faire une distinction aussi aisée et de conclure à la suprématie du plus ancien sur le plus récent. Certes, le patrimoine précolombien reste, dans les premiers temps, le plus marquant dans la construction de l'identité nationale. Le XIX^e siècle mexicain rejette encore l'héritage de la colonisation et les monuments coloniaux ne sont pas pris en considération en tant qu'édifices symboliques. Les trouvailles archéologiques de la période aztèque sont, par opposition, de plus en plus recherchées. Les premières découvertes remontent même avant l'Indépendance. Les travaux d'urbanisme entrepris par le vice-roi Revillagigedo à la fin du XVIII^e siècle permettent de découvrir, en plein cœur de Mexico, les premiers vestiges de

cette époque : la Pierre des sacrifices, le Calendrier mexicain ou Pierre du Soleil (photo 2-1) et la statue de la déesse Coatlicue (Litvak, Lopez Varela, 1997, p. 178). Ces découvertes suscitent un vif intérêt chez les habitants de Mexico et les autorités autorisent leur conservation. Le sentiment national, aiguïé par ces découvertes, se manifeste ainsi plus nettement à travers la réhabilitation du passé précolombien.

Photo 2-1 : La pierre du Soleil ou Calendrier Aztèque (Musée du Templo Mayor, Mexico)



L'exemple d'une représentation théâtrale, donnée à la même époque, sur la conquête de Mexico corrobore ce sentiment naissant de l'identité mexicaine. Les créoles applaudissent alors que les Espagnols partent mécontents de cette mise en scène des derniers jours de l'empereur Cuauhtémoc. « L'impact fut d'autant plus fort que, depuis des décennies, la réhabilitation des vaincus indigènes et l'appropriation du passé indien occupaient les élites créoles » (Gruzinski, 1996, p. 88). La priorité donnée au passé précolonial perdure, comme nous l'avons vu, au Mexique pendant de nombreuses décennies.

La logique de destruction et de négligence envers le passé colonial ne s'éteindra qu'à la Révolution mexicaine. La prise de conscience que la grandeur des villes mexicaines repose essentiellement sur ce passé, met un terme aux massacres des

joyaux de l'architecture coloniale. Le passé issu de la colonisation espagnole prend enfin une importance dans l'identité mexicaine. Seuls les monuments les plus prestigieux sont concernés par les premières lois de protection et le patrimoine bâti du XIX^e siècle est, quant à lui, complètement ignoré. La hiérarchisation des valeurs accordées aux différents types de patrimoines continue d'exister. La découverte du Templo Mayor, ancien temple sacrificiel aztèque, en plein cœur de Mexico dans l'année 1978 en est un exemple frappant. La découverte par hasard le 21 février 1978, d'une pierre représentant la déesse Coyolxauhqui, lors de travaux d'entretien des réseaux d'électricité de la ville, permit aux archéologues de travailler à l'exhumation de l'ancien temple sacrificiel. Les fouilles archéologiques durèrent près de cinq ans sous l'autorité et grâce à l'influence de l'archéologue Eduardo Matos Moctezuma. Les nombreux objets retrouvés lors des fouilles archéologiques sont présentés dans le musée moderne du Templo Mayor, situé devant le site et inauguré en 1987 (Matos Moctezuma, 1994). L'exhumation des fondations du temple fut néanmoins réalisée au détriment du pâte de maisons coloniales (qualifiées de peu intéressantes au niveau historique par les autorités, Guide INEGI, 1995) qui se trouvaient dessus. L'Etat avait fait son choix, aidé en cela par les textes législatifs et par le soutien d'une partie de l'opinion publique qui avait intégré les schémas hiérarchiques de la sauvegarde du patrimoine. Les vestiges du complexe cérémoniel des Aztèques s'étendant en outre sous la Cathédrale métropolitaine, certaines voix, à l'époque avaient même émis l'idée de la détruire afin de continuer les fouilles ! (INEGI, op. cit.). La découverte et l'exhumation du Templo Mayor, en plein centre de la ville historique en 1978, a néanmoins aidé et favorisé la mise en place du décret de protection du centre historique de Mexico de 1980 (Matos Moctezuma, 1998).

L'application de ces schémas est reproductible à d'autres patrimoines. Ainsi, si le patrimoine archéologique (aztèque ou pharaonique) est « supérieur » au patrimoine bâti des villes (arabes ou coloniales), il en est de même pour les édifices qui nous sont plus proches. Dans les deux pays, les monuments, bâtiments, villas et édifices en général construits au XIX^e siècle sont perçus comme de moindre importance que les bâtiments antérieurs. Leur protection est donc moins bien assurée, en termes juridiques, que pour les autres édifices ou

ensemble d'édifices plus anciens. Suivant la même logique, le patrimoine du XIX^e siècle, dans les deux pays, l'emporte également sur le patrimoine du XX^e siècle, encore à peine reconnu. Cette hiérarchisation du patrimoine est visible dans les textes de loi mais aussi dans les efforts de protection et les efforts financiers mis en oeuvre pour la sauvegarde des différents monuments ou ensembles monumentaux. On la retrouve également dans l'importance des musées dédiés à tel ou tel patrimoine. Nul ne pourra nier l'importance écrasante du Musée d'Anthropologie de Mexico et de celui du Templo Mayor par rapport au petit musée, fort dégarni et aux collections extrêmement décevantes, de la ville de Mexico ou la suprématie du Musée du Caire, véritable temple hébergeant les chefs d'œuvres et les trésors de l'époque pharaonique, par rapport au Musée de l'art islamique, peu visité malgré la richesse de ses collections. Ces quelques remarques ne font qu'illustrer l'inévitable hiérarchisation des patrimoines dans des pays tels que l'Égypte et le Mexique. Nous reviendrons sur ces pratiques différenciées dans l'analyse de la période contemporaine. Pour revenir aux préliminaires de la protection du patrimoine, il faut rappeler qu'à l'origine cette hiérarchisation est inscrite dans les textes de loi. Lois qui définissent les objets à préserver en en faisant un inventaire.

Et si une première différence vient d'être soulignée entre des patrimoines d'époques différentes, une deuxième différence fait jour dans la façon de traiter le patrimoine d'un même espace, appartenant à une période relativement homogène. Les centres anciens des deux capitales sont ainsi passés, en l'espace de plus d'un siècle, de la protection du monument historique, roi isolé dans un contexte urbain dévalorisant, à la protection contemporaine des zones de monuments qui conduit au classement des centres anciens devenus alors de véritables « centres historiques ».

b) La politique des grands monuments

Au Caire, la conception qui prévaut au début du siècle correspond à la nécessité de dégager les monuments remarquables des constructions de moindre valeur qui lui sont attenantes. Un officiel égyptien, Secrétaire du Conseil des Ministres écrit en 1913 : « ...nous nous contentons de souhaiter, qu'avec du temps et suivant un

plan bien étudié et arrêté d'avance, la commission d'embellissement⁹⁸ parvient à dégager des mesures qui les déshonorent comme une lèpre, certains beaux monuments, et à leur composer un cadre approprié qui rehaussera leur splendeur. » Conscient de la difficulté de mise en œuvre de tels projets, vis à vis des populations, il ajoute « Certaines façades de la Grande Université d'El-Azhar ont été dégagées, il y a quelques années, pour le plus grand profit de l'esthétisme et de l'hygiène. C'est le premier pas qui coûte, dit-on. Par ce fait, pourquoi n'a-t-on pas continué dans le même sens, partout où la ville en a un si grand besoin ? » (Ahmed Zéki Pacha, 1913, p. 25). Cette idée n'est pas neuve au Caire et elle a été développée depuis la mise en place du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe en 1881. Le nombre de mosquées dégagées des mesures qui les défiguraient sont nombreuses. Ces travaux ont été possible grâce à un décret promulgué par le Comité.

Le culte des monuments, dégagés des baraques qui les entourent, est un fait dans l'Europe entière et même au-delà. L'esthétisme de la ville, grand souci des lettrés de l'époque, ne s'accomplit pleinement qu'en dégagant les abords des grands édifices par l'ouverture de places, de larges avenues, dont la perspective tomberait sur le monument enfin mis en valeur. Cette conception toute haussmannienne de l'urbanisme n'est réalisable, dans la ville ancienne du Caire, qu'au prix de destructions massives. Les partisans de la conservation des monuments de l'art arabe, alors qu'ils rejettent ces percées brutales dans la vieille ville, n'ont pourtant pas encore intégré, dans la première moitié du siècle, la nécessité d'une protection de l'ensemble du tissu urbain. Tout en contradiction donc, certains affirment, à l'image de Henri Pieron, Professeur à l'École des Beaux-Arts, que « Le Caire Arabe a ceci de particulier : que ses grands édifices ne sont intéressants qu'en eux-mêmes et ne contribuent nullement à donner à la ville un caractère monumental. » Et il ajoute : « Il faut être sur les hauteurs de la Citadelle pour apprécier ce qui nous échappe ; de là haut on a conscience de ce que pourrait être la ville si chaque grand édifice donnait naissance à une place et aux avenues qui y accéderaient ainsi que cela a lieu partout ailleurs. » (Henry Pierron, 1911). Le modèle de référence est ici celui de Paris où les règles d'urbanisme du baron Haussmann avaient pour objectif de mettre en valeur les grands monuments de la

⁹⁸ La commission d'embellissement est un souhait de l'auteur de ces lignes, elle n'existe pas en 1913.

ville, en leur ouvrant des perspectives, en dégagant des places pour qu'ils puissent se laisser admirer sans entrave. Haussmann écrit d'ailleurs en réponse à ses accusateurs, dont Victor Hugo fut une figure emblématique : « Mais, bonnes gens, qui, du fond de vos bibliothèques, semblez n'avoir rien vu [de l'état d'insalubrité de l'ancien Paris et de la métamorphose apportée], citez, du moins, un ancien monument digne d'intérêt, un édifice précieux pour l'art, curieux par ses souvenirs, que mon administration ait détruit, ou dont elle ne se soit occupée, sinon pour le dégager et le mettre en aussi grande valeur et aussi belle perspective que possible. »⁹⁹ Les réalisations du Caire ne peuvent pourtant pas se mesurer à celle d'Haussmann et les rares percées dans le tissu urbain de la vieille ville n'ont pas été l'écrin tant attendu pour les monuments historiques. Arthur Rhôné critique même, non sans ironie, l'arrivée du grand boulevard Muhammad 'Ali sur la grande mosquée du Sultan Hassan, aux pieds de la Citadelle. : « Un des grands « embellissements » du Caire, un de ceux dont on était le plus fier, est le *Boulevard Méhémet-Ali*. Comme une fusée trop tôt lancée, il partit un beau jour de l'Ezbékiyeh, sans savoir où il allait, et vint s'abattre à deux kilomètres de là, sur l'angle formidable de la mosquée de Sultan-Hasan »(Rhôné, 1882, p. 62).

Toutefois, mises à part ces réalisations malheureuses aux yeux de certains nostalgiques de la morphologie urbaine des villes arabes, un grand nombre d'officiels de cette époque, qu'ils soient égyptiens ou européens, croient en la nécessité de moderniser le tissu urbain et en la nécessité de dégager les monuments principaux de leur gangue urbaine. Ainsi, le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe s'emploie-t-il à exproprier les espaces attenants aux édifices afin de leur restituer leur intégrité. Les moyens financiers limités du Comité ne permettent pas d'entreprendre pour chaque monument une restauration complète, à la manière de Viollet-le-Duc en France. Le terme de réparation est le plus souvent employé dans les procès verbaux des séances du Comité.

Mais, bien que des différences notoires soient clairement définissables entre la France et un pays tel que l'Égypte, les conceptions de mise en valeur et de protection du patrimoine sont pratiquement identiques. Françoise Choay place la phase de consécration du monument historique en France entre les années 1820 et 1960. L'Égypte, mais aussi le Mexique, connaissent également cette même

⁹⁹ Haussmann, *Mémoires t. III*, Paris, 1893, p. 28, cité par F. Choay, 1996, p. 130.

période essentiellement monumentale dans l'évolution de la notion de patrimoine. Les études des spécialistes, les méthodes de conservation, les règles d'urbanisme et les lois de protection du patrimoine concordent alors toutes vers ce culte accordé au monument. Le monument historique traduit alors un souci pour l'esthétisme, mais il est également porteur d'une identité nationale forte. Le monument devient un symbole pour les élites puis pour les populations. Grâce à son caractère d'ancienneté, il devient le seul lien avec le passé. C'est alors un témoignage à préserver pour la connaissance, un édifice presque sacré qu'il faut léguer en l'état aux générations futures.

Au Mexique, encore plus qu'en Egypte, nous avons vu que le lien entre le patrimoine et la nation est important, voire essentiel à la constitution de cette identité proprement mexicaine. Cette liaison entre la protection du patrimoine et la construction d'une conscience nationale est à la base de l'intérêt des régimes politiques pour la mise en scène des monuments. L'intérêt et la mise en valeur des ces derniers n'interviennent, dans un milieu urbain, qu'au cours du XX^e siècle. A cette époque, les mesures de protection du patrimoine archéologique mexicain sont déjà édictées et le culte du monument historique, présent en Europe depuis longtemps, s'exporte au Mexique comme dans d'autres pays. Les lois de protections s'étendent pour la première fois aux monuments coloniaux en 1914, dans la Loi sur la conservation des monuments¹⁰⁰. Leur conservation est assurée par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui insiste sur la dimension pédagogique des oeuvres et la perte pour l'histoire de la nation que leurs destructions constitueraient (Monnet, 1993, p. 95). Cette loi de 1914, si elle n'est que peu appliquée durant les années de la Révolution mexicaine, n'en reste pas moins un modèle qui servira de base aux rédactions des lois suivantes. Ainsi, c'est dans les années 1930 que la protection du patrimoine colonial urbain prend toute sa dimension. Les monuments du centre historique de Mexico, comme ceux des autres villes coloniales du Mexique, subissent plusieurs inventaires. Un institut spécial est créé pour gérer ce patrimoine en 1939. Il s'agit de **l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire** (INAH) dépendant de l'Etat fédéral. Mais le classement des monuments n'est, dans les années 1930-1960, que

¹⁰⁰ *Ley sobre la Conservación de Monumentos Históricos y Artísticos y Bellezas Naturales du 6 avril 1914 et Ley sobre la Conservación de Monumentos, Edificios, Templos y Objectos Históricos o Artísticos* de janvier 1916 (Lombardo de Ruiz, 1997, p. 204)

purement formel. Il n'empêche pas véritablement les destructions massives dans les centres anciens mais rend plutôt compte du nombre des pertes occasionnées par les propriétaires privés (Melé, 1998). Pour beaucoup de dirigeants, seuls quelques monuments sont dignes d'être préservés. Le contexte urbain n'a que peu d'importance, même si la morphologie urbaine du centre historique de Mexico ne suscite pas des envies de remodelages urbains radicaux comme ce fut le cas à Paris ou, dans une moindre mesure au Caire. Les rues rectilignes de la capitale, l'immensité de la place centrale du Zocalo sont suffisamment majestueuses pour faire rayonner les monuments historiques. Nul besoin donc de dégager les abords des monuments et d'appliquer comme au Caire un nettoyage autour d'eux afin d'en préserver leur intégrité. Cette différence morphologique dans le tissu urbain explique également que la notion de zone de monument apparaisse assez tôt au Mexique. Dès 1930, c'est à dire bien avant la France et l'Égypte, la place de la Constitution est déclarée zone de monuments : « Les maisons [...] situées dans le périmètre de la place de la Constitution forment une unité monumentale par le caractère de leur architecture, par leur valeur artistique et historique [...]. En conséquence, autorités et particuliers devront adapter leurs actions quant aux travaux qu'il y aura à effectuer dans ce périmètre comme dans les édifices dont l'ensemble constitue l'aspect typique de la place. » (Décret présidentiel de 1931, *Diario Oficial*, Mexico). La place de la Constitution est considérée dans son entier comme un monument. La fonction symbolique très forte de l'espace central ne vaut que si l'ensemble des bâtiments qui l'entourent présente une certaine harmonie architecturale, voire une harmonie historique factice. En effet, l'homogénéisation des façades de la place de la Constitution nous fait croire à une unité de temps et d'époque, qui est par ailleurs fautive puisque le deuxième étage du Palais présidentiel est un ajout du XIX^e siècle et que le Palais de la municipalité au sud et les arcades de la façade ouest de la place sont du XX^e siècle. On parle alors de la monumentalité de la place, de sa valeur symbolique et non plus seulement des édifices qui la composent.

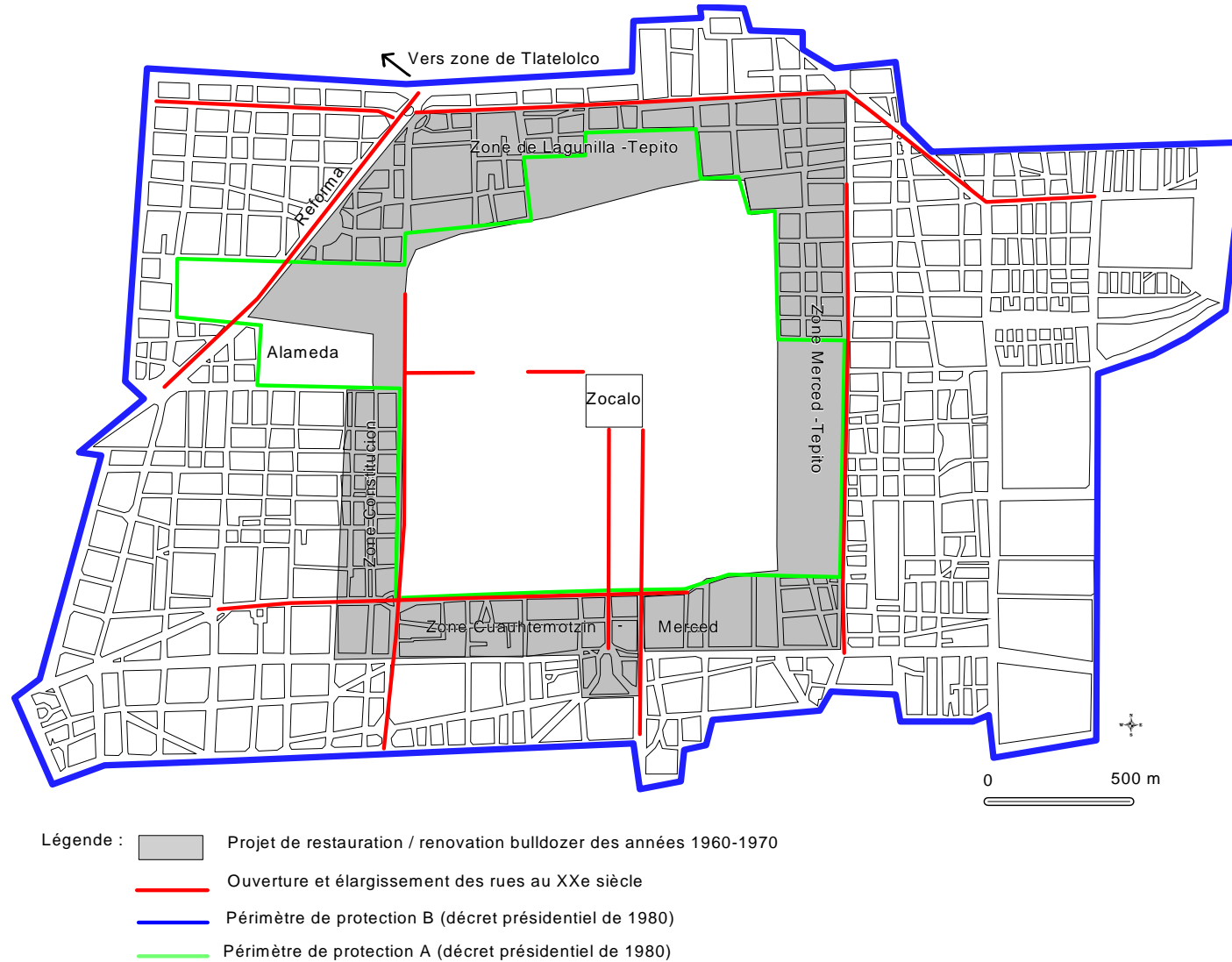
D'autres places sont également classées à cette époque pour les mêmes raisons que la place du Zocalo. Ainsi, la place de Santo Domingo ou de Loreto sont perçues comme des décors urbains ayant valeur de patrimoine dans leur ensemble. La rue Moneda, débouchant sur la grande place à l'est, est traitée de même et qualifiée de « zone typique de la ville de Mexico » (Décret présidentiel de 1931,

Diario Oficial, Mexico). Pourtant, malgré ce modèle précurseur de classement de petites zones de monuments ponctuelles, ce sont encore les édifices qui retiennent le plus l'attention au détriment de l'ensemble urbain. Les maisons et hôtels qui se trouvaient attenants à la cathédrale de Mexico sont détruits pour accentuer la monumentalité de l'ensemble. Un autre projet, beaucoup plus farfelu et n'ayant pas abouti, est également énoncé dans les années 1960¹⁰¹. Il prévoit de déplacer dans une seule rue, la rue Tacuba, l'ensemble des monuments importants du centre et d'en faire une rue littéralement monumentale et muséale. Le monument est ici considéré comme un objet que l'on peut déplacer au gré de ses envies et qui ne vaut que par ses qualités intrinsèques. Les petites zones de monuments s'établissent autour des grands édifices prestigieux et symboliques et l'idée d'étendre la protection du patrimoine à l'ensemble du tissu urbain n'a pas encore émergé. Un grand nombre de monuments historiques de moindre importance, mais classés, sont détruits durant cette période et jusqu'aux années 1960. Sur les 862 monuments recensés en 1934, à peu près la moitié avait été modifiés ou détruits en 1965 (Melé, 1998). Cette période correspond à une phase de grand remodelage urbain dans le centre et autour du centre historique. Les années 1950 et 1960 sont celles des grandes percées, les *ejes viales*, grandes artères entourant le centre (le *paseo* de la Reforma est prolongé vers le nord en 1960). Ce sont également celles de la construction du grand ensemble de barres de la zone de Tlatelolco (1965) et de l'édification de la Tour latino-américaine (1953) en bordure de l'espace historique. Les édifices historiques mal entretenus, situés dans la zone paupérisée du centre ne sont perçus que par leur appartenance à ce type d'habitat insalubre, que l'on a déjà qualifié de taudis et que l'on assimile aux *vecindades*. Nul à cette époque ne semble s'intéresser à cette zone surnommée le « fer à cheval des taudis » (*herradura de tugurios*) si ce n'est pour la raser et la moderniser.

¹⁰¹ Ce projet de déplacement des édifices les plus importants dans une seule et même rue est une solution éventuelle apportée par deux architectes pour répondre aux problèmes suscités par l'élargissement des rues Tacuba et Guatemala au début des années 1960 (voir pages suivantes).

Carte 2-8 :

Projets de rénovation du centre historique de Mexico au XXe siècle



Sources : Institut National de la Vivienda (1958/1970) d'après Tomas, 1990, Melé, 1998

L'évolution de la conception du patrimoine se fait en douceur au Mexique et les zones de monuments réalisées autour des places et les zones qualifiées de pittoresques annoncent en partie l'évolution prochaine et internationale de la protection du patrimoine en milieu urbain. Le tournant dans cette conception peut être daté des années 1960, décennie durant laquelle plusieurs phénomènes d'importance prennent alors corps. L'un d'eux est une grande polémique liée au projet d'élargissement de deux rues du centre historique de Mexico. Ce projet met le monde intellectuel en effervescence et symbolise une nouvelle préoccupation pour le patrimoine bâti dans son ensemble au Mexique, suivant en cela les évolutions internationales en la matière.

Cette conception du patrimoine privilégiant le monument aux dépens de son environnement urbain prévaut également en Egypte jusque dans les années 1960. Ceci n'est pas une spécificité égyptienne ou mexicaine et l'ensemble des pays suivent en réalité un vaste mouvement d'évolution de la notion de patrimoine, initié par l'Europe. Le bouleversement des années 1960 est lié, non plus aux influences bilatérales entre pays européens et ex-pays colonisés, mais bien à une influence internationale, qui tend alors à édicter des règles pour la préservation d'un patrimoine, au sens de plus en plus large. La date que l'on pourrait qualifier de charnière est celle de 1964, année de la création de la Charte de Venise.

c) La prise de conscience pour le patrimoine urbain

Années 1960, années charnières où la ville devient un objet patrimonial en soi. Le monument historique, jusqu'alors seul symbole concret du passé et de sa grandeur, et seul objet décontextualisé méritant la sauvegarde, va être pensé comme appartenant à un ensemble plus vaste. La ville historique naît à cette époque et se singularise de l'ensemble urbain comme une zone à part et à protéger. Les pratiques de protection du patrimoine qui prévalaient depuis environ un siècle vont alors évoluer rapidement, sans toutefois changer véritablement d'orientation.

L'influence de la ligne de pensée internationale va alors s'affirmer à travers des organismes tels que l'UNESCO et l'ICOMOS¹⁰².

¹⁰² UNESCO : Organisation des Nations Unies pour la Culture, l'Education, les Sciences. Le siège de l'UNESCO se trouve à Paris. ICOMOS : Conseil International des Monuments et des Sites.

Comme nous l'avons vu, au Mexique, des petites zones de monuments, généralement situées autour d'une place importante, sont déjà délimitées dans les années 1930. La notion de pittoresque est alors essentielle dans la démarche de préservation, mais exclut toute protection généralisée de l'ensemble urbain. Les destructions massives de cette époque en attestent. Le changement véritable d'orientation dans le type de protection du patrimoine urbain s'effectue dans les années 1960. Une réaction contre l'élargissement d'une quarantaine de mètres des Tacuba, à l'ouest du Zocalo et Guatemala, située dans son prolongement, derrière la cathédrale métropolitaine, sont les phénomènes déclencheurs d'une prise de conscience en faveur d'une protection plus étendue. La dimension urbanistique et la protection du patrimoine sont pour la première fois au Mexique, lors de cette polémique au début des années 1960, véritablement associées. L'idée d'une protection ne se consacrant pas à l'unique monument est rejetée.

Pour éviter l'accomplissement du projet et la destruction d'un grand nombre d'édifices coloniaux, les intellectuels de Mexico, artistes, écrivains, journalistes, architectes, politiques, et autres, organisent une campagne de presse sans équivalent jusqu'alors au Mexique¹⁰³. Les « Unes » de plusieurs journaux, et plus particulièrement du quotidien *Novedades*, sont régulièrement consacrées à ce thème. Le public est ainsi sensibilisé à la question de la protection du patrimoine et le débat prend des proportions importantes pour l'opinion publique partagée entre la nécessité de moderniser un tissu urbain paupérisé et les impératifs de la sauvegarde du patrimoine national. Cette polémique présente un instantané de la perception, de l'usage et de la gestion du patrimoine urbain et colonial mexicain à un moment charnière. Les caricatures (figures suivantes) résument fidèlement les enjeux et les préoccupations de l'époque. Cet épisode montre comment la nécessité de protéger une zone de monuments fait ici son apparition de manière tangible. Les arguments en faveur du projet d'élargissement des deux rues sont axés, avec photos à l'appui, sur l'état misérable des monuments qui s'y trouvent et sur la nécessité de fluidifier le trafic automobile dans cette zone. Les opposants soulignent l'absence de prise en compte, par les services de la Municipalité, de l'environnement urbain mais axent pourtant le début de leur campagne de presse

¹⁰³ Cette polémique est retracée à travers un ouvrage de Victor Manuel Villegas intitulé *Adolfo Lopez Mateos y el centro histórico de México*, Mexico, 1^{ère} édition 1981, 3^e éd. 1995. Cet ouvrage reproduit fidèlement les articles de presse traitant de cette question. Nos commentaires sont issus de cette source d'information très documentée.

par ce titre « Danger ! Dix-neuf monuments coloniaux de la capitale sur le point de disparaître » (Novedades, 27 jan 1960). La réponse des officiels ne se fait pas attendre : « Seulement cinq trésors seront détruits » (Excelsior, jan 1960) et on peut également lire, dans les quelques lignes de l'article, que les façades de « ces monuments seront finalement reconstruites avec leurs pierres originales » le long de la rue élargie. La perspective de la cathédrale de Mexico ainsi que son ensoleillement sortiront également grandis de la destruction de quelques édifices jugés trop proches. Deux conceptions de mise en valeur des monuments s'affrontent alors et les arguments apportés par la Commission en charge du projet ne sont pas si éloignés de ceux des défenseurs du patrimoine du XIX^e siècle. Les édifices coloniaux, jugés de piètre importance, sont sacrifiés sur l'autel de la modernité et dans le but de mettre en valeur les monuments dont la valeur symbolique semble plus importante. A contrario, la notion de zone de monuments à préserver fait son apparition dans les écrits des protecteurs du patrimoine : on parle de « vieille ville (*ciudad vieja*) et de son caractère de zone historique et monumentale » ; « Pourquoi commettrions-nous l'erreur de sauver uniquement quelques édifices conceptualisés comme monuments ; il est nécessaire de sauver également le milieu ambiant qui les entoure et les justifie » Ces percées rompent « l'unité urbanistique et historique de la ville » ou encore « l'histoire des villes est formée non pas seulement par les monuments et édifices présentant une valeur artistique, mais également par ses rues et ses espaces urbains »¹⁰⁴..

La polémique développée dans la campagne de presse est longue et incisive (figures 2-12). Les spécialistes n'hésitent pas à s'insulter et se traitent d'analphabètes en urbanisme, d'incapables ou d'ignorants. Mais au delà de cette dispute patrimoniale aux allures de bataille, la mise en avant des problèmes urbains liés à la protection du patrimoine fait surgir des thématiques jusqu'alors ignorées dans les logiques de protection. Ainsi, la dimension touristique et commerciale du patrimoine est évoquée et argumentée. Se pose également la question de l'adéquation entre les formes urbaines anciennes et les usages modernes. A cet égard la ville historique est qualifiée de « ville qui ne fonctionne pas » (Presse (source non spécifiée) dans Victor Manuel Villegas, 1995).

¹⁰⁴ Cette opinion est celle d'un peintre célèbre, Juan O'Gorman, *Novedades*, 5 février 1960.

Figure 2-12 : Dessin humoristique de la presse mexicaine durant l'année 1960. (source, Victor Manuel Villegas, 1995, la source de ces dessins n'est pas toujours spécifiée) Le dessin ci-dessous fait allusions aux tentatives de piétonnisation des rues Tacuba et Madero.





Le Brésil, avec sa vision futuriste, et voyant que Rio de Janeiro ne remplissait plus ses fonctions urbaines modernes, a créé une nouvelle capitale : Brasilia.

« Ne serait-il pas mieux de créer une « Mexilia » plutôt que de faire de la chirurgie esthétique à l'ancienne ? »

LAS CALLES DE MEXICO (V)

Por ABEL QUEZADA

ESTAMOS EN EL AÑO 2,000.- LOS MARCHIANOS LLEGARON YA Y NOSOTROS HEMOS IDO A LA LUNA... EN MÉXICO, AUTOMÓVILES ATÓMICOS CORREN POR SUS ANCHAS CALLES, SOBRE TODO, POR LA MÁS ANCHA DE TODAS: **TACUBA STREET.**



Les rues de Mexico : Nous sommes en l'année 2000 – les martiens sont arrivés ici et nous, dans la lune... A Mexico, des automobiles atomiques foncent le long de larges avenues, et surtout, le long de la plus large d'entre elles : **Tacuba Street**
Les vieux chroniqueurs se souviennent qu'à l'emplacement du grand « Drug Store » de 60 étages, existait le « Oh, qué rico » et que les anciennes façades ont été substituées par de beaux gratte-ciels de plastique (Excelsior)

Figures 2-13 : Les dessins humoristiques de la presse durant la bataille de Tacuba. Ces dessins ironisent sur les conséquences que pourrait entraîner l'élargissement de la rue...

Parallèlement les partisans de la sauvegarde la qualifie de « *corazon de Mexico* » (cœur de la ville ou du pays), de « ville musée », « d'âme de la capitale »...

Au bout de quelques mois, la polémique n'en est pourtant plus vraiment une, puisque les principales institutions officielles, universitaires et gouvernementales ainsi que les centres privés spécialistes de l'histoire ou de l'histoire de l'art mexicain se rangent contre le projet du DF.

Le régent de la ville de Mexico (ancien maire de Mexico, alors nommé par le Président de la République), Uruchurtu, alors qualifié de régent de fer, est obligé de renoncer au projet de modernisation et d'élargissement de cette zone. (dessin ci-contre représentant le régent de la ville de Mexico attaquant avec une pioche un personnage



La prise de conscience de la nécessité de préserver l'intégralité de la *traza* historique de Cortes est née de cette bataille patrimoniale. Le noyau central, représentant à peine, en 1960, 1,3 % de la métropole, s'individualise par rapport aux autres centralités urbaines. Des règles d'urbanisme spécifiques, des contraintes de hauteur pour les nouveaux bâtiments, une réduction du trafic automobile, une refunctionalisation des activités vers plus de culturel et plus de touristique sont déjà évoquées dans un grand nombre d'articles. Une volonté de penser le centre historique (qui n'est pourtant pas encore nommé ainsi) comme une entité homogène est mise en avant par les plus téméraires. Un vaste et virulent projet urbanistique, qui fait date dans l'histoire de la protection du centre historique de Mexico, est présenté à la presse par José Iturriaga, urbaniste

mexicain, durant l'année 1964. On note alors l'apparition du concept de « ville musée » telle qu'elle se manifeste encore de nos jours, au Mexique et au Caire, bien que de manière plus atténuée :

« La grande zone urbaine que sera la Ville Musée devra être soumise à une éradication du trafic motorisé, des tramways, du bruit, du monoxyde de carbone, de la crasse, de l'incurie, du revêtement en asphalte, de l'asymétrie des hauteurs des rues, de la dysharmonie architecturale, des panneaux publicitaires peu esthétiques, des rideaux de fer, des établissements commerciaux n'ayant pas attrait à la culture, à l'industrie hôtelière ou à ce genre d'activité, des constructions parasites qui empêchent d'admirer les façades des églises et des grilles qui les encerclent et gênent la circulation de la zone et enfin, des habitations érigées à l'intérieur des patios des maisons coloniales, dont les fontaines centrales et certaines arcades restent occultées pour des raisons utilitaires liées à ces constructions déplacées. » (Iturriaga, 17 mai 1964, Novedades).

Les mesures préconisées pour redonner au vieux centre un attrait nouveau et en faire une ville musée sont extrêmement radicales et ne se soucient que très peu des réalités socio-économiques de l'espace en question. Quoi qu'il en soit, cet appel est un cri poussé en faveur du patrimoine urbain, volontairement excessif sans doute, et qui va susciter maintes réflexions et débats. La ville figée dans un passé idéalisé, perçue comme un décor à la gloire de la nation et rendu économiquement rentable par l'afflux des visiteurs étrangers se met en place sous la plume d'Iturriaga. On y trouve également, de manière sous-jacente au discours, les thèmes de la monofonctionnalisation de l'espace et de l'exclusion de certaines activités et de certaines populations.

Mais si la prise de conscience pour la sauvegarde du patrimoine urbain a lieu à cette époque chez les intellectuels mexicains, il n'en est pas de même pour les instances politiques et l'ensemble de la population. L'appel à une nouvelle législation et à une délimitation de la zone historique ne sera pas entendu à cette époque. Ce n'est qu'en 1980 qu'un décret présidentiel entérine la création d'une vaste zone de monuments, créant ainsi le « *centro histórico de la ciudad de Mexico* », correspondant aux périmètres A (ville coloniale) et B (extensions du XIX^e siècle) d'aujourd'hui.

Les influences étrangères, et notamment françaises avec la loi Malraux¹⁰⁵ sur les Secteurs Sauvegardés du 4 août 1962, ne sont que très peu prises en compte par les Mexicains. Tout en reconnaissant leurs mérites, ils regrettent que le Mexique n'ait pas entériné plus rapidement plusieurs lois et vont même jusqu'à revendiquer la paternité et l'antériorité des certaines notions. A propos de la loi Malraux de 1962 et du Festival du Marais, mis en place en 1973 à Paris, Villegas écrit « Avec sa tradition culturelle, la France avait entrepris une expérience urbaine que nous discussions déjà largement avant, sans en profiter ! » (Villegas, 1980/1995, p. 224).

Alors qu'au Mexique, l'influence étrangère et internationale est minimisée par les hommes en charge de la protection du patrimoine, il en est tout autrement au Caire. Comme nous l'avons déjà retracé, les efforts de protection des monuments de la vieille ville du Caire et toutes les réalisations de sauvegarde effective, d'inventaire des édifices et de législation ont été réalisés sous l'égide du Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe. En 1952, la responsabilité de la conservation des monuments passe sous la responsabilité, cette fois entièrement égyptienne, du département islamique de l'*Egyptian Antiquities Organization*, (Haut conseil des Antiquités, HCA) dépendant du Ministère de la Culture. De 1952 à 1979, date à laquelle le Caire islamique est classé sur la liste de l'UNESCO, il semble ne pas y avoir de grands projets, ni de restauration d'importance dans la vieille cité. Les travaux du Comité sont presque totalement arrêtés, les budgets ne suivent plus, les compétences des hommes sont encore à construire et les préoccupations du gouvernement semblent aller ailleurs. La place de l'égyptologie reste plus importante que celle de la préservation des monuments islamiques, qui apparaissent sans doute, durant cette période de trente ans, relativement bien conservés, grâce aux restaurations anciennement entreprises par le Comité (Spare, n°1, 1979). La vieille ville subit également durant cette période des bouleversements qui ont des effets plus que négatifs pour le patrimoine urbain. L'afflux de migrants et la demande de logements, les plus fortes densités

¹⁰⁵ « La création d'un secteur sauvegardé n'a pas pour but de présenter seulement un décor séduisant en laissant subsister derrière les façades un habitat indigne de notre époque. Il s'agit d'entreprendre une opération de caractère social en revitalisant le centre urbain et en sauvant ainsi de la ruine un patrimoine immobilier d'une valeur inestimable. L'adaptation des quartiers anciens aux besoins de la vie moderne permettra à notre génération bénéficiant des enseignements du passé, de vivre dans un cadre plus humain, facteur de bien-être et de progrès social. » (Loi Malraux, 1962).

et la transformation de certains monuments, jusqu'alors réservés à d'autres usages, en lieu permanent d'habitations et de squats représentent le premier facteur de paupérisation et de dégradation de la zone. L'industrialisation de la vieille ville, l'établissement d'ateliers polluants et l'utilisation de machines, la présence d'automobiles dans les rues, le caractère de plus en plus commercial des zones centrales représentent le deuxième facteur de dégradation de l'ensemble (Williams, 1985). Face à cette situation, les opérations de préservation de la vieille ville du Caire durant les années 1960-1970, sont essentiellement l'œuvre d'instituts étrangers. On peut lire dans l'étude sur l'historique de la préservation au Caire, présenté par l'Égypte à l'UNESCO lors de la demande de classement : « Compte tenu de la détérioration progressive de ce vaste patrimoine monumental, il a fallu se limiter depuis quelques temps aux travaux de consolidation les plus urgents. Le gouvernement égyptien, considérant le Caire islamique comme faisant partie du patrimoine mondial, a donc invité d'autres nations à participer à la sauvegarde des monuments islamiques et coptes du Caire. » (UNESCO, 1979, p. 6). Certains missions étrangères établissent des accords bilatéraux et travaillent de concert avec les Égyptiens, telles que les missions polonaise, allemande et italienne. D'autres restaurations sont menées uniquement par des instituts étrangers et financées par les pays respectifs : États-Unis, Danemark, Hollande, Grande-Bretagne et France. La qualité de certaines restaurations est quelquefois contestée, comme le cas de la mosquée al-Hakim, située au nord de la vieille ville fatimide et restaurée par la secte indienne Bohara (Cf. Partie IV pour les réalisations de ces missions étrangères).

Les pratiques de restauration dans la vieille ville du Caire, mises en place de manière séparées et individuelles, sans planification concertée, ne permettent pas d'élaborer un véritable plan de sauvegarde intégrale de la vieille ville. Le nombre de monuments est impressionnant, environ 600, et les chantiers de restauration peu nombreux. La situation devient alarmante à la fin des années 1970. Un expert de la Banque Mondiale prévoit une évolution catastrophique pour les monuments islamiques de la ville du Caire et la destruction ou la détérioration de plus de 50% d'entre eux dans une période de cinq à dix ans, si rien n'est entrepris au plus vite (Williams, 1985, p. 241).

La prise de conscience de l'urgence de la situation et de la nécessité de s'organiser pour sauver le patrimoine urbain se fait dans un contexte international, depuis

toujours omniprésent, sur les questions de préservation du patrimoine en Egypte. Une conférence a lieu en octobre 1978 au Goethe Institut du Caire pour discuter de « la conservation architecturale et du développement urbain du centre historique » du Caire. La notion de centre historique fait alors son apparition, et non plus seulement celle de monuments islamiques ou arabes. Les personnes réunies par Michael Meinecke, expert allemand, sont de différentes nationalités et de différentes disciplines : des représentants des instituts étrangers, des architectes, des islamisants, des officiels des ministères, un représentant de la Division du patrimoine mondial de l'UNESCO...(Spare, n°1, 1979, p. 3). La conclusion de la conférence est que les problèmes de la vieille ville du Caire doivent être traités dans leur ensemble. Les restaurations isolées (*spot restoration*) de monuments classés, même si elles sont louables et doivent être encouragées, ne sont pas une solution adaptée pour maintenir le caractère de l'ensemble de la zone historique. Les considérations sociales et des solutions adaptées aux problèmes des infrastructures doivent être pensées conjointement aux questions de préservation architecturale (*Idid.*). L'année suivante, en 1979, l'Egypte fait une demande officielle auprès de l'UNESCO pour classer le « Caire islamique, centre historique du Caire, capitale de l'Egypte » sur la prestigieuse liste du Patrimoine Mondial de l'Humanité. Cette année voit également fleurir un certain nombre d'institutions de défense du patrimoine. Un groupe de volontaires fonde la *Society for the Preservation of the Architectural Resources of Egypt*, SPARE, dont les objectifs sont d'informer et de sensibiliser un public international le plus large possible aux problèmes de la vieille ville du Caire (Williams, 1985, p. 241). D'autres groupes voient le jour comme l'*Association Egyptienne des Amateurs d'Antiquités* emmenée par la très populaire Madame Sadat et qui jouera un rôle important dans la sensibilisation du public à travers les médias. Des comités sont également organisés à l'initiative des instances officielles comme le *Comité d'Embellissement du Caire* créé par le Gouverneur du Caire et se donnant pour tâche de nettoyer la zone sud de la vieille ville, aux alentours de la mosquée de 'Amr (Spare n°2, 1980). Une deuxième conférence internationale est également organisée en 1980 à l'initiative du Service des Antiquités du Ministère de la Culture (ancien nom du HCA) (Spare, Williams, op.cit.). De tous côtés les initiatives prennent forme et un grand nombre de personnes se mobilise pour palier au plus urgent. De cette effervescence patrimoniale et de cette mobilisation

internationale émergent de nouvelles stratégies de préservation où l'ensemble urbain est pris en compte, même si l'énormité de la tâche à accomplir et les fonds limités mis à la disposition, obligent les autorités à faire des choix et à trouver des priorités pour la sauvegarde du patrimoine urbain de la vieille ville du Caire.

Ce qu'il ressort de la comparaison de deux périodes charnières dans les pratiques de protection du patrimoine urbain en Egypte et au Mexique est une profonde différence dans l'approche de l'aide internationale. Alors que les Egyptiens la sollicitent et revendiquent la notion de patrimoine de l'humanité avant celle de patrimoine national, les Mexicains sont réticents à l'idée de déléguer et restent fiers de leur spécificité nationale et de leur patrimoine au point de critiquer tout apport étranger. Ils veulent être les premiers à avoir inventé la notion de zone de monuments, qui a été par ailleurs effectivement débattue assez tôt au Mexique, et s'irritent facilement de voir que tel ou tel événement a été mis en place dans un autre pays avant le leur. Le style et le vocabulaire employé dans les textes journalistiques, scientifiques ou littéraires est également un indice supplémentaire de la différence d'approche entre les deux pays. En Egypte, le ton est neutre, scientifique, international, même lorsque les auteurs sont égyptiens, alors qu'au Mexique le ton est élogieux et empli de fierté, les superlatifs sont légion et la fierté patriotique pointe à chaque paragraphe. La question serait alors de savoir si l'internationalisation de la notion de patrimoine, avec l'arrivée en force de la liste de l'UNESCO, n'aura finalement qu'un impact réduit ou bien si elle va modifier les approches nationales de la notion de patrimoine en les uniformisant.

C) Le patrimoine selon l'UNESCO : une notion qui s'impose ?

L'inscription des deux centres historiques sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO est un point commun tardif dans l'évolution urbaine et dans l'acceptation de la notion de patrimoine dans les deux villes. La question est alors de comprendre si cette inscription est synonyme d'une acceptation d'un discours internationalisé (pour ne pas dire universel) de la part des acteurs en présence dans

les deux villes et si cela aura des influences dans la manière d'appréhender les espaces urbains hérités. Afin de mieux comprendre les enjeux de cette inscription et de l'intervention d'une instance supra-nationale dans des politiques jusqu'alors nationales, il est nécessaire de préciser la nature, les obligations et les mécanismes de cette nouvelle coopération internationale.

a) La liste du patrimoine mondial de l'UNESCO

En 1972, le Conférence générale de l'UNESCO adopte une Convention concernant la protection du patrimoine mondial culturel et naturel. Cette convention est entrée en vigueur en 1975 avec l'adhésion des vingt et un premiers Etats. Le texte met en avant le concept de patrimoine culturel universel. Les monuments, les ensembles bâtis, les sites archéologiques ou aménagés sont classés sur une liste et se définissent comme « des biens ayant valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science »¹⁰⁶. La préservation de ces biens intéresse l'humanité toute entière et l'ambition de l'UNESCO est d'organiser la solidarité des nations et des hommes pour contribuer efficacement à cette sauvegarde. Ce qui distingue cette convention de l'UNESCO des autres textes internationaux traitant du patrimoine mondial établis dès les années 1930, repose essentiellement sur cette obligation contractuelle des pays membres, qui choisissent eux-mêmes de présenter des sites sur la liste et s'engagent à les préserver. Les grands textes internationaux, tels que la Chartes d'Athènes de 1931 ou la Chartes de Venise de 1962, s'ils sont fondateurs pour l'idée de patrimoine, d'abord monumental puis urbain, n'ont qu'une valeur de référence, une valeur théorique pour les pays et n'impliquent aucune obligation de préservation. L'autre grande différence se situe dans la notion d'universel qui émane de la Convention de l'UNESCO. Cette instance des Nations Unies, reconnue par la plupart des pays membres de l'ONU, permet d'établir une appartenance commune et une solidarité planétaire au niveau de la sauvegarde d'un patrimoine commun. Les mécanismes sont ceux d'une coopération internationale : « il incombe à la collectivité internationale toute entière de participer à la protection de ce patrimoine ». Les pays s'engagent à préserver les

¹⁰⁶ Les citations suivantes sont issues de la Convention de l'UNESCO de 1972.

biens classés sur leur territoire « pour qu'ils demeurent intacts pour les générations futures » et ils « bénéficient en retour de l'aide de la communauté internationale pour protéger ces biens ». Ne peuvent être inscrits sur la liste de l'UNESCO que les biens dits « exceptionnels » et la première difficulté du classement apparaît alors devant cette notion floue. Sur quels critères le Comité, composé de 21 pays élus parmi les Etats ayant signé la Convention, peut-il choisir ceux qui figureront sur la liste prestigieuse ? Une seconde difficulté vient de la définition même de la notion de patrimoine qui, dans son acceptation classique et moderne, se révèle très large. « La notion de patrimoine constitue un ensemble de biens culturels considérés comme l'héritage commun d'un groupe social et qui englobe également les modes spécifiques d'existence matérielle et d'organisation sociale des groupes qui le composent, leurs savoirs, leurs représentations du monde et les éléments qui fondent et marquent leurs différences. » (Isac Chiva, *Encyclopaedia Universalis Symposium*, 1990). L'UNESCO définit quant à elle des critères stricts qui permettent de juger si un bien peut être classé sur la liste. Les premiers centres historiques à y figurer sont ceux de Quito et de Cracovie en 1978. En 1993, les paysages naturels sont ajoutés à la liste des sites, monuments et ensembles urbains. En 2002, la liste du patrimoine mondial compte 730 sites dont 187 villes, inscrites en totalité ou n'ayant le plus souvent qu'une partie de leur espace urbain classé (centre historique). Une liste parallèle a également été créée pour les sites et monuments en péril. Ce cas particulier permet de débloquent des fonds supplémentaires pour leur sauvegarde, comme ce fut le cas pour les temples de Nubie. Néanmoins, l'ingérence patrimoniale dans un Etat qui ne respecterait pas son patrimoine n'est pas encore réellement d'actualité, comme en témoigne les destructions dans les pays en guerre.

L'inscription sur la liste ne constitue pas en soi une manne financière mais un gain symbolique de prestige, l'accès à une valeur patrimoniale universelle et plus directement une notoriété valorisable par des actions de développement touristique. L'UNESCO peut également apporter une aide technique afin d'établir des diagnostics et des plans de sauvegarde pour les villes classées. Les textes de l'UNESCO prévoient toute une liste de critères et de devoirs de ce qui doit être pris en compte pour cette préservation. Ils présentent en quelque sorte un recueil de solutions idéales aux problèmes de sauvegarde du patrimoine naturel et culturel.

Mais, la question serait alors de savoir si cette conception qui se veut universelle est partagée par tous et unanimement reconnue. Françoise Choay parle de religion patrimoniale et de mondialisation des valeurs et des références occidentales favorables à l'expansion des pratiques patrimoniales. Elle écrit à ce propos « Etait ainsi proclamée l'universalité du système occidental de pensée et de valeurs en la matière » (Choay, 1996, p. 154).

La volonté des pays de classer leurs sites ou leur villes historiques ne peut être remise en cause puisque la volonté des Etats est à la base de toute démarche auprès de l'UNESCO et de l'ICOMOS. Néanmoins, il convient de nuancer cette réponse lorsque nous prenons en compte le sentiment des habitants, des responsables religieux et d'une façon générale de tous les acteurs non institutionnels des centres anciens.

En Afrique, on trouve des conceptions fort éloignées de celles de l'UNESCO. Si nous prenons l'exemple des habitants du Mali¹⁰⁷, la conception populaire du patrimoine est celle d'un patrimoine vivant. Toute défonctionnalisation d'objets (dans un musée par exemple) ou d'édifices entraîne une perte de sens pour les habitants. Le classement de la grande mosquée de Tombouctou et sa restauration fait naître chez les populations un sentiment de dépossession. Ils voient dans cette sauvegarde un monument qui ne vit plus, qui se fige à un moment, et ne participe plus aux rituels traditionnels qui l'entouraient jusque là. Le patrimoine tel qu'il est orchestré par l'UNESCO est perçu comme destiné aux étrangers. Au Yemen, la restauration d'édifices religieux par des étrangers est très mal acceptée par les autorités religieuses. Le patrimoine est assimilé à une idée de non croyant et est associé à une perte de pouvoir et de contrôle.

La conception du patrimoine telle que nous la présente l'UNESCO est donc loin de faire l'unanimité à tous les niveaux de la société, et plus particulièrement dans des pays encore marqués par une culture éloignée de la culture occidentale.

La conception du patrimoine de l'UNESCO est en effet une notion héritée de l'Occident. Les critères de sélection sont révélateurs de la projection de certaines valeurs occidentales telles que les critères esthétiques. Pourtant, à l'échelle des Etats, le classement d'un site sur la liste du patrimoine mondial est un critère de prestige international certain. L'Egypte est la première à faire classer le centre

¹⁰⁷ Ces remarques sont issues des travaux d'Anne Oualet, Intervention prononcée lors du Séminaire sur le Patrimoine, *Regards croisés sur le Patrimoine* septembre 1999, Paris.

historique du Caire en 1979. Le Mexique ne fera inscrire le centre historique de Mexico qu'en 1987. L'objectif serait alors de définir quel est l'impact de cette nouvelle légitimité non seulement sur les politiques de préservation des deux centres, mais également sur les économies locales et sur les mentalités des acteurs de la protection du patrimoine dans les deux pays.

b) La ville classée : une nouvelle légitimité ?

L'opération du classement d'un site ou d'un centre ancien est avant tout une opération de prestige. Il s'agit d'un processus administratif qui va entériner une décision prise par les gouvernements et qui vise à reconnaître et faire reconnaître l'importance tant historique que culturelle de l'espace classé. Ce classement a des répercussions économiques considérables surtout pour des pays qui jouent la carte touristique dans leurs stratégies de développement. L'UNESCO n'est pas pourvoyeuse de fonds et ne prendra pas en charge la restauration d'un édifice ou d'une partie de l'ensemble urbain. Elle aide les pays concernés par l'envoi d'experts et par la production de rapports.

Ce classement est donc avant tout un label qui devra être utilisé par les pays ou les municipalités. Cette instrumentalisation du label « UNESCO » ou « Patrimoine Mondial de l'Humanité » s'effectue dans le cadre de « stratégie d'image ». On trouve par exemple des signalisations à Mexico et dans d'autres villes d'Amérique Latine indiquant très clairement que nous entrons dans une zone classée « Patrimoine Mondial de l'Humanité ». Le centre historique devient alors une référence et le classement sur la liste prestigieuse fonctionne comme un étendard qui serait brandi chaque fois qu'il est nécessaire.

Mais en dehors de cet impact majeur sur l'image de la ville, sur lequel nous reviendrons lors de l'étude des perceptions contemporaines des centres historiques, l'UNESCO n'est qu'un acteur mineur. Dans le cas de Mexico et du Caire, il ne prend pas véritablement part au processus de réhabilitation des centres anciens. Au Caire en 1979, l'UNESCO, devant l'énormité de la tâche à accomplir, suggère, par l'intermédiaire d'un comité d'experts, de concentrer les opérations de préservation sur six zones, entourant des monuments majeurs, et réparties, pour quatre d'entre elles, dans l'ancienne enceinte fatimide de la vieille ville. Certains quartiers de la ville sont laissés de côté, comme le quartier copte, Fustat, Bulaq et

les cimetières nord et sud (Cf. Partie IV). Les suggestions de l'UNESCO ne seront par ailleurs que peu écoutées et les réalisations entreprises à partir des années 1980 par le Service des Antiquités Egyptien privilégient la restauration de monuments isolés et l'astiquage de leurs alentours (coups de peintures sur les façades, nettoyage...) sans aborder les problèmes liés à l'environnement urbain (Williams, 1985).

L'entrée du Mexique dans la dynamique patrimoniale internationale s'effectue, elle aussi, dès les années 1970. Le Mexique n'ayant ratifié la Convention de l'UNESCO qu'en 1984, à cause d'un blocage du Sénat qui considérait que la Convention constituait une ingérence dans les affaires de l'Etat (Melé, 1998, p. 71), c'est par l'intermédiaire de l'ICOMOS que le pays prend ses marques au niveau international. 1972 est une année importante pour le Mexique car c'est à cette date qu'est promulguée la Loi fédérale sur les monuments et les zones archéologiques, artistiques et historiques encore en vigueur actuellement. Les autorités mexicaines organisent également un colloque international de l'ICOMOS sur le thème de « La conservation et la réanimation des villes et des sites historiques selon les principes de la Charte de Venise ». En 1987, lorsque le Mexique engage des démarches auprès de l'UNESCO pour le classement du centre historique de Mexico ainsi que ceux de Oaxaca et de Puebla, les décrets nationaux de protection de ces zones historiques sont déjà mis en place depuis plusieurs années. Pour Mexico, c'est en 1980 que l'Etat, par décret présidentiel, officialise la création d'une zone de protection de la ville coloniale divisée en deux zones. Le périmètre A correspondant à la ville coloniale jusqu'au début de la guerre d'indépendance en 1810 est la zone de protection prioritaire. Le périmètre B représentant l'extension de la ville au cours du XIX^e siècle, est considérée comme une zone-tampon. Le classement de 1987 n'est donc qu'une validation internationale des périmètres déjà créés. L'inscription sur la liste du centre historique de Mexico s'accompagne en outre de l'ajout de la zone lacustre de Xochimilco, classée depuis 1936 par l'Etat mexicain comme « zone typique, pittoresque et de beauté naturelle ». Ces vestiges de l'époque précolombienne se situent au sud de Mexico et se présentent comme une série de canaux séparés par des plantations traditionnelles conçues sur le mode des *chinampas* (formation de petites îles artificielles cultivables par accumulation de la terre du lac). L'extension de la zone de protection à Xochimilco a pour objectif de préserver le

site de la détérioration écologique occasionnée par « l'utilisation croissante des terres agricoles, par les nouveaux aménagements urbains et l'exploitation des réserves hydrologiques pour fournir des eaux à la ville de Mexico » (formulaire d'inscription, UNESCO, 1987). Suite à la demande du Mexique, vient une recommandation de l'ICOMOS qui approuve le projet d'inscription et demande des « assurances formelles quant à la réutilisation des espaces vides du périmètre A correspondant à des immeubles détruits, et recommande expressément l'adoption de normes précises et compatibles avec le bâti ancien pour les matériaux » (ICOMOS, 1987). L'ICOMOS souligne également que la présence de parkings dans le périmètre A devra être strictement limité. Et si les recommandations internationales ne sont suivies qu'en partie, elles limitent néanmoins les risques d'aménagement urbain par trop destructeurs pour le patrimoine. L'inscription est également synonyme de fierté nationale dans le cas du Mexique, qui multiplie par ailleurs le nombre de villes coloniales et de centres historiques classés sur cette liste. Le Mexique compte en 2002, neuf centres historiques inscrits sur la liste de l'UNESCO : Oaxaca, Puebla (1987), Guanajuato (1988), Morelia (1991), Zacatecas (1993), Querétaro (1996), Tlacotalpan (1998) et Campeche (1999). Des sites, précolombiens, figurent également sur la liste : les zones archéologiques de Monte Alban, El Tajin, Teotihuacan, Palenque et Chichen Itza ainsi que les premiers monastères du XVI^e siècle situés sur les versants du volcan Popocatépetl. En Egypte, le nombre de sites classés est également important : six sites classés comme patrimoine culturel, certains rassemblant de nombreux monuments : les monuments de Nubie, Abou Simbel et Philae, la Thèbes antique et sa nécropole, la zone archéologique des Pyramides de Gîza à Dahchour, Memphis et sa nécropole, Abou Mena dans le désert libyque ainsi que le site du monastère de Sainte Catherine dans le Sinâï. Le Caire islamique est l'unique ensemble urbain inscrit sur la liste. Dans le rapport de l'UNESCO, les experts proposent d'ailleurs de donner la priorité à la préservation du Caire islamique, « l'unique site en Egypte qui soit spécialement en danger de part les changements socioculturels ».

Dans le cas du Caire comme dans celui de Mexico, le rôle de l'UNESCO est limité et il s'agit bien avant tout d'une opération de prestige qui place les zones sélectionnées sur le plan symbolique, leur donnant ainsi une valeur et une reconnaissance universelles. La présentation du centre historique de Mexico dans

les textes scientifiques ou touristiques fait apparaître systématiquement depuis 1987 l'appartenance à la liste du patrimoine mondial. Le titre est un gage pour l'image de la ville et représente un atout d'importance pour le secteur touristique. Le débat sur l'influence du classement des centres historiques par l'UNESCO se place alors au niveau des représentations. L'image de la ville, de son centre ancien change en partie avec cette reconnaissance internationale. Elle devient plus positive et touche un public plus large, qui n'était que peu soucieux de protéger le patrimoine.

Conclusion :

Les visiteurs qui parcourent aujourd'hui les rues de Mexico ou du Caire sont confrontés à des villes modernes, parsemées de gratte-ciel, aux larges avenues embouteillées, aux hôtels de luxe, à l'immensité de l'espace urbain et à la diversité des quartiers qui s'y trouvent, des plus pauvres aux plus riches. Les touristes, après avoir visité pendant une journée les pyramides (de Gîza ou de Teotihuacan) et les musées les plus prestigieux, consacreront une petite partie de leur temps de vacances à la visite de la vieille ville ou du centre historique. Les visiteurs curieux de découvrir un patrimoine exceptionnel, devront passer outre la fièvre acheteuse de souvenirs pseudo-pharaoniques dans les bazars et décoller le nez des boutiques chics des rues Madero et Cinco de Mayo. Ils devront sans doute faire preuve d'initiative et parfois surmonter la peur de s'aventurer dans des rues éloignées de la place centrale du Zocalo ou du grand bazar du Khan el-Khalili pour ouvrir les yeux sur la vie quotidienne de ces quartiers et sur les merveilles de l'héritage culturel. Il serait faux et anachronique de dire, après avoir retracé l'évolution historique des deux villes et souligné son renouvellement urbain, que l'on se retrouve dans la ville coloniale et la ville médiévale. Le sentiment patrimonial présent chez presque tous les voyageurs leur fait pourtant découvrir ces espaces anciens et porteurs d'histoire comme cela. André Raymond, éminent spécialiste du Caire ottoman, déclare d'ailleurs dans son introduction sur les Grandes villes arabes de l'époque ottomane :

« Malgré les destructions dues à l'explosion urbaine et à la modernisation récente de ces villes, les centres anciens ont conservé un riche capital de monuments et de formes urbaines (...). Les mieux préservées des cités, Alep,

Tunis et jusqu'à un certain point, le Caire (dont l'énormité a permis de compenser les pertes, non moins énormes), constituent des « conservatoires » où les chercheurs peuvent retrouver, de nos jours, l'image d'un passé multiséculaire ; il y a peu d'expériences aussi impressionnantes, pour un historien, que celle de vérifier, dans les rues du Caire historique d'aujourd'hui, en les suivant sur le plan de la Description de l'Égypte (1800), les descriptions que fait l'historien Maqrîzî du Caire du début du XV^e siècle. » (Raymond, 1985, p. 16).

Le constat émouvant et séduisant d'André Raymond correspond bien à une réalité, réalité des représentations de la ville ancienne. La multiplication des centralités urbaines et le déplacement des activités autrefois présentes dans la ville ancienne ont entraîné une requalification des centres anciens et cette ville mère, après avoir subi les outrages de la marginalisation, est alors devenue patrimoniale et historique. Le regard porté sur ces espaces anciens, non pas figés dans un passé idéalisé, mais bien vivants et se transformant de jour en jour est multiple et complexe. Le passé apparaît comme une force vivante qui pourrait être le salut des centres historiques, une manière de les extirper du lent processus de dégradation dans lequel ils sont tombés depuis que la ville tend à devenir métropole. Cette représentation idéalisée de la ville ancienne nous renvoi une image biaisée de la réalité historique, une image qui correspond aux canons esthétiques de notre époque symbolisés par le fantasme d'une urbanité disparue et mythique. Toutes les représentations de la ville ancienne et du centre historique ne tendent pas vers cette image « patrimonomaniaque ». Pour mieux comprendre ces espaces historiques aujourd'hui, portons notre regard sur les représentations contemporaines de la ville ancienne, afin de souligner leurs complexités, leurs richesses et leurs contradictions.

Troisième partie

Regards sur la ville contemporaine et perception du patrimoine

Partie III

« *Les visages de la ville se brouillent* » André Raymond.

L'étude de l'histoire des deux villes, de la ville fondatrice à la ville contemporaine, nous a permis de comprendre comment l'image, en même temps que la taille et la morphologie urbaine des deux villes, avait évoluée au cours des siècles passés. Jusqu'au XIX^e siècle, les deux villes ont eu une représentation assez uniforme et globalisante. Peu de quartiers se différencient dans la ville, ce qui s'explique parfaitement par la relative petite taille de celles-ci. A Mexico, ce sont les faubourg indigènes qui se distinguent de la ville coloniale, tandis qu'au Caire, ce sont les anciens quartiers de Fustât et du Vieux Caire ainsi que le port de Bulaq, qui s'individualisent de la ville d'al-Qahira. Pourtant, mis à part ces quelques quartiers, la ville est relativement homogène, ce qui ne veut pas dire que son image soit stable ou positive. A partir du XX^e siècle, l'image de la ville devient multiple et se complexifie en même temps que la croissance urbaine s'accélère, donnant naissance à de nouveaux quartiers et à de nouvelles centralités. Les espaces anciens, qui représentèrent pendant plusieurs siècles la ville dans son ensemble, se marginalisent alors au sein de la métropole. Cette marginalisation est accomplie au XX^e siècle et les centres anciens ne représentent plus en moyenne que 1 % de l'espace urbanisé des deux métropoles. L'image des centres historiques devient alors négative, en relation avec les usages, les activités et les populations qui s'y trouvent encore présents. Au Caire comme à Mexico, on ne peut nier cette évolution des perceptions des quartiers anciens de la ville. Ils sont devenus populaires, sales, mal fréquentés et dans un état de conservation architecturale dégradé par rapport aux nouveaux quartiers au confort plus moderne, avec leurs immeubles au goût du jour, plébiscités par les classes moyennes et aisées. Nous partons donc du postulat que cette image négative des centres anciens perdure dans les villes du Caire et de Mexico, mais aussi dans toutes les villes dites historiques, jusqu'à l'évolution radicale de la prise de conscience pour le patrimoine urbain. Sans revenir sur les circonstances de cette naissance, nous faisons le constat que plusieurs niveaux de représentations se superposent alors, à l'intérieur même des espaces historiques. D'une part nous avons la vieille image dévalorisante et dévalorisée des centres anciens, inadaptés

aux exigences de la modernité, et d'autre part, la ville patrimoniale qui véhicule avec elle une multitude de représentations valorisantes et positives. Les images des centres anciens nous apparaissent alors véritablement contradictoires puisqu'elles allient la notion de populaire, avec toutes les représentations négatives qu'elle supporte, à une certaine fierté construite autour de symboles, de valeurs culturelles, nationales ou religieuses. Mais en fonction des acteurs de la ville, ces représentations diffèrent, et se trouvent être des images parfois opposées ou au contraire, complémentaires.

L'injection patrimoniale dans les centres historiques est-elle un biais par lequel on assiste à une uniformisation de ces représentations ? Rien n'est moins sûr et l'étude des perceptions des différents acteurs de la ville nous permettra de donner une réponse précise à cette interrogation. Le débat sur les images de la ville n'est pas un débat vain, puisqu'il existe un lien étroit entre perceptions et pratiques de l'espace. **Les représentations des centres anciens vont influencer les politiques de protection du patrimoine dans les deux villes, mais aussi la vie quotidienne des citoyens. L'enjeu est alors de comprendre dans quelles mesures ces représentations nationales ou extérieures, négatives ou positives, auront des répercussions dans la manière d'appréhender la ville et de mettre en place des actions urbanistiques.** L'influence est également réciproque et tel ou tel aménagement urbain aura bien évidemment des répercussions sur les perceptions de différents acteurs de la ville. Les mesures prises en faveur de la protection du patrimoine sont avant tout des mesures visant à modifier l'image des centres anciens, les rendre plus historiques et plus patrimoniaux, tout en excluant les usages qui ternissent cette image idéalisée de la ville historique. Un récapitulatif des différentes perceptions de la ville ancienne est alors plus que nécessaire pour cerner les enjeux liés à la reconquête des centres anciens dans les deux villes et pour comprendre les conflits urbains nés du paradoxe de la préservation d'un espace en perpétuelle évolution.

Chapitre I :

Complémentarité et contradiction des images des centres anciens dans la presse

A) Typologie des grands thèmes abordés dans la presse sur les centres anciens

L'étude de la presse quotidienne est un bon indicateur pour comprendre l'image de la ville contemporaine. A Mexico, elle joue un rôle important dans le façonnement de l'image de la ville. La presse quotidienne nationale consacre tous les jours quelques pages à la vie de la capitale, ses problèmes urbains, ses faits divers, sa politique ou son insécurité. Dans le cas du Caire, les problèmes urbains sont également évoqués mais de manière moins systématique. La revue de presse réalisée au Caire présente par ailleurs des lacunes certaines par rapport à la revue de presse réalisée à Mexico. Les journaux en langue arabe ont été laissés de côté, et nous nous sommes concentrés uniquement sur la presse anglaise et française publiée hebdomadairement au Caire : Al-Ahram Weekly et Al-Ahram Hebdo¹⁰⁸. Le public visé à travers cette presse, qui nécessite la maîtrise de l'anglais ou du français, est essentiellement étranger ou appartient à la classe sociale la plus élevée des Egyptiens. Nécessairement élitiste donc, cette presse cairote laisse de côté tout un pan de la vision de la ville et nous tenterons de contrebalancer ce manque à travers des interviews réalisées auprès des habitants de la vieille ville du Caire. L'approche méthodologique des deux presses prendra donc en compte cette différence fondamentale, tant dans le public visé que dans le ton des articles étudiés.

¹⁰⁸ Le groupe de presse Al-Ahram (« les pyramides ») est le plus grand groupe de presse égyptien. Le quotidien, en arabe, Al-Ahram est tiré à 600 000 exemplaires. Plus que centenaire le quotidien a réussi, d'après le Courrier International, à maintenir un cap modéré et libéral malgré les pressions fondamentalistes, intérieures et extérieures. Il demeure le premier ambassadeur de l'Egypte à l'étranger. Les versions française et anglaise de Al-Ahram sont des hebdomadaires qui, tout en appartenant au même groupe, n'en sont pas moins des journaux indépendants. Al-Ahram Weekly (60 000 ex.) apparaît comme plus documenté et plus sérieux que l'Hebdo (10 000 ex.). Toujours d'après le Courrier international, le Weekly s'adresse à un public haut de gamme, et ses pages culturelles constituent une source de première valeur pour l'Afrique Orientale. Il est également précisé que, d'après les mauvaises langues, les articles non publiés dans la version arabe le seraient dans la version anglaise (www.courrierinternational.com)

Les journaux dépouillés à Mexico sont des quotidiens à grand tirage. Nous avons choisi trois d'entre eux de tendances politiques différentes. La Jordana¹⁰⁹, journal de la gauche intellectuelle, Reforma¹¹⁰, journal de tendance droite, penché sur le monde des affaires et El Nacional¹¹¹, de même tendance, tout en étant plus populaire. Les articles consacrés à la ville et au centre historique sont presque tous regroupés au sein de pages spécifiques traitant de la capitale de Mexico. Certains apparaissent pourtant aux pages *Culture*, lorsqu'il s'agit d'événements culturels, du festival du centre historique qui a lieu tous les ans, aux expositions et foires du livre, prenant place dans le centre historique.

Au Caire, les articles que nous avons retenus sur la ville sont moins fréquents (d'autant plus qu'il s'agit d'hebdomadaires et non plus de quotidiens) et ne se trouvent pas regroupés au sein d'une même section. Ils sont au contraire éparpillés dans les journaux sous les sections « patrimoine », « tourisme », « mode de vie », « Egypte »... Le dépouillement des articles sur le Caire s'étale sur une période de deux ans et demi (janvier 1997- mars 1999). La tutelle gouvernementale sur cette presse est également un élément important pour la compréhension des discours sur l'urbain et sur la protection du patrimoine. Mais, sans être trop critique envers le gouvernement, certains articles n'hésitent pourtant pas à dénoncer les absurdités et les attaques envers le patrimoine de la ville du Caire (Cf. interview de Faysa Hassan, journaliste à Al-Ahram Weekly dans les parties suivantes).

A Mexico, nous sommes également dans un cas de figure identique à ce niveau et, sauf exceptions rares, comme dans le cas de la bataille de Tacuba dans les années 1960, déjà évoquée, le discours de la presse mexicaine ne fait que reproduire et perpétuer un discours dominant... Jérôme Monnet (1993), qui a réalisé pour la ville de Mexico, une revue de presse sur les années 1988-1990, arrive à cette même conclusion. Nous reprendrons également une autre de ses conclusions qui est la prééminence des articles sur le DF et le centre historique par rapport aux articles sur l'ensemble de l'agglomération (qui comprend l'Etat de Mexico et la

¹⁰⁹ La Jordana : 50 000 ex., quotidien né en 1983, indépendant de gauche et farouche opposant du PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel). D'après le Courier International, ce quotidien se caractérise par son style « cultivé » qu'illustrent, particulièrement, dans le *Jordana Semanal*, de grandes signatures comme Carlos Fuentes ou Mario Benedetti. Version électronique depuis 1995.

¹¹⁰ Reforma : 105 000 ex., quotidien créé en 1993 à la réputation sérieuse grâce à ses enquêtes et ses reportages. Il existe une version informatique de Reforma depuis 1995.

¹¹¹ El Nacional : quotidien de moyen tirage ayant disparu du panorama médiatique en 2002, pour des raisons inconnues. Aucune page web identifiée.

périphérie du DF avec les trois quart de la population de la métropole) (Monnet, 1993, p. 53). La disproportion est donc grande dans le traitement des problèmes de la ville par la presse. Le centre historique en tant que tel accapare un grand nombre d'articles (10 % pour Monnet) et c'est sur cet échantillon que nous axerons notre étude.

Intéressons nous dans un premier temps aux thèmes traitant de la ville et du centre historique dans la ville de Mexico. Notre étude de presse porte sur un an et demi (de janvier 1997 à juin 1998) et sur trois quotidiens. Nous avons donc dépouillé pour chaque quotidien quelques 546 numéros.

Les articles traitant des enfants des rues ainsi que d'autres thèmes prennent place en partie, mais pas uniquement, dans des lieux appartenant au centre historique. L'imprécision des lieux est assez courante pour ce genre d'articles et, étant donné la forte présence d'enfants ou d'ambulants dans le centre historique de Mexico, nous avons choisi de faire figurer ici tous les articles s'y rattachant. Les articles *patrimoine* concernent quant à eux l'ensemble de la zone métropolitaine. Nous avons choisi cette solution pour rendre compte de la présence des thèmes patrimoniaux dans la presse de manière générale. Outre les articles généraux sur l'organisation des instances de protection du patrimoine ou les débats sur les lois, les zones concernées par ces articles ne sont pas nombreuses. Le centre historique tient la place la plus importante de cette section ainsi que d'autres espaces protégés telles que la zone lacustre de Xochimilco (classée par l'UNESCO au même moment que le centre historique) et la zone archéologique de Cuicuilco. La pyramide mésoaméricaine de Cuicuilco, située au sud de Mexico, a fait en outre couler beaucoup d'encre durant cette période, en réaction à un projet urbanistique d'implantation d'un centre commercial de 23 étages juste à côté. La campagne de presse a été soutenue dans les trois quotidiens analysés, qui parlent d'une seule voix pour dénoncer l'incapacité des institutions à freiner un acte de mercantilisme qui détruirait l'environnement de la zone de Cuicuilco.

Les articles sur l'urbanisme ou la politique du DF concernent le plus souvent le centre historique de Mexico même si les articles politiques, qui reprennent les programmes électoraux des différents candidats à la mairie de Mexico-DF, ont une vision plus large des problèmes urbains. Il est nécessaire également de

préciser que la période étudiée couvre les premières élections du chef du DF, qui était auparavant nommé par le Président de la République. L'abondance d'articles politiques s'explique par cette conjoncture particulière. Pour comparaison, J. Monnet a, dans sa revue de presse de 1988-1991, placé ce thème avec une occurrence de 5,7 % seulement¹¹², alors que pour nous, il arrive à une occurrence de 12 % des articles dépouillés sur la période.

L'analyse de la presse dans les deux capitales nous permet de mieux cerner l'image de la ville et l'on voit que, pour la ville du Caire et pour celle de Mexico, les thèmes les plus fréquents ne sont pas du tout les mêmes, ceci s'explique en partie par la différence du public visé, ce qui biaise l'approche comparative.

A Mexico, le problème omniprésent des vendeurs ambulants est évoqué en moyenne dans 27,5 % des articles retenus (tableau 3-2) et il est devenu un thème incontournable pour la presse. Le quotidien Reforma lui accorde un article presque tous les deux jours (tableau 3-1). Les autres périodiques érigent ce problème en véritable phénomène de société avec près d'un article tous les trois jours. Les sujets qui se rapportent aux ambulants tournent autour des thèmes de leur surnombre dans le centre historique et des moyens nécessaires à leur relocalisation dans des espaces appropriés tels que les *plazas comerciales*. En tant que groupe politique et groupe de pression, les ambulants font également valoir leurs opinions. Les affrontements entre ambulants de diverses organisations, entre ambulants et force de police, occupent également une part importante de l'information à chaud. Le thème du patrimoine dans le centre historique est lui aussi également associé à celui des ambulants. Ils caractérisent la plaie pour les monuments qui se trouvent abîmés par leur présence et contribuent à donner une mauvaise image des lieux, non conforme à l'image de la ville patrimoniale de l'ensemble de la population.

¹¹² Monnet, dans son étude, calcule les occurrences des articles en fonction du nombre d'article recensés (deuxième type de tableau ici présenté).

Tableau 3-1 : Etude de la presse mexicaine de janvier 1997 à juin 1998. Les grands thèmes abordés par la presse et le nombre d'articles recensés pour chaque thème (sur les 546 numéros dépouillés de chaque quotidien)

<i>Thèmes</i>	<i>La Jornada</i> (nombre d'articles)	<i>El Nacional</i> (nombre d'articles)	<i>Reforma</i> (nombre d'articles)
Ambulants	100	173	255
Patrimoine	79	62	138
Politique	77	70	72
Délinquance Insécurité Prostituées	64	45	50
Culture	48	40	67
Urbanisme (transport, habitat)	37	44	38
Enfants des rues	41	35	30
Manifestations	23	20	32
Trafics (drogues, armes, voitures) et commerces louches (<i>giros negros</i>)	24	9	33
Catastrophes (séismes, écroulements d'immeubles, incendies, relogements)	21	11	34
Tourisme	11	13	4
Pollution et environnement (ordures dans les rues, eau, enfoncement de la ville historique)	1	18	10
Commerces établis	12	8	2
Vie quotidienne - Portraits	6	2	6
Migrations, indigènes	1	4	1
Sortir	1	0	2
Total	546	554	774

Lecture du tableau : pour le quotidien Reforma, le thème des Ambulants revient quasiment un jour sur deux (255 articles pour 546 numéros).

Tableau 3-2 : Etude de la presse mexicaine de janvier 1997 à juin 1998. L'importance des thèmes rencontrés dans les articles recensés et leurs occurrences (en %).

Thèmes	Moyenne du total d'articles recensés (en %)	La Jordana	El Nacional	Reforma
Ambulants	27,5	18,3	31,2	32,9
Patrimoine	14,5	14,4	11	17,8
Politique	12	14	12,5	9,5
Délinquance Insécurité Prostituées	9	11,7	8,5	6,4
Culture	8	8,5	7	8,65
Urbanisme (transport, habitat)	6,5	6,5	8	4,9
Enfants des rues	6	7,5	6,5	3,9
Manifestations	4	4,5	3,5	4,1
Trafics (drogues, armes, voitures) et commerces louches (<i>giros negros</i>)	3,5	5	1,5	4,26
Catastrophes (séismes, écroulements d'immeubles, incendies, relogements)	3,5	4	2	4,4
Tourisme	1,6	2	2,5	0,5
Pollution et environnement (ordures dans les rues, eau, enfoncement de la ville historique)	1,5	0,2	3,2	1,29
Commerces établis	1,3	2	1,5	0,25
Vie quotidienne - Portraits	0,7	1	0,4	0,77
Migrations, indigènes	0,3	0,2	0,7	0,13
Sortir	0,1	0,2	0	0,25
Total	100	100	100	100

Lecture du tableau : Dans ce deuxième tableau, les articles sont classés par importance des thèmes rencontrés dans les articles que nous avons recensés. Il s'agit donc de l'étude de l'occurrence des thèmes dans les articles recensés. Reforma (774 articles), La Jordana (546 articles) El Nacional (554 articles).

Tableau n°3-3 : Etude de la presse égyptienne de janvier 1997 à juin 1998.**Les grands thèmes abordés et le nombre d'articles recensés pour chaque****thème** (110 numéros pour al-Ahram Weekly 131 numéros pour al-Ahram Hebdo.)

<u>Thèmes</u>	<i>Al-Ahram Weekly</i> (nb d'articles)	<i>Al-Ahram Hebdo</i> (nb d'articles)
Archéologie	51	68
Patrimoine vieille ville et Caire copte	48	56
Tourisme	55	44
Urbanisme (le Caire)	18	47
Patrimoine XIX ^e et XX ^e siècles	26	20
Environnement (ordures, pollution, trafic)	17	21
Culture en rapport avec le patrimoine pharaonique	18	18
Culture vieille ville (livres expos, musées, théâtres)	10	11
Politiques (coopération déclaration, lois, visites)	8	13
Festivités vieille ville et cimetières (Ramadan, Mouled)	7	10
Patrimoine urbain hors Caire (Alexandrie, Rosette)	5	12
Pauvreté (écroulements)	3	9
Travail des enfants	2	5
Attentats	2	4
Délinquance ainsi que vols dans les musées, pillages	1	4
Tourisme vieille ville	3	1
Portraits vieille ville	2	2
Total	276	345

Tableau 3-4 : La presse égyptienne : l'importance des thèmes rencontrés dans les articles recensés et leurs occurrences (en %).

Thèmes	<i>Moyenne du total d'articles recensés</i>	<i>Al-Ahram Weekly</i>	<i>Al-Ahram Hebdo</i>
Archéologie	19,1 %	18,5 %	19,7 %
Patrimoine vieille ville et Caire copte	16,9 %	17,5 %	16,2 %
Tourisme	16,4 %	20 %	12,7 %
Urbanisme (le Caire)	10,1 %	6,6 %	13,6 %
Patrimoine XIX ^e et XX ^e siècles	7,7 %	9,5 %	5,8 %
Environnement (ordures, pollution, trafic)	6 %	6 %	6 %
Culture en rapport avec le patrimoine pharaonique	5,9 %	6,5 %	5,2 %
Culture vieille ville (livres expos, musées, théâtres)	3,4 %	3,6 %	3,1 %
Politiques (coopération, déclaration, lois, visites)	3,4 %	3 %	3,7 %
Festivités vieille ville et cimetières (ramadan mouled)	2,7 %	2,5 %	2,9 %
Patrimoine urbain hors Caire (Alexandrie, Rosette)	2,6 %	1,8 %	3,4 %
Pauvreté (écroulements)	1,8 %	1 %	2,6 %
Travail des enfants	1 %	0,7 %	1,4 %
Attentats	0,9 %	0,7 %	1,1 %
Délinquance ainsi que vols dans les musées, pillages	0,7 %	0,3 %	1,1 %
Tourisme vieille ville	0,6 %	1 %	0,2 %
Portraits vieille ville	0,6 %	0,7 %	0,5 %
total	100 %	100 %	100 %

Le thème le plus souvent traité par la presse égyptienne de langue étrangère, pour la ville du Caire reste celui du patrimoine. Cette constatation n'est pas étonnante puisque le lectorat de ces hebdomadaires reste sensible à ce thème et aux articles dédiés à la découverte du pays. Une analyse de la presse en arabe nous aurait sans doute amené à des conclusions différentes avec une place plus importante consacrée aux problèmes de la vie quotidienne.

Notre analyse des articles d'Al-Ahram Weekly et Al-Ahram Hebdo, si elle ne nous permet pas une comparaison pertinente avec les thèmes traités dans la ville de Mexico, nous permet par contre de comparer la place du patrimoine islamique et copte de la ville du Caire avec le patrimoine pharaonique. La place accordée à ce dernier, par l'intermédiaire des articles traitant d'archéologie ou de tourisme, est prépondérante. Près de 35 % des articles traitent d'une façon ou d'une autre du patrimoine non islamique.

La grande différence des thèmes abordés Caire et Mexico s'explique donc par le type de presse que nous avons pu étudié et qui rend difficile une approche réellement comparative, ce qui nous amènera à traiter les deux villes de manière séparée dans les pages suivantes. L'importance des images véhiculées par les deux types de presse est néanmoins importante, dans les deux cas, car elle influence véritablement les politiques urbaines. Dans le cas de Mexico, la presse nationale est assez forte pour conditionner une image reprise par l'ensemble des médias mais également par l'ensemble de la classe politique à travers les programmes électoraux par exemple. La place de la presse étrangère à Mexico ne compte qu'assez peu dans le paysage médiatique. Au Caire, la situation paraît véritablement différente et le rôle de la presse écrite de langue étrangère est réelle. Les tirages des journaux permettent de relativiser le biais de la différence d'approche : La Jordana ne tire qu'à 50 000 exemplaires et Al-Ahram Weekly à 60 000 exemplaires. De plus, certains articles d'Al-Ahram (en arabe) sont repris par sa version anglaise, le contraire étant également vrai (Interview Faysa Hassan, 1999, Le Caire). L'influence de la presse étrangère au Caire peut également être jugée par rapport à l'influence qu'elle peut avoir sur les dirigeants politiques (qui lisent la presse anglaise) et par l'approche clairement orientée vers une mise en valeur touristique des espaces patrimoniaux (aussi bien d'époque pharaonique que d'époques postérieures).

Au-delà de la différence dans les thèmes traités et dans les représentations des deux villes, l'intérêt de l'étude de la presse se situe donc dans les retombées et les influences que cette dernière peut avoir au niveau des actions politiques et urbanistiques.

A travers la lecture des tableaux précédents, il résulte que la plus grande différence entre les deux approches se situe surtout au niveau des thèmes liés à la mauvaise image de la ville. Pour le Caire, nous ne trouvons que deux articles traitant de la délinquance proprement dite et aucun sur les trafics en tout genre, si présents dans la ville de Mexico. Seul le thème de l'environnement permet de lancer une passerelle entre les deux villes, même si les articles ne sont pas si fréquents que cela. La pollution, le problème du ramassage des ordures, celui du trafic automobile sont les sujets ordinairement traités dans les deux capitales. Les problèmes d'environnement au Caire, de façon générale, concernent 6 % des articles recensés. Mexico, quant à elle, traîne avec elle une image de « monstruopole » selon l'expression de J. Monnet, qui ne se dément pas à travers les thématiques étudiées. Les thèmes contribuant à donner une mauvaise image de la ville et de son centre historique représentent plus de la moitié des articles que nous avons recensés. Les ambulants, bien entendu, arrivent en tête du palmarès de la pathologie urbaine. Viennent ensuite les affaires de délinquance, de prostitution, d'enfants des rues et de commerces louches, sans oublier la récurrence des manifestations et des grèves sur le Zocalo (même si parfois il s'agit de fêtes) qui engorgent le trafic automobile et rendent le centre impraticable. Les trafics en tout genre, de marchandises, de drogues et d'armes, sont toujours fortement présents dans la presse et se cantonnent la plupart du temps aux quartiers de la Merced et surtout de Tepito. Nulle trace de ce genre de trafic illicite dans la capitale égyptienne. A Mexico, les articles sur la pollution et les écroulements d'immeubles, les *vecindades* à haut risque, viennent couronner le tableau bien noir de la ville et de son centre. Tableau repris, à juste titre, par les discours des politiques qui font de la lutte contre l'insécurité le thème privilégié de leurs campagnes électorales.

Cette différence est plus que notable entre les deux villes et elle conditionne l'attitude des acteurs de l'urbain. La ville du Caire n'apparaît que rarement sous cet angle : la présence de pauvreté, d'immeubles dangereux, de commerces ambulants dans la vieille ville du Caire ne retiennent que très peu l'attention des

journalistes, qui s'adressent en priorité aux classes aisées. Les ambulants, fort nombreux dans certaines rues de la vieille ville comme le Muski et la Qasaba, ainsi que dans les souks, ne sont pas un problème retenu ni identifié comme tel. Ils font partie du décor, de l'animation urbaine et sont largement tolérés par les forces de police. La différence des mentalités est évidente entre les deux cultures. On notera que le problème des ambulants n'est pas par ailleurs spécifiquement mexicain et toutes les grandes capitales d'Amérique latine sont confrontées, à des degrés divers, à ce phénomène.

Pour approfondir l'étude des représentations de la ville, nous allons essayer de comprendre en quoi le patrimoine, et la conscience toujours plus grande d'en assurer la sauvegarde, influencent ou modifient les images fortement contrastées des deux villes. La plupart des thèmes sont en effet liés de près ou de loin à cette problématique et le biais patrimonial constitue un prisme à travers lequel nous pouvons regarder la ville et ses représentations. Et si l'affirmation, de plus en plus prégnante, de cette thématique dans les espaces historiques conditionne les images de la ville, il conviendra de se demander si elle entraîne des phénomènes d'uniformisation des images ou au contraire si elle ne fait que renforcer les différences déjà présentes entre les deux villes. A la lisibilité beaucoup plus forte des problèmes urbains à Mexico, s'oppose une représentation assez homogène de la vieille ville du Caire : tourisme patrimoine et célébrations traditionnelles... contre ambulants, patrimoine et illégalité...

Culture, patrimoine et tourisme

Il est clair que la ville ancienne du Caire, à travers notre revue de presse, impose une image beaucoup plus homogène et calme que le centre colonial de Mexico. Le déséquilibre entre les deux villes est flagrant et le centre historique de Mexico présente une image beaucoup plus ambiguë que la vieille ville du Caire.

L'exemple de Mexico.

L'affrontement de deux influences, l'une positive, historique, patrimoniale et culturelle et l'autre négative, populaire, sale, plongée dans l'insécurité et le chaos

ne permet pourtant pas de tracer une frontière imperméable entre les deux villes. L'image négative du centre colonial de Mexico est presque, paradoxalement, plus marquée, puisqu'il y a maintenant un héritage identifié à préserver et à protéger de ces maux. La requalification de la ville ancienne en ville historique et patrimoniale lui donne une nouvelle légitimité pour combattre les plaies qu'elle doit supporter. Les ambulants, le trafic, la pollution et l'insécurité sont des nuisances pour le citoyen mais ils représentent avant tout des atteintes au patrimoine de la ville historique. A contrario, les articles mexicains que nous avons classés sous l'étiquette « patrimoine », « culture », « tourisme » ou « sortir » reprennent en général cette dualité de la ville historique et cherchent les moyens pour en sortir. Les déclarations d'intentions patrimoniales, les projets de politiques urbaines sur « ce qu'il faudrait faire pour une meilleure gestion de notre patrimoine urbain » font légion. Pour les uns, il s'agit de réformer les institutions, de modifier les lois en vigueur ou simplement de les faire appliquer, pour les autres le problème semble plus profond et il s'agit avant tout de changer l'image du centre historique dans les mentalités des Mexicains.

Les représentations patrimoniales, touristiques et culturelles du centre historique de Mexico ne sont donc pas absentes de la presse mexicaine puisqu'elles représentent près de 24 % des articles recensés ici. Citons un article caractéristique de l'évolution de l'image du centre historique de Mexico : les visiteurs sont invités à redécouvrir cet espace et doivent monter dans un petit bus spécialement affecté pour les touristes, réplique exacte des tramways qui circulaient dans la ville au début du siècle...(photo 3-1) L'article commence ainsi : « Une promenade dans le Centre ? ! Comment y croire ! C'est horrible ici, c'est rempli de gens, de trafic, de manifestations ! Cependant, faire une promenade dans le Centre en famille ou avec des amis peut se révéler être une bonne expérience. Avec quelques dispositions et un peu de courage, nous pouvons redécouvrir une des zones les plus belles et les plus intéressantes de la ville. (...) » Après avoir effectué une visite guidée agréable et bien documentée dans le centre, l'auteur de l'article termine sur ces phrases : « (...) pourtant quelque chose a changé dans notre perception du centre historique. Maintenant il se trouve habité par des images humaines, plus proches de l'histoire de chacun des passagers présents dans ce tramway de l'histoire » (Haidé Serrano, *Reforma*, 10 avril 1998). La perception du centre historique par les citoyens de la ville de Mexico peut être

résumée à cette expérience en apparence anodine. La méconnaissance des lieux, à laquelle s'ajoute une peur et une répulsion incontrôlée pour le centre, le rend peu attractif. Un peu d'histoire, une perception différente de l'espace, agrémentée d'une visite historique, où les personnages pittoresques se mêlent aux légendes dorées de la ville des palais, aident à changer les perceptions et les images du centre. La connaissance des lieux, même superficielle, efface la peur d'un espace que l'on ne connaît pas, si ce n'est qu'à travers la description et l'image fantasmée véhiculée dans l'opinion.

Photo 3-1 : « Tramway Centro Historico », petit bus touristique du centre historique de Mexico. (source : Fideicomiso, 1994)



Cette évolution du regard du citoyen n'est permise que par l'irruption d'une conscience patrimoniale conjuguée à une volonté politique. Des efforts sont entrepris pour faire évoluer l'image de la ville de Mexico, comme nous le voyons à travers les articles sur la culture, les arts, le patrimoine.... Ces efforts s'accompagnent nécessairement d'une mise en scène de la ville afin de la présenter sous un nouveau jour. La mise en place d'un festival du centre historique, qualifié par un journaliste de « *carnavalito carisimo* » (petit carnaval très onéreux) depuis une dizaine d'années, et plus récemment d'une semaine du

centre historique « *semana del centro historico* », participe à cette stratégie d'image voulue et orchestrée par les politiques de reconquête du centre ancien (Cf. Partie IV).

Les nombreux articles traitant de l'histoire même de la ville coloniale donnent aux lecteurs une connaissance plus approfondie de cet espace qui se couple parfois avec une certaine nostalgie. On trouve également dans cette catégorie d'articles, et dans d'autres, des références aux endroits à visiter, les itinéraires de promenade recommandés, les restaurants et les expositions temporaires à ne pas manquer. Mais mis à part ce genre d'article très documenté historiquement et quelque peu en marge de l'actualité, la plupart des articles sur le patrimoine de la ville de Mexico ont un ton alarmiste et dénoncent les dysfonctionnements des multiples institutions en charge de la protection du patrimoine, de la promotion touristique ou du développement économique de la ville. Le constat est aussi plus profond et les journalistes, à travers leur propres analyses ou par l'intermédiaire d'interviews de personnalités, arrivent à une remise en cause du système éducatif et des mentalités mexicaines. Le manque d'éducation en matière de patrimoine est perçu comme la cause première de l'insuffisante conscience patrimoniale des Mexicains : « la connaissance exacte des lieux, des dates significatives et des attitudes de préservation doivent faire partie de notre éducation » (Fonseca, dans sa chronique *Mi ciudad patrimonial*, publiée tous les vendredis dans la Jordana, 26/09/97) ou encore « L'éducation des citoyens sur le patrimoine culturel et monumental est urgente » (*Ibid.*, 24/10/97).

L'exemple du Caire :

Au regard du public visé par la presse égyptienne que nous avons étudié, il est clair que l'on ne retrouve pas ce souci d'éducation de la population cairote envers leur patrimoine historique et culturel. Le lectorat de la presse de langue étrangère semble avoir, dans une certaine mesure, intégré les schémas de pensée occidentaux sur la notion de patrimoine et sur la nécessité de sa sauvegarde. Les journalistes du Weekly sont issus de l'AUC (*American University of Cairo*) ou même du CEDEJ ! Les articles de presse sur la vieille ville du Caire et sur son patrimoine s'orientent pour la plupart sur les menaces envers tel ou tel monument. Les articles reprennent le discours officiel et pointent du doigt les négligences et le manque de compétence qui mettent en danger un certain nombre d'édifices

classés. Les incendies sont une des causes les plus visibles de cette négligence. L'affaire du palais de Mussaferkhana, palais de l'époque ottomane où serait né le Khédivé Ismaïl, a soulevé un tollé dans la presse. Le palais, un des plus riches du Caire par la présence de merveilleux moucharabieh en bois, a brûlé à la fin de l'année 1998 (photos 3-2 / 3-3). Les ordures entreposées derrière le palais inhabité ont pris feu et entraîné la destruction totale de l'édifice. Le palais, qui avait accueilli pendant plusieurs décennies des artistes peintres, était sur le point d'être restauré par les autorités égyptiennes. La négligence est le principal accusé : négligence des habitants, qui prennent les zones inhabitées pour des dépôts d'ordures, et négligence des autorités qui n'ont pas fait leur travail de ramassage. Le feu a été fulgurant et a embrasé les poutres de bois présentes dans la charpente et les matériaux entreposés en vue de la prochaine restauration. Les pompiers n'ont pu arriver assez tôt, gênés par l'étroitesse des ruelles, pour éteindre l'incendie à temps.

Photos 3-2 et 3-3 : Le palais Mussaferkhana, avant et après l'incendie de 1998 (ES, 1996, ES, 1999)





Cette catastrophe a remué l'opinion publique ainsi que les habitants du quartier. Le secrétaire général du HCA (Haut Conseil des Antiquités) en charge des monuments du Caire, a même proposé sa démission devant un tel désastre et une telle faillite de ses services. Les attaques envers les monuments de la vieille ville du Caire, si elles sont moins spectaculaires que les incendies, n'en sont pas moins nombreuses. Les séismes, dont le dernier en date est celui d'octobre 1992, les activités industrielles polluantes, les habitants eux-mêmes sont accusés par la presse de ne pas prendre soin des édifices. « Ces sites ont été conçus pour une autre époque. On ne peut pas y installer machines à laver, télévisions ou autres.(...) Toute sorte de restauration s'avère impossible s'il y a présence de squatters » (al-Ahram Hebdo, Nov. 1998) explique le directeur de l'Institut Moucharabieh, en charge de la restauration de la maison Beit al-Sehymi dans la vieille ville. La question de la préservation de la ville historique « vidée » de ses habitants est soulevée. L'objectif étant de réaliser un musée à ciel ouvert, où les

monuments n'auraient plus à souffrir de la négligence des populations. De telles extrémités ne font par ailleurs qu'alimenter le débat, puisque les autorités caiotes rejettent aujourd'hui ces propositions radicales.

Derrière le débat autour de la préservation et des risques encourus par les monuments du Caire se pose la question suivante : pour qui restaurer cet espace historique ? La liaison étroite au Caire entre protection du patrimoine et tourisme laisse à penser que les premiers bénéficiaires de la reconquête de la vieille ville seraient en effet les visiteurs de passage. Les articles sur les restaurations en cours, ou sur les projets de restauration à venir, font souvent référence à l'activité touristique. Le fait que le regard de la presse étudiée soit orienté vers les atouts touristiques et culturels de la vieille ville n'est pas seulement révélateur du public visé mais bien d'une attente réelle de la part des politiques (Cf. Partie IV). L'afflux des visiteurs étrangers dans la vieille ville du Caire ou dans le centre historique de Mexico est perçu comme un atout réel et efficace pour le développement de ces espaces en même temps qu'une menace avérée. La polémique de la Citadelle du Caire est un exemple du difficile mariage entre patrimoine et tourisme.

Le projet mainte fois proposé puis suspendu de création d'un complexe hôtelier dans la Citadelle du Caire est largement critiqué par les défenseurs de l'intégrité du site « Si la Citadelle de Saladin a été le témoin des massacres des Mamelouks, il y a des siècles, elle risque d'être aujourd'hui témoin du massacre de la sauvegarde du patrimoine. Transformer cette forteresse, qui a défendu l'Égypte contre les agressions en un hôtel et des bazars, est un véritable crime » s'insurge un député (al-Ahram Hebdo, juin 1998). Les arguments en faveur du projet sont eux aussi défendables « Nous n'avons pas assez d'argent pour pouvoir restaurer les antiquités, c'est pour cela que nous avons recours à ce genre de projets qui ont un double intérêt : revenus élevés pour les Antiquités et promotion du tourisme. Ce serait la première fois en Égypte qu'un site classé serait affecté à un usage commercial et touristique » explique le Secrétaire général du HCA. Les exemples de l'Espagne et de la Grèce sont alors cités comme modèles : les *paradores*, hôtels espagnols de grand luxe, sont en effet des exemples aboutis et très bien réussis d'adaptation des édifices historiques à des usages commerciaux et touristiques. Les arguments contre le projet de la Citadelle sont de nature esthétique et morale ainsi que de nature juridique et technique. Le sol argileux de

la zone ne supporterait pas, en effet, d'après certaines personnes, le poids de ces nouvelles constructions. Le projet a été abandonné pour le moment.

L'image de la vieille ville du Caire, si elle est effectivement plus homogène que celle du centre historique de Mexico, n'est pas exempte de polémiques et de critiques envers les mesures de protection du patrimoine. Néanmoins, nous ne retrouvons pas les thèmes si présents à Mexico concernant la vie quotidienne des habitants. Le quartier de Batneya, proche de l'université d'al-Ahzar, est pourtant connu pour son trafic illicite de drogue. Un peu comme le Tepito du Caire, le quartier de Batneya a une très mauvaise réputation et il fut « nettoyé » par la police à plusieurs reprises. Les échanges illicites continuent pourtant de s'effectuer dans ce quartier. Par contre, nulle trace de ces délits dans la presse de langue étrangère, ou bien d'une insécurité imaginée qui n'existe pas dans les faits. Cette presse s'occupe essentiellement du patrimoine de la vieille ville et axe ses réflexions, ses débats, ses coups de gueule autour du danger auquel les monuments de la vieille ville, et du Caire en général, sont exposés. La journaliste Faysa Hassan écrit régulièrement une chronique dans al-Ahram Weekly et tente de sensibiliser l'opinion publique sur le danger de destruction des villas du Caire. Ces magnifiques demeures du XIX^e et du XX^e siècle sont en effet fréquemment démolies par les promoteurs. Les villas, construites par les étrangers pendant l'occupation anglaise de l'Égypte, ne sont pas encore reconnues comme patrimoine national et par voie de conséquence encore très mal protégées par les autorités. Le parallèle est sans doute osé mais on pourrait comparer l'attitude des Égyptiens envers ces villas à celle des Mexicains vis à vis de leur patrimoine colonial dans les premiers temps après l'Indépendance. Le patrimoine rattaché à un passé colonisateur est rejeté par les autorités. Faysa Hassan conforte cette idée « Ce patrimoine leur rappelle le temps de l'occupation et donc ils le rejettent. Et c'est pour cela que quand vous voyez qu'ils détruisent une villa, ils sont contents. Ils sont vraiment contents. Il y a un tas de journalistes ici qui me demandent pourquoi nous défendons ce type de patrimoine. « Ce n'est pas à nous, ça a été implanté... » c'est cette idée que nous essayons de détruire avant toute autre chose. » (Interview réalisée le 22 nov. 1999 au Caire). Seuls quelques journaux égyptiens prennent le même parti que Faysa, les autres sont en général contre la sauvegarde des monuments du XIX^e siècle.

En ce qui concerne la vieille ville, le parti pris par la presse en langue arabe est celui de l'immobilisme. D'après Faysa Hassan, le thème récurrent dans la presse arabe est que la vieille ville doit rester comme elle est, que rien ne doit être fait. « Elle a survécu des centaines d'années, elle survivra encore. La ville a été construite pour les gens et ils doivent continuer de l'utiliser comme ils l'ont toujours fait. Ils auront leurs bicoques, leurs magasins et c'est très bien comme cela. Pour le tunnel d'al-Azhar, ils sont contre, sauf la presse officielle qui doit être pour. Ils sont contre parce que ça change. Ils ne veulent pas que les choses changent. Même quand vous leur dites que ça va s'améliorer, ils ne vous croient pas » (*Ibid.*). Si cette approche de la presse arabe, par l'intermédiaire d'une journaliste avisée, est ici sans doute quelque peu caricaturée, elle reflète néanmoins une partie de l'état d'esprit des populations et leur réticence devant tout changement, fut-il induit par des motifs tels que la protection du patrimoine. A travers nos interviews dans les rues, nous avons effectivement réalisé que les changements au niveau des infrastructures ou au niveau des monuments historiques, étaient perçus comme destinés aux touristes. L'impact sur les populations est une gêne dans la plupart des cas. Les maisons squattées sont vidées de leurs habitants, la liberté de construire est restreinte, les magasins attenants aux monuments doivent être enlevés, les industries polluantes (bruit, vibration...) sont exclues de la vieille ville dans les plans de réhabilitation du Caire historique... Seuls les habitants ou les commerçants trouvant dans le tourisme une manne de revenu sont satisfaits du changement qui s'opère dans la vieille ville (Cf. Partie IV).

Les enjeux de la vieille ville du Caire et ceux du centre historique de Mexico se trouvent être fort éloignés les uns des autres. Les projets culturels tels que l'on peut voir à Mexico (festival...) ne sont pas encore d'actualité dans le Caire historique. **Le patrimoine est beaucoup moins présent dans les consciences des habitants, alors même que paradoxalement on le retrouve en tête des thèmes journalistiques.** La cible des lecteurs des journaux que nous avons étudiés explique en grande partie ce décalage. Les fêtes saintes appelées *mûlid*, étudiées par Anna Madœuf, sont par contre des événements populaires d'une grande importance pour la vieille ville du Caire. Ces célébrations ne font pas la une des journaux « parce que c'est normal » (Madœuf, 1998). La vénération des populations pour les monuments du Caire est avant tout une vénération religieuse

et non pas patrimoniale. La présence, lors des *mûlid*, de vendeurs ambulants et de mendiants en nombre important ainsi que certains débordements (pickpockets) dus à la présence de la foule ne ternissent pas l'image de la fête. Les désagréments que l'on peut rencontrer dans la vieille ville du Caire ne sont rien en comparaison des maux de la ville de Mexico...

C) Ambulants, patrimoine et illégalité

Les thèmes de la délinquance, des ambulants et de l'insécurité sont des thèmes récurrents pour le centre historique de Mexico même si ces problèmes ne sont pas l'apanage de l'espace patrimonial. Les ambulants se localisent ainsi dans toute l'agglomération, avec des lieux privilégiés comme les sorties de métro. La carte 3-1 nous montre le taux d'actifs recensés comme vendeurs ambulants dans la part de la population active du DF. Il en ressort que dans les faits et non plus simplement dans l'image renvoyée par la presse, les délégations centrales et le centre historique sont les zones les plus marquées par ce phénomène.

Carte 3-1 : répartition des vendeurs ambulants dans le DF (sources CD SCINCE 2000, M. Guerrien / ES)

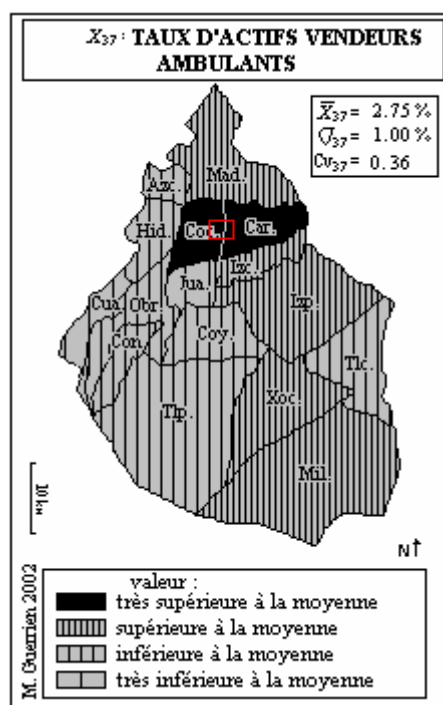
Légende :

Centre historique



X37 : variable 37 et moyenne

σ 37 : écart-type



Qu'il s'agisse de faits réels ou imaginés, les problèmes du centre sont plus visibles que ceux des autres quartiers et attirent en priorité l'attention des politiques et des journalistes. Débarrasser le centre historique de Mexico des ambulants est un acte à forte lisibilité politique. Après la trêve de Noël 1996, où les vendeurs ambulants

sont traditionnellement autorisés à s'installer dans les rues du centre pour quelques jours, les autorités priiste (du PRI) du DF ont voulu montrer que l'espace historique pouvait être véritablement nettoyé des ambulants. Oscar Espinosa, alors régent du DF, suivi d'une cohorte de journalistes, fait le tour des commerces établis dans un centre historique entièrement déserté par le commerce informel. Une question est récurrente : « comment trouvez-vous la situation ? Vous aimeriez que ça reste ainsi, sans ambulants ? » et d'après le quotidien *La Jornada*, la réponse est unanime : « oui, nous voulons que ça reste ainsi pour toujours » ! (*La Jornada*, 08 01 1997). Le ton est donné. Le bonheur du centre historique, sa reconquête, passe par l'anéantissement de tout commerce ambulant. Les commerçants établis du centre historique sont présentés comme heureux de cette nouvelle configuration des rues. Elles sont vides, alors qu'avant elles étaient au plus haut point embouteillées par les étals installés sur les trottoirs et sur la chaussée. Source de malaise, les ambulants sont montrés du doigt par les commerçants qui les accusent de concurrence déloyale (les marchandises étant moins chères), de trafics, de corruption, de désagréments pour les acheteurs, de confusion. Les articles de presse contre les ambulants sont les plus nombreux. Accusés de salir l'image du centre historique, ils véhiculent avec eux une odeur de sous-développement tenace qui ne colle pas à la peau d'une capitale moderne appartenant au « premier monde ». D'après le même journal, l'image d'un centre historique « brillant de propreté » est celle désirée par l'ensemble des citoyens.

Les problèmes soulevés par le commerce informel dans le centre historique sont économiques, sociaux et politiques. La manipulation des groupes d'ambulants par les partis politiques, le clientélisme, les pratiques de corruption des agents de surveillance sont des thèmes débattus au grand jour par la presse et les différents acteurs. Dans un article de 1998, un représentant des commerçants établis du centre demande au président Zedillo de prendre des mesures énergiques contre les ambulants parce que, ajoute-t-il, « nous sommes fatigués de perdre de l'argent depuis dix ans ». L'équation semble posée et le conflit d'intérêt entre ambulants et commerçants paraît clair. Pourtant, les données ne sont pas si manichéennes...

Un article, isolé au milieu du discours dominant, nous éclaire sur les retombées positives du commerce ambulant dans les rues du centre historique. « A peine 18 jours se sont écoulés depuis que les ambulants ont été retirés des rues du centre historique et les commerçants établis exigent déjà la réinstallation de ces vendeurs

dans le premier carré de la ville. Les ventes ont diminué de 50 % depuis ces quelques jours. ». Ces mêmes commerçants demandent le retour des ambulants et des milliers de passants qu'ils attirent chaque jour. Sans eux, le chiffre d'affaire baisse de 30 à 50 %, et « de plus ils nous protègent des vols, avec eux nous sommes moins exposés aux agressions » ajoute un gérant d'une boutique de vêtements pour enfants.

Incohérence du discours ? Inadéquation entre la volonté politique et les pratiques des consommateurs ? Un journaliste parle de consommateurs ambulants et pose ainsi le problème réel de ce conflit qui semble ne pas avoir de fin. « Le vendeur ambulant, commerçant du pauvre et héritier légitime des *tianguis* préhispaniques »¹¹³ répond à une demande des consommateurs et à des pratiques urbaines largement ancrées dans les mentalités des Mexicains.

Le problème actuel vient donc du fait que le commerce ambulant n'est pas perçu comme une tradition économique qui se maintient. Discours et réalité s'opposent et les quelques « éclairs de lucidité » de la part des commerçants et des journalistes ne viennent pas renverser la tendance générale. La patrimonialisation des lieux, avec ses normes d'esthétisme international n'est pas, pour les autorités de Mexico mais aussi pour la majeure partie de la population, compatible avec l'activité de vente ambulante et tous les phénomènes annexes qui lui sont plus ou moins corrélés. Les trafics de drogues et de marchandises sont régulièrement associés à cette activité. Accusés de blanchir l'argent sale de la drogue¹¹⁴, dans le quartier de Tepito, ou d'écouler des marchandises volées, les ambulants participent à la plupart des maux du centre historique. Jérôme Monnet parle « du complexe imaginaire de Mexico et de son centre » où il associe « pathologie urbaine, pollution et commerce ambulant » et retrace la persistance de cette image depuis la fin du XVIII^e siècle. « Les vendeurs ambulants utilisent les portails, les vestibules et les socles des monuments de la vice-royauté et du XIX^e siècle dans le centre comme d'authentiques dépotoirs et s'adosent à des murs qui leur servent de vitrines et de portemanteaux. » (Fernandez, 1987, p. 24). La zone apparaît en tête des « chiffres de la peur » (*Reforma*, 1998). Les titres se font alarmants : « Augmentation de 500 % du commerce ambulant en 46 ans » (*El Nacional*,

¹¹³ Jorge Logorreta, *La Jornada*, 27. 02. 1997.

¹¹⁴ Accusation du président de la *Comisión de Abastos de la Asamblea de Representantes*, Gonzalo Rojas (*La Jornada*, 27. 02. 1997).

12.12.1997). La délégation Cuauhtémoc, avec ses 25 000 ambulants, d'après les chiffres officiels, est considérée comme la délégation où les commerces de rue sont les plus nombreux, avec près de 26 % du total de l'agglomération. (Photos 3-4 et 3-5 et carte 3-1)

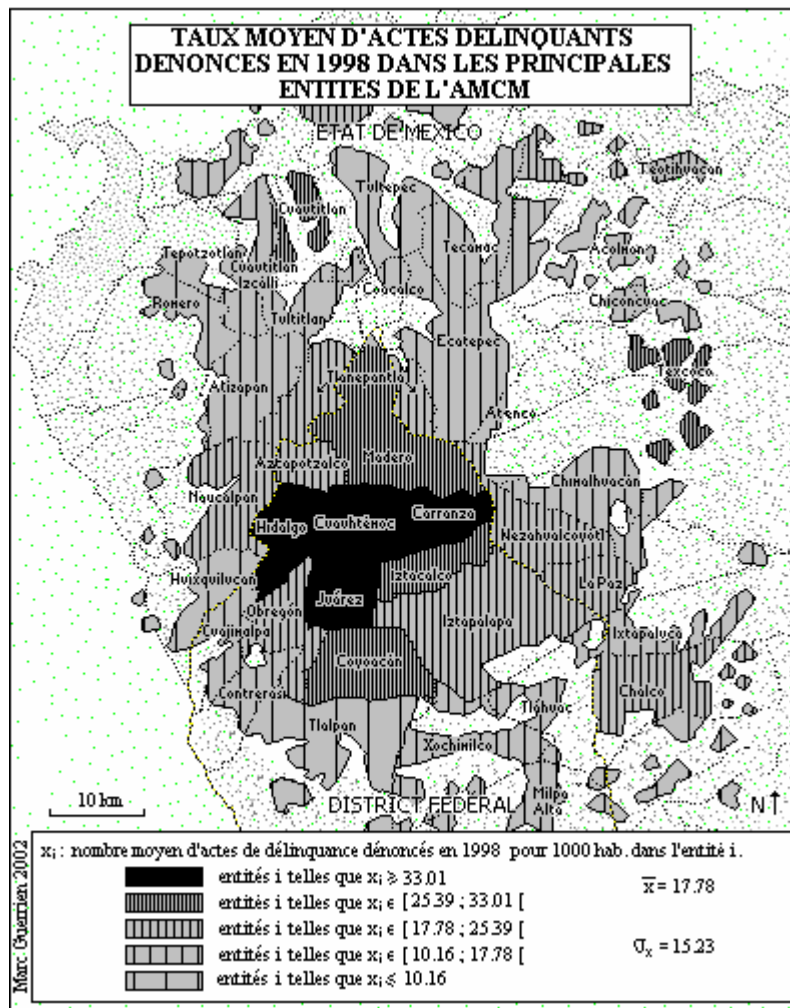
Photos 3-4 et 3-5 : Les vendeurs ambulants dans le centre historique de Mexico. Sur la première photo, on notera, comme un clin d'œil à la comparaison, le nom de la *cantina* « El Cairo ». Deuxième photo, la rue el Carmen, à l'est du Zocalo une des plus prisées par les ambulants. Les marchandises sont étalées par terre pour permettre un replis rapide en cas d'alerte.



Outre les ambulants, les délits de toutes sortes (vols, agressions, trafics, meurtres...) sont également en proportion importante (13,6 % des articles recensés) dans les articles de presse sur le centre historique de Mexico. Le centre fait partie des zones où les délits sont les plus nombreux d'après les chiffres

officiels de la Délégation Cuauhtémoc. En moyenne, les autorités recensent 17 délits par jour¹¹⁵ et les habitants estiment qu'il faudrait réévaluer ce chiffre à la hausse. Plus de 57 % de ces délits ont lieu dans le centre historique. La carte 3-2 nous montre que les actes de délinquance dénoncés en 1998 dans l'agglomération (AMCM : Agglomération métropolitaine de la ville de Mexico) sont largement supérieurs dans les délégations centrales de la ville montrant ainsi « une logique évidente centre-périphérie dans la distribution des actes de délinquance ». (Guerrien, 2001).

Carte 3-2 : Carte de la délinquance dans l'agglomération de Mexico (M. Guerrien, 2001)



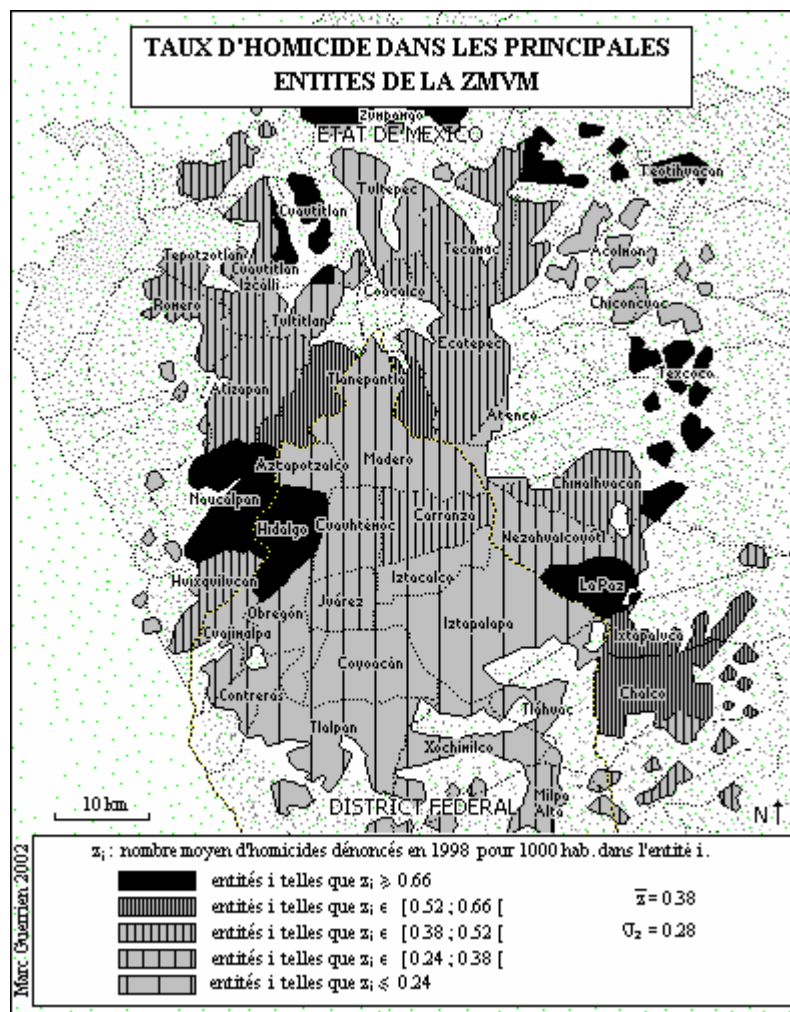
Ces chiffres viennent corroborer nos propres résultats mais sont néanmoins en décalage avec une certaine presse proche des partis de droite (PAN) soutenant que l'insécurité régnerait plus spécialement dans les périphéries illégales, ou sévirait « au hasard et en dehors de tout contrôle », comme le laisse croire certains

¹¹⁵ chiffres pour la Délégation Cuauhtémoc, *La Jornada* 22. 03. 1997

spécialistes et certains médias diffusant largement le sentiment d'insécurité dans l'ensemble de l'agglomération (*Ibid.*). La présence de délits dans le centre de l'agglomération est néanmoins un fait réel et la présence d'établissements de nuit (bars, boîtes de nuit...) louches (les *giros negros*) est une des causes majeures de la délinquance dans le centre. Les autorités, au printemps 1997, ont lancé une campagne pour la fermeture de ces établissements, se heurtant à des protections de hauts personnages et à des affaires de corruption. La présence de prostituées, recensée dans près de 56 lieux du centre historique, est également nommée comme une des causes principales des délits. Les trafics (de drogue ou d'armes) participent de manière bien évidente à la mauvaise image du centre, tout comme les squats installés dans les terrains vides de la ville coloniale, souvent assimilés à des repères de voleurs. Tepito et la Merced sont présentés par la presse comme des lieux de dépravation et de haute insécurité. « Dans les deux quartiers se réunissent aujourd'hui les pires maladies de la faune citadine (...) des quartiers dans lesquels s'unissent les plus abominables défauts sociaux de la capitale, et toujours depuis des lustres dans la plus totale impunité, sous la sombre protection des autorités. (...) A la Merced, tout est à acheter, jusqu'à la tendresse d'une jeune fille de 16 ans. Son souteneur n'est qu'un proxénète parmi les 200 qui pullulent en ce lieu et qui contrôlent un minimum de cinq à cinquante jeunes filles chacun (...) » (*La Jornada*, 26.05.1998). Les délinquants sont, dans ce même article, traités de zombis drogués et meurtriers se réfugiant dans les ruelles remplies d'immondices et dans les hôtels de la mauvaise mort. Les *vecindades*, « véritables nids de rats », sont sombres et lugubres et permettent de se jouer de la police. La drogue est le motif principal des agressions commises à la Merced. Le tableau est dramatique : « A la Merced, le surréalisme subjugué », « les hommes qui y vivent ne sont plus des humains mais ont des têtes de cadavres, des regards vides et perdus » ! Tepito est quant à lui présenté dans l'article comme un centre de pouvoir criminel incontesté : là, vit la mafia de la drogue et des voleurs de camions qui étend son activité dans toute la ville et dont les parrains sont en contact direct avec la mafia colombienne. Les homicides sont quotidiens à Tepito, en raison des rivalités entre quartiers et entre bandes rivales terriblement violentes. « Tepito enfin, est le centre de distribution de marchandises de provenance illicite et de drogues le plus grand du pays et peut être d'Amérique Latine ».

Pourtant malgré les excès lyriques de l'article, les chiffres officiels ne viennent pas corroborer ce tableau extrêmement violent des deux quartiers les plus terribles du centre historique. Les recherches de Marc Guerrien (2001) démontrent que les délégations centrales de l'agglomération, si elles restent marquées par un taux supérieur à la moyenne en ce qui concerne les vols et les délits (enregistrés par la police), elles restent relativement épargnées par les actes les plus violents tels que les homicides (Cf. carte 3-3).

Carte 3-3 : Le taux d'homicide dans l'agglomération de Mexico (M. Guerrien, 2001)



Ainsi il en ressort que deux types de « délinquance » coexistent, l'une que l'on pourrait qualifier de « petite délinquance » et l'autre de plus violente (criminalité). Ces deux manifestations n'ont pas la même répartition dans l'agglomération et le centre historique, malgré les dires des journalistes, n'est pas le plus exposé aux

actes les plus violents. Cette réalité n'est pas prise en compte par les médias qui tendent à propager un sentiment d'insécurité global susceptible de favoriser la stigmatisation de la jeunesse urbaine et de légitimer les actes de répression (Guerrien, 2001). Mais, face à une image catastrophique présentée par la presse ou la télévision, les habitants et les commerçants du centre historique demandent bien évidemment plus de présence policière et des mesures énergiques pour lutter contre l'insécurité. Tous les articles que nous avons recensé ne renvoient pourtant pas une image aussi noire. Mais si quelques articles viennent corriger le sentiment général d'insécurité dans le centre historique, ils sont écrits essentiellement sur le mode de l'anecdotique, plutôt que construits comme une réelle démonstration. C. Cardenas, le premier maire élu de la ville de Mexico, lors d'une tournée à Tepito, tente à ce titre de montrer l'autre visage du quartier. L'article présente les associations d'habitants, les fêtes populaires, la très relative sécurité du maire « organisée par les habitants du quartier », et non par la police qui n'est pas acceptée. Il s'en dégage, malgré la volonté de convaincre dans un but à n'en pas douter politique, l'image d'un monde en marge, où la loi du pays est remplacée par les règles propres du quartier. Une habitante assure au journaliste que si Tepito est catalogué comme un lieu violent, ce n'est qu'un mythe. Pour appuyer sa démonstration elle assure que plusieurs personnalités sont venues à Tepito et qu'il ne leur est rien arrivé !

« Zone à risques », le centre historique l'est également pour causes naturelles. Les séismes, avec en mémoire la terrible tragédie de septembre 1985, ont laissé des stigmates aussi bien chez les populations que sur les édifices. La présence de plus de 600 *vecindades* dangereuses (*de alto riesgo*) dans le centre historique est un sujet de préoccupation qui alimente les revendications des habitants. Les écroulements d'édifices devenus dangereux au fil du temps sont fréquentes. Les propriétaires sont mis en cause par les habitants qui se battent pour leur droit à rester vivre sur le terrain et dans leur quartier. Des squats dans les rues sont organisés, les habitants finissant souvent par être délogés manu militari par les *granaderos*, les CRS mexicains (Photo 3-6).

Photo 3-6 : Squat devant un édifice dans la rue Leandro Valle, proche du Couvent de Santo Domingo dans le centre historique de Mexico. Les habitants pour ne pas perdre leurs droits à rester vivre dans cet immeuble se sont organisés en construisant des abris de fortune dans la rue. Ils y sont installés depuis le séisme de 1985. La rue étant peu passante, ils n'ont pas été délogés par les granaderos. ES, 1998.



Le seul point de comparaison avec la ville du Caire se lit à travers les maisons qui s'écroulent et mettent en danger les habitants du quartier. Le mauvais état généralisé des habitations de la vieille ville du Caire et du centre historique de Mexico est la cause première des catastrophes qui surviennent à tout moment. La différence notable entre les deux villes vient de la capacité d'organisation des habitants de Mexico et de leurs démarches revendicatrices auprès du gouvernement ou de la municipalité. Nous reviendrons sur cette différence notable lors de l'analyse des conflits urbains dans les deux villes. Les associations populaires d'habitants sont nées à la suite du tremblement de terre de 1985 à Mexico (Cf. Partie IV, Ch. III). Elles existent encore aujourd'hui par dizaine et sont regroupées au sein de la Coordination Unique des Sinistrés. Véritable groupe de pression, cette coordination a joué un rôle politique considérable dans l'arrivée au pouvoir, en 1997, du premier maire élu de la capitale, Cuauhtémoc Cardenas, de centre gauche (PRD). Les leaders de ces organisations d'habitants sont alors entrés dans les instances municipales (14 personnes à L'Assemblée Législative, 4

au Congrès et 11 à la direction du DF par le biais du parti politique de gauche, le PRD).

Cette mobilisation des habitants est inexistante au Caire. Les sinistrés du tremblement de terre de 1992 au Caire sont encore, pour quelque uns, dans l'attente d'un nouveau logement promis par le gouvernement (photo 3-7).



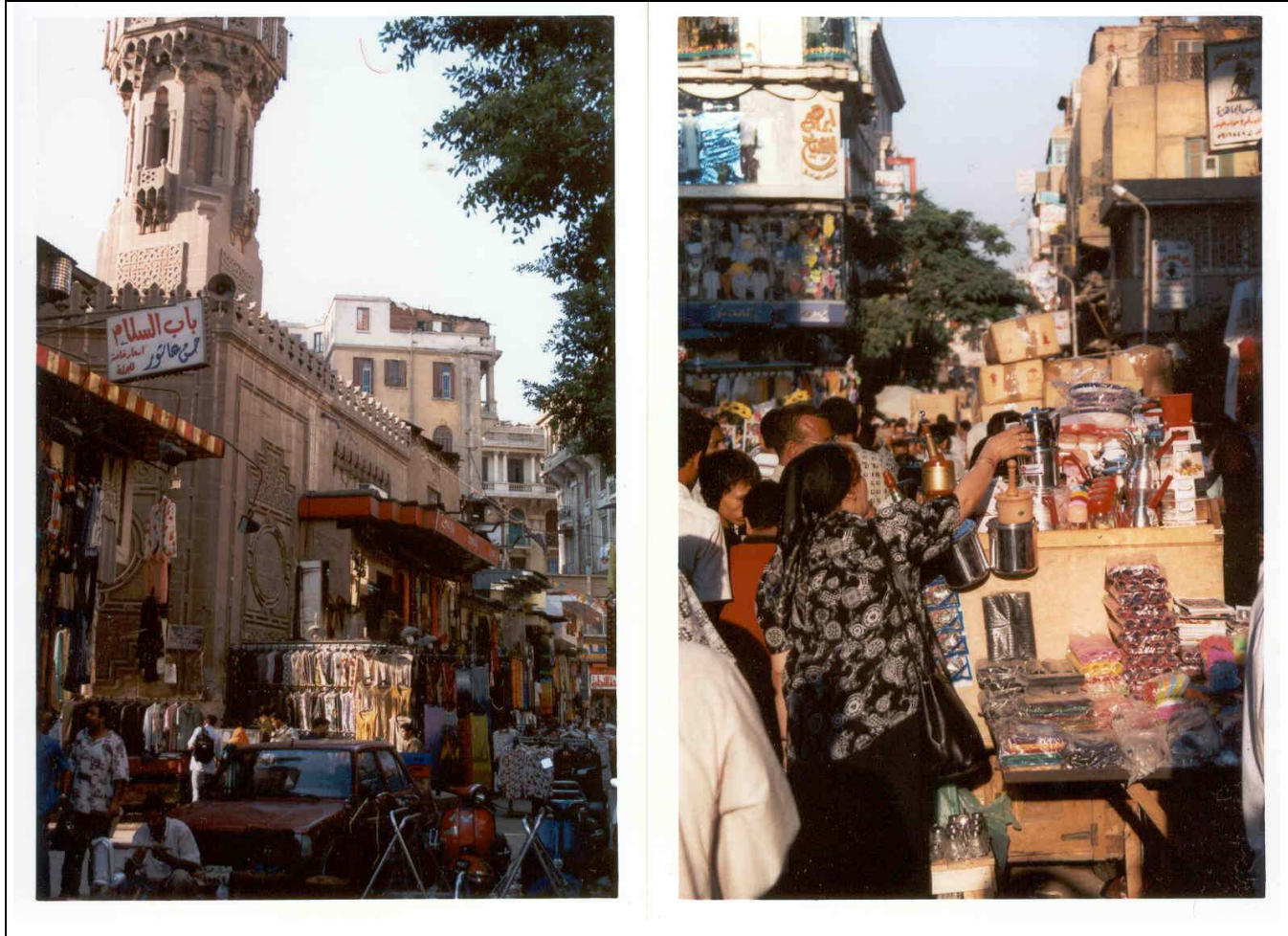
Photo 3-7 : Exemple d'édifice détruit lors du tremblement de terre de 1992 dans la vieille ville du Caire. L'emplacement a été opportunément utilisé pour y installer une petite échoppe de pains. ES, 1998.

En 1999, des habitants de la wakala al-Sharaybî, proche du complexe d'al-Ghûrî, sont interviewés par un journaliste d'al-Ahram Weekly : l'état de délabrement est devenu dangereux pour les habitants depuis le début des années 1990. Le logement promis par le gouvernement n'a jamais été proposé aux habitants. « Les autorités nous font peur constamment avec des ordres d'éviction. Nous avons une lettre officielle du gouvernorat nous donnant le droit à des appartements comme les autres victimes du tremblement de terre. L'année dernière on a porté la lettre

au bureau du logement au Mugamma', mais elle a disparu dans les archives et n'a plus jamais été vue... » (al-Ahram Weekly, 28/01-03/02 1999).

Les mauvaises conditions de vie des habitants de la vieille ville ne sont pas à la une des journaux de langue étrangère publiés au Caire. Les quartiers périphériques communément appelées « zones sauvages » sont plus souvent cités pour ce type de catastrophes. D'autres quartiers, plus riches comme Madinat Nasr, réputés pour être le quartier où il y a le plus de fraude à la construction, sont également concernés par les écroulements d'édifices. Les immeubles construits dans l'illégalité, avec des matériaux au rabais, sont mis en cause. Un rapport commandé par le Premier Ministre aux autorités municipales en 1997 donne un bilan alarmant : 90 % des bâtiments du Caire et de Guiza ne sont pas conformes aux critères officiels et sont donc construits de façon frauduleuse. Ce type de construction illégale est également présente dans la vieille ville du Caire. Les immeubles se construisent la nuit, sans autorisation. Les mauvaises conditions de vie des populations, quant à elles, ne sont citées par la presse, dans la vieille ville du Caire, que lorsque celles-ci présentent un danger pour les monuments historiques. Les thèmes de l'insécurité, de la violence urbaine et de la délinquance sont passés sous silence. Les vendeurs ambulants, quant à eux, sont tolérés dans les rues commerçantes de la vieille ville du Caire. Un seul article d'une page leur est consacré dans les périodiques dépouillés (al-Ahram Hebdo, 3-9 sept. 1997). Dans la rue du Muski, les ambulants ne sont inquiétés que quelques minutes par les patrouilles de police (photos 3-8 et 3-9). Les commerçants établis sont mécontents de cette concurrence déloyale et les autorités ont un discours que ne renierait pas les Mexicains : « Quand la police est partie, ils reviennent à leurs emplacements. Ce genre de vendeur est comme un cancer. La seule solution serait l'amputation. ». Les mesures pour lutter contre ce phénomène, qui ne constitue pas une véritable gêne pour les populations, ne sont pas efficaces. La très faible représentation du phénomène dans la presse n'en fait pas un problème urbain à proprement parler. L'absence d'articles sur la délinquance ou la violence urbaine est elle aussi caractéristique du Caire et révèle, soit une relative sécurité et tranquillité urbaines, soit une ligne éditoriale implicite de la presse officielle pour taire de tels phénomènes.

Photos 3-8 et 3-9 : La rue du Mûski, artère commerçante par excellence. La foule nombreuse déambule entre les vendeurs ambulants et les étals de marchandises. Sur la première photo, on peut voir la façade d'une mosquée servant de présentoir pour des vêtements. ES, 1999.



Ce rapide panorama des images des deux centres historiques dans la presse de chaque pays ne constitue, malgré l'hétérogénéité des représentations, qu'une partie des perceptions urbaines. La littérature contemporaine, riche et abondante, sur les deux métropoles nous apporte une autre source de réflexion sur la ville. Les paysages littéraires sont ceux d'une ville imaginée et réinterprétée. Ils ont une influence certaine sur la construction de l'imaginaire urbain des citoyens et des voyageurs qui parcourent la ville. Que ce soit à travers les livres ou à travers la presse, qui publie les pages des romans à succès, ou à travers une médiatisation littéraire de certains quartiers (adaptation de romans pour la télévision...), la littérature rend la ville et la vie qui s'y trouve significatives. Proches ou loin de la

réalité, les textes littéraires nous renvoient une perception de la ville qui reste ancrée dans nos mémoires. Les auteurs que nous avons choisi pour rendre compte des deux villes, et plus particulièrement des centres anciens, sont parmi les plus connus et les plus célèbres des deux pays. Interface entre les images de la presse et les perceptions des voyageurs, les représentations littéraires des deux villes balancent elles aussi entre de multiples tendances, entre attraction et répulsion, entre nostalgie et idéal, symbolisme ou réalisme.

Chapitre II :

Le Caire et Mexico comme un roman

Introduction :

La mobilisation de l'apport romanesque pour enrichir et expliquer une réalité urbaine difficilement saisissable n'est pas une démarche nouvelle dans le champ de la géographie. Elle s'est illustrée magistralement dans les travaux des écrivains-géographes et s'inscrit d'autre part dans la lignée des études sur les espaces vécus et perçus. L'étude de la littérature permet donc, sans s'éloigner de l'analyse spatiale et géographique, de mieux cerner la complexité des images qui peuvent s'attacher à la ville. La confrontation entre plusieurs types de littérature d'époques différentes est également une source d'information sur l'histoire de la ville et de ses représentations. Elle permet de comprendre l'évolution historique des images urbaines par le biais du filtre de la perception de l'écrivain. L'importance de la prise en compte de la « dimension idéelle » (d'un territoire) par rapport à sa dimension matérielle est soulignée dans les travaux de Guy Di Méo. D'une part « elle participe au refus de réduire l'espace à une réalité purement objective » (Guy Di Méo, 2001, p. 144), et d'autre part, elle met en valeur des éléments contradictoires qui participent à la définition des phénomènes observés et permet d'aboutir à une vision synthétique dépassant la contradiction.

Au cœur de l'étude des représentations des deux villes, la dimension romanesque de l'urbain n'est pas un aparté isolé mais participe et aide à la mise en place d'une vision globale, même si partielle des représentations. Les logiques d'interaction entre les images, de rétroaction entre pratiques et représentations peuvent être appréhendées ici à travers la puissance de certaines représentations romanesques et à travers les incidences qu'elles auront nécessairement sur les logiques d'acteurs dans les espaces étudiés.

La ville romancée : entre nostalgie et sacralité

« C'est selon l'humeur de celui qui la regarde que Zemrude prend sa forme. Si tu passes en sifflant, le nez au vent, conduit par ce que tu siffles, tu la connaîtras de bas en haut :

balcons, rideaux qui s'envolent, jets d'eau.

Si tu marches le menton sur la poitrine, les ongles enfoncés dans la paume de la main, ton regard ira se perdre à ras de terre, dans les ruisseaux, les bouches d'égout,

les restes de poisson, les papiers sales.

Tu ne peux pas dire que l'un des aspects de la ville est plus réel que l'autre (...) »

Italo Calvino, Les villes invisibles, 1972.

Dans les romans que nous avons choisis, la ville occupe une place privilégiée. Elle est le lieu de l'action et le cadre de référence. Elle devient si importante, qu'elle fait presque figure d'acteur à part entière. Certains auteurs sont attachés à un quartier plus qu'à un autre, comme c'est le cas de Naguib Mahfouz, avec le quartier de Gamaliyya, en plein cœur de la vieille ville du Caire. D'autres prennent la ville dans son ensemble, de façon quasi a-spatialisée. La première différence que nous constatons entre la littérature égyptienne et la littérature mexicaine est qu'il existe pour le Caire une littérature dédiée entièrement à la vieille ville. Espace de référence pour beaucoup d'auteurs, elle s'individualise du reste de la métropole et montre des caractéristiques différentes des autres quartiers : elle est populaire, sacrée, attachante ou répulsive. Dans le cas de Mexico, la ville est souvent perçue dans son ensemble, comme un corps unique dont certains organes seraient plus vieux, plus tordus, plus sains ou plus sales que d'autres. On ne retrouve pas d'écrivains de la ville coloniale, même si la plupart d'entre eux cite les vieux quartiers coloniaux au cours de leurs écrits.

Les écrivains que nous avons sélectionnés pour cette étude sont parmi les plus célèbres des deux pays. Il s'agit en partie d'écrivains dont les oeuvres ont été traduites en français et qui bénéficient donc d'une reconnaissance internationale et d'une large diffusion au niveau des publics les plus divers. Pour la littérature égyptienne, les auteurs choisis sont Taha Hussein, Naguib Mahfouz, Albert Cossery et Sonallah Ibrahim.

Détail du corpus : pour l’Égypte (après le titre, date de la première édition en langue originale, puis date de la première traduction en français)
Taha Hussein , <i>Le livre des jours</i> , 1929. Paris, 1947.
Naguib Mahfouz , <i>La Trilogie : Impasse des deux palais, Le palais du désir, Le jardin du passé</i> , 1956, 1957, 1957. Paris, 1985, 1987, 1989. <i>Les fils de la médina</i> , 1967. Paris, 1991. <i>Matin de roses</i> , 1988. Paris, 1998.
Albert Cossery , (les romans sont écrits en français) <i>Les hommes oubliés de Dieu</i> , 1941, le Caire. <i>La maison de la mort certaine</i> , 1944, Paris. <i>Mendiants et orgueilleux</i> , 1955, Paris. <i>Les couleurs de l’infamie</i> , 1998, Paris.
Sonallah Ibrahim , <i>Les années de Zeth</i> , 1992. Paris, 1993.

Pour le Mexique
Carlos Fuentes , <i>La plus limpide région</i> , 1958, Mexico. Paris, 1964. <i>Les eaux brûlées</i> , 1981, Mexico. Paris, 1983.
Octavio Paz , Poésies : <i>Hablo de la ciudad (Je parle de la ville)</i> (Arbol Adentro), 1987, Mexico. Paris, 1990.
Les chroniqueurs : Artemio de Valle-Arizpe , <i>Calle vieja, calle nueva</i> , (en espagnol) 1980, Mexico.
Salvador Novo , <i>Nueva grandeza mexicana</i> , 1946, Mexico (en espagnol).
Alfonso Reyes , <i>Palinodia del Polvo (Acorajes)</i> , 1951, Mexico (en espagnol).

Les auteurs mexicains sont moins connus du public français que les auteurs égyptiens. Mis à part Carlos Fuentes, reconnu au niveau international pour ses romans, et Octavio Paz, dont les essais et les poèmes l’élèvent comme un des plus grands intellectuels mexicains contemporains, les autres auteurs ont une renommée essentiellement nationale. Les essayistes sont également beaucoup plus présents dans cette sélection mexicaine. Nous les avons choisis pour leur attention particulière à la ville de Mexico et pour leur influence sur les milieux intellectuels mexicains. Les références aux titres de Valle-Arizpe, Reyes ou Novo ne sont là que pour montrer l’évolution de la perception de la ville au cours de ce siècle et introduire la rupture marquée de l’image de la métropole de Mexico dans le

roman, qui s'effectue dans la deuxième moitié du siècle, notamment avec le roman de référence de Carlos Fuentes, *La región más transparente*.

Première vision moderne de la ville de Mexico, ce livre est, d'après Octavio Paz une « révélation » pour les Mexicains. Fuentes montre pour la première fois une ville sous un nouveau jour que les habitants n'avaient pas l'habitude de voir. Cette nouvelle approche de Mexico est en complète rupture avec les écrits des intellectuels précédents.

La rupture dans la lecture symbolique de la ville est également présente dans les romans égyptiens. La sélection que nous avons réalisée nous montre la ville du Caire à des époques différentes. Des quartiers anciens de la vieille ville, situés autour des mosquées saintes et de la grande université d'al-Azhar, décrits par Taha Hussein et Naguib Mahfouz, nous passons imperceptiblement à la description de la ville duale (indigène et moderne) puis à celle de la grande ville anonyme, uniforme et pleine de désillusion dans les romans les plus récents. La majorité des romans que nous avons choisis évoque pourtant, de façon plus ou moins évidente, les vieux quartiers du Caire. La ville impersonnelle, perçue dans son immensité et dans son anonymat n'apparaît réellement que dans le roman de Sonallah Ibrahim, *Les Années de Zeth*. En rupture avec les récits des autres écrivains, les lieux décrits dans *Les Années de Zeth*, reflètent l'état de la société et ses illusions perdues, en parfaite adéquation avec le désœuvrement de Zeth, personnage principal du récit.

Mais les ruptures dans les visions littéraires des villes du Caire et de Mexico sont de nature différentes. Le tournant dans la perception de la ville de Mexico est un choc pour les Mexicains. Les écrits nostalgiques et apologiques de la ville de Mexico de la première moitié du siècle sont repris avec ironie par les auteurs plus récents. Le fossé entre deux traditions littéraires est consommé. Carlos Fuentes, qui publie son premier roman en 1951, est présenté comme le romancier de référence au Mexique. L'invention d'un style personnel, bouillonnant, et complexe surprend et la structure narrative mêlant le descriptif et le poétique nous renvoie le reflet déconcertant et polymorphe de la ville.

En Egypte, l'évolution de la perception symbolique de la ville est progressive. Les aînés sont reconnus comme des maîtres, d'autant plus qu'ils sont considérés comme les précurseurs du roman, encore inexistant en Egypte au XIX^e siècle (Madœuf, 1996, p 3). La ville, dans les romans de Taha Hussein, Naguib Mahfouz

et Albert Cossery est une véritable source d'inspiration et son image, si elle évolue indiscutablement d'un récit à l'autre, n'est jamais reniée par leurs héritiers. Les contradictions de la ville apparaissent, contrairement aux premiers essayistes mexicains, chez tous les écrivains égyptiens. La pauvreté des personnages, le grouillement des ruelles de la vieille ville, la misère et le délabrement des maisons sont dépeints par les écrivains égyptiens, mais n'engendrent pas ce sentiment dramatique que l'on retrouve régulièrement chez les auteurs mexicains confrontés aux mêmes phénomènes. « La misère grouillante qui l'entourait n'avait rien de tragique » souligne Albert Cossery dans *Mendiants et orgueilleux* (p. 11).

a) Mexico : apologie de la grandeur passée

Les écrits sur la ville de Mexico pendant la période coloniale furent nombreux. Une grande tradition de chroniqueurs s'est perpétuée jusqu'au XX^e siècle, opposant l'utopie de la ville idéale et rêvée aux bouleversements de la croissance urbaine. Du changement d'image de la ville de Mexico au cours du XIX^e siècle, est née une nostalgie tenace pour les temps anciens, pour la ville des palais et de l'ordre baroque. Les auteurs du début du XX^e siècle sont les héritiers de ces chroniqueurs. Confrontés aux années troublées de l'après-Révolution, ils préfèrent se réfugier dans le passé glorieux de la ville de Mexico : « Comme il était impossible d'atteindre la tranquillité avec les yeux fixés sur le réel, j'ai tourné le dos au présent et je me suis installé à l'époque coloniale. » confesse Artemio Valle Arizpe¹¹⁶ se définissant lui même comme un chroniqueur de la ville de Mexico. Le processus est celui de la redécouverte de ce qui fascinait autrefois les voyageurs étrangers visitant pour la première fois la très noble et royale ville de Mexico. Les descriptions sont pourtant ancrées dans la ville actuelle et les chroniqueurs surimposent à une topographie réelle les éléments légendaires, fantastiques et historiques des temps coloniaux. Les titres des ouvrages de Valle-Arizpe (publiés dans les années 1930-1940) sont assez éloquents à ce propos : *Historias, tradiciones y leyendas de calles de Mexico, Del tiempo pasado*¹¹⁷. Le succès de ces récits légendaires, où le décor urbain de la ville coloniale avec ses

¹¹⁶ Cité par Karl Hölz, *Visiones literarias de Mexico*, 1992.

¹¹⁷ *Histoire, traditions et légendes des rues de Mexico et Du temps passé et Rues neuves, vieilles rues.*

édifices imposants et ses rues mystérieuses est un personnage essentiel, se vérifie aujourd'hui encore, puisque en 1997, on pouvait trouver dans la plupart des librairies de Mexico le livre de Artemio Valle-Arizpe *Calle nueva, calle vieja* (1980). Dans ce recueil, Valle-Arizpe, dans un style fleuri et métaphorique, fait l'éloge de la ville de Mexico : « Une vieille ville, avec ses traditions et ses mystérieuses ruelles emplies de légendes, ses anecdotes pittoresques » ne souffre pas la comparaison avec les insipides villes nord-américaines. Et l'auteur de s'insurger contre la volonté de ses contemporains d'imiter ces pâles modèles nord-américains au risque de détruire « la ville des Palais, notre grande ville de Mexico (...) et son aspect seigneurial et magnifique ». Confusion des époques, nationalisme et anti-américanisme viennent se greffer aux descriptions historiques et aux injonctions aux lecteurs pour sauver « l'âme de la cité ». Les visions sont nostalgiques, le passé fascine et les auteurs (Valle-Arizpe ainsi qu'Alfonso Reyes ou Salvador Novo) veulent faire passer aux lecteurs leur amour pour la ville de Mexico, leur attachement et leur admiration devant les témoins d'une illustre civilisation. La dialectique entre le passé et le présent est complexe et les splendeurs du passé (présentées comme telles) rejaillissent sur la ville et lui donnent une valeur actuelle. Salvador Novo, intellectuel mexicain de renommée, écrit lui aussi, en réponse à un texte ancien de Bernardo de Balbuena (1616), un traité sur *La nouvelle grandeur mexicaine* (*Nueva grandeza mexicana*, 1946). Sous la forme d'une promenade littéraire avec un ami fictif dans le Mexico des années 1940, Salvador Novo nous invite à une réflexion sur la vie citadine et sur la société mexicaine à travers la visite de lieux, cafés, restaurants et cinémas, qui font le charme de la ville. Les descriptions des monuments du centre colonial sont élogieuses mais l'urbanisation moderne et la perte d'unité architecturale dans la ville porfirienne puis moderne sont présentées par Novo comme les deux principaux dangers pour Mexico. L'hétérogénéité est un risque pour l'unité de la nation mais le changement est inéluctable. La solution à ce paradoxe serait pour Novo dans la survivance de l'âme de la ville, quelques soient les contextes historiques et les différences sociales. La continuité des cultures est ainsi assurée de manière utopique, voire même rétrograde pour certains chercheurs (Cf. K. Hölz, 1992). Novo est convaincu que le moderne et le traditionnel ne s'excluent pas et que la rédemption de Mexico passe par la force d'intégration du métissage culturel (*Ibid.*, p. 60).

Ces conceptions de la ville de Mexico ne résistent pas au développement urbain et à l'expansion anarchique de la ville. La nostalgie des auteurs précédents se mue bientôt en un constat d'échec. Le monde nostalgique et idéal de la ville utopique est perdu à jamais pour les auteurs contemporains. Cette vision de la ville, formidablement complexe, née de l'impossibilité à comprendre la cité, donne naissance à de nouvelles formes narratives romancées, noires et pessimistes.

b) Le Caire, ville mère et ville sacrée

Le parallèle entre la littérature égyptienne et mexicaine est dans cette première moitié du siècle peu aisé. L'influence des auteurs mexicains sur la production intellectuelle de leur temps est sans aucun doute importante et leur reconnaissance assurée. Néanmoins, la diffusion de ces idées ne dépasse pas le cadre national. Il en est tout autrement pour les auteurs égyptiens. Les romans étudiés sont mondialement reconnus et l'image de la ville du Caire, et plus précisément de la vieille ville, est passée à la postérité¹¹⁸. Les caractéristiques des quartiers décrits dans les romans de Taha Hussein et Naguib Mahfouz sont pratiquement les mêmes. La vieille ville du Caire est tout d'abord empreinte de sacralité. Les mosquées des saints de l'Islam sont des marques de référence dans l'univers des personnages. Le Caire de Taha Hussein, écrivain « doué d'une culture universelle qui rappelle à la fois l'honnête homme de notre XVII^e siècle et le savant du moyen âge arabe » (Wiet, 1947) se concentre autour de l'université d'al-Azhar. Le récit du *Livre des jours* est un récit autobiographique. Taha Hussein, aveugle depuis la petite enfance, arrive au Caire en 1902. Il nous raconte son enfance puis son adolescence ponctuée par ses trajets quotidiens vers le temple du savoir, la grande université d'al-Azhar. Le quartier est perçu par l'auteur à travers ses sens. Les

¹¹⁸ Naguib Mahfouz a obtenu le prix Nobel de littérature en 1988. Ses romans sont traduits dans de nombreuses langues et les techniques narratives mises en oeuvre dans ses romans, l'inscrivent dans une tradition d'écriture familière au lecteur occidental (Hoda Wasfi, 1990, traductrice de *la Trilogie*). La diffusion de ses oeuvres a été en Egypte relayée par la presse quotidienne sous forme d'épisodes à suivre et des adaptations ont été réalisées pour la télévision et le cinéma. (Madœuf, 1996). « Par ailleurs, un écrivain comme Naguib Mahfuz, aussi important et reconnu soit-il, ne dépasse que rarement les 30 000 exemplaires (pour plus de 50 millions d'Égyptiens et près de 200 millions de locuteurs arabes), la plupart de ses romans n'allant pas au-delà de la moitié de ces chiffres » (Gonzalez-Quijano, 1988 cité par Madœuf, op.cit.). Les autres écrivains que nous avons retenu ici ne sont pas autant diffusés. *Les Années de Zeth* de Sonallah Ibrahim n'a été tiré qu'à 5000 exemplaires en Egypte. La proportion est néanmoins en moyenne de 10 lecteurs par livre vendu (*Ibid.*).

odeurs et les bruits forment une géographie à tâtons de la ville ancienne. Les itinéraires tortueux et semés d'embûches, que l'adolescent finit par connaître par cœur, lui sont oppressants. L'impression de la multitude de la foule, de l'encombrement des rues et des activités qui s'y trouvent lui parviennent à travers les bruits et les odeurs. « Il tournait à gauche, puis marchait droit devant lui dans cette longue rue étroite, populeuse : c'était un flot incessant d'étudiants, de commerçants, de revendeurs, d'ouvriers, de carrioles traînées par des ânes, des chevaux ou des mulets. On y était assourdis par les cris des charretiers, cris de reproche ou de colère, s'abattant sur ceux qui obstruaient la route, hommes, femmes ou enfants. A droite et à gauche, dans cette artère, il y avait des échoppes variées (...) il s'en dégagait des odeurs désagréables (...) Certains recevaient ces odeurs comme un assaut, mais ils restaient impassibles. » (p. 125). Les rues traversées par le jeune homme sont tour à tour des rues commerçantes ou des ruelles lugubres. La ruelle des chauves-souris lui inspire des craintes plus que toute autre : « une ruelle exigüe, dont les méandres étaient continuels, d'une saleté invraisemblable : c'était à croire que les puanteurs les plus immondes, les plus pénétrantes s'y étaient données rendez-vous » (p. 127).

L'université d'al-Azhar, point ultime de ce parcours quotidien, représente un havre de paix. La protection des lieux de savoir et des lieux saints lui procure un apaisement et une joyeuse satisfaction. « Le Caire pour lui ne représentait pas autre chose que la ville d'el Azhar et le séjour des saints et des justes » (p. 56). Lorsqu'il entre dans l'université, un monde nouveau s'offre à lui, loin de la solitude de sa chambre, et « alors son cœur se remplissait de modestie, mais son âme était gonflée d'orgueil et de fierté » (p. 131).

La vie des étudiants est intimement liée à l'université, où ils se rendent plusieurs fois par jour pour suivre les cours. Elle est également le lieu où les étudiants les plus pauvres peuvent se procurer de quoi manger. Le quartier entier s'organise autour d'elle. L'univers des personnages est confiné aux quelques rues qui entourent al-Azhar et aux petites pièces louées pour leur logement. L'immeuble du jeune homme appartient au ministère des Waqfs « c'est à dire qu'il était vermoulu, que sa fondation se perdait dans la nuit des temps, que les fissures de ses murailles ne se comptaient plus, toutes peuplées d'insectes et de petits animaux » (p. 148). Se retrouver seul dans cette pièce exigüe et pauvre, où il ne dispose que d'un mince tapis déchiré pour dormir, exacerbe ses angoisses. Il ne

s'épanouit véritablement que lorsqu'il sort, avec un ami, et qu'il élargit le champ de ses actions, flânant dans les rues à la recherche d'échoppes de friandises ou de livres savants. Certaines rues lui deviennent alors familières et agréables. Le long du mur d'enceinte de la mosquée d'al-Husayn, la récitation de la première sourate du Coran est devenue une coutume que l'auteur gardera tout au long de sa vie.



Photo 3-10 : Rue de la vieille ville du Caire dans le quartier de al-Husayn. EB, 1999.

L'importance des lieux saints, et notamment des tombeaux des petits-enfants du prophète, al-Husayn et Sayyida Zaynab est également essentielle aux romans de Naguib Mahfouz. Lieux de la piété quotidienne et populaire, les mosquées sont plus accessibles que la grande université d'al-Azhar. Les saints sont des intercesseurs auprès des habitants, qui peuvent leur confier tous leurs secrets,

leurs espoirs ou leurs malheurs : face au tombeau d'al-Husayn, Kamal, le fils de la famille de *l'Impasse des deux palais* s'entretient avec le saint « dans d'intimes confessions où il déclarait son amour, lui faisait doléance de ses angoisses nées de l'image qu'il se faisait des démons, de sa peur des menaces de son père, et implorant son secours pour les examens qu'il subissait tous les trimestres » (p. 73) La protection des mosquées est avérée : elles rassurent et deviennent des éléments familiers du paysage urbain. La mosquée al-Husayn se trouve être toute proche de l'université d'al-Azhar et se situe à l'extrémité sud du quartier de Gamaliyya. Ce quartier est au cœur des récits du plus prolifique des écrivains égyptiens, Naguib Mahfouz. Enfant, Mahfouz passe les douze premières années de sa vie dans un quartier proche de Gamaliyya. La fascination pour cet espace, sa vie agitée, son cadre monumental et son aura religieuse pousse l'écrivain à en faire le théâtre privilégié de ces récits. Récits réalistes (*La Trilogie*), autobiographiques (*Matin de roses*) ou allégoriques (*Les fils de la Médina*) prennent tous place dans ce vieux quartier du Caire, dépeint dans ses moindres détails ou résumé en tant que symbole de l'humanité entière. Dans la préface du roman le plus légendaire de Mahfouz, *Les fils de la médina*, Jacques Berque écrit : «Oui, l'histoire du quartier, Mahfouz la donne en tant qu'elle symbolise celle de l'univers (...) ». Le roman commence par un mythe où un héros ancestral fonde « la Grande Maison » à l'origine de l'ensemble du quartier de Gamaliyya. Cet homme, Gabalawi, « est à l'origine de notre quartier, et notre quartier est à l'origine du Caire, la mère des cités » (p. 24). Les différents tableaux de ce récit sont inspirés de la Genèse. Le Caire, malgré quelques changements imperceptibles, garde toute son âme. L'attitude de ses habitants est immuable. Ils restent pauvres, confrontés à la tyrannie souvent violente des *futuwwa-s*, protecteurs du quartier et fiers-à-bras. Les histoires d'antan deviennent légendes dans la bouche des conteurs des cafés du quartier. Le cycle de la vie se répète, les révoltes des hommes, dont il ne restera bientôt que les légendes, également. Le Caire des *Fils de la médina* est un espace baigné dans un passé mythique. Il s'agit d'un récit symbolique, d'une fable philosophique¹¹⁹ qui permet pourtant à l'auteur de dépeindre minutieusement les attitudes d'un certain milieu social cairote, des petits notables aux couches les plus populaires. C'est justement toujours dans ces quartiers tant aimés, mais

¹¹⁹ Jean-Patrick Guillaume, Avertissement du traducteur, *Les fils de la Médina*, p. 18.

présentés de manière moins symbolique, qu'évoluent les personnages des autres nombreux romans de Naguib Mahfouz.

La Trilogie de Mahfouz se présente comme une chronique de la vie de Ahmed Abdel Gawad, commerçant de la classe moyenne, et de sa famille dans l'Égypte de l'entre-deux-guerres. A travers l'histoire de ses personnages, il dépeint les conditions sociales des hommes, mais aussi des femmes jadis vouées à l'enfermement dans leurs maisons. Il pointe du doigt l'effritement des traditions religieuses ou au contraire la permanence de certains rites populaires. Les mœurs de l'Égypte évoluent à travers les personnages de la *Trilogie*, dont le dernier volume s'arrête en 1944.

Dans *Impasse des deux palais*, les personnages de Mahfouz évoluent dans un monde presque clos, marqué par leurs pratiques quotidiennes : la maison, espace de la féminité ; l'impasse, espace du voisinage, du commérage ; les rues, commerçantes et grouillantes ; les cafés, rendez-vous des habitués ; les mosquées, entr'aperçues au loin pour les femmes, objets de vénération et de protection ; enfin la ville moderne, européenne, simplement évoquée. Tous ces espaces sont porteurs d'une charge affective. « Lorsqu'il arriva rue d'al-Gamaliyya, sa poitrine se serra, au point qu'il se sentit étouffé. Onze ans d'absence...(...) Pourtant c'était bien le quartier tel qu'il l'avait connu dans son enfance et son adolescence. Rien en lui n'avait changé ». Le quartier, pour celui qui le quitte durant un temps, devient une référence immuable où les images de l'enfance restent vivantes. Les mosquées participent elles aussi à la construction du paysage urbain et émotif. Amina, l'épouse du personnage principal, contemple de la terrasse de sa maison la ville à laquelle elle n'a pas accès : « Elle était ravie au plus au point par le paysage des minarets qui s'élançaient vers le ciel en emportant si loin son imagination. (...) Elle les embrassait du regard avec fraternité et envoûtement, amour et foi, gratitude et espoir, laissant glisser son âme au dessus des têtes, le plus près possible du ciel. Puis ces yeux se posaient sur le minaret d'al-Husayn, le plus cher à son cœur, en raison de son attachement pour celui auquel son nom était associé. Elle le regardait pleine de tendresse et de désirs mêlés d'un sentiment de tristesse qui la prenait chaque fois qu'elle repensait à la frustration de ne pouvoir rendre visite au petit-fils de l'Envoyé de Dieu alors qu'elle se trouvait à quelques minutes seulement du lieu de son repos. » (p. 54).

La richesse des visions cairotes de Naguib Mahfouz est inépuisable. La comparaison entre les romans réalistes relatant le Caire de l'entre-deux-guerres et les romans plus récents de Mahfouz est, elle aussi, instructive sur l'évolution de la vision de l'auteur. Le quartier de Gamaliyya ne semble pas avoir changé pour les personnages du premier tome de la *Trilogie*.

Photo 3-11 : Femme assise dans le quartier de Gamaliyya. Elle se tient devant l'entrée de sa maison, dans le fond d'une impasse. EB, 1999.



A l'inverse, dans le roman *Matin de roses*, publié en 1988 au Caire, les personnages ont souvent quitté leur ancien quartier pour des quartiers plus lointains dans la grande ville. Les souvenirs sont alors empreints de nostalgie, les paysages deviennent flous au point d'en perdre leur sens. Seules la tendresse et l'émotion de retrouver les lieux de l'enfance, les figures marquantes de la jeunesse semblent toujours présentes. L'impasse est le décor des différentes nouvelles de ce recueil. La vie y est communautaire et toutes les personnes se connaissent. Les femmes font du commérage une de leurs occupations principales et, loin de produire un sentiment d'étouffement, cette familiarité entre voisins est un gage de

moralité (Madœuf, 1996). « Chose étrange, la ruelle formait une seule famille sans distinction de classes ».

Photo 3-12 : Groupe d'enfants jouant dans une impasse de la vieille ville du Caire. Une chèvre est accrochée et de la paille a été étalée dans la rue. EB, 1999.



Chronique des changements des vieux quartiers, les nouvelles de *Matin de roses*, annoncent tour à tour le départ des notables vers des quartiers plus européens comme Abbasseyya ou Héliopolis : « Les Omari avaient pris la décision de déménager à el-Abbaseyya où ils avaient acheté un terrain pour y faire construire un grand palais. (...) Dans un an ou deux, tu ne trouveras plus dans cette ruelle, une seule famille de notables... (...) Le monde change vite. Les quartiers à l'européenne sont très à la mode aujourd'hui ». Nous sommes en 1919, et l'évolution du quartier est en marche. Ce changement d'environnement consacre la rupture entre les classes populaires et aisées, qui vivaient autrefois dans la même *hâra*. Mahfouz s'emploie à dépeindre un monde disparu, un monde devenu presque idéal à force de nostalgie, peuplé de héros légendaires. « Je parcourus alors la ruelle d'un bout à l'autre et m'enfonçais dans les parfums surannés. Je vis la citadelle des Saâda fermée, abandonnée comme une maison hantée. Quant aux

autres palais, l'un était devenu une école, l'autre un hôpital, le troisième un local du parti national » (p. 28). La vie nouvelle proposée dans les quartiers européens est une vie agréable où la modernité affleure à chaque coin de rue, dans les attitudes et les costumes des passants. Pourtant, malgré cette qualité de vie, « la joie qu'ils éprouvaient était altérée par la tristesse et la nostalgie. Ils ne parvenaient pas à se libérer de l'emprise que leur vieux quartier avait sur leur cœur ». Le père de l'auteur continue à fréquenter les cafés de son ancien quartier, à visiter les voisins et à rendre visite au saint al-Husayn.



Photo 3-13 : Portrait d'un papi devant le portail d'une mosquée, EB, 1999.

La relation entre les habitants et la vieille ville est d'ordre sentimental. Le narrateur y reste jalousement attaché et prend plaisir à en raconter les histoires « dont la moitié seulement était vraie et que le temps avait purifié de toute imperfection ». Il y retourne régulièrement pour le montrer à ses nouveaux amis de la ville européenne. C'était « un monde étrange qu'ils aimèrent et visitèrent souvent en touristes ». La rupture entre la ville européenne et la ville indigène est consommée. Dans les années 1940, nous sommes en face de deux mondes que tout oppose et qui ne se fréquentent quasiment plus.

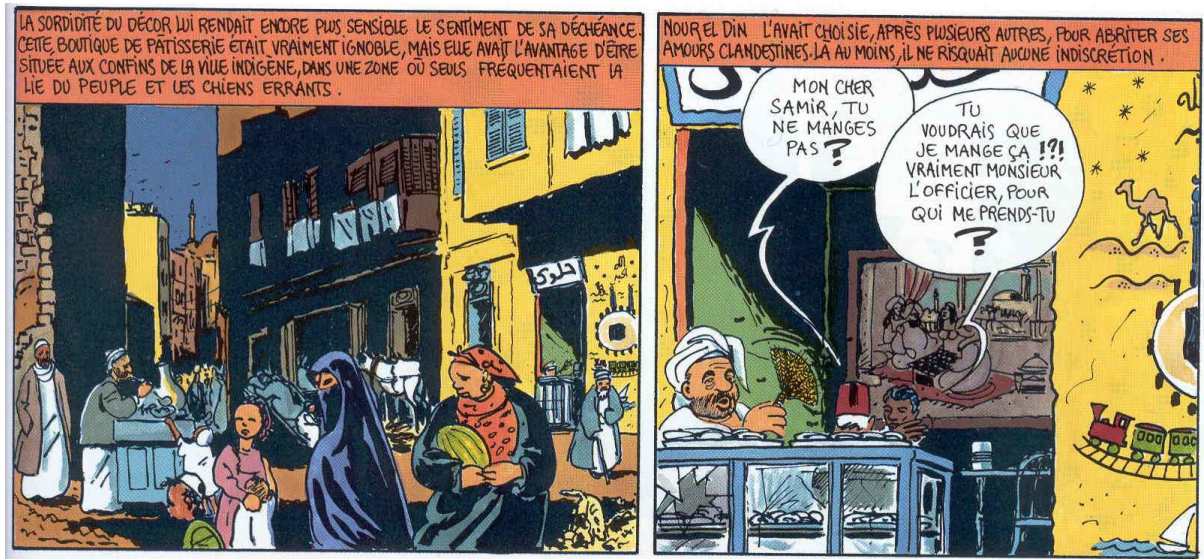
B) Le Caire-Mexico, ville double et ville maudite

a) Dérision et dédoublement de la ville

Anna Madœuf souligne que la littérature d'Albert Cossery est elle aussi tout à fait représentative du clivage entre deux mondes antagonistes et parallèles, entre la ville neuve et la ville ancienne (Madœuf, 1996). Dans son roman, *Mendiants et orgueilleux*, Albert Cossery joue avec l'attraction-répulsion des différents personnages pour les deux villes. L'officier de police, Nour El Dine, chargé de l'enquête sur le meurtre d'une prostituée dans la vieille ville, fait partie du monde moderne, de la ville européenne. Dans les rues sales et poussiéreuses des vieux quartiers, il se sent mal à l'aise. Son regard sur ces quartiers est tout d'abord sans pitié, ils incarnent la misère et même au delà, la mort et la désolation. Les habitants de la vieille ville apparaissent à Nour El Dine comme désincarnés : « c'était des gens silencieux, descendus à un tel degré de déchéance qu'ils semblaient vivre par une sorte de miracle. Nour El Dine n'arrivait par à croire à leur réalité » (p. 127). Cette description d'un monde désincarné n'est pas s'en rappeler les textes journalistiques sur les drogués du quartier de Tepito à Mexico. Les illustrations de Golo¹²⁰, nous renvoient également une image, à travers la bande dessinée de cet univers décrit par A. Cossery (figures 3-1/3-2).

¹²⁰ Golo-Cossery, *Mendiants et Orgueilleux*, Casterman, 1991.

Figure 3-1 : « Aux confins de la ville indigène » (Golo-Cossery, 1991)



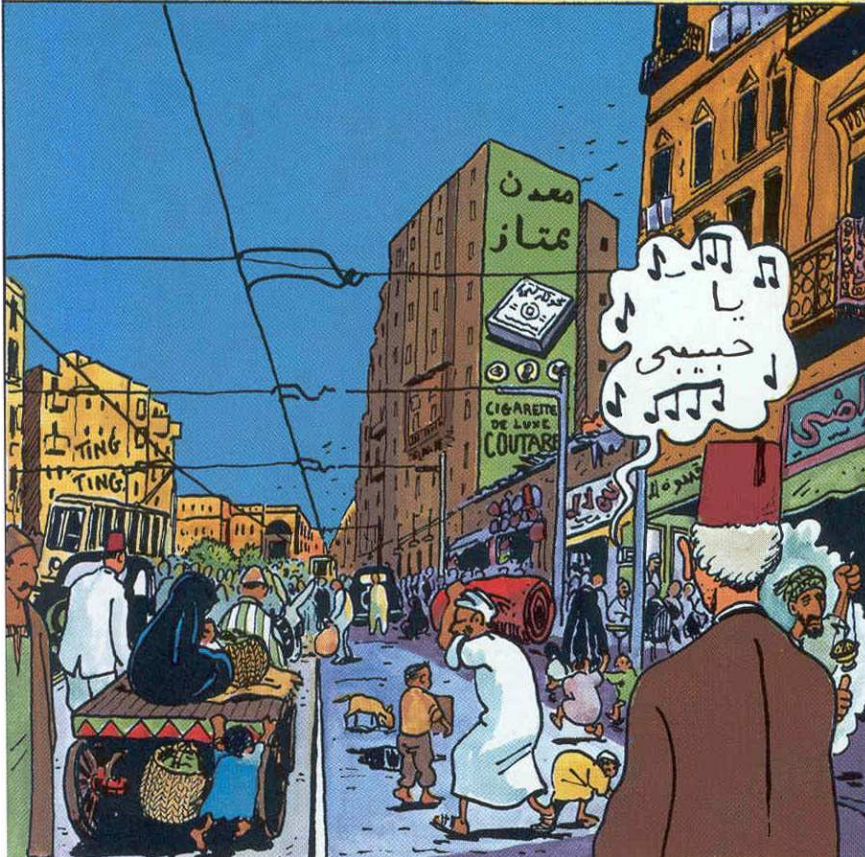
Cet espace misérable représente les confins du monde civilisé, du monde connu et acceptable. Pour cacher ses préférences homosexuelles, l'officier donne rendez-vous à ses galants dans les plus infâmes cafés de ce monde perdu. Là, il ne peut être reconnu. Les deux mondes sont clos, les gens ne se fréquentent pas et évitent même de franchir la frontière qui sépare les deux villes. Pourtant, les deux moitiés de la ville ont besoin l'une de l'autre pour se définir. L'une est le contraire de l'autre et inversement. L'auteur ne nous présente pas pourtant des visions trop manichéennes des choses. Les personnages de la vieille ville, tels que Gohar ancien universitaire devenu pauvre par choix ou Yéghen marginal et vendeur de hachisch, ressentent les sensations inverses de celles de l'officier. La ville européenne est qualifiée de « citadelle du lucre et de l'ennui » et devient répulsive aux personnages de la vieille ville. Yéghen fait un long détour pour se rendre à al-Azhar sans traverser la ville moderne. « La fausse beauté de ces grandes artères, grouillantes d'une foule mécanisée - d'où toute la vie véritable était exclue - lui était un spectacle particulièrement odieux. Il détestait ces immeubles modernes, froids et prétentieux, semblables à de gigantesques sépultures. ». La mort sous-tend toutes les perceptions de l'autre ville. Elle est incompréhensible et étrangère. Elle semble même ne pas appartenir au même pays. L'image de la vieille ville est quant à elle celle d'une ville à la fois triste et joyeuse, misérable mais tumultueuse, attachante malgré ses maisons branlantes et ses taudis pouilleux (figure 3-2). L'avantage des habitants de la vieille ville est qu'ils n'ont rien à

perdre, rien à voler et qu'ils peuvent rire de leurs oppresseurs. Là se trouvent les plus orgueilleux des hommes, les plus libres aussi.

Figures 3-2 : « La vieille ville, triste et joyeuse » (Golo-Cossery, 1991)



IL ÉTAIT PRESQUE MIDI, DANS LA LARGE RUE EL AZHAR, GOHAR RETROUVA TOUTE SA PLÉNITUDE. C'ÉTAIT LÀ SON UNIVERS FAMILIER, PARMIS CETTE FOULE INDOLENTE. LE SOLEIL DOUX DE L'HIVER DÉVERSÀIT SA BIEN FAISANTE CHALEUR SUR CE GROUILLEMENT INEXTRICABLE



La dérision chez Albert Cossery devient l'arme du pauvre. L'officier, à la fin du roman, va être troublé par cette liberté si marginale des personnages qu'il côtoie. Sa vision de la ville européenne commence à se brouiller en même temps qu'il est attiré par l'autre ville, la ville indigène. L'appartenance à une ville est exclusive et l'on ne peut sans risque fréquenter les deux. Toutes les descriptions de la ville sont empreintes de cette désillusion et de cette dérision qui caractérisent ses écrits. Dès la première phrase de son roman *Les couleurs de l'infamie*, l'auteur nous plonge immédiatement dans une ambiance de décrépitude en décalage avec l'humeur de la population : « La multitude humaine qui déambulait au rythme nonchalant d'une flânerie estivale sur les trottoirs défoncés de la cité millénaire d'al-Qahira, semblait s'accommoder avec sérénité, et même un certain cynisme, de la dégradation incessante et irréversible de l'environnement ». La ville semble agonisante, les habitants de cette ville y évoluent avec joie et bonne humeur ne tenant pas compte des ravages et des ruines qui les entourent. La dualité de la ville n'est plus ici entre ville européenne et ville indigène, elle repose sur une temporalité non définie. Avant, la ville était « resplendissante », « rayonnante » maintenant la ville « est investie par la décrépitude », on y observe sa « monstrueuse déchéance ». Ce roman plus récent (*Les couleurs de l'infamie*, 1999) permet à l'auteur de passer outre la dichotomie entre la ville indigène et la ville européenne. Il décrit alors avec une certaine ironie le rapport qu'entretient la population avec son milieu urbain ambiant. « La vétusté de ces habitations évoquait l'image de futurs tombeaux et donnait l'impression, dans ces pays hautement touristiques, que toutes ces ruines en suspens avaient acquis par tradition valeur d'antiquités et demeuraient par conséquent intouchables ». Regard des habitants, regards des touristes, regard de l'auteur. Faire de toutes choses anciennes un patrimoine, fussent-elles des ruines, est un point de vue que l'auteur dénonce à peine. Son regard ironique sur la ville en fait un savant mélange de paradoxes et de joie de vivre, de chaos et d'aptitude à se jouer du désordre.

« De même qu'une femme laide ne devient pas plus laide avec l'âge, le quartier d'Al Huseini n'avait pas subi de dégradations supplémentaires au cours des années. (...) Il lui semblait avoir quitté ce quartier la veille tant il reconnaissait certains taudis aux murs fissurés, certaines crevasses ornant les trottoirs, surtout l'une d'elles - toujours en activité - qui avait failli l'estropier dans des temps lointains et oubliés. Par contre, ce qui le surprenait et qui était nouveau et insensé

pour sa compréhension, c'était cette atmosphère d'allégresse qu'il sentait autour de lui, une allégresse qui semblait braver l'image ordinairement pittoresque et sombre de la misère. » (*Les couleurs de l'infamie*, p. 113).

L'attachement aux quartiers anciens est une constante chez beaucoup de personnages de Cossery et de Mahfouz. Dans *Les couleurs de l'infamie*, le père d'un personnage est fortement attaché à son quartier de Sayyeda Zeynab. Alors même que sa maison risque de s'écrouler, il ne veut pas déménager en dehors du quartier. « Nous sommes dans les mains d'Allah, mon fils. Nous ne pouvons rien contre sa volonté. Si cette maison doit s'écrouler un jour, elle le fera par sa seule décision. Quant à moi, je te l'ai dit, je ne veux pas m'en aller de ce quartier. C'est là que je vivrai jusqu'à ma mort. Je ne veux pas mourir à l'étranger. » (p. 51). Le quartier ancien et pauvre ne devient répulsif que lorsque les personnages décident de changer de condition sociale. Quand ils perdent la foi, la présence constante des mosquées et des saints protecteurs devient également insupportable (Madœuf, 1996). La pauvreté extrême est pour Albert Cossery le motif d'une dénonciation continuelle. Par l'absurde, il nous emmène dans le fond de la ville et nous montre la précarité de toute chose.

« Tapie au sommet de la venelle des Sept Filles, la maison de Si Khalil, le propriétaire dégoûtant, craquait sous la rafale et achevait de se convertir en ruine. Il faut dire l'atroce vérité. Cette maison ne tenait debout que par miracle. Seuls, des fils de putain, aveuglés par une misère abjecte, pouvaient abriter leur chétive existence entre ces murs délabrés. Une vulgaire baladeuse de marchand de laitues, passant dans la venelle, la faisait chanceler sur sa base. Ainsi pour prévenir tout danger, avait-on interdit l'accès de la venelle à tout genre de véhicules ; et même à certains vendeurs ambulants, dont la voix trop puissante risquait - par des déplacements d'air néfastes - de précipiter la catastrophe. Mais hélas, toutes ces précautions n'empêchaient pas la tragique menace de grandir et de s'étaler. Car la maison était si désemparée dans ses moindres recoins, qu'en dehors des éléments extérieurs qui fomentaient sa perte, elle recelait en elle-même le germe de son effondrement. Rien ne pouvait plus l'arrêter dans sa méthodique et vertigineuse déchéance. » (*La Maison de la mort certaine*, p. 7).

Cette description de *La Maison de la mort certaine* est un chef d'œuvre d'ironie, d'absurde et de poésie. Le pittoresque des lieux est absent de la littérature de Cossery (Madœuf, 1996). La crue réalité de la misère des gens, les conditions effroyables de la vie quotidienne sont, dans ce roman de 1944, accentuées par l'hiver et le froid glacial qui empreint toute chose d'une infinie tristesse. La dénonciation des puissants et des petits notables tombés dans l'escroquerie professionnelle au détriment des pauvres est un thème récurrent dans l'œuvre d'Albert Cossery mais aussi des autres écrivains égyptiens. Les arnaques ne sont plus l'apanage des pauvres ou de la vieille ville mais s'étendent dans les quartiers les plus chics comme Héliopolis où sont détruites des « villas et robustes immeubles qui ne tombent jamais d'eux mêmes » et où se construisent des « tours de verre qui s'effondrent sans permis » (Sonallah Ibrahim, *Les années de Zeth*, cité par Anna Madœuf, 1996). La ville dédoublée, si présente dans les romans des années 1940 et 1950, laisse progressivement la place à une ville plus homogène, moins spatialisée et moins différenciée qui fait échos aux romans les plus contemporains de la littérature égyptienne (*Les années de Zeth* par exemple). La ville ancienne n'est plus un espace complètement en marge comme c'était le cas dans *Mendiants et Orgueilleux*. Elle a trouvé sa place dans la métropole du Caire. Elle est devenue un lieu de visite.

Le parallèle avec la ville de Mexico se joue ici plus sur les différences que sur une subtile analogie. A une période de dédoublement de la ville dans toute la première moitié du XX^e siècle, correspond une réalité cairote, une réalité historique et vécue par les auteurs, qu'ils soient originaires de la ville européenne ou de la vieille ville. A Mexico, la rupture dite « coloniale » entre deux entités de villes que tout sépare ne se fait pas dans les mêmes circonstances. On ne parle pas de ville indigène et le centre historique demeure en partie investi de valeurs positives liées au pouvoir et à la religion, malgré la très nette désaffection des classes aisées. La différenciation entre les quartiers anciens et les extensions récentes de Mexico est donc, paradoxalement, un thème qui n'est pas abordé par les chroniqueurs de la ville de Mexico. Au contraire, les écrivains comme Salvador Novo tendent à appliquer cette « essence immortelle de la capitale », cette « grandeur mexicaine » à toute la ville sans distinguer les étapes historiques, les lieux et les espaces de la ville déjà métropole (Hölz, 1992, p. 60). La ville a un

rêve commun, celui de sa grandeur retrouvée et son âme reste immuable malgré tous les bouleversements de l'urbain. La logique de pensée des chroniqueurs mexicains est en tous points opposée à celle des écrivains égyptiens. A la rupture revendiquée s'oppose une continuité factice. Le choc des visions littéraires de Carlos Fuentes va alors jeter le trouble chez les intellectuels mexicains. L'irruption de la ville dévoreuse d'hommes, de la ville inhumaine où règne le chaos, de la ville de la corruption, de la violence et de la misère renverse des mentalités qui n'attendaient sans doute que cela.

b) La ville maudite

« Il prit une feuille de papier et une plume. Il regarda du côté du Paseo de la Reforma, essayant de découvrir une nouvelle couleur, un air nouveau dans ce coin bien connu.

Il se mit à écrire : « Mexico » avec plaisir, « Mexico » avec fureur, « Mexico » avec une haine et une pitié qui bouillonnaient du fond de son plexus solaire et « Mexico » encore, jusqu'à ce que la page en fut pleine (...) »

Carlos Fuentes (La plus limpide région)

Le qualificatif de ville maudite qui colle si bien à la peau de Mexico paraît mal choisi pour le Caire. Ville toujours empreinte de sainteté malgré la pauvreté et la misère qui entoure ses habitants, elle peut apparaître « oubliée de Dieu » comme le suggère le titre du roman de Cossery, mais non pas rejetée et condamnée par Dieu. Ce que Anna Madœuf appelle le « fond de la ville », les quartiers déchus, où rien n'a de sens, où les gens qui y vivent sont déniés de toute humanité est une image de paysages urbains qui revient relativement régulièrement dans la littérature égyptienne. Par extension de ces quartiers, comme une lèpre ou un cancer, la ville s'apparente à un danger, à un monstre toujours en croissance. Les métaphores utilisées pour décrire la ville du Caire et de celle de Mexico sont alors similaires sur plus d'un point...

Quand la ville devient mégapole, espace sans repère vaste et anonyme, les représentations qu'elle suscite seraient-elle les mêmes d'un bout à l'autre de la planète ?

Commençons par la ville du Caire, non pas maudite comme nous l'avons vu, mais plutôt « monstrueuse » de part sa forme urbaine qui absorbe progressivement tout ce qui l'entoure. Ces images de la ville ne sont pas si fréquentes que cela au Caire, contrairement à la ville de Mexico, qui a intégré depuis plusieurs siècles le phénomène métropolitain comme une catastrophe inévitable.

Ainsi, chez les romanciers cairotes, la ville se présente toujours dans ses plus sombres quartiers, comme une ville perdue, habitée par les plus pauvres et les plus miséreux des hommes. Albert Cossery nous présente ces bas-fonds de la ville du Caire à plusieurs reprises dans *Les hommes oubliés de Dieu* et *La maison de la mort certaine*. Les personnages évoluent dans les quartiers miteux de la vieille ville du Caire, dans les quartiers proches de cimetières. Pourtant si les descriptions jouent sur l'abomination de la pauvreté et la détresse des habitants, la ville occidentale, moderne et tentaculaire n'est pas non plus exempte de critiques cyniques et ironiques : « Elle avait la parfaite apathie d'un monstre repu. Elle dévorait tout. Elle s'étendait avec une rage constante. De partout on la voyait venir. Elle poussait dans le désert ; elle poussait dans les palmeraies et dans les îles de l'autre côté du fleuve. On ne pouvait plus l'arrêter (...). Etrange corps de catin (...) toujours vénale et toujours intéressée. (...) Là où la misère est trop dense, elle arrêtait sa marche triomphante (...) Elle n'avait méprisé que quelques décombres. Et dans ces décombres s'étiolait la vie de tout un peuple ». (*Les hommes oubliés de Dieu*, p. 53-54).

Dans ce roman de jeunesse d'Albert Cossery (1941), la ville dans sa masse compacte, prend corps et devient une catin ou un monstre dévoreur des joies et des hommes. La ville est vorace et criminelle à l'image d'une métropole sans contrôle et en pleine expansion, à l'image de Mexico. Mais contrairement à la capitale latino-américaine, la monstruosité de la ville est inhérente à sa misère, à la pauvreté et l'état d'affliction et de résignation malheureuse et pouilleuse dans lequel vivent les hommes et les enfants. Cette personnification de la ville du Caire nous rapproche le plus de ce que l'on peut trouver dans les romans de Carlos Fuentes.

Si Carlos Fuentes apparaîtrait aujourd'hui comme le plus célèbre des romanciers mexicains, son oeuvre n'a pas toujours été encensée par ses pairs. L'inspiration bouillonnante de l'auteur et son style si particulier, s'ils empruntent à d'autres

grands maîtres, ont par ailleurs le mérite de bousculer les habitudes de la littérature mexicaine et de créer un univers à part, étrange et fascinant, où la ville de Mexico devient acteur à part entière. Le plaisir de la lecture, mais aussi sa difficulté, et la richesse de l'analyse géographique et littéraire, propre aux meilleurs romans, ont donc guidé nos choix. Des nombreux romans de Carlos Fuentes, nous n'en avons retenu que deux : *La plus limpide région* (*La región más transparente*) (1958) et *Les eaux brûlées* (*Aguas quemadas*) (1981). A cela ajoutons un poème d'Octavio Paz, *Je parle de la ville* (1987), entièrement dédié à la ville, où certains thèmes abordés par Fuentes sont repris avec talent, pour acquérir peut être déjà une valeur pérenne.

Le paysage urbain de Carlos Fuentes innove dans le sens où, pour la première fois à Mexico, le ville devient un personnage en soi. Au delà du simple décor, comme c'était le cas dans les romans antérieurs, la ville de Mexico revêt des identités multiples à l'image d'une métropole fragmentée et sans point de repère. Carlos Fuentes nous montre alors la ville comme un lieu sans forme, livrée à elle-même. Le désordre et les transformations trop rapides de l'espace urbain font naître un sentiment de vide et d'incompréhension. L'espoir n'existe plus pour qui a appris à vivre à Mexico et seuls les migrants voient encore la ville comme le lieu de tous les possibles. Espace de la désillusion quotidienne, espace sans morale ni référence, Mexico se métamorphose alors en une ville monstrueuse et dévoreuse d'hommes et d'espace : « Mexico, cité volontairement cancéreuse, affamée d'extension anarchique » (*Les eaux brûlées*, p. 105). A l'unité de la ville comme personnage, avec un corps, une âme et une histoire, s'oppose constamment sa dispersion : « Mexico est un squelette gris aux membres désarticulés. »

Dans *La plus limpide région*, Fuentes joue avec le temps et l'espace afin de transcrire une réalité par trop insaisissable. La superposition de différents mondes appartenant à des époques distinctes est la première caractéristique de ce découpage et de ce fractionnement du temps dans le roman. Le monde pré-hispanique est mis en lumière par la réminiscence des origines aztèques de la cité. Il s'agit d'un monde magique, celui de l'ancienne lagune, où le sacrifice des anciens Aztèques est sans cesse rappelé. Le deuxième temps de l'histoire de la ville est incarné par la *Ville des Palais*. L'époque coloniale est perçue à travers un sentiment nostalgique. Les palais, seuls vestiges de cette époque faste et « témoins

isolés de la mémoire », sont maintenant enserrés dans un « désert d'acier ». A l'époque de Porfirio Diaz, Mexico est perçue de manière plus humaine : « une ville qui n'était pas comme celle d'aujourd'hui, difforme et scrofuleuse, pleine de bosses de ciment et d'enflures secrètes, mais petite et faite de couleurs pastels, dans laquelle il n'était pas difficile de se connaître et où les secteurs étaient bien délimités (...) » (p. 264).

La rupture entre le passé et les temps présents est marquée et accentuée par la structure narrative. L'accumulation de scènes sans lien, dans le temps et dans l'espace, est révélatrice du morcellement de l'espace urbain. La multitude des personnages qui y évoluent nous renvoie également une vision kaléidoscopique de la ville. Le personnage du banquier voit la ville d'en haut, de ses bureaux du Paseo de la Reforma, symbole de la réussite sans scrupule et du reniement des idéaux de la Révolution. La métaphore spatiale du pouvoir se caractérise par cet espace ouvert qui permet de voir sans être vu alors que ceux d'en bas sont contraints de vivre dans un espace fermé, anonyme et sans espoir d'amélioration. La déchéance du banquier entraîne une modification dans sa perception du paysage urbain. Il cesse de voir et de diriger le monde par le haut et se perd dans des quartiers qui lui sont étrangers, puisqu'en dehors de « l'étroit cercle urbain où il avait accompli sa vie et sa puissance ». L'infériorité sociale des quartiers populaires s'exprime en termes spatiaux de hauteurs inférieures des édifices qui matérialise l'écart entre le « bas » peuple et la « haute » société (Y. Aguila, 1998, p. 49). Le paysage des quartiers pauvres se ferme tandis que le personnage plonge dans un anonymat, nullement agressif, mais qui lui semble oppressant et dénué de sens : « les murs délavés bouchaient les issues, les poteaux électriques et téléphoniques, ramollis, formaient une forêt de fil de fer impénétrable » (p. 491).

Les descriptions du centre historique de la ville de Mexico ne sont pas nombreuses dans *La plus limpide région*. Le ville ancienne, ville des palais, ville de la beauté déchue, n'est que peu représentée exceptée par le biais des personnages nostalgiques. Seule référence permanente, le Zocalo, centre incontesté devenu le « nombril tordu et doré » de la ville informe. Il est le point originel de la forme urbaine et le témoin privilégié de son histoire puisqu'autour de lui se sont déroulées toutes les grandes étapes de l'histoire du Mexique, des temps aztèques à la Révolution Mexicaine...

Avec *Les eaux brûlées*, notre regard s'attarde plus précisément sur la vie des habitants du centre historique. Les personnages vivent dans des *vecindades*. Pour l'enfant Luisito, petit être fragile sur son fauteuil roulant, la vie dans ces anciens palais de l'époque coloniale est une occasion de plus pour rêver et donner libre cours à son imagination. La vision nostalgique est ici infléchie par le regard neuf du jeune enfant, assoiffé de connaissances et fasciné par l'histoire de ces vieilles pierres. « La vieille faisait un gros effort pour se remémorer ce que lui racontait l'enfant et pour imaginer, comme lui et avec lui, un palais seigneurial, avec un vestibule sans éventail de loterie, avec une façade en pierre taillée, sans boutique de confection bon marché (...) sans toutes ces annonces qui défiguraient l'antique noblesse de l'édifice » (p. 21). L'effort de la vieille pour s'imaginer, en lieu et place des vieux logements qu'elle a toujours connu, des maisons bourgeoises et d'anciens palais de l'époque coloniale n'est qu'éphémère. Seul le petit garçon reste bercé par son rêve et tente de faire revivre une époque depuis longtemps révolue. A une rupture très nette entre le passé et le présent fait écho une rupture entre classes sociales : « Federico Silva songea, un peu perplexe, aux maisons qui lui rapportaient si ponctuellement des revenus, les vieux palais de la rue Tacuba, Guatemala, La Moneda. Il n'y était jamais allé. Il ignorait totalement les gens qui les habitaient (...) se rendaient-ils compte qu'ils habitaient les plus nobles demeures de Mexico ? » (p. 53). La rupture entre deux mondes qui ne se fréquentent pas est ici attestée par la remarque de ce propriétaire absentéiste qui ne se préoccupe absolument pas de ses locataires et de ses propriétés du centre historique converties en taudis. L'hypocrisie arrive à son comble lorsqu'il se demande si ses locataires ont conscience de vivre dans les plus belles demeures de la ville alors que lui, propriétaire et donc responsable de l'état des édifices, ne s'en soucie pas.

La ville de Mexico à travers les œuvres de Carlos Fuentes est donc une ville qui se caractérise d'abord par la multitude de ses visages. Trop grande et trop désarticulée pour être comprise comme un tout cohérent, elle ne propose que des parcelles d'elle-même, de manière fragmentée, déstructurée et chaotique. La ville est un être fuyant qui échappe continuellement à une définition claire et posée. L'ode à la ville en ouverture du roman *La plus limpide région*, en est une parfaite démonstration : « ville aux falaises carnivores (...) ville sous la boue

resplendissante, (...) incarnation de plume, ville chienne, ville famélique, somptueuse cité, ville lèpre et colère enfouie, ville ». (p. 35). Cette explosion lyrique, comme l'écrit Yves Aguila (1998), prend la forme d'une litanie tumultueuse, aux multiples contradictions, qui s'épuise petit à petit, pour finir sur le mot *ciudad*, ville, sans adjectif aucun, comme pour mieux montrer l'impossibilité d'une telle entreprise. A cette ode première dédiée à la ville, fait écho la dernière étape du récit où l'on assiste à une gigantesque anthropomorphisation de la ville (*Ibid.*). La ville est l'être immense, « vaste et anonyme », et elle est aussi tous les personnages du roman. Chaque individualité est la ville ou une partie infime de celle-ci. Seul le personnage d'Ixca Cienfuegos, ambigu et omniscient, spectateur de la misère humaine et lien ténu entre les autres personnages du récit, apparaît comme un être à part. Les signes de son identification à la ville sont parsemés tout au long du récit mais c'est dans la dernière partie du roman qu'elle devient véritablement explicite : « Ses yeux - l'unique point vivant et brillant de ce corps sans lumière - abordaient les maisons et les chaussées et les rares hommes qui passaient à cette heure, s'élevaient jusqu'au centre de la nuit et Cienfuegos était, dans ses yeux d'aigle de pierre et de serpent d'air, la ville, ses voix, souvenirs, rumeurs, pressentiments, la ville vaste et anonyme (...) avec son nombril retordu et doré du Zocalo, (...) il était les gratte-ciel de verre et les coupoles de mosaïque et les murs de tezontle (...), il était les cahutes de tôle ondulée et de brique et les résidences de béton (...) » (p. 518).

Ixca Cienfuegos est un personnage solitaire qui incarne l'esprit de la ville. Lien entre de multiples personnages, il est le visage multiforme qui reflète les contradictoires visions de la ville. Personnage par essence paradoxal, Ixca est pris dans une contradiction fondamentale et essentielle : il s'inscrit dans un temps vécu, l'espace du présent, sans passé ni avenir- « Ma vie commence chaque jour - criait Ixca à Rodrigo - et je n'ai jamais le souvenir de ce qui s'est passé avant (...) » (p. 517) - alors même que ce personnage est le lien direct entre cet instant vécu et le passé précolombien de la ville. Ixca est comme un être amnésique aux flashes de conscience et aux visions fugitives de son passé glorieux et sanglant. Le rythme cyclique des Aztèques, fait de sacrifice et de résurrection, est transposé au rythme de la ville d'aujourd'hui : « Nouvelle aurore, nouvelle ville. Ville sans

attaches - souvenirs ou pressentiment -, à la dérive sur un fleuve d'asphalte, proche de la cataracte de sa propre image décomposée » (p. 409).

La présence du passé, qui apparaît à certains moments, à certains endroits, n'est pourtant pas rare dans le roman. Il s'agit d'un passé non assimilé qui arrive sous une forme brute, sans continuité. A cette fragmentation du temps et des souvenirs, correspond la désarticulation de l'espace urbain (Aguila, 1998, p. 52).

Photo 3-14 : Eclairs sur la ville de Mexico (Mexico, les plus grandes cités, 1979)



C'est donc cette absence de solution de continuité entre le passé et l'avenir, plus qu'une vision apocalyptique de la mégapole que tous ont pratiquement assimilée¹²¹, qui oppose radicalement Carlos Fuentes aux chroniqueurs à l'ancienne mode. Ces derniers voient toujours la ville comme le réceptacle, certes désordonné, des expériences vécues et comme la fille légitime du mariage entre Aztèques et Espagnols.

A l'inverse, Fuentes et sa vision éclatée de la ville de Mexico, qui avance « chaque jour davantage comme une teigne qui ne respecte rien » (p. 39) et qui a « l'air d'une corne d'abondance d'ordures » (p. 36) casse de plein fouet la belle et trop lisse image de la ville, ou plutôt de l'âme de la ville, symbole de la Grandeur Mexicaine. Avec Fuentes, l'âme de Mexico devient noire et sale, méchante et castratrice et rien ne semble pouvoir la sauver, pas même un passé glorieux qui lui redonnerait un semblant d'humanité.

La ville d'Octavio Paz devient celle du poète et prend également mille visages. Nous retrouvons un certain nombre de thèmes évoqués par Carlos Fuentes dans l'oeuvre de Paz. La cassure du temps passé et du temps présent et l'absence de continuité malgré la richesse de l'histoire sont unes des premières caractéristiques communes aux deux auteurs. Dans le recueil de poèmes *Arbol Adentro*, nous avons retenu un texte dédié dans son entier à la ville : *Je parle de la ville* (1987).

Dans ce poème (1987), la ville de Mexico n'est pas citée comme telle. La ville sans nom est pourtant reconnaissable. Elle est « énorme et interminable comme une galaxie ». Les limites de la ville sont devenues floues : « nous sommes dans la ville, nous ne pouvons en sortir sans tomber dans une autre, différente et pareille, je parle de la ville immense (...) ».

La ville difficilement saisissable est omniprésente et presque carcérale. L'univers urbain paraît homogène et la ville devient une masse où les liens avec le monde extérieur n'existent plus. A cette dimension spatiale déjà oppressante, l'auteur superpose d'emblée la dimension temporelle, floue et paradoxale comme nous l'avait déjà décrit Fuentes. La ville est dès la première phrase du poème plongée

¹²¹ Fuentes n'est pas le premier à faire un portrait catastrophique de la ville de Mexico. Comme l'a démontré Jérôme Monnet, l'image de la ville s'inverse vers la fin du XVIII^e siècle et de ville modèle, Mexico devient un modèle répulsif. Les conceptions hygiénistes et le modèle ségrégationniste urbain amènent les chroniqueurs à inventer la métaphore de la pathologie urbaine.

dans l'immanence : « Nouveauté d'aujourd'hui et ruine d'après-demain, enterrée et ressuscitée chaque jour »

En écho à cette phrase introductive s'oppose la phrase ultime du poème :

« Je parle de la ville, bergère des siècles, mère qui nous engendre et nous dévore, nous invente et nous oublie ».

Cette ville immense et en perpétuelle croissance devient sous la plume de Paz une ville plurielle qui engendre des sentiments contradictoires : la présence langoureuse du passé se confronte à tout instant aux changements rapides du présent. La ville « change sans relâche : la ville qui s'éveille tous les ans et se regarde dans le miroir d'un mot et ne se reconnaît pas et se rendort... » Comme la ville aztèque de Tenochtitlan, la grande ville se complaît aisément dans une conception cyclique du temps. Ce thème revient également sous la plume de Carlos Fuentes dans *La plus limpide région*.

La ville est également celle de la profusion : profusion des marchandises et profusions des odeurs, des bruits, des couleurs et des goûts... Les sens sont agressés par la multitude et par l'accumulation des éléments. La ville comme sujet est d'une richesse infinie et le poète est tenté de nous parler des déshérités, des terrains vagues, des égouts, des arbres martyrisés et de la lagune. Tous ces éléments disparates, mais faisant sens autour de la vision du poète, restent suspendus par sa volonté dans l'espace et dans le temps : « plus rien ne pèse, tout reste en suspens... »

Grâce à la magie des vers, le temps devient palpable ou au contraire se dissout. La nuit s'oppose au jour. Paradoxalement, pendant la nuit, moment propice à la « réconciliation des éléments », la ville devient plus humaine et plus poétique alors que le soleil apparaît comme taciturne et incapable de percer à travers les fumées de la ville. Plus souvent encore, le temps et l'espace se confondent et brouillent les pistes de la compréhension...

La ville prend alors des formes inattendues : elle est rêvée et réalité quotidienne, elle est merveilles et cataclysmes... Mexico se définit par la juxtaposition de ses contraires : ville de l'ambivalence, ville de l'incompréhension. Le poète l'assimile « au labyrinthe des échos, à la maison des miroirs. »

La richesse du texte nous permettrait de disserter à profusion des images contradictoires et complémentaires de la grande ville. L'effet de complexité

produit par le texte d'Octavio Paz mais également par les romans de Carlos Fuentes, rend compte d'une ville insaisissable et paradoxalement proche. Elle est la mère oublieuse, l'espace de la création et de la vie tout comme celui de la mort.

La littérature fait la synthèse entre la perception subjective de l'auteur et l'analyse objective et peut être utilisée pour traduire un paysage urbain mais également l'âme de la ville. Ce qui nous intéresse ici se réfère à l'influence (difficile à évaluer) de ces images romanesques sur les populations qui côtoient la ville et en particulier les centres anciens. L'impact des romans sur les perceptions de la ville s'étend plus volontiers aux intellectuels (romanciers, journalistes, chroniqueurs...) et aux visiteurs de passage. La presse de voyage française, destinée à un public à la fois large et ciblé (les touristes) nous semble être un réceptacle idéal pour comprendre la permanence, ou au contraire, la volatilité de ces images romancées des villes de Mexico et du Caire. A la frontière imaginaire entre la presse quotidienne et les romans (tout article de la presse de voyage se voulant « littéraire »), ces articles destinés aux touristes vulgarisent certains thèmes de prédilection (de la « monstruopole » selon le terme de J. Monnet à la ville patrimoniale) et nous emmènent à leur tour dans la multitude des perceptions de la ville et de son centre ancien.

Chapitre III :

Regards du dehors et regards du dedans : visions de la ville et de son patrimoine

L'étude de la presse et de quelques romans choisis nous a permis de dégager les complémentarités et les contradictions des images de la ville dans son ensemble. Images où les centres anciens tiennent une place plus ou moins importante en fonction des auteurs et des pays. Alors que pour le Caire, l'étude des romans nous plonge véritablement dans l'ambiance marquée de la vieille ville, à Mexico, au contraire, la ville se présente sous sa forme globale et a-spatialisée. Elle nous apparaît plus floue et plus ambiguë.

L'objectif, afin de recentrer l'étude des représentations sur la problématique de la protection du patrimoine, est de nous intéresser plus spécifiquement aux regards que portent les différents acteurs sur la ville patrimoniale, sur ses monuments, ses palais et ses lieux saints. Cette notion de patrimoine, qui tend à s'imposer au monde et tend à créer un consensus autour de sa représentation, n'est pourtant pas perçue de la même façon en fonction de où l'on se trouve et de qui l'on est.

Parmi tous les acteurs de la préservation du patrimoine, nous trouvons, à l'un et l'autre bout de la chaîne qui les relie, deux types d'acteurs que l'on pourrait situer en amont et en aval de ce processus de patrimonialisation de la ville : les touristes et les populations. Pris au beau milieu des enjeux de la réhabilitation et de la préservation du patrimoine, ils ne dictent pas leur choix mais conditionnent ou subissent les décisions qui vont dans le sens, ou au contraire qui s'opposent à leurs attentes. Les touristes portent sur la ville un regard extérieur assez homogène qui puise sa source dans l'imaginaire collectif que l'Occident porte sur ces villes « exotiques » et qui voudrait se rapprocher de la conception universelle du patrimoine telle que l'a défini l'UNESCO.

L'instrumentalisation par les institutions de l'image de la ville produite par les regards extérieurs est indiscutable mais son importance varie d'une ville à l'autre. Les populations, quant à elles, n'ont pas la possibilité d'exprimer leurs points de

vue sur un espace qu'elles pratiquent au quotidien et qu'elles ont sans doute du mal à restituer dans un débat globalisé, mondialisé et conceptualisé à outrance. L'impact des représentations des habitants des deux centres historiques trouve-t-il sa place au sein du processus de requalification de la ville ?

Dans la genèse de la ville patrimoniale, ces images, parfois opposées et contradictoires, jouent le rôle de filtre et permettent de sélectionner, de mettre en valeur et de légitimer ses transformations futures et actuelles. Le jeu des échelles est également important pour comprendre les différents processus de reconstruction de l'image de la ville. A une vision plus globale de l'image de la ville de Mexico, où le centre historique a du mal à se différencier par rapport à la force et à la puissance de la représentation de la métropole, s'oppose une vision plus ciblée des enjeux de la vieille ville du Caire où celle-ci a tendance à s'individualiser, voire même à se couper de l'ensemble de l'agglomération.

Des touristes aux populations, notre démarche sera celle de l'étude des regards extérieurs aux regards intérieurs afin d'en saisir les filiations, les complémentarités et les oppositions. D'une approche du global, forcément distanciée, correspondant à certaines normes qui peuvent être communes aux deux métropoles, nous glisserons vers une approche du local, ancrée dans la réalité quotidienne afin de mieux comprendre les perceptions des « silencieux » selon l'expression de Topalov. Le discours des politiques, qui conditionnera les actions et les projets de réhabilitation des deux centres, se situe quant à lui à l'interface entre ces deux conceptions et justifie donc leur étude préalable, avant de rentrer dans l'analyse des enjeux de la préservation du patrimoine des deux centres anciens.

Les regards extérieurs: entre mythes et appareils photos

« Les médias fabriquent une représentation sociale, qui, même lorsqu'elle est assez éloignée de la réalité, perdure (...) parce qu'elle ne fait bien souvent que renforcer les interprétations spontanées et mobilise d'abord donc les préjugés et tend, par là, à les redoubler ».

(P. Champagne, *La misère du monde*, 1993, p. 62)

a) Images ou clichés : le Caire et Mexico vus par la presse de voyage française

L'image patrimoniale du Caire et de Mexico ne correspond pas à l'idée commune que se font les Occidentaux de ces deux villes, qu'ils appréhendent de manière plus large et plus globale. On note pourtant une césure entre les représentations liées à une pratique de la ville comme touriste et celles qui se fondent uniquement sur une connaissance virtuelle par l'intermédiaire de lectures. Les touristes qui séjournent à Mexico ou au Caire sont amenés à visiter, même s'ils n'y restent que quelques jours, des lieux patrimoniaux, à connaître une partie de leur histoire tout en pouvant les restituer dans le contexte urbain dans lequel ils évoluent. A cette perception de la ville, fondée sur la pratique des lieux patrimoniaux (des grandes mosquées du Caire au Zocalo et au Templo Mayor de Mexico), s'ajoute celle de ceux qui n'y sont jamais allés et qui n'ont qu'une idée très vague de ce que l'on peut y découvrir. La difficulté de rendre compte des représentations fantasmées et imaginées des deux villes, nous amène à étudier les supports écrits qui transcrivent cette image auprès du grand public. Le rôle des médias (presse écrite et audiovisuelle), mais aussi celui de la littérature, du cinéma ou des expositions, jouent alors un rôle fondamental dans la diffusion de ces images sur la ville. Notre intérêt s'est arrêté sur la presse de voyage française et sur les guides touristiques (compléments utilisés uniquement lorsque le voyage s'accomplit) en raison de la large diffusion dont ils sont l'objet et en raison de leur caractère « normatif ».

La presse de découverte et de voyage est largement diffusée en France à travers des titres phares comme *Géo*, *Grand Reportage*, *National Geographic* (en version française depuis 1999), ou à travers des magazines plus spécialisés dans l'approche culturelle (*Ulysse*) ou le tourisme (*Voyage*). A cette abondante production, qui touche de larges pans de la société française, et en particulier les

classes moyennes et aisées, nous pouvons également ajouter des articles ponctuels (sur l’Égypte ou le Mexique) produits par la presse magazine généraliste (*Le Point*, *L’Express*...). Le caractère fondateur de ce type de représentations est souligné par Michel Lussault (1999) qui estime que « les émissions consacrées sur le petit écran à la représentation de l’ailleurs constituent des transpositions télévisuelles des modes d’appréhension de l’altérité étalonnées par la presse magazine : on y trouve sans conteste les mêmes types d’imagerie, de stéréotypes iconographiques et discursifs ». (Lussault, 1999).

La construction d’un discours géographique, historique, littéraire et/ou impressionniste s’élabore à partir d’une multitude d’images stéréotypées et fantasmées. De toutes les séries de représentations de la ville¹²², celle produite par les « regards extérieurs » est sans doute la plus éloignée des réalités puisqu’elle est véritablement façonnée par les étrangers et destinée à être « consommée » par eux. Elle est également la plus ancrée dans les mentalités occidentales. Les villes du Caire et de Mexico, ne sont alors que les points phares d’un système de représentations sur la ville arabe (islamique ou orientale) et sur la mégapole latino-américaine.

Au regard de la presse de voyage française, les villes du Caire et de Mexico ont en commun le don de fasciner le public. Elles ne sont pourtant pas les seules et le nombre important d’articles consacrés aux grandes villes dans cette presse magazine est à souligner. Il traduit l’engouement des Français pour les destinations touristiques urbaines, des grandes capitales du monde aux villes plus petites mais présentant un charme patrimonial reconnu.

Dans le magazine *Géo*, qui paraît depuis mars 1979, on trouve presque à chaque numéro une destination de ville. Les villes les plus présentes dans les reportages de *Géo* sont Paris et New-York avec sept reportages chacune. Les villes européennes et les grandes métropoles mondiales deviennent également souvent des sujets de reportage. Les cités plus touristiques comme Venise, Hué, Fès ou Saint-Tropez restent elles aussi des thèmes privilégiés de ces articles. L’attrait touristique de ces villes est souvent de mise, même si les portraits de certaines

¹²² Les ensembles de représentations sur la « ville arabe » ont été analysés par Michel Lussault, 1999. A la représentation du sens commun à travers la presse de découverte française, il ajoute celle des architectes-urbanistes et celle développée par les sciences sociales.

métropoles, Mexico en tête, ne sont guère flatteurs et parfois même catastrophiques.

Les villes du Caire et de Mexico viennent en bonne position dans la liste des villes traitées dans le magazine *Géo*. Nous notons sept articles concernant la ville de Mexico (dont trois sont exclusivement dédiés à la ville) sur les dix-neuf articles que nous avons recensés pour le Mexique de manière générale (de mars 1979 à décembre 2000). Pour le Caire, deux articles ont pour sujet la capitale égyptienne sur les sept articles qui traitent de la ville à travers un thème plus précis (comme par exemple, *le Nil* n° 73, *La civilisation égyptienne*, n°226). La place consacrée aux villes n'est donc pas exceptionnelle et reste en adéquation avec les pratiques touristiques des Français à l'étranger. L'Égypte reste par exemple un sujet de prédilection pour cette presse de voyage, qui régulièrement lui consacre des dossiers entiers. On peut ainsi citer le dossier de décembre 1997, où l'on trouve sept articles sur l'Égypte. L'archéologie et la civilisation pharaonique tiennent souvent la tête de l'affiche de ces dossiers qui se consacrent parfois uniquement et exclusivement à l'histoire et au passé glorieux de l'Égypte ancienne (n° 50). La situation est la même en ce qui concerne le rapport de force entre Mexico et le Mexique. Mexico n'est pas l'unique point de mire et d'intérêt malgré la fascination qu'elle provoque et les articles de *Géo* abordent des thèmes historiques (civilisations Maya et Aztèque) et des points de société aussi divers que la Fête des Morts, la révolte du Chiapas ou le problème des migrations vers les États-Unis.

Concernant les villes en elles-mêmes, le premier point commun, dans cette presse de voyage, entre Mexico et le Caire, tient à leur taille et donc à la récurrence d'un certain nombre de thématiques caractéristiques des grandes métropoles du tiers-monde. Mexico a longtemps été coiffée du titre de « plus grande ville du monde »¹²³ et, en tant que reine du gigantisme, elle a dû assumer toutes les tares et toutes les pathologies urbaines imaginables et imaginées jusqu'alors. Le Caire n'est pas loin derrière et le gigantisme et l'anarchie de l'urbain sont les appellations les plus utilisées pour qualifier la ville dans ces articles. Les

¹²³ Les rythmes de croissance exceptionnels de la ville, ainsi que des statistiques peu fiables et des prévisions officielles erronées, ont contribué à placer Mexico en tête de la liste des plus grandes villes mondiales. Cette affirmation, basée sur des prévisions démographiques a été relayée par les discours scientifiques et officiels et par le même temps repris par les médias. Bien que Mexico ait été déchu de ce « titre », en vérité usurpé, à la fin des années 1990, elle reste toujours la plus grande ville du monde pour une grande partie de l'opinion publique.

préoccupations patrimoniales sont alors comme noyées et asphyxiées par l'image du chaos urbain et de la ville énorme.

Tableau 3-5 : Le vocabulaire employé dans la presse de voyage pour qualifier les villes du Caire et de Mexico : (sources : *Géo* n° 87 (1986) n° 150 (1991), n°156 (1992), *L'Express* (déc. 1998) pour Mexico, *Géo* n°73 (1985), n°163 (1992), n°188 (1994), n°226 (1997) pour le Caire).

Mexico	Le Caire
<p>Thème de la plus grande ville du monde : (« la plus grande concentration humaine du monde »)</p> <p>« immense métropole »</p> <p>« capitale tentaculaire »</p> <p>« développement monstrueux de la ville » « s'étend à l'infini »</p> <p>« croissance frénétique et cancéreuse »</p> <p>« La métropole qui dévore, qui absorbe les agglomérations limitrophes »</p> <p>« La ville échappe à toute limite »</p> <p>« ville à la croissance démesurée »</p> <p>« ville monstrueuse », « monstre urbain »</p> <p>« gigantisme »</p> <p>« en l'an 2000, Mexico comptera jusqu'à 35 millions d'habitants » (1986)</p> <p>« mégalopole de 20 millions d'habitants » (1991)</p> <p>« pieuvre humaine incontrôlable »</p> <p>« urbanisme chaotique de Mexico »</p> <p>« l'indolent chaos » (Cf. figure 3-3)</p> <p>« une aberration urbaine »</p>	<p>Thème du chaos urbain :</p> <p>« anarchie de l'urbanisme »</p> <p>« frénésie des promoteurs »</p> <p>« urbanisme délirant »</p> <p>« banlieues poussées dans l'urgence »</p> <p>« ville tentaculaire »</p> <p>« ville débraillée et trépidante, monstrueuse qu'en apparence »</p> <p>« hypertrophie »</p> <p>« les promoteurs comme de patients croque-morts »</p> <p>« gigantisme »</p>
<p>Thème de la surpopulation :</p> <p>« une multitude », « survie », « foule »,</p>	<p>Thème de la surpopulation</p> <p>« Logements petits, autobus bondés »</p>

<p>« une population menacée » « Mexico s’asphyxie », « Mexico étouffe » « Mexico fait le plein » « ville défigurée, transfigurée par l’arrivée de migrants, masses humaines qui submergent » « démesure de l’hyperville, usine à humains » « inflation humaine galopante »</p>	<p>« population qui submerge et cerne » « Le Caire puise sa vitalité dans sa surpopulation » (titre d’un article , octobre 1994)</p>
<p>Thème de la pollution :</p> <p>« la ville la plus polluée du monde » « respirer devient dangereux pour la santé » « désastre écologique majeur » « une pollution qui cache le paysage (les volcans) » « smog urbain », « air puant », « ville malade de la pollution » « ville étouffée par les brumes industrielles » « marmite » « chape de smog sur chaudron urbain » « Passer 24 heures à Mexico équivaut à fumer 2 paquets de cigarettes » « la pollution tue 30 000 enfants/an et 100 000 Mexicains/an » « le fond de l’air est d’une crasse tiède..., nauséuse qui étouffe les arbres », « un réseau routier engorgé », « embouteillages gigantesques » « folle circulation urbaine, embouteillages inextricables, perpétuels » « nuage gris (...) un cocktail de merde atomisée, emprisonné dans la vallée » « courir et respirer est ici une folie »</p>	<p>Thème de la pollution :</p> <p>« Ville, sans doute, la plus polluée d’Afrique »</p>
<p>Thème de la ville sale :</p>	<p>Thème de la ville sale :</p>

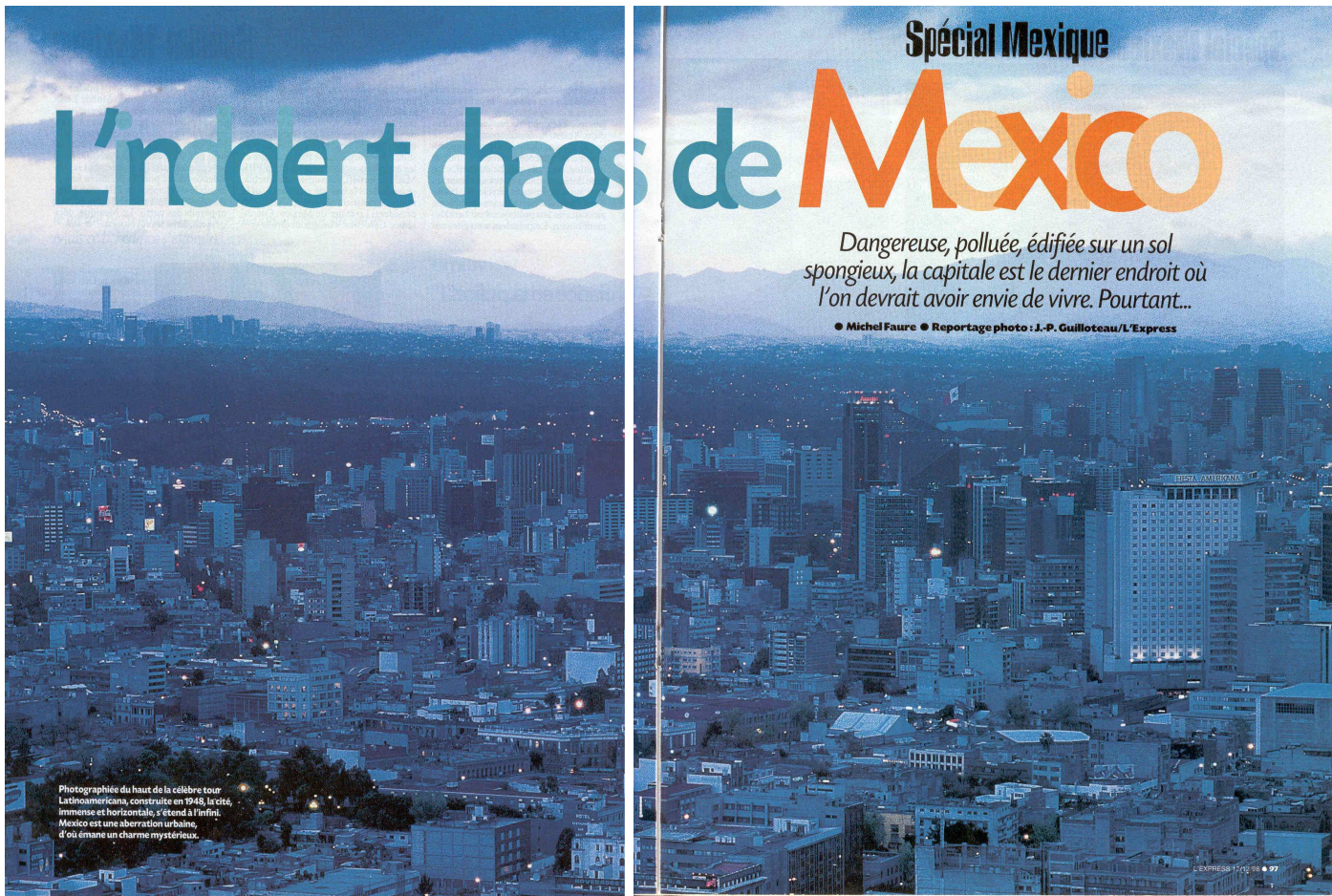
<p>« 7000 tonnes d’ordures non traitées par jour », « le lac de Texcoco : un marigot infect, couleur de bile, alimenté en sous-sol par les égouts, un endroit ignoble, un nuage d’excréments et de bactéries » « saleté des rues éventrées » « tons noirâtres »</p>	<p>« La ville est sale » : « poussière » « chaleur » « fétidité » « promiscuité » « le plus vieil hôpital mamelouk, al sultan Muayad, bâti au XV^e siècle, se noie dans une mer d’immondices » « dépôts d’ordures en pleine ville »</p>
<p>Thème de la peur : « la ville est effrayante » « vallée aux édifices bas, oppressée sous un ciel de cendre » « piège de la violence. Criminalité et délinquance y sont galopantes comme la démographie » « 28 délits par heure » « 1977 : un chercheur se livrait à une effrayante étude sur les viols : il y en avait dix fois plus que d’homicides et seulement 5 % d’entre eux étaient officiellement déclarés » (1986) » « Mexico bat tous les records de l’épouvante » « ambiance d’apocalypse »</p>	
	<p>Thème de la ville bruyante : « vacarme, fracas permanent »</p>
<p>Thème de la ville ingouvernable : « corruption », « la corruption est un jeu national » « ville ingouvernable »</p>	
<p>Mexico, la ville inhabitable : « le dernier endroit où l’on devrait avoir envie de vivre » « une ville admirable qu’il est déraisonnable d’habiter »</p>	

<p>« Ne choisissent d’y vivre que les inconscients, les insoucians, les ignorants, les conquistadores et les désespérés »</p> <p>« l’habitant de Mexico est un survivant »</p>	
<p>Thème de la ville futuriste :</p> <p>« Mexico invente la planète du futur »</p>	

La ville de Mexico rassemble autour d’elle un plus grand nombre de termes négatifs et alarmistes que la ville du Caire, qui n’échappe pourtant pas à son état de métropole du tiers-monde. Certaines phrases rapportées par les journalistes de Géo (1986) sont même parfois plus qu’alarmistes en ce qui concerne Mexico et tendent vers des visions apocalyptiques de la ville : « Si nous ne nous ressaisissons pas pour arrêter la destruction de la ville, les gens se jeteront les uns sur les autres et finiront pas s’entre dévorer », citation du peintre Feliciano Bejar, ou encore « La massification des villes dans les pays en voie de développement est l’une des plus grandes tragédies du XX^e siècle. Ce qui nous arrive à Mexico tend à devenir une tragédie quasi cosmique », citation de l’écrivain Fernando Benitez. (Géo, 1986).

Le discours des journalistes est quant à lui plus mesuré, même si, comme on le voit dans le tableau ci-dessus, la ville apparaît dans un premier temps comme une grande métropole anarchique où l’urbain n’est pas contrôlé et où les populations sont entassées. Certains thèmes sont plus spécifiques à Mexico comme celui de la pollution et de la ville dangereuse. Ces images stéréotypées, mais également en partie fondées sur une réalité tangible, de la ville du Caire ou de Mexico reviennent dans la plupart des articles de la presse de voyage. Elles ne sont, en outre, pas véritablement spécifiques de la presse de découverte française puisque nous avons vu que la presse nationale traite, en grande partie, les deux villes sous le même angle. La littérature participe elle aussi à l’élaboration de ce discours dominant.

Figure 3-3 : Titre d'un article sur Mexico, L'Express, déc. 1998.



Le premier constat est que nous retrouvons des filiations et des résonances entre les discours produits. La spécificité de la presse de voyage est donc à chercher à travers d'autres thématiques.

Les villes des pays en développement sont présentées, à un public français, comme des lieux de l'ailleurs. Le dépaysement de lieux, qui se doivent de demeurer lointains, la mesure de l'écart entre nous et les autres, entraînent des représentations spécifiques où se mêlent la fascination et la répulsion. Les cas du Caire et de Mexico, en tant qu'archétypes de la ville arabe et de la « mégalopole » sud-américaine, permettent de brosser les grands traits de ce regard extérieur qui ne s'affirme que dans l'altérité.

L'ailleurs peut être dévalorisé, à travers les images de « monstruopoles », de chaos urbain, de pollution et de dangerosité de la ville. Le message implicite est qu'il est impossible de vivre dans une ville pareille et, ouf, nous n'y vivons pas !

Cet angle d'approche est extrêmement courant pour la ville de Mexico où il est rappelé qu'un séjour même court peut être dangereux pour votre santé (« Passer 24 h à Mexico équivaut à fumer deux paquets de cigarettes »...).

L'ailleurs, loin d'être perpétuellement dévalorisé, peut également être valorisé à travers d'autres images qui sous-tendent toutes cette idée d'authenticité de la ville. Le processus arrive en seconde position et s'articule autour d'une opposition à la ville moderne décriée auparavant : malgré la modernité, malgré la pollution, malgré la saleté des rues, le bruit et la surpopulation, la ville héberge encore quelques îlots préservés où la vie y est authentique et où elle reste agréable.

Tableau 3-4 : Vocabulaire de la presse de voyage et ses aspects positifs et patrimoniaux : (sources *Géo (Ibid.)* et *Le Point*, décembre 2000).

Mexico	Le Caire
<p>La ville mythique du passé :</p> <p>« Tenochtitlan, fabuleuse cité lacustre »</p> <p>« ville merveilleuse, Tenochtitlan »</p> <p>« autrefois ville sacrée - dans un paysage qui n'a rien perdu de sa force et de son mystère »</p> <p>« secret des origines mythiques »</p> <p>(les marchands ambulants sont comparés aux tianguis aztèques)</p>	<p>Le Caire, cité orientale idéale :</p> <p>« Les merveilles du vieux Caire »</p> <p>« cité d'orient »</p> <p>« la ville des mille minarets »</p> <p>« le Caire frémit alors de mille et une splendeurs »</p>
<p>Mexico préservé : Coyoacan, San Angel, Xochimilco et Condesa...</p> <p>« charme des anciens villages »</p> <p>« rues pavées »</p> <p>« places ombragées »</p> <p>« murs d'adobe »</p> <p>« charme colonial »</p> <p>« belles demeures blanches et ocre, vieilles de 2 ou 3 siècles »</p> <p>« lieu romantique »</p> <p>« Xochimilco au passé de Venise »</p>	<p>Le Caire ignoré :</p> <p>« Caire ignoré, banni des circuits touristiques »</p> <p>« coeur inconnu, palpitant jour et nuit »</p> <p>« havre des mosquées de la ville ancienne où l'on échappe au bruit »</p> <p>« multitude et diversité des quartiers »</p>

<p>précolombienne »</p> <p>« quartier de la Condesa, îlot de tranquillité dans le chaos urbain »</p>	
<p>Authenticité (en opposition à la ville):</p> <p>« marché de la Merced, endroit le plus heureux, une sorte de rêve »</p> <p>« odeurs du terroir...ça sent les champs »</p>	<p>Le Caire, conservatoire de l'authenticité :</p> <p>« secteurs préservés »</p> <p>« quartiers arabes du Moyen Age »</p> <p>« l'illustre Caire, le vrai Caire est d'abord celui des Fatimides et des Mamelouks »</p> <p>« l'âge d'or du Caire »</p> <p>« succession de strates où s'entasse l'histoire »</p>
<p>Mexico, pour ou contre la modernité ? :</p> <p>« La modernité ne fait que frôler, sans y pénétrer, les véritables couches du passé, un passé de traditions vivantes, de légendes et d'histoires » (<i>Géo</i>)</p> <p>« vestiges de la cité idéale...le Mexico de l'aube des années 50 : une métropole moderne et calme, industrielle, édifiant son bonheur » (<i>L'Express</i>)</p>	
<p>Mexico de Carlos Fuentes :</p> <p>Article signé de Carlos Fuentes dans <i>Géo</i> n° 156, (fév. 1992) sur la société mexicaine « Tortilla, pain quotidien des Mexicains » où il évoque des restaurants du centre historique.</p>	<p>Le Caire de Mahfouz :</p> <p>« Le Caire antédiluvien aux venelles secrètes est hanté par la figure paternelle de Naguib Mahfouz »</p> <p>« café fichawi »</p> <p>« gargotes populaires »</p> <p>« impasses obscures »</p> <p>« marchés »</p> <p>« cours mystérieuses »</p> <p>« lacs de venelles »</p>
<p>Le Zocalo, coeur de la cité :</p> <p>« le point zéro de la géographie du Mexique, le point de départ de son histoire</p>	

contemporaine » « La continuité entre le passé aztèque et la Révolution naît de l'unicité du lieu (cri de l'Indépendance, palais de Moctézuma) »	
	Le modèle de l'urbain : « ville-monde qui meurt et qui renaît » « la ville mère du monde » « vraie ville vivante, habitée, irriguée par le flux incessant des millions d'êtres qui se sont appropriés les rues »
Le thème de la diversité : « miroir bariolé et chatoyant de tout un pays » « prestige des beaux quartiers » « mosaïque »	
Regards émerveillés sur la ville : « frisson émerveillé vue d'avion »	

L'une et l'autre villes se rejoignent dans la stigmatisation de la modernité : la modernité qui abîme, qui pollue, qui désagrège les liens ancestraux... Dans les deux cas, la valorisation de la ville n'est donc perçue qu'à travers une urbanité presque disparue et qui est jugée comme authentique.

Michel Lussault nous parle, pour la ville arabe de « conservatoire au bord de l'épuisement » (Michel Lussault, 1999). Les quelques quartiers anciens de la ville arabe apparaissent dans ces articles comme les réceptacles des traditions prémodernes, d'une sagesse « orientale », de rythmes de vie qui tendent à disparaître. Le Caire est à plusieurs reprises comparée, de manière implicite, à la ville des *Mille et Une Nuits* (« ville des mille minarets »...). Toute la magie de l'Orient revient en mémoire (odeurs, lumières, bruits, merveilles...) à la manière de la vieille et classique tradition occidentale des Orientalistes. Ce substrat idéologique agit alors comme un prisme à travers lequel il convient de lire la ville ancienne. Les auteurs du XIX^e siècle, avec Pierre Loti et Chateaubriand en tête, sont appelés comme témoins et alimentent l'idée de la permanence du dépérissement de l'authenticité. Cette citation de Pierre Loti pourrait être reprise

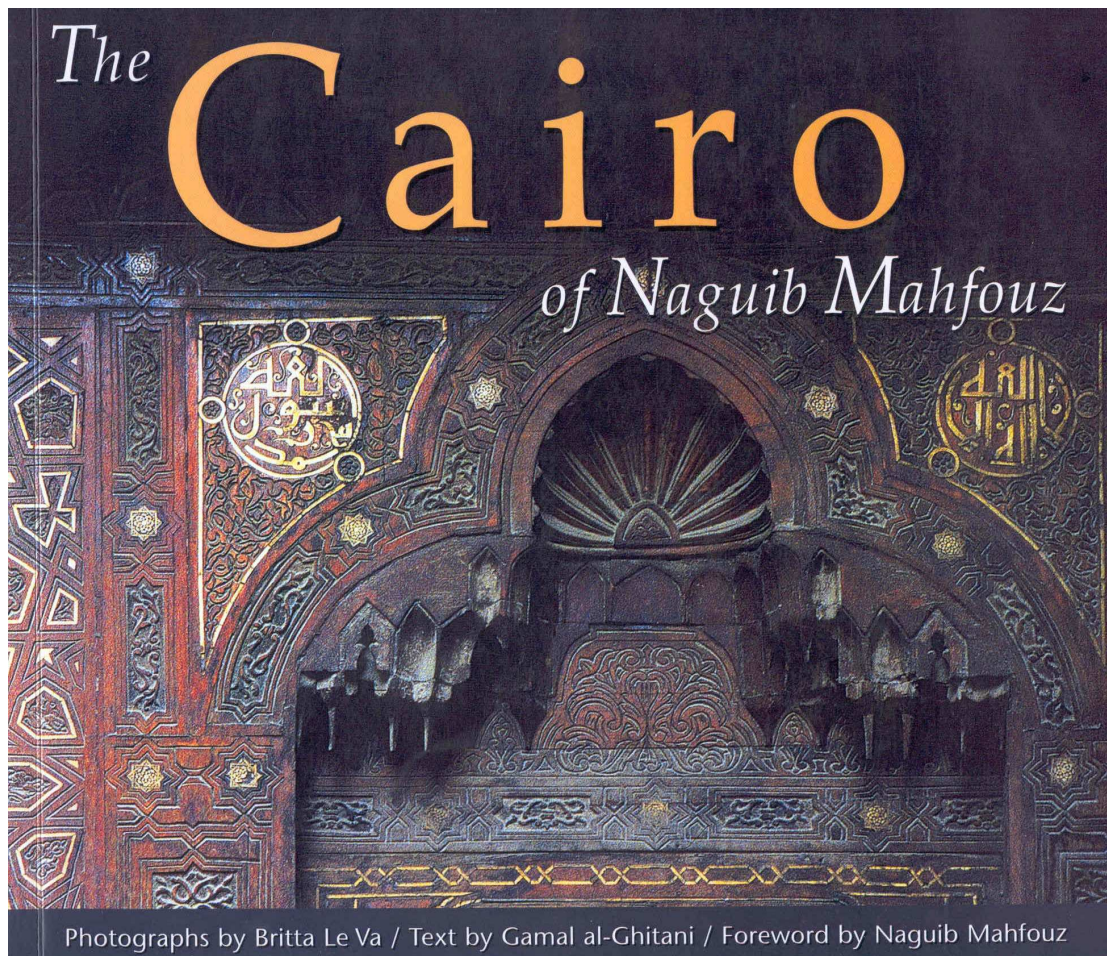
telle quelle dans les articles d'aujourd'hui : « Si l'on regarde bien, quel délabrement, quel amas de ruines dans cette ville encore un peu féérique, battue ce soir par les rafales d'hiver. Les dômes, les saints tombeaux, les minarets, les terrasses, tout est croulant, tout va mourir » (Pierre Loti, *La mort de Philae*, (1907), Puisseaux, éd. Prades, 1990, p. 25).

Les quartiers de la vieille ville du Caire sont perçus comme des « quartiers préservés » malgré les attaques de la modernité, des quartiers « du Moyen Age » qui persistent à vivre hors du temps. Le label le plus utilisé est celui des Fatimides, dynastie fondatrice d'al-Qahira, alors que rappelons le, il ne reste presque plus aucun vestige de cette époque, exceptées les trois portes monumentales situées au nord et au centre de la vieille ville et quelques mosquées, al-Hâkim et al-Aqmar étant les plus importantes, même si elles ont été en partie reconstruites.

Le Caire chargé d'histoire est considéré comme « le vrai Caire » en opposition sans doute au Caire moderne qui aurait alors perdu son « âme ». Parce qu'il est « préservé », ce « vrai Caire » est presque toujours à l'écart des circuits touristiques qui, comme la modernité, sont responsables de la détérioration de la ville traditionnelle et de la perte de son authenticité. Le touriste, se trouve alors dans une position bien délicate. D'un côté c'est à lui qu'est destinée la révélation de l'existence de ces quartiers ignorés et préservés et de l'autre on le met en garde sur les dégâts qu'il pourrait commettre s'il y venait. Le lecteur est comme individualisé par rapport à la masse des touristes. Il n'est plus celui qui suit le groupe organisé lors de la visite éclair des quartiers de la vieille ville du Caire, il redevient le voyageur (« le touriste éclairé »), dégagé de toutes les images péjoratives et méprisées du touriste... et il sort flatté de cette lecture...

Le deuxième héritage qui permet de construire ce discours valorisé sur la ville du Caire est celui de la littérature et en particulier celle de Naguib Mahfouz. Bien plus que le quartier de Gamâliyya, théâtre des romans de Mahfouz, l'aura littéraire du vieux quartier s'étend à l'ensemble de la vieille ville et même au-delà (figure 3-4). Anna Madœuf souligne qu'il existe désormais « un univers mahfouzien - revendiqué d'une part et reconnu d'autre part - qui est sans doute le seul que l'on puisse considérer comme référence relativement commune et partagée entre touristes - de toutes origines - et habitants » (Madœuf, 1996, p. 67).

Figure 3-4 : Couverture d'un livre consacré au Caire de Naguib Mahfouz (photos de Britta la Va et texte de Gamal Ghitani, AUC, 1999)



La presse de découverte reprend les images de la ville ancienne des romans de Mahfouz (impasses mystérieuses, le café fichawi, les gargotes populaires...) et les élève au rang de symboles de cette urbanité cairote construite autour du petit peuple du Caire. Le caractère patrimonial de la vieille ville du Caire ne se réduit plus à ses monuments, ses mosquées et son labyrinthe de ruelles si caractéristiques et si pittoresques pour les visiteurs, il est également dans la vie qui anime les rues, dans les échoppes des vendeurs, dans les personnes (ou les « personnages » de roman) que l'on croit reconnaître. Le caractère éphémère et presque résiduel de cet équilibre entre la vieille ville et la population est également rappelé à travers un discours nostalgique. Michel Lussault qualifie cette attitude de « discours de la déploration et du désenchantement » (Lussault, 1999) où l'on déplore la perte - annoncée - d'une urbanité harmonieuse entre l'homme et son milieu.

La ville du Caire n'est donc exclusivement valorisée dans la presse magazine de découverte qu'à travers ses vieux quartiers. L'espace est requalifié par les regards extérieurs et presque « inventé » grâce à la réminiscence de légendes (littéraires) où le temps apparaît comme suspendu et où les quartiers apparaissent en sursis face aux attaques de la modernité. L'objectif n'est pas tant de comprendre ces espaces, d'y apporter une dimension critique, mais plutôt de renvoyer le lecteur à sa propre nostalgie : nostalgie de la perte de la ville traditionnelle (qui nous renvoie à notre propre civilisation) et nostalgie devant la disparition de l'ailleurs, rêvé selon le schéma orientaliste.

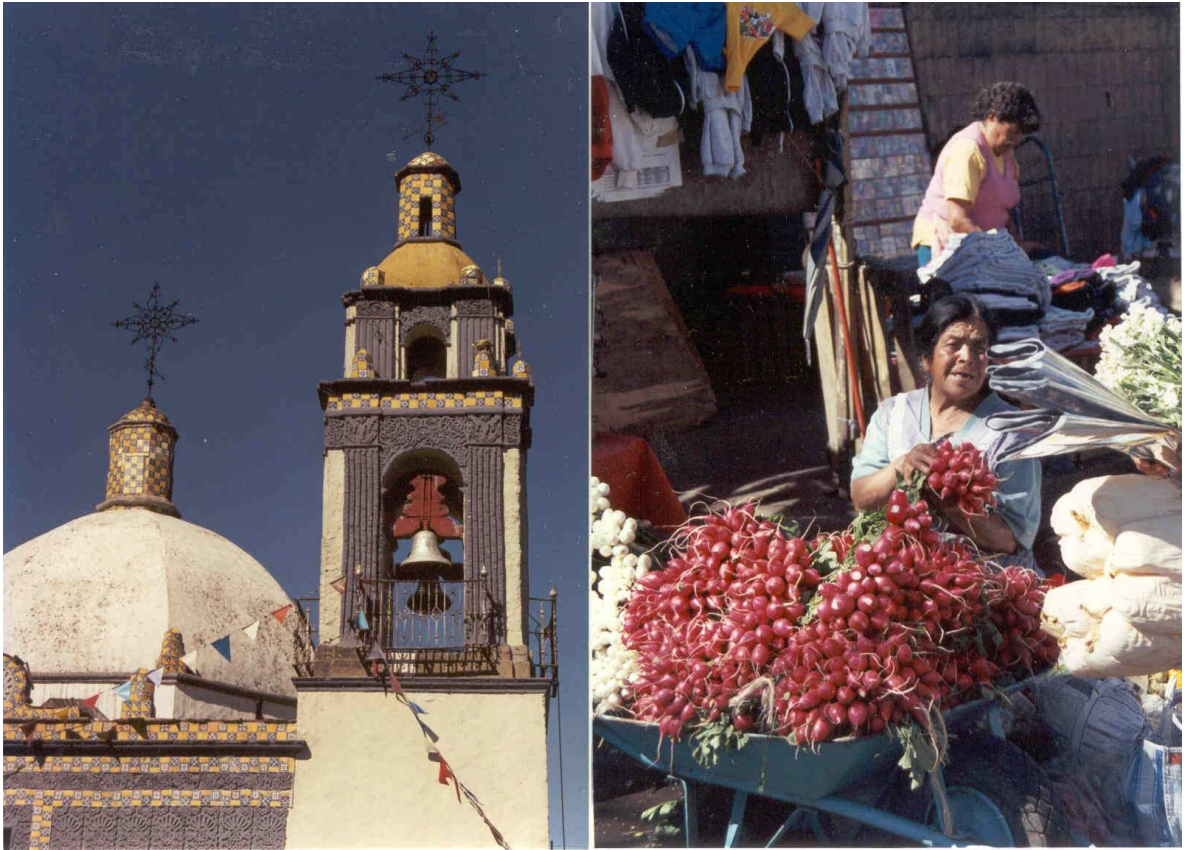
A Mexico, la volonté de valorisation de la ville semble contrariée par l'omniprésence des qualificatifs négatifs et catastrophiques. Le centre historique n'est pas l'espace de référence comme c'est le cas pour la vieille ville du Caire. L'espace de l'authenticité, l'espace préservé se situe dans les quartiers sud de la métropole, dans les villages de Coyoacan, San Angel et Xochimilco. Leur localisation éloignée du cœur de la cité les a mieux préservés des assauts de la modernité et de la croissance urbaine. Aujourd'hui intégrés à la métropole, et desservis par le métro et les lignes de bus, les villages du sud de Mexico présentent un charme réel et sont le lieu de promenade et de flânerie d'un grand nombre d'habitants de Mexico.

Leurs passés, à la fois préhispanique - dont les *chinampas* de Xochimilco (Photo 3-15 ci-contre) sont le meilleur exemple - et colonial (Cortes avait établi sa demeure à Coyoacan) valorisent ces espaces aujourd'hui qualifiés de seuls lieux harmonieux dans la ville chaotique. Les jardins flottants de Xochimilco ont par ailleurs été classés sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en même temps que le centre historique.



La lisibilité du patrimoine y est plus forte et l'authenticité des lieux paraît plus frappante comme en atteste les descriptions : « charme colonial, rues pavées, belles demeures... » (Photos suivantes)

Photos 3-16 / 3-17 : Paysage et ambiance à Xochimilco : église coloniale et marché aux légumes, ES, 1998.



Les sentiments à l'égard du centre historique sont plus mitigés et ce ne sont pas les monuments, les palais coloniaux qui sont mis en avant mais bien le symbole qu'ils représentent en tant que « point zéro de la géographie de la ville ». Le Zocalo attire les visiteurs comme un point de mire, un passage obligé pour la connaissance de la ville. Sur cette place, grâce à notre imagination, nous sommes invités à faire le lien entre le passé aztèque et le passé colonial, entre les temps troublés de l'Indépendance et la situation actuelle. Le lieu agit comme un vecteur transcendant le temps et comme la clé nécessaire à la compréhension du Mexique et des Mexicains. La présence du Templo Mayor à l'est de la Cathédrale rappelle à tous les regards extérieurs le passé « mythique » et « sacré » de la « fabuleuse cité de Tenochtitlan ». Les évocations de ce passé précortézien sont toujours

auréolées de mystère (mystère des origines, mystère de la culture aztèque et du rituel de la mort, des sacrifices humains...) augmentant la fascination des lecteurs. D'après les articles de la presse de voyage, de ce passé tumultueux et fondateur sont nées nombre de légendes et de traditions encore vivantes aujourd'hui ; quelles soient pour le moins usurpées (comme les danseurs emplumés du Zocalo) ou bien réelles, comme en atteste le nombre de petits vendeurs (dans la rue ou dans les marchés traditionnels) héritiers directs des *tianguis* des époques préhispaniques et coloniales (photo 3-18). Le marché de la Merced est parmi tous les espaces cités le lieu de l'authenticité. Présenté comme une enclave de ruralité au milieu de l'urbanisation, le marché de la Merced baigne dans les odeurs des produits du terroir et tout semble rappeler un état pré-urbain hors d'atteinte des attaques de la modernité. Les habitants de Mexico ne retrouvent grâce, aux yeux de l'auteur, que s'ils perdent leur statut de citoyens.

Photo 3-18 : La rue Moneda et ses vendeurs ambulants, ES, 1998.



A Mexico, le rapport authenticité/modernité reste donc assez peu clair dans les articles de la presse de découverte française. Pour certains auteurs, la modernité « ne fait que frôler Mexico », alors même que toute la description antérieure nous convainc du contraire ! La ville (ou l'âme de la ville) resterait donc « préservée »

à travers la permanence de rituels et de traditions que l'on fait remonter fort loin. Dans d'autres articles, la modernité a atteint l'ensemble de la ville et la corrompt de façon quasi uniforme exceptés quelques rares îlots, symboles de l'authenticité (La Merced, les villages du sud de Mexico, quelques quartiers du XIX^e siècle comme la *colonia* Condesa). Ces îlots d'authenticité correspondent à des états antérieurs mal définis qui vont du passé préhispanique, à la période assez récente des années 1950, où la ville est décrite comme calme, industrielle et moderne. Quel que soit le temps retenu, le processus reste le même et tend à montrer la chute, la perte d'une urbanité harmonieuse, où l'homme était en plein équilibre avec son milieu (naturel dans le cas de la lagune préhispanique ou urbain).

Le processus, même s'il est plus difficile à déceler à Mexico, est donc identique à celui de la ville du Caire. La valorisation de la ville s'élabore tout d'abord en réaction contre la ville immense, la cité du chaos surpeuplée et dégoûtante. Elle s'appuie ensuite sur un imaginaire occidental qui idéalise les temps passés en en gommant toute imperfection. Les périodes de fastes, comme le règne des Fatimides ou des Mamelouks pour l'Égypte, celui des Aztèques pour le Mexique sont présentées comme les temps d'une urbanité cohérente et équilibrée. La métropole d'aujourd'hui cherche à déceler les vestiges de cette authenticité perdue, qu'elle retrouve en partie altérée mais toujours présente dans certains quartiers.

b) Le décor dominant et la ville comme décor

La conséquence logique de ces discours construits pour et par les regards extérieurs est à chercher dans les pratiques touristiques des deux villes. Bien que la mode soit à un changement dans les motivations des visites des grandes métropoles du monde (visite des *favelas* de Rio), la majorité des touristes va visiter les grands monuments, les lieux et les quartiers les plus connus et les plus célèbres musées de chaque ville. L'esthétisme, la connaissance, la curiosité et le divertissement sont donc les principales motivations des visiteurs au Caire comme à Mexico. Dans les guides touristiques¹²⁴, qui reproduisent en grande partie le

¹²⁴ Etudes des guides : Lonely Planet, Guides du Routard, Nelles Guides, Gallimard pour les deux villes.

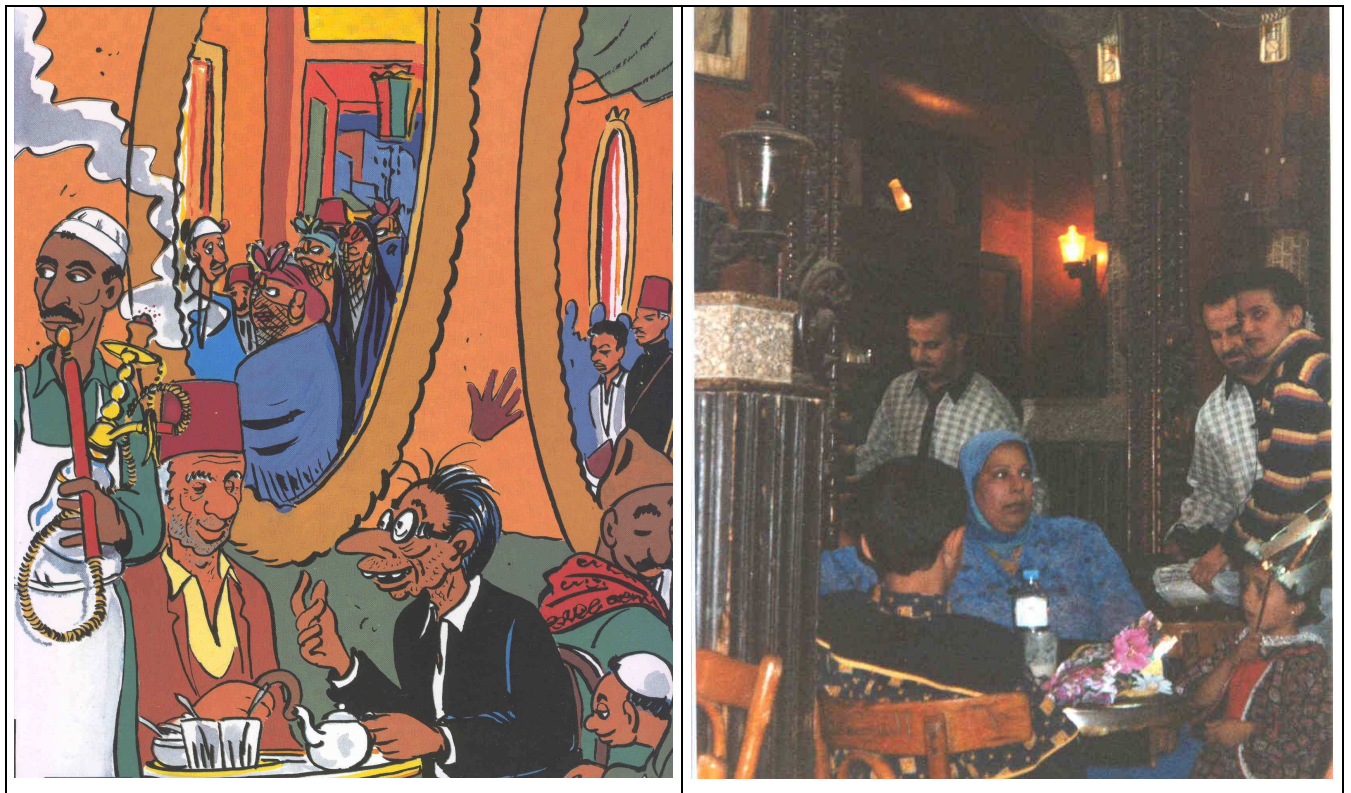
discours de la presse de découverte, une grande part du temps dédié à la visite des deux villes est consacrée aux centres historiques. A travers des itinéraires conseillés, le visiteur se doit de voir un certain nombre de monuments et de hauts lieux. Son regard est conditionné par ses lectures sur la ville, et il cherche alors à faire correspondre la réalité à l'idée qu'il s'en fait. Le temps lui manque pour se créer sa propre opinion sur la ville et surtout sur ses habitants : le touriste est un visiteur pressé qui préfère les monuments aux êtres humains a écrit T. Todorov. La raison de cette préférence peut également être trouvée dans la facilité que cela procure. « L'absence de rencontre avec des sujets différents est beaucoup plus reposante, puisqu'elle ne remet jamais en question notre identité ; il est moins dangereux de voir des chameaux que des hommes ». (Todorov, 1989, p. 378). Le touriste se nourrit du discours des autres et s'accapare leurs visions de la ville. Même s'il est lui même à l'origine de ce discours produit pour lui, il préfère, quand il visite les lieux, être un acteur contemplatif. Il privilégie l'image au langage et l'appareil photo devient son instrument emblématique, celui qui lui permettra d'objectiver et d'éterniser sa collection de monuments (*Ibid.*).

Le décor de la vieille ville du Caire se réduit, pour le touriste des voyages organisés, à peu de chose : le grand souk du Khan el-Khalili avec ses boutiques et ses cafés situés autour de la mosquée al-Husayn, l'université d'Al-Azhar et quelques monuments situés non loin, comme par exemple le complexe al-Ghûrî où se produisent deux fois par semaine une troupe de danseurs et de musiciens soufis, les derviches tourneurs. Ce premier pôle d'attraction se couple de la visite de la Citadelle, à l'extrémité sud de la vieille ville, et du Vieux Caire copte situé le long du Nil encore plus au sud. La première visites des touristes restant néanmoins les pyramides de Gîza et le musée égyptien présentant des collections impressionnantes de l'époque pharaonique. Dans le cœur de ce que l'on a qualifié de « ville fatimide », les touristes, même s'ils voyagent de manière individuelle, ne s'avancent que peu en dehors des sentiers balisés. Au nord par exemple, les limites de l'avancée des plus téméraires se situent aux grandes portes fatimides de Bab al-Nasr et Bab al-Fûtûh. Ils s'aventurent quelque fois dans les quartiers situés juste derrières et, guides à la main et le plus souvent avec l'aide des habitants

habituels, ils ont pour objectif de découvrir la maison des souffleurs de verre qui réalisent de petits chefs-d'œuvre avec des vieilles bouteilles de coca, au fond d'une petite maison située à la limite du grand cimetière.

Le périmètre de fréquentation des touristes dans la vieille ville du Caire est relativement réduit à quelques monuments, quelques rues devenues de « belles ballades architecturales » et surtout au grand marché du Khan el-Khalili. Dans ce dernier, le café des miroirs, le Fichouï, est devenu célèbre grâce aux romans de Naguib Mahfouz et d'Albert Cossery et à la fréquentation du café par les artistes eux-mêmes. « Ouvert 24 h sur 24 depuis 200 ans ; très pittoresque avec ses glaces gigantesques, atmosphère unique » (Lonely Planet, Routard).(figures et photos suivantes).

Figure 3-5 : La café Fichouï vu par Golo (1991) / Photo 3-19 : le Fichouï aujourd'hui, ES, 1998.

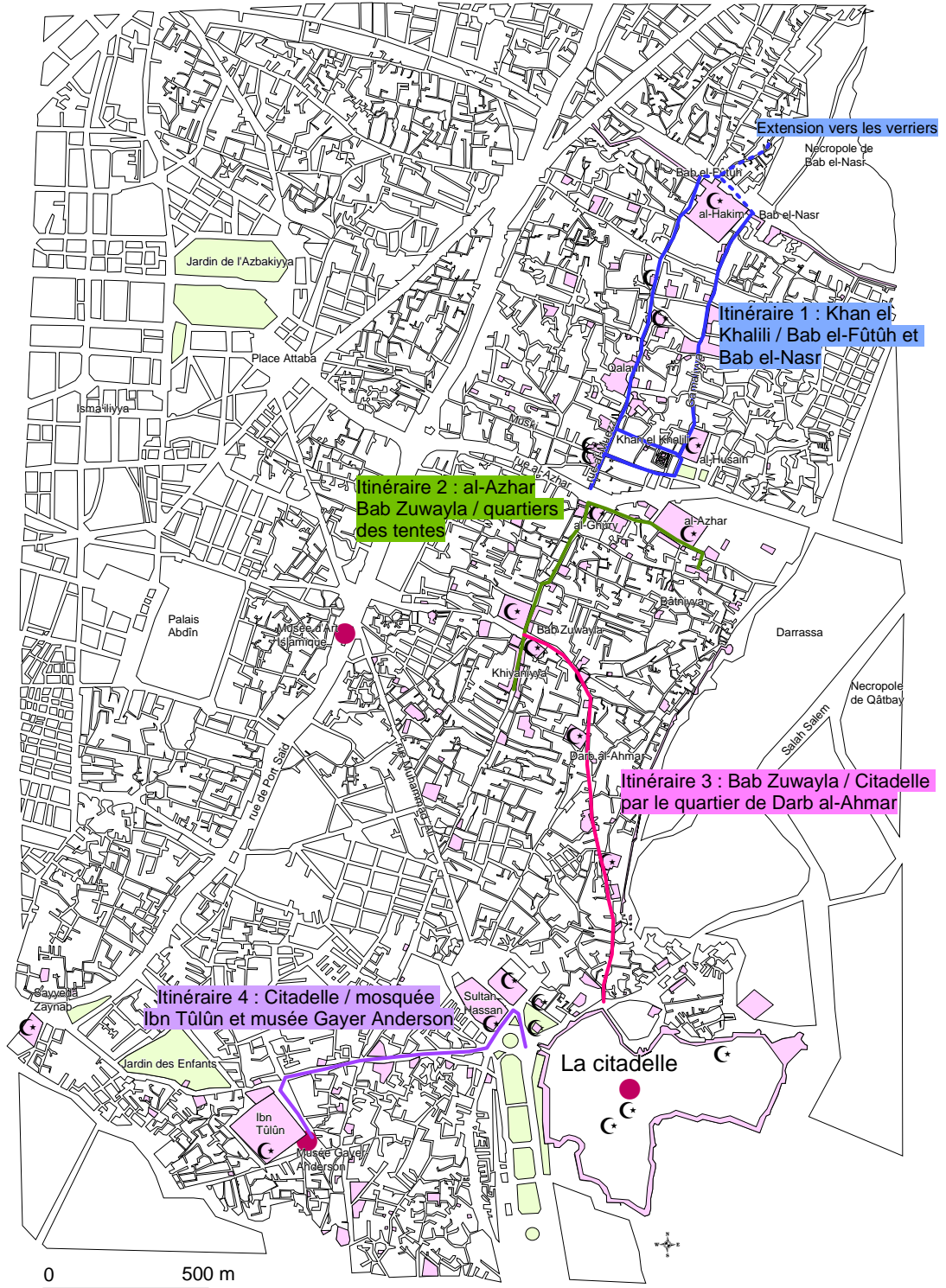


Tout le pittoresque recherché par les touristes semble se résumer dans l'ambiance de ce si célèbre café. Devenu un emblème du « Caire islamique » et de son style de vie, le café Fichouï s'exporte même en dehors de la vieille ville.

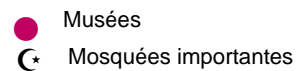
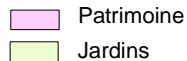
Carte 3-5 :

Itinéraires touristiques dans la vieille ville du Caire

(Sources : Lonely Planet, Guide du Routard)



Légende : Itinéraires de promenade
proposés par les guides touristiques :



Anna Madœuf a souligné, dans son travail de recherche, que les grands hôtels égyptiens, pendant la période du Ramadan, aménageaient des espaces qui reproduisaient de façon typique les plus célèbres cafés de la vieille ville du Caire. La vieille tradition de venir, à la nuit tombée, dans la vieille ville du Caire pendant le Ramadan est encore pratiquée par un certain nombre de cairotes qui habitent d'autres quartiers de la ville. Pourtant, pour les plus aisés, et pour les touristes, les ambiances de la vieille ville, son décor typique et pittoresque sont déplacées vers des lieux plus fréquentables. Ces « simulacres » permettent de « faire venir la ville à soi » (Madœuf, 1997). Les décors de la vieille ville qui se trouvent dans les grands hôtels sont souvent baptisés du nom des romans de Naguib Mahfouz : « *Impasse des deux palais, le palais du désir...* ». Ils mettent en scène les impasses imaginées de la vieille ville dans une ambiance qui se veut populaire : on y fume la *chicha*, on peut y déguster des mets de Ramadan et de la cuisine populaire, les serveurs sont « déguisés » comme au début du siècle avec des tarbouches (dessin de Golo, 3-5), les lampes colorées en fer blanc (*fanous*) et les tentures de mariage agrémentent le décor pour plus de réalisme.

Le symbolisme de la vieille ville tel qu'il est perçu par les regards extérieurs est ici instrumentalisé pour que d'autres populations puissent s'appropriier les lieux en toute « sécurité » et sans subir les désagréments de « la vraie ville ». La mise en scène des vieux quartiers est une spécificité de la ville du Caire que l'on ne retrouve pas à Mexico. Le pittoresque à Mexico est beaucoup moins frappant pour les visiteurs et la distance par rapport à l'autre, à l'ailleurs reste plus profonde dans la ville « arabe ». Le seul élément véritablement pittoresque pour les touristes dans le centre historique de Mexico, serait sans doute les mariachis.

Figure 3-6 : Extrait d'une carte touristique du centre historique de Mexico. La place Garibaldi est présentée avec ses mariachis mais aussi avec ses théâtres « sexy ».

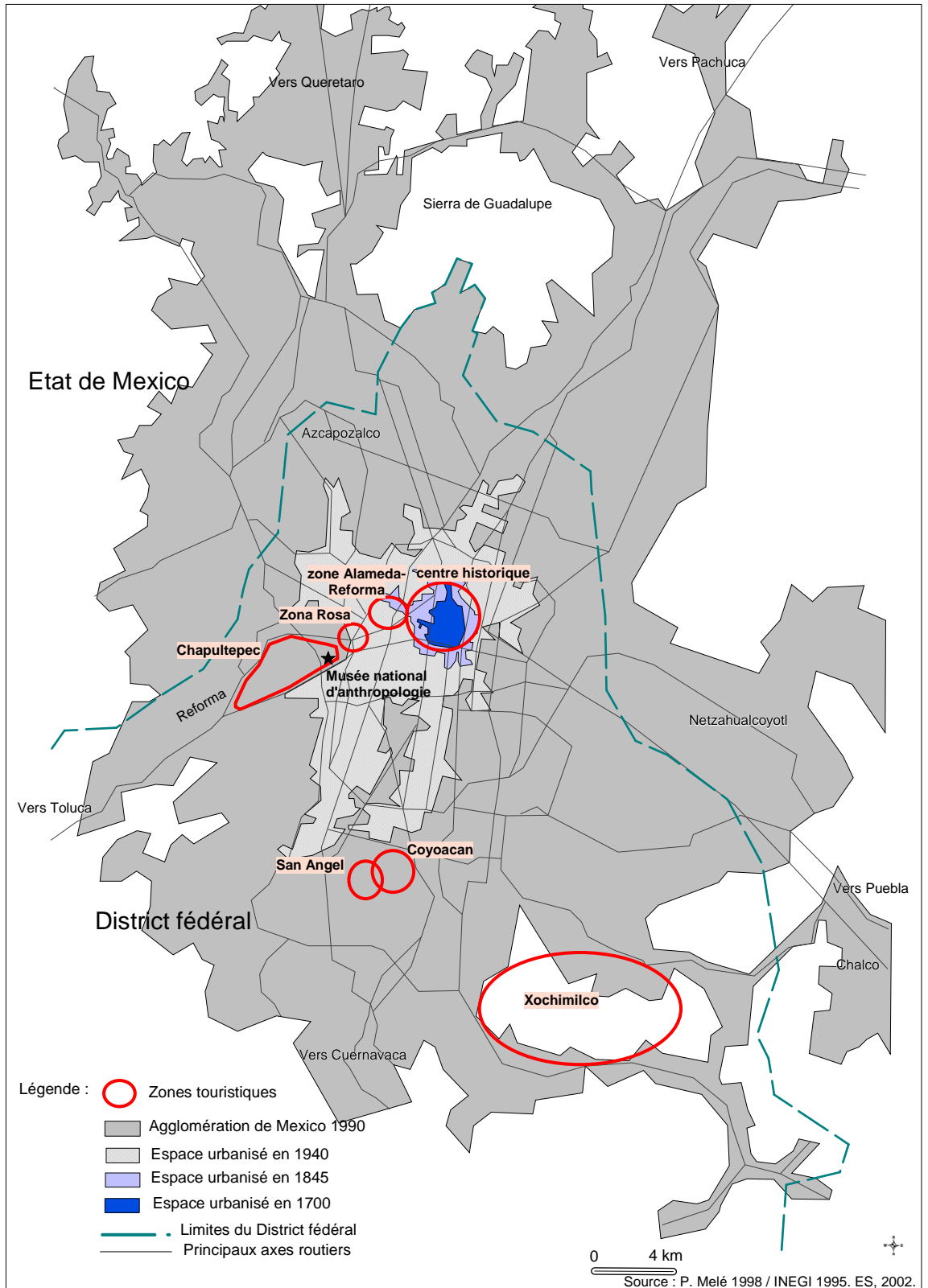


Ces musiciens et chanteurs populaires, portant des pantalons noirs serrés et pailletés et des chapeaux à larges bords, ont en effet pour habitude de se regrouper sur la place Garibaldi au nord-ouest du centre historique pour attendre les clients souhaitant donner la sérénade dans une fête ou sous les fenêtres d'une belle. Les mariachis sont des figures légendaires de la culture mexicaine mais, même s'ils se regroupent dans le centre historique, ils ne le représentent pas véritablement.

Le passage moyen des touristes étrangers dans la vieille ville du Caire est de trois à cinq jours (Guides du routard, 2002) alors que pour la ville de Mexico ce temps se réduit à deux jours en moyenne. Le nombre de monuments et de lieux à visiter est donc nécessairement plus réduit. Sont cités comme sites remarquables par Lonely Planet (2002) le centre historique de Mexico, la zone de l'Alameda, la Zona Rosa le long du Paseo de la Reforma, le parc et le château de Chapultepec, ainsi que les villages coloniaux du sud de l'agglomération : Coyoacan, San Angel et Xochimilco. Tout comme au Caire, le grand musée - Musée National d'Anthropologie - présentant les civilisations pré-colombiennes, arrive en tête des visites proposées aux touristes (carte 3-6). Les itinéraires proposés par les guides dans le centre historique de Mexico se concentrent pour la plupart autour du Zocalo et en direction du Parc de l'Alameda. Qualifiés de « petites promenades coloniales » (Guide du Routard), ces visites permettent de voir les édifices les plus symboliques de la ville et du Mexique concentrés autour de la Grand Place et de s'engager progressivement vers l'est et vers l'ouest dans les quartiers moins touristiques. Des guides mexicains plus détaillés présentent pourtant des itinéraires plus spécifiques, qui sont une base certaine pour la découverte du centre. Pour l'instant, les guides étrangers ne détaillent pas autant ces itinéraires mais il est probable qu'avec le processus de reconquête et de mise en valeur du centre historique, les guides incorporeront bientôt ce type de promenades dans leurs pages consacrées à la visite de Mexico. Les parutions récentes de deux guides Lonely Planet en anglais (collection *City Guide : Mexico (2000) Cairo (2002)*) consacrés entièrement aux villes de Mexico et du Caire tend à confirmer cette tendance à l'engouement des touristes pour la visite plus approfondie et plus longue des deux métropoles. L'existence récente également d'un site internet consacré entièrement au centre historique (<http://centrohistorico.com>) permet aux visiteurs de repérer les lieux remarquables du centre et de se créer leurs propres

Carte 3-6 :

Zones touristiques dans l'agglomération de Mexico

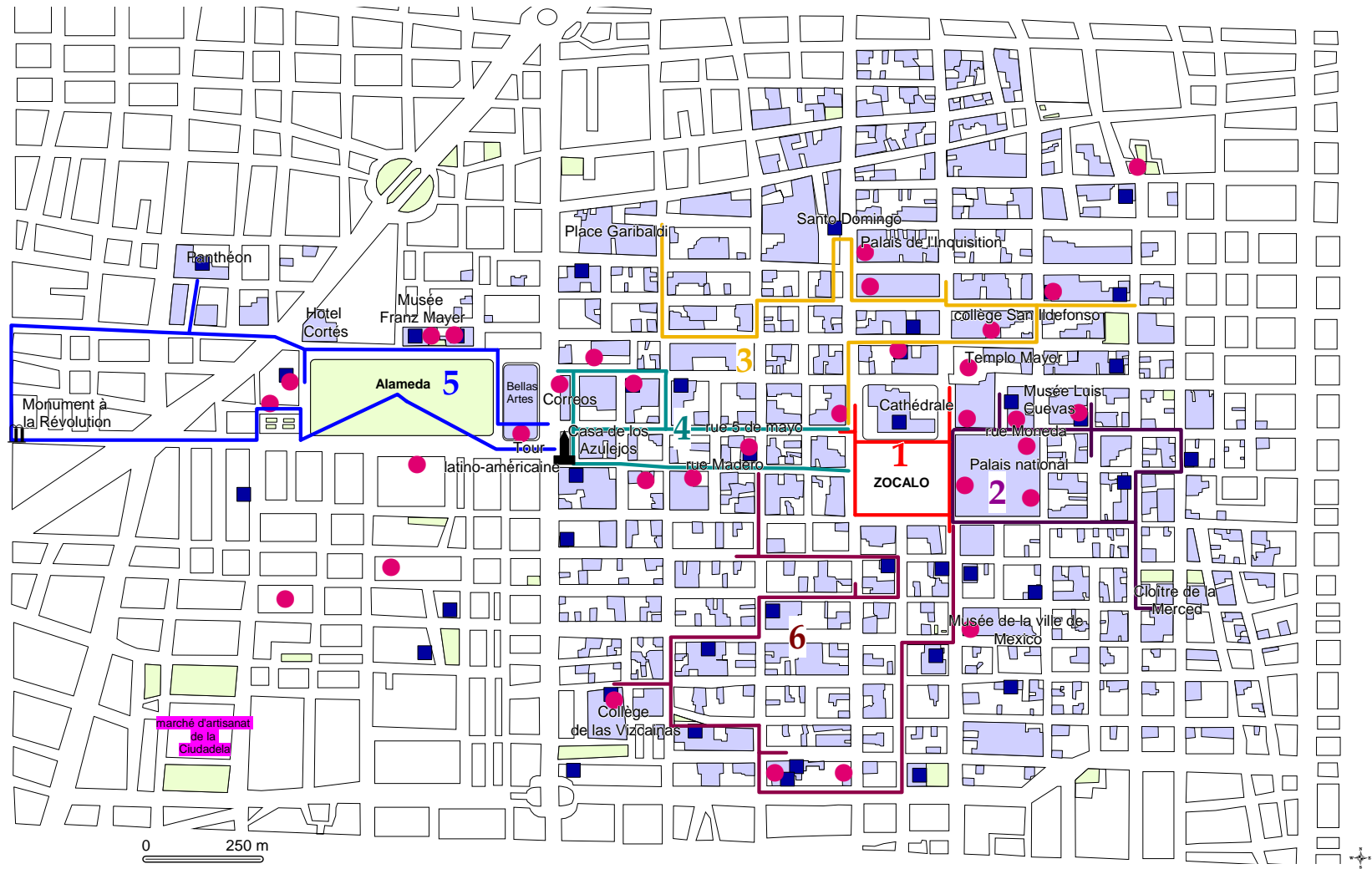


itinéraires de découverte. Nous avons choisi de présenter ici les circuits de promenade proposés dans un guide mexicain (*La ciudad de Mexico, Centro Historico*, Mexico, 1997) pour leur clarté et leur représentativité dans la production récente d'itinéraires touristiques à Mexico (carte 3-7). Ce guide, accessible aux touristes dans les librairies mexicaines, est agrémenté de nombreuses photographies qui le rendent véritablement attractif. Les promenades dans le centre historique sont classées en six thèmes :

- **1 : Le Zocalo : synthèse du pays** : les édifices symboliques et les monuments les plus visités par les touristes.
- **2 : Harmonie néoclassique** : à l'est du Zocalo parcours s'aventurant dans une zone populaire et peu touristique jusqu'au cloître de la Merced.
- **3 : Festin baroque** : cet itinéraire au nord du Zocalo est jalonné par un grand nombre de monuments prestigieux parmi lesquels le Templo Mayor, le collège de San Ildefonso et la place de Santo Domingo. Cette promenade aboutie à la place Garibaldi, surtout intéressante la nuit pour les visiteurs.
- **4 : La rue Madero et le défilé élégant des grandes dames** : cette promenade classique reprend un itinéraire essentiel dans le centre historique puisqu'il permet « d'entrer » véritablement jusqu'au cœur du centre historique en venant des autres zones fréquentées par les touristes (*Zona Rosa, Reforma...*).
- **5 Le mélange des styles** : cet itinéraire à la limite ouest de la zone historique présente des édifices de nature fort différente. La tour latino-américaine, symbole de la modernité du centre et les très beaux édifices coloniaux transformés en musée au nord du jardin de l'Alameda.
- **6 : Le luxe colonial** : dernier itinéraire proposé par le guide, ce périple vers le sud du Zocalo n'est pas très fréquenté par les visiteurs. Les monuments proposés le long de ce parcours sont essentiellement des palais et des édifices de particuliers, « donnant par là un aperçu de ce que pouvait être la vie au temps de la Colonie »

Carte 3-7 :

Itinéraires touristiques dans le centre historique de Mexico



- Légende :
- Itinéraire 1 : Le Zocalo, synthèse du pays —
 - Itinéraire 2 : Harmonie néoclassique —
 - Itinéraire 3 : Festin baroque —
 - Itinéraire 4 : La rue Madero —
 - Itinéraire 5 : Mélange des styles —
 - Itinéraire 6 : Luxe colonial —
- Patrimoine
 - Jardin
 - Musées
 - Eglises

sources : La ciudad de Mexico, Centro Historico, 1997

Tout comme au Caire, les touristes étrangers de passage à Mexico ne font pas l'ensemble des itinéraires présentés ici. Les lieux touristiques sont dans les deux villes parfois fort éloignés les uns des autres et l'accessibilité y est parfois difficile faisant prendre au touriste tout la mesure du « gigantisme » de l'agglomération. Comparés aux sites lointains et touristiques tels que Xochimilco ou, dans une moindre mesure, le Caire copte, les itinéraires proposés dans les deux centres anciens sont rapprochés et ne nécessitent pas l'utilisation de transports en communs. Néanmoins, une partie minime des deux centres historiques est véritablement visitée par la masse des touristes. L'inscription de la visite de la vieille ville du Caire dans les pratiques touristiques est également fortement favorisée par la présence du grand souk du Khan el-Khalili. Le pendant de ce marché pour touristes dans le centre historique de Mexico n'existe pas véritablement et le centre d'artisanat de la *Ciudadela*, bâtiment anciennement utilisé comme manufacture de tabac, est excentré à environ 500 mètres au sud de l'Alameda et relativement peu intégré aux visites du centre historique de Mexico. Le quartier du Khan el-Khalili a également l'avantage, dans l'imaginaire des visiteurs, de représenter un symbole vivant de l'image de l'Orient. Cette caractéristique est largement exploitée dans les guides touristiques, par les voyageurs qui y emmènent les groupes organisés et également par l'ensemble de la presse de voyage. Le décor urbain, la présence d'échoppes et de vieilles pierres, le lacy des ruelles et l'étroitesse des passages, les cafés enfin, contribuent à émerveiller les touristes de passage.

L'étude des perceptions de la ville à travers les regards extérieurs nous montre une différence fondamentale entre le Caire et Mexico. La vieille ville du Caire est mieux identifiée par les touristes. Le tourisme y est également plus ancien et la ville correspond à des critères de l'ailleurs stables et facilement détectables pour les visiteurs novices ou éclairés. Grâce à la littérature ou à la presse de voyage, l'espace leur apparaît en même temps plus exotique et plus proche, pittoresque et en même temps familier. La vieille ville est le lieu où le visiteur peut à la fois acheter, visiter les monuments et les grands sanctuaires religieux et goûter à cette ambiance « orientale » si recherchée à travers la fréquentation des cafés. Imaginaire et réalité se confondent puisque le visiteur, de part les images qu'il

véhicule, réinterprète le présent et l'espace contemporain à la lumière d'un passé devenu pittoresque.

La qualification de l'espace historique de Mexico pour les visiteurs et pour la presse de voyage est beaucoup moins forte que dans la vieille ville du Caire. Alors que ce sont les villages du sud de la métropole qui remportent la palme de la ville coloniale charmante et agréable, le centre historique n'est pas qualifié de patrimonial au sens premier du terme, même s'il héberge un grand nombre de monuments historiques et de musées. Ce n'est pas non plus le lieu du pittoresque, ni celui des achats de souvenirs. Les lieux les plus lisibles pour les visiteurs étrangers se résument à quelques grands édifices (Palais de Bellas Artes, Tour latino-américaine, Cathédrale, Templo Mayor) et surtout à la place centrale du Zocalo qui frappe les esprits par sa monumentalité.

Plus que le décor patrimonial, se serait plutôt le décor monumental de cette centralité symbolique reconnue par tous qui caractérise le centre historique de Mexico à travers les regards extérieurs.

B) Le regard intérieur : le patrimoine vu par les populations

La force de cette image extérieure de la ville patrimoniale est qu'elle influence la perception d'autres acteurs de la ville, et notamment les acteurs institutionnels locaux. La fréquentation touristique et l'intérêt croissant pour les espaces historiques se révèlent, en effet, être une manne financière essentielle à la vitalité économique de ces espaces et nécessaire à la restauration des monuments. Poussée à l'extrême, la logique de l'attrait touristique des centres historiques conduirait à une muséification de ces espaces où les habitants n'auraient plus leur place. Considérer la ville comme un décor pour touristes tend à transformer les habitants en acteurs ou en figurants d'un espace urbain qui n'est pas le leur et qu'ils ne perçoivent pas de la même façon. La patrimonialisation de la ville serait alors perçue et vécue comme une agression par les populations. A cette réaction de défense s'opposent pourtant d'autres attitudes de la part des habitants, qui vont de l'indifférence à des positions plus conciliantes, où les conflits d'images ne dégèneraient pas forcément en conflits urbains.

L'étude des représentations du patrimoine par les populations doit néanmoins faire la distinction entre deux notions : les représentations de la ville historique en

tant qu'espace vécu et les représentations du patrimoine en tant que tel (patrimoine architectural, patrimoine vivant...), qui nécessite au préalable la compréhension ou la réinterprétation de la notion de patrimoine.

Une analyse fine de la perception des populations vivant dans les deux centres anciens doit par ailleurs être entreprise avec beaucoup de précautions. Le caractère nécessairement partiel et personnel d'une représentation conduit à une approche essentiellement qualitative. La réalité complexe des lieux et de leurs images, dans un espace chargé d'histoire et véritablement hétérogène, est appréhendée d'une certaine façon en fonction de chaque individu. Les études menées par les chercheurs¹²⁵ sur les représentations et les images mentales font apparaître un certain nombre de prismes tels que la culture, l'époque, le milieu social, l'éducation, les croyances, les modes, le métier, la langue.... qui déformeront d'autant les images de la ville que leurs représentations symboliques (figure 3-7). L'espace se charge alors de valeurs et porte la marque des codes culturels et des idéologies propres aux groupes sociaux (Guy Di Méo, 2001, p. 29).

L'objectif sera donc de saisir, à travers des représentations toujours partielles et incomplètes, les points communs entre groupes sociaux et catégories de personnes. L'image collective ainsi dégagée ne sera donc pas monolithique mais nécessairement plurielle et changeante. « Il n'existe pas de perceptions pures. Nous n'avons affaire qu'à des représentations du réel, plus ou moins déformées par les filtres individuels et sociaux » (*Ibid.*) Ainsi le prisme de l'éducation influence de façon nette la perception des quartiers anciens, puisque la perception de la valeur du patrimoine architectural et vivant est intégrée suivant les modes de pensée occidentale. L'utilisation que peut avoir l'individu de ce patrimoine, à travers l'exercice de son métier par exemple, est également une donnée essentielle qui change nécessairement la perception de ce patrimoine. Les commerçants du souk du Khan el Khalili au Caire ont pris conscience, dans une certaine mesure, de l'importance du cadre bâti et du tracé « pittoresque » des rues pour les touristes. Les règles de la restauration ne sont pas pour autant respectées et la

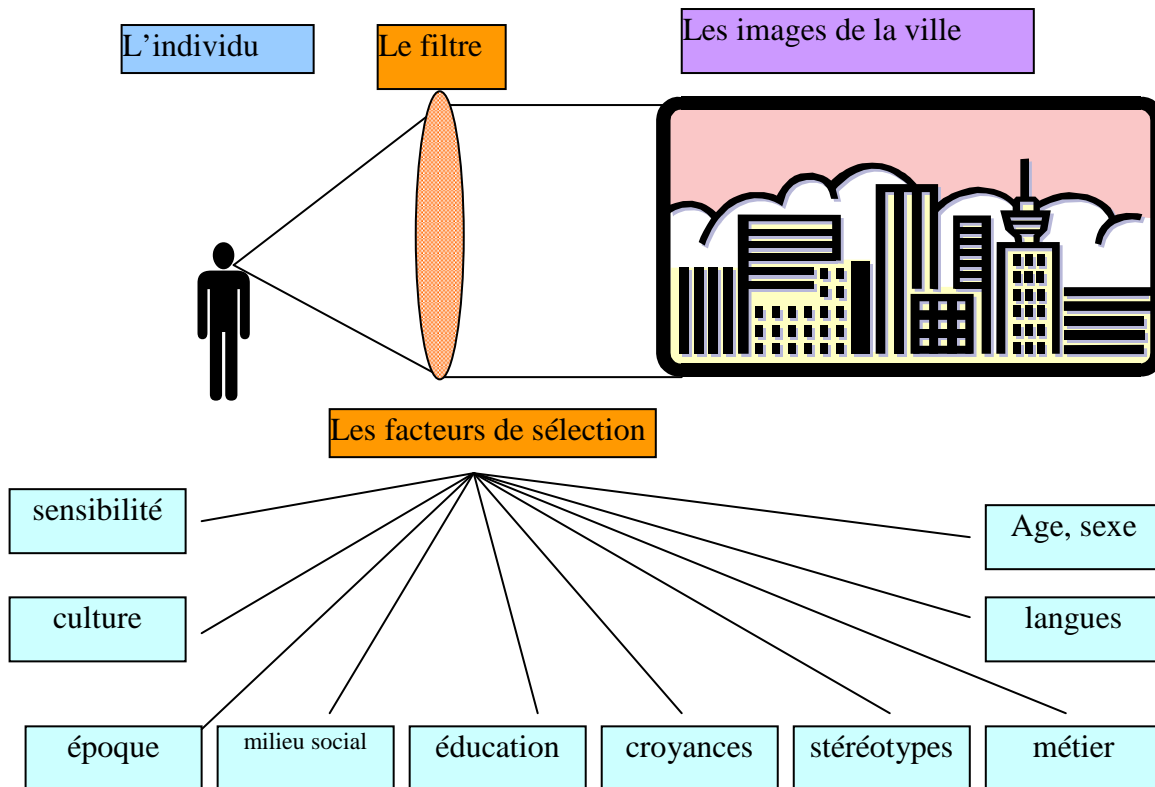
¹²⁵ Voir les ouvrages de référence : Kevin Lynch *The image of the city*, 1960, A. Frémont, *La région, espace vécu*, 1976, PUF. J.P. Paulet, *Géographie urbaine*, Armand Colin, 2000, Guy Di Méo, *Géographie sociale et territoires*, 2001.

fonctionnalité, voire la modernité, avec l'installation de climatisation, sont perçues comme des modifications allant dans le sens de l'amélioration des lieux.

Au niveau méthodologique, les enquêtes réalisées auprès des populations des centres historiques des deux villes se sont étalées dans le temps (de 1997 à 2000). Les personnes n'ont pas été sélectionnées au préalable selon des critères sociaux et économiques stricts mais plus en fonction de leurs activités et de leurs pratiques des centres. Le hasard des rencontres, et les possibilités de parler la même langue ont également conditionné l'éventail des personnes interviewées : les enquêtes au Caire ont soit été réalisées en anglais et en français avec des personnes habituées à travailler avec des touristes (commerçants, rabatteurs), soit en arabe avec l'aide de traducteurs volontaires. Le déséquilibre entre les hommes et les femmes est dans ce cas patent car de nombreuses interviews se sont déroulées dans des cafés, des boutiques où les femmes ne sont pas présentes. Les enquêtes dans le centre historique de Mexico ont été réalisées en espagnol au cours des relevés de terrains et par le biais de rencontres. Au total, une centaine de personnes ont été questionnées, avec une proportion plus grande pour la ville de Mexico (une trentaine pour le Caire). Certaines entrevues ont par ailleurs été plus longues et plus fructueuses en informations. La démarche employée était celle du questionnaire ouvert laissant le champ libre à la discussion. Les thèmes les plus importants ont néanmoins toujours été abordés lors des entrevues. Ils se divisent en trois catégories : le foncier, la perception de l'espace comme lieu de vie et comme espace patrimonial, les activités réalisées par les interviewés. Un grand nombre d'entrevues, lors des relevés de terrain dans le centre historique de Mexico, ont par ailleurs été essentiellement centrées sur les enjeux de la propriété foncière et ne sont pas aussi riches que celles du Caire quant à la perception des espaces vécus. Cette différence est liée à la maturation de la problématique d'ensemble de la thèse et les enquêtes les plus anciennes (1997-1998 pour Mexico) prennent moins en compte la dimension perceptive de l'espace étudié. Enfin, les articles scientifiques, la presse, la littérature et la littérature grise émanant des associations d'habitants (pour Mexico) et les interviews de personnes directement impliquées dans les processus de restauration et côtoyant les habitants des deux centres au jour le jour ont également été fort utiles à l'analyse des enjeux de la perception socio-spatiale des habitants des quartiers anciens.

Le panel d'interviews utilisé ne vise donc pas à l'exhaustivité et reste essentiellement qualitatif.

Figure 3-7 : Le système de représentation de la ville (d'après J.P. Paulet, 2000, p.185)

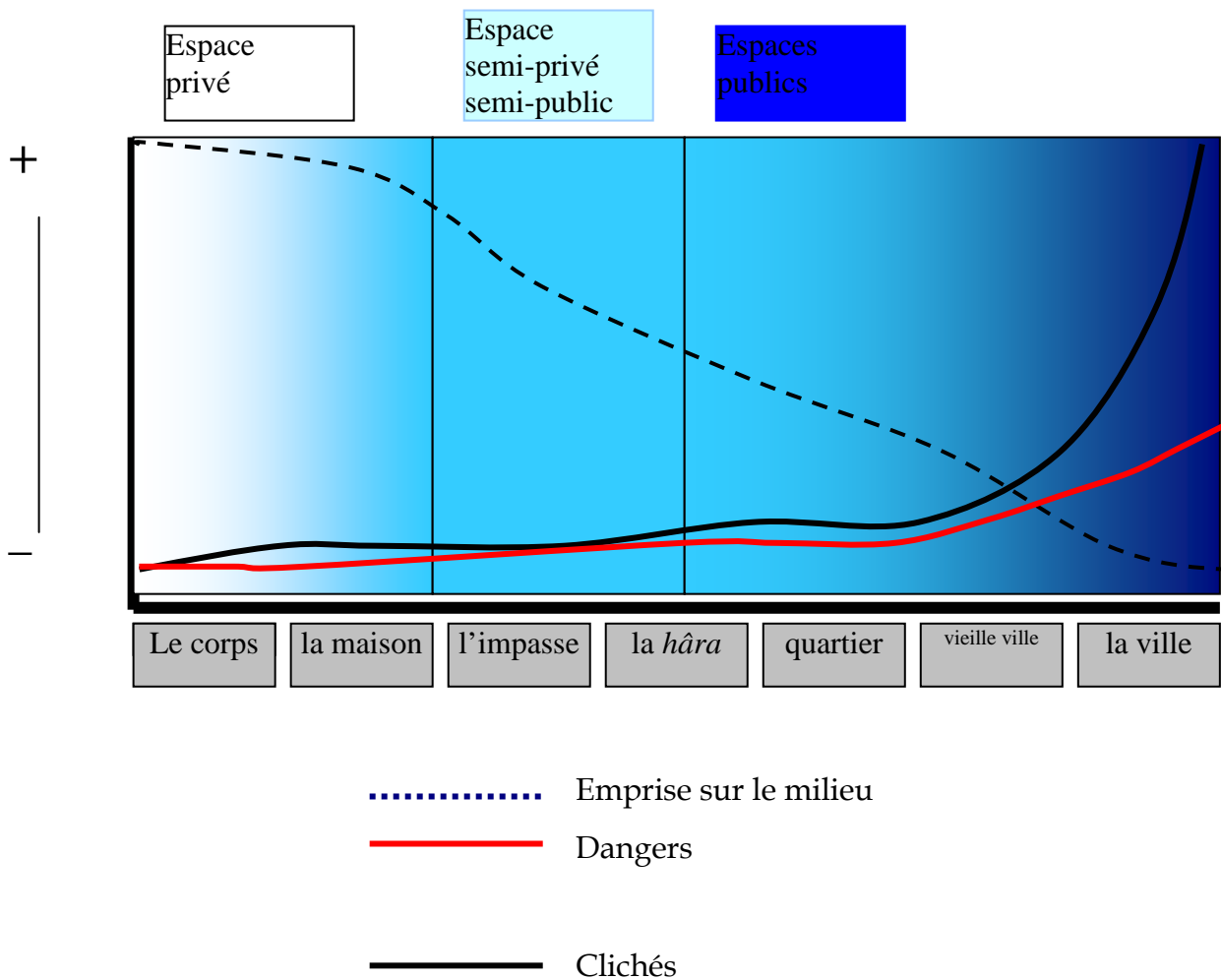


Si la perception des lieux par les habitants est biaisée par un certain nombre de filtres culturels et personnels, elle l'est également par la distance par rapport à laquelle se situe le sujet. Cette analyse de la perception de plus en plus floue de l'espace en fonction de la distance et de la méconnaissance des lieux est intéressante, mais doit être relativisée par d'autres facteurs tels que la forte présence médiatique. Au Mexique, certaines émissions de télévision diffusées à des heures de grandes audiences sont entièrement axées sur les faits divers les plus sordides de la ville. La télé-réalité façon « gore » (accidents, fusillades, meurtres, corruption policière, peur, viols, avec interview à chaud des acteurs des drames et des témoins) influence nécessairement la perception de la ville et de certains quartiers. Cette précision est nécessaire à la lecture des tableaux suivants, qui ne sont que des indicateurs de l'évolution de la perception en fonction des distances. Par la pratique des lieux, mais aussi par le filtre de l'image médiatique de la ville

dans sa globalité, les espaces se superposent et s'interpénètrent, brouillant ainsi les représentations trop simplistes de la ville.

Dans les deux figures suivantes (figures 3-8 et 3-9) sont représentées schématiquement les différentes sphères de l'individu, de son corps et sa maison, lieu qu'il connaît, identifie et où l'emprise est totale, jusqu'à sa perception de la ville dans son entier.

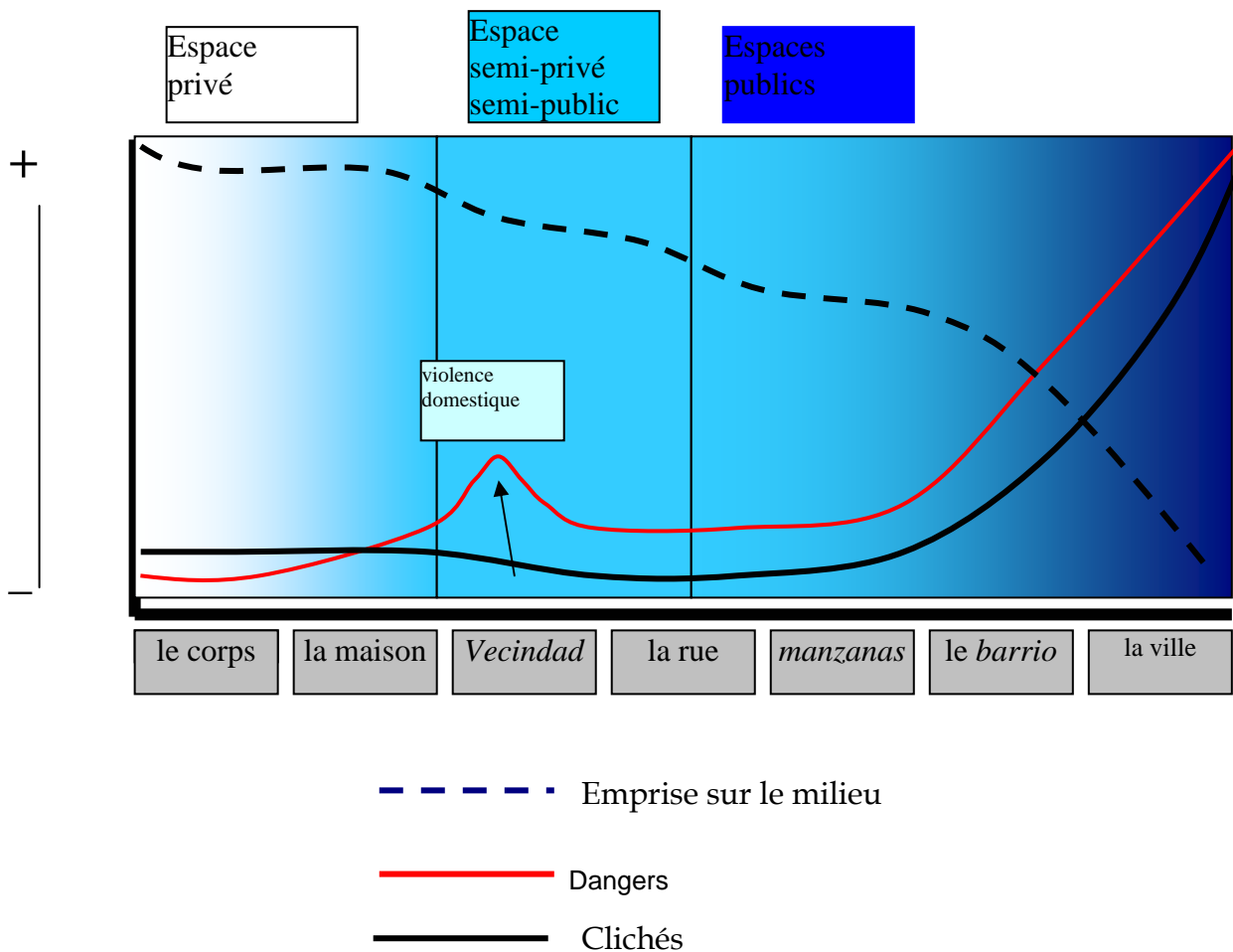
Figure 3-8 : les sphères de la perception de l'habitant dans la vieille ville du Caire (d'après J.P. Paulet, 2000, p. 189)¹²⁶



¹²⁶ Le logement (maisons ou appartement) se prolonge traditionnellement dans la vieille ville du Caire par la *hâra*, espace semi-privé approprié par les habitants, protégé et préservé. La perception et les pratiques de la *hâra* sont liées à la sphère privée. Les habitants qui appartiennent à une même *hâra* sont unis par des liens de voisinage très forts « rien ne doit être exposé et rien non plus ne doit être dissimulé » (Madoeuf, 1995). La *hâra* est un haut lieu de sociabilité pour les jeunes enfants et pour les femmes, qui y trouvent un espace de liberté dans le prolongement de leur propre logement. L'importance de la *hâra* doit donc être soulignée pour comprendre les processus d'identification aux lieux.

Nous avons retenu trois critères pour analyser ces différentes sphères de l'habitant partant du principe que toute perception est avant tout auto-centrée. L'individu va donc du connu à l'inconnu et il juge son environnement, en partie, en fonction de la distance à partir de son espace personnel et immédiat.

Figure 3-9 : Les sphères de la perception de l'habitant dans le centre historique de Mexico (d'après Paulet, 2000, p.189)



L'analyse générale de P.J. Paulet (op.cit), dont nous nous inspirons ici, fait elle-même référence aux travaux sur la psychologie de l'espace de A.A Moles (1977) qui intitule la typologie de zones enveloppant l'habitant « les coquilles de l'homme ». Dans le cas de la vieille ville du Caire, l'emprise sur le milieu urbain diminue en fonction de l'éloignement du lieu de résidence. La différenciation entre le domaine public et le domaine privé est floue comme dans l'ensemble des villes du monde arabo-musulman. L'impasse et la *hâra* peuvent être vécues

comme des extensions du domaine privé. Le constat est presque similaire dans le cas du centre historique de Mexico et l'interpénétration entre la sphère du public et la sphère du privé est également prégnante dans les espaces urbains.

La maîtrise de la ville diminue en fonction de l'éloignement mais aussi, dans le cas de Mexico, en fonction de la réputation des quartiers. Ainsi les zones dites « chaudes » comme Tepito, qui appartiennent pourtant au centre historique, sont peu fréquentées par les habitants des autres zones du centre, malgré la présence de marchés reconnus et fréquentés le dimanche (marché aux puces de la Lagunilla par exemple). En fonction des moments, des heures de la journée et des jours de la semaine, la perception des espaces peut donc se révéler également différente. Peu de quartiers du centre historique de Mexico sont traversés ou fréquentés la nuit, mis à part l'enclave de la place Garibaldi et de ses mariachis, et l'importance des clichés pour qualifier l'image du centre devient alors évidente.

Ces clichés et l'image dominante prennent alors le relais de la pratique et la perception n'est plus directe et devient presque caricaturale. Les courbes du danger et des clichés sont donc quasiment similaires dans le cas de Mexico. Nous avons ajouté également un pic lié à la violence domestique, bien qu'il soit peu aisé de la mesurer dans les interviews des habitants et particulièrement des femmes. Cette donnée est donc extraite de la littérature grise émanant des institutions telles que les associations d'habitants et de droit ainsi que de défense des femmes¹²⁷. Afin de resserrer la problématique sur les questions de patrimoine, intéressons-nous plus précisément à la manière dont les populations voient la ville historique...

a) Perception de la ville historique et du patrimoine

Les habitants de la vieille ville du Caire et du centre historique de Mexico ont-ils conscience du patrimoine qui les entoure et s'intéressent-ils aux monuments historiques ? Ces édifices classés par l'UNESCO et par les pouvoirs nationaux

¹²⁷ Voir article de Miriam Lang, « La violence faite aux femmes et les nouveaux enjeux féministes au Mexique », Cahier des Amériques Latines n° 37, 2001 montrant l'organisation de plus en plus forte des groupe féministes et l'intérêt croissant de ce thème dans la politique. Il existe à Mexico, près de 50 ONG travaillant sur le thème de la violence faite aux femmes (en 1994) et onze unités de conseils pour les femmes ayant subi des violences intrafamiliales. En 1996, une loi pour l'assistance et la prévention de la violence intrafamiliale a été voté par le parlement municipal de Mexico (M. Lang, 2001).

sont-ils également perçus comme différents et spécifiques et sont-ils valorisés de la même façon aux yeux de la population ?

Si la notion de patrimoine a réellement un sens pour les habitants des vieux centres, nul doute qu'elle soit sensiblement différente de celle qui lui est assignée en haut lieu. La représentation dominante des espaces étudiés est clairement liée, pour les habitants, à la pratique des lieux. L'espace vécu n'est pas perçu de la même manière que l'espace patrimonialisé et conceptualisé par les spécialistes. La « révélation » de la valeur des monuments et du cadre bâti hérité se fait alors pour les habitants plus sûrement à travers le processus de réhabilitation, qui est quant à lui bien visible dans les paysages urbains (Cf. Partie IV, Ch. III). La manière de nommer la ville est un premier indicateur de l'écart qui peut exister entre les perceptions des différents acteurs.

Les quartiers de la vieille ville du Caire ne sont pas nommés par les populations de la même façon que les acteurs institutionnels et les touristes. On ne parle pas de vieille ville, de ville orientale, fatimide ou historique mais les lieux sont désignés par les anciens noms des quartiers ainsi que par les noms des monuments. Les noms des quartiers forgent une véritable identité citadine. Le sentiment d'appartenance au quartier de Gamaliyya ou de Darb el-Ahmar est extrêmement fort et dépasse de beaucoup celui d'appartenance à un ensemble mal identifié et qui serait qualifié de « vieille ville ». Les taxis et les microbus s'arrêtent à al-Husayn, devant la passerelle qui permettra de passer du quartier d'al-Azhar et al-Ghûriyya à la zone commerçante du Khan el Khalili ou plus loin dans la grande rue du Muski. La vieille ville du Caire est donc appréhendée par ses habitants, ou par ceux qui y travaillent, à travers leurs pratiques urbaines : habiter, travailler, circuler, se divertir, acheter, prier... La perception et l'identification des lieux comme patrimoniaux n'interfèrent que peu dans cette vision fonctionnelle de la vieille ville.

A Mexico, nous sommes dans une situation similaire bien que le terme de *centro historico* soit admis par tous depuis le déplacement et la multiplication des centralités dans la métropole. Pour les habitants du centre historique, les lieux sont également désignés par le nom du quartier. On vient de Tepito, de Garibaldi, de la Merced... et l'appartenance à une entité plus vaste n'est pas mise en avant par les habitants. Les perceptions des limites de la zone historique à Mexico sont quant à

elles plus marquées. Les *ejes viales*, grandes avenues destinées à la circulation fluide des automobiles marquent sûrement les paysages urbains. Il s'agit de ruptures, de discontinuités urbaines facilement perceptibles. De même, parmi les grandes rues du centre historique certaines sont particulièrement bien identifiées par les habitants car il s'agit des rues empruntées par les défilées et les manifestations en tout genre¹²⁸.

Dans la toponymie, les anciens noms des quartiers, forgés au fil des siècles, autour d'un monument (la Merced/ Al-Azhar), du nom d'une rue ou d'une activité restent les plus significatifs pour les populations. Les points de référence comme la mosquée Al-Azhar, couplée de la rue du même nom, sont de véritables nœuds, des points de passage connus de tous. A Mexico, le Zocalo est le point focal de toutes les références, mais d'autres nœuds sont également bien identifiés par les populations comme les sorties de métro.

Nommer et se repérer dans la ville ancienne du Caire et le centre historique de Mexico n'implique donc pas pour les habitants une distanciation nécessaire à la requalification des lieux comme patrimoniaux.

La perception de la ville et des vieux quartiers par les habitants est conditionnée par de multiples facteurs personnels ainsi que par leurs pratiques des lieux. La contemplation du paysage urbain ne participe alors que très peu à la construction des images urbaines de la ville et l'on peut même se demander si le patrimoine existe véritablement pour les populations qui vivent dans cet espace au quotidien. La dimension historique et patrimoniale de l'espace n'est pourtant pas absente des discours des habitants du centre historique de Mexico comme de la vieille ville du Caire.

Une étude réalisée en 1991 par Albert Labib et Tiziana Battain offre un aperçu de la ville du Caire à travers la vision de ses habitants. Au delà des catégories classiques de quartiers chics (*râqi*) et quartiers populaires (*cha'bi*), la vieille ville se distingue par la complexité de ses images. Si les quartiers populaires, aujourd'hui majoritairement situés dans les périphéries illégales de la ville, sont définis par des termes le plus souvent dépréciés comme la pauvreté, les fortes

¹²⁸ Voir les articles de Veronica Zarate Toscano « La commémoration du 5 mai à Mexico au XIXème siècle », CAL n° 35, 2000, sur les trajets des défilées dans le centre historique de Mexico ainsi que celui de Daniel Hiernaux (2001) sur la géographie électorale de la place du Zocalo.

densités démographiques, le bruit, les ruelles étroites, les bâtiments délabrés, mal entretenus et peu chers, certains quartiers de la vieille ville échappent à cette description peu flatteuse. La notion de populaire (*cha'bi* ou *baladi*) qui caractérise les quartiers anciens, n'est plus alors seulement négative et se charge d'autres valeurs. Le quartier de Gamaliyya, de al-Husayn, du Khan el Khalili sont qualifiés « d'historiques » et de « touristiques » par les populations. Ce sont aussi des quartiers « artistiques » et « religieux ». Le côté populaire des lieux de la vieille ville est même revendiqué par la plupart des habitants et se transforme en valeur d'authenticité. Ce changement de perception de la vieille ville du Caire est récent puisque dans les années 1950 elle était encore perçue comme le « fond de la ville ». Aujourd'hui un nouveau niveau de représentation, celui des quartiers périphériques illégaux (quartiers spontanés), auquel s'ajoute une patrimonialisation progressive de la vieille ville et l'afflux de visiteurs, ont enrichi le système des représentations des quartiers anciens en le complexifiant.

Ceci est également vrai pour les habitants du Caire qui ne résident pas dans la vieille ville. Leur image des vieux quartiers est plus valorisée qu'elle ne l'était autrefois et la vieille ville devient même un centre de référence, porteur de symboles, de valeurs culturelles et historiques, tout en gardant son côté populaire. Ce changement d'image est influencé par les regards extérieurs et les classes aisées du Caire ont intégré les notions de patrimoine propre à l'Occident. Par ailleurs, elles ne fréquentent toujours pas la vieille ville, même si elles lui reconnaissent une valeur symbolique et identitaire. Il est très clair que les jeunes caiotes aisés préfèrent sortir et fréquenter les bars et les lieux nocturnes des hôtels internationaux plutôt que les cafés du Khan el Khalili.

La vieille ville apparaît donc comme un espace encore quelque peu déprécié mais néanmoins convoité. Son image n'est pas figée et continue de se modifier de manière endogène, par les mutations internes des quartiers anciens, et de manière exogène, par comparaison avec d'autres quartiers, beaucoup plus récents de la métropole.

A Mexico, le centre historique apparaît également comme un quartier populaire où existe encore une grande convivialité entre les habitants. Mais si le centre historique se démarque également des quartiers plus récents de la ville tels que les quartiers anciennement définis comme de vastes bidonvilles périphériques

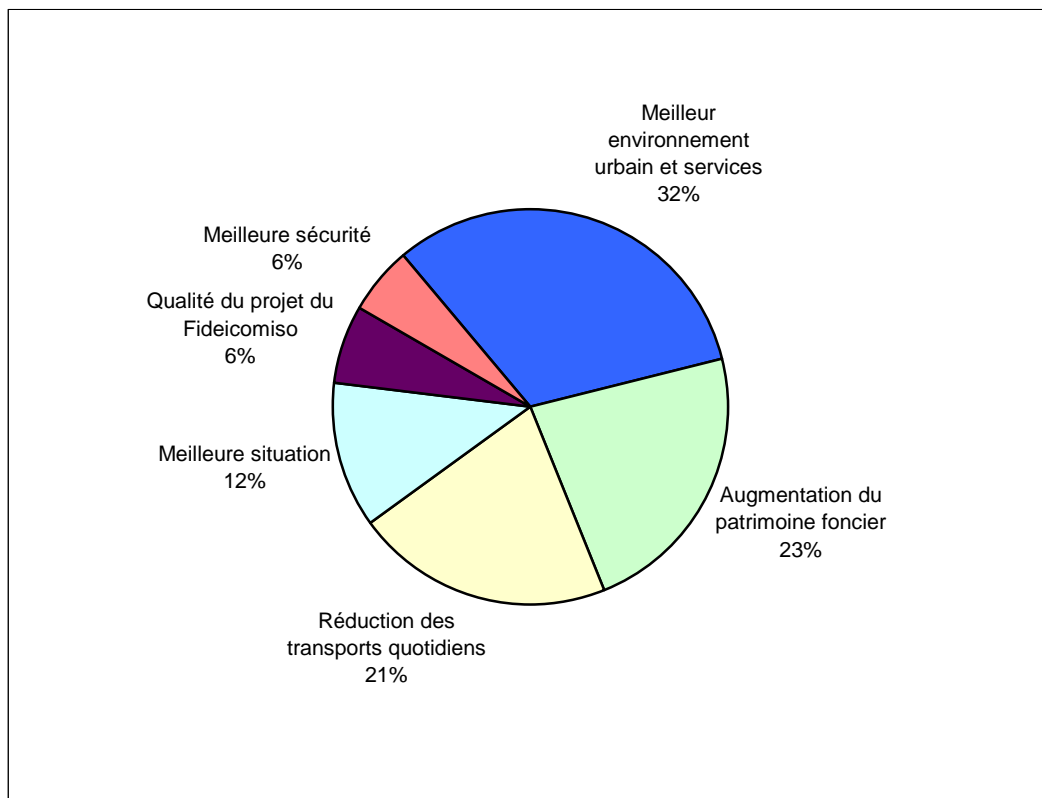
(*ciudades perdidas*) aujourd'hui en cours de légalisation, la notion de patrimoine est peu mise en valeur dans le discours des habitants.

Lors des enquêtes réalisées au cours de l'année 1998 (soit une soixantaine de personnes rencontrées et une trentaine d'interviews plus approfondies), les personnes interviewées revendiquaient, pour la plupart, leur appartenance au quartier et au centre historique. La faible cherté de la vie revient comme un avantage récurrent : tant au niveau des logements (loyers très peu chers) qu'au niveau des achats divers, comme la nourriture (accès facile, marchés et restaurants populaires nombreux et très bon marché). Le présence de vendeurs ambulants, d'étals d'alimentation, de *puestos* de petits objets favorise également ce caractère très bon marché du centre historique. La convivialité est également un des avantages du centre historique mis en avant par les personnes interviewées. Les habitants se connaissent et il est alors plus facile pour certains de trouver du travail dans le centre. Le fait de connaître le voisinage, les commerçants et de travailler dans la zone est perçu comme un réel avantage qui serait perdu en cas de déménagement vers un autre quartier de la ville. Moins d'un tiers de personnes interviewées souhaitent déménager. Par contre elles sont critiques sur l'état de leur logement et sur les conditions de vie dans le centre historique. Le manque de dialogue face à des propriétaires, souvent absentéistes, est également mis en avant pour justifier de l'inertie de la structure foncière et du manque d'entretien des édifices. La délinquance, l'insécurité, la pollution sont aussi les thèmes récurrents qui rejoignent le discours dominant sur le centre historique. Le manque d'équipement pour les enfants, l'atonie des programmes d'amélioration de l'habitat ou des programmes de relogement sont également cités à plusieurs reprises.

L'analyse de l'image du centre historique de Mexico peut être complétée par l'étude réalisée par le Fideicomiso du centre historique, intitulée « Vivir en el centro ». L'enquête réalisée en 1995 auprès de 280 personnes habitant la zone métropolitaine, était destinée à la mise en place d'un programme de création de logements pour classe moyenne dans le *corridor financiero*. Le programme, malgré son échec, nous renseigne sur les avantages et les inconvénients d'un habitat dans la zone historique tels qu'ils étaient perçus par les habitants potentiels

de la zone. En premier lieu, 9 % des personnes sélectionnées¹²⁹ seulement mettent le centre historique en tête des zones qu'ils choisiraient pour vivre. Les raisons de l'intérêt ou au contraire du rejet d'un logement dans le centre historique peuvent être résumées par les graphiques suivants. (figures 3-10 et 3-11)

Figure 3-10 : Raisons de l'intérêt pour vivre dans le centre historique (source programme « *Vivir en el centro* » FCHCM, SG, 1995)

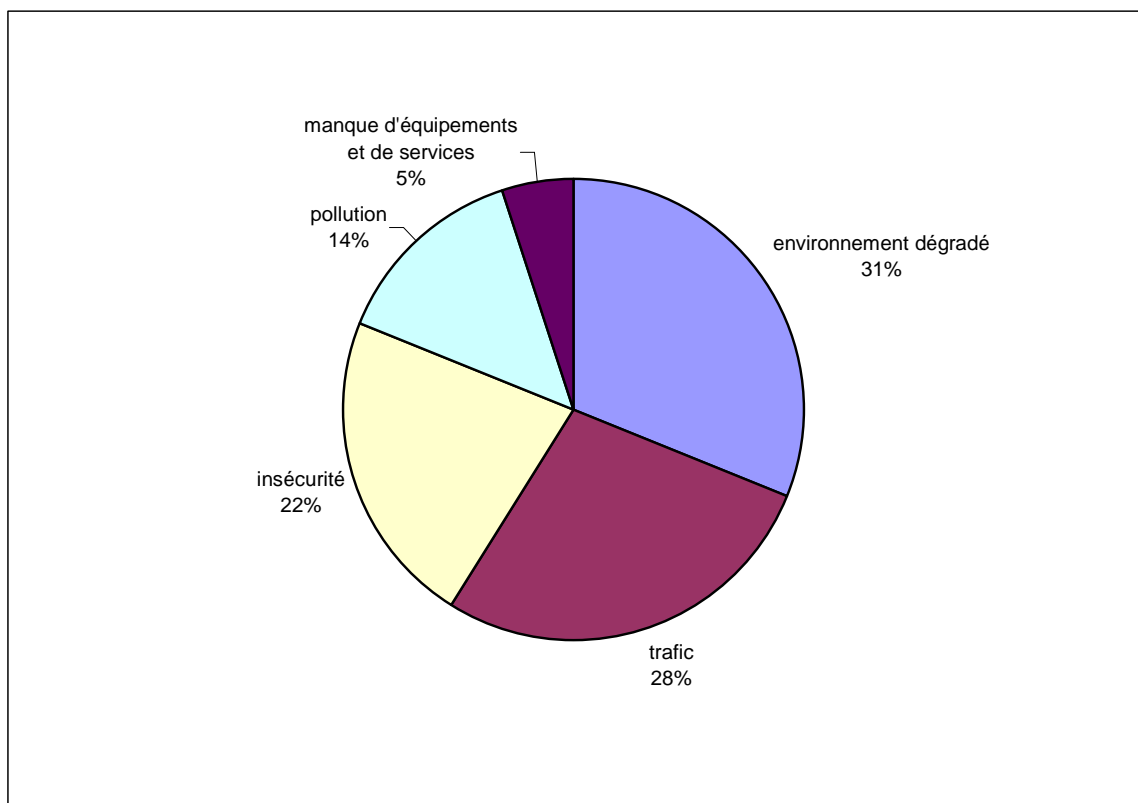


Le placement (augmentation du patrimoine foncier) dans le cadre d'un programme de réhabilitation de la zone et la qualité des services, l'environnement urbain ainsi qu'une réduction des transports sont les arguments qui arrivent en tête. Pourtant cette première série de réponses est vite contrebalancée par la mauvaise image du centre historique et l'environnement doit être modifié pour la plupart des personnes interrogées : amélioration du trafic, plus d'espaces verts, plus d'espaces de stationnement, réduction de l'insécurité...

¹²⁹ Les personnes ont été sélectionnées en fonction de la proximité de leur travail -dans la zone historique- (ce sont alors des fonctionnaires, commerçants, employés de banques, professions indépendantes) et en fonction de leur statut social (classe moyenne) et de leur âge (jeunes couples et personnes âgées). Les artistes ont également constitué une cible pour les enquêteurs.

L'intérêt historique de la zone n'est pas mis en valeur dans les réponses proposées par le Fideicomiso, alors que l'image patrimoniale de plus en plus positive du *corridor financiero* est reconnue et semble être l'attrait majeur de cet ensemble urbain.

Figure 3-11 : Arguments avancés contre un logement dans le centre historique
(source programme « Vivir en el centro » FCHCM, SG, 1995)



Les habitants actuels du centre historique insistent donc davantage sur le réseau de sociabilité existant et leur désir de rester vivre et travailler dans le centre historique. Les documents de *l'Union des sinistrés du 19 septembre 1985*¹³⁰ insistent sur l'identification des habitants avec le territoire et les différents quartiers de la zone centrale de Mexico. Près de 64 % des chefs de familles bénéficiaires des programmes de reconstruction dans le centre historique suite au séisme de 1985 (RHP) sont nés dans l'ère métropolitaine de Mexico et la moitié d'entre eux sont nés dans les quartiers dans lesquels ils vivaient au moment du

¹³⁰ Union de vecinos y damnificados 19 de septiembre, grupo de investigación *La recuperación democrática y popular del centro histórico de la ciudad de Mexico*, 1992.

séisme (sur un total de 570 chefs de familles¹³¹). L'attachement au quartier, depuis parfois plusieurs générations, est donc un élément fondamental pour comprendre la volonté de ces sinistrés de rester vivre dans le centre historique. L'intérêt de la permanence dans les quartiers centraux tient également à la possibilité, pour ces populations, de combiner les fonctions commerciales, résidentielles et productives dans un même espace. Les chercheurs de ce rapport considèrent que cette combinaison serait difficilement transposable en dehors de la zone (Union des sinistrés du 19 septembre 1985, p. 107). Là aussi les enquêtes réalisées auprès des populations sinistrées ne font pas ressortir l'importance patrimoniale des lieux. Les auteurs soulignent le peu de connaissance et de curiosité des populations pour « l'idéologie culturaliste et esthétique du centre historique » (*Ibid.*).

Le caractère patrimonial des lieux n'est donc que très peu mis en valeur dans les discours des habitants même s'ils ont intériorisé le fait de vivre dans un espace particulier et porteur de symboles. Les enquêtes réalisées auprès de spécialistes de la réhabilitation ou auprès de journalistes dans les deux villes nous permettent de comprendre, à travers leurs propres réflexions, l'attitude des populations face à la notion même de patrimoine.

D'après Faysa Hassan, journaliste au Caire à Al-Ahram Weekly, il n'y a pas d'engouement pour l'architecture en tant que telle mais plutôt pour le lieu, la *hâra* : « Ils ne se posent pas la question sur le fait que ce soit leur architecture. Même l'architecture islamique, ils ne se la sont pas réappropriée. Elle n'est pas acceptée et digérée. Elle est là comme le ciel est là. Les Egyptiens sont fiers de leur histoire orale mais pas de leur architecture. Ce qu'ils aiment pas dessus tout ce sont par contre les mosquées. Pas parce qu'elles sont belles, elles sont belles parce qu'on y prie. Cela leur est égal que ce soit beau. Vous n'avez besoin pour une mosquée, que d'un carré et d'un minaret, tout le reste est en plus. Ce sont les Mamelouk et les Ottomans qui ont privilégié l'architecture pour laisser une trace dans l'Histoire. » (F.H.¹³²).

¹³¹ Au total, l'expropriation suite aux séismes de 1985 a touché 3311 *vecindades* et près de 44 788 familles (Coulomb, 1991)

¹³² Interview de Faysa Hassan réalisée dans les locaux d'Al-Ahram Weekly le 22 novembre 1999.

Cette idée de non contemplation du patrimoine est difficilement perceptible lorsque l'on interviewe les habitants de la vieille ville. Elle se révèle par contre lors d'anecdotes particulièrement significatives. L'architecte restauratrice de la porte de Bab Zuweyla, Nairy Hampikian, raconte ainsi lors d'une entrevue en 1998, le manque de sens visuel de la population résidente. « Les habitants d'ici n'ont pas le sens visuel de leur environnement. Ils ne regardent pas en l'air et lorsqu'ils le font, c'est comme s'ils redécouvraient certains monuments dans leur hauteur ». Elle cite alors l'exemple d'une exposition qui se situait dans la vieille ville, près de l'ensemble architectural de Qalawun, dans le quartier nord de Gamaliyya.

Cette exposition ouverte à la population montrait de nombreux dessins de monuments ainsi que des photographies de différentes époques. « Une personne, un vieil homme, regardait la photo ancienne d'un minaret. Le minaret se trouvait en réalité derrière lui. Il n'a pas fait le lien avec le minaret qui était là, planté derrière lui et qui faisait partie de son environnement quotidien. Il m'a demandé « qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne l'ai jamais vu » « mais c'est le minaret qui est derrière vous, regardez ! » « Ah, oui, ça y ressemble m'a-t-il répondu » c'est un moment que je n'oublierai jamais... ».

Le parallèle avec d'autres villes, comme celles du Maghreb, est ici intéressant pour comprendre l'attitude de certaines populations vis à vis du patrimoine architectural traditionnel. Malgré la protection de la plupart des médinas marocaines et tunisiennes, de nombreux chercheurs ont constaté une absence d'engouement des populations locales, toutes couches de la société confondues, pour l'architecture domestique qui tend toujours aujourd'hui à se dégrader. Serge Santelli (1997) parle des maisons « oukalisées » de Tunis, c'est à dire occupées par de nombreuses familles, sur le même schéma que les anciens palais coloniaux de Mexico transformés en *vecindades*. La transformation des demeures historiques en ateliers ou en boutiques à Sfax entraîne la perte de leur valeur historique (démolition, agrandissement, reconstruction) afin de les adapter à des usages plus fonctionnels. Habiter la médina n'est donc plus du tout valorisé au Maghreb, et a même pris, depuis de nombreuses décennies, une connotation franchement négative. Son architecture dense et continue est perçue comme l'expression archaïque d'une société urbaine dépassée par les exigences de la

modernité et du progrès (Santelli, 1997, p. 150). L'indifférence des populations aisées, attirées par la modernité et rejetant les vieilles pierres et le manque de fonctionnalité des maisons de la médina (mal adaptées à la circulation automobile par exemple) se retrouve également dans les couches moins aisées de la population, et même chez les plus pauvres qui ne rêvent que de quitter la médina pour habiter en périphérie. Une exception est néanmoins à noter dans certaines villes marocaines et tunisiennes et l'engouement pour les vieux palais d'architecture traditionnelle est relayé par de riches étrangers qui choisissent, par goût, d'acheter et de restaurer à grands frais de très belles demeures. Maints reportages, articles et livres de décoration parus en Europe font état de l'enthousiasme occidental pour l'architecture, le mode de vie et le luxe de certains palais anciens. Seules quelques médinas sont ainsi en partie « gentrifiée » par une classe sociale internationale aisée, voire très aisée. Elles se situent le plus souvent dans de petites villes balnéaires (Tunisie) ou dans des villes moyennes comme Marrakech qui bénéficient de l'atout du climat et/ou de la proximité de la mer. L'engouement pour les *riads* de Marrakech est sans doute une de ces manifestations les plus spectaculaires : d'après un hebdomadaire marocain près de 90 % des *riads* de Marrakech serait aujourd'hui la propriété des étrangers sur les 500 *riads* restaurés que compte officiellement la médina (J.L. Bitton, http://www.routard.com/mag_reportage.asp?id_rep=21 et photo 3-20 ci-dessous de l'intérieur d'un *riad* restauré avec piscine)



Pourtant malgré les restaurations d'édifices prestigieux (religieux le plus souvent) et quelques restaurations luxueuses réalisées par des étrangers dans quelques unes d'entre elles, les médinas du Maghreb, ne sont pas encore perçues, par les

populations citadines susceptibles d'animer une « reconquête » des espaces dégradés, comme des lieux de résidence principale. « Le manque d'intérêt pour le patrimoine architectural s'explique certainement par l'amour exclusif des Maghrébins pour le neuf, et par le mépris du vieux et des édifices traditionnels en particulier » (op. cit. p152).

Pourrait-on étendre la remarque de Serge Santelli à propos des Maghrébins aux Egyptiens et plus particulièrement aux Cairotes ? La vieille ville du Caire, isolée au sein de la métropole, ne bénéficie pas de ce renouveau bercé par la nostalgie du courant orientaliste. L'absence d'une culture d'entretien, la perception du beau dans ce qui est neuf peuvent également se retrouver au Caire comme en témoignent la dégradation des édifices et les restaurations « ratées » de certains édifices. Pour illustrer ce propos, il est nécessaire de citer la restauration de la mosquée al-Hâkim au nord de la vieille ville du Caire. Le style très néo-traditionnel de la restauration par une secte indienne (installée au Pakistan) laisse l'édifice, un des plus vieux (époque fatimide) et des plus prestigieux de la vieille ville, quasiment comme neuf de l'intérieur. Ce type de restauration a le don de faire sursauter les professionnels, mais elle ne semble pas inquiéter les populations résidentes qui la trouve belle et plutôt réussie.

La vision des centres anciens par ses propres habitants, est une perception essentiellement fonctionnelle et émotionnelle. Le patrimoine en tant que tel n'est pas mis en valeur dans le discours des populations résidentes. Pourtant cette vision n'est pas uniquement forgée sur les pratiques quotidiennes des lieux. Les mutations des quartiers, et notamment l'afflux des touristes, les récentes restaurations de palais ou de maisons classées monuments historiques entreprises par les acteurs officiels lors des processus de reconquête des centres, affectent les pratiques des habitants et modifient leur perception des lieux. Comment alors les populations s'approprient-elles la notion de patrimoine ?

A un sentiment d'exclusion des processus de reconquête s'oppose une attitude ambiguë allant de l'opposition franche à ces processus à une réappropriation discrète et subtile de l'idée de patrimoine, dans son acceptation récente, le patrimoine vivant.

b) Vers une reconnaissance du patrimoine vivant ?

La question de la perception du patrimoine en tant qu'ensemble bâti est restrictive et il convient de s'interroger également sur le rôle et la place des populations dans la définition même de l'idée de patrimoine. La conservation des ensembles anciens n'a pas, ou n'a plus, comme objectif de figer un espace dans un passé idéalisé, vidé de sa composante humaine et contemporaine. L'évolution de la notion de patrimoine a permis de passer de ce que l'on pourrait qualifier de « ville muséale » à la prise en compte des ensembles urbains dans leur totalité. La figure de la ville musée « ancienne, menacée de disparition, conçue comme un objet rare, fragile, précieux pour l'art et pour l'histoire » est une ville mise hors circuit de la vie (Choay, 1996, p. 142). Les réactions au niveau international, contre cette vision de la ville ancienne, se font sentir dès les années 1970. Elles prennent une dimension officielle en 1976 lors de l'adoption par l'UNESCO de la *Recommandation de Nairobi concernant la sauvegarde des ensembles historiques et traditionnels et leur rôle dans la vie contemporaine*.

L'ensemble des spécialistes et la plupart des officiels estiment dorénavant que la réhabilitation des centres historique serait comme un moyen de lutter non seulement pour la sauvegarde des particularismes ethniques et locaux mais contre le processus planétaire de banalisation et de normalisation des sociétés et de leur environnement (Choay, 1996, p. 167). La notion de patrimoine est donc rentrée dans une nouvelle phase, celle du patrimoine vivant.

La question majeure reste le degré de diffusion de cette notion de patrimoine vivant auprès des populations résidentes dans les centres anciens. Le modèle théorique a-t-il été diffusé et les habitants se sont-ils aujourd'hui réapproprié, dans des villes aussi diverses que celles d'Amérique Latine ou d'Afrique du Nord, la conscience de participer activement à la sauvegarde de l'âme des lieux ?

La question est complexe. Peut-on assimiler la permanence de l'identité des lieux, qui reste essentielle dans la vieille ville du Caire comme dans le centre historique de Mexico, à celle d'une conscience patrimoniale ?

Face aux risques et aux effets pervers de la réhabilitation des centres anciens, les habitants se sentent exclus à juste titre, de ce processus élitiste qui vise à une

reconquête des centres par une gentrification progressive. Le risque est sans doute plus palpable à Mexico qu'au Caire et les habitants ont axé leur défense sur leur droit à rester vivre dans les quartiers qu'ils affectionnent. Le droit au logement est donc le pivot des revendications mexicaines. L'idée de patrimoine vivant n'interfère que peu dans cette démarche. On peut pourtant lire dans la synthèse réalisée par le Groupement des sinistrés du 19 septembre qu'« il faut mettre en avant la participation démocratique des secteurs populaires à tous les instants dans le processus de planification de la reconquête du centre historique (...) Nous n'excluons pas la participation des entreprises privées, mais nous ne la jugeons pas fondamentale, dominante et irremplaçable, et nous n'acceptons pas son contrôle hégémonique sur le centre historique. La participation démocratique active est par contre une force fondamentale de la reconquête et les habitants et les personnes travaillant dans les différents secteurs populaires sont les acteurs prédominants de la vie quotidienne de la centralité urbaine ».

La revendication des citoyens, dans le centre historique de Mexico, porte donc sur leur nécessaire participation au processus de reconquête de la zone. Afin de ne pas en être exclus et pour faire valoir leurs droits, la démarche semble claire. Pourtant le mode de vie des *vecindades* n'est que peu mis en avant. Les particularismes des modes de vie dans le centre historique ne sont pas explicites et même plutôt condamnés. Ainsi la multitude des vendeurs ambulants semble être une plaie pour l'ensemble de la population du DF aussi bien que pour les habitants du centre historique. Jérôme Monnet pointe également du doigt cette singularité de Mexico. « Le commerce ou l'industrie ne sont guère évoqués que pour se plaindre des problèmes de circulation, de pollution ou de la destruction du patrimoine qu'ils sont censés provoqués. Les activités du centre n'apparaissent jamais dans le discours dominant comme elles nous sont apparues dans le paysage : dynamiques, cohérentes, puissantes, voire attrayantes et, surtout, représentatives de la diversité de la capitale et de la société mexicaine » (Monnet, 1993, p. 147). Les étals des vendeurs ambulants sont donc reniés par l'ensemble des citoyens mexicains et les vendeurs eux-mêmes ne revendiquent pas leur appartenance à une tradition pourtant typiquement mexicaine, héritée des *tianguis*. La perception du patrimoine vivant au Mexique ne passe pas par la reconnaissance de cette spécificité commerciale mise au ban des accusés de tous les maux du centre : insécurité, détérioration des monuments, mauvaise image, sous-développement.

Au Caire, la situation est toute autre. Les petits métiers de la vieille ville, les petits artisans, les vendeurs ambulants ne sont pas autant décriés qu'à Mexico. L'évolution tend vers l'émergence d'un discours, même chez les plus humbles des habitants, qui suppose une réappropriation progressive et subtile de l'identité de la vieille ville.

Face aux mesures préconisées par des projets de réhabilitation et d'amélioration de la rue al-Muezz, les artisans et les petits vendeurs installés sur la rue, et dérogeant d'après les autorités officielles au code des monuments islamiques, répondent qu'ils sont partie intégrante de la mémoire des lieux : « La plupart des artisans d'ici font partie de l'histoire de la rue. Ces artisans font la même chose depuis des centaines d'années » (Al-Ahram Weekly, mars 1999). Un autre exemple, tiré de la presse officielle, concerne le discours des potiers du Caire : « Le gouvernement veut nous déplacer parce que nous polluons, parce que nos ateliers ne font pas bien dans une zone de plus en plus touristique. Mais nous disons à tous que nous faisons partie intégrante de l'histoire de ce quartier, et si nous bougeons, cela tuera l'héritage des potiers du Caire » estime un des potiers du vieux Caire, à deux kilomètres de la mosquée de Amr (Al-Ahram Weekly, mars 1999).

Malgré une valorisation plus importante des particularismes locaux dans la vieille ville du Caire, à travers le discours des habitants et des petits commerçants, la mise en place de projets de restauration de type participatif n'en est qu'à ses balbutiements. Les habitants de la vieille ville sont encore vus, par certaines personnes et notamment certains restaurateurs, comme des parasites qui doivent quitter les monuments historiques et qui n'ont aucunement leur place dans le processus de reconquête du centre ancien.

Le débat sur la sauvegarde des traditions urbaines et des petits métiers reste ouvert. Face à des processus de modernisation et de mondialisation des formes et des pratiques urbaines, la persistance et le maintien des modes de vie et des cultures locales semble être une des clés pour une reconquête harmonieuse des centres anciens. Et si la prise de conscience de l'importance de ces particularismes locaux, « patrimoine vivant », est une chose acquise au niveau de la réflexion des chercheurs, elle n'est encore que très partielle au niveau des populations et des

autorités. Le consensus autour de la nécessité de protéger le « patrimoine vivant » n'est pour l'instant pas accepté par tous.

Cette prise de conscience doit par ailleurs nécessairement être mise en parallèle, dans la mise en place de politiques urbaines, avec le droit des habitants à participer à l'élaboration du devenir de leurs quartiers. Si cette nécessité est bien comprise à Mexico, elle fait encore défaut dans la vieille ville du Caire. Par contre, la récupération d'un discours international sur le « patrimoine vivant » nous paraît être plus aboutie dans les perceptions des habitants de la cité cairote, comparativement au peu de cas que font les Mexicains des pratiques urbaines de leur centre historique.

Les termes du débat sont alors déplacés vers des problématiques plus générales. D'une part la notion de patrimoine s'est élargie en se complexifiant. Qu'entend-on maintenant par patrimoine ? L'évolution de la notion tend vers une acceptation de plus en plus ethnologique. Le patrimoine, du monument à l'espace bâti, inclut dorénavant tous les particularismes des populations et des cultures régionales. La perception de la ville patrimoniale a alors une vocation identitaire mais risque par ailleurs de crouler sous l'accumulation des revendications patrimoniales et de perdre de son sens.

La deuxième évolution notable concernerait la mise en pratique, l'application concrète dans les plans d'urbanisme et de reconquête des centres de cette nouvelle notion de « patrimoine vivant ». La notion de gouvernance, que l'on pourrait qualifier de démarche participative des habitants des centres anciens aux politiques urbaines devient alors l'enjeu du débat. Ne faut-il pas voir, aujourd'hui, dans la démocratie locale, cette alternative, qui peut assurer une marge d'initiative et une part de responsabilité des populations urbaines à la gestion de leurs espaces et à la mise en place de processus efficaces de reconquête des centres anciens ?

Quatrième Partie
Les défis de la sauvegarde du
patrimoine

Introduction :

L'analyse des acteurs et des enjeux politiques, attachés à la préservation de l'espace historique, reste liée de très près aux représentations de la ville, puisqu'il s'agit d'actions concrètes mises en place dans le cadre d'un discours politique justificateur de l'action. Les réalisations entreprises en matière de sauvegarde du patrimoine tendent par ailleurs à modifier la perception des lieux et peuvent générer un changement global de l'image de la ville historique. Ces mutations de l'espace urbain, induites ou non par des politiques de reconquête, ont entraîné une requalification profonde des centres historiques dans la plupart des villes patrimoniales occidentales. Qu'en est-il pour le Caire et Mexico ? L'objectif n'est donc pas de faire ici un inventaire complet et exhaustif des réalisations entreprises dans les deux villes, mais plutôt d'en saisir les enjeux, les contradictions et les perspectives d'avenir. Grâce à la démarche comparative, nous allons mettre en évidence les spécificités de chaque ville, qui nous auraient sans doute échappé dans une étude simplement monographique d'une des deux villes.

Les oppositions entre le Caire et Mexico sont nombreuses. On note, au niveau des acteurs institutionnels, une prolifération des organes de consultation et de décision dans le centre historique de Mexico. A cela s'oppose une relative pénurie d'acteurs dans la vieille ville du Caire et une remarquable stabilité des champs d'action réservés à chaque opérateur. La nature même des interventions dans les deux villes oppose radicalement les deux espaces et nous amène à nous demander les raisons de ces choix : à une intervention bilatérale véritablement importante au Caire, que l'on pourrait même qualifier « d'ingérence patrimoniale », répond un protectionnisme excessif dans le cas du centre historique de Mexico.

Mais au-delà d'une simple présentation des acteurs et de leurs modes d'intervention sur la ville patrimoniale et sur les monuments, il nous a semblé nécessaire d'analyser leurs discours afin de mesurer le décalage réel entre la pratique, les interventions et la théorie, toujours très discursive et qui semble correspondre à des normes internationales peu différenciées d'un espace à l'autre ou d'un continent à l'autre. L'enjeu touristique, essentiel à la compréhension contemporaine de ces espaces, sera alors abordé par le biais de ces projets et de ces discours sur la reconquête des centres.

Restaurer la vieille ville, réhabiliter le centre historique... oui mais pour qui ? La question, qui paraît ainsi d'une banalité navrante en même temps que d'une importance extrême, n'est pourtant pas toujours au cœur des réflexions sur les processus de reconquête. Si d'un côté les déclarations officielles et bien pensantes se contentent d'un discours très consensuel et de portée universelle, la réalité du nouvel usage destiné aux monuments restaurés nous plonge parfois dans une certaine perplexité. A Mexico, les monuments classés ne semblent attirer l'attention des acteurs privés, principaux acteurs de la reconquête du centre historique, qu'à travers une logique spéculative. L'image valorisée de certaines parties du centre attire les investisseurs qui, par le biais de la réhabilitation, changent l'usage des monuments et tendent ainsi à modifier sensiblement la composition socio-spatiale des quartiers. L'intérêt de sauver de la ruine certains monuments exceptionnels est contrebalancé par le risque que cela pourrait entraîner pour les populations locales. Ce risque a-t-il été bien évalué et quelles sont les actions mises en place pour réhabiliter l'espace patrimonial comme lieu de vie pour les habitants pauvres des quartiers centraux ? Entre le modèle occidental de la gentrification des centres historiques, et une action sur le terrain plus adaptée à la situation mexicaine, quelles sont les stratégies mises en place par les acteurs institutionnels ?

L'exemple du Caire est par contre plus surprenant, parce que sans doute plus éloigné des schémas occidentaux. Si les acteurs privés sont de plus en plus présents dans le centre historique de Mexico, il n'en va pas de même dans la vieille ville du Caire, même si on remarque depuis peu une attention plus prononcée des hommes d'affaires égyptiens pour cet espace. Les pratiques spéculatives se concentrent plus volontiers dans d'autres espaces de la métropole cairote, comme par exemple le long du Nil, même si quelques grandes entreprises de bâtiments s'intéressent à la restauration de monuments classés dans l'espace patrimonial. Exceptées ces grosses structures qui tentent par là de se positionner par rapport aux pouvoirs politique et religieux, on note néanmoins une absence relative d'intérêt en matière foncière dans la vieille ville du Caire. Les logiques de réhabilitation s'opposent sur maints points à celles rencontrées dans le centre historique de Mexico. En dehors des usages religieux qui perdurent et s'inscrivent dans la logique des choses, quels usages sont réservés aux nouveaux monuments fraîchement restaurés de la vieille ville du Caire ?

Quelles sont les motivations des différents acteurs dans les deux villes et peut-on y voir des stratégies de restauration différentes, voire opposées ?

Dans la vieille ville du Caire comme dans le centre historique de Mexico, les processus de reconquête des centres n'en sont qu'à leurs débuts et restent en très grande partie imparfaits, trop théoriques et extrêmement partiels. Comment expliquer les blocages et les limites de ces processus, malgré les bonnes volontés et des discours, parfois, extrêmement ambitieux ?

Si des différences notables sont perceptibles dans la gestion des centres historiques des deux villes, dans la nature des réhabilitations et dans les nouveaux usages qui leur sont réservés, on note néanmoins une remarquable correspondance dans les raisons de l'insuccès des processus de reconquête. Notre objectif sera donc, dans le dernier chapitre, de pointer ces limites et ces blocages institutionnels et d'en comprendre les raisons. L'intérêt de la démarche comparative n'est-il pas de nous montrer qu'au-delà des spécificités de chaque centre et des différences tant culturelles que politiques, il existe une certaine unité des problèmes propre aux villes des pays en développement ? La comparaison est à ce titre un outil pour comprendre la portée généralisante des processus de reconquête des centres anciens. On pourra alors, en guise d'ouverture, élargir la comparaison à d'autres villes et d'autres espaces afin de valider certaines de nos réflexions.

Chapitre I

La ville accaparée : acteurs, discours et projets pour une reconquête des centres anciens

Depuis les années 1980-1990, on assiste dans le centre historique de Mexico à la mise en place de plusieurs actions et programmes visant à une reconquête progressive des quartiers anciens. Le paysage juridique et institutionnel, qui rassemble l'ensemble des acteurs interférant dans le processus de revalorisation du centre historique, est aujourd'hui touffu et peu lisible. Les acteurs sont nombreux et peu coordonnés les uns aux autres et les actions souvent peu efficaces. Au Caire le nombre des acteurs institutionnels est plus réduit et les actions de réhabilitation paraissent, dans un même temps, moins ambitieuses et plus ponctuelles. La nature de ces acteurs est radicalement différente d'une ville à l'autre : d'un côté l'initiative privée est présentée comme la panacée à l'incapacité des autorités à impulser un processus de reconquête durable, tandis que de l'autre côté, les coopérations bilatérales semblent être les seules initiatives réellement efficaces, mêmes si encore trop restreintes. Comment expliquer le rôle et la nature si différents de ces acteurs si ce n'est par des stratégies de reconquête des centres anciens radicalement dissemblables ? Les enjeux sont-ils les mêmes au Caire et à Mexico et la lisibilité politique des actions de réhabilitation du patrimoine, beaucoup plus forte à Mexico, est-elle une clé pour comprendre ces différences de traitements et de visions du devenir des quartiers anciens ?

A) Multiplicité des acteurs et confusion des rôles ?

La multiplicité des acteurs présents dans les deux centres historiques peut se lire à différentes échelles : des institutions nationales, aux acteurs locaux et aux associations de quartiers. A Mexico, plus qu'au Caire, c'est la prolifération et la complexité des organes institutionnels, politiques et administratifs de consultation et de décision qui marquent la gestion (ou l'impossible gestion) des espaces patrimoniaux. Dans les deux villes pourtant, la multitude des acteurs n'est pas

favorable à une gestion efficace des processus de reconquête des centres anciens. Faut-il en conclure que la multiplicité des acteurs est un handicap pour la bonne gestion des centres historiques ou est-ce un paramètre nécessaire à l'apprentissage de la démocratie locale ?

a) **Les acteurs institutionnels : niveau national et municipal**

Au Caire comme à Mexico, un grand nombre de ministères et d'institutions nationales sont en charge d'une partie de la gestion ou de la supervision du patrimoine et des centres historiques. Une description très détaillée des compétences de chaque institution compliquerait inutilement l'exposé (Cf. Partie III pour l'historique et l'évolution des compétences des grandes institutions). Les fiches des principales institutions sont néanmoins nécessaires à la compréhension des mécanismes de protection du patrimoine et permettent des parallèles entre les deux centres historiques.

Au Mexique, les données sur les différents acteurs tant fédéraux que locaux, sont sujettes à plusieurs évolutions récentes. En effet, les dernières élections présidentielles (2000) et les élections à la mairie de Mexico (1996) ont bouleversé la donne, et quelques institutions essentielles (comme le Fideicomiso du Centre Historique), étudiées lors de notre séjour au Mexique, ont aujourd'hui disparu. Nous ne pouvons pas faire l'impasse sur ces dernières évolutions et, tout en présentant les institutions telles qu'elles étaient lors de nos enquêtes, nous voulons rendre compte de ce climat de réforme et de changements des instances gouvernementales, tant au niveau fédéral que local.

Le manque de continuité politique et l'abandon répété des programmes de réhabilitation du centre historique semblent être par ailleurs une caractéristique mexicaine. Les institutions, défuntes et nouvelles, et les divers conseils consultatifs du centre historique sont-ils pourtant véritablement différents d'une période à l'autre ? Si les hommes changent, les idées et les problèmes restent apparemment les mêmes.

Malgré la Réforme de l'Etat entreprise au Mexique, les acteurs institutionnels de niveau fédéral restent relativement stables. Parmi ceux-ci, il faut rappeler le rôle

de l'INAH (Institut National d'Anthropologie et d'Histoire) qui reste un acteur majeur dans les processus de protection du patrimoine (Cf. fiche).

INAH : Institut National d'Anthropologie et d'Histoire (1939)

Compétences :

L'INAH est une instance nationale qui dépend du gouvernement fédéral. Elle a en charge la protection du patrimoine historique de l'ensemble du pays (sites archéologiques et zones urbaines classées). Toute action de construction ou de modification du tissu urbain des zones classées « centre historique » doivent être soumises à une autorisation de l'INAH. Les principales tâches de cette institution sont donc le contrôle des travaux des propriétaires privés comme publics. Elle a également un rôle de conseiller technique et un rôle d'inventaire du patrimoine historique des zones classées.

L'INAH agit dans le cadre de la Loi Fédérale sur les Monuments et Zones Archéologiques, Artistiques et Historiques de 1972 et du décret présidentiel de 1980 instituant le centre historique de Mexico comme zone de protection (périmètres A et B).

Remarques :

- Les attributions de l'INAH ne sont pas claires, surtout en ce qui concerne les espaces publics.

- Co-responsabilité et superposition des compétences avec des instances locales.

- Les sanctions financières et les sanctions pour la destruction du patrimoine ne sont pas dissuasives.

- Institution proche : l'INBA (Institut National des Beaux Arts)

Le cadre légal de l'INBA est le même que celui de l'INAH. Cette institution se consacre plus spécifiquement au patrimoine artistique (les monuments du XX^e siècle d'intérêt patrimonial) de la République mexicaine. L'INBA a un rôle beaucoup moins important que l'INAH..

D'autres acteurs de niveau fédéral, tels que le ministère de l'Education Nationale, le ministère du Tourisme, le ministère du Développement Social (SEDESOL)¹³³,

¹³³ SEDESOL (*Secretaría de Desarrollo Social*) (ex-SEDUE *Secretaría de Desarrollo Urbano y Ecología*) De cette institution dépendent plusieurs instances dont la Direction Générale des Sites et Monuments du Patrimoine Culturel. L'action de SEDESOL est relativement importante au niveau de la sauvegarde du patrimoine : investissement de 6 millions de USD dans la restauration de

SECODAM¹³⁴ ... jouent également un rôle ponctuel dans l'évolution du processus de reconquête du centre ancien. Le principal reproche reste néanmoins la faiblesse et la très mauvaise coordination des actions de ces différentes instances fédérales qui se concurrencent entre elles, et dont les compétences se chevauchent également avec les instances parentes du District Fédéral. Tous les *Secretarias* du DF (Tourisme, Développement Urbain et Habitat, Economie...) interviennent également de manière normative ou opérationnelle dans le centre historique.

Une des évolutions récentes concernant la participation de ces instances gouvernementales est leur intégration dans un Conseil Consultatif du Centre Historique créé durant l'été 2001 suite à la disparition du Fideicomiso. (www.centrohistorico.mx). Ainsi trois représentants d'instances de type fédéral devraient côtoyer trois représentants d'institutions du DF :

Les trois membres du Gouvernement fédéral, siégeant au Conseil Consultatif, dépendent des :

- Ministère du Tourisme (*Secretaria del Turismo*)
- Ministère de la Culture (*Consejo Nacional para la Cultura y las Artes* : CONACULTA)
- Présidence (Secrétaire particulier du Président de la République)

Les projets de ce nouvel organe de consultation sont de partager les dépenses entre le DF et le Gouvernement fédéral à parts égales. Il s'agit là d'un organe de consultation de type inter-institutionnel permettant le relais entre les échelles locales et nationales. Cette tentative, qui paraît louable et extrêmement logique sur le papier, n'est pourtant pas la première et le Conseil du Centre Historique créé en même temps que la mise en place du décret de protection des périmètres A et B de 1980 avait quasiment les mêmes fonctions et les mêmes membres répartis entre représentants du DF et du Gouvernement (Cf. infra). Les enseignements de l'échec et du peu d'efficacité de ce premier Conseil consultatif ont-ils été

monuments historiques au Mexique dont la moitié pour Mexico de 1978 à 1986 (Melé, 1996, p.129)).

¹³⁴ SECODAM (*Secretaría de Controlaría y Desarrollo Administrativo*) : en charge des monuments religieux de propriété fédérale. Action très restreinte en matière de réhabilitation.

analysés ? Comment ne pas supposer que le nouveau Conseil Consultatif sera confronté aux mêmes problèmes que le précédent ?

La volonté de mettre en relation les différents acteurs du pouvoir dans des organes inter-institutionnels spécifiques au centre historique, est manifeste au Mexique, même si elle brillait jusqu'alors par son peu d'efficacité. En Egypte, cette volonté est encore assez timide et il n'existe pas d'institution inter-ministérielle en charge de la coordination des actions sur la vieille ville. Les acteurs nationaux en Egypte ont donc un poids important et ils interviennent plus directement que dans le cas du centre historique de Mexico. Parmi les institutions clés, il faut citer le Haut Conseil des Antiquités (Cf. Fiche) qui a un rôle pratiquement similaire à celui de l'INAH au Mexique. Une différence notable apparaît au niveau de la comparaison des noms de ces deux principales institutions. Le terme d'Anthropologie (INAH) est inconcevable en Egypte, qui lui préfère le mot « Antiquités ». L'anthropologie en Egypte est perçue comme une science presque indigente marquée par la domination extérieure (le tribunal indigène sous les Ottomans) et la perception de l'héritage n'est pas associée à sa nature anthropologique qui reste tabou. Seule exception, la Nubie qui est l'objet récent d'attention à travers sa reconnaissance comme minorité ethnique (création d'un musée, d'une chaîne de télévision...)

Le Haut Conseil des Antiquités HCA, (*Supreme Council of Antiquities, SCA*)

Le HCA est en partie l'héritier de l'ancien Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe créé en 1881 par des savants en majorité français et anglais. (Cf. Partie II). Le Haut Conseil des Antiquités est créé en 1953, faisant disparaître l'ancien Comité. Il ne joue pourtant un rôle véritablement important que depuis les années 1980, date à laquelle les efforts, en matière de conservation des monuments islamiques, se sont intensifiés.

L'institution a en charge l'ensemble du patrimoine égyptien et reste fortement marqué par l'histoire de la formation de l'Égyptologie. Son rôle au niveau de l'archéologie (héritier du Service des Antiquités créé au XIX^e siècle) a toujours été essentiel, contrairement au patrimoine islamique. L'institution fonctionne depuis le XIX^e siècle, en archéologie, sur le principe des concessions de fouilles.

Au niveau de la vieille ville, le rôle du HCA est un rôle essentiellement de

contrôle. Il délivre les autorisations et peut verbaliser les contrevenants. Toutes les actions de réhabilitation et tous les projets dans la vieille ville du Caire sont réalisés sous la tutelle du HCA.

Remarques :

Ces actions restent néanmoins insuffisantes et n'apportent que des solutions partielles aux problèmes des monuments islamiques. Les raisons de l'inefficacité du HCA sont classiques :

- manque de coordination avec les autres acteurs institutionnels
- manque de qualification des personnes employées et absence de pluridisciplinarité
- dans quelques cas, on pourrait citer la mauvaise qualité des restaurations entreprises
- Suivi des monuments après la restauration et surveillance des sites largement sous-développés

Tout comme au Mexique, la plupart des ministères égyptiens sont concernés par l'espace historique et interviennent de manière ponctuelle dans la vieille ville. Certains, comme le GOPP, ont un rôle plus conséquent :

- Le **Ministère de la Culture** (Le HCA dépend de ce ministère)
- Le **Ministère des Waqfs**, peu actif en matière de réhabilitation, est propriétaire de 90 % des monuments historiques classés de la vieille ville.
- Le **Ministère du Tourisme**
- Le **Ministère de l'Habitat, des Infrastructures et des Nouvelles Communautés. De ce Ministère dépend l'Office de Planification GOPP** (*General Organization for Physical Planning*) qui a entrepris plusieurs projets de réhabilitation dans des quartiers, en coopération avec l'IAURIF (Institut Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile de France)
- Le **Ministère de l'Environnement**
- Le **Ministère des Affaires Etrangères** (pour la coopération internationale)
- Le **Ministère de l'Intérieur**
- Le **Ministère de l'Education** (propriétaire ou locataire des édifices du XIXe et du XXe siècle non classés.

Aux instances gouvernementales, nous devons également ajouter le **Gouvernorat du Caire**, bien que son rôle soit beaucoup moins important que celui du District Fédéral de Mexico. L'absence d'autonomie politique et financière du Gouvernorat du Caire est la principale cause de la faible participation de ce dernier dans la planification urbaine. Son rôle comme instance de contrôle de l'exécutif est néanmoins important. Tout comme à Mexico, mais dans une moindre ampleur, on retrouve pourtant les problèmes de concurrence et de double compétence entre les instances nationales et celles du Gouvernorat. Ainsi les services de voirie ou de maintenance des infrastructures sont par exemple très peu coordonnés entre les deux niveaux.

Les villes du Caire et de Mexico s'opposent fondamentalement sur la nature des responsabilités au niveau municipal. Mais si l'ensemble des institutions mexicaines est en pleine évolution dans le cadre d'une vaste Réforme de l'Etat et du District Fédéral (*Forum sur la Réforme Politique du District Fédéral*, 20-22 juin 2001, *Palacio de Minería*, <http://www.iedf.org.mx>), les évolutions majeures se situent néanmoins à l'échelle municipale. Ces bouleversements institutionnels et politiques sont d'autant plus importants qu'ils s'inscrivent, à Mexico, dans un processus de démocratisation de la vie locale. L'implication citoyenne des habitants, à travers diverses démarches participatives, est ici un point véritablement spécifique à Mexico, alors qu'au Caire, le processus de démocratisation de la vie locale n'est pas encore à l'ordre du jour.

Les institutions du DF de Mexico¹³⁵ :

- ❖ **Mairie** : Jusqu'en 1997, le Maire de Mexico était nommé par le Président de la République. La réforme de 1996 a pour conséquence majeure l'élection directe du Maire de la ville. Ainsi depuis 1997, la Mairie est passée dans l'opposition (PRD, parti de gauche) avec à sa tête Cuauhtémoc Cardenas puis Andrés Manuel Lopez Obrador. Le Maire

¹³⁵ La présentation des acteurs publics a été en partie étudiée par Juliette Bonnafé « Outils de la revitalisation urbaine en quartier ancien. La gestion publique du centre historique de Mexico », mémoire de DESS, IEP Paris, 1999, 74 p. voir également R. Coulomb « *Gobernabilidad democrática y reforma político administrativa en el centro histórico de la Ciudad de Mexico* », *Foro sobre la reforma política del Distrito Federal*, juin 2001, internet op.cit.

décide des financements des politiques urbaines¹³⁶. La concentration de pouvoirs entre les mains du Maire est véritablement importante même si elle est soumise au contrôle de l'Assemblée Législative du DF.

- ❖ **Les Délégations (Cuauhtémoc et Venustiano Carranza)** Avant juillet 2000, les représentants des 16 Délégations du DF étaient nommés par le Maire du DF. Le centre historique s'étend sur deux délégations, Cuauhtémoc et Venustiano Carranza. Le périmètre A dépend entièrement de la Délégation Cuauhtémoc, qui elle-même se divise en sous-délégations et l'une d'elles concerne le centre historique. La Délégation est compétente pour gérer les services urbains (ramassage des ordures, entretien des rues, réseaux d'eau, travaux publics, infrastructures publiques telles que les écoles, les centres culturels...) Elle est chargée de la voirie et par là même du problème des vendeurs ambulants, ainsi que de la sécurité publique.

L'élection directe des 16 représentants, les *Delegados*, depuis juillet 2000 a permis de passer de la déconcentration des pouvoirs du Maire à la décentralisation vers les *Delegados*. Cette évolution notable tend vers plus de démocratie locale avec une promotion de la démarche participative : enquêtes auprès des habitants, forums de discussion, ateliers, consultations publiques, réunions de quartiers sont des termes employés pour monter l'action du nouveau gouvernement délégationnel Cuauhtémoc¹³⁷. Parmi les activités de la Délégation plusieurs actions concernant le centre historique sont à l'ordre du jour : développement touristique, sauvegarde du centre historique, amélioration des logements. Le vote de 3551 habitants du centre historique a entériné cette première démarche participative lors de l'élaboration du projet 2002 (*Ibid.*).

¹³⁶ La capacité d'endettement du Maire de Mexico est néanmoins restreinte par le Congrès de l'Union (niveau fédéral) qui doit donner son aval pour tout endettement du gouvernement local. En cas de divergence politique entre le Congrès et la Mairie, la situation se bloque. Ce cas s'est présenté en 1997 et la Mairie du DF, d'opposition au PRI, a vu sa capacité de financement fortement réduite.

¹³⁷ Informe de actividades de la Delegación Cuauhtémoc,

<http://www.df.gob.mx/jefatura/documentos/informe/1erinforme/anexo/delegacional/cuauhtemoc.pdf>

- ❖ **Assemblée Législative du DF** : créée en 1987, l'Assemblée du DF intègre 40 députés élus par les habitants. Tous les groupes politiques y sont représentés. Elle a pour rôle de proposer des lois relatives au DF devant le Congrès de l'Union. L'Assemblée légifère en matière d'administration locale, de planification urbaine, de transports etc. ... Elle dispose de Commissions nécessaires à l'accomplissement de sa mission (Commission du Tourisme par exemple). Aucune n'est spécifique au centre historique et les députés travaillent souvent dans l'intérêt de leur circonscription. La sauvegarde du centre historique n'est donc pas une priorité. Depuis la réforme de 1996, l'Assemblée a de réels pouvoirs législatifs, ce qui permet une meilleure représentation citoyenne des habitants et une avancée vers la démocratisation des institutions. En 2000, l'Assemblée du DF est passée dans l'opposition (PAN, parti de droite), ce qui a bien évidemment bloqué la réalisation de certains projets de la Mairie de Mexico tenue par le PRD (parti de gauche).

- ❖ **Secretarias du Gouvernement du DF** (ministères locaux) : Chaque *Secretaria* a une responsabilité sectorielle et beaucoup ont des compétences directes ou indirectes dans le centre historique. Outre la gestion, la coordination des actions dans les différents secteurs, les *Secretarias* doivent commanditer des études et proposer des mesures :
 - *Secretarias* du Développement Urbain et du Logement, SEDUVI. (Cf. ci-dessous)
 - *Secretarias* du Tourisme,
 - *Secretarias* du Développement Economique,
 - *Secretarias* de l'Environnement,
 - *Secretarias* des Travaux Publics,
 - *Secretarias* de l'Education de la Santé et du Développement Social,
 - *Secretarias* des Finances,
 - *Secretarias* du Transport et de la Voirie,
 - *Secretarias* de la Sécurité Publique

Il n'existe pas de coordination spéciale entre les *Secretarias* pour les actions spécifiques au centre historique

- ❖ **le *Secretaria* du Développement Urbain et de Logement – SEDUVI** - est le plus impliqué dans le processus de reconquête du centre historique. Le SEDUVI est divisé en trois Directions Générales¹³⁸. La Direction Générale du Développement Urbain, en charge de l'aménagement du territoire et de l'usage des sols, propose des POS et des instruments particuliers comme le transfert de potentialité (Cf. infra). Au sein de cette DG se trouve le **Bureau des Sites Patrimoniaux** de la SEDUVI. Acteur récent, son action se limite pour l'instant à l'inventaire des édifices concernés et ne contribue pas à la simplification administrative (Bonnafé, 1999, Coulomb, 2001).

Dans les deux villes, les acteurs gouvernementaux et municipaux pouvant intervenir de façon normative ou opérationnelle, sur les quartiers anciens, sont extrêmement nombreux. Tous n'ont pas la même vision du processus de reconquête de la ville ancienne et tous n'ont pas, non plus, une volonté manifeste d'agir pour la préservation du patrimoine et de l'environnement urbain. Face à un manque réel de coordination entre cette multitude d'acteurs, de nouvelles institutions chargées de coordonner ont été mises en place à Mexico.

b) Les acteurs spécifiques au centre historique de Mexico

L'évolution politique et institutionnelle de la ville de Mexico nous amène à présenter ici des acteurs qui n'existent plus aujourd'hui. Inefficacité ? Volonté politique de changer les hommes de pouvoir depuis l'élection à la Présidence de la République de Vicente Fox (Parti d'Action Nationale) ? La présentation des institutions défuntes nous permet néanmoins d'analyser la situation du centre historique de ces dernières années et de comprendre les motivations, les projets et les réalisations effectuées à un moment donné dans l'espace patrimonial. Les trois

¹³⁸ Direction Générale du Développement Urbain, Direction Générale de l'Administration Urbaine (en charge des permis de construire et du mobilier urbain), Direction générale des Equipements et des Projets Urbains.

premières institutions présentées, le **Conseil du Centre Historique**, le **Fideicomiso du Centre Historique** et le **Patronat du Centre Historique**, sont aujourd'hui remplacées par une nouvelle institution le **Conseil Consultatif du Centre Historique**, présidé par Carlos Slim, PDG de la Société TELMEX et homme d'affaire richissime appartenant à la société civile.

Les anciennes institutions de coordination :

Le Conseil du Centre Historique :

Le Conseil du Centre Historique, né en 1980 lors de la création de la zone de protection du centre historique, était formé de hauts fonctionnaires (directeurs de l'INAH, INBA, maire de Mexico (le Régent qui était alors nommé par la Présidence, puis le maire élu), fonctionnaires du DF des différents *Secretarias* (Tourisme, Education Nationale, Développement Urbain, Plan), recteurs des Universités etc)... Le conseil était à l'origine censé coordonner les actions concernant la réhabilitation du centre ancien. Cet organe de concertation inter-institutionnelle n'avait pas d'autonomie financière et les difficultés rencontrées pour son fonctionnement (absence de réunion périodique obligatoire) l'ont trop longtemps laissé inactif et inefficace.

Les résultats n'étant pas à la hauteur des espérances durant les années 1980, cela entraîne dès 1990 la création de nouvelles institutions : le Patronat du centre historique et le Fideicomiso du centre historique.

Le Patronat du centre historique

Le Patronat est une association civile, créée sur l'initiative gouvernementale et qui doit réunir les acteurs privés désireux d'investir des fonds dans la réhabilitation du centre historique. Cet organisme créé en 1990 par l'ancien Conseil du Centre Historique était présidé par le Maire de Mexico. Il avait pour but d'attirer des fonds privés pour l'investissement dans le centre. La très faible mobilisation des acteurs privés a contribué à l'échec de ce Patronat. Aujourd'hui, un autre organisme semble l'avoir remplacé (Cf. infra).

Le Fideicomiso du Centre Historique de la ville de Mexico

Un Fideicomiso est un organisme privé, juridiquement indépendant de l'administration publique. Il existe un grand nombre de Fideicomiso au Mexique (création simple, possibilité d'autofinancement, statut juridique, normalement non lié aux changements politiques).

Le Fideicomiso du centre historique de Mexico est créé en 1990 et il a une fonction d'assesseur et de gestion des projets. Le Fideicomiso avait pour objectif de promouvoir, gérer et coordonner, au niveau des acteurs privés et publics, les actions de réhabilitation du centre historique. En dix ans, le Fideicomiso a appuyé la réalisation d'interventions sur 574 édifices dans le centre historique, total équivalent à un investissement de 300 millions de USD (Coulomb, 2001). L'idée était de permettre une simplification des démarches administratives pour les différents acteurs (essentiellement privés), de mettre en place des incitations fiscales et de mener à bien les concertations entre les institutions compétentes. Plusieurs projets ont par ailleurs été entrepris, avec plus ou moins de succès, par le Fideicomiso. Le premier projet (1991-1994) se nommait « *Echame una manita* ». Il a été suivi en 1998 par « un Plan Stratégique de développement intégral du Centre Historique », prenant en compte les intérêts de tous les acteurs du centre. La confusion des attributions exactes du Fideicomiso (publiques et privée) et l'absence de fonds conséquents pour lui permettre d'acquérir son propre patrimoine immobilier ont bloqué nombres de ses ambitions et lui ont été fatales. De 1997 à 2001, le Fideicomiso était dirigé par un Français, proche de Cuauhtémoc Cardenas (PRD), René Coulomb.

Les acteurs actuels

Le 31 août 2001, le Gouvernement Fédéral (Vicente Fox) et le Gouvernement du District Fédéral (Manuel López Obrador) ont signé une convention permettant la création d'un **Conseil Consultatif du Centre Historique**. « L'objectif de ce Conseil est d'établir les bases de la coordination et collaboration qui permettraient la protection, restauration, sauvegarde et revitalisation de cette zone, ainsi que de

prévenir et inverser sa détérioration et améliorer les conditions de vie de ses habitants » (<http://www.centrohistorico.com.mx>)

Composition du Conseil Consultatif :

- Président d'honneur : l'historien José E. Iturriaga
- 125 personnalités de la société civile

Le Comité Exécutif du Conseil Consultatif :

- Présidence : **Carlos Slim**. Ses fonctions sont de coordonner, élaborer, exécuter et mener dans leur continuité les programmes de revitalisation du centre historique. Les membres de cette équipe opérationnelle sont répartis de manière égale entre les différents acteurs nationaux, municipaux et privés :

- Trois membres du Gouvernement fédéral:

- Ministère du Tourisme (*Secretaria del Turismo*)
- Ministère de la Culture (*Consejo Nacional para la Cultura y las Artes : CONACULTA*)
- Présidence (Secrétaire particulier du Président de la République)

- Trois membres du Gouvernement du DF :

- *Secretaria* du Tourisme
- *Secretaria* du Développement Economique
- *Secretaria* du Développement Urbain et du Logement SEDUVI

- Trois membres de la société civile :

- L'historien Guillermo Tovar de Teresa
- Jacobo Zabludovsky (journaliste)
- Le Cardinal Norberto Riviera

Les grandes lignes de l'action de ce nouveau Conseil Consultatif ne sont pas encore bien définies. Les orientations apparaissent pour l'instant très libérales et nous analyserons, dans les parties suivantes, les projets spécifiques à ce nouvel organisme. L'arrivée de Carlos Slim, homme d'affaire extrêmement riche, déjà à la tête de plusieurs groupes financiers (Fondations TELMEX et Carso), à la direction des programmes sur le centre historique est une chose assez surprenante. A l'image du Président de la République, Vicente Fox, cet homme d'affaire est chargé de redonner confiance aux investisseurs privés. Certains groupes

d'investisseurs ont par ailleurs déjà effectué des études sur les possibilités (potentialités ?) offertes par l'espace historique (CESPEDES, *Centro de Estudios del Sector Privado para el Desarrollo Sustentable* (première publication septembre 2001, *Centro Historico, Desafío Estratégico para el Distrito Federal*, <http://www.cce.org.mx/cespedes>). Il est néanmoins encore trop tôt pour savoir si cette stratégie se révèlera efficace.

c) Une particularité cairote : les missions étrangères¹³⁹

La présentation de ces missions étrangères nous permet de pointer une spécificité cairote en matière de conservation du patrimoine bâti. On ne retrouve nulle part ailleurs cette mainmise presque exclusive des étrangers sur les processus de mise en valeur d'un patrimoine national. Pour expliquer cette singulière situation, nous pouvons évoquer la longue tradition interventionniste des Occidentaux sur des monuments égyptiens, aujourd'hui qualifiés de patrimoine mondial. Cette tradition d'interventionnisme est liée de près à l'Égyptologie et au régime de concession de fouilles mis en place depuis le XIX^e siècle. La gestion du patrimoine urbain est en grande partie corrélée aux pratiques archéologiques qui instituent un zonage de l'espace dans les sites archéologiques. L'échec d'une prise en main du processus de réhabilitation de la zone par les seuls Égyptiens, durant la période s'étendant de 1953 à 1981, et le peu de susceptibilité de ces derniers à voir des étrangers pendre en charge un de leurs plus riches héritages ont cristallisé et institutionnalisé progressivement ces méthodes de travail et ces acteurs. Le mode de fonctionnement de ces missions étrangères est simple. Les financements sont extérieurs et de nature bilatérale ou internationale (ambassades, centres de recherche, USAID, UNESCO...). Les architectes et restaurateurs sont la plupart du temps étrangers (Bernard Maury pour la France), même si quelques restaurateurs égyptiens interviennent de plus en plus dans les processus de restauration des édifices (Nairy Hampikian par exemple). Les ouvriers et les techniciens (charpentiers, électriciens, plombiers, tailleurs de pierre...) sont égyptiens. Toutes les entreprises sont sous la tutelle du HCA, qui institue un véritable partenariat avec les missions étrangères, de la même manière

¹³⁹ La plupart des informations ont été tirées des articles des spécialistes regroupés par J. L. Bacharach, *The restoration and conservation of Islamic Monuments in Egypt*, 1995, American University in Cairo Press, Le Caire, 194 p.

qu'en Egyptologie. Le HCA est également censé contrôler les travaux. Son rôle est néanmoins fort critiqué.

Les missions étrangères ont permis de restaurer un petit nombre de monuments classés, souvent concentrés dans une zone définie, depuis plusieurs décennies.

La mission française :

- La maison Harrawi (1731) restaurée de 1983 à 1993 par Bernard Maury et son équipe.

- La maison de Zaynab Khatun (1468), idem.

- La mosquée al-Ayni qui jouxte les deux maisons précédentes, restaurée.

- La maison Sennari (1794), cette demeure a accueilli en 1798 les savants qui accompagnaient l'Expédition d'Egypte de Bonaparte, en fin de restauration (Photo suivante 4-1)

Photo 4-1 : La maison Sennari, restaurée par Bernard Maury.



La mission allemande :

La mission allemande est représentée par le DAI (Institut Archéologique Allemand) et son action s'étend, en partie, dans la zone de Darb al-Qirmiz, au centre du quartier de Gamaliyya. Les premières restaurations sont entreprises dès 1973. (restaurateurs : M. Meinecke, P. Speiser, N. Hampikian)

- La mosquée de Mithqal (1367), restaurée
- La tombe du Shaykh Sinan (1585), restaurée
- Le mausolée et la mosquée de al-Higaziya (1360), restaurés
- Le palais de Amir Bashtak (1339), restauré
- Le sabil-kuttab de 'Abd al-Rahman Katkhuda (1744), restauré
- La madrasa de al-Kamil (1752), restaurée
- La mosquée et le mausolée de al-Nasir Muhammad ibn Qalaun (1304), en restauration
- Le mausolée et la madrasa de al-Salih Najm al-Din Ayyub (1250)
- Le sabil-kuttab de Khusraw Pasha (1535), restauré
- Le minaret de al-Salih (1343)

La mission polonaise

Les Polonais travaillent dans le cimetière mamelouk du Caire (*Eastern Cemetery*, autrefois nommé le Cimetière des Mamelouks) depuis 1971. Il s'agit d'une des plus anciennes coopérations étrangères sur la vieille ville du Caire. Les études, fouilles et restaurations sont nombreuses. On peut citer quelques unes d'entre elles :

- Le complexe de Amir Kabir Qurqumas (1506)
- Le complexe du Sultan al-Ashraf Inal (1460)

La mission danoise : (groupe de professeurs de l'Académie Royale Danoise).

La mission danoise est présente dans la vieille ville du Caire depuis 1979. Ses actions de restaurations sont éparpillées entre la zone d'al-Azhar et le centre du quartier de Gamaliyya.

- La maison al-Suhaymî (1648) (proche de la zone des Allemands). Restauration terminée par un institut égyptien avec des fonds arabes.
- La madrasa al-Ghûrî, attachée à la mosquée al-Azhar, restaurée

La mission américaine : ARCE (American Research Center in Egypt) et USAID

La plupart des actions de restaurations américaines se situent autour de la porte fatimide de Bab Zuwayla.

- Le sabil-kuttab Nafisa al-Bayda (1797), restauré de 1995 à 1998.

- La mosquée Saleh Tala'i (1160) située juste au sud de Bab Zuwayla : restauration du minbar de la mosquée (restauration sur bois) et travaux de drainage effectués.

- La porte fatimide de Bab Zuwayla (1087-92), en restauration (Nairy Hampikian)

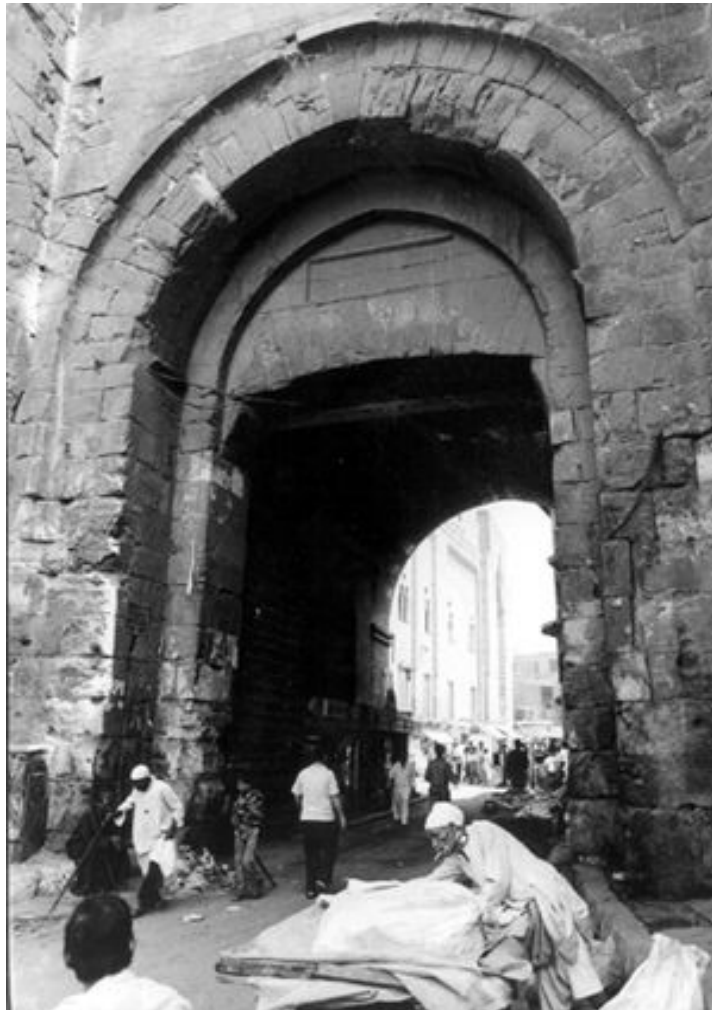
- Maisons du XIX^e siècle, rue Bab al-Wazir près de la Citadelle, une en restauration, deux en projet

- Le sabil-kuttab de Muhammad Ali Pasha, rue al-Muezz (1820), en restauration.

- La maison al-Razzaz (XV-XVIII^{es} siècles), en restauration

- Zawiya-Sabil Farag Ibn Barquq (petit établissement soufi 1408), en projet.

Photo 4-2 : La porte fatimide de Bab Zuwayla, ARCE avant la restauration.



La mission italienne : Centre Culturel Italien

Les Italiens ont concentré leurs actions de restauration, de 1976 à 1987, sur le complexe Mevlevi des derviches, aux pieds de la Citadelle. Ils continuent de restaurer des monuments attenants dans la même zone. En 1988, un Centre de restauration italo-égyptien (CFPR) a été inauguré dans le sama'khana restauré. (Restaurateurs : G. Fanfoni)

- *Le couvent des derviches (1607) et plus particulièrement le dôme du sama'khana (théâtre des derviches), restauré*
- *Le palais Yazbak*
- *Le mausolée de Hasan Sadaqa, en restauration*
- *Le minaret et la madrasa Sunqur Sa'di (reliés au couvent des derviches)*

Photo 4-3 : Mausolée Hasan Sadaqa, mission italienne

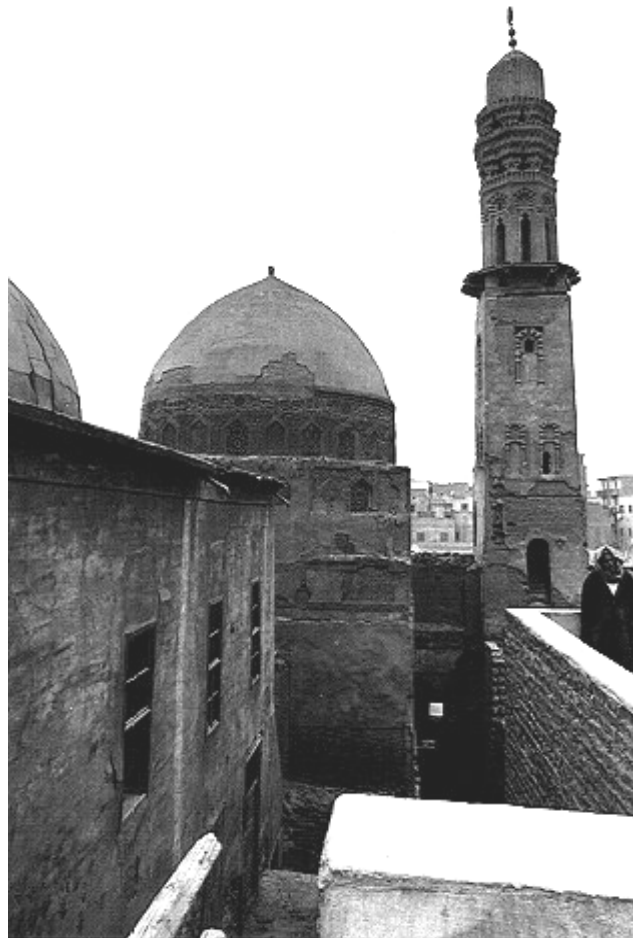


Photo 4-4 : Complexe des derviches, mission italienne



La mission hollandaise :

- La wakala bazra'a de Darb Qirmiz (fin du XVII^e siècle)

La mission Bohari (secte musulmane indienne chiite, installée au Pakistan, se réclamant du calife fatimide al-Hâkim. Cela oriente toutes leurs restaurations)

Il s'agit ici des restaurations les plus controversées. Elles sont souvent qualifiées de « reconstruction » par les experts. Les Boharis sont présents dans la vieille ville depuis 1979.

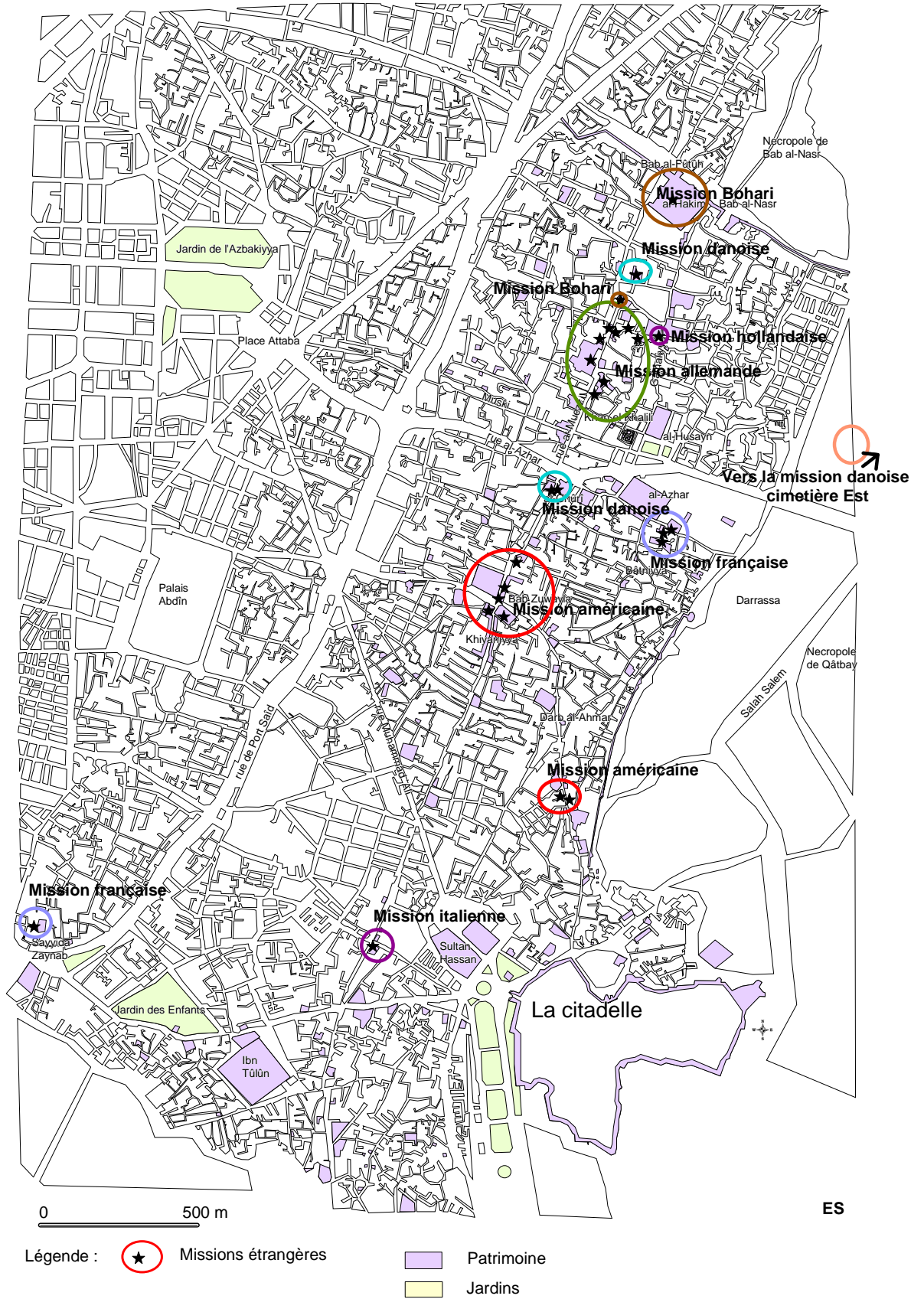
- Mosquée fatimide de al-Hâkim (933-1013), restaurée

- Le dôme de Qurqumas (1011) déplacé de l'entrée de la mosquée al-Hâkim vers le cimetière mamelouk, restauré

- Mosquée Al-Aqmar (1125), en restauration

Outre les missions étrangères, d'autres travaux sont effectués ou financés par des organismes internationaux tels que le **Getty Conservation Institute** (fondé en 1985 par Paul Getty, milliardaire américain) ou encore l'**Aga Khan Trust For Culture**, basé à Genève. L'**AKTC** est une fondation philanthropique qui soutient plusieurs programmes comme celui des Villes Historiques (*Historic Cities Support Programme*) et délivre le prix de l'*Aga Khan Award for Architecture*. C'est dans le cadre du programme sur les villes que s'élabore le projet de Parc al

Carte 4-1 : Les missions étrangères dans la vieille ville du Caire



0 500 m

Légende :  Missions étrangères

 Patrimoine

 Jardins

ES

Azhar (*Azhar Park Project*). Les travaux de création d'un vaste jardin de 29 hectares ont commencé depuis 1997.

Des organismes privés égyptiens, des entreprises de bâtiment et des cabinets d'experts oeuvrent également dans la vieille ville du Caire. On ne citera pas ici l'ensemble des opérations. Un des projets les plus abouti est néanmoins celui de l'**Institut du Mashrabeyyia** qui a repris le projet de la maison al-Suhaymî (mission danoise) dans le quartier de Gamaliyya et élargi son action à l'ensemble de la zone qui entoure la maison (Cf. infra).

L'architecture vernaculaire n'est pas une priorité des autorités égyptiennes et les restaurations entreprises sous la houlette du HCA par des institutions égyptiennes ou étrangères, concernent le plus souvent des monuments religieux, des palais, des maisons de grande valeur historique.

La quasi absence d'acteurs locaux type associations de quartier, relais des décisions des autorités, est un trait spécifique de la ville du Caire, qui s'oppose ici fortement au modèle mexicain caractérisé par une importante participation populaire. Pourtant dans les discours des spécialistes et des politiques, la participation populaire est incontournable. Quelle influence et quels impacts l'insuffisance des acteurs locaux catalyseurs de la population, et intermédiaires nécessaires à la mise en place de projets de réhabilitation globaux, peut-elle avoir sur le processus de réhabilitation de la vieille ville du Caire ? Dans le cas de Mexico, la question est inversée et il serait intéressant de se demander si la prolifération des acteurs et une dilution des efforts dans la démocratie locale n'est-elle par un frein à la lisibilité des actions et à leur efficacité.

B) Discours officiels et projets de reconquête globale des centres anciens

La production de discours sur les centres historiques est continue et extrêmement abondante. Nous avons déjà évoqué dans la troisième partie les représentations de la presse quotidienne et hebdomadaire des deux pays. Les discours et les projets officiels reprennent en grande partie cette vision des choses et en sont, dans certains cas, à l'origine. La multiplication des acteurs engendre

également une multiplication des discours et il est impossible de dégager une seule et unique représentation des enjeux de la réhabilitation des quartiers anciens. Notre démarche consistera donc à privilégier l'analyse des grandes lignes des discours politiques et des projets officiels, qui vont sous-tendre l'action de sauvegarde des centres anciens, tout en ne citant les points de vue des acteurs non institutionnels (architectes, associations d'habitant, personnalités intellectuelles, artistes...) que s'ils sont partie prenante des actions de réhabilitation.

a) Quand le patrimoine représente un enjeu politique

En Amérique latine et plus particulièrement à Mexico, la protection et la mise en valeur du patrimoine urbain sont devenues, depuis les années 1990, des préoccupations centrales dans les agendas politiques des gouvernements tant locaux que nationaux¹⁴⁰. L'accent mis sur celui-ci coïncide avec les changements de statut des capitales et l'autonomie politique acquise depuis peu a ouvert le champ des alternatives politiques. Assiste-t-on à une instrumentalisation des politiques du patrimoine ? Dans quel but ? La lisibilité politique des interventions urbaines dans le centre de la ville de Mexico a été bien comprise par les gouvernements successifs. L'espace central, support d'une multiplicité de représentations et d'usages, mais aussi vitrine de la ville et de la nation, est un enjeu de pouvoir. La volonté de rupture dans la gestion de sa reconquête est clairement affichée à chaque changement politique : en 1998 suite à l'élection de C. Cardenas et à l'occasion de l'élaboration du Plan de Sauvegarde Intégrale du Centre Historique (Fideicomiso) et en 2001, lors de la suppression du Fideicomiso et la création du nouveau Conseil Consultatif. L'analyse de ces programmes et discours nous montre-t-elle une véritable rupture dans les projets de reconquête du centre historique de Mexico ou au contraire une certaine continuité des solutions envisagées ?

Le centre historique est un espace témoin du renouveau de la manière de gouverner pour les pouvoirs locaux. Ainsi en 1998, la nouvelle équipe du

¹⁴⁰ Cf. G. Capron, S. Ronda, E. Salin, « Les politiques municipales en Amérique latine dans les années 1990 : rupture ou continuité ? » in Colloque *Regards croisés sur la patrimoine dans le monde à la fin du XX^e siècle*, 7-9 octobre 1999, Paris.

Fideicomiso du centre historique de Mexico, affiche une véritable volonté de réforme de l'institution et met en place un programme ambitieux de reconquête intégrale de la zone, qui se positionne en rupture par rapport aux anciens programmes (« *Echame una manita* ») mis en place durant les années 1991-1994.

*Evolution des programmes du Fideicomiso*¹⁴¹ :

Le programme « *Echame una manita* » (1991-1994) se composait essentiellement d'instruments techniques, fiscaux, juridiques, administratifs et financiers visant à faciliter les travaux de réhabilitation dans la zone historique¹⁴². L'objectif était d'impulser un changement d'image de la zone historique et d'appuyer l'initiative privée par l'intermédiaire d'incitations fiscales. Concrètement, l'action du Fideicomiso de 1991 à 1994 s'est concentrée autour des rues Tacuba, Madero et Cinco de Mayo. Le discours, tout comme les actions, n'ont pourtant été que superficiels (restaurations de façades, promotions des établissements commerciaux dans la zone du corridor financier...) et ont totalement laissé de côté les problèmes de logement et de pauvreté dans le centre. Le programme « *Echame una manita* » s'est arrêté en 1994 (crise financière au Mexique et changement de gouvernement du DF). 1455 édifices ont bénéficié de ce programme. L'opinion de René Coulomb, Directeur du Fideicomiso à partir de 1998, est excessivement critique par rapport aux actions de ses prédécesseurs : « le Fideicomiso était un coyote sans aucune stratégie ». Lors de son interview, à son arrivée au poste de Directeur, la critique la plus sévère était pourtant celle de l'absence de fonds nécessaires à la création d'une société immobilière permettant au Fideicomiso de réhabiliter lui-même les édifices du centre. La même critique des limites de son action est réitérée trois ans et demi après : « l'absence d'un patrimoine immobilier propre a empêché l'autonomie financière du Fideicomiso, faisant dépendre cette institution des ressources octroyées par le Gouvernement du DF » (Coulomb, 2001). Malgré les bonnes intentions de René Coulomb et un projet de réhabilitation intégrale du centre historique, les limites de l'action dans le centre ne semblent pas avoir été surpassées.

¹⁴¹ Entretien avec René Coulomb, Directeur du Fideicomiso, 12 février 1998, Mexico.

¹⁴² Documents du Fideicomiso, « *Echame una manita* », 1994, Mexico.

Photo 4-5 : Une maison coloniale, Casa de los Condes de Hera Soto, est utilisée pour les bureaux du Fideicomiso.



Le programme du Fideicomiso sous la municipalité PRD : Plan Stratégique pour la Récupération et le Développement Intégral du Centre Historique de la ville de Mexico.¹⁴³

Présenté lors de l'interview de 1998 comme « une lettre au Père Noël », le programme du Fideicomiso installé par le nouveau gouvernement du PRD en 1998, définit un projet de revitalisation de la zone historique beaucoup plus axé sur le développement social et la participation des habitants.

Le programme du Fideicomiso se développe en quatre points :

➤ *Réappropriation collective de l'espace public :*

- Aménagement des rues (réfection des trottoirs, aménagement pour les handicapés...)
- Parc de stationnement aux limites du périmètre A
- Création d'un système de transport local non polluant
- Création d'espaces piétonniers et réhabilitation des places et jardins publics (78 places)

¹⁴³ *Plan estratégico para la recuperación y desarrollo intergral del centro historico de la ciudad de Mexico*, René Coulomb et Edna Elena Vega Rangel, Fideicomiso in <http://www.archi.fr/SIRCHAL/projects/mexique/mexico/edna.htm>

- Amélioration de l'image urbaine et dotation de mobilier urbain (signalisation, nettoyage des rues, réglementation des publicités et des enseignes des magasins)
- Instauration d'un programme de sécurité publique lié à la participation citadine
- Illumination des monuments et des rues, reboisements

➤ *Amélioration du parc de logement :*

- Sauvegarde de l'usage résidentiel dans les monuments historiques (appui financier, incitations fiscales)
- Campagne d'information sur les logements à hauts risques
- Réhabilitation des logements à un coût accessible à la population de faibles ressources (création de crédits spécifiques)
- Opérations de gentrification destinées aux classes moyennes (sur la base de logements neufs)
- Promotion de la mixité des fonctions économiques et résidentielles
- Promotion d'une nouvelle offre de logements en location (dans les étages supérieurs des édifices)

➤ *Développement social :*

- Encourager les programmes et les actions en faveur des groupes défavorisés et vulnérables : groupes ethniques, enfants des rues, personnes âgées, prostituées... Champs d'application : santé, éducation, culture, loisirs en partenariat avec des ONG et des ministères locaux.
- Equipements des quartiers (maisons de quartier, centres culturels, cantines populaires, promotion de fêtes de quartier et de journées à thème etc. ...)
- Institutionnaliser la participation citoyenne des habitants et l'autogestion communautaire (conseils des enfants...)

➤ *Relance de l'activité économique*

- Développement de l'industrie touristique (hôtels, restaurants...) et promotion du patrimoine à l'échelle nationale et internationale
- Aides à la création de micro entreprises (pour l'artisanat et le tourisme ainsi que les œuvres de restauration et de réhabilitation des édifices historiques)
- Régulation et relocalisation du commerce ambulant (réhabilitation et création de *plazas comerciales*, création de corridors commerciaux liés aux activités traditionnelles)
- Promotion des activités culturelles (spectacles, galeries d'art...)

L'équipe du Fideicomiso affiche, à travers ce programme qui ne sera qu'en partie réalisé, une réelle volonté de s'appuyer sur une société civile organisée et consciente de son rôle citoyen. Pourtant, les avantages procurés par le Fideicomiso ne concernent souvent que les gros propriétaires, les entreprises et les institutions capables d'investir des sommes importantes dans la restauration d'édifices historiques monumentaux. Le décalage entre le discours et la pratique est donc évident et il est dénoncé par de nombreux acteurs¹⁴⁴.

Le soucis d'attirer les acteurs du secteur privé se lit également comme une priorité des différents programmes mis en place dans le centre historique. « L'initiative privée ne veut pas courir le risque d'investir dans le Centre, c'est pour cela que le Gouvernement de la ville doit octroyer davantage d'incitations et de dégrèvements fiscaux pour motiver les chefs d'entreprises » (Coulomb, *Reforma*, Juin 1998). Parmi tous les projets du Fideicomiso, les incitations fiscales (Cf. infra) sont les mesures qui ont, par ailleurs, permis les réussites les plus spectaculaires en matière de restauration du patrimoine. L'idée que la reconquête du centre historique de Mexico ne pourra être réussie que grâce à l'initiative privée est sous-jacente dans tous les plans et programmes successifs de reconquête du centre.

S'il y avait une certaine dose d'idéalisme dans les propos de la précédente équipe du Fideicomiso en faveur de la participation populaire et en faveur d'un vaste programme de logements destiné aux plus pauvres, il a été anéanti par les échecs

¹⁴⁴ Jaime Ortiz Lajous (urbaniste, restaurateur) « Sans pacte politique, les tentatives de sauvegarde du centre historique sont inutiles. A Mexico, les conseils sont créés pour ne pas être consultés. Le fideicomiso est un échec total... » La Jordana, 28 mars 2002.

successifs. En 1999, « René Coulomb a reconnu le peu de succès du Fond de Sauvegarde, qui recherchait la collaboration du secteur privé pour la sauvegarde de 88 édifices du centre de la ville « sur le point de s'écrouler », habités par 880 familles pauvres ». Interrogé par des journalistes (*la jornada virtu@l, juillet 1999*) René Coulomb explique les raisons de cet échec : « les investisseurs privés sont d'accord pour adopter un de ces édifices seulement s'ils s'en servent pour leurs propres bureaux. » La généreuse opération caritative, pensée sur le modèle d'autres actions sud-américaines (programme « *Adoptar un balcon* » à Lima, Pérou), n'a pas eu l'ampleur attendue et sur les 88 immeubles sélectionnés, seuls 5 ont, en 1999, bénéficié de cet appui gratuit grâce, entre autres, à un don de l'Espagne (*Junta de Andalucía*, pour la Casa de Covadonga, rue Belisario Dominguez).

Le salut du centre historique de Mexico se trouve-t-il dans la privatisation totale du patrimoine ? Le dernier programme de l'ultime organisme dédié à la sauvegarde du centre historique oriente délibérément sa politique dans cette optique.

Le Conseil Consultatif du Centre Historique (création 2001) pose plusieurs pistes d'interprétation. La personnalité très charismatique, en même temps que très critiquée, de Carlos Slim¹⁴⁵ est déjà tout un programme en soi. La sentence de la dissolution du Fideicomiso, et la création, très médiatisée, du Conseil Consultatif pose également les bases d'une nouvelle coopération entre le DF (Lopez Obrador) et la Présidence de la République (Vicente Fox). Les derniers dénouements concernant le centre historique mettent donc en lumière la visibilité politique des actions dans l'espace patrimonial, devenu le centre de toutes les attentions. Carlos Slim est présenté¹⁴⁶ dans la presse internationale et mexicaine comme l'homme le plus riche du Mexique (voire d'Amérique latine). Homme d'affaires redoutable d'origine libanaise, il a, en partie, construit son immense fortune personnelle grâce à la privatisation de TELMEX lors de la présidence de Salinas de Gortari. Carlos Slim est également connu pour avoir été un ami personnel de l'ancien Président. Grand amateur d'arts (il possède la plus

¹⁴⁵ Les critiques les plus acerbes sont celles traitant de l'affaire Cuicuilco et de la construction d'un centre commercial à proximité d'un site archéologique remarquable au sud de la ville (1998).

¹⁴⁶ Au niveau méthodologique, nous tenons à préciser que les informations sur les événements postérieurs à 2001 ont été trouvés sur internet. (Cf. liste des sites dans la bibliographie)

importante collection privée de sculptures d'Auguste Rodin), sa fortune est estimée par les plus dithyrambiques à 12,5 billions de USD (BusinessWeek). Parmi les entreprises dont il est actionnaire se trouvent les plus grands groupes financiers mexicains : Telefonos de Mexico (TELMEX), Grupo Financiero Inbursa, Groupe industriel Carso, Sanborns... L'implication personnelle d'un tel personnage dans la gestion du centre historique de Mexico n'est sans doute pas une question pertinente. Par contre son expérience dans la gestion des affaires, dans les montages financiers et immobiliers, tout comme son charisme, peuvent être d'une utilité certaine dans un contexte de blocage chronique des processus de reconquête du centre historique.

Carlos Slim pourra-t-il rassembler l'ensemble des acteurs privés derrière son nom et inverser de cette manière le processus de détérioration du centre historique de Mexico ? La question reste pour l'instant en suspens. Homme providentiel, homme consensuel ? (Cf. Figures 4-1 et 4-2) Il est, dans tous les cas, devenu incontournable dans la vie économique et politique mexicaine de ces dernières années. Il participe aux voyages présidentiels et a été appelé à la tête du projet de reconquête du centre historique par le maire de gauche du DF, Lopez Obrador.

Figures 4-1 et 4-2 : Carlos Slim dans la presse internationale et nationale



La sauvegarde du centre historique de Mexico prend toute sa dimension politique lorsque l'on analyse le contexte de la signature de l'accord de coopération entre le

DF et les pouvoirs fédéraux durant l'été 2001 (juillet-août). Le centre historique a été choisi comme une vitrine extrêmement exposée et sur-médiatisée de l'ébauche de rapprochement entre les pouvoirs municipaux et fédéraux et entre deux partis politiques de sensibilité opposée (PRD et PAN). Le maire PRD de Mexico, Manuel López Obrador, qualifie son geste de « trêve » envers le Président de la République, afin d'œuvrer « pour le bien de la nation » (La Jordana, 4 juillet 2001). L'action sur le centre historique, espace symbolique et consensuel, est donc l'occasion pour les deux pouvoirs de montrer qu'il est possible de s'entendre et de travailler de manière courtoise et conjointe sur des enjeux qui dépassent les clivages politiques traditionnels. La signature du 30 août 2001, instituant l'Accord de Coordination pour le Programme de Sauvegarde du Centre Historique, est donc le gage d'une volonté de gouverner autrement, en partenariat et en bonne intelligence. L'engagement de travailler ensemble pour la reconquête du centre historique a été extrêmement médiatisé puisqu'il réunissait, pour la première fois, le Président Vicente Fox, le Maire du DF, Manuel López Obrador, Carlos Slim, ainsi que de nombreuses personnalités du monde des lettres et un représentant de l'Eglise catholique (Carlos Monsivais, José E. Iturriaga, G. Tovar de Teresa, le cardinal Norberto Rivera). Le constat de l'échec des précédentes expériences est souligné par López Obrador lors de son intervention durant la cérémonie inaugurale du programme de Sauvegarde du Centre Historique, le 14 août 2001 au Palais National : « Je crois sincèrement que cette alliance commune dans les aspirations et les prises de décisions rompra la spirale regrettable, qui jusqu'à présent, n'a pas permis, pour diverses raisons, aux tentatives successives et bien intentionnées de s'épanouir ¹⁴⁷ ». Le projet de sauvegarde du centre historique est donc un premier pas dans la coopération entre les deux instances gouvernementales, qui pourra être étendue à d'autres problématiques de l'aménagement urbain de la ville de Mexico.

L'espace patrimonial devient alors l'espace de la lisibilité politique et s'érige en exemple de la réconciliation politique nationale. L'espace du centre historique peut alors être comparé à l'image trompeuse d'un unanimité territoriale exempt de tout engagement partisan (Guy Di Méo, 1998, p.246).

¹⁴⁷ « *Creo sinceramente que esta comunidad de deseos y decisión va a romper esa especie de conjuro que ha frustrado, hasta el momento, sucesivos y bien intencionados intentos de recuperación que, por una y otra eventualidad, se fueron quedando a medio camino* » López Obrador, 14 août 2001, www.centrohistorico.com.mx.

L'enjeu politique que représente la reconquête du centre historique de Mexico n'est pas aussi lisible dans la vieille ville du Caire. L'absence d'un débat politique sur cet espace n'est pourtant pas le gage d'une absence de conflits institutionnels. Et, si les luttes intestines entre les différents organes du gouvernement ne sont pas exposées à l'opinion publique, elles n'en restent pas moins responsables du faible succès du processus de reconquête des quartiers anciens. L'enjeu politique dans la vieille ville du Caire paraît par ailleurs se placer sur un plan beaucoup plus international qu'à Mexico. La place des acteurs internationaux est véritablement importante et même structurante de l'action de réhabilitation du patrimoine.

b) La ville idéale, la ville des aménageurs : vers un modèle fonctionnaliste ?

La perception du centre historique de Mexico par les acteurs politiques, au-delà d'un enjeu territorial et politique, est également nuancée et conforme aux idées occidentales sur la protection des espaces urbains hérités. L'évolution, au niveau international, par l'intermédiaire de l'UNESCO, de l'idée de protection des ensembles bâtis, ainsi que de protection du patrimoine vivant, est parfaitement intégrée dans les discours des hommes politiques de Mexico, même si l'application reste problématique et difficile. Au Caire, alors que l'omniprésence des experts internationaux marque les actions de réhabilitation dans la vieille ville, le discours des hommes politiques semble ne pas avoir dépassé la thématique de la « ville musée ». Les deux citations suivantes illustrent cette opposition :

« **Nous ne devons pas concevoir le centre historique de Mexico comme un musée ou un grand décor de cinéma**, mais bien comme un espace exceptionnel, débordant de vie, chargé de significations et en continuelle transformation »¹⁴⁸ Manuel López Obrador, Maire de Mexico (2001, Discours inaugural op.cit. c'est moi qui souligne)

¹⁴⁸ «*Estoy de acuerdo con quienes sostienen que no debe concebirse al Centro Histórico como un museo o un gran escenografía, sino como un espacio excepcional, lleno de vida, cargado de significados y en continua transformación*» Lopez Obrador, Maire de Mexico DF, août 2001, <http://www.centrohistorico.com.mx>

A cela, les autorités égyptiennes en charge de la protection des antiquités au Caire opposent un discours qui semblerait véritablement dépassé, voire déplacé, dans le contexte mexicain.

« Notre théorie repose sur le fait que cette ville, unique en son genre, s'est construite au cours de diverses périodes historiques et qu'il a été essentiel de corriger toutes les aberrations qui l'avaient enlaidi, d'effacer toutes les vicissitudes de sa longue histoire, d'enrayer les **transgressions des générations d'habitants** qui s'y sont succédées. Ces transgressions s'expliquent par le besoin impérieux des populations de gagner leur vie, qui les a poussé à faire passer leur intérêt avant celui des monuments. L'idée derrière l'effort de conservation du centre historique du Caire, à savoir la restauration des monuments et la revalorisation du centre pour en faire **un musée à ciel ouvert**, repose ainsi sur une nouvelle perspective.»¹⁴⁹ Farouk Hosni, Ministre de la Culture (Al-Ahram Weekly, n°575, op.cit., 2002).

Cette allocution du Ministre de la Culture égyptien n'est que la manifestation récente d'un discours construit depuis des années et qui tend à vouloir transformer la vieille ville du Caire selon un modèle fonctionnaliste. Les déclarations officielles concernant la vieille ville et les projets de réhabilitation du patrimoine sont néanmoins, en Egypte, difficilement distinctes des avis des experts internationaux ou nationaux qui participent régulièrement aux études et aux prises de décisions du HCA ou de l'UNESCO. On peut cependant dégager deux types de discours qui oscillent entre la nécessité de prendre en compte les fonctions actuelles des quartiers populaires et leur rythme de vie et une dénonciation en règle des usages quotidiens des habitants qui sont considérés comme inadaptés. Le deuxième type de discours place les habitants et les artisans, qui n'ont pas une activité conforme à l'image d'un Caire ancien propre et pittoresque, dans une position d'agresseurs du patrimoine. « Le respect de l'architecture n'est pas

¹⁴⁹ "Our philosophy stems from the fact that this unique city has been shaped over various historical periods, and it has been crucial to redress the afflictions that have debilitated it as a result of the vicissitudes of its long history and also the infringements of successive generation of inhabitants. Such transgressions have been due to the pressing need to gain a livelihood, impelling individuals to encroach upon the monuments. The rationale behind the current conservation efforts in Historic Cairo - which are to restore and conserve the monuments, upgrade the area, and turn the whole into an open air museum - depend on a new outlook." Farouk Hosni, Ministre de la Culture, al-Ahram Weekly on line, 26fev-6mars 2002, <http://www.ahram.org.eg/weekly/2002/575/fo1.htm>

encore entré dans notre culture, explique Emad Abu Ghazi de l'Université du Caire. Des familles entières peuvent s'installer dans les anciens palais, les fontaines publiques et les édifices commerciaux. Ils y ouvrent un petit commerce et parfois même des ateliers. (...) Rapidement ils cuisinent, font du thé, jettent leurs déchets dans les entrées, installent des sanitaires sans se rendre compte que cela est un réel danger pour les monuments. (...) les monuments devraient être inclus systématiquement dans les circuits touristiques » (Al Ahram Weekly, 5-11 nov 1998). Le discours exacerbé par l'incendie du palais Musaferkhana en novembre 1998 est en grande partie repris à travers les projets successifs d'aménagement de la vieille ville.

Sans reprendre tous les programmes de préservation qui se sont succédés depuis 1979, date de l'inscription de la vieille ville du Caire sur la liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, nous allons exposer les plus importants et les plus révélateurs d'entre eux. Le projet qui se rapproche le plus des programmes mexicains pour la réhabilitation intégrale du centre historique de Mexico est celui du PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement) réalisé en 1997 par des experts de toute nationalité en partenariat avec le HCA¹⁵⁰. D'autres projets plus anciens et plus ponctuels car ne prenant en compte qu'une petite partie de l'espace historique de la vieille ville sont par ailleurs également intéressants à étudier. Parmi eux, notre attention s'est portée sur le projet *North Gamalia*¹⁵¹ du GOOP (Office de planification du Ministère de l'Habitat et des Nouvelles Communautés) réalisé en 1990, dans le cadre du schéma d'aménagement de la région du Grand Caire¹⁵² de 1983, en partenariat avec des urbanistes français de l'IAURIF (Institut d'Aménagement de la Région Ile de France).

Dans les deux cas, c'est donc la vision des aménageurs, la vision des architectes et des urbanistes et experts de tout genre qui est mise en avant dans les documents officiels égyptiens.

Le projet *North Gamalia* s'intéresse au secteur nord de la vieille ville du Caire. Il englobe les portes monumentales de Bab al-Nasr et Bab al-Fûtûh ainsi que la zone

¹⁵⁰ *Rehabilitation of Historic Cairo, Final Report*, United Nations Development Program, Supreme Council for Antiquities, Technical Cooperation Office, December 1997, 195 p.

¹⁵¹ *North Gamalia Project, Objectives and Program*, Jan. 1990, IAURIF, GOPP.

¹⁵² *Enhancing the Historical Area of the Islamic Cairo. Public Spaces Rehabilitation Plan*, GOPP, 1991, et *Urban Planning Policy in Old Islamic Town* GOPP.

du cimetière nord. L'intérêt suscité par ce secteur est souligné par Anna Madœuf qui recense plusieurs études et projets de réorganisation du quartier depuis l'époque de Ali Pacha Mubarak, ministre des Travaux Publics sous le règne du Khédivé Ismaïl. La destruction du cimetière de Bab al-Nasr, ainsi que la mise en valeur des murailles d'époque fatimide, ont donc été depuis la fin du XIX^e siècle un enjeu de l'aménagement urbain, comme en attestent les différentes tentatives urbanistiques : en 1934, un décret royal prévoit le remplacement du cimetière par un jardin public, dans les années 1940, les constructions s'adossant aux portes sont démolies, les murailles et les portes sont une première fois restaurées dans les années 1960 et des projets de réhabilitation du cimetière fleurissent dans les années 1990 (Galila El Kadi propose dans le cadre de l'ORSTOM un projet d'aménagement de la nécropole de Bab al-Nasr) (Madœuf, 1997, p. 415, El Kadi, 1990). Le programme *North Gamalia* se veut « ambitieux » et « exemplaire ». La justification du projet se trouve, d'après les rapports d'étude, dans « la profonde inadéquation entre les usages présents et la vocation de la zone ». Il se décompose en six points (Cf. figures 4-3 et 4-4) :

- L'aménagement d'un boulevard le long des murs, lien essentiel pour l'accessibilité de la zone et qui permet une connexion avec l'est de la ville et avec la Ring Road
- Le réaménagement de la place Bab-al-Sharia comme carrefour permettant le parking des bus et une station de tramway
- La destruction du cimetière de Bab al-Nasr et l'utilisation de cette réserve foncière pour la création d'un parc (12 ha) qui garderait les tombes les plus intéressantes
- La réhabilitation des remparts et de l'espace public attenant afin d'améliorer l'image urbaine des monuments médiévaux
- Le développement du tourisme avec la création d'un complexe touristique (2 ha) comprenant deux hôtels de luxe (piscine, terrain de sport), deux hôtels de classe intermédiaire (50 à 100 chambres) devant les portes fatimides ainsi qu'un centre

commercial et le développement d'un nouveau souk aux abords de la mosquée al-Hâkim

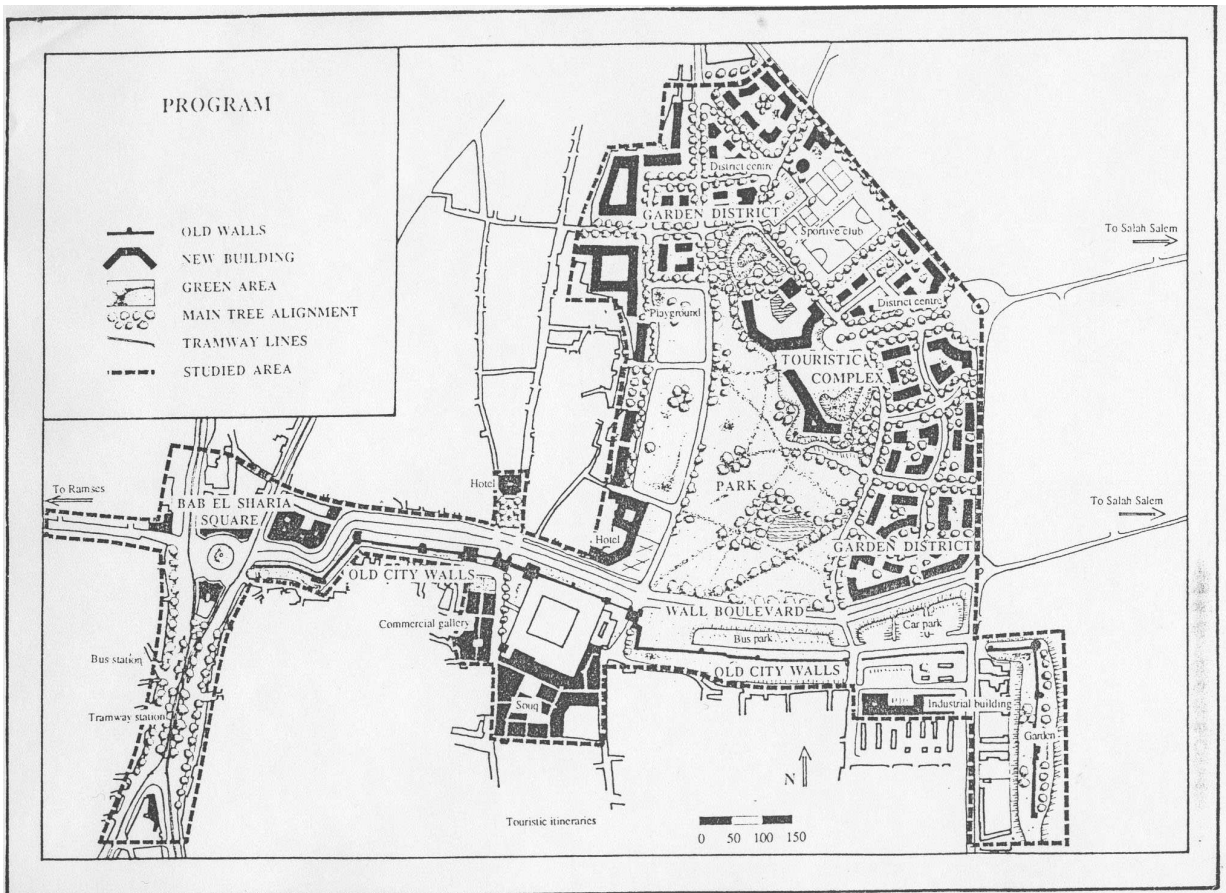
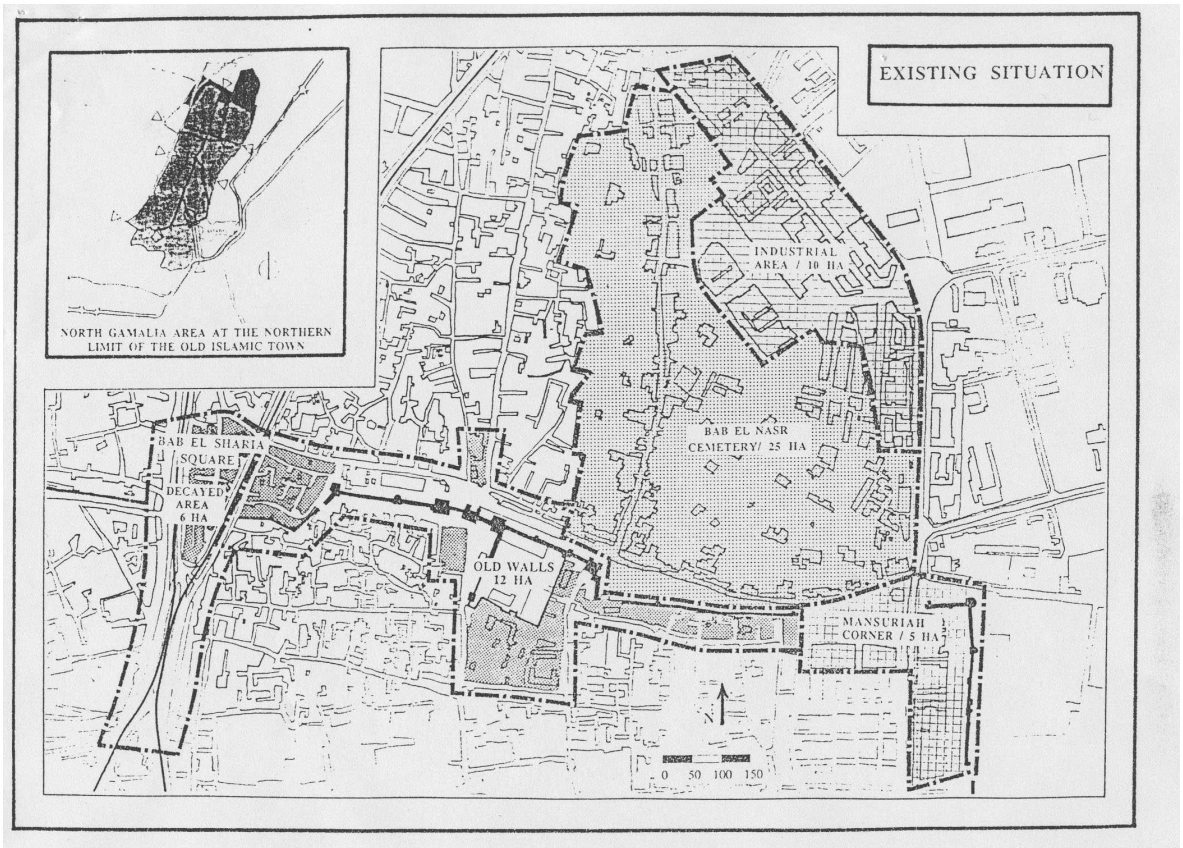
- L'aménagement des abords du parc en un secteur résidentiel composé de logements économiques destinés à certains expulsés, de logement de standing pour financer en partie le projet et d'un complexe sportif

Les habitants de la nécropole de Bab El Nasr seront relogés en partie dans les nouveaux immeubles construits pour le projet mais surtout leur relocalisation est prévue dans les *new settlements*, quartiers construits en périphérie de la ville, « en accord avec la politique de déconcentration de la partie centrale du Caire ». Le même sort est réservé aux industries polluantes considérées comme inadaptées à la « nouvelle vocation de la zone » (Photo 4-6).

Photo 4-6 : Les ferrailleurs près de la porte Bab al-Fûtûh. Cette activité est considérée comme polluante et risque donc d'être délocalisée. ES, 1996.

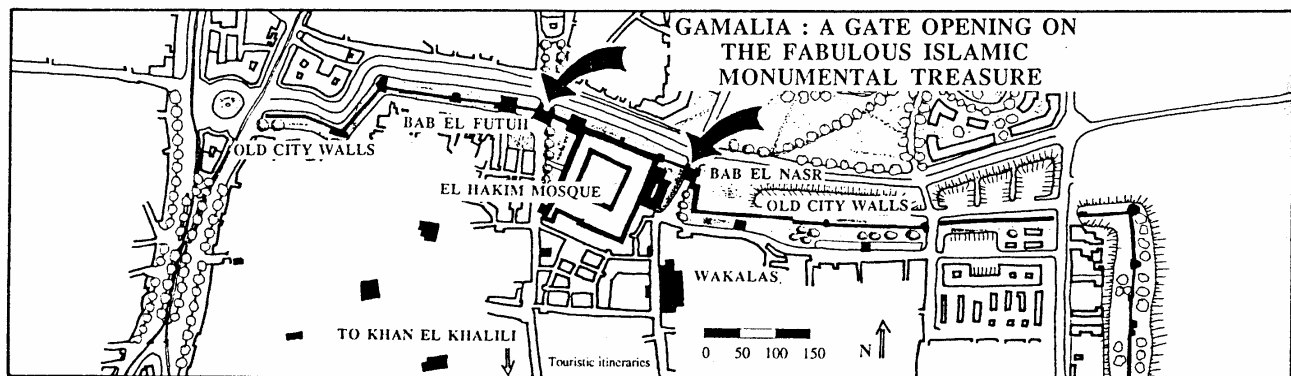


Figures 4-3 / 4-4 : Le projet North Gamalia, source IAURIF-GOPP, 1990.



Nul doute que cette vocation est une vocation touristique au regard des infrastructures prévues par le projet *North Gamalia*. L'objectif est donc de changer l'image du quartier et de le valoriser dans une optique purement fonctionnelle. La zone est pensée comme un prolongement du souk touristique du Khan el Khalili, comme en atteste le slogan du programme « Gamaliyya, une porte ouverte sur les trésors du Caire fatimide ». (figure 4-5)

Figure 4-5 : « Gamaliyya, une porte ouverte sur les trésors du Caire fatimide ». On notera les flèches pointées vers les deux portes fatimides (source IAURIF-GOPP, 1990)



Les conséquences d'un tel projet, s'il pouvait être réalisé, ont-elles été véritablement évaluées ? Si l'une des conséquences les plus visibles sera un afflux de touristes beaucoup plus important qu'il ne l'est maintenant, l'autre conséquence inévitable serait le renouvellement d'une partie de la population. Les urbanistes de L'IAURIF avaient, dans le projet d'origine, mis en avant la dominante sociale de l'opération. Cette dimension est absente des documents finaux présentés par le GOPP. La relecture du projet par les architectes et experts égyptiens l'a complètement fait disparaître. Lors d'une interview en 1996, Jean-Louis Pages, un des urbanistes de l'IAURIF responsable de la coopération avec les autorités égyptiennes, dénonce le projet comme étant « inadapté et prétentieux », bien qu'il soit soigné au niveau architectural. Le complexe touristique quatre étoiles n'a pas sa place dans une zone populaire, telle qu'elle se définit aujourd'hui. L'intérêt de l'étude de projets urbanistiques tels que *North Gamalia* n'est pas tant dans les problèmes de faisabilité qu'ils soulèvent,

puisqu'ils n'ont que peu de chance d'être réalisés dans leur totalité¹⁵³, mais plutôt dans l'image qu'ils nous révèlent de la vieille ville. Si comme l'affirme Jérôme Monnet, nous pouvons définir les politiques de protection du patrimoine comme des politiques ayant pour unique objectif « de conformer les quartiers historiques à l'idée et à l'image qu'on se fait d'eux » (Monnet, 1993), le projet de l'IAURIF et du GOPP convoque une grande partie des représentations que nous avons évoqué dans la partie III. Ainsi le nom même du projet « *North Gamalia* » est une référence certaine aux romans de Naguib Mahfouz. La renommée du quartier et le nom même de Gamaliyya tirent une grande partie de leur popularité des romans de Mahfouz qui les a mis en scène et exportés à travers le monde. L'espace étudié pour le projet urbanistique, ne concerne pas spécifiquement, comme le souligne Anna Madœuf, le quartier de Gamaliyya mais se trouve dans celui de Bab el-Nasr. L'utilisation du nom de Gamaliyya est donc une solution pour mieux identifier le projet et pour lui donner une image par la seule force de son appellation. Cette démarche participe au processus de requalification de l'espace historique par les pouvoirs publics. Les politiques mises en place, au Caire comme à Mexico, se penchent donc en priorité sur des stratégies d'images, quitte à proposer des projets complètement utopiques et inadaptés au contexte urbain actuel. La question soulevée par l'analyse de ces projets serait celle de leur utilité. Dans quel but réaliser des programmes ambitieux s'il n'y a pas de fonds pour les financer et quelles conséquences cela a-t-il pour le quartier et pour ses habitants ?

Le deuxième programme d'envergure dans la vieille ville du Caire est celui du PNUD¹⁵⁴, élaboré en 1997 par une multitude d'experts internationaux en coopération avec le HCA et le Gouvernorat du Caire. La problématique reste en grande partie la même que pour le projet de l'IAURIF-GOPP, même si l'espace étudié est beaucoup plus vaste et si les acteurs participant à son élaboration sont plus nombreux. Le projet du PNUD se base sur le constat mainte fois répété de l'incapacité à offrir un projet de réhabilitation d'ensemble pour la sauvegarde de la ville historique. Ainsi dans les textes, le rapport du PNUD vise à une

¹⁵³ Le jardin situé au nord du cimetière de Bab al-Nasr est depuis peu en cours de réalisation. Sa fréquentation est populaire et non pas touristique.

¹⁵⁴ Le projet du PNUD a été commandé par le gouvernement égyptien et financé à hauteur d'un million de USD par le gouvernement italien. Le rapport a été soumis au Président de la République.

réhabilitation complète de la zone incluant la restauration des édifices monumentaux mais aussi le développement économique et l'amélioration de la qualité de vie des habitants. Ceux-ci sont sensés être consultés sur les projets mis en place à travers une démarche participative. L'idéologie du rapport est conforme aux grandes lignes de la protection des ensembles bâtis telle que l'a définie l'UNESCO à travers les différents chartes internationales. Les critiques du rapport du PNUD ont été sévères. Nous les analyserons plus en détail dans le dernier chapitre.

Le rapport du PNUD fait le point sur les acteurs impliqués dans la réhabilitation de la zone historique et présente, tout en reprenant bon nombres d'études déjà réalisées, une analyse chiffrée et précise de la zone étudiée. Sans qu'il n'y ait une véritable réflexion sur le pourquoi de la réhabilitation, l'approche est très économique et les questions qui sous-tendent le projet sont toutes liées à la rentabilité potentielle de la zone historique (actuellement et dans la perspective d'une réhabilitation). Les avantages économiques de la zone sont donc mis en avant et les retombées (pour les investisseurs et pour les populations) évaluées dans une optique qui reste très fonctionnaliste.

Le projet identifie neuf secteurs d'intervention (*clusters* ou petites zones) qui forment des corridors monumentaux prioritaires pour la réhabilitation de la zone. Cette sectorisation de l'espace est commune aux projets de réhabilitation de Mexico (Cf. infra, chapitre III). L'ensemble des idées développées propose un volet technique pour l'amélioration de l'environnement urbain :

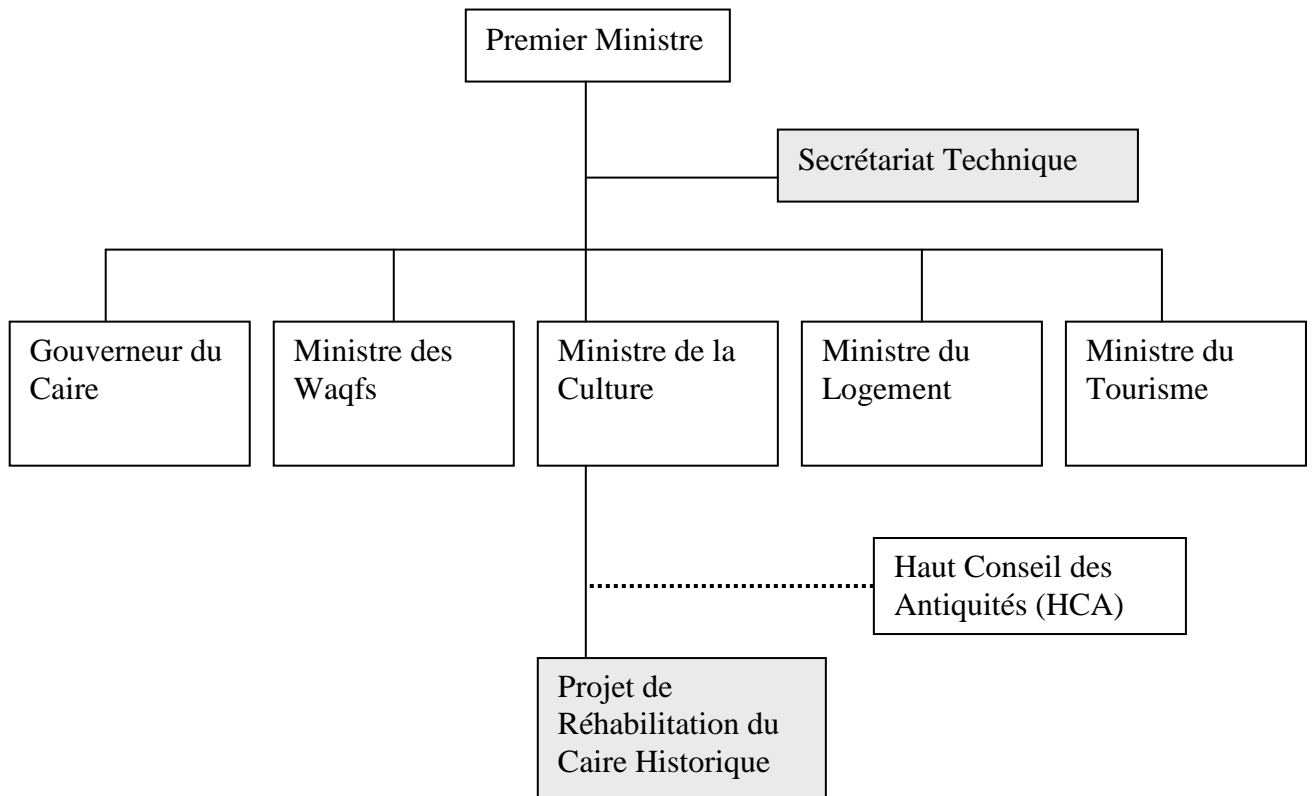
- Réorganisation des transports et du trafic
- Réorganisation et réparation des réseaux d'eau et d'égouts
- Amélioration des réseaux d'électricité et de téléphone
- Aspects socio-économiques et légaux
- Etat des monuments et politiques des nouveaux usages qui leur sont destinés
- Recommandations pour l'utilisation de l'espace public et pour l'image urbaine
- Amélioration de l'habitat

Le projet le plus conséquent se situe le long de la rue al-Muezz « épine dorsale du Caire historique ». Deux autres secteurs se présentent comme des projets démonstratifs :

- Projet démonstratif de Darb al Ahmar (qui inclut le parc Darrassa, étudié et financé par l'Aga Khan Trust for Culture)
- Le projet démonstratif Gamaliyya (Ford Foundation, *Sustainable Development Programme in Egypt, SDPE*) comprenant la rénovation de deux *wakala* et un projet de participation citoyenne

Le rapport du PNUD fait également état de la nécessité de créer une institution appropriée pour la réhabilitation de la vieille ville du Caire afin de coordonner les différents acteurs et d'organiser les actions sur le plan légal et opérationnel¹⁵⁵. La structure de cette institution est de caractère pyramidal avec à la tête du comité suprême le Premier Ministre.

Figure 4-6 : Hiérarchisation des niveaux de décision politique et stratégique pour le projet de réhabilitation du Caire Historique, PNUD, 1997.



¹⁵⁵ La création d'un SIG est également proposé comme base de donnée pour l'ensemble des études et des actions.

Le dernier échelon forme une autorité distincte du HCA bénéficiant d'une relative autonomie financière et de décision. C'est à partir de ce dernier niveau que doivent s'organiser les tâches exécutives faisant participer les entreprises de bâtiment, les ONG et les communautés.

Cette dernière proposition reste essentielle pour améliorer le fonctionnement et la coordination des actions de réhabilitation entreprises dans le vieille ville du Caire. Le rapport du PNUD est néanmoins resté lettre morte et rien n'a véritablement abouti dans sa dimension globale.

L'option touristique est l'axe directeur de tout le projet de réhabilitation tel qu'il est présenté dans le rapport final du PNUD. Cette option passe par une requalification des lieux et par une réorientation des activités. Nous détaillerons cette dimension dans le chapitre suivant. Il faut néanmoins revenir sur les études réalisées en amont de ce rapport final et qui restent d'une grande qualité. L'exemple du projet démonstratif de Darb al-Ahmar est significatif sur ce point. Réalisé par l'équipe technique de l'architecte Abdel Halim Ibrahim¹⁵⁶, le projet Darb al-Ahmar, outre une étude remarquable des composantes socio-économiques de la zone, présente une vision beaucoup moins fonctionnaliste de la revitalisation des quartiers historiques (carte 4-2, situation de la zone du projet).

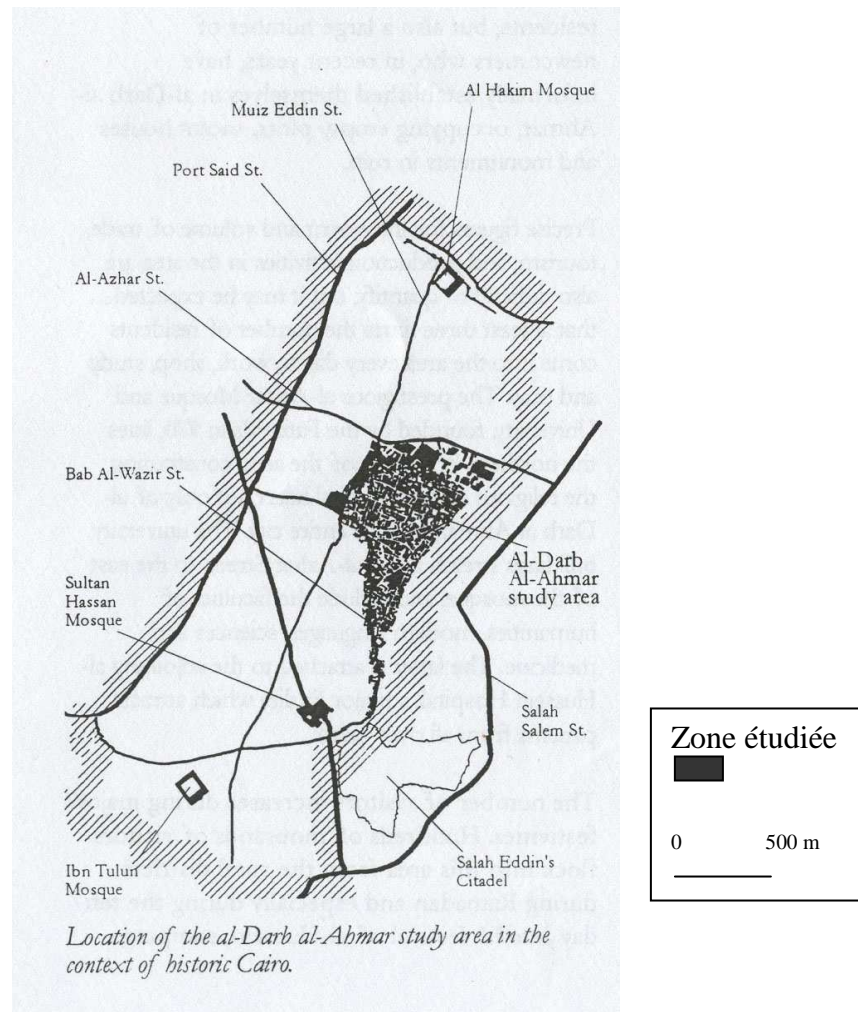
L'objectif est de s'intéresser prioritairement aux conditions de vie des populations et aux activités économiques en place dans ce quartier populaire à forte densité résidentielle. Le projet s'appuie en outre sur une démarche participative réelle avec les citoyens, démarche entreprise sous l'égide de l'Aga Khan Trust for Culture (AKTC) depuis 1995, qui a permis de dresser une étude des attentes des populations¹⁵⁷. Le rapport souligne cet effort « pionnier » en matière de collaboration avec les communautés citadines et recense dix associations potentiellement actives telles que *Asala Association for Heritage Preservation* (artisans de la wakala al-Ghûrî), *Al-Asheera Al-Muhammadiya Association* (services à la population tels que des programmes religieux, d'alphabétisation ou

¹⁵⁶ Interview de Abdel Halim Ibrahim, le Caire, 15 décembre 1999, ainsi que Abdel Halim Ibrahim, *A Demonstration Project for al-Darb al-Ahmar, An agenda for revitalisation, Final Report*, UNPD, SCA, Aga Khan Trust for Culture, Near East Fondation, le Caire, août 1997.

¹⁵⁷ Les attentes majeures des populations sont d'ordre économique (manque de marchés et de commerces et forte dépendance du Khan el Khalili, développement du travail des femmes à la maison, simplification des démarches pour entreprendre des travaux dans les monuments historiques utilisés par les habitants, insécurité, absence de leader, problème de pollution et de santé) (op. cit., p.41-43).

de santé) ainsi que diverses associations caritatives oeuvrant dans les domaines de la religion, santé, aide aux femmes, éducation, services culturels...

Carte 4-2 : Zone du projet démonstratif de Darb al-Ahmar, Abdel Halim Ibrahim, 1997.

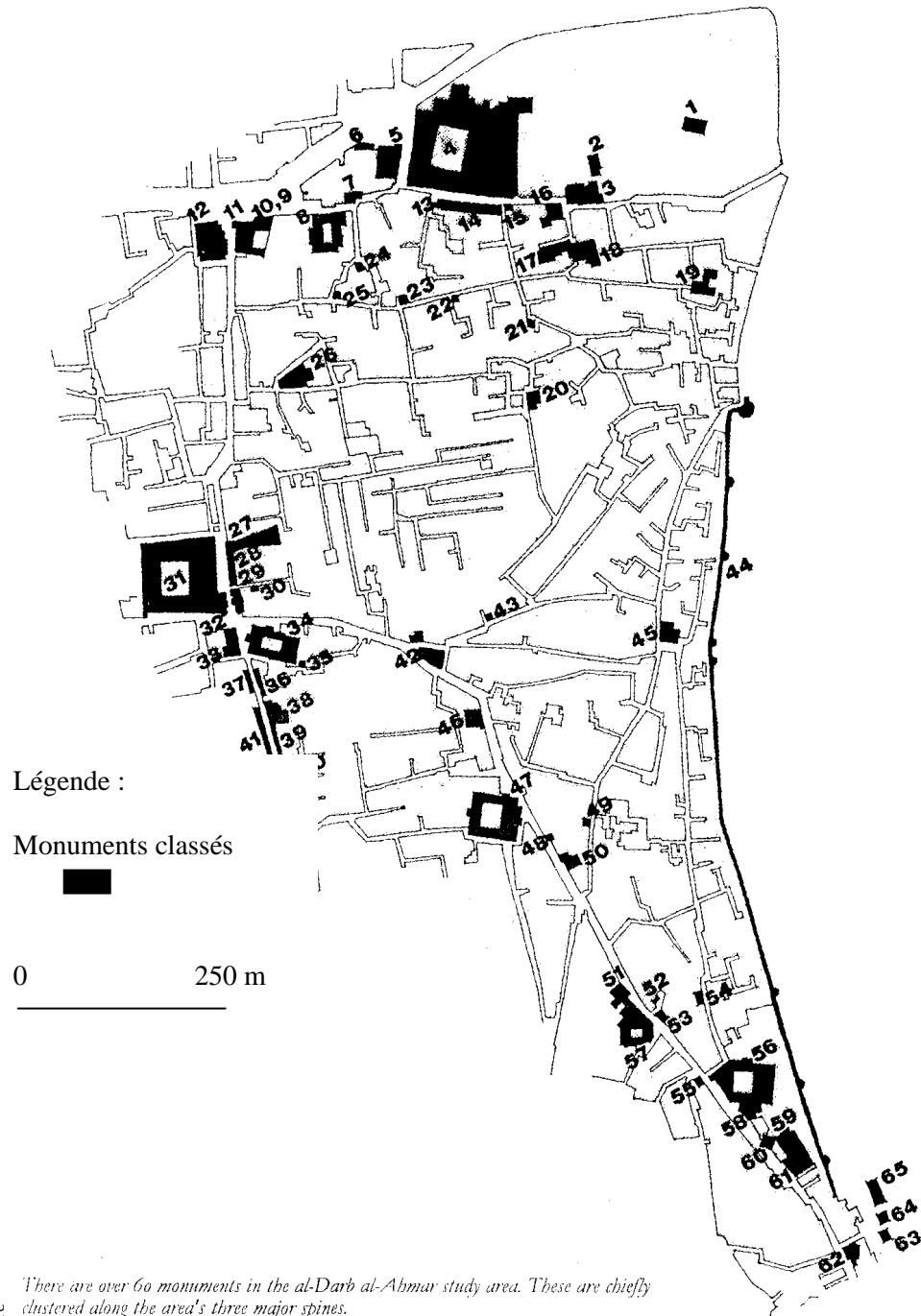


Outre les thèmes présentés ci-dessus (amélioration du trafic...) dans le projet général, une place importante est réservée, dans le rapport de Darb al-Ahmar à l'amélioration des logements des habitants (amélioration des logements existants et des logements abandonnés et en mauvais état), aux questions relatives à la santé des habitants, à l'éducation, à la sécurité, à la culture et aux loisirs, au soutien des familles ainsi qu'aux micro-crédits pour les petits artisans et commerçants.

La dimension patrimoniale n'est pourtant pas absente du projet comme en témoignent les 60 monuments recensés dans la zone (carte 4-3). L'option

touristique n'est envisagée que pour un petit nombre d'édifices situés à des points nodaux stratégiques et accessibles pour les touristes (près de la porte de Bab Zuwayla par exemple).

Carte 4-3 : Les 60 monuments classés de la zone de Darb al-Ahmar, situés en majorité le long des axes majeurs, Abdel Halim Ibrahim, 1997.



Les monuments ne sont donc pas perçus comme des musées potentiels mais sont présentés comme des éléments pleinement et nécessairement intégrés dans la vie du quartier : « L'expérience a montré que la meilleure façon de les préserver était de garder leur usage actuel. Leur transformation en « musées » n'est pas viable et les fonctions les plus appropriées seraient celles qui les réintégreraient dans la vie de la communauté » (op.cit, p.68).

L'étude de Abdel Halim Ibrahim se présente comme un modèle à suivre et elle a été en grande partie amputée de sa substance dans le rapport final du PNUD. La philosophie de l'architecte Abdel Halim Ibrahim dévie fortement de celle du gouvernement : « La seule approche valide pour nous, afin de saisir les finalités de la conservation ou de la préservation, est le processus communautaire. Notre ambition est de créer une organisation capable de donner son avis sur la restauration. Les gens habitent cet endroit et on leur change sans les consulter. Si je vous donne mon avis, la vieille ville est possédée par la communauté et devrait rester à la communauté. Il n'est pas possible de faire autrement. Le nouveau jeu du gouvernement est d'avoir un partenariat avec le secteur privé. Ils essaient de parler de la démarche participative, mais la plupart des partenaires privés sont engagés du côté du gouvernement. Ils ne sont pas intéressés par la participation des habitants. Pour être franc, je ne vois rien de bon sortir de ce nouveau partenariat » (Interview Abdel Halim Ibrahim, 15 déc. 1999).

Avec ces deux exemples de projet de réhabilitation, il devient plus aisé de comprendre l'idéologie dominante qui sous-tend les projets de reconquête de la vieille ville du Caire. La tension qui existe entre deux concepts de réhabilitation est tangible puisque que d'une part, le développement touristique rentable est privilégié à travers un partenariat avec l'initiative privée et de l'autre côté, la démarche participative et l'amélioration des conditions de logement sont érigés comme une priorité. La synthèse des deux objectifs de réhabilitation paraît antinomique et difficilement réalisable. Que ce soit dans la vieille ville du Caire ou dans le centre historique de Mexico, le plus grand défi de la préservation des quartiers anciens réside sans doute dans la réussite de cette difficile synthèse.

Les outils utilisés pour réaliser les projets de reconquête ne privilégient-ils pas qu'un seul volet de cette ambitieuse réhabilitation ? Celui de l'option touristique ?

C) L'option touristique

« Il s'agit de "fonctionnaliser" les monuments pour leur assigner exclusivement l'usage que l'Etat leur destine, à savoir les intégrer à l'économie mondiale du tourisme »
(Monnet, 1993, p. 153).

Le modèle fonctionnaliste et la reconversion des lieux patrimoniaux en lieux touristiques seraient-ils la solution pour amorcer le processus de reconquête des centres anciens ? Comment trouver les fonds nécessaires à la restauration des édifices si ce n'est en exploitant les monuments restaurés à des fins lucratives ? Faire du patrimoine une source de revenu n'est pas une idée nouvelle et elle a été largement appliquée dans les centres historiques tant occidentaux que des pays du Sud. Ce processus, qui emprunte largement aux modèles étrangers, est-il applicable dans les contextes culturels du Caire et de Mexico ?

Les documents d'urbanisme et les projets de reconquête intégrale des centres anciens précédemment étudiés privilégient cette approche fonctionnelle, touristique et ségrégratrice de l'espace urbain requalifié. L'impulsion et le cadre de cette approche fonctionnelle sont dressés par les pouvoirs publics. Ceux-ci restent néanmoins souvent incapables, faute de moyens financiers, de mettre en œuvre de vastes projets. Les financements internationaux ainsi que l'initiative privée sont alors convoqués pour financer le processus de reconquête des centres anciens. Alors que les réalisations au Caire s'appuyaient essentiellement jusqu'alors sur des financements internationaux, l'appel aux investisseurs potentiels est progressivement envisagée et de plus en plus pratiquée par les grandes entreprises du bâtiment et certains hommes d'affaires. La mise en place d'une législation spécifique à l'orientation vers l'investissement du secteur privé reste néanmoins une caractéristique du centre historique de Mexico comme en témoignent les nombreux outils mis à disposition des acteurs privés.

a) Centres historiques ou centres touristiques ?

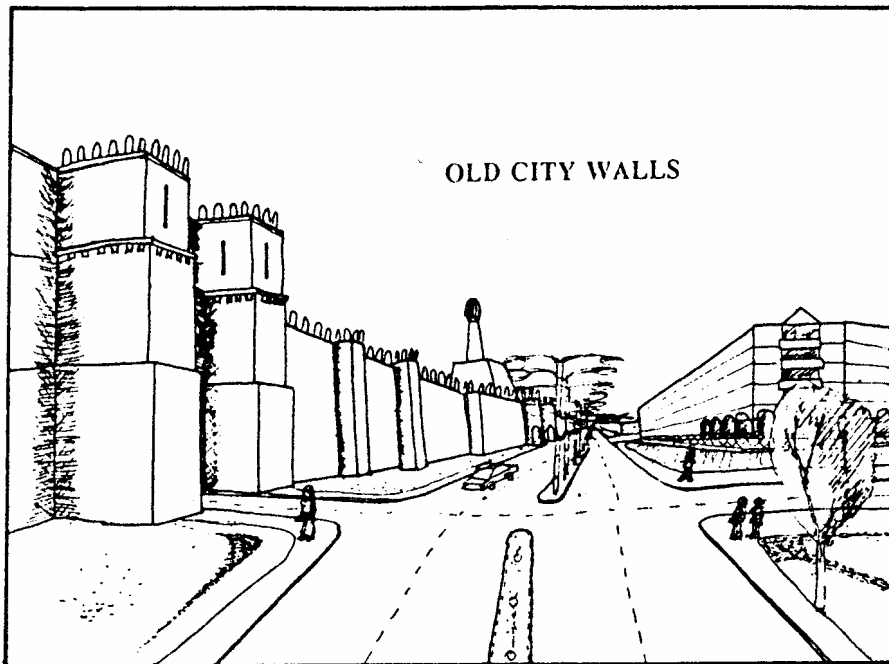
Si l'on en reste au niveau des discours, la dimension touristique des textes d'urbanisme et des programmes de valorisation des centres historiques est palpable aussi bien dans la ville du Caire qu'à Mexico. La nature même des flux touristiques est néanmoins différente.

Au Caire, les préoccupations se tournent vers un tourisme presque exclusivement international¹⁵⁸. Les projets sur la vieille ville du Caire, comme le projet *North Gamalia*, intègrent donc cette dimension et construisent l'ensemble du projet en fonction des représentations touristiques extérieures. Cette approche évacue donc toute possibilité de mise en valeur conforme aux attentes d'un tourisme national essentiellement religieux (les *mouleds*, fêtes des saints) pourtant important et essentiel dans ces quartiers historiques marqués par une très puissante sacralité. Que ce soit dans le rapport final du PNUD ou dans le projet *North Gamalia*, le discours reste très fonctionnaliste : les activités inadaptées et polluantes doivent être délocalisées et seules les activités commerciales et artisanales destinées à la consommation touristique peuvent perdurer. Les commerçants de la vieille ville sont encouragés à changer de métier et de nouveaux souks, à l'image du Khan el Khalili, sont prévus par les urbanistes (près des portes de Bab al-Fûtûh, à l'emplacement actuel des marchands de gros d'ail et d'oignons dans le projet de 1990).

L'image de la vieille ville du Caire ressemblerait alors à l'exacte représentation imaginée par et pour les touristes. La splendeur des *milles et une nuits*, le lacy de ruelles, le pittoresque et les monuments sacrés... Tout concourt à fabriquer une impression de « déjà vu », le stéréotype de la « médina », comme le souligne Anna Madœuf (Madœuf, 1997, p. 436). Pour illustration, les remparts nord, dans le projet *North Gamalia*, faisant face à la nécropole de Bab al-Nasr, appellent les mêmes représentations que les murs des fortifications des médinas maghrébines. (figure 4-7)

¹⁵⁸ La ville du Caire accueille annuellement 2,5 à 3 millions de touristes étrangers. La ville dispose en outre de la plus grosse capacité d'hébergement du pays (33 % des hôtels et 46 % des lits).

Figure 4-7 : La muraille fatimide d'après le projet North Gamalia, (sources IAURIF-GOPP, 1990.)



Photos 4-7 et 4-8 : La muraille nord telle qu'elle se présente aujourd'hui. En avant plan sur le deuxième photo, le cimetière de Bab al-Nasr. ES, 1998.



On retrouve à travers ces documents d'urbanisme la ville instituée comme décor pour les touristes qui contraste fort avec la réalité (photos 4-7 et 4-8). Les habitants doivent se contenter de simples rôles de figurants qu'ils joueraient dans le cadre monumental d'une ville musée. Les risques d'une telle évolution sont nombreux pour les populations et la mise en valeur touristique peut entraîner de profonds bouleversements dans le commerce local. La désorganisation des marchés locaux et de proximité au profit d'une mono-activité touristique est une question peu abordée dans les documents officiels. L'évolution du discours est néanmoins en marche et l'approche de l'option touristique dans le rapport du PNUD, si elle reste essentielle à la compréhension de l'esprit du projet, n'apparaît pas aussi tranchée. La volonté de figer le présent dans un passé idéalisé et sans perspective d'évolution est peu à peu remise en cause. La valorisation commerciale de la vieille ville par le biais du tourisme international est par contre présentée comme l'unique source efficace de revenus. L'appel aux investisseurs privés est une volonté faiblement mise en avant et le rapport en reste au constat que les entrepreneurs privés sont peu intéressés par l'environnement urbain de la vieille ville. Les corridors patrimoniaux définis dans le projet du PNUD sont des corridors touristiques et sont présentés comme prioritaires dans le processus de réhabilitation (PNUD, 1997, p. 44). La force des représentations extérieures (Cf. Partie III) influence la perception des aménageurs et conditionne la vision de la vieille ville du Caire à travers les plans de réhabilitation. La qualification de l'espace historique apparaît comme beaucoup moins stéréotypée dans le cas du centre historique de Mexico. Le centre historique ne représente pas véritablement un espace à part dans la vision des touristes internationaux et même nationaux. Il se confond avec d'autres quartiers de la grande métropole (surtout les quartiers de Coyoacan, San Angel et Xochimilco qui remportent la palme de « l'authenticité »). L'enjeu, afin de requalifier les lieux et de les orienter vers une vocation touristique, n'est donc pas de forcer le trait sur une image évocatrice comme dans le cas de la vieille ville du Caire. L'enjeu touristique est beaucoup plus visible, dans le cas du centre historique de Mexico, à travers les efforts entrepris pour créer des activités et des événements véhiculant une très forte image culturelle et récréative.

A Mexico, même si le tourisme international est une donnée fondamentale, les programmes de reconquête prennent en compte le centre historique comme un espace de loisirs et de récréation tant pour les touristes internationaux que les visiteurs nationaux et les habitants de Mexico. Et si les hôtels sont en grande partie destinés à une clientèle internationale, les restaurants, les bars, les boîtes de nuit, les boutiques qui fleurissent dans le corridor financier sont autant, si ce n'est plus, destinés à une clientèle aisée citadine et mexicaine¹⁵⁹. L'aspect récréatif et ludique du centre historique de Mexico est néanmoins décrit comme touristique par les autorités : « Pour développer tout le potentiel [du centre historique de Mexico], nous devons en faire un espace urbain et touristique modèle (...) »¹⁶⁰ (Vicente Fox, discours inaugural, août 2001, www.centrohistorico.com.mx).

Les investisseurs privés pointent également du doigt le potentiel touristique du centre historique : « Le centre historique possède de grands avantages comparatifs pour développer un énorme potentiel touristique, à partir d'une revalorisation de son architecture et une revitalisation de ses espaces publics, musées, archéologie et activités artistiques, ainsi qu'une grande et riche variété de lieux gastronomiques, de bars, de cafés, et une importante offre hôtelière mexicaine et traditionnelle »¹⁶¹. Contrairement au Caire, le tourisme à Mexico doit donc être compris dans son acception la plus large puisque l'espace historique est perçu comme une zone d'attractivité pour les visiteurs de toutes origines.

Les activités touristiques, culturelles et événementielles proposées dans le centre historique visent à inverser les représentations négatives du centre historique en développant une image conviviale, culturelle et récréative de l'espace patrimonial. Les événements organisés sont orchestrés en partie par des acteurs institutionnels (dépendant pour certains du *Secretaria* du Tourisme du DF) et financés par des partenaires et donateurs privés. La « Semaine du Centre Historique », le « Festival du Centre Historique » ou la « Feria du Livre », sont des événements régulièrement organisés dans le centre historique de Mexico depuis plus d'une quinzaine d'années. Leur succès tend à augmenter et le « Festival du Centre

¹⁵⁹ Les statistiques concernant le tourisme dans le DF enregistrent pour l'année 2001, 7,4 millions de touristes nationaux contre 2 millions de touristes internationaux (sources INEGI, www.mexicocity.gob.mx).

¹⁶⁰ « Para desplegar todo su potencial débemos de hacer de él un espacio urbano y turístico modelo (...) » Vicente Fox, discours inaugural, août 2001, www.centrohistorico.com.mx

¹⁶¹ Consejo coordinador empresarial Centro de estudios del sector privado para el desarrollo sustentable, *Desafío estratégico para el DF*, 2001, www.cce.org.mx/cespedes/publicaciones/otras/centro_historico/decadencia-2.PDF

Historique » peut être considéré, depuis quelques années, comme un événement culturel d'ampleur internationale. Lors de la XVIII^e édition, qui a eu lieu en avril 2002¹⁶², 180 activités étaient proposées (dont 30 expositions) dans une quarantaine de lieux (monuments, centres culturels, théâtres mais aussi dans la rue ou sur les places publiques) du centre historique de Mexico. La présentation du Grand Ballet Canadien de Montréal ainsi que la présence de Plácido Domingo ont été les temps forts du Festival qui a vu accourir « le tout Mexico ». La fréquentation a été estimée à 1,5 million de personnes (1 million de personnes ayant assisté aux manifestations gratuites) lors du dernier festival qui accueillait près de 1220 artistes.

La comparaison avec la ville du Caire est ici peu aisée. D'une part, les actions en faveur du développement touristique au Caire, alors qu'elles sous-tendent l'idéologie dominante des projets de réhabilitation, se révèlent en réalité beaucoup moins nombreuses qu'à Mexico. Les quelques manifestations culturelles organisées dans la vieille ville du Caire se révèlent être plus élitistes (la maison Harrawi fonctionne comme un centre culturel depuis plusieurs années). Alors qu'au Caire, le discours en faveur d'une fonctionnalisation stéréotypée de l'espace semble loin de se tarir, il est presque inexistant à Mexico. Le changement d'image amorcé dans le centre historique se base essentiellement sur des actions concrètes de grande ampleur telles que les festivals, événements à la fois populaires et « people ». Comment expliquer ces divergences de points de vue dans les politiques de mise en valeur touristique de l'espace patrimonial ? Seul le festival de la Citadelle au Caire, (XIV^e version en 2002), pourrait être rapproché des événements culturels de Mexico. La philosophie ainsi que les retombées en terme d'image semblent néanmoins beaucoup moins importantes (efficaces ?) que dans le cas du Festival du Centre Historique de Mexico. Le Festival de la Citadelle est une manifestation musicale assez hétéroclite ne faisant pas appel au « star système », contrairement aux manifestations entourant le patrimoine pharaonique au Caire (les pyramides de Gîza avec l'opéra Aida, les célébrations du nouvel an...) ou en Haute Egypte. L'entrée du festival de la Citadelle est gratuite et les concerts, organisés en partie en plein air, dans l'enceinte de la Citadelle, attirent

¹⁶² De nombreux partenaires (on peut citer Air France) participent à hauteur de 60 % du financement de l'ensemble des manifestations en 2002.

un public diversifié (100 000 spectateurs en 1997, al-Ahram Hebdo) composé en partie des populations des quartiers populaires situés aux pieds de la Citadelle.

L'organisation de festivals dans des lieux patrimoniaux et plus particulièrement urbains n'est pas une idée nouvelle et elle a été largement exploitée par des pays comme la France. L'idée d'une reprise de certains événements étrangers ou français (institués sous le Ministère de la Culture de Jack Lang) fait d'ailleurs son chemin dans les esprits des responsables politiques de Mexico : la Fête de la Musique, les Journées du Patrimoine, et autres festivals et manifestations sont plus que d'actualité dans le contexte mexicain. Le patrimoine sert alors de cadre de référence monumental extrêmement bien adapté, dans les schémas de pensée européens, à l'expression artistique et culturelle. Là encore le patrimoine architectural est utilisé comme une scène ou un décor dans lequel prennent place des manifestations culturelles. La dimension festive des lieux brouille par ailleurs quelque peu les pistes. L'espace historique n'est plus valorisé pour ses qualités intrinsèques, liées à l'identité et à l'histoire de la nation, mais devient un espace « à la mode » nettoyé des signes trop visibles de son passé. L'association de certains événements avec le contexte historique devient donc problématique comme par exemple l'organisation d'une Love Parade dans le centre historique de Mexico en avril 2002 ou encore d'une Nuit Techno dans le Cloître de Sor Juana Ines de la Cruz ! Les festivals peuvent-ils être considérés comme des outils de la reconquête des centres anciens au même titre que des déductions fiscales ?

b) outils techniques et financements

On peut distinguer plusieurs types d'outils et de stratégies utilisés pour la reconquête du patrimoine et un changement de l'image urbaine des centres anciens. Si les festivals agissent sur l'image des lieux, d'autres outils plus techniques ont pour objectif de protéger et d'encourager les travaux de réhabilitation des monuments classés. Certains de ces outils ont été déjà en partie évoqués dans la présentation des programmes du Fideicomiso pour le centre historique de Mexico et du PNUD pour la vieille ville du Caire. La multitude des instruments législatifs, normatifs, incitatifs ne nous permet pas d'en dresser un tableau exhaustif. Nous avons donc choisi de présenter les plus significatifs

d'entre eux et de comprendre l'impact spatial qu'ils peuvent avoir sur les processus de réhabilitation.

Les outils législatifs forment le cadre général des normes de protection, les politiques et les différents acteurs décident ensuite d'outils techniques, financiers, opérationnels divers pour mener à bien des projets. Quels sont les outils qui se sont révélés opérationnels dans les deux centres ? L'analyse montre qu'ils sont plus nombreux à Mexico qu'au Caire, ou tout du moins plus lisibles à travers les documents officiels. La nature de ces outils, favorisant la reconquête des centres anciens, tend vers la captation des initiatives privées. L'initiative privée est courtisée et les outils mis en place ont pour dessein de séduire et d'attirer les investisseurs potentiels. Une différence notable est néanmoins discernable entre les deux villes. La présence de ces acteurs privés est prépondérante dans le processus de réhabilitation du centre historique de Mexico et les outils adaptés à cette demande. Au Caire, malgré le projet d'instituer un partenariat avec les investisseurs privés, leur présence est beaucoup moins visible et les outils mis à leur disposition afin de les séduire ne sont pas véritablement exposés.

A Mexico, les restaurations entreprises grâce aux aides, incitations fiscales et autres déductions d'impôts octroyés des pouvoirs publics, sont, en grande majorité, destinées à créer des lieux d'accueil pour les visiteurs : restaurants, bars, boîtes de nuits, hôtels, boutiques... Les usages commerciaux et de services, ont été privilégiés par l'initiative privée. Les investissements se sont en outre concentrés dans la zone convoitée du corridor financier également appelé dans certains documents du Fideicomiso « corridor touristique » (Fideicomiso, 1994). Les investisseurs privés interviennent dans près de 95 % des œuvres de restauration réalisées¹⁶³ depuis la mise en place du Fideicomiso.

Les incitations fiscales à Mexico :

Les incitations fiscales et les aides octroyées par la Mairie de Mexico se développent à partir de 1991 dans la cadre du Fideicomiso dans le but de promouvoir l'initiative privée pour les œuvres de restauration.

¹⁶³ Pour 1994, premier programme du Fideicomiso, l'investissement privé s'élève à 94 % des œuvres réalisées (Fideicomiso, 1994). En 1997, les chiffres s'élèvent à 95,5 % pour la période 1991-1997, soit 74,5 % de l'investissement total dans le centre historique (2600 millions de pesos).

Les impôts fonciers reviennent au gouvernement du DF et les incitations fiscales proposées dans un cadre légal pour la revitalisation du centre historique de Mexico sont de trois ordres :

Incitations au marché immobilier

- Exonération de l'impôt foncier durant la durée des travaux de restauration (100 % pour les monuments classés INAH, 80 % pour ceux classés INBA)
- Exonération totale de l'impôt sur les acquisitions d'immeubles et toutes transactions immobilières
- Exonération des droits d'inscription au Registre Public de la Propriété

Incitations à l'activité économique :

- Réductions d'impôts pour toutes les personnes transformant l'usage des édifices vers un usage résidentiel de location ou toute autre activité compatible avec les programmes de développement urbain
- Subvention à l'impôt foncier pour les activités souhaitables

Incitations à la conservation du patrimoine construit et aux nouvelles constructions :

- Réduction temporaire de l'impôt foncier en fonction des montants investis, de l'activité et du type d'édifices (classés ou non)
- Exemption du paiement de plusieurs taxes de construction, modifications, licences, autorisations etc... en fonction des montants investis, de l'activité et du type d'édifices (classés ou non)

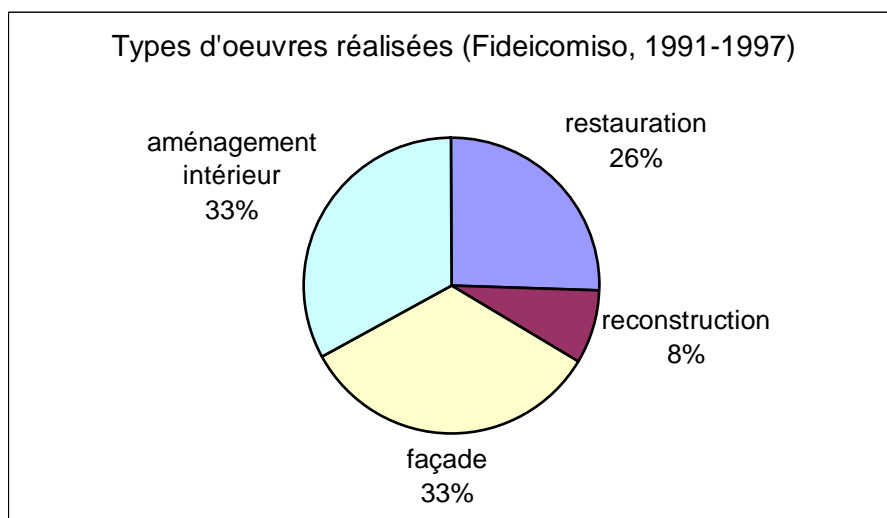
En sept ans d'activités du Fideicomiso (1991-1997), les incitations fiscales octroyées par le Gouvernement du DF ont atteint un montant de 50 millions de pesos¹⁶⁴. Le bénéfice de ces incitations fiscales a échu aux particuliers comme aux

¹⁶⁴ 1 euro = 10 pesos mexicains / 1 USD = 10,21 pesos mexicains (taux de change 2002)

institutions qui ont engagé des travaux de restauration et de ravalement dans des monuments historiques classés par l'INAH ou l'INBA. Le nombre d'édifices touchés par ces restaurations est de 1455, pour un investissement cumulé sur la période de 2600 millions de pesos. (Vega Rangel, 2001).

Cette action est jugée insuffisante par tous les acteurs. Parmi les 1455 œuvres réalisées, la plupart ne sont pas, en effet, d'une très grande ampleur : 25 % seulement ont été de véritables travaux de restauration.

Graphique 4-1 : Types d'œuvres réalisées, source Fideicomiso 1997.



En Egypte, contrairement à la situation mexicaine, les incitations fiscales censées attirer les investisseurs privés et aider à la restauration ne sont pas développées dans le projet du PNUD. L'administration fiscale en Egypte fonctionne mal et les levées d'impôts ne sont pas systématiques. Il est seulement dit, dans la présentation des politiques de réhabilitation, que seront créées des « facilités de financement » et des « incitations fiscales » afin d'encourager les propriétaires à investir dans les fonctions résidentielles et commerciales. (PNUD, 1997, pp.51-55). Les modalités des aides fiscales, si elles sont effectivement définies, ne bénéficient pas d'une diffusion suffisante et d'une présentation claire et normative auprès des investisseurs privés et des propriétaires.

Un autre outil fiscal, développé dans plusieurs pays occidentaux sous des formes différentes (Melé, 1998, p. 110), apparaît dans les documents officiels mexicains :

les transferts de potentialité. D'après nos sources, il n'en est aucunement question au Caire .

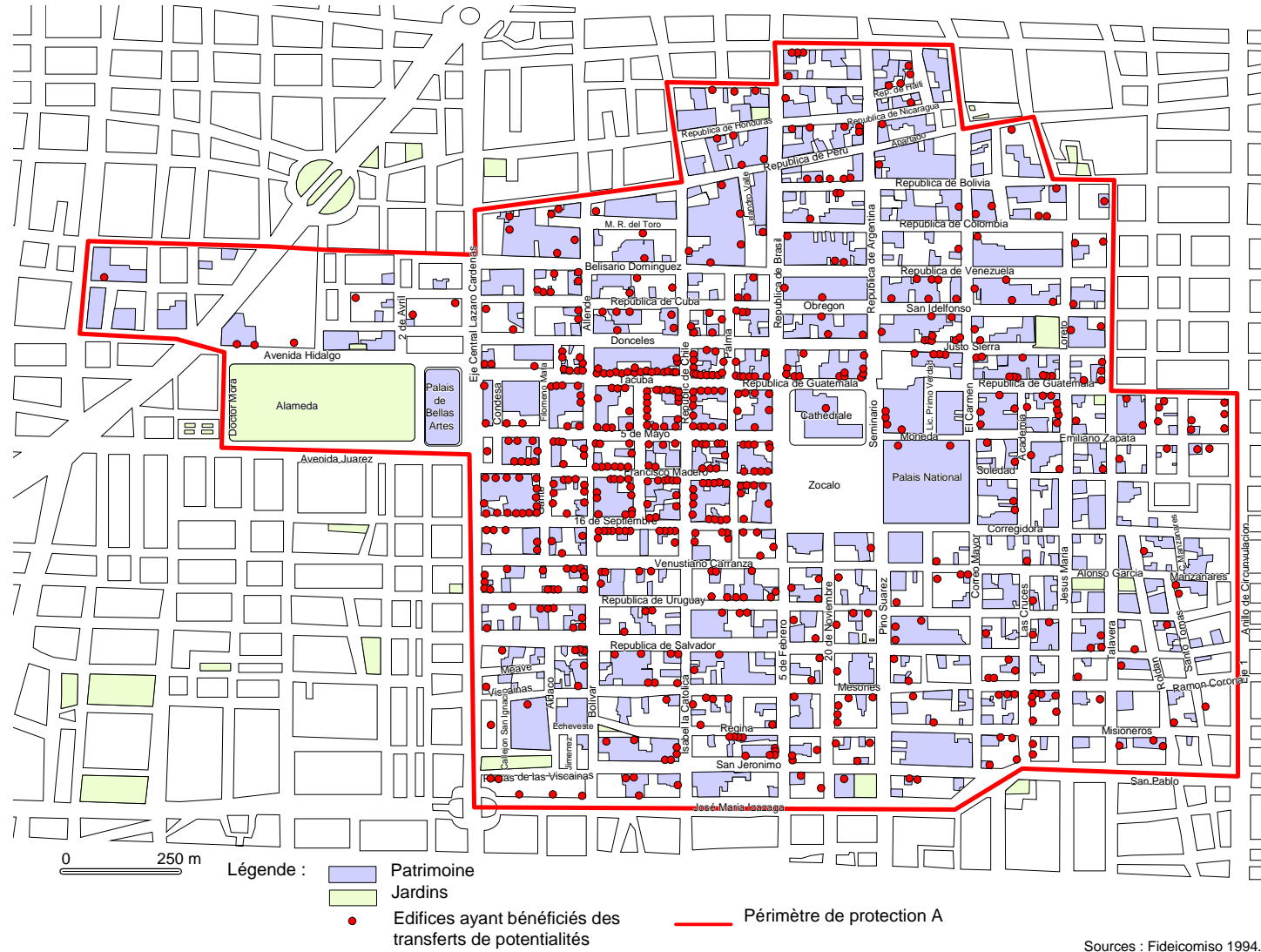
Les transferts de potentialité à Mexico :

Il s'agit ici d'un montage juridique, crée en 1988, instituant une péréquation entre les zones nouvelles de centralité et le centre historique. Le transfert de potentialité permet aux propriétaires de monuments historiques de « vendre » leur droit de construire au-delà de quatre étages, c'est-à-dire 12 mètres de hauteur (restriction due aux normes de protection du patrimoine), à d'autres immeubles situés dans les nouvelles centralités. Il s'agit ici d'une compensation des restrictions au droit de propriété introduite par la loi de protection. Un fond d'échange de droits, géré par le DF, organise le transfert entre les deux types de propriétaires (qui n'ont donc aucun contact direct), permettant ainsi une plus juste répartition des coûts et des bénéfices entre propriétaires (Melé, op.cit). Les propriétaires d'édifices dans le centre historique peuvent ainsi percevoir une compensation financière qui est censée aider au financement des restaurations de monuments historiques. Ce montage juridique, qui se révèle être une bonne idée pour favoriser les travaux dans les édifices du centre historique, existe dans plusieurs autres villes en Europe ou aux Etats-Unis. Il s'agit en fait d'instituer et de redistribuer une taxe sur édifices de grande hauteur dans les nouvelles centralités.

Les immeubles ayant bénéficiés de ces transferts de potentialités dans le centre historique de Mexico sont pour la plupart des monuments historiques abritant des grandes institutions : Musée José Luis Cuevas, Bibliothèque Nationale du Congrès, Collège San Ildefonso, Bibliothèque de l'Education... En 1994, plus de 52,5 millions de pesos avaient été obtenus par l'intermédiaire de ce fond, afin de restaurer plus de 27 édifices (Fideicomiso, 1994). La carte 4-4 nous montre une nette concentration des édifices dans les rues situées à l'ouest du Zocalo. Les édifices de l'est du centre historique sont surtout des monuments historiques d'importance. Il faut néanmoins préciser que cette aide ne s'applique pas uniquement aux édifices classés mais à l'ensemble du bâti dans le centre historique.

Carte 4-4

Les transferts de potentialités dans le centre historique de Mexico



La notion de mise en valeur patrimoniale et touristique renvoie, comme le précise F. Choay « à la notion de plus-value d'intérêt, d'agrément, de beauté (...) mais aussi plus-value d'attractivité, dont il est inutile de souligner les connotations économiques » (Choay, 1996, p.158). L'espace historique entre dans le grand marché immobilier de prestige. Les banques à Mexico ont choisi de restaurer de magnifiques palais coloniaux pour implanter leurs sièges sociaux (Salin, 2001). La privatisation du patrimoine à travers la multiplication des fonctions commerciales et de services semble beaucoup plus avancée dans le centre historique de Mexico que dans la vieille ville du Caire. Cette privatisation du patrimoine induit-elle des effets pervers ? L'évaluation des risques semble différente au Caire et à Mexico. Dans la capitale mexicaine, il serait plus question de risques liés à l'identité des lieux, dénaturée par des usages essentiellement lucratifs. Le risque de l'uniformisation des paysages, par une mondialisation des fonctions et des acteurs (symbolisée par la présence de chaînes de fast-food sur le Zocalo) jouxte le risque de renouvellement des populations résidentes par effet de gentrification. Au Caire, le problème semble se poser en amont de ce débat puisque les monuments, rachetés par des propriétaires privés (de petits propriétaires comparés aux grandes entreprises de Mexico), sont « agressés », comme le précise la presse (al-Ahram Hebdo), et la privatisation semble être synonyme de « spéculation immobilière » sauvage. La privatisation du patrimoine est pratiquée dans les espaces les plus convoités de la vieille ville du Caire. Ainsi les édifices historiques du souk du Khan el Khalili, ou situés à proximité, sont vendus à des propriétaires privés pour des sommes importantes. Al-Ahram Hebdo titre en 1997 (14-20 mai) « La maison Gamaledine aux enchères ». L'article précise que « privatiser les monuments est dorénavant à l'ordre du jour ». Les mots de « spéculation immobilière », « d'agression contre l'ancien quartier du Khan el Khalili » sont alors employés pour décrire les transactions concernant les monuments historiques. Cette pratique est présentée comme destructrice pour le patrimoine car elle sous-entend l'ineptie des propriétaires et leur habitude de détruire les édifices ou de les restructurer complètement.

Les autorités égyptiennes s'orientent pourtant depuis peu vers la mise en place d'un partenariat privé afin de réhabiliter les monuments de la vieille ville du Caire. Les moyens de contrôle (ou de répression) sont-ils suffisants pour éviter les

risques précédemment décrits ? Le respect des monuments historiques est-il suffisamment intégré dans l'esprit des hommes d'affaires égyptiens ?

Pour l'instant, le bilan des réalisations montre que les restaurations dans la vieille ville du Caire ont privilégié l'apport de financements extérieurs plus que l'initiative privée, même si, rappelons-le, la tendance s'inverse progressivement.

Financements internationaux :

Clarifier les coulisses des financements des actions de restauration dans la vieille ville du Caire est une entreprise compromise par la difficile collecte des sources et par l'opacité de l'utilisation des fonds. La plupart des financements des restaurations de monuments recensés actuellement au Caire sont soit d'origine gouvernementale, soit d'origine extérieure, et le plus souvent étrangère. Il est difficile de savoir quelle est la part de fonds internationaux dans le budget total réservé à la restauration. Seuls quelques chiffres, parfois contradictoires, sont présentés dans la presse. Nous n'entrerons donc pas dans les détails des financements gouvernementaux¹⁶⁵. En ce qui concerne les financements extérieurs chaque mission étrangère bénéficie de financements propres venant du mécénat et des gouvernements étrangers. « Le coût élevé de telles restaurations ne saurait être caché et explique l'attitude de l'OAE (ancien nom du HCA) à l'égard des missions étrangères qui s'y engagent. Implicitement, celles-ci sont invitées à financer substantiellement leur projet » (Bernard Maury, *Aujourd'hui l'Egypte* n°18, 1992).

Parmi les exemples que nous pouvons citer (mais difficilement chiffrer), la mission allemande a bénéficié, entre autres, de fonds versés par la ville de Hambourg. Les travaux de restauration de la maison Harrawi, effectués par l'architecte français Bernard Maury pendant cinq ans, ont pour leur part été financés grâce à une subvention de la France et par le mécénat de plusieurs sociétés françaises présentes en Egypte : la Société SOGEA qui a fourni les matériaux nécessaires à l'isolation et l'étanchéité des terrasses de la maison, EDF

¹⁶⁵L'association SPARE (newsletter 13, Avril 1990), pointe du doigt l'opacité de la répartition des revenus du Ministère de la Culture : de 7 millions £E en 1988, réservés à la restauration des antiquités islamiques, le budget serait passé à 4,2 millions en 1990, soit une diminution de 40 % (de source journalistique étant donné le refus de transparence du Ministère). (1 USD=3,4£E en 1997)

qui a contribué à l'installation des réseaux électriques, ainsi que le CRETOA (Centre Régional d'Etude et de Traitement des Œuvres d'Art à Avignon) qui a envoyé des restaurateurs sur place, Air France (pour les transports des restaurateurs) (Maury, op.cit.).

Plusieurs sociétés participent ainsi à l'effort de restauration. Des fondations, à but philanthropique, permettent également de réunir des fonds substantiels : Getty Conservation Institute, Ford Foundation, Aga Khan Trust for Culture...

Aujourd'hui les financements les plus importants paraissent néanmoins venir des Etats-Unis. Les Américains, par l'intermédiaire de leur Centre de Recherche ARCE (*American Research Center in Egypt*¹⁶⁶) ont un budget, dédié à la restauration et à la conservation des antiquités égyptiennes (islamiques, coptes, greco-romaines, juives et pharaoniques) qui s'est élevé, depuis 1994, à un total de 15 millions de USD. En 1993, ARCE s'est associé à l'Agence Américaine pour le Développement International (USAID). L'administration de ce fond conséquent, dont il est difficile de connaître les détails de la répartition¹⁶⁷, est gérée par le Projet des Antiquités Egyptiennes (*Egyptian Antiquities Project*, EAP). La plus grande concentration des projets se situe au Caire en coopération avec le Haut Conseil des Antiquités Egyptien. ARCE travaille avec des entreprises égyptiennes et ne peut en aucun cas être consacrer cet argent à des projets autres que la restauration. L'argent ne peut pas non plus être reversé à des institutions égyptiennes ou étrangères, ce qui diffère légèrement des autres missions étrangères.

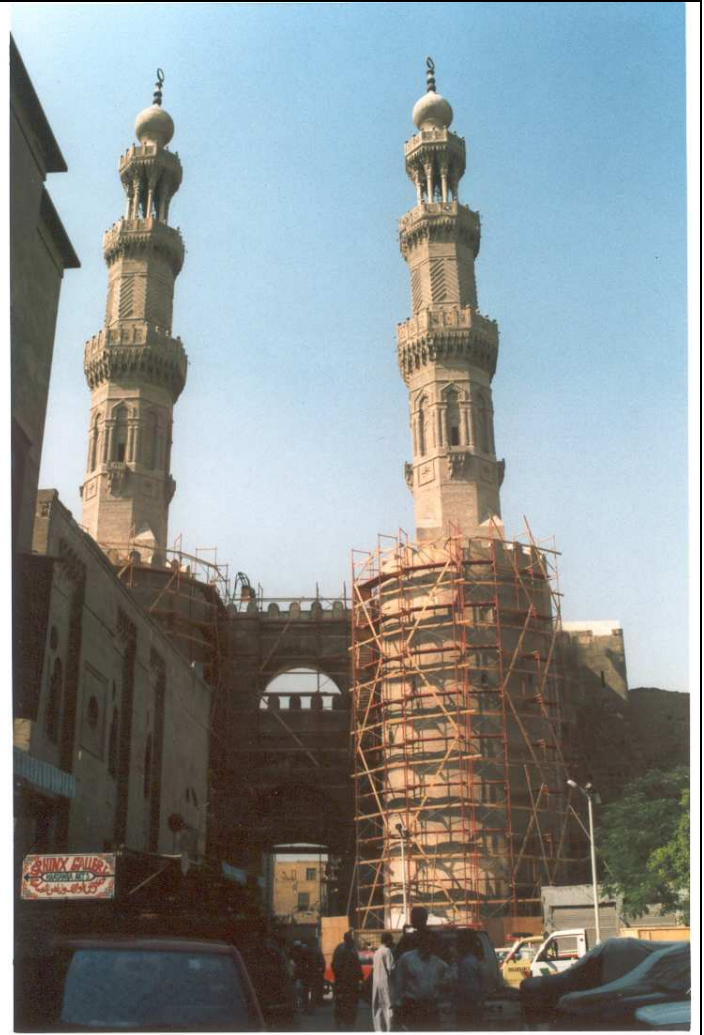
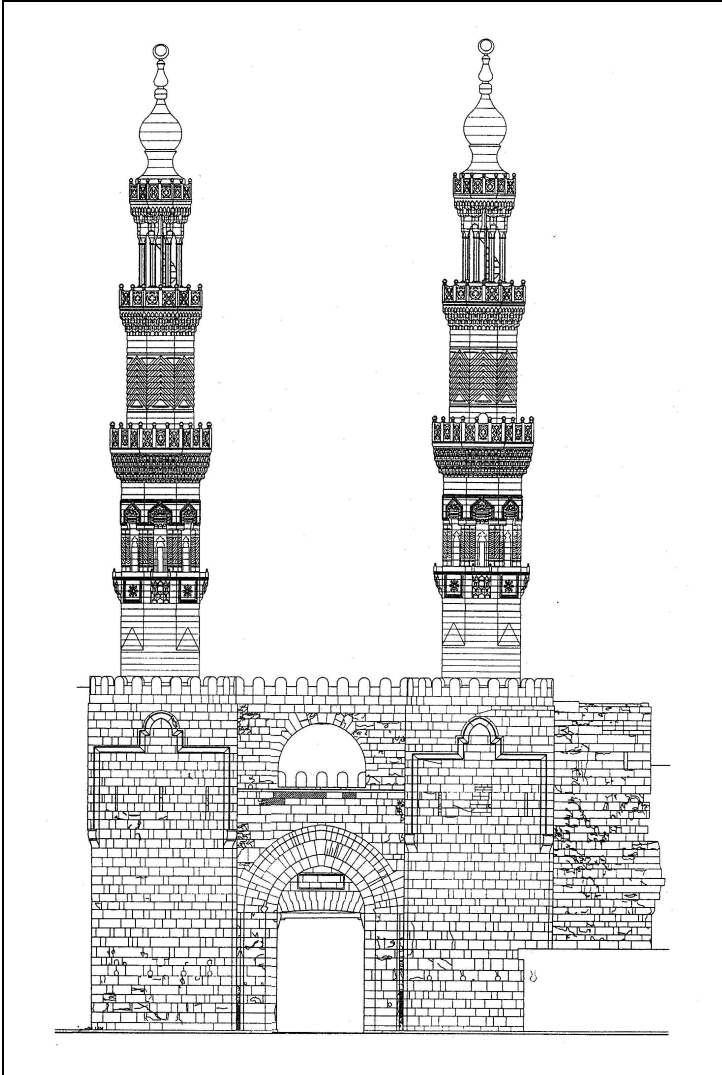
L'appel à l'initiative privée n'est donc pas, pour l'instant, une réalité comme c'est la cas dans le centre historique de Mexico. Depuis peu néanmoins, quelques hommes d'affaires consacrent plus d'argent à certains projets de restauration. Il s'agit avant tout d'acte d'évergétisme et les financements sont tournés vers des restaurations prestigieuses de monuments essentiellement religieux (mosquée al-Azhar). Les études pour de vastes projets de réhabilitation sont par contre financées par des fonds extérieurs. Ainsi le projet du PNUD a bénéficié d'un don de l'Italie qui s'élève à la hauteur de 1 million de USD.

¹⁶⁶ Documents ARCE « Architectural Conservation Project in Historic Cairo » (non publié), interview de Ship Vincent, directeur ARCE, Le Caire, 1999.

¹⁶⁷ Ship Vincent précise, lors de son interview, que cette opacité est nécessaire pour ne pas susciter de jalousies...

Figure 4-8 : Le projet en cours de restauration de la porte de Bab Zuwayla financé par ARCE, source ARCE (non publiée).

Photo 4-9 : Vue des tours de la porte de Bab Zuwayla. L'ensemble de l'édifice (intérieur et extérieur) est en restauration (ARCE). Des fouilles archéologiques ont également été réalisées par Nairy Hampikian, chef du projet. ES, 1999.



Les dons de fondations privées, mexicaines ou étrangères, existent également dans le centre historique de Mexico. Des pays comme l'Espagne prennent en charge la restauration de certains édifices monumentaux. Cette pratique est néanmoins beaucoup moins répandue qu'au Caire. L'exemple de l'édifice situé derrière la cathédrale (photo 4-10) n'est donc pas un exemple isolé même si cela est peu lisible dans le paysage urbain.

Photo 4-10 : Restauration d'un édifice colonial par le gouvernement espagnol en vue d'y créer un centre culturel, rue Republica de Guatemala (derrière la Cathédrale), ES.



Suite aux récents bouleversements dans la politique du centre historique de Mexico, Carlos Slim, Directeur du Conseil Consultatif du Centre Historique, a déclaré à la presse en 2002, que son Groupe investirait « mille millions de pesos¹⁶⁸ » sur les 5 à 10 prochaines années dans le centre historique ! Dans un autre communiqué (lors de la visite du Prince Charles d'Angleterre dans le centre historique en 2002) les chiffres en dollars sont revus à la baisse : une somme de 450 millions de USD sera investi dans le centre historique d'ici les cinq prochaines années (100 millions seront versés par la Fondation TELMEX, 50 autres millions par la Fondation Centre Historico et 300 millions avec l'appui des

¹⁶⁸ Taux de change, juillet 2002, 1 USD = 9,7 pesos mexicains ; 1 USD = 4,6 £E.

entreprises du Groupe Carso) (www.centrohistorico.com.mx) Mais, si l'initiative privée et les aides octroyées par les entreprises mexicaines, sont perçues de façon positive par les journalistes, il n'en est pas de même pour les interventions étrangères. Un sentiment nettement xénophobe se dégage de ces questions : « Quelle est votre opinion ? Va-t-il y avoir un quelconque plan pour éviter que les monuments tombent entre les mains des étrangers [investisseurs coréen et chinois] qui, tout le monde le sait, n'apprécient en rien l'histoire de Mexico et sont en train de les remodeler dans leur entier (...) » (Conférence de Presse, *Ibid.*). Les réponses de Carlos Slim et Carlos Monsivais, sont sans appel et critiquent ouvertement ce « patriotisme patrimonial des capitalistes mexicains ». L'appel aux investisseurs étrangers est donc lancé au même titre que celui lancé aux investisseurs nationaux.

Les outils mis en place par les acteurs institutionnels en faveur de la protection du patrimoine sont nombreux et variés. Ils changent d'un continent à l'autre et en fonction des acteurs susceptibles de les utiliser. Les grandes différences, voire les oppositions, entre les pratiques et les projets de réhabilitation dans les deux villes dénotent-elles une réelle divergence dans les conceptions de mise en valeur des quartiers anciens ? L'utilisation d'outils différents signifie-t-elle que la finalité de la mise en valeur des espaces historiques ne soit pas la même ?

Conclusion :

La multiplicité des acteurs qui agissent, interagissent et s'opposent rend difficile une clarification des enjeux présents dans les quartiers anciens. Une évolution s'impose d'elle-même : l'espace historique est devenu depuis plusieurs années un espace-enjeu, un espace de plus en plus convoité par différents acteurs aux conceptions et aux projets parfois différents. Qu'il soit un enjeu politique avoué, dans le cas de Mexico, ou latent dans le cas du Caire, ne change finalement pas les difficultés que toute action de réhabilitation dans un espace urbain complexe peut entraîner. Dans les deux villes, les discours et les projets bien pensants sur la réhabilitation des espaces bâtis s'inspirent largement du discours international véhiculé par l'UNESCO et par une profusion d'experts internationaux. L'idée d'une réhabilitation prenant en compte la diversité des activités et des populations

résidentes et appelant à une participation citoyenne est toujours confrontée à une deuxième conception, moins avouable, qui est celle de la mise en valeur économique et touristique de ces espaces. Il existe une réelle opposition entre les discours et les actions effectivement réalisées. Peu d'actions visent réellement à mettre en pratique les idéaux de la réhabilitation et les outils proposés, plus spécifiquement dans le contexte mexicain, pour amorcer et pérenniser le processus de reconquête intégrale du centre historique sont tous orientés vers une privatisation croissante du patrimoine.

Cette privatisation de l'espace historique est perçue, à Mexico, comme la seule solution efficace et il paraît presque vain d'espérer que les projets de type sociaux pour les populations résidentes et pauvres soient enfin mis en place. Peut-on envisager la même évolution dans le cas de la vieille ville du Caire ?

Cette privatisation du patrimoine se concrétise, à Mexico, par l'implantation d'activités de type commercial et de service dans les monuments historiques. La multiplication de ces usages lucratifs, destinés à des touristes et à des visiteurs de passage, tend à uniformiser et à globaliser les fonctions et les paysages des centres anciens. La comparaison nous permet d'évaluer les différences entre les deux villes en ce qui concerne les risques de mondialisation des paysages et de perte d'identité. La manne touristique, au sens large, est-elle considérée comme une finalité en soi ou représente-t-elle un moyen, un outil afin d'arriver à un résultat recherché ?

Une typologie des nouveaux usages du patrimoine restauré nous permettra dans ce second chapitre de faire une synthèse des tendances actuelles de la réhabilitation dans les deux centres anciens. Cette synthèse se positionne à la croisée des représentations, des usages et des pratiques qui participent à la redéfinition de ces espaces convoités : entre les usages lucratifs vecteurs de mondialisation, les usages culturels présentés souvent comme les seuls usages « dignes » pour le patrimoine, les usages sacrés symboles de permanence et les usages privés, oubliés la plupart du temps, alors qu'ils représentent l'essentiel des fonctions de ces espaces bâtis...

Cette analyse peut-elle nous donner une représentation claire et non biaisée des centres historiques tels qu'ils seront dans quelques années ? A quoi ressemblera la ville restaurée ?

Chapitre II

La ville restaurée, de la façade au quartier : typologie croisée du patrimoine restauré, des représentations et des acteurs

Introduction :

Les valeurs du patrimoine se définissent à travers des lieux et des objets, le plus souvent des monuments, où le temps apparaît comme cristallisé, signifiant et quasiment sacré. Si l'évolution des discours reconnaît comme relevant du patrimoine certains abstraits (les coutumes, les langues ou les manières de vivre et de travailler), ce sont les monuments et le cadre bâti qui attirent toutes les attentions des différents acteurs participant à la reconquête des centres anciens. Face à un patrimoine sacralisé, il faut justifier la légitimité des transformations qui lui seront apportées. Les discours des acteurs institutionnels (hommes politiques, experts) permettent de justifier cette action. Pour lutter contre la dégradation des monuments, il faut renouveler les usages jugés aujourd'hui inadaptés à la ville patrimoniale. Ainsi au Caire, les industries polluantes de la vieille ville, ainsi que les artisans qui y travaillent, sont diabolisés. Dans la même optique, les ambulants du centre historique de Mexico contribuent à la mauvaise image des quartiers anciens et véhiculent, en plus d'une certaine concurrence pour les commerçants et de l'insécurité pour les visiteurs et les habitants, l'image du sous-développement. La notion de patrimoine, quand elle est appliquée à l'espace des quartiers anciens, est un instrument redoutable pour changer le sens et les usages de la ville. L'ampleur du phénomène n'est pas la même en fonction des secteurs étudiés et elle est particulièrement marquée dans l'espace du corridor financier de Mexico. La question centrale reste alors celle de l'adéquation entre les formes urbaines et les pratiques contemporaines actuelles. De l'analyse des formes de la ville la réflexion peut alors se déplacer vers une micro-géographie, plaçant le monument au cœur des préoccupations de la réhabilitation. La réhabilitation des monuments et des quartiers implique-t-elle obligatoirement un changement radical de la

composition socio-économique, de la valeur du foncier et de la symbolique des lieux ?

A) *Usages lucratifs : la mondialisation entre les interstices du patrimoine*

La mise en valeur du patrimoine sous-entend souvent une valorisation foncière des édifices des centres historiques. Certains monuments remarquables entrent ainsi de plain-pied dans le marché immobilier de prestige. Les monuments, quand ils sont restaurés par des investisseurs privés, changent presque systématiquement d'usages. Les habitants qui squattaient les palais coloniaux du centre historique de Mexico ou les palais ottomans de la vieille ville du Caire sont délogés pour les besoins des travaux ; les industries ou les ateliers dits « polluants » sont délocalisés, pour laisser place à des activités lucratives qui bénéficient du prestige de l'édifice aussi bien que du prestige et de la renommée de l'environnement urbain. L'image d'ensemble des quartiers est donc d'une importance extrême afin d'attirer ces nouveaux investisseurs. Les politiques de réhabilitation axent en conséquence la majeure partie de leurs efforts sur l'amélioration de l'espace public (aménagement des places, mobilier urbain, éclairage des rues et des monuments, sécurité publique...) afin de séduire les entreprises et les propriétaires en inversant l'image des lieux.

La valorisation des édifices à des fins commerciales est une pratique courante dans de nombreux centres historiques, aussi bien en Occident qu'en Amérique Latine. Le centre historique de Mexico peut alors être étudié comme un modèle du genre de cette privatisation du patrimoine à des fins lucratives. Plus qu'au Caire, la prolifération des usages commerciaux et de services dans les monuments restaurés est une spécialité mexicaine, comme en témoigne la diversité des outils financiers mis à disposition des investisseurs privés ainsi que le nombre de banques, commerces restaurants, bars et boîtes de nuit dans la zone très localisée du corridor financier.

S'il est impossible d'établir une typologie par monuments des nouveaux usages actuels, au regard du nombre d'édifices et du renouvellement quasi permanent de ces usages, il est cependant souhaitable d'illustrer nos propos et notre analyse

d'exemples précis que nous avons pu étudier lors des enquêtes de terrain dans les deux villes.

Les usages lucratifs qui s'inscrivent dans le patrimoine restauré du centre historique de Mexico peuvent être classés en plusieurs catégories : les banques, les commerces, les hôtels, les restaurants et autres lieux nocturnes. Cette tendance, qui s'épanouit particulièrement dans l'espace restreint du corridor financier à Mexico, est révélatrice d'une mondialisation des pratiques et des usages dans les quartiers anciens réhabilités. Face à cette mondialisation latente des usages et des pratiques quotidiennes, une question se pose alors, celle de la perte de sens et de la perte de l'identité des espaces historiques.

a) Quand les banques choisent le centre historique de Mexico...¹⁶⁹

La mainmise des banques sur le patrimoine historique du centre historique de Mexico est un phénomène déjà ancien qui s'est, en premier lieu, établi dans la zone située entre l'Alameda Central et le Zocalo, depuis lors dénommée « *corredor financiero* ». Cette implantation bancaire dans des monuments prestigieux n'est pas une spécificité mexicaine puisque les sièges de banques sont, dans de nombreuses villes occidentales, situés dans des monuments prestigieux en plein cœur des quartiers anciens. Les travaux de Louis Bergeron sur les banquiers français sont explicites en la matière et montrent l'implantation des grandes banques dans le cœur de Paris dès la fin du XVIII^e siècle¹⁷⁰. Ce phénomène est toujours caractéristique du centre de Paris (quartiers Opéra, Bourse, place des Victoires, Saint-Lazare). Il peut également être observé dans les centres historiques des villes mexicaines : les banques achètent, restaurent et installent soit des activités annexes, soit une partie de leurs bureaux dans les édifices les plus monumentaux.

La tradition d'implantation des sièges de banques dans le centre de Mexico remonte néanmoins à la fin du XIX^e siècle. En 1884, date de la création du « Banco Nacional de Mexico » (Banamex), l'institution choisit comme siège le

¹⁶⁹ Cette sous-partie est en partie développée dans : Salin, Elodie, « Vie privée – espaces publics : le centre historique de Mexico et les enjeux de la métropolisation », *Cahiers des Amériques Latines* n°35, IHEAL éditions, 2001, pp. 57-74.

¹⁷⁰ L. Bergeron, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*, éd. EHESS, 1^{ère} éd. 1978, Rééd. 1999 coll. « Civilisation et Société », Paris, 436 p. ainsi que L. Bergeron, *Les Rothschild et les autres, la gloire des banquiers*, 1990.

palais des Comtes de San Mateo de Valparaiso, pour ses qualités essentiellement centrales. Ce palais édifié en 1772 est l'œuvre maîtresse du plus célèbre des architectes mexicains de la fin du XVIII^e siècle, Francisco Guerrero y Torres. Un des premiers palais à susciter l'attention d'une banque, pour une restauration de grande ampleur, est le palais Iturbide. Son rachat par la banque Banamex remonte à 1972 pour des raisons de prestige et dans un but culturel. L'édifice construit en 1784 a été pensé par le même architecte, F. Guerrero y Torres, et était tout d'abord destiné lui aussi au Comte de San Mateo de Valparaiso (aristocratie ayant fait fortune dans les mines d'argent de Nouvelle Espagne) qui en a fait cadeau à son gendre lors du mariage de sa fille. Le nom de ce palais est néanmoins dû à l'Empereur éphémère Agustín de Iturbide (couronné en 1822) qui racheta l'édifice en 1821 pour en faire sa résidence principale. L'édifice est alors connu sous le nom de « maison de l'Empereur » et devient tour à tour une maison d'hôtes, utilisée pour le transport des passagers en diligence, puis comme un hôtel à part entière. Lors du rachat par la banque Banamex en 1972, l'édifice qui se distingue par une riche ornementation de sa façade (photo 4-11) et ses balcons de fer forgé, est en piteux état.

« Notre Conseil d'administration a alors décidé de l'acquérir pour y installer l'ex-Crédito Bursatil, aujourd'hui Financiera Banamex, estimant que par ses dimensions, son emplacement et son élégance, il serait un cadre digne d'une des plus importantes sociétés de crédit du pays. (...) Le bel édifice attendait patiemment (comme un Phénix sûr de lui) la résurrection que nous contemplons aujourd'hui, où transformé en siège de Financiera Banamex, il retrouve sa splendeur et sa dignité. » (Documents du *Fomento Cultural Banamex*, discours inaugural, 1972).

Dans le discours d'inauguration du Palais Iturbide en 1972, Agustín Legorreta López Guerrero, initiateur du projet et maître d'œuvre du sauvetage du palais, insiste déjà sur une thématique toujours d'actualité aujourd'hui : le devoir pour les institutions privées de contribuer à la conservation du patrimoine national.

« Le groupe Banamex estime que la conservation du patrimoine artistique et colonial du Mexique n'incombe pas seulement à son gouvernement mais également à tous les particuliers en mesure de l'aider, et ceux-ci doivent lutter pour sauvegarder les trésors légués par les générations précédentes, faute de quoi ceux-ci risquent d'être perdus pour le postérité. » (*Ibid.*).

Photo 4-11 : Le palais d'Iturbide. Aujourd'hui restauré par Banamex, le palais est considéré comme un des plus beaux édifices du centre historique de Mexico. On note sur la façade de style baroque, deux massiers surmontant la porte principale. (source Guide du CH, 1997)



Les plus grandes institutions bancaires insistent sur le devoir de sauvegarde et l'élève au rang de devoir national. Les fonctions destinées aux monuments les plus prestigieux ne sont pas alors uniquement des fonctions tertiaires de bureaux,

mais se transforment en usages culturels. Le palais Iturbide est un parfait exemple de cette double compétence des institutions bancaires puisqu'il fonctionne depuis sa restauration en 1972 comme un centre d'expositions temporaires.

« Financiera Banamex et le groupe Banamex sont fiers de cette restauration car elle a permis de sauver un monument de prix qui va désormais participer à l'élan dynamique qui anime aujourd'hui notre pays. Mexicains et étrangers auront en effet accès à ce palais pour s'y recueillir devant la période de notre histoire qui y est inscrite et pour assister à des manifestations artistiques et culturelles qui rehausseront davantage encore, si cela est possible, ce joyau dont le Mexique s'enorgueillit à juste titre » (Ibid.). La mixité des usages et des fonctions rend donc parfois aléatoire une typologie stricte des nouveaux usages.

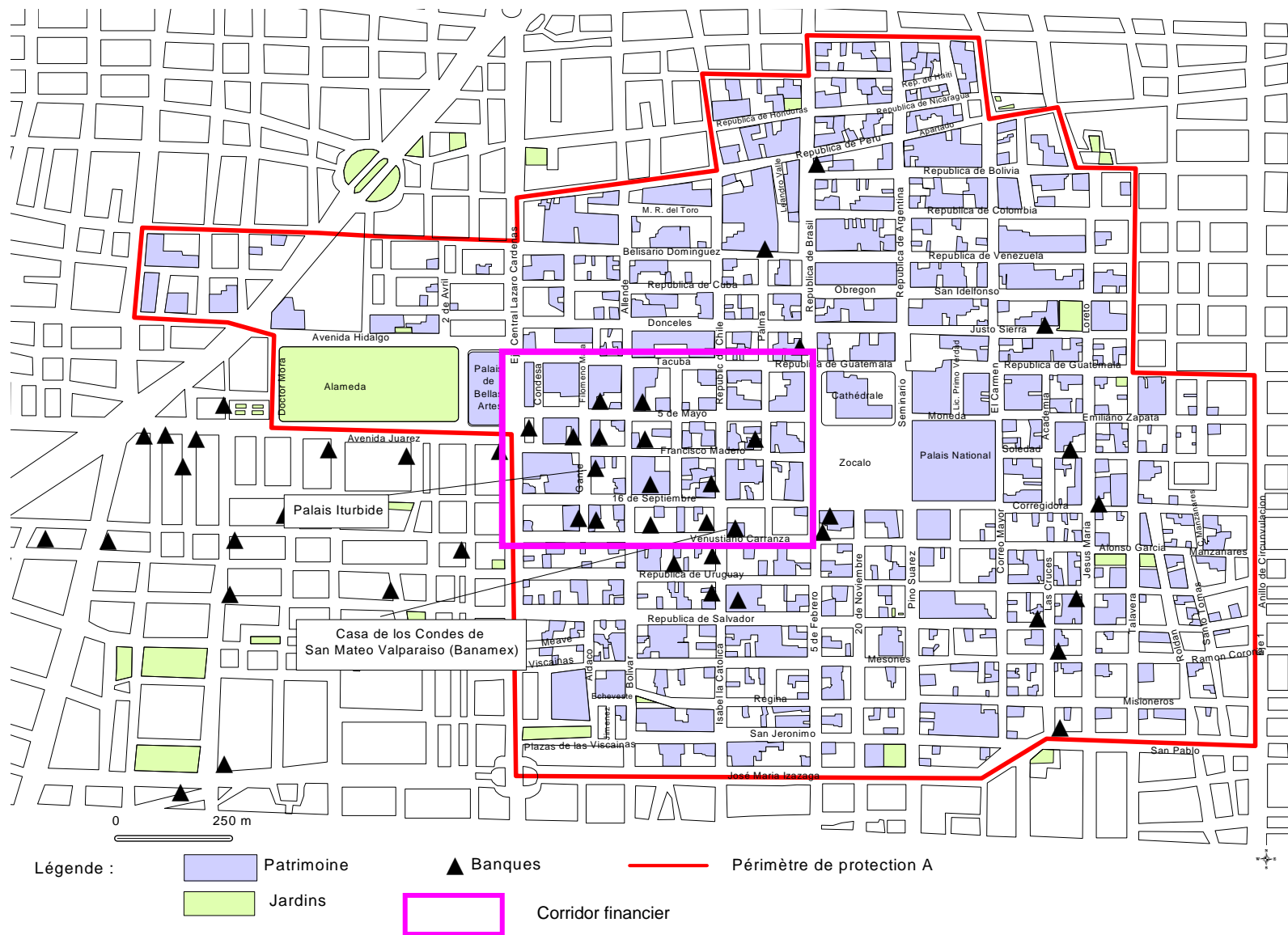
Cet exemple de restauration d'un des plus éminents palais de l'époque coloniale n'est pas isolé dans la zone convoitée du corridor financier. L'ex-hôpital de Betlemitas (XVIII^e siècle), qui abritait des vecindades lors de sa dernière fonction, a été racheté et restauré par le Banco de Mexico afin d'y créer, dans une partie seulement de l'édifice, un musée privé de la numismatique.

Comment expliquer cette attractivité de la zone historique et du patrimoine pour les grandes institutions bancaires ?

Le prestige est un moteur de l'action de restauration indéniable : le prestige des lieux fait écho au prestige de la banque. L'intérêt des groupes bancaires semble donc *a priori* clair puisqu'il s'agit d'une question d'image, rehaussée par les actions de mécénat mises aux services des arts, de la culture, de l'histoire et de la mémoire de la nation. Les intérêts financiers sous-tendent néanmoins les efforts de restauration de grande ampleur et il existe derrière ces actions des avantages fiscaux, auxquels nous ne nous attacherons pas, mais qui restent véritablement importants pour les institutions bancaires. La carte 4-5 montrant la répartition des banques dans le centre historique de Mexico fait apparaître clairement une logique de localisation dans sa partie ouest, entre le Zocalo et le parc de l'Alameda. Les implantations dans des édifices coloniaux restaurés se situent essentiellement dans le corridor financier et les autres banques situées en dehors du périmètre de protection A sont hébergées dans des édifices modernes.

Carte 4-5 :

Les banques et le patrimoine dans le centre historique de Mexico



Sources : INAH, subdélégation C.H., 1996. ES.

Certaines banques, comme Banamex, se permettent de jouer sur les époques architecturales et ont accolé à un édifice colonial de renom, la *Casa de los Condes de San Mateo Valparaiso*, un édifice moderne, accessible par l'intérieur du monument (photo 4-12). L'impact des grandes restaurations bancaires semble essentiel pour comprendre le processus de requalification de l'espace historique dans la zone du corridor financier (carte 4-5). Ces réalisations donnent le ton, montrent l'exemple et modifient sensiblement les paysages urbains. Cet exemple sera suivi par d'autres entreprises à vocations commerciales ou récréatives.

Photo 4-12 : Banque Banamex, Casa de los Condes de San Mateo Valparaiso (1772) et édifice moderne accolé. ES.



Le parallèle entre le corridor financier et la situation de la vieille ville du Caire est peu pertinent dans le cas des implantations bancaires. S'il existe effectivement des banques dans la vieille ville, notamment dans la zone proche de la mosquée al-Azhar, la logique est celle d'un service destiné aux populations locales et égyptiennes. Les motivations ne sont absolument pas les mêmes qu'à Mexico. Les sièges des banques préfèrent des quartiers plus modernes de la métropole cairote et s'intéressent peu aux réhabilitations de monuments historiques.

La notion de prestige de l'édifice restauré n'entre pas, pour l'instant, dans la logique d'implantation des grandes entreprises privées égyptiennes. Cette situation est sans doute liée à la morphologie du tissu urbain ainsi qu'à une fréquentation touristique et de citoyens aisés véritablement différente d'une ville à l'autre. Ceci est vrai pour les banques, mais également pour d'autres types d'établissements comme les hôtels internationaux, les restaurants huppés et les établissements de services de haut standing.

Ce parallèle entre le centre historique de Mexico et la vieille ville du Caire nous permet d'aborder **la question de la réutilisation du patrimoine**. Cette question semble poser problème dans le cadre égyptien car tout usage indigne du patrimoine historique semble banni. Qu'est-ce qu'un usage indigne et où poser la limite ? Elle n'est évidemment pas la même d'une ville à l'autre et d'une culture à l'autre. Alors que les bars et les boîtes de nuit sont acceptés dans le cadre mexicain (exceptés les *giros negros* ou établissements louches), ces usages sont confinés au Caire aux grands hôtels internationaux. Ces hôtels de classe internationale forment des enclaves dans les pratiques récréatives cairotes (vente d'alcool par exemple). A Mexico, ces pratiques récréatives sont au contraire recherchées et largement attendues dans un espace tel que le centre historique (même s'il est loin d'être le seul). Ainsi l'analyse des usages lucratifs, vecteurs de mondialisation entre les interstices du patrimoine, n'est-elle presque qu'exclusivement mexicaine. La comparaison avec le Caire semble uniquement pertinente à travers une métaphore négative. Seuls les usages commerciaux, liés à la fréquentation touristique peuvent être mis en parallèle avec la situation mexicaine.

b) Restaurants, bars et grands hôtels : une exclusivité mexicaine ?

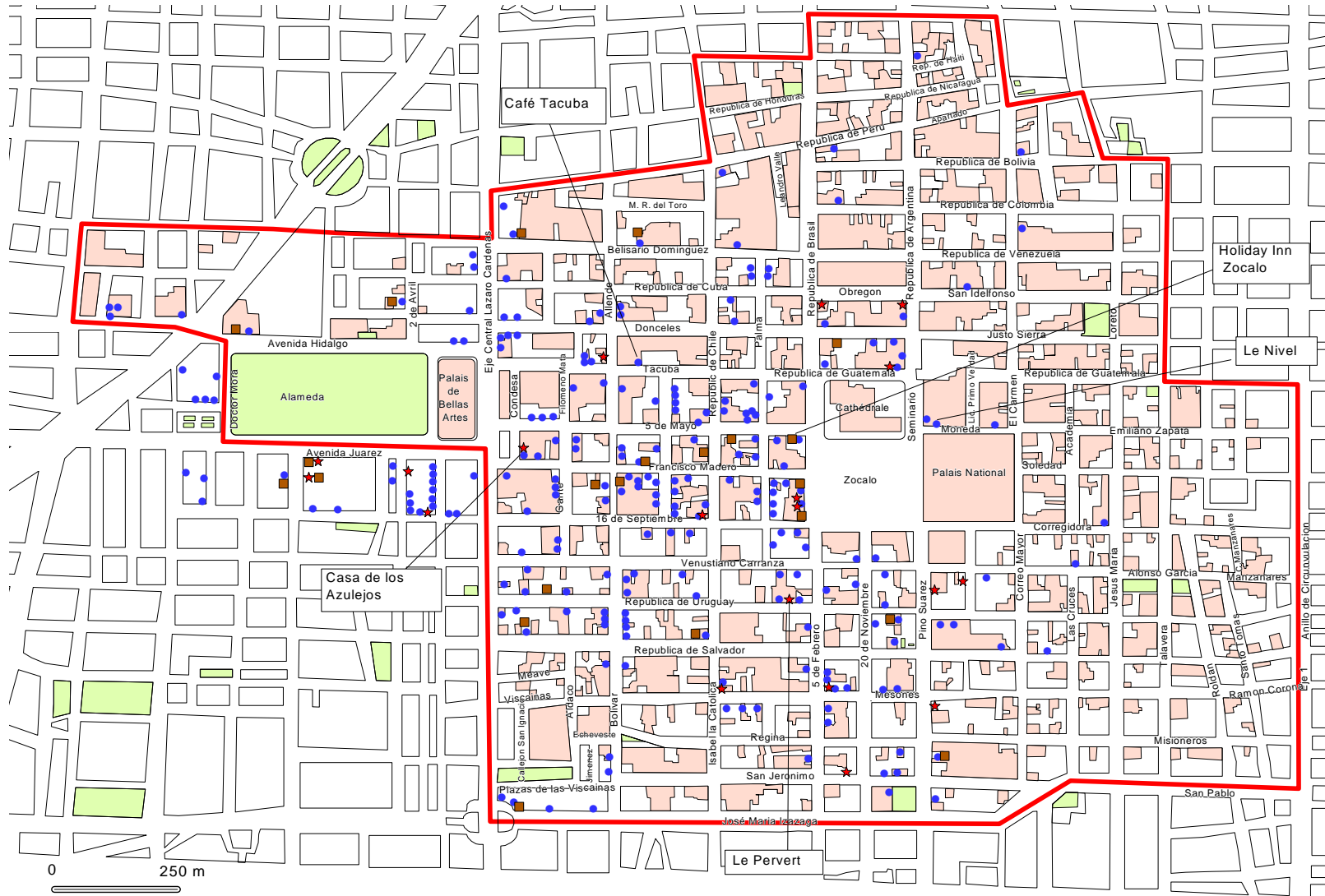
A la question sur les possibilités de réutilisation lucrative du patrimoine de la vieille ville du Caire, Faysa Hassan, journaliste à al-Ahram Weekly et engagée dans la protection du patrimoine répond : « les hommes d'affaires ne voient pas la réutilisation du patrimoine comme l'exemple de la maison Harrawi [la maison fonctionne comme un centre culturel]. Eux voient à la place un restaurant avec des cuisines et des fours, ils voient ça comme un night-club... Et leur réutilisation à eux nuirait au bâtiment. Parce que la maison Harrawi ne va pas faire des millions... alors que si vous mettez un restaurant à al-Ghûrî, peut-être bien que se sera très rentable... ». La situation de la vieille ville du Caire est à ce niveau des plus simples puisqu'il n'existe aucun exemple de monument historique restauré dans lequel se serait implanté, à dessein, un restaurant ou un hôtel de luxe (on exclut ici la possibilité des bars, interdits). Le nombre de monuments civils inscrits sur l'inventaire des monuments historiques est également réduit dans la vieille ville du Caire, ce qui explique en partie seulement le peu de possibilités pour l'implantation d'usages de ce type. Faysa Hassan juge cette situation comme positive : « Pour l'instant il n'y a rien parce que nous luttons contre. Nous voudrions que les gens sachent comment investir pour préserver les monuments ». L'appréhension de la journaliste, et d'une grande partie de l'opinion publique formée par les classes aisées et instruites, repose sur les risques d'un mauvais traitement de l'édifice à travers ces nouveaux usages. Leur position, qui n'est sans doute pas immuable, tend à proposer des campagnes d'information pour éduquer les hommes d'affaires au respect des monuments et à l'investissement à long terme au niveau architectural. L'exemple de la Citadelle, proposée par le Ministre du Tourisme à plusieurs reprises, pour héberger un complexe hôtelier cinq étoiles et qui supposait la destruction de certains bâtiments du XIX^e siècle dans la Citadelle basse, a suscité une levée de boucliers dans la presse et parmi les intellectuels égyptiens (Cf. supra, Partie III). Aux risques potentiels provoqués par les nouveaux usages, voire même par des restaurations malheureuses, s'ajoute alors une très nette volonté de ne pas voir s'épanouir des usages « indignes » dans des lieux historiques et chargés de mémoire. Outre les monuments religieux fort nombreux parmi les monuments classés, qui ne sont pas, comme nous allons le voir, destinés à d'autres fonctions que les fonctions sacrées,

l'interdit ou le tabou de la réutilisation des monuments historiques semble s'étendre à l'ensemble des monuments : maisons et palais, fontaines publiques... Comment expliquer autrement la quasi absence de tout type d'établissements lucratifs jouant sur le prestige des lieux restaurés ? La seule exception que nous pouvons citer semble se situer en plein cœur du Khan el Khalili avec le restaurant Naguib Mahfouz, destiné à une clientèle aisée et touristique. Bien que le restaurant ne soit pas implanté dans un monument restauré, l'historicité des lieux (le grand souk du Khan el Khalili) est un atout autant que sa grande fréquentation touristique internationale. La visibilité de l'édifice n'est pourtant pas son attrait majeur et son attractivité fonctionne essentiellement par le prestige du nom de l'écrivain encore et toujours associé à l'image des quartiers anciens, pittoresques et littéraires de la vieille ville du Caire.

Le cas du centre historique de Mexico se positionne à l'opposé de cette analyse. Les restaurants, les bars et les hôtels de luxe fleurissent dans l'espace historique et sont mêmes les principales activités génératrices de restauration des monuments classés. La carte 4-6 effectuée à partir des sources INEGI 1995 présente les restaurants, hôtels et bars du centre historique. Ne sont mentionnés ici que les lieux destinés aux touristes (Guide touristique, INEGI, 1995). La géographie touristique évoluant de façon très rapide dans le centre historique, il est important de rappeler que certains lieux ont sans doute disparu depuis cette date alors que d'autres se sont créés. Pour point de comparaison, la liste présentée sur le site Internet du centre historique fait état de 70 hôtels (contre 21 pour l'INEGI en 1995) et de 43 bars, cantinas et bars des hôtels confondus (contre 19 pour l'INEGI). Le nombre des restaurants est plus trompeur (100 restaurants en 2002 contre 235 en 1995). Tous les restaurants, hôtels et bars ne sont pas implantés dans des monuments historiques. Ceux qui bénéficient d'un cadre historique sont néanmoins pour la plupart restaurés partiellement, voire totalement. C'est par exemple le cas des hôtels et des restaurants situés dans les rues Madero, 5 de Mayo et Tacuba. Située au début de la rue Madero, la Casa de los Azulejos (photo 4-13), est un exemple déjà ancien de restauration d'un édifice symbolique du centre historique de Mexico et un haut lieu de passage des visiteurs. Recouvert de faïences bleues d'inspiration mauresque réalisées à Puebla (photo 4-14), l'édifice

Carte 4-6 :

Restaurants, hôtels, bars et patrimoine dans le centre historique de Mexico



- Légende :
- Hôtels
 - Restaurants
 - Bars
 - Patrimoine
 - Périmètre A

accueille depuis le début du siècle la maison Sanborns. Aujourd'hui les visiteurs peuvent profiter du décor de la maison dans le restaurant, le bar et les boutiques situés au rez-de-chaussée de l'édifice. Le Café Tacuba est un autre haut lieu de la restauration culinaire et architecturale du centre historique de Mexico. Les exemples peuvent se multiplier et nous pouvons classer ces restaurants en plusieurs types : chics et populaires, d'influences étrangères ou traditionnelles, de restauration rapide ou de standing, de bonne réputation ou non...

Photo 4-13 : La casa de los Azulejos, rue Madero (sources : guide CH, 1996)



Photo 4-14 : Détail des faïences de la Casa de Sandoval, proche du Zocalo et s'apparentant aux détails de la casa de los Azulejos (source Artes de Mexico, 1993).



L'hôtel Holiday Inn Zocalo, situé dans la rue 5 de Mayo, est un autre exemple récent d'implantation de grandes sociétés dans le centre historique de Mexico. Présenté comme le seul hôtel de 5 étoiles de classe internationale du centre historique, l'hôtel accueille depuis 1998 une clientèle aisée de touristes et d'hommes d'affaires. Les 100 chambres luxueuses de l'hôtel et les services (bars, restaurants, salles de réceptions) jouissent de l'avantage de la situation de l'édifice (tout comme l'Hôtel Majestic, rue Madero/place du Zocalo), à l'angle de la

grande place, et de la vue imprenable que l'on a des terrasses de l'hôtel sur les monuments les plus symboliques du centre historique. La publicité pour l'hôtel fait état de son histoire et de son passé prestigieux (« demeure de Cortes puis des vices-rois de Nouvelle Espagne, érigée sur les ruines du palais aztèque du dernier Empereur Moctezuma »¹⁷¹). Cette filiation est présentée comme un atout supplémentaire, alors même que l'édifice date du XX^e siècle (classé INBA) ! Le rappel du classement du centre historique comme Patrimoine Mondial de l'Humanité, dans la plaquette de présentation de l'hôtel, est incontournable pour séduire un public désireux d'authenticité et de prestige. Cette petite usurpation montre bien comment le patrimoine peut être mis au service de l'attractivité des lieux. Les méthodes de restauration induisent par ailleurs un lissage de l'image des monuments, permettant, par la couleur des peintures des façades par exemple, de renvoyer une ambiance harmonieuse et coloniale. Le groupe Holiday Inn a acheté en 1993 l'ancien édifice et y a effectué des travaux pour une somme totale de 7 millions de USD¹⁷². Les travaux ont duré de 1993 à 1998, période pendant laquelle le groupe Holiday Inn a été exempté du paiement de l'impôt foncier. Le montant de l'économie s'élève à 2 % des sommes engagées, ce qui reste assez faible compte tenu des dépenses investies. Cette restauration peut se comparer aux chantiers colossaux entrepris dans d'autres monuments du centre historique qui étaient utilisés, il y a encore peu, comme *vecindades*. La mainmise de grands groupes hôteliers et de restauration dans l'espace patrimonial est, au même titre que la présence des groupes bancaires, une réalité essentielle à la compréhension du processus de reconquête de centre. Au groupe Sanborns (et plus largement Carso et TELMEX) s'ajoutent les groupes Holiday Inn, Mac Donald (5 restaurants Mac Donald recensés dans le centre historique !), Burger King, Vips, Bamer, Dunkin Donuts, Kentucky Fried Chicken, Pizza Hut... pour ne citer que les plus visibles car arborant le nom du groupe dans leur enseigne. Les restaurations de ces monuments sont souvent soignées à l'extérieur et les restaurants de restauration rapide adoucissent leur image en n'arborant pas de façon trop ostentatoire les enseignes de leur marque. Faut-il y voir un respect des monuments et de l'image urbaine ou une application correcte et contraignante de la Loi de protection du patrimoine de 1972 ? L'intérieur des édifices est quant à

¹⁷¹ www.centrohistorico.com.mx

¹⁷² Interview de l'architecte Roberto Alarcon Garcia, Fideicomiso, 1998.

lui le plus souvent complètement remodelé, entraînant ainsi une transformation et une destruction insidieuse du patrimoine. Ces implantations de plus en plus fréquentes sont-elles un risque ou au contraire une chance pour le patrimoine du centre historique et pour la situation globale de l'espace central ? La chance pourrait être celle d'une manne financière permettant la réhabilitation d'un patrimoine que les petits propriétaires ou l'Etat ne peuvent assurer ; les risques sont nombreux, et celui d'une mondialisation et d'une perte d'identité de l'âme, des fonctions et des usages du centre historique semble être pour les investisseurs le plus lointain, mais non le moins préoccupant.

Les réhabilitations de monuments historiques par les grands groupes privés, si elles sont de loin les plus spectaculaires (ex-hôpital de Betlemitas par exemple), ne sont pas les seules. Des propriétaires plus petits investissent également dans le centre afin d'y implanter des services se résumant le plus souvent aux restaurants, bars et boîtes de nuit. Si certains jouissent d'une renommée acquise depuis longtemps, comme par exemple le Nivel, rue Moneda, déclarée plus vieille *cantina* de Mexico, d'autres sont plus récents.

Photo 4-15 : Le bar des Sirènes, rue Guatemala, derrière la Cathédrale, renommé pour ses tequilas et son point de vue nocturne sur les toits de la Cathédrale. ES.



Le taux de renouvellement des bars est une des caractéristiques de ces nouveaux lieux à la mode. Spécialisés dans les concerts (bar Babel, rue Tacuba), dans le choix des tequilas (le bar des Sirènes, surplombant les toits de la Cathédrale, rue Guatemala, photo 4-15) ou dans le passage des grands noms de l'histoire de Mexico (les impacts de balles de Zapata sur les plafonds, bar Opera), la tendance depuis quelques années est à la multiplication de ces lieux.

Photo 4-16 : Bar « Le Pervers » dans le centre historique de Mexico, rue Republica de Uruguay.



Ceci induit une fréquentation nouvelle du centre historique de Mexico, décrié pendant longtemps pour son insécurité nocturne. Une cartographie nocturne du centre historique de Mexico recouperait donc en grande partie celle des bars et des

restaurants, concentrés en grande partie dans le corridor financier et s'étendant aux marges ouest du périmètre A, jusqu'à la place Garibaldi. La respectabilité de tous les bars n'a pas été vérifiée sur le terrain mais il nous est possible d'avancer qu'un certain nombre d'entre eux sont qualifiés de « louches » (*giros negros*), comme peut être celui présenté sur le photo 4-16, Le Pervert, en restauration lors de nos enquêtes en 1998 et hermétiquement fermé à tout regard indiscret. La géographie nocturne des loisirs du centre historique de Mexico reste donc empreinte d'une réputation sulfureuse, entachée par l'insécurité. Les efforts des pouvoirs publics afin d'éclairer les monuments et les rues participent de cette volonté de changement de l'image nocturne des lieux. Le patrimoine, à travers un éclairage « à la française » des monuments les plus prestigieux, est utilisé comme moyen de valorisation et de mutation des pratiques nocturnes.

Le cas de la vieille ville du Caire ne peut pas être comparé, dans sa fréquentation nocturne, à celui du centre historique de Mexico. Les cafés traditionnels présents dans la vieille ville sont pleins, jusqu'à tard dans la nuit, et fréquentés par une clientèle d'habitues ou par des touristes de passage lorsqu'il s'agit des cafés situés à proximité du Khan el Khalili. L'insécurité ne marque pas les paysages comme dans le cas de Mexico et la différence d'ambiance entre le jour et la nuit n'est pas aussi tranchée que dans le centre de la capitale mexicaine. Si les boutiques touristiques ferment tard le soir, ceci peut être assimilé à une continuité de la fréquentation diurne de la vieille ville. La sauvegarde de certains monuments dans la centre de la vieille ville n'entraîne pas, comme dans le cas du centre historique de Mexico, une évolution notable dans les changements d'usages des monuments et dans la fréquentation des lieux. Les usages sacrés et les usages culturels sont les usages les plus couramment souhaités par les différents acteurs dans les monuments restaurés de la vieille ville du Caire.

B) Usages culturels

Si la valorisation des espaces historiques passe par une « touristification » des lieux, celle-ci n'implique pas nécessairement l'utilisation lucrative des monuments. Les musées et les centres culturels de la vieille ville du Caire et du centre historique de Mexico ne sont pas tous véritablement rentables. La

réutilisation des monuments les plus prestigieux pour des usages culturels est une constante que l'on retrouve dans toutes les villes patrimoniales. Le taux de fréquentation des musées et des centres culturels est fonction de l'intérêt de certaines collections et du dynamisme des activités proposées dans les murs des monuments convertis en nouveaux temples de la culture. Là aussi, les différences entre le Caire et Mexico sont d'importance. Dans le centre historique de Mexico, les musées, les centres culturels, privés et publics, sont nombreux et accueillent des activités culturelles variées : des musées permanents aux expositions temporaires, de l'art colonial à l'art contemporain en passant par l'accueil de manifestations saisonnières comme lors du Festival *Centro Historico*. L'image renouvelée du centre historique de Mexico allie de façon harmonieuse les usages lucratifs précédemment cités et les usages culturels de plus en plus nombreux. Le choix n'est donc pas entre des usages lucratifs ou des usages culturels, les uns remportant la palme de la rentabilité et les autres celle de la respectabilité. Les usages lucratifs à Mexico ne sont pas considérés comme indignes du patrimoine, alors qu'au Caire nous sommes dans cette configuration de pensée. La séparation entre les différents usages (lucratifs ou culturels) est donc plus claire dans le cas du Caire que dans celui de Mexico. Les usages culturels des monuments du centre historique de Mexico ne sont par ailleurs pas uniquement destinés à une clientèle touristique internationale mais à l'ensemble des visiteurs du centre. Le prestige des édifices les plus monumentaux joue en faveur d'un double usage, culturel et lucratif, des lieux. Ainsi des musées comme celui de la Ville de Mexico, ou des monuments religieux d'importance tel que le Collège de las Vizcainas, qui ont été restaurés depuis quelques années, font office de musées et de salles de réception pour des mariages, des conférences, des soirées huppées de la capitale mexicaine. Les lieux, à Mexico, revêtent donc de multiples usages, ce qui n'est pas le cas de la vieille ville du Caire.

Le nombre de musées dans la vieille ville du Caire est beaucoup moins important que dans le centre historique de Mexico et la définition de centre culturel n'est pas non plus identique à celle employée en France ou au Mexique. On dénombre seulement deux véritables musées dans la vieille ville du Caire : le musée d'Art Islamique et le musée Gayer-Anderson qui jouxte la mosquée Ibn Tûlûn dans le sud de la vieille ville (carte 4-7). Les centres culturels, où ont lieu des expositions temporaires ou des réceptions, s'épanouissent également dans quelques maisons et

palais restaurés par des missions étrangères. Les maisons Harrawi et Zeinab Khatun, proche de la mosquée al-Azhar et restaurée par B. Maury, reste l'exemple le plus réussi de cette réutilisation culturelle des lieux patrimoniaux. L'ampleur du phénomène est néanmoins loin d'égaliser celui de Mexico.

a) Les musées : tourisme international et tourisme culturel

Des musées présents dans la vieille ville du Caire et le centre historique de Mexico, nous avons choisi d'en présenter deux, similaires sur plusieurs points : le musée Gayer-Anderson et le musée Franz Mayer.

Le musée Gayer-Anderson au Caire (carte 4-7)

Accolé à la mosquée Ibn Tûlûn, le musée Gayer-Anderson est une véritable curiosité dans le paysage muséographique du Caire.

Composé de deux demeures datant du XVI^e et XVII^e siècle, bayt (la maison) Amna bint Sâlim (1540) et bayt Kirîdliyya (la maison de la Crétoise, 1631), le musée tire son nom d'un major et médecin de l'armée anglaise John Gayer Anderson, qui choisit de s'installer dans cette maison dans la première moitié du XX^e siècle.

L'intérêt du musée Gayer-Anderson réside autant dans le mobilier et les objets accumulés par le collectionneur que dans l'architecture même de la maison bourgeoise de style ottoman. La restauration, effectuée de 1935 à 1942 par Gayer-Anderson lui-même, permet au visiteur d'entrer dans l'univers d'une maison bourgeoise des vieux quartiers du Caire telle qu'elle pouvait être imaginée par un amateur d'antiquités et d'histoire haut en couleur, et qui avait délibérément choisi de s'installer dans un environnement urbain coupé des habitudes coloniales. Le musée se présente comme un témoignage orientaliste plus qu'« oriental » et est présenté comme tel dans les guides touristiques. L'enchaînement des salles, les différents niveaux, les couloirs décrochés, les multiples tailles des pièces, les usages des chambres et des salons, les cabinets privés d'inspiration pharaonique, chinoise, turque... les cours intérieures ornées de fontaines, les mashrabiyya ornant les fenêtres, les menus objets de la collection privée de Gayer-Anderson et les décorations intérieures contribuent à donner à ce musée un charme peu

commun dans les demeures du Caire. Sans briller d'une architecture vraiment exceptionnelle, le musée se place loin devant d'autres lieux de visite par son unité et son ambiance. Seul lieu de visite restauré de la vieille ville du Caire où l'on peut véritablement imaginer des scènes de vie, grâce à la présence d'un mobilier recherché et de décorations, le musée Gayer-Anderson n'est pourtant pas un passage obligé pour les touristes occidentaux de visite dans la capitale égyptienne.

Photo 4-17 : Intérieur du musée Gayer-Anderson, (source : Le Caire, Citadelles et Mazenod, 2000)

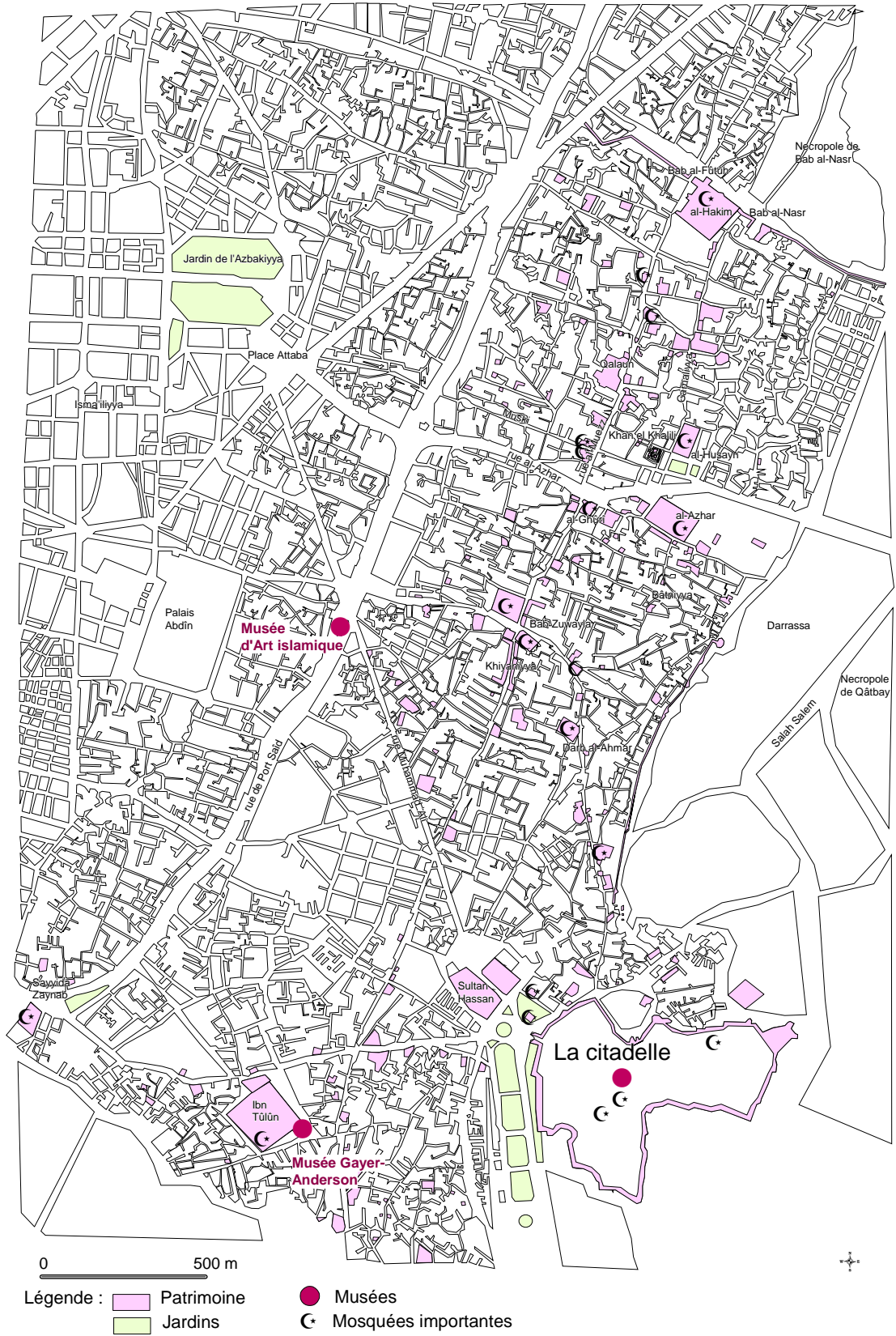


Tout comme la mosquée Ibn Tûlûn, le musée Gayer-Anderson est à l'écart des circuits touristiques classiques de la vieille ville du Caire et les rares touristes qui y accèdent ont délibérément choisi de se perdre dans des quartiers plus populaires et beaucoup moins touristiques que ceux du Khan el Khalili ou de la Citadelle. L'accessibilité du musée (carte 4-7) peut donc être révélatrice des

handicaps et de la difficulté de certains monuments historiques transformés en centres culturels ou

Carte 4-7 :

Musées et patrimoine dans la vieille ville du Caire



en musées. Le musée Gayer-Anderson, outre une restauration soignée de l'architecture de la demeure, est un musée à part car issu d'une donation privée, d'un particulier à l'Etat. Le modèle que cela pourrait susciter dans les multiples demeures prestigieuses des quartiers anciens du Caire n'est pas suivi, alors que de nombreuses maisons et palais restaurés attendent les visiteurs mais n'ont souvent que peu de choses à offrir au delà de l'architecture.

Comment expliquer cette tendance des maisons restaurées de la vieille ville du Caire caractérisée par le vide des intérieurs ? Manque de mobilier, manque d'argent pour fournir les salles, manque de volonté administrative pour transformer des palais et des demeures somptueuses en musées, défauts de compétences et méfiance à l'égard des gardiens des musées qui habitent souvent sur les lieux avec leur famille sans logement adapté... La solution de facilité semblerait alors être celle du centre culturel exempté de présenter, outre une architecture fastueuse, une collection d'art véritablement riche. Les objets d'art islamique ne manquent pourtant pas et les raisons de l'échec de la création d'autres musées ne sont sans doute pas à chercher dans le manque d'objets à exposer. Bien que le musée Gayer-Anderson constitue une sorte d'exception dans le paysage muséographique de la vieille ville du Caire, le potentiel de monuments à visiter d'architecture bourgeoise ou palatiale est impressionnant. Qu'ils s'agissent de maisons restaurées, de palais ou bien évidemment des édifices religieux (mosquées, sabil-kuttab, madrasas, mausolées...) la vieille ville du Caire offre un cadre exceptionnel encore peu mis en valeur. Les monuments restaurés ne sont que peu adaptés pour les visites et les manifestations culturelles, bien que dans les textes, ces usages soient présentés comme les seuls dignes et conformes une fois le monument restauré. Le nombre de monuments restaurés restant sans usage précis dans la vieille ville du Caire constitue manifestement un problème d'une ampleur majeure.

Le musée que nous souhaitons ici présenter en parallèle avec le musée Gayer-Anderson est l'un des plus beaux musées du centre historique de Mexico, le musée Franz Mayer. Ces deux musées sont le fait de collectionneurs et le parallèle s'appuie également sur l'origine étrangère des deux hommes. Cette dernière caractéristique explique en partie le choix de leur fondateur de rassembler une collection d'objets régionaux (objets de l'art islamique pour Gayer-Anderson,

bien que ce ne soit pas les seuls objets présentés, et collection d'objets et de pièces rares d'origine coloniale pour Franz Mayer). Ils appartiennent tout deux à la lignée des collectionneurs et amateurs d'art qui « réinventent » en partie le patrimoine des pays dans lesquels ils ont choisi de vivre (Volait, 2002).

Le choix de la présentation d'un musée de Mexico n'est pas aisée tant le nombre, la qualité des restaurations et la diversité des collections est importante (carte 4-8). Parmi les musées les plus notables du centre historique, nous pouvons néanmoins citer le Musée National d'Art (proche du Palais de Bellas Artes), le musée d'art moderne José Luis Cuevas (dans le couvent de Santa Inés), le célèbre Templo Mayor et l'édifice moderne qui lui est adossé, le Collège de San Ildefonso, appartenant à la UNAM (Université Nationale Autonome de Mexico) et accueillant des expositions temporaires de grande qualité (photo 4-18).

Photo 4-18 : Intérieur du Collège San Ildefonso. Les murs sont ornés de peintures de Orozco(*murales*) (source Guide CH, 1997)



Le musée Franz Mayer à Mexico :

Le monument historique hébergeant le musée Franz Mayer est un ancien hôpital de l'époque coloniale, fondé en 1582. Plusieurs noms ont tour à tour désigné l'édifice : Hôpital Notre Dame des Désemparés jusqu'en 1604 puis Hospital de San Juan de Dios avec la reprise de l'institution par les frères hospitaliers et la construction de l'église et enfin Hospital de la Mujer (de la femme) à partir du milieu du XIX^e siècle (l'ordre de Hospitaliers étant supprimé en 1820, l'édifice continuant de servir d'hôpital). Les édifices ont été plusieurs fois rénovés et reconstruits et ceux qui abritent aujourd'hui le musée Franz Mayer datent de la seconde moitié du XVI^e siècle. Situé sur une petite place devant le jardin de l'Alameda (carte 4-8), le musée Franz Mayer abrite une des plus importantes collections d'art et d'artisanat privés de la ville de Mexico. Contrairement au musée Gayer-Anderson qui abrite des objets de provenance diverses, le musée Franz Mayer expose des objets essentiellement mexicains et espagnols. Franz Mayer, né en Allemagne en 1882, est en réalité un riche expatrié qui acquit la citoyenneté mexicaine au début du siècle. Son métier de financier lui permit d'entasser une fortune considérable, d'échanger des pièces d'antiquité et de rapatrier des œuvres mexicaines dispersées à travers le monde. Il entama une collection privée d'objets divers dont certaines pièces sont de véritables références (*Talaveras* (céramiques) de Puebla, peintures, livres d'art, pièces d'orfèvrerie, tissus, meubles...). Pour assurer la pérennité de sa collection, Franz Mayer créa un *fideicomiso* au sein de l'institution *Banco de Mexico* et un *patronato* afin de gérer le musée et de ne pas disperser la collection après sa mort en 1975.

Le choix d'un monument colonial pour héberger cette importante collection s'est fixé sur l'ancien hôpital, sur le point de tomber en ruines à la fin des années 1970. L'architecture classique de l'édifice n'est pas chargée et le style reste sobre. L'aménagement intérieur du monument en musée a entraîné des modifications architecturales afin d'adapter les salles aux nouvelles fonctions muséographiques. Comme la plupart des monuments historiques du centre historique de Mexico, les propriétaires de l'édifice ont été nombreux mais il a toujours gardé sa fonction d'hôpital jusqu'en 1969. Une de ses dernières fonctions a été à partir de 1863, sur les instances de l'Empereur Maximilien, de soigner les femmes et les prostituées de la ville de Mexico atteintes de maladies vénériennes. De cette dernière fonction

en tant qu'hôpital, l'édifice a gardé le nom d'Hospital de la Mujer (de la femme). Classé monument national en 1937, le monument se trouvait dans un état piteux lors de la concession octroyée par le gouvernement à la banque *Banco de Mexico* pour une durée de 99 ans. Les travaux de restauration ont débuté en 1979 afin d'y établir le musée Franz Mayer, qui a ouvert ses portes en 1986. Entièrement restauré, l'ex-hôpital offre aux visiteurs, aussi bien mexicains qu'étrangers, des usages diversifiés : jardin intérieur, cafétéria, librairie, auditorium, expositions temporaires (10 à 14 à l'année), accueil de festivités lors des manifestations culturelles du centre historique...(photo 4-19)

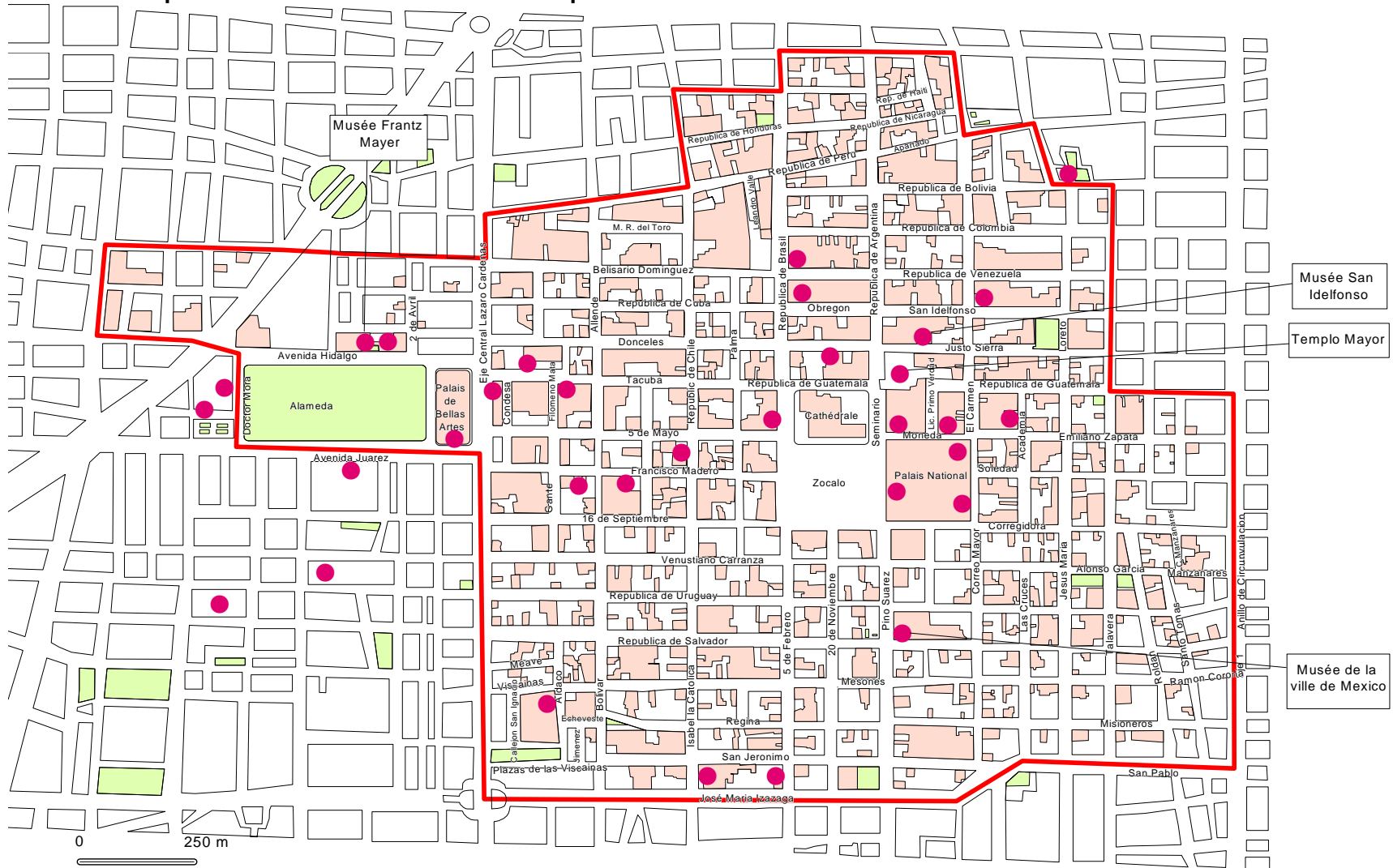
Sans entrer dans les détails, nous pouvons affirmer que ces deux musées constituent des exemples aboutis, bien que d'une ampleur différente, des nouveaux usages culturels s'épanouissant dans les monuments historiques restaurés.

Photo 4-19 : Vue extérieure du musée Franz Mayer (édifice en jaune). En arrière plan l'église de l'hôpital San Juan de Dios. A droite, se trouve un autre musée, le musée des estampes (en rose). Les nombreux enfants habillés de blanc sont des élèves d'une école avec leur uniforme.



Carte 4-8 :

Musées et patrimoine dans le centre historique de Mexico



- Légende :
- Musées
 - Périmètre de protection A
 - Patrimoine
 - Jardins



La différence majeure entre le Caire et Mexico se manifeste par le nombre et la qualité des musées dans le centre mexicain comparativement à la vieille ville du Caire (carte 4-7 et 4-8). Si le nombre de monuments pouvant accueillir les nouveaux usages culturels n'est pas en cause au Caire, il faut donc chercher l'explication de cette différence notable dans l'orientation générale donnée aux quartiers historiques. Le centre historique de Mexico s'applique dans la voie culturelle et bénéficie d'une grande palette d'acteurs, tant institutionnels que privés, pour développer les usages culturels aussi bien que lucratifs. La mixité des usages est également un atout pour la ville de Mexico et un grand nombre de monuments religieux, désacralisés, sont devenus des lieux de culture, des restaurants, des bibliothèques... La fréquentation des deux centres historiques explique également ces orientations radicalement différentes. Certains quartiers anciens du Caire, comme ceux situés aux pieds de la Citadelle et proches de la mosquée Ibn Tûlûn, sont des quartiers populaires très faiblement fréquentés par les touristes et par les autres citoyens. Le centre historique de Mexico a perdu cette particularité liée à une fréquentation uniquement populaire et locale, tout du moins dans la partie proche du Zocalo ainsi que vers l'Alameda et le sud du périmètre de protection A. Le nord du périmètre A reste encore populaire et aucun musée ne s'est implanté dans cette partie du centre historique. La carte 4-8 nous montre une localisation centrale des musées et une extension de cette localisation vers l'ouest. Les années 1990-2000 voient fleurir une dizaine de musées qui se sont modernisés ou créés de toutes pièces dans des monuments récemment restaurés. L'ouverture du parc muséographique à des lieux plus interactifs est révélatrice du changement de types de musées dans le centre historique de Mexico : Centre d'Art Alternatif Santa Teresa dans une église désacralisée, Laboratoire Arte Alameda créé en 2000... La tendance est également à une augmentation des lieux d'exposition temporaire à l'intérieur même des musées. La fréquentation des zones centrales et ouest du centre historique est devenue plus consensuelle et finalement assez conforme aux visées politiques des gouvernements nationaux et municipaux successifs.

Pourrait-on opposer les deux manières d'utiliser le patrimoine restauré dans les deux centres anciens ? La vision relativement élitiste du patrimoine, autre que religieux, dans la vieille ville du Caire, pourrait être, au regard des évolutions de Mexico, un frein à une mise en valeur plus profonde de l'ensemble urbain. Par

ailleurs, la prolifération des usages culturels et lucratifs dans le centre historique de Mexico peut également constituer un danger pour l'authenticité des lieux comme le souligne certains spécialistes du patrimoine.

b) Les centres culturels, une vision élitiste du patrimoine ?

Les centres culturels marquent de leur présence les deux centres anciens de Mexico et du Caire. Dans le cadre de Mexico, l'amalgame avec les musées est plus rapide et moins problématique que dans le cas de la vieille ville du Caire. La mixité des usages des monuments consacrés aux activités culturelles à Mexico permet un glissement des fonctions et il n'est pas rare de voir un centre culturel héberger des expositions temporaires et des musées loués par des particuliers pour des noces ou des soirées d'importance. Le musée de la ville de Mexico, tout comme le Collège de las Vizcaínas, remplissent cet office et ne sont pas des exceptions. La tendance est même à une multiplication de ces réceptions, faisant du centre historique de Mexico le dernier endroit à la mode dans la capitale mexicaine.

Plusieurs centres culturels fonctionnent dans le centre historique de Mexico. Nous pouvons citer celui situé sur la place Santo Domingo comme témoignage d'un mélange réussi entre architecture moderne et coloniale. Restaurée en 1990-1991, l'Annexe de l'Eglise de Santo Domingo fonctionne actuellement comme un centre culturel de moyenne importance. Coupé de l'enceinte sacrée du Couvent de Santo Domingo par la percée de la rue Leandro Valle, l'édifice colonial du XVII^e siècle a été complètement remodelé par incorporation d'un édifice des années cinquante et par une rénovation audacieuse réunissant des matériaux modernes comme le verre et le métal. Les usages de ce centre culturel sont extrêmement diversifiés et la présence d'un vaste espace ouvert au centre de l'édifice permet des effets de lumière et d'aménagement intérieur sur trois niveaux.

Cet exemple de mélange architectural se retrouve dans plusieurs lieux restaurés du centre historique de Mexico. La tendance actuelle, dans les restaurations, est d'intégrer des éléments architecturaux modernes et « flottants » sur l'architecture coloniale. Le Musée José Luis Cuevas est également un exemple célèbre de cette méthode de restauration avec un toit de métal et de verre recouvrant le patio central où trône *La géante* de Cuevas (photo 4-20).

Photo 4-20 : Entrée du Musée José Luis Cuevas et sa Géante. (source Guide CH, 1997)



Les transformations des usages des monuments historiques de Mexico s'accompagnent donc, dans quelques cas, de modernisations architecturales audacieuses. Les lieux sacrés sont réutilisés sans réticence et servent à de nouveaux usages tant culturels que de loisirs. Cette tendance, que l'on retrouve dans les centres historiques des villes occidentales, n'est pas abordée dans le contexte cairote. Les restaurations des monuments historiques, d'architecture palatiale, bourgeoise ou religieuse ne permettent pas des audaces dans les restaurations. Ceci n'empêche pas les erreurs et les malfaçons comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Les monuments de la vieille ville du Caire, restaurés par les missions étrangères ou égyptiennes, sont néanmoins pour la plupart soigneusement pensés afin de rendre à l'édifice sa splendeur passée. C'est dans ce contexte que l'on trouve la plupart des centres culturels de la vieille ville du Caire.

Prenant place dans des édifices non religieux, tels que la maison Harrawi, les centres culturels sont généralement de magnifiques demeures restaurées à la suite

d'années de labeur par des missions étrangères et des missions égyptiennes. L'exemple de la maison Harrawi est sans doute le plus connu et le plus ancien des projets de centres culturels. Financée par la France et restaurée pendant plus de cinq ans par Bernard Maury, la maison Harrawi est un bel exemple de maison bourgeoise de taille moyenne. Située dans un quartier riche en monuments historiques et à proximité de la grande mosquée al-Ahzar, la maison Harrawi a été construite en 1731. Elle est désertée par ses derniers occupants en 1915 et ne subit pas de grandes transformations, ce qui a permis à son architecture intérieure d'être relativement bien préservée. Les trois grandes pièces centrales donnent accès à plusieurs dessertes intérieures et constituent l'axe de base des nouveaux usages du monument. Les travaux entrepris sous l'égide de Bernard Maury ont toujours eu pour objectif de respecter l'état originel de la maison. Les améliorations modernes (réseaux d'eau, d'électricité...) ont néanmoins été intégrés, à l'initiative de Bernard Maury, lors de la restauration afin d'anticiper les nouvelles fonctions de la maison. Ces fonctions, aujourd'hui définies, ne l'étaient pas lors de la mise en route des travaux, ni même à la fin de ces derniers en 1992. « Quand j'ai commencé les travaux de la maison Harrawi et de la seconde, la maison Sennari, j'ai posé la question de l'utilisation future de ces maisons. Je n'ai pas obtenu de réponse de la part des autorités. »¹⁷³ Plutôt que de faire un musée, qui n'aurait pas été assez fourni et qui n'aurait pas véritablement intéressé les habitants, B. Maury envisage alors la restauration de l'édifice en tant que centre culturel. « Nous avons fait plusieurs petites expositions durant la phase des travaux et les gens étaient intéressés, ils venaient nous demander des conseils pour leurs propres constructions » (*Ibid.*) Bernard Maury résume ainsi les options qu'il avait choisi pour le nouveau centre culturel de la maison Harrawi : « Parmi les diverses affectations envisageables nous avons proposé aux responsables égyptiens d'installer, dans cette demeure, un centre d'information et de documentation sur le Caire islamique. Ce service, ouvert à tout public, aurait pour vocation de renseigner quiconque souhaiterait visiter le Caire islamique : localisation des monuments, renseignements historiques, propositions de circuits et de visites guidées dans la vieille ville, vente de guides, cartes, documents divers, photos etc... La cour de cette demeure pourrait, en outre, fournir l'occasion d'une halte

¹⁷³ Interview de Bernard Maury, 8 décembre 1999, Elodie Salin.

reposante pour les touristes de passage » (Bernard Maury, 1992). Ces propositions n'ont pas abouti et la maison Harrawi fonctionne aujourd'hui uniquement comme un centre culturel, où les manifestations restent gratuites, et non comme un lieu de service et d'information pour les touristes. L'administration de la maison Harrawi est gérée par un administrateur nommé par le gouvernement et les activités proposées dans la maison sont des conférences, des concerts, des expositions temporaires... La réussite de la maison Harrawi est pourtant quelque peu exceptionnelle dans le contexte de la vieille ville et un grand nombre de demeures fraîchement restaurées ne fonctionnent pas véritablement avec le même succès. Les nouveaux usages des monuments restaurés ne sont pas envisagés à l'avance et dépendent des décisions des responsables égyptiens. Le cas de la maison Suhaymî est un autre exemple plus récent de lieux magnifiquement restaurés et ouverts depuis peu comme centre culturel (photo 4-21). Restaurée en partie par Ass'ad Nadim, fondateur de l'Institut al-Mashrabiyya et professeur à l'Académie des Arts du Caire, grâce à des fonds arabes, la maison al-Suhaymî se situe au nord du Khan el Khalili. Pendant la phase des travaux, la future utilisation de la maison, était déjà évoquée par A. Nadim : « Elle pourrait servir de lieu de conférences, de spectacles, de concerts, mais aussi de musée. Les activités culturelles manquent cruellement, surtout dans un quartier comme celui de Gamaliyya. » (Interview A. Nadim, O. Aboukorah, 1998). Comme la maison Harrawi ou la maison Zaynab Khatoun « la maison Suhaymî aura les mêmes fonctions à quelques variantes près. Le premier étage sera meublé de sorte à servir de musée au mobilier de l'époque. Les autres étages ne seront pas ouverts au public mais plutôt à des étudiants qui font des recherches dans ce domaine [art islamique]; ils pourront s'y promener à leur aise, y travailler au calme et à l'abri des visiteurs. » (*Ibid.*).

Les monuments du Caire ayant bénéficiés de restaurations prestigieuses se voient donc le plus souvent transformés en centres culturels, faute de mieux. Les propositions, souvent liées aux activités touristiques, au milieu étudiantin ou en relation avec les pratiques plus quotidiennes des populations des quartiers, restent la plupart du temps lettre morte. Le problème majeur de ces enceintes, qui peuvent être visitées la journée par les touristes, est le même que celui précédemment cité, à savoir le vide et l'absence d'usage déterminé.

Photo 4-21 : L'intérieur de la maison Suhaymî

(source, www.egyptarch.com/egyptarchitecture/historicalcairo/elsehamy/home.htm)



Photo 4-22 : Entrée de la Madrasa al-Ghûrî, (source : Le Caire, Citadelles et Mazenod, 2000)



Le peu de rentabilité des centres culturels pose également le problème du manque de fonds pour l'entretien des édifices restaurés. Quelques cas isolés présentent pourtant des usages biens spécifiques. On peut citer le complexe al-Ghûrî, parfaitement situé au niveau de la fréquentation touristique dans la rue al-Azhar (photo 4-22). La wakala al-Ghûrî est transformée en centre d'artisanat, alors que la madrasa fait office de théâtre, trois soirs par semaine, lors de la présentation du spectacle folklorique des derviches tourneurs fort prisé des touristes.

D'autres monuments restaurés sont moins bien utilisés, comme le wakaka al-Bazra'ar, dont la restauration a été menée à bien par la mission hollandaise (photo 4-23). La polémique sur les nouveaux usages des monuments du Caire semble répétitive depuis plusieurs années. Et si certains restaurateurs, notamment étrangers, préconisent des usages plus touristiques, d'autres officiels restent sur des positions très marquées : à savoir que tout usage indigne et dangereux pour le patrimoine devra être remplacé par des activités plus adaptées. Les artisans travaillant dans les monuments historiques ne pourraient, dans ce cadre, qu'être exceptionnellement réintégrés dans les lieux suite à une restauration de grande ampleur.

La question vitale au Caire semble être dans la définition précise des nouveaux usages des monuments restaurés. Cette problématique ne paraît pas être une interrogation essentielle dans le cas du centre historique de Mexico. Les nouveaux usages des monuments sont définis avant les restaurations par les acteurs et les investisseurs en présence, qu'ils soient privés ou institutionnels. Dans la vieille ville du Caire, l'incertitude des fonctions destinées aux monuments, apparaît d'autant plus grande qu'elle ne fait pas l'objet de discussions et d'accords avant la mise en travaux. Les fiches descriptives des restaurations de la mission américaine (ARCE, *American Research Center in Egypt*) prévoient toutes une fonction, s'il ne s'agit pas de monuments religieux, en rapport avec l'activité touristique : le belvédère pour la porte de Bab Zuwayla, un petit musée pour le sabil-Kuttab de Muhammad'Ali, un centre d'orientation touristique pour le sabil-kuttab de Nafisa al Bayda... Toutes ces orientations ne sont précisées que comme des usages potentiels qu'il sera temps de mettre en œuvre, par décision égyptienne, à la fin des travaux de restauration.

Photo 4-23 : La wakala al-Bazra'a (source : Le Caire, Citadelles et Mazonod, 2000)



Le peu d'implantation de services destinés aux touristes dans les monuments restaurés du Caire doit être mis en perspective avec la vision quelque peu élitiste des centres culturels présentée comme la seule option valide et digne du patrimoine restauré. La question serait alors de savoir si cette conception est en cours d'évolution sous la pression des missions étrangères et des modèles extérieurs et si la faible fréquentation de ces centres culturels ne montre pas la limite de ces réutilisations très élitistes.

C) Usages et lieux sacrés

Le patrimoine monumental des deux centres anciens se compose essentiellement de monuments soit dédiés aux usages religieux (églises, mosquées), soit ayant appartenu (Mexico), ou appartenant encore (le Caire), à des instances religieuses (biens de main morte aux fonctions diverses, civiles et religieuses). Dans la vieille ville du Caire, on estime que près de 90 % des monuments classés appartiennent au Ministère des Waqfs. A Mexico, depuis la vente des Biens de l'Eglise, les institutions religieuses ne contrôlent plus que quelques enceintes sacrées et ensembles de monuments. L'origine religieuse des édifices, qui s'appuient parfois sur les anciennes dépendances des couvents présents dans l'ensemble de la ville du XVIII^e siècle, est encore décelable à maints endroits.

Que le patrimoine religieux ou dépendant des instances religieuses des deux centres soit extrêmement important ne sous-entend pourtant pas que la ville ait gardé une fonction sacrée similaire à celle qu'elle a pu avoir au cours de son histoire.

L'évolution des usages dans les monuments sacrés suit une double logique. La première, classique, est celle d'une désaffectation progressive des lieux sacrés par les populations. Les pratiques quotidiennes, les habitudes, la perte de ferveur religieuse entraînent un abandon des fonctions premières de l'édifice. Le deuxième temps, qui nous intéresse ici plus précisément, concerne les usages prévus, proposés et réalisés dans les monuments sacrés, ou dépendant des instances religieuses, aujourd'hui restaurés.

a) Restaurations et permanence des usages premiers

Dans la vieille ville du Caire, pourtant encore largement décrite comme un espace de sacralité au rayonnement national et international, un grand nombre de monuments religieux a perdu ses fonctions traditionnelles. Ces changements sont le résultat logique des mutations socioculturelles des populations résidentes depuis la seconde moitié du XX^e siècle. Les conversions d'usages ont naturellement eu des effets néfastes sur l'état de conservation des monuments.

Dans l'étude de l'UNESCO de 1980 réalisée par Michael Meinecke, ce dernier recense dans le quartier d'étude de Gamaliyya près de 37 monuments religieux

(sur un total de 102 monuments recensés) et la presque totalité a gardé ses fonctions religieuses d'origine (mosquée du vendredi, petites places pour prier, mausolées, monastères et madrasas). Des changements ont pourtant eu lieu comme par exemple pour le complexe al-Ghûrî transformé en centre culturel et qui accueille les représentations trihebdomadaires d'une troupe de danseurs se réclamant du soufisme (les derviches tourneurs). Les madrasas sont par contre souvent transformées en pièces d'habitation ou en écoles primaires, quand elles ne sont pas tout simplement désoccupées et quasiment en ruine. Le constat de Michael Meinecke est que les changements et la baisse de fréquentation des monuments religieux entraînent inéluctablement une détérioration de l'édifice. L'ensemble des bâtiments religieux de la vieille ville du Caire n'est donc pas en très bon état, alors même que certains lieux sacrés et classés, comme les tombes des saints locaux, continuent d'être vénérés par les populations.

En ce qui concerne les monuments religieux, les récentes restaurations entreprises concernent le plus souvent des édifices d'importance. La tradition de remaniement des mosquées a néanmoins été une pratique continue au cours des siècles. Ainsi pour la mosquée al-Azhar (photo 4-24 et 4-25) construite sous la dynastie des Fatimides au X^e siècle, le tout premier remaniement date de 1009, le second de 1510. Chaque époque retravaille l'édifice en y ajoutant une porte, un minaret, des décorations intérieures ; ces ajouts successifs donnant naissance à une architecture composite et diversifiée pouvant poser problèmes aux restaurateurs. La restauration récente (1997) de la grande mosquée, initiée par le Ministère du Logement, a été sujette à polémique. Les difficultés pour trouver un terrain d'entente entre les différentes institutions en présence ont repoussé le projet de restauration durant plusieurs années (de 1989 à 1997). Endommagée à la suite du tremblement de terre de 1992, les travaux de restauration de la mosquée sont finalement pris en charge par la plus grande entreprise de bâtiment d'Égypte, Arabs Contractors, pour une somme de 50 millions de £E (11 millions d'euros) (F. Hassan, al-Ahram Weekly, 1998). La restauration de la mosquée al-Azhar s'inscrit en outre dans un contexte urbain en pleine mutation. Le tremblement de terre de 1992 a agit comme un déclic pour une prise de conscience des enjeux patrimoniaux de la vieille ville du Caire. Les politiques patrimoniales ont depuis

Photo 4-24: Vue de l'intérieur de la mosquée al-Azhar. L'ensemble restauré présente quasiment le même point de vue que la photo de 1870. 1999. ES.



Photo 4-25 : Vue de l'intérieur de la mosquée al-Azhar, 1870, Bonfils (sources : www.lib.uchicago.edu/e/su/mideast/photo)



lors pris un tournant nouveau, tant au niveau national qu'international. La mise en place de visions d'ensemble (« strategic view », D. Fowler, 1995) sur les politiques à adopter en matière de réhabilitation des monuments de la vieille ville est liée de près aux impacts immédiats du séisme du 12 octobre 1992. Le rôle des catastrophes naturelles (séismes) permet ici de jeter une passerelle entre l'analyse des enjeux de la préservation du patrimoine dans la vieille ville du Caire et ceux du centre historique de Mexico. Dans la capitale égyptienne, la prise de conscience se fait au niveau de la réflexion d'ensemble et permet de mieux identifier les problèmes présents dans cet espace : organisation de multiples séminaires et colloques de spécialistes, mise en place d'un nouveau service au sein du Haut Conseil des Antiquités pour la restauration et la maintenance des monuments coptes et islamiques classés (M. al-Minabbawy, 1995). La réflexion se base plus au niveau de l'état de conservation des monuments classés et leurs nécessaires sauvegarde, qu'au niveau de l'intégration des populations dans la dynamique de reconstruction comme ce fut le cas à Mexico.

La deuxième évolution notable concernant le contexte urbain autour de la mosquée al-Azhar est liée au percement du tunnel routier sous l'ensemble des monuments appartenant à l'université d'al-Azhar. Ce gros chantier, mis en place dans le cadre de l'aménagement urbain du Grand Caire (Le schéma directeur de l'urbanisation du Grand Caire, Hoda Edouard, Radwan 'Ali Radwan, Lettre de l'OUCC n°50, 2000) est un exemple réussi et nouveau de bonne coordination entre un projet de création de nouvelles infrastructures et un projet patrimonial. Au percement et à l'ouverture récente du tunnel (2000) s'est ajoutée une volonté officielle de restaurer l'image urbaine de l'espace public s'étendant entre les mosquées al-Husayn et al-Azhar. L'image de la place s'est améliorée, bien qu'elle ne soit pas encore piétonne, et les barrières délimitant les deux sens de la rue al-Azhar ont été supprimées. Les monuments contigus ont été restaurés et certains bâtiments (non classés) du XX^e siècle (1940), qui devaient à l'origine du projet être détruits, ont finalement été préservés.

Face à ces mutations urbaines, la restauration de la plus importante mosquée du Caire se présente comme un symbole politique de la volonté de mettre en marche le processus de réhabilitation de l'ensemble de la vieille ville. La lisibilité d'une telle action est véritablement importante et les critiques sur la qualité des travaux

engagés ont donné le ton et ont alimenté les dernières polémiques en la matière. L'exemple de la restauration de la mosquée al-Hâkim, située aux pieds des murailles fatimides nord, est également au cœur des polémiques sur les mauvaises restaurations. Mais qu'il s'agisse de restaurations conformes aux normes internationales ou de « restaurations » que l'on pourrait qualifier de « reconstructives », les fonctions des monuments religieux restent inchangées avant et après les travaux. Nous pouvons citer d'autres exemples de restauration d'édifices religieux dans la vieille ville du Caire. Le cas de la mosquée al Salih Tala'i' située près de la porte Bab Zuwayla fait partie de la zone d'intervention américaine (figure 4-9).

Figure 4-9 : Plan architectural de la zone d'intervention américaine : mosquée Salih Tala'i', porte de Bab Zuwayla, sabil-kuttab Nafisa al Bayda, sabil du Sultan Farag Ibn Barquq. (Source ARCE)

Légende :

Carde bâti

Monuments classés, restaurés
par les Américains

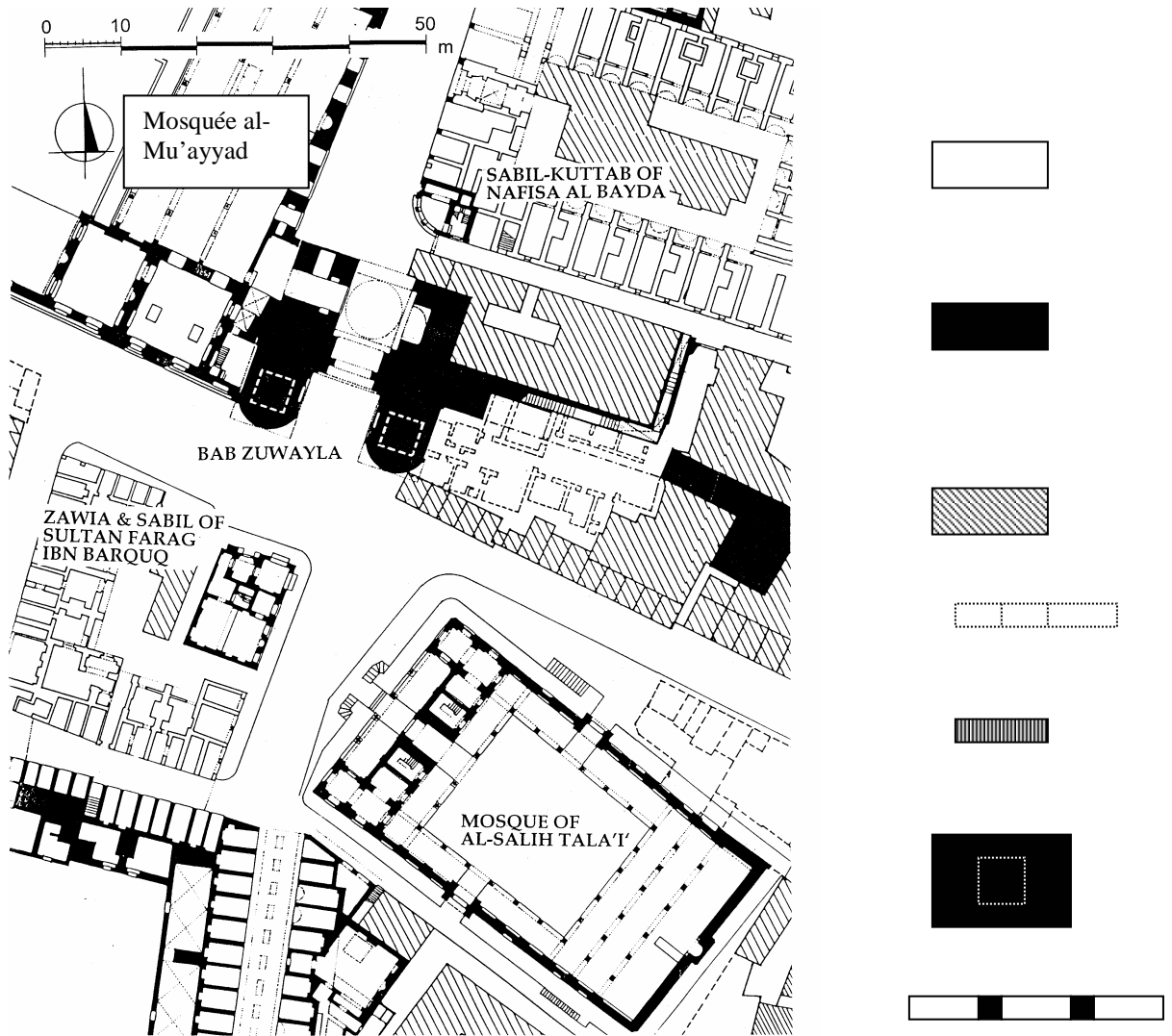
Zones des bâtiments non
classés, à remodeler et
nécessitant des travaux

Zone de bâtiments à détruire

Escaliers

Tours de Bab Zuwayla

Colonnes de la mosquée



La zone de monuments des Américains présente un ensemble homogène et limité autour du point central de la porte de Bab Zuwayla (figure 4-9). Seule la mosquée al-Mu'ayyad jouxtant la porte fatimide n'est pas, au niveau de la restauration, sous la responsabilité des Américains. La mosquée Salih Tala'i a quant à elle été prise en charge par les restaurateurs de ARCE. Construite en 1160 durant la période fatimide, la mosquée Salih Tala'i présente une longue histoire faite de dégradations et de réparations. Le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe engage, au début du XX^e siècle, une restauration de valeur. Les atteintes au monument se multiplient pourtant au cours des décennies et le principal facteur de détérioration est imputable à la montée du niveau de l'eau autour du monument. Une montée spectaculaire du niveau de la nappe phréatique dans les années 1970, la pollution atmosphérique et le mauvais entretien général de l'édifice provoquent alors d'importants dommages sur les pierres et les pièces de bois, comme le minbar (chaire à prêcher). Les travaux de restauration,

financés par l'USAID, débutent en 1997 et le drainage de la zone représente le premier gros ouvrage nécessaire avant une restauration fine de l'édifice. L'aboutissement du travail de restauration est finalisé en 1999 avec l'inauguration du minbar de bois, entièrement restauré, lors d'une visite officielle de la First Lady américaine, Hillary Clinton, dans la vieille ville du Caire. L'édifice, après avoir été fermé au public pendant plusieurs décennies, continue aujourd'hui de fonctionner comme une mosquée active.

Malgré la désaffectation et la ruine de certains monuments religieux, les usages mixtes sont peu fréquents dans la vieille ville du Caire. Les seules exceptions seraient peut être la présence de chambres, destinées aux étudiants de l'université al-Azhar, dans les édifices religieux les plus détériorés de la zone (Michael Meinecke, 1980). Les monuments religieux restaurés ne tiennent pas compte de cette mixité marginale. Les monuments sacrés les plus prestigieux, même s'ils ont parfois changé d'usage pendant un temps (comme la mosquée al-Hâkim transformée quelques années en école), reviennent donc à leurs usages premiers.

Les usages sacrés prévalent sur les usages culturels et les mosquées les plus connues, ouvertes aux touristes moyennant un ticket d'entrée, en dehors des heures de prières, gardent en priorité leurs fonctions sacrées. La mosquée Ibn
Photo 4-26 : Minaret de la mosquée Ibn Tûlûn, 1999. ES.

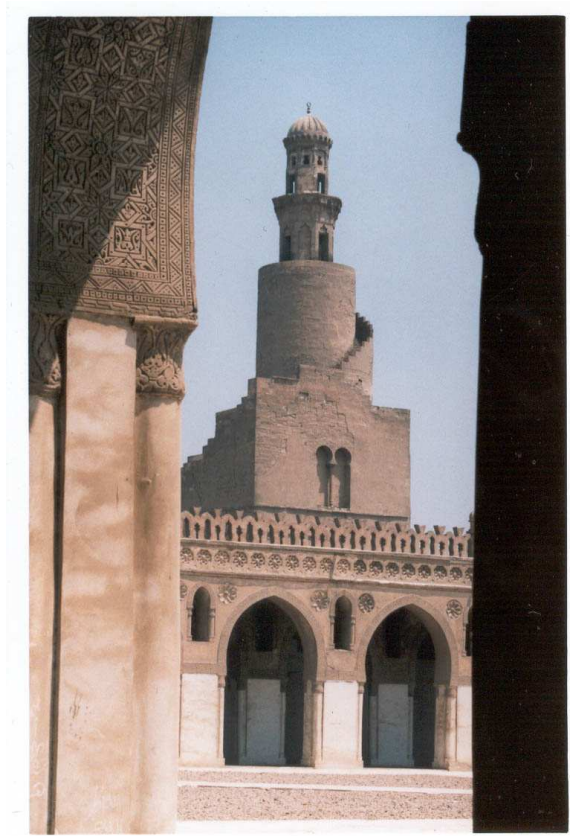


Photo 4-27 : Complexe de Qala'în, rue al Muezz, 1999. ES.



Tûlûn est une des mosquées les plus visitées de la vieille ville (photo 4-26). L'ensemble de Qalaûn est également fort prisé des touristes car plus proche des circuits touristiques classiques (photo 4-27). Et, si dans certains édifices, les touristes sont tolérés, d'autres, comme la mosquée al-Hussayn, ont pendant longtemps été interdits à tout non musulman en raison de la présence de reliques sacrées de parents du prophète. L'ouverture récente de la mosquée al-Hussayn est révélatrice d'une tendance privilégiant l'accueil des touristes dans les lieux sacrés. La question du nouvel usage des monuments religieux, qui peut être une des questions les plus intéressantes dans le cas du centre historique de Mexico, n'est donc pas pertinente dans le cas de la vieille ville du Caire.

La distinction entre les usages culturels et les usages sacrés des lieux de culte est donc nettement différenciée dans la ville du Caire, contrairement au centre historique de Mexico.

b) Quand les usages profanes investissent le sacré...

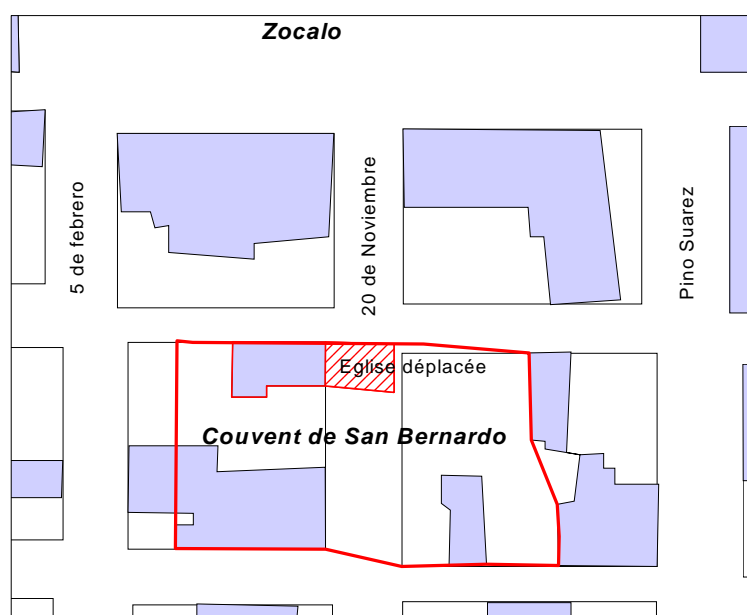
La carte des églises dans le centre historique de Mexico (carte 4-9) laisse volontairement de côté tous les édifices d'obédience religieuse tels que les couvents, qui sont depuis longtemps démantelés¹⁷⁴ et intégrés au bâti pour des usages divers. On notera par exemple dans une boulangerie *la Pasteleria Ideal*, située sur la rue 16 de Septiembre, les vestiges d'une des salles du plus grand couvent de Mexico, le Couvent de San Francisco, aujourd'hui en partie détruit et complètement morcelé.

Sont donc présentées ici les églises ouvertes au public pour les offices religieux, mais aussi les temples désacralisés qui accueillent d'autres fonctions généralement culturelles. Cette particularité mexicaine se retrouve dans d'autres villes patrimoniales de la République. Il est néanmoins frappant de voir le nombre de bibliothèques, appartenant au Congrès, à l'Université, à des *Secretarias* divers, qui se sont installées dans des églises restaurées et réaménagées pour cette fonction. Il est possible d'expliquer ce glissement des usages religieux vers des usages culturels par la désaffectation progressive des lieux de culte du centre historique.

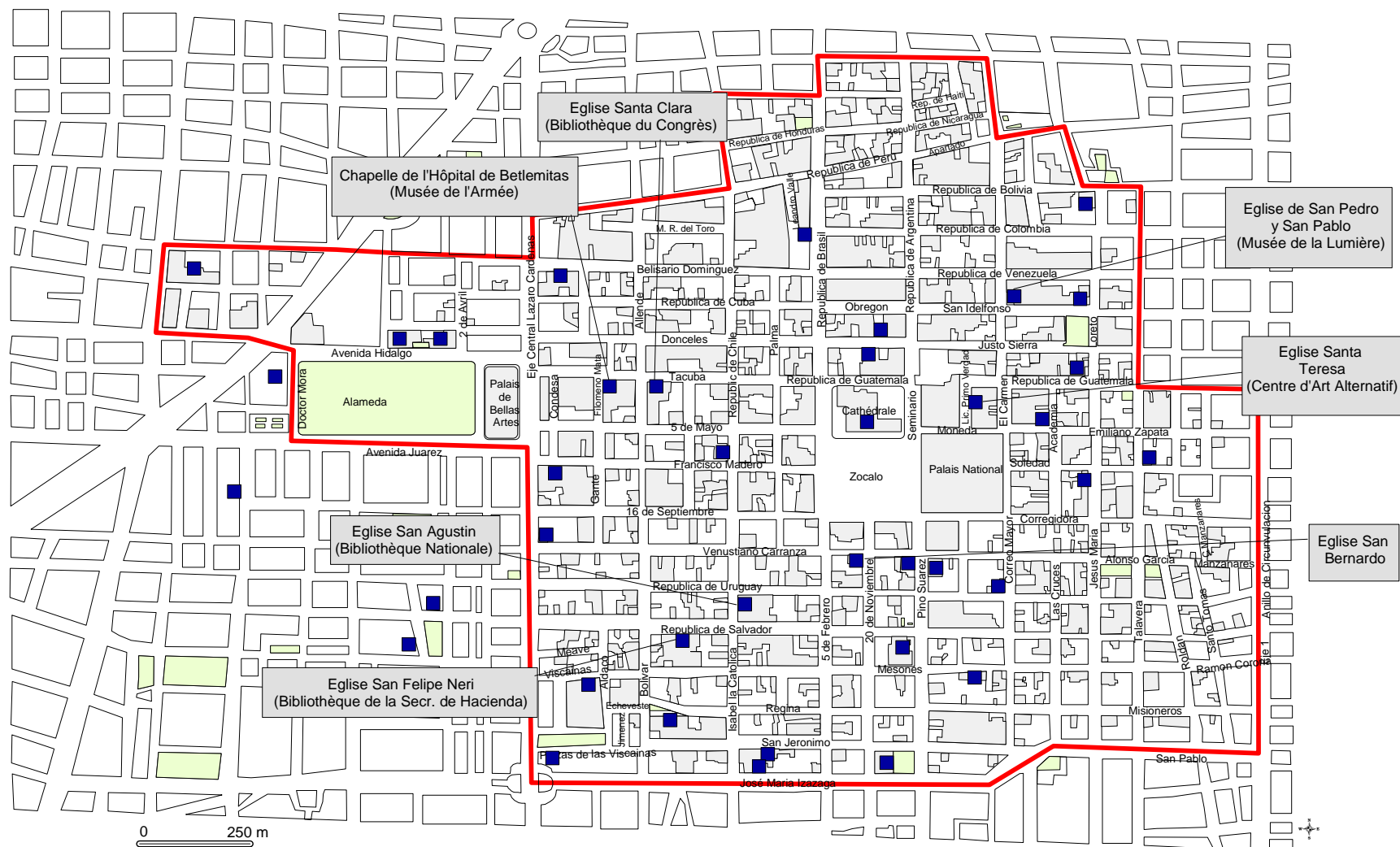
¹⁷⁴ La sécularisation des biens de l'Eglise au Mexique a lieu en 1861 (cf. Partie II).

Le phénomène est ici le même qu'au Caire puisque la désaffectation des lieux de culte entraîne une détérioration de l'édifice. La percée des grandes rues, au début du XX^e siècle, entraîne également la destruction ou l'amputation de certaines églises. Le cas de l'église San Bernado est caractéristique du sacrifice de certains monuments religieux face à la volonté d'aménager la ville en la dotant de perspectives majestueuses. Le contexte politique explique la brutalité des destructions et du couvent de San Bernado, détruit en 1861, seule restait debout l'église située en plein tracé de la future avenue 20 de Noviembre. L'avenue est percée dans les années 1930 et l'église est amputée de la moitié de sa surface. La façade baroque latérale de l'église est entièrement démontée et replacée en 1938 dans l'axe de l'avenue qui passe en plein cœur de l'emplacement ancien du couvent de San Bernado (figure 4-10). Les exemples de ce type sont multiples dans le centre historique de Mexico. Le cas de l'église San Bernardo illustre bien ce phénomène qui n'est pas véritablement assimilable à une restauration mais plutôt à un remodelage du patrimoine religieux face à des intérêts supérieurs de type urbanistique.

Figure 4-10 : L'emplacement de l'ancien couvent de San Bernardo et le déplacement de l'Eglise. ES.



Carte 4-9 : Eglises et patrimoine dans le centre historique de Mexico



Légende :
 Patrimoine
 Jardins
 Eglises
 Périmètre de protection A

Sources : Subdélégation Centre Historique, 1996 / Guide CH, 1997. ES

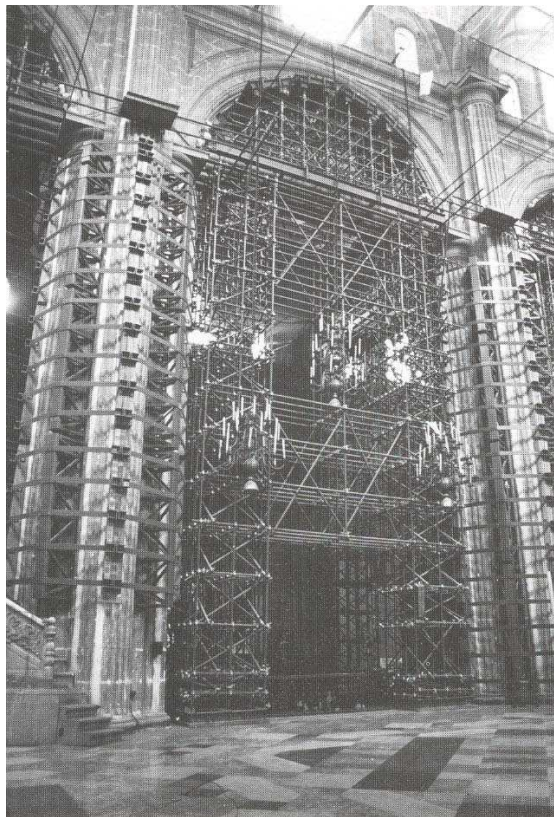
Les églises qui restent actives sont cependant assez nombreuses dans le centre historique de Mexico. Les plus belles se visitent plus pour leur caractéristique artistique et architecturale que par piété populaire. L'ensemble des monuments sacrés ne présente pas des états de détérioration gravissimes (comme certains édifices suites aux tremblements de terres de 1985) et les églises situées sur la carte 4-9 sont pour la plupart en bon état. Le manque d'entretien n'est pas la cause majeure de la détérioration des monuments mais il faut plutôt, dans ce contexte urbain et historique bien particulier, pointer du doigt le sous-sol du centre historique. L'enfoncement dans le sol et l'altération des monuments (religieux et séculiers) sont un problème récurrent dans la ville depuis l'époque coloniale. Les ravages les plus importants et les plus visibles de la composition meuble du sous-sol se manifestent sur l'édifice religieux le plus important et le plus emblématique de la ville : la Cathédrale métropolitaine.

Edifiée de 1573 à 1813, la Cathédrale métropolitaine de Mexico domine la place centrale du Zocalo (photo 4-29). L'eau présente dans le sous-sol est considérée comme la cause principale de son enfoncement et du déséquilibre entre les éléments architecturaux qui composent l'ensemble de l'édifice. Pendant sa longue phase de construction, les architectes de l'époque avaient déjà intégré ces différentiels de niveaux et il est possible de calculer une différence de près de 85 centimètres entre les différentes colonnes centrales qui soutiennent la nef (R. Meli, R. Sanchez Ramirez, 1997). Les travaux entrepris dans la cathédrale depuis une dizaine d'années sont d'une ampleur peu commune. Des échafaudages monumentaux ont été apposés à l'intérieur de l'édifice afin de soutenir les murs (photo 4-28). Ces échafaudages sont pour l'instant permanents et défigurent l'ensemble de la cathédrale. Les ingénieurs en charge de la restauration de la cathédrale ont mené des études poussées sur le sous-sol et mettent en place des techniques spécifiques pour corriger les différentiels de niveaux (par injection d'eau dans les parties les plus hautes car consolidées dans le sous-sol par des constructions pré-hispaniques).

La continuelle extraction d'eau dans la nappe phréatique de Mexico ne favorise pas une stabilisation des niveaux et la cathédrale reste en danger perpétuel. Mise sous surveillance grâce à des appareils de mesure perfectionnés, la cathédrale métropolitaine est un chantier qui est loin d'être terminé. Les problèmes rencontrés pour la cathédrale se retrouvent dans plusieurs édifices du centre

historique de Mexico. Les écroulements de maisons, palais et autres édifices coloniaux ont été multiples au cours de l'histoire urbaine. La très faible présence de monuments du XVI^e siècle et même du XVII^e siècle s'explique en grande partie par cette caractéristique du sous-sol de Mexico.

Photo 4-28 : Intérieur de la Cathédrale métropolitaine (R. Meli, R Sanchez Ramirez, 1997).



La prise en charge des restaurations des églises est d'origine gouvernementale ou institutionnelle. Les travaux de la cathédrale sont par exemple financés par le *Secretaria de Desarrollo Social* (Développement Social). A la grande différence des processus de restauration entrepris dans la vieille ville du Caire, les monuments religieux, dans le centre historique de Mexico, peuvent changer de fonctions sans que cela paraissent être une atteinte à la dignité du patrimoine et à la sacralité des lieux.

Les monuments religieux restaurés les plus intéressants, dans le centre historique de Mexico, se révèlent donc être ceux dont les usages religieux ont disparus. Sans se positionner sur le modèle anglais où il est possible de trouver des boîtes de

nuits et des lofts d'habitation dans d'anciennes églises désacralisées, le centre de Mexico suit quelque peu la même tendance. Cette évolution, qui peut paraître contemporaine, remonte en réalité à la fin du siècle dernier.

L'histoire de l'église de San Agustin est un bel exemple de sécularisation des lieux et d'adaptation à de nouvelles fonctions. Construite par l'ordre des Augustins arrivés à Mexico en 1533, puis entièrement détruite par un incendie à la fin du XVII^e siècle, l'église telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui a été inaugurée en 1692. Abandonnée après le départ des frères en 1861, l'église tombe progressivement en ruine jusqu'en 1867, date à laquelle il fut décidé de la convertir en Bibliothèque Nationale. Des architectes remodelent alors l'édifice pour lui donner un aspect laïc et placent des sculptures de penseurs, artistes et scientifiques célèbres sur les façades et dans le petit jardin de l'entrée. La bibliothèque est inaugurée en 1884 et l'édifice fonctionne encore aujourd'hui comme une bibliothèque pour spécialistes (Guide CH, 1997). Les églises transformées en bibliothèques sont nombreuses dans le centre historique de Mexico. On peut citer la bibliothèque de la *Secretaria de Hacienda* installée à l'intérieur de l'église San Felipe Neri et présentant sur ses murs intérieurs des peintures contemporaines. L'église Santa Clara, hébergeant de nos jours une bibliothèque, a également accueilli de multiples fonctions : tour à tour quincaillerie à la fin du XIX^e siècle, puis taverne célèbre sous le nom de *La Constancia*, elle devient en 1963 la bibliothèque du Congrès de l'Union.

Il serait possible de multiplier les exemples de ce type. Parmi les usages plus contemporains, les musées sont des fonctions fréquentes pour les anciennes églises. Ainsi l'église de San Pedro et San Pablo après avoir hébergé l'Hémérothèque Nationale depuis 1944 s'est vu transformée, suite aux travaux de restauration de l'édifice, en un musée de la Lumière aux visées pédagogiques.

Les édifices religieux, tels que les anciens bâtiments des couvents, sont également récupérés comme édifices de bureaux pour les institutions nationales et municipales (photo 4-32). L'ex-couvent de la Encarnación, situé rue Republica de Argentina, devient dès 1921 le siège du *Secretaria de Educación Publica* (photo 4-30). Comme dans d'autres édifices religieux, des architectes transforment les façades et y ajoutent des sculptures profanes telles que des figures d'Apollon, de Minerve et de Dionysos. La sécularisation des lieux passe par une redéfinition de la forme des façades et des intérieurs des édifices.

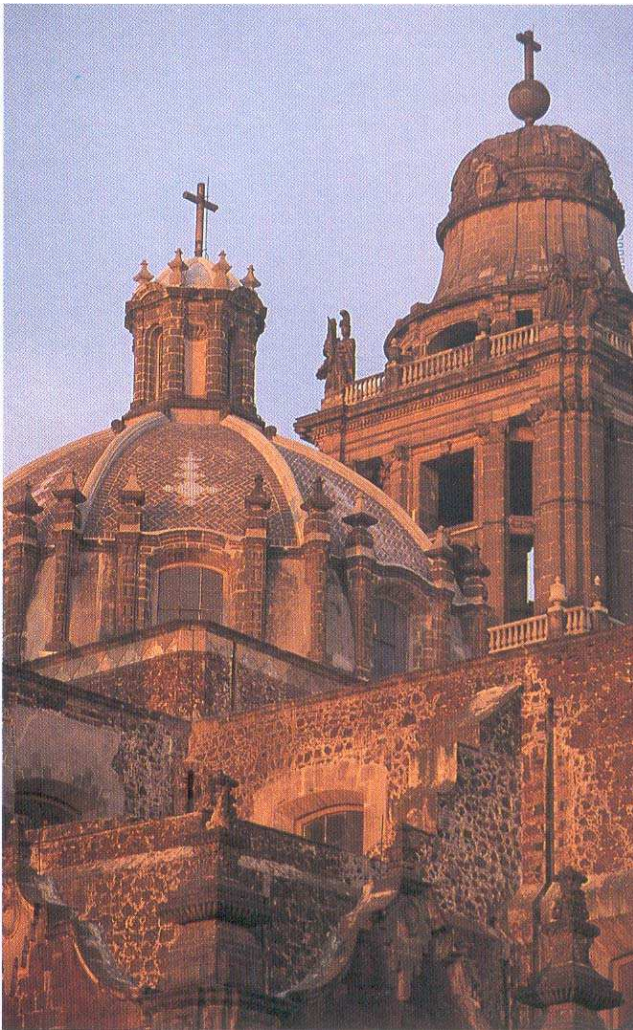


Photo 4-29 : Cathédrale métropolitaine
(source Fideicomiso, 1994).

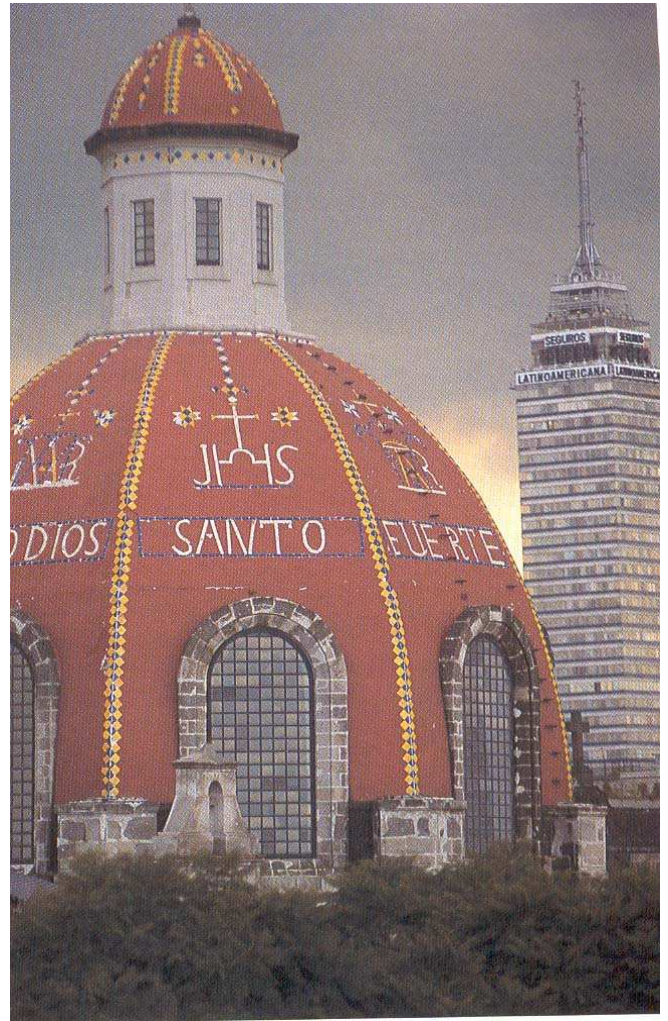


Photo 4-30 : Couvent de la Encarnacion récupéré par la
Secretaria de Educación Publica (source idem)

L'église désacralisée qui surprend le plus les visiteurs de passage reste pourtant celle de Santa Teresa la Antigua, située à proximité du Templo Mayor. Cette église est aujourd'hui transformée en Centre d'Art Alternatif et accueille des expositions temporaires et des concerts (photo 4-31). Le style résolument moderne des artistes exposés peut paraître anachronique dans un ancien lieu sacré - comme par exemple des photographies de femmes nues accrochées dans l'ancienne chapelle durant une exposition temporaire au printemps 1998.

La pérennité des fonctions sacrées dans les monuments religieux ne semble donc pas être une évidence à Mexico, contrairement à la vieille ville du Caire. S'il persiste des églises dans le centre historique de Mexico, qui ont échappé par miracle aux saccages des périodes révolutionnaires antérieures, elles ne marquent

pas de leur importance le paysage sacré de la capitale mexicaine comme peuvent le faire certains sanctuaires, ultra célèbres et populaires, dédiés aux vierges de Guadalupe ou de Remedios. L'importance de ces sanctuaires et l'affluence de pratiquants peut être comparable à la pratique religieuse des habitants du Caire. Pourtant, cela est moins lisible dans le centre historique de Mexico et seule la cathédrale métropolitaine impose sa présence monumentale au centre historique.



photo 4-31 : Eglise de Santa Teresa, Centre d'Art Alternatif (source Guide CH, 1997)

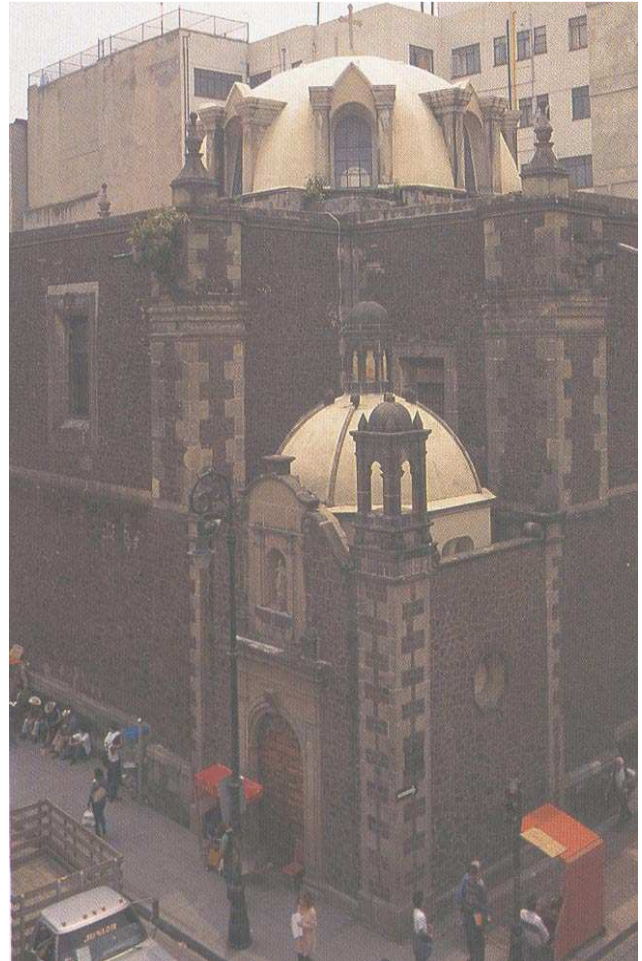


Photo 4-32 : Eglise de Santa Clara, Bibliothèque du Congrès (source Fideicomiso, 1994)

L'attrait des monuments religieux dans les deux centres anciens est évidemment un atout touristique essentiel. Les monuments sacrés du Caire remplissent également cette fonction et les guides touristiques prônent en priorité la visite des lieux saints et des vieilles mosquées. La transformation des usages sacrés en usages culturels n'est néanmoins pas envisageable dans le contexte cairote et la pérennité de la sacralité des lieux l'emporte sur la valeur touristique du patrimoine

tel qu'il est perçu au niveau international. Nous touchons ici à la définition même de la notion de patrimoine, qui bien que relativement consensuelle dans son acceptation internationale, se révèle différente en fonction des cultures et des traditions nationales.

La restauration et la réhabilitation des quartiers anciens ne sous-entendent pas au Caire une évolution radicale des pratiques religieuses. Cette réhabilitation se fait dans le respect des traditions, toujours extrêmement présentes dans les quartiers anciens, notamment à l'occasion des *mouleds* (fêtes des saints), et nul ne cherche à bouleverser cet ordre des choses. La relative inertie des usages des monuments sacrés est également imputable à leur appartenance au ministère des Waqfs. De propriété normalement inaliénable, la vente des monuments religieux est interdite, bien que parfois pratiquée de façon illégale.

La situation à Mexico est beaucoup plus ambiguë et les nouveaux usages des monuments religieux, s'ils ne sont pas une nouveauté, tendent néanmoins à se multiplier. Les monuments religieux, extrêmement nombreux dans le centre historique de Mexico, ne sont plus considérés uniquement pour leur valeur symbolique et sacrée mais bien plus pour leur valeur historique et artistique. Cette évolution de la notion de patrimoine est commune à l'Occident et la présence d'usages profanes dans des églises n'est pas pour nous choquer. La désaffectation des églises et leur manque d'entretien peut par ailleurs représenter un risque tout aussi grand pour l'état du patrimoine. Le salut serait-il alors dans un mélange entre les usages culturels et les usages sacrés ? L'accueil de concerts de musique classique ou de musique sacrée dans les églises est une évolution possible et déjà largement exploitée dans le cadre des manifestations organisées dans le centre historique.

La différence notable entre les deux centres anciens est dans le flou ou au contraire la séparation nette entre les différents usages - religieux, culturels et lucratifs - destinés au patrimoine restauré. L'analyse des fonctions des monuments restaurés de Mexico nous montre une relative confusion des genres : une église transformée en centre d'art contemporain, un musée hébergeant un restaurant et des boutiques, un monument multi-usages se louant pour des réceptions de prestige... Les monuments restaurés de la vieille ville du Caire se distinguent quant à eux par un manque d'usage spécifique et préalablement défini, sauf lorsqu'il s'agit des usages sacrés. L'absence d'usages lucratifs dans les

monuments restaurés de la vieille ville du Caire s'oppose également de manière radicale à l'évolution actuelle du centre historique de Mexico.

Qu'en est-il alors des usages privés, des fonctions résidentielles, dans les deux centres anciens ? Peut-on mettre en parallèle la volonté de rentabiliser le centre historique de Mexico avec celle de gentrifier l'espace résidentiel ? La stratégie de récupération du centre historique de Mexico semble passer par une volonté de renouveler les usages privés et d'inciter à une modification socio-économique de la population résidente. Cette notion existe-t-elle dans la vieille ville du Caire ?

D) Usages privés, fonctions résidentielles

Les phénomènes de gentrification des quartiers anciens sont des phénomènes parfaitement identifiés dans les villes patrimoniales occidentales. Le cas de Paris avec le Marais ou celui de Londres et de ses quartiers victoriens de Camden Town, de Hammersmith ou de Nothing Hill sont des exemples célèbres et connus du monde entier. La gentrification des quartiers anciens, c'est-à-dire une reconquête urbaine par renouvellement des populations et valorisation foncière, suppose plusieurs étapes successives :

- l'arrivée de « pionniers » qui découvrent un quartier à fort potentiel et investissent dans des édifices en mauvais état en vue de les rénover. Les prix du marché immobilier sont bas.
- L'éviction des anciens locataires éventuels et l'occupation des lieux par les nouveaux propriétaires-restaurateurs de niveau socio-économique plus élevé.
- L'aide éventuelle de l'Etat, la mise en place de politiques urbaines, renforcent le processus de reconquête des quartiers anciens.
- Le phénomène prend de l'ampleur et les restaurations se multiplient. L'environnement socio-économique se modifie, l'image urbaine également. Les prix du foncier s'élèvent alors de façon vertigineuse.

- La transformation du quartier s'accomplit alors par un renouvellement des services et par une homogénéisation des habitants appartenant à une même classe sociale.

Les situations restent néanmoins particulières à chaque ville. A Paris, les mesures étatiques d'ampleur sous l'ère Malraux ont permis la métamorphose du quartier du Marais plus sûrement que l'initiative de quelques individus. Le processus est pourtant identique à celui décrit précédemment dans le cas d'autres quartiers parisiens comme Bastille ou République, ces dernières décennies. La présence d'édifices anciens, de monuments, d'un cadre bâti original jouent de façon positive dans le phénomène de gentrification. Cette attraction des quartiers anciens est également renforcée par la position généralement centrale des zones anciennement délaissées par la bourgeoisie et l'élite urbaine. Tous les quartiers centraux dévalorisés des villes occidentales ne suivent pourtant pas cette évolution et la perception du quartier, sa dimension subjective sont essentielles pour comprendre les raisons de l'échec ou au contraire du succès des processus entamés. Les centres historiques du Caire et de Mexico sont-ils potentiellement gentrifiables et peut-on plaquer les schémas d'évolution urbaine présents dans les villes occidentales à ces métropoles en développement ?

a) Le tentation de la gentrification ?

Les phénomènes de gentrification passent par une vision européocentrée de la notion de patrimoine. La ville ancienne doit être perçue comme esthétique, authentique, et potentiellement agréable à vivre. La notion de prestige, liée de très près à celle de patrimoine, est un des facteurs motivant pour les investisseurs privés et les futurs propriétaires qui décident de réinvestir un quartier en partie délaissé et dégradé. L'impulsion du processus de gentrification vient donc toujours d'une population extérieure à la zone. Cette population, caractérisée par ses moyens financiers et par un certain niveau d'éducation, choisit délibérément un espace, non pas uniquement dans une perspective spéculative, mais aussi par choix de vie. Le processus de gentrification, dans les premiers temps, est un pari sur l'avenir et implique un changement de résidence et un engagement des

populations renouvelées dans la vie d'un quartier et dans le respect de son architecture et de son cadre bâti.

Les conditions nécessaires à la mise en place d'un processus de gentrification sont donc nombreuses et sous-entendent également l'existence dans la société citadine d'une population potentiellement intéressée à risquer le changement résidentiel et amorcer le processus. L'étude des perceptions des quartiers anciens réalisée dans la partie précédente nous donne plusieurs clés pour analyser la situation actuelle dans le centre historique de Mexico et dans la vieille ville du Caire. La complexité des représentations des quartiers anciens des deux villes participe de près aux motivations et aux réticences des populations aisées dans leur choix de résidence. La situation est néanmoins véritablement différente dans le cas du Caire et dans celui de Mexico. Alors qu'il est possible de déceler une volonté politique et même une amorce de gentrification dans le cas du centre historique de Mexico, nous sommes dans un cas de figure véritablement éloigné de cette perspective au Caire.

Si, dans le contexte de la gentrification, les perceptions des populations résidentes nous importent peu, il est nécessaire de prendre en compte les caractéristiques de l'image des quartiers anciens à l'échelle de la métropole. Perçus comme touristiques et historiques, les quartiers de la vieille ville du Caire n'en restent pas moins et avant tout populaires pour la majorité de la population cairote. La charge symbolique des monuments et la sacralité des lieux ne suffisent pas à faire des quartiers de la vieille ville un espace attractif pour les populations aisées. Nul cairote de condition économique élevée ne souhaite habiter dans la vieille ville, non plus que dans un palais ou une demeure d'architecture traditionnelle parfaitement restaurée. Le parallèle avec les médinas maghrébines de la partie précédente (Cf. Partie III, chapitre 3) est ici parfaitement valide pour expliquer l'absence de processus de gentrification et le culte de la modernité, synonyme de rejet de l'ancien et du traditionnel chez les populations riches. Habiter la vieille ville, la médina, est dévalorisé et négatif. Cette caractéristique explique que les monuments de la vieille ville du Caire ne soient pas restaurés à des fins résidentielles. La volonté de favoriser politiquement ce processus n'existe pas non plus et serait sans doute vouée à l'échec dans le contexte cairote. La greffe des processus de gentrification n'est donc pas d'actualité au Caire, ce qui n'empêche

par certaines zones commerciales de connaître une forte spéculation foncière. Le taux de renouvellement du bâti dans les quartiers centraux de la vieille ville est essentiel à la compréhension des mutations de l'espace. Des immeubles neufs se construisent et nécessitent l'apport de fonds de la part des propriétaires. L'optique n'est néanmoins pas directement liée à la valeur du patrimoine mais plutôt à la centralité et l'attractivité des espaces commerciaux.

La situation mexicaine est fort différente de la situation cairote et les processus de gentrification, bien que non aboutis, sont amorcés à plusieurs niveaux. La volonté politique d'impulser le processus de gentrification dans l'espace privilégié du corridor financier s'est manifestée à travers le programme « Vivir en el centro » lancé par la Fideicomiso en 1995 (Cf. Partie III, chapitre 3). Cette enquête a donné lieu à une clarification des avantages et des inconvénients, pour les populations visées, d'une résidence dans le centre historique de Mexico. Sans revenir sur le résultat de cette enquête menée par le Fideicomiso, nous pouvons rappeler qu'elle portait sur 280 personnes sélectionnées en fonction de leur profil socio-économique : fonctionnaires travaillant dans le centre historique, classes moyennes, couples, jeunes couples et personnes âgées, artistes. Cette sélection n'a été réalisée que par comparaison avec les profils des personnes ayant reconquis les centres anciens dans d'autres villes, souvent européennes. Il est vrai que la population susceptible d'être intéressée par un changement de résidence dans le centre doit être identifiée, ce qui se révèle être des plus délicats dans le cas où le processus n'est pas encore véritablement entamé. L'initiative privée est bizarrement peu mise à contribution dans le programme du Fideicomiso puisque l'offre de logements aurait été une offre locative. Pourtant, nous avons vu que les pionniers de la reconquête résidentielle des centres anciens sont souvent les propriétaires eux-mêmes qui achètent, investissent dans leur propre patrimoine et décident de changer de lieu de résidence.

Les personnes les plus intéressées par un logement en location décent, parfois dans des monuments historiques réhabilités, sont à l'heure actuelle les résidents actuels du centre historique. Cette caractéristique explique vraisemblablement l'échec du programme. Outre la mauvaise image urbaine qui reste prégnante dans les systèmes de représentations complexes du centre historique, l'absence pour

l'instant d'un marché locatif résidentiel pour classes moyennes et aisées n'incite pas les entreprises à investir dans la réhabilitation coûteuse des édifices du centre. A partir de cette volonté politique de gentrification du centre historique de Mexico, il est possible de se poser différentes questions : la première étape de la gentrification passe-t-elle obligatoirement par un changement d'image du centre ? Cette éventualité ferait monter les prix du foncier, qui sont déjà relativement élevés dans certaines zones du centre et tendrait à aligner les prix des loyers et les prix d'achats des logements sur les prix pratiqués dans les locaux commerciaux (Cf. Partie I, chapitre IV). Ceci exclurait une large couche de la population intéressée au bénéfice d'acteurs privés plus enclins à aménager un bar ou un restaurant qu'une résidence principale. Qui sont les populations susceptibles de réinvestir le centre historique : sont-elles demandeuses d'un logement en location ou doivent-elles avoir les moyens de devenir propriétaires et de parier sur une reconquête progressive du quartier ?

Le phénomène de gentrification, dans ses débuts, reste lié à une démarche d'achat. Un logement en location, au loyer non pas cher mais relativement élevé comparativement aux loyers de la zone restés jusqu'en 1994 sous le coup de la loi de blocage des loyers, présente-t-il des avantages ? La sécurité de payer ce même loyer, si la zone devient chic et huppée, n'est pas assurée. Les déménagements pour diverses raisons (trop de circulation, trop de manifestations, insécurité...) sont également plus faciles et constituent un risque majeur pour les investisseurs. Quel rôle doivent jouer les pouvoirs publics pour favoriser ce processus et cette évolution est-elle souhaitable ? Les incitations fiscales, les facilités pour l'achat des appartements situés dans les étages souvent pour l'instant vides des édifices du centre historique, sont des outils utiles mais qui ne paraissent pas être suffisants. Comment une municipalité peut-elle privilégier, par des programmes coûteux, les classes moyennes et aisées en laissant de côté la problématique du logement des résidents actuels aux revenus moins élevés ? Le dilemme de l'orientation à donner est d'autant plus grand que la démarche participative des habitants des quartiers est présentée comme une évolution logique et démocratique des processus de reconquête du centre. Entre la volonté de gentrification à l'européenne et l'amélioration des conditions d'hébergement des populations pauvres du centre historique, la ville de Mexico s'engage-t-elle vers une solution intermédiaire ?

b) Pour une gentrification à l'européenne ou le maintien des populations pauvres ?

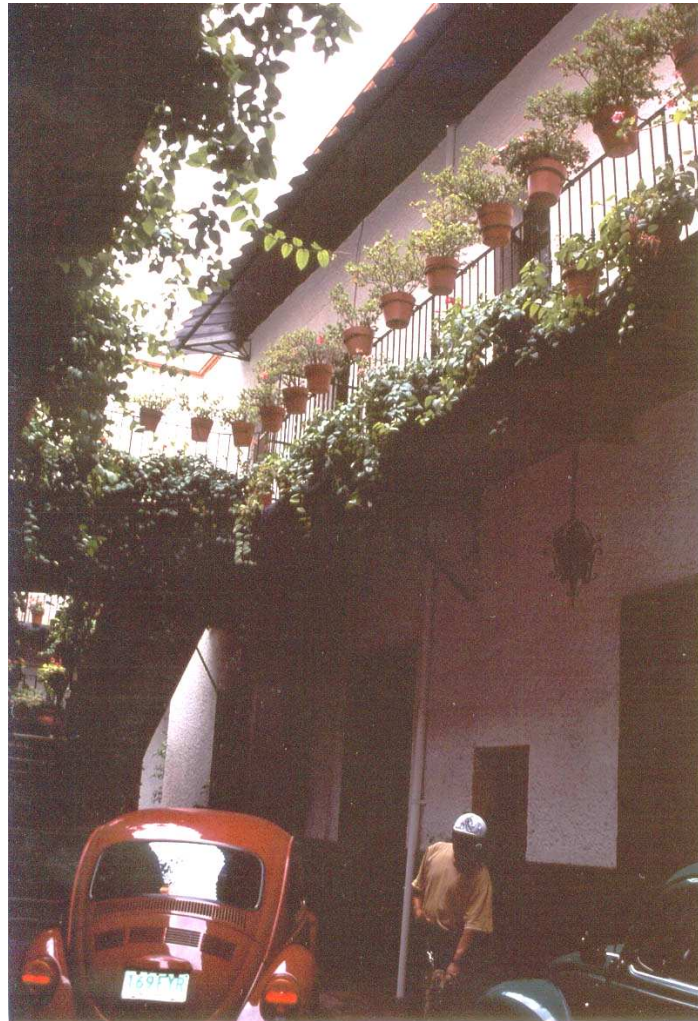
Malgré l'échec du programme « Vivir en el Centro », il n'est pas impossible de trouver une tendance à la gentrification dans le centre historique de Mexico. Ces logements ont été réhabilités en dehors de tout projet institutionnel et à l'initiative des particuliers. Lors de nos observations de terrain, nous avons pu identifier un petit nombre d'édifices réhabilités par des propriétaires résidents. La photo 4-33 nous montre, dans la rue Mesones, un édifice colonial classique d'architecture domestique parfaitement réhabilité par ses propriétaires. Même si cela reste rare, cet exemple n'est pas le seul et préfigure un processus de gentrification dans certaines rues bien précises. Les édifices restaurés de la sorte sont néanmoins situés dans des zones relativement actives commercialement et où les processus de reconquête urbaine ont déjà été amorcés. La présence de commerces, de restaurants et de services favorisent l'arrivée de futurs résidents. L'exemple de la rue Mesones se place dans un environnement en complète restructuration avec l'arrivée de boutiques de hi-fi, d'informatique et de musique. La spécialisation de la rue, dans sa partie ouest, est porteuse de changements et il nous est possible d'avancer que le nombre d'édifices réhabilités pour des fins résidentielles s'est multiplié depuis nos dernières enquêtes.

Le rapport entre une valorisation résidentielle et une valorisation économique de la zone est donc essentiel pour cerner les rues les plus propices à ce phénomène de gentrification. Cette citation tirée d'un rapport économique sur le centre historique destiné aux hommes d'affaires, expose clairement cette idée et la nécessité d'amorcer le processus de gentrification : « Le défi principal est la récupération résidentielle du Centre Historique, en le repeuplant avec des populations et des activités qui valorisent économiquement la monumentalité de la zone et qui, de plus, peuvent payer pour cela. Ceci passe par l'acceptation de trois objectifs¹⁷⁵ nécessaires à n'importe quelle initiative sérieuse et efficace en la matière. Une certaine dose de gentrification constitue l'un d'entre eux comme le montrent les multiples expériences internationales. Il serait démagogique de le nier. »¹⁷⁶

¹⁷⁵ Le deuxième et troisième objectifs sont le déplacement du marché de Merced et une réforme du marché immobilier du centre historique.

¹⁷⁶ Consejo coordinador empresarial Centro de estudios del sector privado para el desarrollo sustentable, *Desafío estratégico para el DF*, 2001, www.cce.org.mx/cespedes/publicaciones/otras/centro_historico/decadencia-2.PDF

Photo 4-33 : Cour intérieure d'un édifice historique réhabilité par ses propriétaires et servant de résidence principale, rue Mesones. ES 1998.



Certaines rues et des secteurs plus à l'est du centre historique, aux conditions d'habitat dégradées, sont quant à eux encore loin de connaître de tels processus de gentrification. La question de la réhabilitation d'édifices classés ne se résume pourtant pas qu'au phénomène de gentrification et des programmes ont, par le passé, été mis en place avec un certain succès afin de réhabiliter les logements pour la population résidente.

Cette impulsion donnée à la réhabilitation d'un patrimoine moins monumental et destiné aux populations résidentes ne s'est véritablement déployée qu'après le choc du séisme de 1985 et l'ampleur des destructions occasionnées. Par l'intermédiaire des programmes beaucoup plus vastes de rénovation et de reconstruction post-séisme (Programme RHP : *Renovación Habitacional*

*Popular*¹⁷⁷), se met alors en place une nouvelle idéologie de la réhabilitation. Elle s'oppose aux courants élitistes qui avaient tendance à hiérarchiser le patrimoine et à souhaiter une réutilisation culturelle « noble et digne » pour les monuments restaurés. Les chercheurs et membres de l'INAH qui appuient ce courant de pensée (P. Paz Arellano coord., *La rehabilitación de la vivienda, una alternativa para la conservación de los centros históricos*, 1988, INAH) prônent la reconnaissance de la réalité sociale des centres historiques et une conservation du patrimoine à travers une amélioration des conditions de vie des populations résidentes. Les actions menées à bien en concertation avec les populations, et nécessairement en accord avec elles - chose complètement nouvelle pour les spécialistes du patrimoine - ont été réalisées grâce à l'expropriation des monuments historiques concernés détenus par des propriétaires souvent absentéistes et ayant confié la gestion de leurs biens à des agences spécialisées.

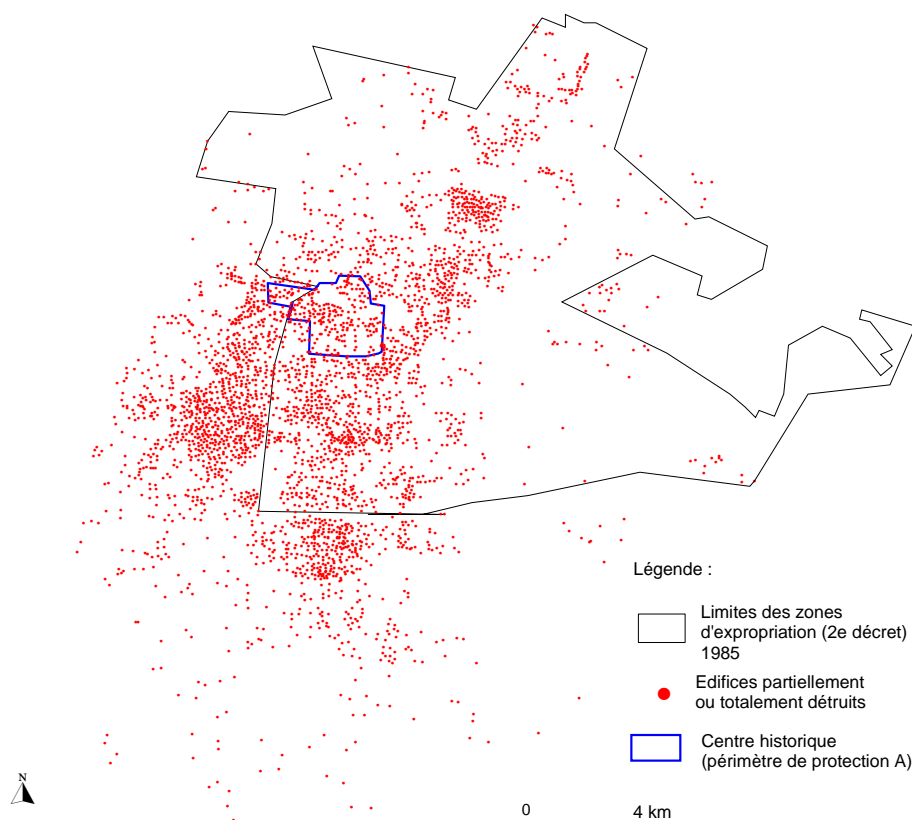
La prise en compte des conditions de vie, des contraintes et des attentes des populations n'a pas été chose facile pour des hommes habitués à traiter un bâtiment vide et coupé de son contexte social. La mise en place de ce programme a donc nécessité de forts compromis de la part des uns et des autres, tout en sachant que les objectifs de la réhabilitation n'étaient pas les mêmes : si pour les autorités (et l'INAH plus particulièrement) l'objectif était de préserver des monuments historiques, symboles du passé glorieux de la nation, les objectifs des populations n'étaient que de pouvoir se reloger décentement après la catastrophe de 1985. Le processus d'expropriation a été étudié par plusieurs chercheurs et notamment F. Tomas (1987) qui a démonté les erreurs et les ajustements entre les deux décrets d'expropriation d'octobre 1985. Le nombre d'édifices endommagés s'élève à 3000 édifices partiellement ou totalement détruits (carte 4-10). Le centre historique ne constitue qu'une partie de la zone d'expropriation. Le deuxième décret réduit, dix jours plus tard, à 4 190 lots les 5 476 lots initialement expropriés lors du premier décret. Cet ajustement est présenté comme une nécessaire mise au point technique par le gouvernement. Elle répond en réalité aux demandes des propriétaires des zones situées plus au sud du centre historique et ne voulant pas être expropriés. Cette analyse ne concerne que peu les quartiers

¹⁷⁷ Programme RHP : *Renovación Habitacional Popular* : expropriation de 103 monuments dans le périmètre du centre historique et de 1219 terrains afin d'y reconstruire les logements de RHP (P. Paz Arellano coord., *La rehabilitación de la vivienda, una alternativa para la conservación de los centros históricos*, 1988, INAH, p.61).

du périmètre de protection A. Par contre, le centre historique (périmètre A) est fortement touché par les expropriations d'octobre 1985.

Carte 4-10 :

Edifices endommagés par les séismes de 1985 (d'après F. Tomas, 1987)



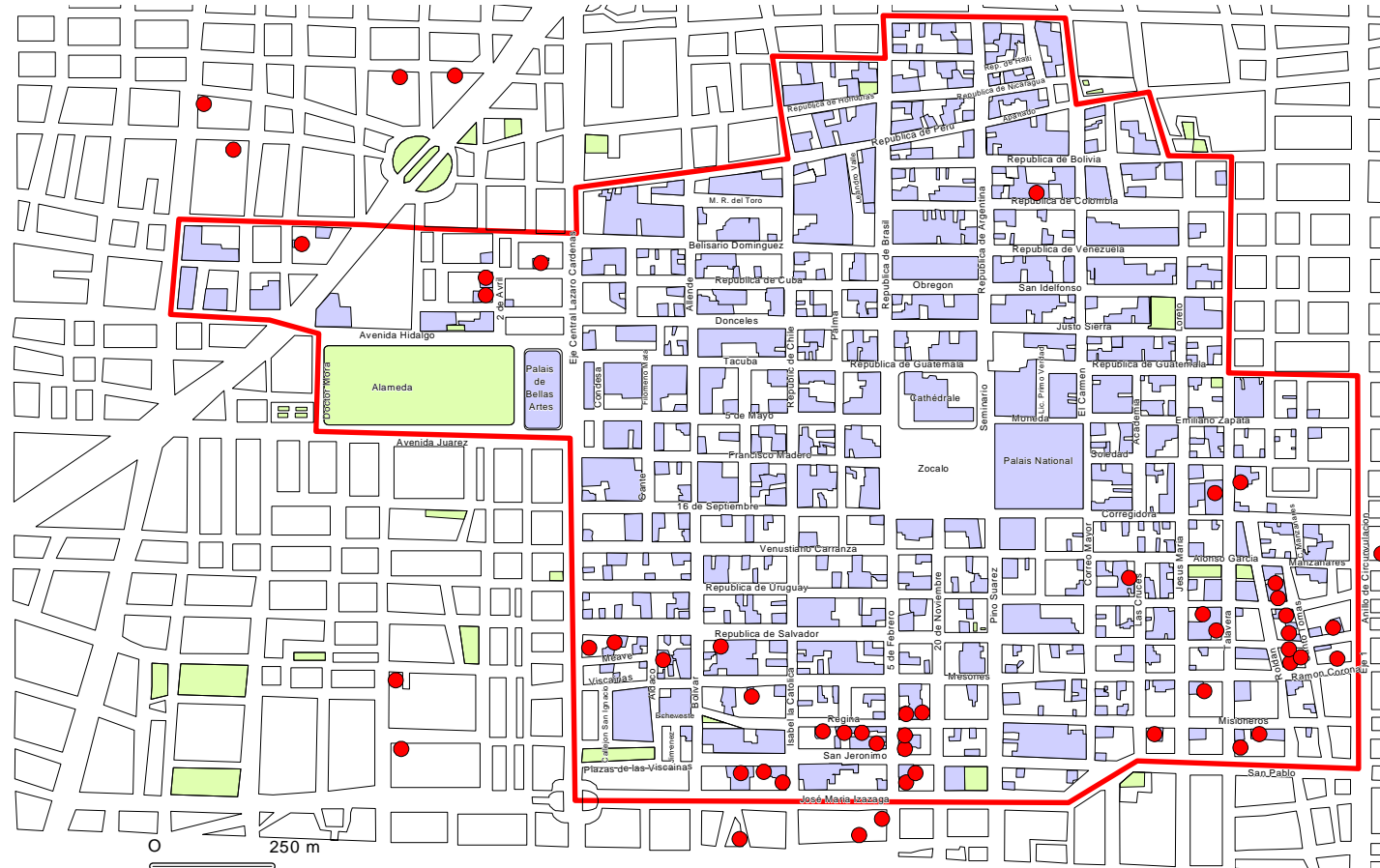
Le processus de reconstruction (RHP) naissant dans les années 1986 et suivantes est intéressant à plus d'un titre puisqu'il permet la reconstruction de 4000 logements pour les classes les plus pauvres à l'intérieur de la zone d'expropriation (Tomas, 1987). Pour la première fois, les associations d'habitants ont réellement participé aux étapes des prises de décision, pour la première fois également les autorités ont été confrontées aux exigences d'une réhabilitation avec des habitants (d'où la nécessité de les loger ailleurs le temps de la restauration). La mise en place de montages financiers afin de permettre aux habitants sinistrés de devenir propriétaires de leur logement représente également un précédent qui s'érigera

ensuite en modèle du genre. Ces mesures considérées comme exemplaires n'ont pourtant été possibles que grâce aux mesures exceptionnelles (expropriations et financements) prises au lendemain d'une des plus graves crises qu'ait jamais connue la ville de Mexico. Le séisme de 1985 a provoqué un changement radical quant à la propriété des *vecindades* du centre historique. Du jour au lendemain les locataires, qui étaient en situation illégale et à la merci de propriétaires absentéistes, obtiennent l'assurance de devenir propriétaires. Les exigences de ces habitants sinistrés, entrés dans leur droit, ont alors été quelque peu surprenantes pour les restaurateurs. L'opinion de la majorité des habitants était que « vivre dans les monuments historiques représentait la malpropreté, la dégradation, la misère et la marginalité, l'image d'un habitat peu digne en comparaison du moderne et du fonctionnel ». (P. Paz Arellano, *Ibid.*, p.39). Ceux-là ont réclamé la démolition des monuments et la reconstruction de logements neufs. Et même si parmi ce groupe, existaient également des personnes pour qui « les *vecindades* étaient perçues avec beaucoup d'affection et qui considéraient qu'elles ne devaient pas être démolies et luttait pour leur sauvegarde » (*Ibid.*), la situation n'a pas été aisée à gérer. Les professionnels du patrimoine se sont alors trouvés face à un dilemme : « pour qui conserver les monuments historiques si les habitants eux mêmes réclament leur démolition ? »

Le processus a été long à se mettre en place et n'a véritablement concerné qu'une cinquantaine de monuments classés de type *vecindades* dans le centre historique (carte 4-11). La localisation de ces monuments aux fonctions résidentielles privilégie les pourtours du centre historique et plus particulièrement les parties sud. La mise en place du processus supposait au préalable un travail sur les mentalités des populations résidentes : leur faire comprendre que le patrimoine ne se résume pas aux monuments les plus symboliques et les plus visibles, leur montrer que les *vecindades* font partie de ce patrimoine (pourquoi, comment, qu'ont-elles d'historique ?) même si personne jusqu'à présent ne s'en était préoccupé, les convaincre que les politiques de restauration avaient changé d'orientation et se préoccupaient maintenant des conditions de vie de cette population. Les restaurateurs ont eux aussi dû s'adapter aux nouvelles contraintes d'une réhabilitation de l'habitat. Les problèmes ont été nombreux à

Carte 4-11 :

Les monuments historiques réhabilités pour des fonctions résidentielles lors du programme de rénovation post-séisme



Légende : ● Monuments réhabilités (Programme RENOVACION HABITACIONAL POPULAR)

■ Patrimoine

— Périmètre de protection A

Source : La réhabilitation de la vivienda, 1988 / INAH. ES.

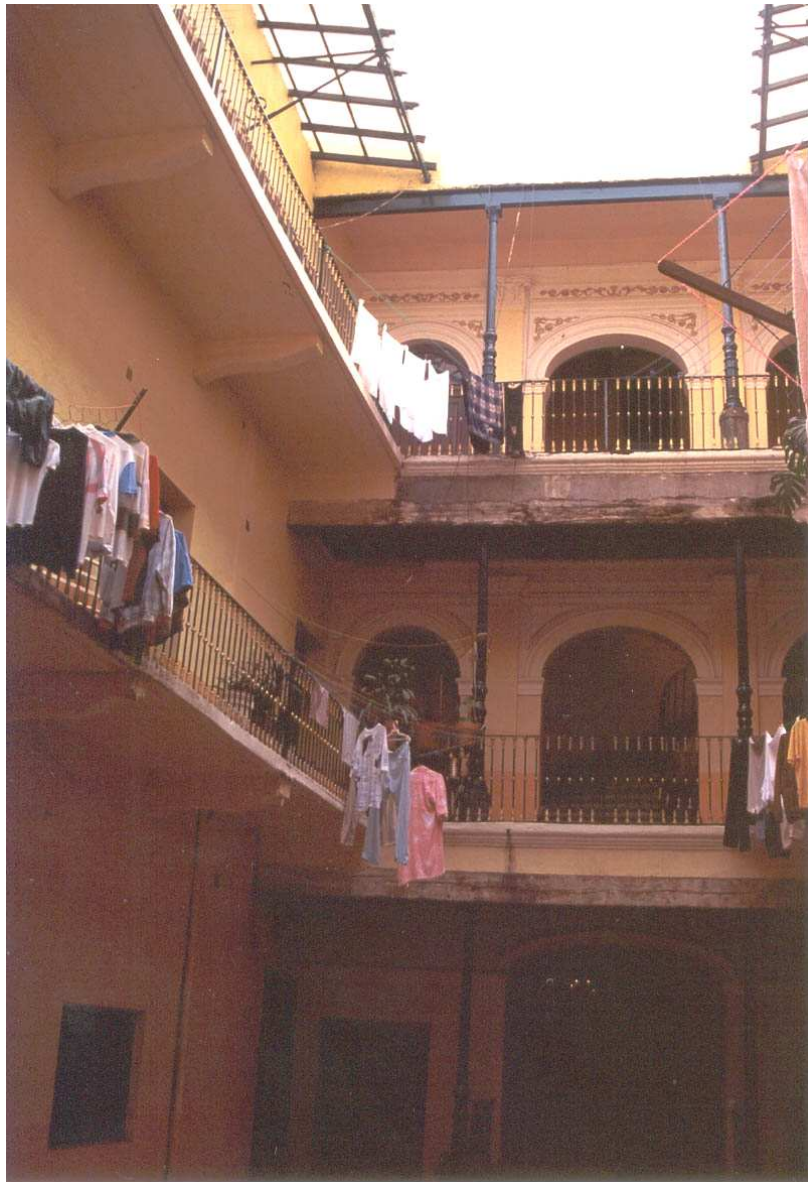
résoudre : la distribution des pièces entre les familles était très inégalitaire avant le séisme (une famille pouvait avoir 250 m², une autre 27 m²) et la restauration supposait l'octroi de 40 m² à chacune d'entre elles. Les problèmes de densité ont du être gérés par le départ de certaines familles dans d'autres logements et ces tâches délicates ont été menées à bien par les professionnels de RHP et les associations d'habitants. Sans le séisme et les mesures d'expropriation prises par le gouvernement, ces *vecindades* n'auraient sans doute jamais attiré l'attention des autorités (*Ibid.*). La chance, s'il est possible de parler ainsi, est venue de la catastrophe et a permis une prise de conscience officielle de l'importance de l'architecture commune et résidentielle, symbolisée par les *vecindades*.

L'architecture intérieure des *vecindades* peut être appréciée avec les documents suivants (photos 4-34 et 4-35, figure 4-11 et 4-12). La *vecindad* des photos 4-34 et 4-35 se situe dans la rue Bellisario Dominguez, à quelques rues de l'Alameda. Elle ne fait pas partie des édifices réhabilités par RHP (réhabilitation postérieure) mais est néanmoins un exemple de réussite au niveau de la réhabilitation de ce type d'édifices.



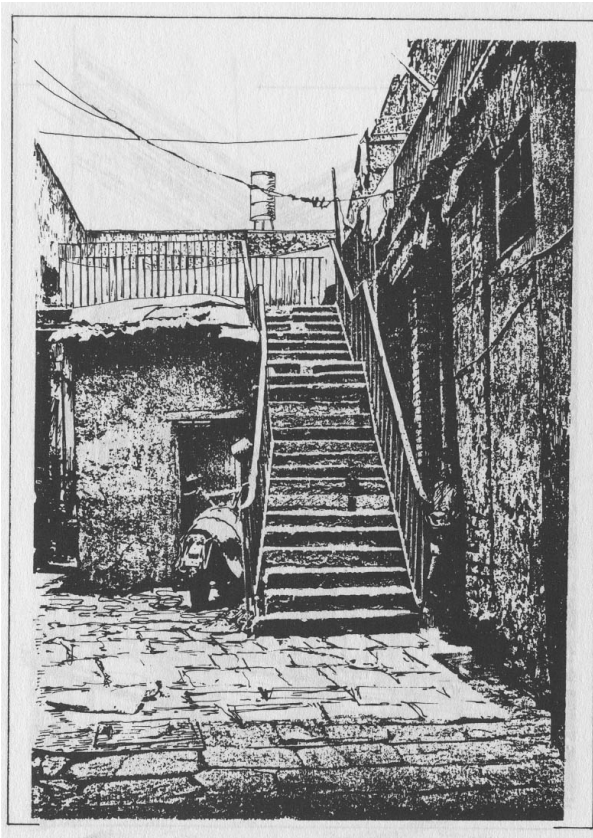
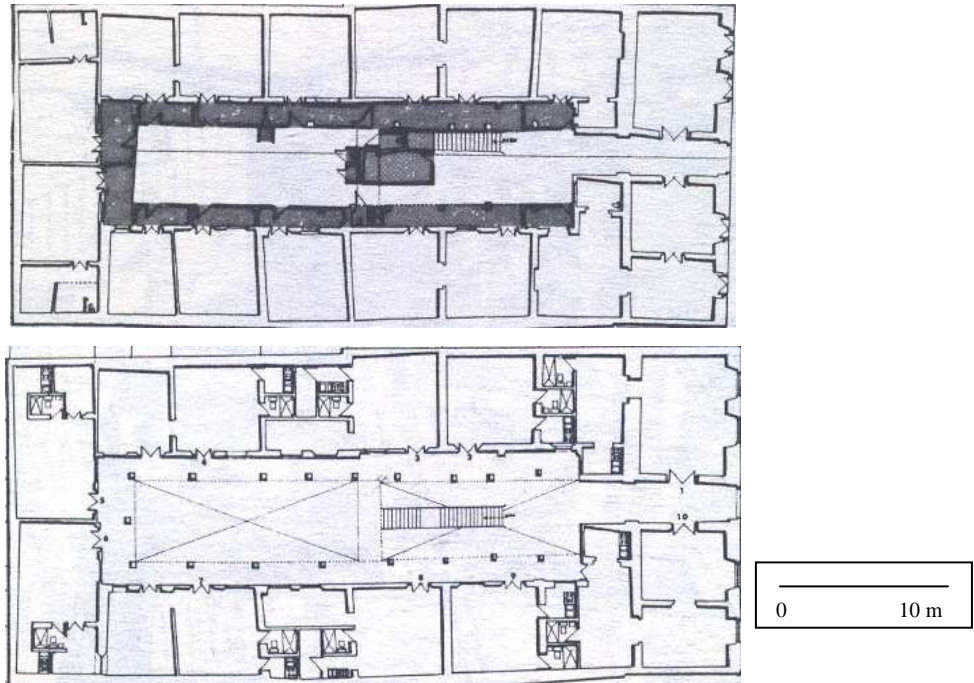
Photo 4-34 : la cuisine d'une petite mamie dans la vecindad de la rue Bellisario Dominguez. L'état de l'intérieur de l'édifice n'a pas été rénové par lors de la réhabilitation dans les années 1990. ES, 1998.

Photo 4-35 : L'intérieur de la vecindad réhabilitée. Composée de deux étages, cette très belle vecindad est une des plus célèbres du centre historique. Des films y ont été tournés et notamment celui reprenant l'histoire, adaptée au contexte mexicain, de Naguib Mahfouz, « Le passage des miracles » traduit par « El callejon de los milagros » tourné en 1997 avec des stars mexicaines. ES, 1998.



Dans cette *vecindad* un peu à part dans le centre historique, les habitants sont fiers de montrer leur logements et accueillent aimablement les visiteurs. Composées de deux étages, les *vecindades* sont formées de plusieurs pièces distribuées autour d'une cour. La desserte de l'étage supérieur se fait pas un escalier central (figures 4-11 et 4-12). Suite à la réhabilitation, les ajouts visibles sous l'escalier ont été supprimés (gravures).

Figures 4-11/4-12 : Plans et gravures du rez-de-chaussée d'une *vecindad*, rue Republica de Colombia n°50, avant et après la réhabilitation (en 1988). (source : P. Paz Arellano coord., La rehabilitación de la vivienda, una alternativa para la conservación de los centros históricos, 1988, INAH)



La catastrophe des séismes de 1985 et les vastes programmes de réhabilitation de l'habitat qui ont suivis ont été les déclencheurs de la mise en place d'un processus de réhabilitation de l'habitat dans les monuments historiques jusqu'alors jamais expérimenté. L'exemple des réhabilitations RHP dans les monuments historiques a voulu être reproduit, dans les années suivantes et jusqu'à aujourd'hui, sans rencontrer néanmoins ni le même succès ni la même ampleur. Nous aborderons dans le chapitre suivant les raisons de ces échecs, notamment avec le cas de la coopération entre le Fideicomiso et une association française, le PACTARIM 93, en vue de réaliser des réhabilitations d'habitat dans des monuments historiques. Cet échec illustre bien les difficultés de ce type de réhabilitation, prenant en compte les habitants du centre historique.

Entre la gentrification sur le modèle européen et la réhabilitation sociale des monuments historiques, les politiques municipales ne savent que choisir et tentent, avec plus ou moins de succès, de mener les deux défis de front. Les exemples de RHP montrent que cela est néanmoins possible, bien que ces mesures exceptionnelles soient la résultante d'une situation de crise et d'un déblocage soudain et inespéré de la structure foncière du centre. Cela nous amène logiquement maintenant à parler de ces situations de blocage, tant administratives que politiques, qui empêchent certaines réalisations et une reconquête globale des centres anciens. Le parallèle avec la vieille ville du Caire, en ce qui concerne les réhabilitations de monuments historiques habités par les populations, n'est pas ici des plus pertinents. L'idéologie de la restauration élitiste et culturaliste, dont parlent les spécialistes du patrimoine mexicains ayant œuvré pour le programme RHP, est encore la plus prégnante dans l'espace cairote. Le modèle mexicain mis en place à la suite des séismes de 1985 est pourtant un exemple qui aurait pu être appliqué dans d'autres espaces. Seuls les pays d'Amérique Latine paraissent avoir connaissance des réussites des mesures de reconstruction entreprises à la suite des tremblements de terre de Mexico. L'intérêt de comparer des espaces aussi différents trouve ici une de ses justifications et les mesures prises à la suite du séisme du Caire en 1992 auraient largement pu s'inspirer de celles de Mexico, bien que les espaces et les cultures, les traditions d'associations de citoyens et les rapports aux pouvoirs centraux soient opposés sur bien des points.

Conclusion

De cette analyse spatiale des enjeux des centres historiques du Caire et de Mexico, qu'il convient de replacer dans le contexte des deux métropoles, nous avons démontré le lien et les interactions entre les différents niveaux d'analyse de la ville : les paysages, les représentations et les pratiques de réhabilitation dans des espaces de plus en plus convoités. Dans ces « lieux de mémoire » selon l'expression de Pierre Nora, le rappel des évolutions historiques revient de manière récurrente et permet de comprendre la naissance de la ville patrimoniale telle que nous l'avons étudiée aujourd'hui. Les traces du passé fondent à travers les morphologies urbaines, les tracés des rues, la présence monumentale ou l'architecture vernaculaire, les paysages des centres historiques contemporains. Elles s'inscrivent dans les territoires aussi bien que dans les représentations actuelles et y laissent des empreintes profondes. Mais loin d'être figés dans un passé idéalisé, les centres anciens des deux villes sont des espaces de vie, des espaces du renouvellement urbain tout comme des espaces de luttes et d'appropriations politiques.

Indiscutablement complexes et polymorphes, les espaces urbains hérités sont des territoires difficilement saisissables. Le jeu de va-et-vient constant entre paysages, représentation, histoire et politiques nous a permis d'aborder les enjeux des centres anciens dans une démarche dialectique où la comparaison nous permet de dépasser les contradictions et les différences de chaque espace. Le passage du « matériel » à « l'idéal », selon l'expression de Guy Di Méo, participe au refus de réduire l'espace à une réalité purement objective et conduit à porter une attention grandissante aux espaces perçus, représentés et vécus. Cette approche met l'accent sur la réciprocité des causes et des conséquences de toute action (Guy Di Méo, 2000, p. 144).

- Les paysages sont le produit des représentations de la ville patrimoniale et en même temps la forme qui les modèle.

- Les représentations sont influencées par les transformations urbaines de la ville, induites directement par des politiques de reconquêtes des centres, tout comme les images de la ville patrimoniale et idéale concourent à orienter l'action et les politiques d'aménagement.
- Les politiques urbaines contribuent à modifier les paysages et sont également contraintes par des formes urbaines spécifiques, tout comme par les réalités socio-économiques des espaces étudiés.

L'ensemble fait système et soulève des contradictions qui, sans être inhérentes à un type d'espace et à une culture donnée, se retrouvent à l'identique dans les deux espaces ici comparés. Les paradoxes de la préservation d'un paysage en mutation ne sont donc pas spécifiques à un type d'espace et à une aire culturelle. Du Caire à Mexico, les mêmes ambiguïtés se révèlent et c'est autour de ces paradoxes que la comparaison entre deux espaces appartenant à des aires culturelles différentes devient valide et que nous pouvons en déduire les résultats de cette recherche.

L'analyse paysagère des espaces anciens a ici été abordée comme une tentative de définition préalable et nécessaire de la ville ancienne. Nous avons donc dressé un panorama, un portrait, de ces centres anciens, avec leurs particularismes, leurs formes urbaines spécifiques mais aussi leurs composantes socio-économiques. La tension entre les perceptions et les paysages, loin de représenter ici une limite à une description exempte de toute influence extérieure fatalement impossible, a au contraire servi de point d'appui pour monter la complexité et la dualité des paysages urbains hérités. Villes de la longue histoire, villes marquées par des formes urbaines originales et par la monumentalité, les centres anciens présentent, malgré la multiplication des centralités au sein de la métropole, des fonctions propres aux centres. Fonctions économiques, fonctions politiques, fonctions religieuses et culturelles restent des caractéristiques visibles et lisibles dans les paysages urbains. Le centre historique de Mexico et la vieille ville du Caire, malgré leurs spécificités et leurs différences, restent avant tout des espaces animés et intégrés dans l'espace urbain des deux métropoles. Cette impression d'être toujours dans de véritables centres correspond à une réalité, comme en témoignent les valeurs foncières qui ne cessent d'augmenter dans les espaces les plus prisés

des deux centres historiques (le corridor financier pour Mexico, l'espace du grand souk du Khan al-Khalili pour le Caire). Pourtant, les centres historiques de Mexico et du Caire sont également des espaces stigmatisés socialement. Les populations résidentes sont pauvres et l'état de dégradation du bâti avancé. Longtemps considérés comme des marges urbaines (« le fond de la ville » selon l'expression de Anna Madœuf, pour la vieille ville du Caire, espace répulsif et dangereux pour le centre historique de Mexico), les espaces urbains hérités n'ont retrouvé une place centrale dans la métropole et dans les préoccupations des politiques et des aménageurs que depuis qu'ils sont réinvestis par des valeurs patrimoniales.

De cette construction intellectuelle des centres anciens, où les discours et les représentations tiennent une place capitale, naît alors l'ambivalence d'un espace ancré dans une réalité quotidienne et néanmoins situé au cœur d'enjeux identitaires tant nationaux qu'internationaux. C'est à travers ce processus de patrimonialisation de la ville ancienne, que celle-ci est érigée en symbole de l'identité et devient un lieu de forte lisibilité politique. En conséquence, les autorités entendent requalifier (par les discours) et remodeler (dans les actions) ces lieux investis depuis peu par des valeurs qui les transcendent. Le phénomène est le même au Caire et à Mexico et les normes qui régissent et encadrent ces processus sont en grande partie dictées par un discours international émanant d'instances telles que l'UNESCO ou la Banque Mondiale (mais aussi BID, Banque Interaméricaine de Développement...). Au-delà de la diversité des terrains, les solutions apportées par les instances internationales et propagées par des discours se voulant universels (et symbolisés par le qualificatif « de l'Humanité » accolé à la liste des sites du patrimoine de l'UNESCO) induisent un changement dans l'appréhension des espaces, modifient l'image des quartiers anciens et conditionnent l'action sur la ville. Cette tension entre le global et le local, permet alors de voir l'impact de ces discours et de ces solutions « clé en main » quels que soient les espaces étudiés.

A partir des deux exemples étudiés, trois tendances fortes, et parfois contradictoires, se dégagent de l'analyse de la diffusion mondiale des pratiques de la réhabilitation :

➤ **Une orientation très nette en faveur d'une mise en valeur touristique des espaces anciens.** Cette option entraîne une zonification de l'espace en fonction des pratiques et des centres d'intérêts touristiques. Elle suppose également une transformation des usages des monuments restaurés vers des fonctions directement liées au tourisme. Cette option touristique a des effets d'entraînement certains sur l'économie de la zone et est à ce titre prônée pour sortir ces espaces d'un état de mal développement. Les travers d'une telle tendance, si elle est excessive, seraient alors perceptibles dans les risques, de types ségrégatifs, de fonctionnalisation de l'espace historique.

➤ **Un appel au renouvellement des acteurs institutionnels et à la mixité des investissements dans le processus de reconquête des centres.** La multiplicité des interlocuteurs et la confusion dans l'attribution des prérogatives de chacun sont identifiées, à juste titre, comme un handicap pour une politique urbaine efficace. L'appel à la mixité des investissements (privés-publics) est présenté comme une condition nécessaire pour un développement durable. Cette option est directement calquée sur les processus de reconquête des centres anciens des villes occidentales. Elle induit des investissements importants et un effet d'entraînement tant au niveau économique que résidentiel (la gentrification).

➤ **Un souci, plus prononcé dans les discours que dans les pratiques, prônant une démarche participative des habitants aux processus de réhabilitation.** Cette tendance mondiale s'inscrit dans les discours sur le développement durable et dépasse les enjeux spécifiques des centres historiques. Elle entre néanmoins ici en contradiction avec les options précédentes, liées à un développement rentable par le biais de la « touristification » des espaces et du partenariat avec l'initiative privée. La tension qui existe entre deux concepts de réhabilitation est tangible et remet en cause, dans les faits, la priorité accordée à la démarche participative et à l'amélioration des conditions de logement des plus pauvres. **La synthèse des ces deux objectifs de réhabilitation paraît antinomique et difficilement réalisable.** Que ce soit dans la vieille ville du Caire ou dans le centre historique de Mexico, le plus grand défi de la préservation des quartiers anciens réside dans la réussite de cette difficile synthèse.

Face aux enjeux de la mondialisation du concept de patrimoine et des pratiques de la réhabilitation dans les centres anciens, la comparaison entre deux espaces que tout semble opposer nous amène à formuler une série de remarques.

La spécificité des cultures et les différences de morphologies urbaines tout comme les traditions et les habitudes dans les modes d'intervention sur la ville, conduisent à une adaptation des discours globaux dans chaque pays. Plus qu'un phénomène de mondialisation des formes et des idées, on assiste à **des processus d'hybridation de cette pensée et des pratiques de protection du patrimoine**.

Le modèle importé d'Occident n'est pas valide en l'état dans les espaces étudiés. Mais cette évidence ne semble pas prise en compte par les discours internationaux et les décideurs de chaque pays. Pour reprendre l'idée d'un retard de développement¹⁷⁸ (critiquable par ailleurs, mais intégré dans les esprits des décideurs), nous sommes dans des temporalités différentes d'une ville à l'autre. Mexico apparaît à bien des égards « en avance » sur le Caire. Le processus de reconquête urbaine tel que l'entendent les politiques, influencés par les modèles du Nord, est plus affirmé dans le centre historique de Mexico. Le processus de gentrification est amorcé, la mixité des investissements est une réalité, la réutilisation des monuments à des fins lucratives et touristiques est largement intégrée et mise en pratique.

Au Caire, si le processus de gentrification n'est même pas évoqué, les autres options sont souhaitées mais ne sont encore que peu mises en oeuvre. La pratique de l'évergétisme (des missions de restauration étrangères et, phénomène récent, de la part des grandes entreprises du bâtiment) apparaît comme la solution la plus simple face à un désengagement de l'Etat et face à la faible autonomie financière et décisionnelle du Gouvernement. Et, si les aides extérieures, aussi bien financières qu'opérationnelles, sont des réalités parfaitement admises et même préconisées au Caire (contrairement à Mexico), elles ne s'épanouissent que dans un cadre strict où la réutilisation des monuments à des fins lucratives reste pour l'instant inenvisageable. Cette différence est liée de près à la culture mais également à une

¹⁷⁸ Pour l'économiste Rostow, le sous-développement est **un simple retard de développement** qui se juge et s'évalue par rapport au niveau atteint par les pays occidentaux. On parle alors de phase de décollage des pays du tiers-monde tout comme cela s'est produit au XX^e siècle pour les pays occidentaux comme la France. Cela sous-entend que la voie de la croissance et du développement suivie par les pays occidentaux est la seule possible. (Bret, Bernard, 1995, *Le Tiers-Monde, croissance, développement inégalités*, Ellipses.)

caractéristique morphologique du tissu urbain : les ruelles étroites et les impasses de la vieille ville du Caire sont moins adaptées à cette mise en valeur touristique et lucrative. D'autre part, les monuments classés « patrimoine » sont en grande partie des monuments religieux, ce qui exclut nécessairement tout autre type de réutilisation.

D'une ville à l'autre, des spécificités se dévoilent et apparaissent comme des hybridations des notions et des pratiques de la réhabilitation telles qu'elles s'imposent au monde. L'exemple le plus marquant restant celui des perceptions citadines où les habitants s'approprient la notion de patrimoine et la modifient tout en l'adaptant aux exigences du présent et des espaces dans lesquels ils vivent.

A partir des conclusions de cette recherche et des questionnements qu'elle a pu soulever, ces dernières pages ont pour objectif d'élargir le champ de la problématique, de proposer des nouvelles pistes d'analyse et d'approfondir des idées qui, au regard de la richesse des thèmes étudiés, n'ont pu être ici qu'effleurées.

L'expérience d'une étude transculturelle sur les enjeux des centres historiques de deux grandes métropoles s'inscrit dans un débat sur l'importance et la nécessité grandissante de comparer des espaces géographiques et des territoires véritablement différents. Ce positionnement n'est certes pas nouveau, mais il a été encore peu exploité au sein de la géographie et il se heurte toujours aux spécialités étiquetées « aires culturelles » des universitaires. Le positionnement du chercheur est alors difficile à établir et la critique peut être sévère. La connaissance fine des terrains et des mécanismes propres à une aire culturelle peut-elle s'étendre à plusieurs espaces ? Le risque que comportait une telle recherche n'a pas été évalué et les résultats énoncés n'apportent qu'une réponse imparfaite et modeste à ce vaste débat qui s'inscrit dans une mouvance reflétant l'évolution d'une discipline. Mais pour assumer pleinement cette position et revendiquer l'intérêt de la comparaison, comment ne pas lancer des pistes de recherche vers d'autres aires culturelles ? Le continent asiatique n'a pas été abordé dans ce travail, alors même que les villes culturelles y sont nombreuses. Quels sont les paysages, les représentations et les pratiques de la réhabilitation dans les villes asiatiques des pays du Sud ? Quelles sont les passerelles avec les notions que nous avons

abordées ici et assiste-t-on également à un métissage entre pratiques locales et normes internationales de la protection du patrimoine ? Si, comme le font remarquer plusieurs auteurs, « il n'y a pas dans cette région du monde cette tradition de conservation des vestiges du passé propre à l'Occident » (P. Cosaert, 2000, p. 252), il serait intéressant de comprendre comment le développement du tourisme culturel a induit des changements dans les représentations et les pratiques de la réhabilitation du patrimoine urbain. Des passerelles peuvent également être jetées entre les villes du Nord et les villes du Sud. Le Japon offre en effet des particularismes saisissants puisque « la protection japonaise du patrimoine passe davantage par la transmission d'us et coutumes, fussent-ils renouvelables et renouvelés, que par la pétrification d'objets et de monuments » (Pelletier, 1994, p. 407). La réflexion au niveau transculturel sur les enjeux de la protection du patrimoine urbain peut se justifier du fait de l'impact de la mondialisation des normes et des idées patrimoniales émanant des instances internationales et d'autre part parce qu'elle est intimement liée à la diffusion du tourisme culturel à travers le monde.

La thématique de l'articulation entre tourisme et patrimoine peut être étudiée à travers les enjeux soulevés par l'augmentation de la fréquentation de certains espaces. Bien que le tourisme culturel soit un phénomène encore difficilement quantifiable, l'OMT (Organisation Mondiale du Tourisme) estime que 37 % des voyages touristiques comprennent un élément culturel et que la part de ces destinations culturelles s'élève de 15 % par an depuis une décennie. Dans ce contexte l'attrait des villes patrimoniales pour les touristes se confirme et l'étude des villes du Caire et de Mexico nous a apporté des éléments de réponses et de compréhension du phénomène. La valorisation des centres historiques peut alors se lire comme un atout de développement par le biais de la diffusion du tourisme culturel. Les pistes de recherche privilégiant ce prisme d'analyse comme angle d'approche principal peuvent se révéler pertinentes pour comprendre les motivations et les attentes des touristes, tout comme les influences de leurs pratiques de lieux et de leurs représentations sur les paysages urbains et sur les politiques d'aménagement du territoire. Comme nous l'avons montré, les touristes, symboles de l'ouverture de ces espaces aux influences extérieures, sont des vecteurs de la mondialisation. Leur présence de plus en plus marquée dans les

centres anciens du Caire et de Mexico, mais aussi de beaucoup d'autres villes, tend à réduire les disparités et la diversité des espaces. La construction du discours dominant autour de la ville patrimoniale et de sa nécessaire « reconquête » est intimement liée à ces pratiques touristiques et à leur affluence grandissante dans des espaces qui ne sont pas nécessairement adaptés à les accueillir. Entre tourisme culturel mesuré et tourisme de masse, comment les villes patrimoniales, grandes ou plus modestes, gèrent-elles ce phénomène de « touristification » de la ville et quels sont les conséquences d'une telle situation en terme de contraintes mais aussi d'opportunités pour les pays concernés ?

Et si la ville se pose comme le point de convergence entre patrimoine et tourisme et permet d'évaluer les répercussions d'une telle articulation sur les espaces urbains hérités, cette problématique peut être déplacée vers d'autres espaces aux potentiels touristiques encore largement sous-exploités. Les outils et les méthodologies mis en œuvre dans ce travail peuvent être exploités pour l'étude de terrains différents. La réflexion sur d'autres espaces est une piste de recherche intéressante, que nous avons à peine effleurée, mais qui nous semble utile de présenter ici. Elle repose sur l'articulation entre patrimoine et tourisme mais se déplace vers des espaces non urbains. Les lieux de « patrimoine » regroupent aujourd'hui un éventail de situations géographiques très large et se placent tous en position de valorisation touristique nationale et internationale, qu'ils soient situés en milieu urbain ou rural (réserves naturelles et parcs naturels).

A travers la problématique générale de l'articulation entre tourisme et patrimoine, un axe de recherche qui reprend la problématique de ce travail semble se dessiner : celui de l'impact au niveau local, national et transnational des atouts touristiques des espaces naturels classés. La richesse naturelle, faunistique et floristique de certaines régions, situées en périphérie des territoires, se révèle être un atout majeur pour les pays concernés et un moyen, grâce au développement de nouvelles activités touristiques telles que l'écotourisme, de redynamiser ces régions et de les placer en position de territoires émergents face au processus de mondialisation. Le projet de recherche sur l'Argentine, mené en partenariat avec des laboratoires de recherche (CREDAL...), l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines et les

Universités de la Plata et de Patagonie australe en Argentine - projet ECOS : "Points d'ancrage périphériques du processus de mondialisation et territoires émergents en Argentine. Vers une recomposition territoriale dans un contexte de crise ?" - se place directement dans cette problématique. L'étude des parcs naturels africains peut également s'inscrire dans ce débat et l'enrichir, tout en réactivant ainsi l'approche comparatiste.

Les mesures de protection des sites naturels s'évaluent à des échelles allant du local au global et la reconnaissance de la valeur universelle des sites naturels permet une meilleure lisibilité des atouts de ces régions au niveau international par le biais de la vogue du tourisme de découverte. L'objectif serait d'appréhender, dans un premier temps, ces espaces périphériques en tant que paysages spécifiques et d'en comprendre l'impact sur les imaginaires (des populations, des touristes et des acteurs de la mise en valeur). L'approche paysagère nous semble nécessaire à l'étude de l'identité même des lieux. Elle serait alors un point d'ancrage pour cerner les images et les systèmes de représentations véhiculées par ces paysages, afin de comprendre également pour quoi et comment ils peuvent être instrumentalisés par les acteurs privés ou institutionnels. Le classement des sites naturels sur la prestigieuse liste de l'UNESCO pourrait également se lire par le biais de leur insertion dans un environnement transfrontalier¹⁷⁹. Un autre axe de recherche serait de comprendre les liens d'interdépendance entre le tourisme écologique et les contraintes de la protection de la nature dans l'optique d'un développement durable de ces espaces...

Ces pistes de recherche, qui s'éloignent volontairement du sujet de départ, s'inscrivent néanmoins dans une même réflexion. L'ensemble des initiatives de valorisation des territoires à forte valeur patrimoniale, qu'il s'agisse de centres historiques urbains ou d'espaces naturels périphériques, met en relation une multitude d'acteurs aux échelles locales, nationales et internationales et permet de capter des synergies globales afin de les répercuter au niveau local tant en

¹⁷⁹ L'Argentine a, par exemple, dans ce contexte, demandé l'adhésion du Paraguay et de l'Uruguay à la Convention du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, en vue de la création d'une zone de protection conjointe pour les Missions Jésuites présentes sur l'ensemble de la région transfrontalière.

termes de dynamiques économiques qu'en termes d'amélioration des conditions de vie des populations.

Bibliographie

Ouvrages et articles généraux :

- Andrieux, Jean-Yves (dir.), 1998, *Patrimoine et société*, Rennes, Presse Universitaires de Rennes, 319 p.
- Alvarez José Luis, 1992, *Sociedad, Estado y Patrimonio Cultural*, Madrid, Espasa Universidad, 344 p.
- Aubin Gérard, 1992, " La ville face à son patrimoine enfoui ", dans *Le patrimoine atout du développement*, Lyon, PUL, Centre Jacques Cartier, 156 p. (BU)
- Babelon, Jean-Pierre, Chastel André, 1994, *La notion de patrimoine*, Paris, Liana Levi, 127 p.
- Bairoch, Paul, 1985, *De Jericho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire*. Paris, Gallimard, 707 p.
- Bailly, Antoine, Ferras, Pumain, Denise, 1995 (dir.), *Encyclopédie de Géographie*, Paris, Economica, 1167 p (2^e éd.)
- Bailly, Antoine, 1977, *La perception de l'espace urbain*, CRU, Paris, 264 p.
- Bergeron, Louis, 1999, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*, éd. EHESS, Civilisation et société, 436 p.
- Berque Augustin, 1995, *Les raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Ed° Hazan, Paris, 190 p.
- Berque Augustin, 1994, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Coll° Pays/Paysages, Ed° Champ Vallon, Seyssel, 122 p.
- Berque, Augustin, 1994, *Du geste à la cité*, Gallimard, Paris.
- Bonnet Jacques, Tomas François, 1989, " Centre et périphérie : éléments d'une problématique urbaine ", *Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 64, n° 1.
- Bourdin Alain, 1992, " Patrimoine et demande sociale ", dans *Le patrimoine atout du développement*, Lyon, PUL, Centre Jacques Cartier, 156 p.
- Bourdin Alain, 1984, *Le patrimoine réinventé*, Paris, PUF, 239 p.
- Calvino, Italo, 1996 (1^e éd. 1974), *Les villes invisibles*, Paris, Point Seuil, 189 p.
- Chaline Claude, 1980, *La dynamique urbaine*, PUF, Paris, 206 p.
- Chastel André, 1986, " La notion de patrimoine ", dans *Lieux de mémoire, II la nation*, sous la direction de Pierre Nora, Paris, Gallimard, pp. 405-450
- Choay Françoise, 1992, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 267 p.
- Choay Françoise, 1988, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Coll° Essais, Ed° Seuil, Paris, 445 p.
- Claval, Paul, 1995, *La géographie culturelle*, Nathan, Paris.
- Claval, Paul, 1979, *Espaces et pouvoir*, PUF, Paris.
- Cosaert, Patrice, 2000 « Les grandes villes d'Asie orientale », dans Dorier-Apprill, Elisabeth, (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Ed. du Temps, Paris, pp. 234-254.
- Couret Dominique, 1994, *Système d'information géographique, inégalité dans le logement et ségrégation spatiale à Quito (Equateur)*, ORSTOM Editions, Paris, 234 p.
- Deslauriers Hélène, 1992, " Le patrimoine, outil du développement de l'entrepreneuriat local ", dans *Le patrimoine atout du développement*, Lyon, PUL, Centre Jacques Cartier, 156 p. pp. 37-44.
- Di Méo Guy, 2000, *Géographie sociale et territoires*, Nathan, Paris, 317 p.
- Dorier-Apprill, Elisabeth, (coord.) 2000, *Les très grandes villes dans le monde*, Ed. du Temps, Paris, 382 p.
- Fremont, Armand, 1976, *La région, espace vécu*, PUF, Paris.
- Gervais-Lambony, Phillipe, 1994, *De Lomé à Harare, Le fait citadin*, Karthala, IFRA, Paris, 472 p.
- Halbwachs, M, 1950, *La mémoire collective*, PUF, Paris.
- Hancock, Claire, 1993, « La dimension culturelle des conceptions de la ville. Eléments sur une spécificité anglaise en Europe », *Géographie et Culture* n°5, Paris, pp. 45-67.
- Heers, Jacques, 1990, *La ville au Moyen Age en Occident. Paysages, pouvoirs et conflits*, Paris, Pluriel, Hachette, 550 p.
- ICOMOS/UNESCO, 1991, *Colloque international des villes historiques*, Québec.
- Laplante Marc, 1992, " Le patrimoine en tant qu'attraction touristique : histoire, possibilités et limites ", dans *Le patrimoine atout du développement*, Lyon, PUL, Centre Jacques Cartier, 156 p.
- Lévy Jacques, 1994, *L'espace légitime, sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, FNSP, 442 p.
- Lévy Jean Paul, 1987, *Centres-villes en mutation*, Toulouse, Edition du CNRS, 255 p.
- Lynch, Kevin, 1976, *L'image de la cité*, Dunod, Paris.
- Mayor Federico, août 1988 " Un patrimoine pour tous ", *Le courrier de l'UNESCO*.
- Ministère de la culture, 1992, *Patrimoine, Etat et culture*, Paris, La documentation française, 214 p.
- Moles A, Rohmer E, 1978, *Psychologie de l'espace*, Casterman, Paris-Tournai.
- Moriconi-Ebrard François, 2000, *De Babylone à Tokyo, Les grandes agglomérations du Monde*, Géophrys, Paris, 344 p.
- Moriconi-Ebrard François, Pumain Denise, 1996, *Le Monde des villes, panorama urbain de la planète*, Paris, Complexe, 699 p.

- Neyret Régis, 1992, “ Le patrimoine, valeur ajoutée ”, dans *Le patrimoine atout du développement*, Lyon, PUL, Centre Jacques Cartier, 156 p. pp. 7-17.
- Nora Pierre, 1994, *Science et conscience du patrimoine*, Fayard, édition du patrimoine, Paris, 1997, 407 p.
- Nora, Pierre coord. 1986, *Lieux de mémoire*, Vol 1, *La République*, 674 p., Volume II, *La Nation*, tome I, 610p., tome II, 662 p., Tome III, 667p., Paris, Gallimard.
- Organisation des villes du patrimoine mondial de l’humanité : site internet, www.ovm.org (guide de gestion)
- Paquot Thierry 2000 “ Cultures urbaines et impératif comparatiste ”, dans *La ville et l’urbain, l’état des savoirs*, série l’état des savoirs, Ed° La Découverte, Paris, pp. 378 – 391
- Parent Michel, Février 1993 “ L’intégration des paysages culturels au patrimoine mondial ”, *La lettre du patrimoine mondial* n° 1, Centre du patrimoine mondial.
- Paulet, Jean-Pierre, 2000, *Géographie urbaine*, Armand Colin, Paris, 315 p.
- Pelletier, Philippe, 2000 « Mégapole japonaises : entre mégapoles et métropole », dans Dorier-Apprill, Elisabeth, (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Ed. du Temps, Paris, pp 289-316.
- Poulot, Dominique, 1998 (dir.), *Patrimoine et modernité*, Paris, L’Harmattan, coll. Chemins de la mémoire, 311 p.
- Pressouyre Léon, *La convention du patrimoine mondial, vingt ans après*, Paris, édition de l’UNESCO, 1993, 63 p.
- Riegl Aloïs, 1984, (première édition, Vienne 1903), *Le culte moderne des monuments, son essence, sa genèse*, Seuil, Paris, 121p.
- Roncaloyo Marcel, 1997, *La ville et ses territoires*, Folio, coll° Essais, Paris, 285 p.
- Tatjer Mir, Mercedes, *Burgueses, inquilinos y rentistas : mercado inmobiliario, propiedad y morfología en el centro histórico de Barcelona : la Barceloneta (1753-1982)*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1988, 400 p.
- Todorov, Tzvetan, 1989, *Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, La couleur des idées, Seuil, Paris, 453 p.
- Wirth, Eugen, 1993, « Esquisse d’une conception de la ville islamique. Vie privée dans l’Orient islamique par opposition à vie publique dans l’Antiquité et l’Occident », *Géographie et Culture*, n°5, Paris, pp. 71-90.

Le Caire et le monde arabe :

- Abdel-Malek, Anouar, 1969, *Idéologie et renaissance nationale, L’Egypte moderne*, Anthopos, Paris, 575 p.
- Abdelkafi, J., 1987, *La médina, espace historique de Tunis : enjeu culturel et politique de l’organisation spatiale*, cité dans Signoles, Pierre, “ Actualité et centralité des médinas ”, Maghreb-Machrek, Paris, La documentation française, n°143, 1994, 156 p.
- Aboukorah, Omnia 1999, « Massacreurs de palais, élus corrompus et défenseurs de l’histoire. La destruction des palais et villas à la une des journaux », Lettre d’information de l’OUCC n° 49, CEDEJ.
- Aboukorah, Omnia, 1998, « Les définitions d’un espace au secours de politiques d’aménagement / Compte-rendu de la conférence donnée par Hoda Edward dans la cadre du 25^e anniversaire du GOPP le 27 avril 1997 / Conférence donnée par Hossam Abou al-Fûtûh le 31 mars 1998, présentation projet EGY/95/004 / La maison al-Seheymi nous dit « Je suis l’Egypte » entretien avec Ass’ad Nadim », Lettre d’information de l’OUCC n° 48, CEDEJ, pp. 39-56.
- Abu-Lughod, Janet, 1990, « New-York et le Caire vus de la rue », *Revue internationale des sciences sociales* n° 125, vol. 42, pp. 345-358.
- Abu-Lughod, Janet, avril 1975, *A comparative analysis : Cairo, Tunis and Raba-Salé*, Eklstics vol. 39, n°233, pp. 336-345.
- Abu-Lughod, Janet, 1971, *Cairo, 1001 years of the city victorious*, Princeton University Press, Princeton New Jersey, 284 p.
- Al-Ahram weekly, articles disponibles sur www.ahram.org.eg/weekly (rubrique Heritage)
- Alleaume, Ghislaine, 1985, « Politiques urbaines et contrôle de l’entreprise. Une loi inédite de ‘Ali Mubârak », *Annales Islamologiques*, n° 21, pp. 147-188.
- Alleaume, Ghislaine, 1984, « Hygiène publique et travaux publics : les ingénieurs et l’assainissement au Caire (1882-1907) », *Annales Islamologiques* n° 20, pp. 151-182.
- Al-Messiri, Nawal, 1979, “ The concept of the Hara. A historical and sociological study of al-Sukkariyya ”, *Annales Islamologiques*, Le Caire, IFAO, t XV, pp. 313-348.
- Al-Minabbawy, 1995, “Restoration work in Cairo : past, present, and future”, dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 17-21.
- Ammar, Leïla, Charara, Mona, 1991, “ A travers les hâra du Caire fatimide ”, Dossier : des espaces qualifiés, Egypte/Monde Arabe n°5, pp. 97-118, Le Caire, CEDEJ.
- Ammar, Leïla, 1987, *Le Caire, étude du tissu urbain de la ville ancienne : la rue Han Abu Taqida*, Ecole d’architecture de Versailles.
- Antoniou, Jim, 1998, *Historic Cairo, A walk through the Islamic City*, The American University in Cairo Press, Cairo, 112 p.
- ARCE (American Research Center in Egypt), 1999, “Egyptian Antiquities Project and Architectural Conservation projects in Historical Cairo” (documents internes).
- Arnaud, Jean-Luc, 1998, *Le Caire, mise en place d’une ville moderne 1867-1907*, Sindbad, Actes Sud, Paris.

- Bacharach, Jere L.(coord) ,1995, *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, 193 p.
- Barbar, Kamel, Kepel, Gilles, 1982, « Les waqfs dans l’Égypte contemporaine », Dossier de documentation du CEDEJ n°1, 102 p.
- Battain, Tiziana, Labib, Albert, 1991, *Le Caire-mégapole perçue par ses habitants*. Dossier : des espaces qualifiés, Égypte/Monde Arabe n°5, Le Caire, CEDEJ, pp. 19-41.
- Behrens-Abouseif, D, 2000, « La conception de la ville dans la pensée arabe du Moyen Age » dans *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine rétrospective* (dir. C. Nicolet), pp. 32-40.
- Belliot, Marcel, 1993, “ Le Grand Caire, dix ans après ”, *Les Cahiers de l’IAURIF* n° 104--105, Paris; pp. 166-182.
- Belliot, Marcel, 1991, “ Le Caire sort de son Nil ”, *Les Cahiers de l’IAURIF* n°96, Paris, pp. 65-70.
- Benard, M.C., 1991, “ Impressions et surimpressions urbaines ”, Égypte/Monde Arabe, 1 er trim., Le Caire, CEDEJ, pp. 13-18.
- Berque, J., Al-Shakaa, M., 1974, *La Gamaliyya depuis un siècle : essai d’histoire sociale d’un quartier du Caire*, Revue d’Etudes Islamiques n°1, pp. 45-99, Paris.
- Blachère, R., Darmaun, H., *Géographes arabes du Moyen Age*, Etudes arabes et islamiques, Librairies Klincksieck, Paris, 1957, 391 pages.
- Blin, Olivier, Depaule, JCh., Nower, S., 1987, “ Matériaux pour l’Etude Architecturale du logement contemporain au Caire ”, Ecole d’Architecture de Versailles, LADRHAUS, 137 p.
- Boulad, Emile, 1910, « La voirie et l’esthétisme de la ville du Caire », *L’Égypte contemporaine* n° 4, pp. 3-51.
- Bouzama, N., 1994, *Connaissance des médinas : impasses et ouvertures, Eléments sur les centres villes du monde arabe*, fascicule n°9, URBAMA, Tours, pp. 29-50.
- Brechet, Jean-Claude, 1985, *Le voyage en Orient, Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Robert Laffont, Coll. Bouquin, Paris.
- Bruant C., S. Leprun et M. Volait, (sous la dir.),1994, « Figures de l’Orientalisme en architecture », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* n°73-74, Edisud, Aix-en-Provence.
- Chaline, Claude, 1990, *Les villes du Monde Arabe*, Paris, Masson col. Géographie, 190 p.
- Collectif, 1998, *Urbanité arabe, Hommage à Bernard Lepetit*, Sindbad, Actes Sud, Paris. 458 p.
- Comité de conservation des monuments de l’art arabe, *Exercice 1882-1883, Procès verbaux des séances*, Le Caire, Imprimerie Nationale, 1882.
- Cornu, J.E., 1982, “ Les chantiers du désert. La mise en oeuvre du schéma directeur d’aménagement du Grand Caire est engagée ”, *Cahiers de l’IAURIF* n°81, Paris, pp. 17-22.
- Cossery, Albert, 1999, *Les couleurs de l’infamie*, ed. Joelle Losfeld, Paris.
- Cossery, Albert, 1955, *Mendiants et Orgueilleux*, Joelle Losfeld, Paris.
- Cossery, Albert, 1940, *La maison de la mort certaine*, Paris, Acte Sud, 144 p.
- Coutry, Hassan, 1979, “ El Gouriyah : quartier populaire central du Caire, étude immobilière, démographique et économique ”, *Acta Géographica* n°37, pp. 21-31.
- Cueno, Paolo, 1990, « Restauration de la sama khana des derviches tourneurs, bilan de dix années d’activités », *Lettre d’information de l’OUCC* n° 21, CEDEJ
- David, Jean-Claude, 1997, « Urbanisme contemporain et tradition en Syrie » dans *Sciences sociales et phénomènes urbains dans le Monde Arabe*, Casablanca, pp. 185-192.
- David, Jean-Claude, 1994, “ Rencontre, côtoisement, ségrégation : un autre type de sociabilité ”, *Maghreb-Machrek*, Paris, La documentation française n°143, pp. 83-87.
- David, Jean-Claude, 1994, « Le patrimoine, architectures et espaces, pratiques et comportements. Les souks et les khans d’Alep », *REMMM Figures de l’orientalisme en architecture* n°73-74, pp. 189-205.
- Déboulet, Agnès, 1991, “ Des quartiers centraux vers les périphéries spontanées. Eléments sur la mobilité résidentielle dans la région du Grand Caire ”, *Colloque international de Grasse : changements sociaux, économiques et culturels dans la Monde Arabe*, 9-10-11 oct., 33 p.
- Déboulet, Agnès, 1990, “ Etat, squatters et maîtrise de l’espace au Caire ”, *Egypte/Monde Arabe* n°1, Le Caire, CEDEJ, pp. 79-96.
- Denis, Éric, 1998, « Le Caire et l’Égypte à l’orée du XXIe siècle. Une métropole stabilisée dans un contexte de redéploiement de la croissance », *Lettre d’information de l’OUCC* n° 48, CEDEJ pp. 4-17.
- Denoix, Sylvie, Depaule, J.C., Tushcherer, M., 1999, *Le Khan el Khalili et ses environs ; un centre artisanal et commercial au Caire du XIIIe au XXe siècle*, IFAO, Le Caire.
- Depaule, Jean-Charles, 1997, « La Gamaliyya, texte inépuisable », *REMMM* n°83-84, pp.103-109.
- Depaule, Jean-Charles, 1994, “ Présentation ”, *Maghreb-Machrek Pouvoir sur la ville, pouvoirs dans la ville* n°143, Paris, La documentation française, pp. 5-6.
- Depaule, Jean-Charles, Noweir, S., 1991, *Littérature romanesque et espace habité*, Dossier : des espaces qualifiés, Égypte/Monde Arabe n°6, Le Caire, CEDEJ, pp. 29-37.
- Depaule, Jean-Charles, 1990, « Réhabilitation du secteur Ibn Tulun », *Lettre d’information de l’OUCC* n° 22-23, CEDEJ
- Depaule, Jean-Charles, 1990, “ Le Caire : emploi du temps et emploi de l’espace ”, *Maghreb-Machrek* Enjeux et société n°127, Paris, La documentation française, pp. 121-132.

- Depaule, Jean-Charles, Noweir, S., Panerai, Philippe, 1986, *Géométrie domestique au Caire. Etude comparative*, Ecole d'Architecture de Versailles, Ladrhaus, 130 p.
- Depaule, Jean-Charles, 1985, *A travers le mur*, Paris, Centre G. Pompidou, Alors, 314 p.
- Depaule, Jean-Charles, 1984, "Territoires de l'urbain et pratiques de l'espace", in, *Politiques urbaines dans le Monde Arabe. Etudes sur le monde arabe n°1*, Table ronde tenue à Lyon du 17 au 20 nov. 1982, ss la dir. de J. Metral et G. Mutin, Lyon, Maison de l'Orient, 1984, pp. 485-488.
- Dobrolowski, Jaroslaw, 1995, "A polish-egyptian restoration project at the eastern cemetary in Cairo" dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 76-79.
- Drosso, Ferial, 1988, "Décalage entre la loi et les pratiques urbaines", *Les annales de la recherche urbaine* n° 38, Paris, pp. 80-85.
- Edouard Hoda, Radwan 'Ali Radwan « Le schéma directeur de l'urbanisation du Grand Caire », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 50, Janvier 2000, CEDEJ
- El-Kadi, Galila, 1995, *La recherche urbaine en Egypte, un état de la question*, Urbama, Ura n° 365, Univ. de Tours, 169 p.
- El-Kadi, Galila, 1994, *L'habitat dans la cité des morts au Caire, une forme d'habitat insalubre*, Séminaire sur l'habitat insalubre et stratégies d'intervention, Meknes, 27 p.
- El-Kadi, Galila, 1990, "Nouvelles tendances de l'urbanisation en Egypte : rupture ou continuité ?", *Egypte/Monde Arabe* n°1, Le Caire, CEDEJ, pp. 23-45.
- El-Kadi, Galila, 1990, "Trente ans de planification urbaine au Caire", *Revue Tiers Monde* n° 121, Paris, PUF, pp. 185-207.
- El-Kadi, Galila, 1987, "Bab el-Nasr, une nécropole de bois", *Revue d'urbanisme* n° 219, Paris.
- El-Kadi, Galila, Bonnamy, Alain, 1987, "Un lotissement dans un cimetière du Caire", *Revue d'urbanisme* n° 219, Paris, pp. 152-157.
- El-Kadi, Galila, 1985, "La division sociale de l'espace au Caire : ségrégation et contradiction", *Maghreb-Machrek* n°110, La documentation française, pp. 35-55, Paris
- Ethlers, E., 1987, "Le Caire ancien et contemporain : conflit d'utilisation du sol dans la zone centrale du Caire", dans *Elements sur les centres villes dans le monde arabe, fascicule n° 19*, pp. 55-73, Urbama, Tours.
- Fanfoni, Guiseppe, 1995, "The Italian-Egyptian restoration Center's work in the Mevlevi Complex in Cairo" dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 59-75.
- Fikri, Ahmed, 1940, "Le rôle de l'architecture pour la mise en oeuvre de l'identité nationale", dans Volait, Mercedes, 1988, *L'architecture moderne en Egypte et la revue al-Imara 1939-1959*, Le Caire, Dossier CEDEJ n°4, p. 116.
- Florin, Bénédicte, 1995, "Trajectoires résidentielles et recompositions sociales et spatiales à Aïn El-Sira/ El-Madabegh (Vieux Caire)", *Cahier d'URBAMA* n° 10, Tours, pp. 73-86.
- Florin, Bénédicte, 1995, "Masâkin Al-Zilzal" ou la cité du tremblement de terre", *Egypte/Monde Arabe* n° 23, Le Caire, CEDEJ, pp. 11-55.
- Florin, Bénédicte, Madoeuf, Anna, 1995, "Renouvellement des lieux et de leurs images, l'exemple du Caire", non publié, 15 p.
- Fontaine Jean, 1992, "Romans arabes modernes", dans *Le nouveau roman égyptien*, vol. 32, Tunis, IBLA, 117 p. n° ISBN 9973 -722 -00-0
- Fouad, A., 1992, *La restauration d'Abou Sefein*, Mission française de coopération pour la sauvegarde du Caire islamique, Le Caire, Plaque.
- Fowler, Daryl, "Conservation priorities in Cairo today" dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 13-16.
- Fu'ad Sayyid, Ayman, 1998, *La capitale de l'Egypte jusqu'à l'époque fatimide, Al-Qahira et Al-Fustât, essai de reconstitution topographique*, Steiner Stuttgart, Beirut, 754 p.
- Garcin, Jean-Claude, 2000, « Le moment islamique (XII-XVIII siècles) », dans *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine rétrospective* (dir. C. Nicolet), pp. 90-103.
- Garcin, J.C. 1987, *Espaces, pouvoirs et idéologies de l'Egypte médiévale*, Variorum Reprint, Londres,.
- Ghitani, Gamal, 1999, *The Cairo of Naguib Mahfouz*, The American University in Cairo Press, Cairo, (Photos Britta Le Va), 84 p.
- Guides bleus, *Egypte*, 1990, collectif, Hachette, Paris, 750 p.
- Hampikian, Nairy, 1995, "Restoration of the Mausoleum of al-Salih Najm al-Din Ayyub", dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 46-58.
- Herz, Max, « Quelques observation sur la communication de S. E. Ahmed Zéki Pacha "Le passé et l'avenir des l'art musulman en Egypte" », *L'Egypte contemporaine* n° 14, pp. 387-402.
- Hilal, Amal, 1995, « Les premiers égyptologues égyptiens et la réforme », dans *Entre réforme sociale et mouvement national, Identité et modernisation en Egypte (1882-1962)*, CEDEJ, Le Caire, pp. 337-350.
- Hussam al-Din Isma'il, Muhammad, 1991, « La restauration des monuments islamiques et coptes au Caire par le Service des Antiquités, bilan de dix années d'activités », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 24, CEDEJ

- Hussein, A., 1986, *La problématique de la réhabilitation et de l'amélioration des quartiers anciens dégradés du centre ville du Caire*, DEA d'urbanisme, dir. de C. Chaline, Paris, 138 p.
- IAURIF-GOPP, 1990, *Upgrading and Enhancing Central Districts of Cairo. North Gamalia Project, I: Objectives and Program, II: Implementation File*, Ministry of Development, New Communities, Housing and Public Utilities Greater Cairo Region, Long Rang Urbain Development Master Scheme, Le Caire, 62 p.
- IAURIF-GOPP, 1990, *Enhancing the Historical Area of the Old Islamic Cairo, Public Spaces Rehabilitation Plan, Final Report*, Ministry of Development, New Communities, Housing and Public Utilities Greater Cairo Region, Long Rang Urbain Development Master Scheme, Le Caire.
- Ilbert, Robert, 1985, "Implosion", *Le Caire. Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 150-157.
- Ilbert, Robert, 1985, "Tenir la ville", *Le Caire. Autrement*, Hors série n°12, Paris, éd. Autrement, pp. 168-175.
- Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire : annales islamologiques VIII, 1969, *Volume commémoratif du millénaire du Caire (969-1969)*, Le Caire, IFAO, 223 p.
- Ilbert, Robert, 1984, "Politiques urbaines - Le Caire à la recherche d'un modèle", *Politiques urbaines dans le Monde Arabe. Etudes sur le monde arabe* n°1, Table ronde tenue à Lyon du 17 au 20 nov 1982, sous la dir. de J. Métral et G. Mutin, Lyon, Maison de l'Orient, pp. 245-264.
- Ilbert, Robert, 1982, "La ville islamique : réalité et abstraction", *Espace et formes de l'orient arabe. Les cahiers de la recherche architecturale* n°10-11, Paris, éd. Parenthèses, pp. 6-13.
- Ilbert, Robert, 1982, "Le Caire a-t-il une médina ?", *Présent et avenir des Médinas (de Marrakech à Alep)*, Fascicule de Recherche n°10-11, Tours, URBAMA, pp. 263-281.
- Ilbert, Robert, 1981, "Notes sur l'Egypte du XIXe siècle : Typologie architecturale et morphologie urbaine", *Annales Islamologiques* T. XVII, Le Caire, IFAO, pp. 343-357.
- Jacquemond, Richard, 2000, « Le Caire tel que je ne l'ai pas lu dans les romans. », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 50, CEDEJ.
- Khater, Antoine, 1960, *Le régime juridique des fouilles et des antiquités en Egypte*, coll. Recherche d'archéologie, IFAO, 337 p.
- Lamei-Moustapha, S., *Restauration des monuments*, Mission française de coopération pour la sauvegarde du Caire islamique, Le Caire.
- Le Guide Gallimard, 1998, *Egypte*, collectif, Gallimard, Paris.
- Le Guide touristique Lonely Planet *Egypte*, édition mise à jour régulièrement, Paris.
- Le Guide du Routard, 1999-2000, *Egypte*, collectif, Hachette, Paris.
- Look, David, 1995, "The preservation and retrofit of Islamic Monuments in Cairo after the earthquake of the 12 October 1992" dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 80-90.
- Lussault, Michel, 1999, « Quelques images de la « ville arabe » », *Géographie et Culture* n°29, Paris, pp .
- Madoeuf, Anna, 1997, *Images et pratiques de la ville ancienne du Caire : les sens de la ville*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Tours, 566 p.
- Madoeuf, Anna, 1996, "Images de la ville ancienne du Caire dans la littérature égyptienne contemporaine", *Supplément à la lettre d'information* n° 43, OUCC, Le Caire, CEDEJ, 34 p.
- Madoeuf, Anna, 1995, "Cohérence et cohésion d'un espace. Une présentation de la ville ancienne du Caire", *Egypte/Monde Arabe* n°22, Le Caire, CEDEJ, pp. 97-121.
- Madoeuf, Anna, 1995, "De la ville au secteur, du centre au site : une lecture des projets d'aménagement de la ville ancienne du Caire", *Les Cahiers d'URBAMA* n°10, Tours, pp. 44-58.
- Madoeuf, Anna, 1995, "La fête, l'espace d'un temps. Célébration des grands mawlid-s du Caire", *Communication au colloque Les pratiques de la ville, PRI-Ville, Centre de recherche sur l'habitat*, Ecole d'architecture de La Défense, 19 p.
- Madoeuf, Anna, 1993, "Activités et pratiques enfantines autour du quartier du Khan el Khalili", *Egypte/Monde Arabe* n°14, Le Caire, CEDEJ, pp. 113-128.
- Mahfouz, Naguib, 1975, *Récit de notre quartier*, trad. K. Osman, Paris, Sindbad, 1988, 198 p.
- Mahfouz, Naguib, 1967, *Le jardin du passé*, trad. P. Vigreux, Paris, Lattès, Col. Lettres arabes, 1989, 367 p.
- Mahfouz, Naguib, 1967, *Le Palais du désir*, trad. P. Vigreux, Paris, Lattès, Col. Lettres arabes, 1987, 468 p.
- Mahfouz, Naguib, 1967, *Les fils de la Médina*, trad. J.P. Guillaume, préface de Jacques Berque, Paris, Sindbad, 1991, 523 p.
- Mahfouz, Naguib, 1956, *Impasse des Deux-Palais*, trad. P. Vigreux, Paris, Lattès, col. Lettres arabes, 1985, 527 p.
- Mahfouz, Naguib, 1947, *Passage des miracles*, trad. A. Cottin, Paris, Sindbad, 1970, 523 p.
- Malcom Reid, Donald, 1997, "Nationalizing the Pharaonic Past. Egyptology, Imperialism and Egyptian Nationalism 1922-1952", dans *Rethinking Nationalism in the Arab Middle East*, New-York, Columbia University Press, pp.127-149.
- Malcom Reid, Donald, 1995, « Archeology, Social Reform and Modern Identity among the Copts 1854-1952 », dans *Entre réforme sociale et mouvement national, Identité et modernisation en Egypte (1882-1962)*, CEDEJ, Le Caire, pp. 311-336.
- Malcom Reid, Donald, 1992, « Cultural Imperialism and nationalism : the struggle to define and control the heritage of arab art in Egypt », *Middle East Studies* n° 24, Cambridge, pp. 57-76.

- Maury, Bernard, 1992, *Restauration de la maison Harawi*, Ministère des Affaires étrangères, Ministère de l'Education nationale, Mission française de coopération pour la sauvegarde du Caire islamique, Le Caire.
- Maury, Bernard, 1992, « la maison Harawi. Restauration d'une demeure bourgeoise dans le Caire fatimide », *Aujourd'hui l'Egypte* n° 18, pp. 77-83.
- Maury, Bernard, 1989, « La restauration de la maison Harawi par la Mission française, bilan de dix années d'activités ». *Lettre d'information de l'OUCC* n° 19, CEDEJ
- Meinecke, Michael, 1980, *Rehabilitation of the Al-Gamaliya quarter in Cairo*, Rapport technique de l'UNESCO pour la République arabe d'Egypte, Paris, 47 p.
- Meinecke, Michael, 1978, *Recent changes to the historic fabric in Cairo*, dans *Islamic Cairo : Architectural Conservation and urban development of the historic centre*, Proceeding of a seminar organized by the Goethe-Institut, German Institut of Archeology.
- Meinecke, Michael, Berg, V., 1978, *Outline of the urban development of Cairo*, dans *Islamic Cairo : Architectural Conservation and urban development of the historic centre*, Proceeding of a seminar organized by the Goethe-Institut, German Institut of Archeology.
- Meyer, Günter, 1990, "Economic and social change in the old City of Cairo", Paper presented at the 24 th Annual Meeting of the Middle East Studies Association of North America, San Antonio, Texas.
- Meyer, Günter, 1988, "Le développement de la petite industrie dans les quartiers anciens du Caire ", *Eléments sur les centres villes dans le monde arabe*, fascicule n° 19, Tours, URBAMA, pp. 75-89.
- Miquel, André, 1988, *La géographie humaine du monde musulman* (tome 4), éd. EHESS, Paris, 387 p.
- Monnet, Jérôme, "Villes monstres et obsessions littéraires : le Caire-Mexico ", *Lettre d'information OUCC* n° 38, Le Caire, CEDEJ, pp. 25-29.
- Moriconi-Ebrard, François, 1994, « Unité administrative et unité locale : éléments de réflexion pour une utilisation rationnelle de la statistique locale égyptienne », », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 37, CEDEJ
- Musallam, B.F., 1980, « The moderne vision of 'Ali Mubarak », *The Islamic city*, actes du colloque de cambridge de 1976, R. B. Serjeant/UNESCO, Paris, pp. 183-199.
- Naciri, Mohamed, 1997, « Le rôle de la citoyenneté dans l'évolution des villes arabo-islamiques » dans *Sciences sociales et phénomènes urbains dans le Monde Arabe*, Casablanca, pp. 149-154.
- Nair, Sami, 1986, *Le Caire la Victorieuse*, *Journal d'un voyageur égyptien*, Denoël, Paris, 175 p.
- Noweir Sawsan, Volait, Mercedes, 1984, *Le Caire*, Bulletin d'informations architecturales, suppl. au n° 89, Paris.
- Pages, Jean-Louis, 1994, "Silhouettes urbaines. L'exemple du Caire ", *édition spéciale de l'IAURIF*, Paris, 104 p.
- Paneraï, Philippe, Ammar, Leïla, 1991, "Le Caire : observations sur le tissu ancien de la ville ancienne ", *Programme pluriannuel 1986-1989 : construction du territoire et l'amélioration de la ville*. Laboratoire de recherche Histoire Architecturale et Société Urbaine. Ecole d'Architecture de Versailles, Fascicule n° 18, 129 p.
- Paneraï, Philippe, 1989, « Sur la notion de ville islamique », *Peuples Méditerranéens* n°46, Janv-mars, Paris, pp. 13-30.
- Paneraï, Philippe, Noweir, Sawsan, 1988, "Gamaliyya 1985-1988, Projets et observations ", Laboratoire de recherche Histoire Architecturale et Société Urbaine . Ecole d'Architecture de Versailles, Plaqueette.
- Paneraï, Philippe, Baker, Noweir, Sawsan, 1988, "Une carte des wakala du Caire ", Laboratoire de recherche Histoire Architecturale et Société Urbaine . Ecole d'Architecture de Versailles, Fascicule n° 13, Plaqueette.
- Palais et maisons du Caire XIII-XVI siècles*, 1982, Collectif, Editions du CNRS, Paris.
- Petit, M, 1986, *La Wakala de Gamal Al-Din Al-Dahabi au Caire : histoire, espace et travail*, Mémoire de maîtrise, Dir. A. Raymond, Université d'Aix en Provence.
- Pieron, Henry, 1911, « Le Caire. Son esthétisme dans la ville arabe et dans la ville moderne », *L'Egypte contemporaine* n° 5, pp. 511-528.
- PNUD (UNPD), HCA (SCA) 1997, *Rehabilitation of Historic Cairo, Final Report, Technical Cooperation Office*, Cairo, 195 p.
- Raymond André (dir.), Alleaume Ghislaine, Corteggiani Jean-Pierre, Denoix Sylvie, Garcin Jean-Claude, Volait Mercedes, 2000, *Le Caire*, Citadelles et Mazenod, Paris, 492 p.
- Roussillon, Alain, 1996, « Comme si la ville était divisée en deux. Un regard réformiste sur l'urbain en Egypte au tournant des années 1940 », *Genèses* n° 22, Paris, pp. 18-39.
- Raymond, André, 1994, "Le Caire traditionnel : une ville administrée par ses communautés ? ", *Monde Arabe, ville, pouvoir et société. Maghreb-Machrek* n° 143, Paris, La documentation française, pp. 9-16.
- Raymond, André, 1993, *Le Caire*, Paris, Fayard, 428 p.
- Raymond, André, 1991, "Le déplacement des tanneries à Alep, au Caire et à Tunis à l'époque ottomane : " un indicateur " de la croissance urbaine ", *Villes au Levant. Hommage à André Raymond, Revue du monde Musulman et de la Méditerranée*, EDISUD, pp. 34-43.
- Raymond, André, 1989, "Espaces publics et espaces privés dans les villes arabes traditionnelles ", *Maghreb-Machrek* Espaces des limites n° 123; Paris, La documentation française, pp. 194-201.
- Raymond, André, 1989, « Espaces publics et espaces privés dans les villes arabes traditionnelles » *Maghreb-Machrek* n° 123; Paris, La documentation française, pp. 194-201.
- Raymond, André, 1985, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, Sindbad, 389 p.
- Rhoné, Arthur, 1881, "Coup d'œil sur l'état du Caire, ancien et moderne", *Gazette des Beaux Arts* XXIV, Le Caire.

- Roussillon, Alain, 1995, *Entre réforme sociale et mouvement national, Identité et modernisation en Egypte (1882-1962)*, CEDEJ, Le Caire, 590 p.
- Roussillon, Alain, 1995, « La modernité disputée : réforme sociale et politique en Egypte », dans *Entre réforme sociale et mouvement national, Identité et modernisation en Egypte (1882-1962)*, CEDEJ, Le Caire, 590 p.
- Said, Edward, 1997 (1^{ère} édition 1978), *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 423 p.
- Santelli, Serge, 1997, « Signification et devenir des centres anciens » dans *Sciences sociales et phénomènes urbains dans le Monde Arabe*, Casablanca, pp. 149-154.
- Signoles, Pierre, 1994, « Actualité et centralité des médinas, Monde arabe » *Maghreb-Machrek* Numéro spécial 1 trimestre *Héritages, destructions, reconstructions*, pp. 155-161.
- Signoles, Pierre, 1988, « Place des médinas dans le fonctionnement et l'aménagement des villes au Margheb », *Eléments sur les centres villes dans le monde arabe*, Fascicule de Recherche n°19, Tours, Urbama pp. 231-263.
- SPARE (Society for the preservation of architectural resources of Egypt), 1979-1990, Newsletters n°1 à 13.
- Speiser, Philipp, 2002, « Hommage au quartier de Gamâliyya », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 50, CEDEJ.
- Speiser, Philipp, 1995, « The egyptian-german restoration of the Darb al-Qirmiz, Cairo », dans Bacharach, Jere L.(coord) , *The restoration and Conservation of Islamic Monuments in Egypt*, The American University Press in Cairo, Cairo, pp. 22-45.
- Speiser Philipp, 1990, « L'Institut allemand d'archéologie orientale, bilan de dix années d'activités », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 22-23, CEDEJ
- Volait, Mercedes, 2001, Le Caire, Alexandrie, Architectures européennes, 1850-1950, Le Caire : co-édition CEDEJ/IFAO,
- Volait, Mercedes, 2001, "L'apport des archives d'architectes : le fonds Ambroise Baudry", dans *Le Caire, Alexandrie, Architectures européennes, 1850-1950, M. Volait (dir)*, Le Caire : IFAO/CEDEJ, p. 203-218.
- Volait, Mercedes, (avec Ghislaine Alleaume), 2000, "L'âge des mutations : les XIXe et XXe siècles", dans Le Caire, A. Raymond (dir.), Paris : Citadelles-Mazenod, , 361-464
- Volait, Mercedes, 1995, « Réforme sociale et habitat populaire : acteurs et formes 1848-1964 » dans *Entre réforme sociale et mouvement national, Identité et modernisation en Egypte (1882-1962)*, CEDEJ, Le Caire, pp. 379-410.
- Volait, Mercedes, 1994, "Du relevé à la conservation des "Monuments de l'art arabe" : itinéraire égyptien d'Ambroise Baudry (1871-1886)" *REMMM Figures de l'orientalisme en architecture* n°73-74, pp.77-97.
- Volait, Mercedes, 1989, « Pascal Coste et l'Orient », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 16, CEDEJ.
- Volkoff, Oleg V., 1971, *Le Caire 969-1969, Histoire de la ville des « Mille et Une Nuit »*, IFAO, Le Caire, 197 p.
- Williams, Caroline, 1985, « Islamic Cairo : endangered legacy », *The Middle East Journal* vol. 39 n°3, pp. 231-246.
- Wronecka, Joanna, 1991, « La restauration du complexe de l'émir Qurqumas par la Mission polonaise, bilan de dix années d'activités », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 25-26, CEDEJ
- Zakariya, Mona, 1984, « Complémentarités des espaces d'habitat et de travail dans la vieille ville du Caire », *Politique Urbaine dans le monde arabe, EMA*, Lyon, pp. 265-279.
- Zakariya, Mona, 1983, *Deux palais du Caire médiéval, waqfs et architecture*, éd CNRS, Paris, 163 p.
- Zéki, Ahmed, janvier 1913, « Passé et avenir de l'art musulman en Egypte », *L'Egypte contemporaine* n°13, pp. 1-31.
- Zuhairy, Kâmel, 2000, « Le Caire... Capitale culturelle », *Lettre d'information de l'OUCC* n° 50, CEDEJ.

Mexico, Mexique, Amérique latine :

- Alva Martinez, Ernesto, 1994, *Restauración y remodelación en la arquitectura mexicana*, Colmex, Mexico.
- "Aquí nos quedaremos", 1995, Testimonios de la Coordinadora Única de Damnificados. Entrevistas realizadas y editas por Leslie Serna, Mexico, 166 p.
- Aguilar Urbina Luisa, 1988, "Reconstrucción de vecindades en Tepito", dans Cisnoros Sosa Armando (coord.), *Rescate y reconstrucción del centro de la ciudad de Mexico*, Mexico, UAM- Izapalapa, 203 p., pp. 66-95.
- Aguila, Y, "Représentations de la ville de Mexico et évolution de la conscience créole", *Ville et Nation en Amérique Latine*, Ed. Du CNRS, Paris, pp. 63-81.
- Aguila, Y, 1998, *Ecrire le Mexique : Carlos Fuentes, La región más transparente*, ed. Messene, Paris, 114 p.
- Aguirre, Carlos, 1997, "El centro, un espacio para todos", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 129-134.
- Asamblea de los barrios de la ciudad de Mexico, juillet 1989, "Propuesta para recuperación del centro histórico", *Foro de consulta popular sobre la revitalización, fomento económico y turístico del centro histórico de la ciudad de Mexico*, Asamblea de representantes del distrito federal.
- Aridjis Homero, 1990, "Mexico-Tenochtitlan-Distrito Federal", *TRACE*, n°17, Mexico, pp. 4-5.
- Ayala Alonso Enrique, 1996, *La casa de la ciudad de Mexico. Evolucion y transformaciones*, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, 275 p.
- Ayala Rojas, Juan L., Juin-déc. 1985, "Las vecindades del centro histórico de la ciudad de Puebla", *Vivienda*, Vol 10, n°2, , Mexico, pp. 174-195.
- Azuela Antonio, 1990, "Fuera del huacal, aun en la calle. El comercio y el espacio publico en el centro de la ciudad", *TRACE*, n° 17, Mexico, pp. 20-25.

- Baby-Collin, Virgine, 2000, *Marginaux et citadins. Construire une urbanité métisse en Amérique latine. Etude comparée des barrios de Caracas (Venezuela) et des villas d'El Alto de la Paz (Bolivie)*, Thèse de doctorat de géographie, Université de Toulouse II le Mirail. 620 p.
- Barros, Cristina coord., 1997, *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, 228 p.
- Bataillon Claude, Deler Jean Paul, Théry Hervé, 1991, *Géographie Universelle, volume Amérique Latine*, Hachette, Reclus, 480 p.
- Bataillon Claude, Panabiere Louis, 1990, " Aborder la ville ", *TRACE*, Mexico, n°17, pp. 7-11.
- Bataillon, Claude, Panabière Louis, 1988, *Mexico aujourd'hui, la plus grande ville du Monde*, Publisud, Paris.
- Bataillon Claude, avril mars 1986, " Les effets sociaux et politiques du tremblor ", *L'ordinaire du Mexicaniste* n° 100-110, Mexico, pp. 53-60.
- Bazant Jan, 1971, *Los bienes de la Iglesia en Mexico*, El colegio de Mexico, 364 p.
- Benitez, Fernando, 1988, tercera edición 1993 " La vida palaciega ", dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, , pp 31-33.
- BID (Banco Interamericano de Desarrollo), Avril 1998, *Marco de referencia para operaciones crediticias del BID destinadas a la conservación del patrimonio urbano*, Borrador de Discusión, Departamento de Programas Sociales y Desarrollo Sostenible, División de Desarrollo Social. Washington DC, non publié.
- Bibliografía, Ciudad de Mexico, Época Colonial*, 1993, INAH, Mexico, 388p.
- Bonnafé, Juliette, 1999, *Outils de revitalisation urbaine en quartier ancien. La gestion publique du centre historique de Mexico*, Mémoire de DESS, IEP de Paris. 74 p.
- Bravo, Humberto, Reyes, Manuel, 1997, " Efectos en la contaminación en los monumentos ", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 171-176.
- Castillo Berthier Hector F., 1983, " El mercado de la Merced antes del cambio ", *Revista Mexicana de Sociología*, n°3, pp. 857-875.
- Centro Histórico de la Ciudad de Mexico*, 1997, coll. No viaje sin su guía, Mexico, 224 p. (présenté dans le texte comme Guide CH (centre historique) pour les photos)
- César Olivé, Julio, 1997, " Problemas legales sobre la protección del patrimonio : el Centro Histórico ", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 195-202.
- Chauvey, Frey Fidel de Jesús, 1985, *San Francisco de Mexico*, Tradición, Mexico, 93 p.
- Cisneros Sosa, Armando, 1985, " Políticas urbanas y mercado inmobiliario en el Centro Histórico de la Ciudad de Mexico ", dans *Tercera Reunión para definir una Política Nacional de Conservación de Monumentos*, Cuaderno n° 3, INAH, Mexico, pp. 55-68.
- Codex Azcatitlan Fac-similé et commentaires*, 1995, M. Graulich, R.H. Barlow, BNF, Société des Américanistes, Paris.
- Collin Delavaux Anne, 1994, " L'héritage colonial et les problèmes d'aménagement dans les centres - villes " *Cahiers des Amériques latines*, n° 18, IHEAL, pp. 65-80.
- Compilación jurídica del patrimonio inmueble federal*, 1981, SAHOP, Mexico, 457 p.
- Connolly Priscilla, 1991, " Implicaciones sociales del programa renovación habitacional popular ", dans *Cambiar de casa pero no de barrio, Estudios sobre la reconstrucción en la ciudad de Mexico*, Mexico, UAM, CENVI, 465 p., pp. 179-348.
- Connolly Priscilla, 1987, " La política habitacional después del sismo ", *Estudios demográficos y urbanos*, 4, Vol 2, n°1, El Colegio de Mexico, pp. 101-120.
- Consejo del centro histórico de la ciudad de Mexico, 1988, *Patrimonio Cultural de la Humanidad. El centro histórico de la ciudad de Mexico. Acciones realizadas 1984-1988*, Mexico, pp. 1-40.
- Consejo del centro histórico de la ciudad de Mexico, 1986, *El centro histórico de la ciudad de Mexico, una propuesta emanada de la consulta publica 1984-1986*, Mexico.
- Consejo de la crónica de la ciudad de Mexico, 1988, *Páginas sobre la ciudad de Mexico : 1469-1987*, Mexico, 414 p.
- Cortina, Leonor, 1988, tercera edición 1993, " La Dama de los Azulejos ", dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, pp 48-59.
- Cortinas Pelaez, Leon, sept-dec. 1991, " Hacia un patrimonio nacional del suelo urbano ", *Alegatos* n° 19, pp. 80-98.
- Couffignal, Georges, 1987, " Misterioso Tepito ", *TRACE* n°11, Mexico, pp. 35-42.
- Coulomb, René, 2001, « Gobernabilidad democrática y reforma político administrativa en el centro histórico de la ciudad de Mexico », dans Foro sobre la Reforma Política del Distrito Federal, www.iedf.org.mx/DECEyEC/foro-reforma
- Coulomb René, 1991, " El impacto urbano del programa " Renovación Habitacional Popular " , dans *Cambiar de casa pero no de barrio, estudios sobre le reconstrucción en la ciudad de Mexico*, Mexico, UAM, CEMVI, 465 p., pp. 18-178.
- Coulomb René, Cristina Sanchez Mejorada, 1991, *Todos propietarios ? Vivienda de alquiler y sectores populares en la ciudad de Mexico*, Mexico, CENVI, 263 p.
- Coulomb, René, 1990, *La política habitacional en la crisis : viejas contradicciones, nuevas estrategias y actores emergentes*, Mexico, CENVI, 21 p.
- Coulomb René, Duhau Emilio, comps, 1988, *La ciudad y sus actores, conflictos y estrategias socioespaciales frente a las transformaciones de los centros urbanos*, UAM-Azcapotzalco/IFAL, Mexico, 200 p.

- Coulomb René, 1988, "Logement locatif et dynamique de l'habitat dans la ville de Mexico", *Revue de Géographie de Lyon*, vol 63, n° 1.
- Coulomb René, 1986, "Organizaciones populares y planeación urbana en un barrio deteriorado de la ciudad de Mexico", dans Jorge Alonso (coord.), *Los movimientos sociales en el Valle de Mexico*, Mexico, CIESAS, 415 p. pp. 297-317.
- Coulomb René, 1983, "Políticas urbanas en la ciudad central del área metropolitana de la Ciudad de Mexico (1958-1983)", *Iztapalapa*, n° 9, Mexico, pp. 35-50.
- Cronicas y Leyendas de Esta Noble, Leal y Mefítica Ciudad de Mexico*, Junio 1997, Revista, Mexico, 46p.
- Danel Janet Fernando, Ortiz Quesada, Federico Coord. 1991, *Patologías de la ciudad de Mexico*, Ed. Ciudad de Mexico Librería y Editora, Mexico, 219 p.
- De la Maza, Francisco, 1968, *La ciudad de Mexico en el siglo XVII*, Lecturas mexicanas 95, FCE, SEP, Mexico, 93 p.
- Decreto por el que se declara una zona de monumentos históricos en la ciudad de Mexico*, 11 avril 1980, Diario Oficial.
- Delegación Cuauthemoc de A a Z*, 1991, *Testimonio histórico*, DDF, Mexico, 154 p.
- Diaz Berrio Salvador, 1987, "La recuperación habitacional en centros históricos ; urgencia y emergencia", *Antropología*, n° 13, pp.7-10.
- Diaz Berrio Salvador, 1976, *Conservación de monumentos y zonas monumentales*, SEP, Setenta, Mexico, 222p.
- Diaz Berrio Salvador, 1986, *Protección del patrimonio cultural urbano*, Mexico, INAH, 263p.
- Disposiciones legales y recomendaciones internacionales para la protección del patrimonio monumental y urbano*, 1982, SAHOP, Mexico, 63 p.
- Dolores Morales, Maria, 1997, "Repercusiones del proceso desamortizador en la ciudad de Mexico", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 125-128.
- Dowall David, Perlo, Manuel, 1988, *Una evaluación de los programas de reconstrucción sobre el mercado inmobiliario habitacional de la zona centrale de la ciudad de Mexico*, Táler de Investigación, Instituto de Investigación Sociales, UNAM, 35 p.
- Duhau, Emilio, 1991, "Urbanización popular y políticas de suelo en la ciudad de Mexico", dans *Espacio y vivienda en la ciudad de Mexico*, Schteingart, Martha coord., Colegio de Mexico, Mexico, pp. 139-160.
- Duhau Emilio, 1991, "Las organizaciones no gubernamentales y su participación en la reconstrucción", dans *Cambiar de casa pero no de barrio, estudios sobre le reconstrucción en la ciudad de Mexico*, Mexico, UAM, CEMVI, 465 p., pp. 349-408.
- Duhau Emilio, 1987, "La formación de una política social : el caso del programa de RHP en la ciudad de Mexico", *Estudios demográficos y urbanos*, 4, Vol 2, n°1, El Colegio de Mexico, pp. 75-100.
- Duverger, Christian, 1983, *L'origine des Aztèques*, Paris, Seuil, coll. « Recherche anthropologiques ».
- Fideicomiso del Centro Histórico, 1994, *Echame una manita ! Centro histórico 1991-1994*, Fideicomiso del centro histórico, Mexico, 126 p.
- El patrimonio histórico y artístico : su preservación y defensa*, Mexico, 1994, Colegio de Maestros en arquitectura, Restauradores de sitios y monumentos, 66 p.
- Fernandez Christlieb, Federico, Juill. Sept. 1996, "Mirar la ciudad", *Ciudades Historia Urbana* n°31, RNIU, Mexico. pp. 11-18
- Fernandez, Martha, nov. 1992, "La conservación del patrimonio virreinal de Mexico", Universidad de Mexico, *Revista de la UNAM*, n° 502, pp. 24-28.
- Fernandez, Martha, août 1989, "Ciudad de Mexico : sismos y monumentos", Universidad de Mexico, *Revista de la UNAM*, n° 463, pp. 57 - 61.
- Fernandez, Martha, 1988, *La ciudad de Mexico, De Gran Tenochtitlan a Mancha Urbana*, Col. DF, DDF, Mexico, 142 p.
- Fernando Cervantes Borja, Jorge, 1997, "El paisaje geográfico en el Centro Histórico", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, 11-16.
- Florescano, Enrique coord., 1997, *El patrimonio nacional de Mexico II*, Biblioteca mexicana, CNCA, FCE, Mexico, 326 p.
- Fuentes, Carlos, 1972, *Aura*, Mexico, Alacena, 60 p.
- Fuentes Carlos, 1964, *La plus limpide region (La región mas transparente)*, Gallimard, Paris, 424 p.
- Galvan Luz Elena, 1985, "Leyes de 1930 y 1934 sobre protección y conservación de monumentos", dans *Primera reunión para definir una política nacional de conservación de monumentos*, Cuadernos de trabajos 1, Mexico, INAH, 121p, pp. 67- 79.
- Gamboa de Buen, Jorge, 1988, "Acciones para romper un ciclo de deterioro", dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, tercera edición 1993, pp 65-69.
- Garcia Peralta, Beatriz, 1985, "Patrimonio histórico y producción inmobiliaria", dans *Tercera Réunion para definir una Política Nacional de Conservación de Monumentos*, Cuaderno n° 3, INAH, Mexico, pp. 33-38.
- Garrocho, Carlos, Jan-avril 1994, "La decadencia de la ciudad de Mexico ? de los problemas de la ciudad central a los problemas en la ciudad central", *Vivienda* vol 5, n° 1, pp. 7-29.
- Garza, Gustavo, 1992, *Evolucion de la ciudad de Mexico en el siglo XX*, Documentos de trabajo, Centro de Estudios demográficos y de Desarrollo Urbano, El Colegio de Mexico, Mexico, 23 p.
- Garza Gustavo (comp.), 1987, *Atlas de la ciudad de Mexico*, Mexico, DDF, El colegio de Mexico, 431p.
- Gazeta del Consejo del Centro Histórico, 1987, DDF, Mexico, 8 p.

- Guerrien Marc, 2001, « Délinquance, criminalité et sentiment d'insécurité : quelques réflexions sur le cas de Mexico », *Cahiers des Amériques latines n° 37 Le Mexique, Vieux démons, nouveaux défis*, IHEAL, Paris, pp. 61-83.
- Gertz Manero Federico, 1966, *La vivienda congelada en el DF*, Mexico, Manuel Porrúa, 76 p.
- Gertz Manero, Alejandro, première édition 1976, *La defensa jurídica y social del patrimonio cultural*, col. Archivo del Fondo 74, CFE, Mexico, 204 p.
- Gonzalez Gamio, Angeles, 1997, " El renacimiento del Centro Histórico ", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 219-224.
- Gonzales Cosio Diaz, Bertha Maria, 1993, *Los sepulcros de Santo Domingo y Cosecha, una casa en el centro histórico de la ciudad de Mexico*, Mexico, CNCA, INBA, 79 p.
- Gonzales Pozo, Alberto, 1997, " La traza del Centro Histórico : huella de la evolucion urbana de la ciudad de Mexico ", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 75-82.
- Gonzalez Pozo, Alberto, 1997, " Conservar la calidad integral del Centro Histórico ", dans Barros, Christina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 225-226.
- Gonzalez, Alberto, 1987, " Arquitectura contemporánea en el contexto de zonas de monumentos : el enfoque tipologico y sus perspectivas ", dans *VII Simposium internacional de Conservación del Patrimonio Monumental, Usos contemporáneos de edificios antiguos*, UAP, ICOMOS, Mexico, pp. 25-30.
- Gonzalez Pozo Alberto, 1985, " Conservación del patrimonio cultural en el ambicio de los asentamientos humanos ", *Segunda reunión para definir una política nacional de conservación de monumentos*, Cuadernos de trabajos 2, INAH, Mexico, 99p. pp. 29-46.
- Gouvernement du District Fédéral : site internet, www.df.gob.mx
- Goycoolea Prado, Roberto, Juill. Sept. 1996 " Por que conservar la ciudad antigua ? ", *Ciudades Historia Urbana n°31*, , RNIU, Mexico. pp. 19-24.
- Gruzinski Serge, 1996, *Histoire de Mexico*, Paris, Fayard, 454p.
- Gruzinski Serge, 1988, *La colonisation de l'imaginaire, sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol XVI - XVIII siècle*, Paris, Gallimard, 374 p.
- Guerrero, Suzana, février - mars 1996, " Seminario 12. El renacimiento de un espacio en el centro historico de la ciudad de Mexico ", *Mexico en el tiempo*, n° 11, pp. 11-17.
- Hallquist, Monika, 1993, *Centro histórico de la ciudad de Mexico. Restauración de edificios 1988-1994*, Mexico, 143 p.
- Hiernaux, Daniel, 1998, « L'économie de Mexico à l'heure de la mondialisation », *Cahiers des Amériques latines*, n°27, pp. 5-21.
- Hiernaux, Daniel, 1988, " Planification urbaine, gestion de l'espace et concepts d'urbanisme à Mexico ", *Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 63, n° 1, pp. 38-46.
- Hölz, Karl, 1992, " Visiones literarias de Mexico ", *Ciudades*, n° 15, pp. 52-64.
- Humberto Musacchio, 1985, *Ciudad quebrada*, Mexico, Oceano, 136p.
- INAH, 1988, *Manual técnico de procedimiento para la rehabilitación de monumentos históricos en el DF*, DDF, INAH, Mexico, 203 p.
- INEGI, *edición 1996, Cuauhtemoc. Distrito Federal, Cuaderno Estadístico Delegacional*, INEGI, Mexico, 1997, 120 p.
- INEGI, 1995, *Centro histórico. Ciudad de Mexico. Guía turística*, INEGI, Mexico, 413 p.
- Issak Basso Virginia, Hernandez Angeles Alfredo, 1988, " Rehabilitación de monumentos históricos ", dans *La rehabilitación de la vivienda : una alternativa para la conservación de los centros históricos*, Mexico, INAH, 88p., pp. 51-83.
- Iturriaga, José, 1994, " Contribuciones para el rescate de algunos testimonios de un pasado capitalino ", dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 81-112.
- Iturriaga, José, 1988, tercera edición 1993, " Un proyecto de rescate ", dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, pp 62-64.
- Jimenez, Victor, 1997, " El Centro Histórico en el siglo XX ", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 181-194.
- Jimenes, Luis Arturo, 1994, " Rescate y revalorización de las culturas populares en Mexico ? ", dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 195-218.
- Krauze, Enrique, oct. 1985, " Revelación entre ruinas ", *Vuelta*, nov. 1985, dans *L'ordinaire du Mexicaniste* n° 95, pp. 25-28.
- Lang, Miriam, 2001, « La violence faite aux femmes et les nouveaux enjeux féministes au Mexique », *Cahiers des Amériques latines n° 37 Le Mexique, Vieux démons, nouveaux défis*, IHEAL, Paris, pp. 61-83.
- Le Guide touristique Lonely Planet *Mexique*, édition mise à jour régulièrement, Paris.
- Le Guide du Routard, 1999-2000, *Mexique*, collectif, Hachette, Paris.
- Légorreta Gutierrez, Jorge, 1985, " Mercado del suelo periférico : sustento del sector inmobiliario en áreas centrales " dans *Tercera Reunion para definir una Política Nacional de Conservación de Monumentos*, Cuaderno n° 3, INAH, Mexico, pp. 15-32.
- Lempérière, Annick, 1996, « De l'espace sacré à l'espace civique : Mexico au XIXe siècle », dans *Espaces, Temps et Pouvoir dans le Nouveau Monde* (dir. Monnet), Anthropos, Paris, pp. 71-100.

- Leon Cazares Maria del Carmen, 1982, *La plaza mayor de la ciudad de Mexico en la vida cotidiana de sus habitantes*, Mexico, Instituto de estudios y documentos históricos, 181 p.
- Lewis Oscar, 1982 (première édition 1961), *Los hijos de Sanchez*, Mexico, Grijalbo, 521 p.
- Lezama, José Luis, 1991, “ Ciudad y conflicto : usos del suelo y comercio ambulante en la ciudad de Mexico ”, dans *Espacio y vivienda en la ciudad de Mexico*, Schteingart, Martha coord., Colegio de Mexico, Mexico, pp. 121-135.
- Llanas, Roberto, 1997, “ Uso del suelo urbano, 1521-1821 ”, dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 83-92.
- Lombardo de Ruiz, Sonia, 1997, “ El patrimonio arquitectónico y urbano (de 1521 a 1900) ”, dans Florescano, Enrique coord., *El patrimonio nacional de Mexico II*, Biblioteca mexicana, CNCA, FCE, Mexico, pp. 198-240.
- Lombardo de Ruiz, Sonia, 1988, *Antecedentes de las leyes sobre monumentos históricos : 1536-1910*, Mexico, INAH, 98 p.
- Lombardo de Ruiz, Sonia, 1987, “ Esplendor y ocaso colonial de la ciudad de Mexico ”, dans *Atlas de la ciudad de Mexico*, DDF, El colegio de Mexico, 430 p., pp. 60-63.
- Lombardo de Ruiz Sonia, 1985, “ Resumen de las propuestas recogidas ”, dans *Primera reunión para definir una política nacional de conservación de monumentos*, Cuadernos de trabajos 1, Mexico, INAH, 121p, pp. 115- 121.
- Lombardo de Ruiz, Sonia, 1985, “ Propuestas en la Tercera Reunión para definir una Política Nacional de Conservación de Monumentos », Cuaderno n° 3, INAH, Mexico, pp. 123-125.
- Lombardo de Ruiz, Sonia, 1978, “ Ideas y proyectos urbanísticos de la ciudad de Mexico ”, 1788-1850, dans *Ciudad de Mexico : ensayo de construcción de una historia*, SEP, INAH, 225 p.
- Lombardo de Ruiz, Sonia, 1973, “ La ciudad de Mexico en 1811 ”, *Boletín del INAH* n° 7, Nueva Época, Mexico, pp. 41-50.
- Lopez, Varinia, Martinez, Roberto, 1987, “ Revalorización de las plazas con fines culturales caso Santo Domingo ”, dans *VII Simposium internacional de Conservación del Patrimonio Monumental, Usos contemporáneos de edificios antiguos*, UAP, ICOMOS, Mexico, pp. 109-112.
- Lopez Rangel Rafael, 1993, *La planificación y la ciudad de Mexico, 1900- 1940*, Mexico, UAM, Azcapotzalco, 171 p.
- Macebo, Luis Ortiz, Juillet-décembre 1987, “ Centro Histórico de la ciudad de Mexico ”, *Vivienda*, vol. 12, n°2, pp. 286-315.
- Manrique, Jorge Alberto, juil. 1989, “ Patrimonio monumental en crisis ”, Universidad de Mexico, *Revista de la UNAM*, n° 462, pp. 6-8.
- Mantecon, Ana Rosas, “Las jerarquías simbólicas del patrimonio : distinción social e identidad barrial en el Centro Histórico de la ciudad de Mexico” ciudad antropológica www.antropologia.com.ar/ciudadavirtual
- Mantecon, Guadalupe Reyes, 1993, “ Los usos del pasado : tres momentos en la lucha por el espacio en el centro histórico de la ciudad de Mexico ”, *Antropología y ciudad*, CIESAS- SEP, UAM Iztapalapa, Mexico, pp. 297-319.
- Mantecon, Ana Rosas, Octubre - diciembre 1990, “ Rescatar el centro. Preservar la historia ” *Ciudades* n° 8, pp. 15-21.
- Matos Moctezuma, Eduardo, 1994, “ En busca del Templo Mayor ”, dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 34-58.
- Mauro, Civita, 1987, “ Uso contemporáneo de edificios antiguos ”, *Simposium internacional de Conservación del Patrimonio Monumental*, UAP, ICOMOS, Mexico, pp. 13-23.
- Mazari, Marcos, Santoyo, Enrique, 1997, “ Influencia azteca en edificios de la Colonia ”, dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 149-160.
- Medellín, Jorge L., 1994, “ Recuperación de monumentos históricos y su integración urbana ”, dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 151-174.
- Melé, Patrice, 1998, *Patrimoine et action publique au centre des villes mexicaines*, CREDAL, PUS, Ed. IHEAL, Paris, 324 p.
- Melé Patrice, 1995, “ Historicité et espace urbain, patrimoine et stratégie d’image dans les centres- villes mexicains ”, *Cahiers des Amériques latines*, n° 18, Paris, pp. 80-103.
- Melé Patrice, 1995, “ La construcción jurídica de los centros históricos : patrimonio y políticas urbanas en Mexico ”, *Revista mexicana de sociología*, n° 1, UNAM, Mexico, pp. 183-208.
- Melé, Patrice, 1987, “ Centro urbano y patrimonio monumental en la ciudad de Puebla ”, *TRACE* n°11, Mexico, pp. 42-52.
- Meli, Roberto, Sanchez Ramirez, Roberto, 1997, “ La Catedral metropolitana ”, dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 161-170.
- Meli Roberto, Sanchez Ramirez Abraham R., Dec. 1992, “ Estudios sobre el comportamiento estructural de la catedral de la ciudad de Mexico ”, Geo-UNAM, Boletín informativo del Area de ciencias de la tierra. Mexico, p.20.
- Mercado, y Asociados, 1997, *Proyecto Centro Histórico, Ciudad de Mexico*, Asamblea de representantes del DF I Legislatura, Comisión de Desarrollo Metropolitano, Informe Final, Mexico, 73 p. + annexes.
- Mercado Angel, 1988, “ Estructura socio económica y movimientos sociales en las áreas centrales de la ciudad de Mexico ” , dans Coulomb René, Duhau Emilio, comps, *La ciudad y sus actores, conflictos y estrategias socioespaciales frente a las transformaciones de los centros urbanos*, UAM-Azcapotzalco/IFAL , Mexico, pp.19-41.
- Mercado Angel, 1986, “ Resistencia de pobladores en el centro de la ciudad de Mexico ”, dans Jorge Alonso (coord.), *Los movimientos sociales en el Valle de Mexico*, Mexico, CIESAS, 415 p.
- Michel, Marco A., Coord., 1988, *Procesos Habitacionales en le ciudad de Mexico*, SUEDE, Mexico, 257 p.
- Molina del Villar, 1990, “ Junio 1858 : Temblor, Iglesia y Estado. Hacia una historia social de la catástrofes en la ciudad de Mexico ”, Tesis para una licenciatura en etnohistoria, Mexico DF, 236 p.

- Monnet, Jérôme, Juill. Sept. 1994, " Centre historique et centre des affaires : la centralité urbaine ", *Problèmes d'Amérique Latine* n°14, nouvelle série, La Documentation Française, Paris, pp. 83-104.
- Monnet Jérôme, 1993, *La ville et son double, la parabole de Mexico*, Paris, Nathan, 224 p.
- Monnet, Jérôme, jan 1992, *La société des lieux communs : usages et images su centre historique de Mexico, vol II : Illustrations*, Thèse de doctorat de Paris IV Sorbonne, 138 p.
- Monnet Jérôme, 1990, " Comercio y centralidad en la ciudad de Mexico : una aproximación de las logicas de estructuración espacial ", *Trace*, n° 17, Mexico, pp. 33-50.
- Monnet, Jérôme, " Le voyage, le paysage et l'image : signification et appropriation du centre historique de Mexico ", dans *Grandes métropoles d'Afrique et d'Amérique Latine*, Atelier I, Organismes et services urbains de la culture, pp. 115-126.
- Monnet Jérôme, nov. dec. 1990, " Mexico et les surprises du recensement de 1990 ", *L'ordinaire Mexique, Amérique Centrale*, n° 130, GRAL-CNRS, Université de Toulouse le Mirail, pp. 7-9.
- Monsivais Carlos, 1987, " La sociedad y el temblor ", dans *Historias para temblar : 19 de septiembre 1985*, Mexico, INAH, 245 p.
- Moral, Enrique, 1977, *Defensa y conservación de las ciudades y conjuntos urbanos monumentales*, Academia de Artes, Mexico, 26 p.
- Morales, Dolores, 1978, " Estructura urbana y distribución de la propiedad, 1813 ", dans Alejandra Moreno Toscano (coord), *Ciudad de Mexico : ensayo de construcción de una historia*, SEP, INAH, pp. 71-96.
- Morelos Toscano Alejandra coord. 1974, *Seminario de historia urbana. Investigaciones sobre la Historia : de la ciudad de Mexico*, Cuaderno de Trabajo 4, INAH, Mexico, 174 p.
- Musset, Alain, 2000 « Mexico, les ambiguïtés d'une mégapole », dans Dorier-Apprill, Elisabeth, (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Ed. du Temps, Paris, pp 373-378.
- Musset, Alain, 1996, *Le Mexique*, A. Collin, Paris. 274 p.
- Musset, Alain, 1996, *Géopolitique du Mexique*, Ed. Complexe, Paris, 143 p.
- Musset Alain, 1991, *De l'eau vive à l'eau morte, enjeux techniques et culturels dans la vallée de Mexico (XVI XIX siècle)*, Edition de recherche sur les civilisation, 414 p.
- Noelle, Louise, nov. 1992, " Conservación del patrimonio y creación arquitectónica ", Universidad de Mexico, *Revista de la UNAM* n° 502, Mexico, pp. 21-23.
- Noelle, Louise, août 1983, " La destrucción de la arquitectura en nuestro tiempo ", *Universidad de Mexico, Revista de la UNAM* n° 463, Mexico, pp. 62-64.
- Novo, Salvador, 1974, *Seis siglos de la ciudad de Mexico*, Mexico, Archivo del Fondo 7, FCE, 109 p.
- Novo, Salvador, première édition 1946, 1992, *Nueva grandeza mexicana. Ensayo sobre la ciudad de Mexico y sus alrededores en 1946*, CNCA, Mexico, 109 p.
- Nunes Arratia, Roberto, 1987, " Administración y reglamentación interna en los monumentos históricos ", dans VII Simposium Internacional de Conservación del Patrimonio Monumental, Usos contemporáneos de edificios antiguos, UAP-ICOMOS, Mexico, pp. 113-116.
- O'Gorman, Edmundo, 1994, " Polemica en torno del Altar des Perdon de la Catedral de Mexico ", dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 113-150.
- Olivé Negrete Julio César, Castro-Pozo coord. Iere édition 1988, seconde édition 1995, *INAH, una historia. Vol. 1 : Antecedentes, organización funcionamiento y servicios, Vol 2°: Leyes, reglamentos, circulares y acuerdos*, Mexico, INAH, 513 p.
- « Ordenanzas para la limpieza de la ciudad de Mexico, 1598 », *Boletín del Archivo General de la Nación, Mexico, tomo XXVII, n° 1, enero-marzo 1956, pp. 19-27.*
- Ortiz Murillo, Mario, 1993, *Los dueños de la calle ? Organización social, políticas publicas y la disputa del comercio ambulante en el centro histórico de la ciudad de Mexico. 1988-1993*, Tesis de maestría, Mexico, 281 p.
- Ovando, Claudia, 1994, " Rescate de un mural sumergido ", dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 175-194.
- Ortiz Macedo, Luis, 1988, tercera edición 1993., " La ciudad restaurada. Mis lugares de elección ", dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, pp 58-61.
- Pagnoux, Elisabeth, 1993, *Mexico dans la littérature mexicaine contemporaine*, Thèse de doctorat université de Paris III-Censier.
- Panabière, Louis, 1996 Première édition en français, 1993, *Ciudad aguila, villa serpiente*, CEMCA, FCE, Mexico, PUP, 165 p.
- Panabière, Louis, 1990, " La reconquête du centre urbain pour la culture : le cas de Mexico ", *TRACE* n° 17, Mexico, pp. 51-57 ;
- Pasado y presente del Centro Historico de la Ciudad de Mexico*, 1993, Catalogue de l'exposition Fomento Cultural Banamex, AC., Banamex, Mexico, 164 p.
- Paz Arrelano Pedro, 1988, " El programa de RPH y la rehabilitación de monumentos históricos ", dans *La rehabilitación de la vivienda : una alternativa para la conservación de los centros históricos*, Mexico, INAH, 88p., pp. 27-49.

- Paz, Octavio, 1988, tercera edición 1993, “ 1930 : vista fijas ”, dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, pp 14-15.
- Paz, Octavio entrevistado por Alberto Ruy Sanchez, 1988, tercera edición 1993, “ Una grandeza caída ”, dans *Artes de Mexico*, Centro Histórico de la Ciudad de Mexico, n° 1, , pp 6-12.
- Plan Distrito Metropolitano, Quito Actual Phase I, 1992, *Diagnostico del Centro Histórico*, Municipio de Quito, Quito, 119 p.
- Poniatowska Elena, 1988, *Nada, nadie, las voces del temblor*, Mexico, Era, 311p.
- Pradilla Cobos Emilio, octubre-décembre 1993, “ Reforma inquilinaria, libre mercado y derechos de los inquilinos ”, *Ciudades n°20*, pp. 13-20.
- Pradilla Cobos Emilio, janvier-mars 1993, “ Reconstrucción del centro histórico de la ciudad de Mexico ”, *Ciudades n° 17*, pp. 14-21.
- Prévôt Schapira, Marie-France (coord.) 2001, *Cahiers des Amériques latines n° 35 : Métropoles d’Amérique latine : de l’espace public aux espaces privés*, IHEAL, Paris.
- Prévôt Schapira, Marie-France, 2000 « Segmentation, fragmentation, sécession dans les grandes villes latino-américaines : l’exemple de l’agglomération de Buenos Aires », dans Dorier-Apprill, Elisabeth, (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Ed. du Temps, Paris, pp 351-373.
- Programa “ Vivir en el Centro ”, Janvier 1997, Fideicomiso del CHCM, *Estudio financiero para promover la inversión inmobiliaria en las plantas altas de los edificios del centro histórico de la ciudad de Mexico*, Gerardo Boué Iturriaga, Consultor, Externo, sans pagination.
- Programa “ Vivir en el Centro ”, septembre 1995, Fideicomiso CHCM, *Estudios de demanda potencial por vivienda en inmuebles localizados en la “ zona bancaria ” del centro histórico ”*, Sistemas Geoinformativos SA de CV, document de travail, Mexico, sans pagination.
- Quirarte, Vincente, 1997, “ Fisiología de la banqueta : la ciudad de Mexico en sus escritores ”, dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 135-140.
- Ramirez Saiz, Ivan Manuel, 1987, *Política urbana y lucha popular*, Mexico, UAM-Xochimilco, 190 p.
- Reforma de la Ley Orgánica del Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1987, INAH, Mexico, 12 p.
- Reglamento del Consejo de Archeologia, 1994, INAH, Mexico, 24 p.
- RHP, 1988, *Memoria de la reconstrucción*, Mexico, RHP, 183 p.
- Rodriguez Morales Leopoldo, Alejandra Massolo, 1988, “ El centro histórico de la ciudad de Mexico : definición, transformación y problemática ”, dans *La rehabilitación de la vivienda : una alternativa para la conservación de los centros históricos*, Mexico, INAH, 88 p., pp. 7-26.
- Rojas Loa O. Jose Antonio, 1978, “ La transformación de la zona central, ciudad de Mexico : 1930-1970 ”, dans Alejandra Moreno Toscano (coord), *Ciudad de Mexico : ensayo de construcción de una historia*, SEP, INAH, pp. 225-234.
- Ruiz, Santo E., 1985, “ Ideología y grupos sociales en la revalorización del capital inmobiliario ”, ”, dans *Tercera Reunión para definir una Política Nacional de Conservación de Monumentos*, Cuaderno n° 3, INAH, Mexico, pp 39-54.
- Salin, Elodie, 2001, « Vie privée – espaces publics : le centre historique de Mexico et les enjeux de la métropolisation », *Cahiers des Amériques latines n° 35 : Métropoles d’Amérique latine : de l’espace public aux espaces privés*, IHEAL, Paris, pp. 57-74.
- Santa Maria Gonzalez, Rodolfo, 1997, *Inventario de edificios del siglo XX. Centro Histórico de la ciudad de Mexico*, Col. Catálogos, INAH, Mexico, 291p.
- Sarmiento Bravo , Luis, Ruiz, Santo E., jan-juin 1987, “ Renta inmobiliaria de los monumentos históricos ”, *Vivienda*, vol. 12, n°1, pp. 78-103.
- Schteingart, Martha (coord.), 1991, *Espacio y vivienda en la ciudad de Mexico*, Colegio de Mexico, Mexico, 317p.
- Schteingart Martha, 1988, “ Marco construido y Mercado inmobiliario ” dans Coulomb René, Duhau Emilio, comps, “ *La ciudad y sus actores, conflictos y estrategias socioespaciales frente a las transformaciones de los centros urbanos.* ”, UAM-Azcapotzalco/IFAL , Mexico, pp. 41-55.
- Sites internet centre historique de Mexico : <http://www.centrohistorico.com.mx> : documentation récente (depuis 2000) sur le centre historique de Mexico. <http://centrohistorico.df.gob.mx> (site 2002 du nouveau Fideicomiso) ; <http://www.cce.org.mx/cespedes/publicaciones> (consejo coordinador empresarial).
- Suarez Pareyon, Alejandro, Coulomb, René, 1985, “ El futuro de la historia urbana : el ex barrio de La Merced en le ciudad de Mexico ”, ”, dans *Tercera Reunión para definir una Política Nacional de Conservación de Monumentos*, Cuaderno n° 3, INAH, Mexico, pp. 69-104.
- Salcedo de Zambrano, Guadalupe (coord.), 1996, *Conservación del patrimonio Monumental. Quince años de experiencia*, Comité Nacional mexicano del ICOMOS, col. Fuentes, INAH, Mexico, 111 p.
- Secretaria de Asentamientos Humanos y Obras Publicas, 1982, *Restauración. Monumentos Nacionales*, Mexico, SAHOP, , 335 p.
- SIRCHAL : <http://www.archi.fr/SIRCHAL>
- Tamayo, Sergio, 2001, « Espace public et culture politique à Mexico », *Geocarrefour*, vol 76 1/2001, pp. 13-21.
- Tamayo Sergio, 1989, “ El programa de Renovación Habitacional Popular, Análisis sin eufemismo ”, *Ciudades n° 1*, Janvier-mars pp. 56-64.

- Tamayo, Sergio, julio-déc. 1986, " El movimiento de damnificados. Introducción a un caso ", *Vivienda*, Vol. 11, n° 2, Mexico, pp. 284-301.
- Tomas François, mars 1995, " Mexico, tous propriétaires ", *Annales de la recherche urbaine*, n° 66.
- Tomas, François, 1991, " El papel del centro en la problemática metropolitana actual ", dans *Espacio y vivienda en la ciudad de Mexico*, Schteingart, Martha coord., Colegio de Mexico, Mexico, pp. 107-119.
- Tomas François, 1990, " Tepitonas ", *Trace* n° 17, Mexico, pp.25-30.
- Tomas François, 1990, " Centro de ciudad y centralidad en la metropoli ", *Trace* n° 17, Mexico, pp.3-4.
- Tomas François, 1990, " El centro de la ciudad de Mexico : crisis y revalorización ", *Trace* n° 17, Mexico, pp.11-19.
- Tomas François, 1988, " Quartiers anciens et stratégies socio spatiales à Mexico ", *Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 63, n° 1, pp. 38-67.
- Tomas François, Vanneph Alain, 1988, " Séismes et stratégies socio-spatiales à Mexico ", *Mappe Monde*, Reclus, Montpellier, pp. 18-21.
- Tomas François, 1987, " Las estrategias socio-espaciales en los barrios céntricos de Mexico : los decretos de expropiación de octubre 1885 ", *Trace*, Mexico, IFAL, CEMCA, n°11, pp. 7-19.
- Tomas, François, 1987, " Y si esos aun fueran los palacios ! ", *L'Ordinaire du Mexicaniste* n° 112, Université de Toulouse le Mirail, GRAL-CNRS, pp. 1-3.
- Tovar de Teresa, Guillermo, 1994, " La destrucción de las ciudades de Mexico ", dans *Reencuentro con nuestro patrimonio cultural*, Ensayos sobre la ciudad de Mexico VI, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Mexico, pp. 59-80.
- Tovar de Teresa Guillermo, 1991, *La ciudad de Mexico, crónica de un patrimonio perdido*, Mexico, Fundación cultural Televisa, 2 tomes, 201 p.
- Urquiaga, Juan, 1997, " restauración y conservación del Centro Histórico ", dans Barros, Cristina coord., *El centro histórico ayer, hoy y mañana*, INAH, DDF, Mexico, pp. 207-212.
- Valencia Enrique, 1965, La Merced, *Estudio ecológico y social de una zona de la ciudad de Mexico*, Mexico, INAH, 381 p.
- Valle-Arizpe, Artemio, Première édition 1980, Seconde édition 1997, *Calle vieja, calle nueva*, Diana, Mexico, 583 p.
- Vanneph, Alain, 2000 « La très grande ville latino-américaine », dans Dorier-Apprill, Elisabeth, (coord.), *Les très grandes villes dans le monde*, Ed. du Temps, Paris, pp 339-550.
- Vanneph Alain, 1985, " Le séisme à Mexico ", *Cahiers des Amériques latines*, n° 7, pp. 7-31
- Vega Rangel, Edna Elena, 2000, Plan stratégique para la recuperación y desarrollo integral del centro histórico de la ciudad de Mexico sur le site du SIRCHAL www.archi.fr/SIRCHAL/projects/mexique
- Villegas Victor Manuel, 1995, *Adolfo Lopez Mateos y el centro histórico de Mexico*, primer edición 1981, Guanajuato, 398 p.
- Peter Ward, 1991, *Mexico city : The production and reproduction of an urban environment*, Boston, 1990, 262 p.
- Zarate Toscano, Veronica, « La commémoration du 5 mai à Mexico au XIXe siècle », *Cahiers des Amériques latines* n° 35 : *Métropoles d'Amérique latine : de l'espace public aux espaces privés*, IHEAL, Paris, pp. 161-181.

Glossaire Egypte

(d'après A. Raymond, 1993, 2001)

- Abbassides : deuxième dynastie califale de l'Islam, de 749 à 1258, qui régna au Caire de 750 à 868 (en droit jusqu'en 1517)
- Ayyoubides : dynastie fondée par Saladin et établie au Caire de 1171 à 1250
- Bab* : porte
- Baladi* : « local »
- Châri'* : rue importante (sharea)
- Chicha* : narghilés
- Dâr* : maison, palais
- Darb* : allée
- Fanous* : lampes de fer blanc utilisées durant la période du Ramadan
- Fatimide : dynastie qui régna au Caire de 969 à 1171
- Foul* : plat traditionnel égyptien à base de haricots rouges
- Fundûq* (fondouk) : caravansérail (nom donné jusqu'à l'époque ottomane)
- Futuwwa* : fiers à bras et protecteurs du quartier
- Hâra* : quartier de résidence
- Hawch* : enclos, cour occupée par des constructions précaires
- Imâm : guide de la communauté musulmane (celui qui conduit la prière)

Khâlig : canal, nom du canal qui traversait le Caire du sud-ouest au nord et qui a été comblé au début du XX^e siècle donnant naissance à l'actuelle rue Port-Saïd

Khan : Gîte d'étape pour les caravanes et centre d'accueil pour les négociants et leurs marchandises (caravansérail)

Khânqâ : couvent destinés aux soufis (mystiques musulmans)

Khédive : titre ottoman accordé en 1867 à Ismâ'il en remplacement de celui de vice-roi

Kuttâb : école primaire

Madrasa : collège où l'on étudie les sciences religieuses et juridiques

Mamelouks : *dynastie d'esclaves qui régna de 1250 à 1517. Ces esclaves étaient achetés par les sultans pour constituer leur armée.*

Maq'ad : loggia, pièce de réception ouverte (époque ottomane)

Mashrabiyya (« moucharabieh ») : balcon grillagé en bois tourné

Maydân : place

Mihrâb : niche indiquant la direction de la Mecque

Minbar : chaire dans une mosquée

Mûlid : fête d'un saint

Nazir : administrateur d'un bien waqf

Pacha : titre donné au gouverneur de l'Égypte pendant la période ottomane

Qâ'a : principale pièce de réception des palais mamelouks et ottomans

Qasaba : avenue, désigne la rue principale de l'époque médiévale actuelle rue al-Muezz, qui traverse la vieille ville du nord au sud.

Qasr : fort, palais

Qism : arrondissement (division administrative)

Rab' : immeuble collectif de plusieurs étages, à destination locative (classes moyennes)

Ramadan : mois de jeûne

Ring Road : ceinture autoroutière du Grand Caire

Sabîl : fontaine

Sabîl-kuttâb (ou maktab) : fontaine publique et école coranique au-dessus

Souk : marché

Sultan : Titre réservé au prince qui ne détient que le pouvoir temporel, le pouvoir spirituel étant réservé au calife.

Takiyya : couvent

Tanzîm : plan, par extension il définit également, à la fin du XIX^e siècle, l'administration en charge de l'application des règlements de voiries.

Toulounides : dynastie de gouverneurs d'Égypte de 870 à 905

'Ulamâ : (« ouléma ») : savants, docteurs de la loi

Umayyades : première dynastie des califes de l'Islam, de 660 à 749

Umma : nation musulmane

Wakala : caravansérail (mot utilisé à l'époque ottomane)

Waqf : fondation pieuse (signifie gelé, figé)

Watan : patrie au sens moderne

Zawiya : couvent

Glossaire Mexique

Azotehuela : pièces ajoutées illégalement sur les toits des maisons (*azote* = toit)

Barrío : quartier

Calle : la rue (*calleron* : la ruelle)

Codex : manuscrits des Indiens de Méso-Amérique

Cantina : ancien nom donné aux bars

Chinampas : jardins flottants de Mexico

Colonia : quartier

Comida corrida : menu du jour. La *comida corrida* désigne au Mexique un type de repas (soupe, riz, plat, dessert) ainsi que les restaurants qui les servent de manière exclusive. *Ciudad* : la ville

Delegación : délimitation administrative regroupant plusieurs quartiers

Delegados : élus des délégations

« *Echame una manita* » : nom du programme du Fideicomiso en 1994 « Donne-moi un coup de main »

Ejes viales : grandes artères percées dans le tissu ancien pour agrandir la largeur des voies

Giros negros : établissements louches ouverts la nuit dans le centre historique de Mexico. Ils sont accusés de favoriser la prostitution et les trafics de drogues.

Manzanas : pâté de maison, le chef en charge de régler les conflits entre voisins s'appelle *el jefe de manzana*

Puestos : étals de marchandise dans les marchés ou dans les rues. Les *puestos* sont fixes ou semi-fixes

Pulquerias : établissements où l'on boit du *pulque* (boisson alcoolisée populaire et peu chère à base d'agave)

Tacos : plat traditionnel mexicain composé de galettes de maïs (*tortillas*), de viande et de légumes.

Talavera : céramique de Puebla

Tezontle : pierre volcanique rouge et légère utilisée durant l'époque coloniale pour la construction des édifices.

Tianguis : marché à l'air libre d'époques pré-colombienne et coloniale

Tortillas : galettes de maïs formant la base de l'alimentation mexicaine

Traza : tracé urbain de la ville coloniale

Vecindades : habitat traditionnel populaire du centre historique de Mexico, organisé autour d'une cour (*conventillos* en Bolivie et en Argentine, *cortiços* au Brésil)

Vecinos : habitants d'un même quartier, voisins

Voladores : vendeurs ambulants « volants » qui replient rapidement leurs étals de marchandises en cas d'alerte et d'arrivée de la police

Sigles

BID : Banque Interaméricaine de Développement

ICOMOS : Conseil International des Monuments et des Sites

MAE : Ministère des Affaires Etrangères (français)

PACT ARIM : Associations françaises œuvrant pour la réhabilitation de l'habitat « Protection, Amélioration, Conservation et Transformation de l'habitat – Associations de Restauration Immobilières »

PNUD : Programme des Nations-Unies pour le Développement (UNPD en anglais)

SIRCHAL : Site international pour la réhabilitation des centres historiques en Amérique latine

UNESCO : Organisation des Nations-Unies pour la Culture, l'Education et la Science

Le Caire :

AKTC : *Aga Khan Trust for Culture*

ARCE : *American Research Center in Egypt*

CAPMAS : *Central Agency for Physical Mobilisation and Statistics*

CEDEJ : Centre d'études économiques, juridiques et sociales

DAI : Institut Archéologique allemand

EAP : *Egyptian Antiquities project (USAID)*

GOPP : *General Organization for Physical Planning* (Organe de la planification urbaine, dépendant du Ministère de l'Habitat)

IAURIF : Institut d'aménagement urbain de la Région Ile-de-France

IFAO : Institut Français d'Archéologie Orientale

OUCC : Observatoire urbain du Caire Contemporain (CEDEJ)

HCA : Haut Conseil des Antiquités

USAID : Agence Américaine pour le Développement International

Mexico :

BANAMEX : *Banco nacional de Mexico*

CEMCA : Centre d'Etudes Mexicaines et Centre-américaines

DF : *Distrito Federal* (District fédéral)

DDF : Département du District fédéral

INAH : *Instituto Nacional de Antropologia e Historia* (Institut National d'Anthropologie et d'Histoire)

INBA : *Instituto Nacional de Bellas Artes* (Institut National des Beaux-Arts)

INEGI : *Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática* (Institut National de la Statistique, Géographie et Informatique)

INV : Instituto nacional de la Vivienda (*Institut National du Logement*)

PAN : *Parti d'Action Nationale*

PRD : *Parti Révolutionnaire Démocratique*

PRI : *Parti Révolutionnaire Institutionnel*

RHP : *Renovacion Habitacional Popular* (Rénovation de l'Habitat Populaire)

SEDUE : *Secretaria de Desarrollo Urbano y Ecología* (Ministère fédéral de l'urbanisme et de l'écologie)

SEP : *Secretaria de Educacion Publica* (Ministère fédéral de l'Education publique)

UNAM : Université Nationale Autonome de Mexico

Conversion des monnaies

1€ = 10 pesos mexicains en 2002.

1€ = 4,54 livres égyptiennes (£E) en 2002.

Personnes interviewées

Le Caire

Hoda Edwards, GOPP, 1998.

Abdel Halim Ibrahim, architecte projet de Darb al-Ahmar (PNUD), al-Azhar Park et Jardin des enfants, 1999.

Nairy Hampikian, Restauratrice ARCE, porte fatimide de Bab Zuwayla, 1999.

Fayza Hassan, Journaliste al-Ahram Weekly, 1999.

Bernard Maury, restaurateur maison Harrawi, Sennari.

Radwan 'Ali Radwan, GOPP, 1998.

David Sims, expert PNUD, 1999.

Robert K. (Chip) Vincent, directeur ARCE, 1999.

Mona Zakariya, restauratrice projet du Vieux Caire, 1999.

Mexico

René Coulomb, Directeur du Fideicomiso du centre historique de Mexico, février 1998.

Marco Aurelio Ramirez, architecte INAH, janvier 1998.

Carlos Flores Marini, ICOMOS Mexique

Camacho Solis, Samuel Vallancuela, Personnel du Fideicomiso

Philippe Darteil, directeur PACT ARIM 93, Pedro Caramillo, PACT ARIM Quito.

Elsa Hernandez, Pons, Architecte-restaurateur de l'ex-hôpital de Betlemitas

Francisco Hinojosa, Archéologue INAH

M. Raul Salas, directeur des licences et des registres à l'INAH

Margarita Gonzales, Ethel Herrera de Parcero, Architectes INAH

Daniel Carrion Alanis, Juriste INAH

Tables

Partie I :

Tables des cartes

Carte 1-1 : Les périmètres de protection A et B dans le centre historique de Mexico.....	33
Carte 1-2 : La vieille ville du Caire.....	35
Carte 1-3 : Monuments remarquables et patrimoine dans le centre historique de Mexico.....	41
Carte 1-4 : Zonage de l'usage du sol dans le centre historique de Mexico.....	47
Carte 1-5 : Le patrimoine dans la vieille ville du Caire	51
Carte 1-6 :Divisions administratives du Grand Caire.....	64
Carte 1-7 : Limites de la vieille ville du Caire.....	64

Carte 1-8 : Limites administratives de la zone métropolitaine de Mexico.....	65
Carte 1-9 : La croissance démographique à Mexico.....	67
Carte 1-10 : La croissance démographique au Caire.....	67
Carte 1-11: Densités de population au Caire en 1996.....	71
Carte 1-12 :Densité de population dans le DF « nombre moyen d’habitant par logement ».....	72
Carte 1-13 : Densité de population dans le District Fédéral à travers la variable « Vecindad ».....	72
Carte 1-14 : Part des chômeurs dans la population active de Mexico.....	75
Carte 1-15 : Part des actifs gagnant moins de 1 salaire minimum.....	75
Carte 1-16 : Part des actifs gagnant entre 3 et 10 salaires minimum.....	75
Carte 1-17 : Part des actifs gagnant plus de 10 salaires minimum.....	75
Carte 1-18 : Bâtiments en ruines dans l’agglomération du Caire en 1986.....	77
Carte 1-19 : Répartition des groupes indigènes dans le DF.....	85
Carte 1-20 : Les boutiques dans l’agglomération cairote en 1986.....	91
Carte 1-21 : Les établissements de production dans l’agglomération cairote en 1986.....	93
Carte 1-22 : Les activités commerciales et artisanales le long des axes principaux (vieille ville du Caire).....	98
Carte 1-23 : Les zones commerciales dans le centre historique de Mexico.....	99
Carte 1-24 : Rues élargies et sorties de métro dans le centre historique de Mexico.....	139
Carte 1-25 : Rues élargies ou percées dans la vieille ville du Caire.....	140
Carte 1-26 : Ligne de métro 1 et localisation de la vieille ville et du quartier copte.....	144
Carte 1-27 : Plan du métro à Mexico.....	143
Carte 1-28 : Profil de la rue Mesones.....	155
Carte 1-29 : Indication sur les valeurs foncière dans l’agglomération du Caire.....	161
Carte 1-30 : Valeurs commerciales des sols dans le centre historique de Mexico.....	163

Tables des photos

Photo 1-1 : Vue sur la tour latino-américaine depuis la rue Madero dans le centre historique.....	42
Photo 1-2 : Tour de la cathédrale métropolitaine.....	42
Photo 1-3 : Palais de Bellas Artes, à l’ouest du centre historique.	43
Photo 1-4 : Vue du Templo Mayor, ancien temple sacrificiel des Aztèques exhumé en 1978.....	43
Photo 1-5 : Vue du Zocalo depuis la rue Moneda.	44
Photo 1-6 : Vue du Palais National sur la place de la Constitution	44
Photo 1-7 : Façade restaurée d’un édifice colonial dans le centre historique de Mexico.	46
Photo 1-8 : Edifices modernes dans le corridor financier.....	46
Photo 1-9 : La rue al Muizz bordée de commerces et d’échoppes.....	54
Photo 1-10 et 1-11 : Paysages de la rue al-Muizz.....	54
Photo 1-12 : Vue de la rue al Muizz depuis le complexe de Qalaun.	56
Photo 1-13 : Intérieur de la mosquée du Sultan Hassan.....	58
Photo 1-14 et 1-15 : Les silhouettes de minarets de la mosquée al-Azhar et les tours de Bab Zywayla	59
Photo 1-16 : Le fly-over de la rue al-Azhar.....	60
Photo 1-17 : Etage supérieur détruit d’une boutique	76
Photo 1-18 : Vue du quartier de Gamaliyya. Les toits des maisons.....	78
Photo 1-19 : Tas d’ordures dans un édifice historique au Caire.....	82
Photos 1-20 et 1-21 : La rue du Mûskî dans la vieille ville du Caire.....	103
Photo 1-22 : Atelier de menuiserie dans la vieille ville du Caire.....	104
Photo 1-23 : Charrette à bras dans la vieille ville du Caire.....	105
Photo 1-23 et 1-24 : Les commerces de proximité dans la vieille ville du Caire.....	108
Photo 1-26 : Des statues pharaoniques.....	110
Photo 1-27 : Dans la zone du travail du bois.....	111
Photo 1-28 :Puesto de tacos dans le centre historique de Mexico.....	112
Photo 1-29 : Petit stand de restauration dans la vieille ville du Caire.....	112
Photo 1-30, 1-31 et 1-32 : A Mexico, les vendeurs ambulants dans la rue Carmen.....	113
Photo 1-33 : Le mûlid de al-Husayn.....	123
Photo 1-34 : Station de métro de Mar Girgis.....	145
Photos 1-35 et 1-36 : Edifices dans la rue Mesones, partie ouest.....	156

Photos 1-35 et 1-36 : Interviews dans les cafés de la vieille ville du Caire. Portraits.....	159
--	-----

Tables des figures

Figure 1-1 : Le plan attribué à Hernán Cortes, 1524	31
Figure 1-2 : Parcellaire dans le grand souk du Khan el Khalili.....	79
Figure 1-3 : Parcellaire dans la quartier de Tepito.....	79
Figure 1-4 : Gravure du couvent de San Francisco.....	125

Tables des tableaux

Tableau 1-1 : Profil démographique de la vieille ville du Caire et du centre historique de Mexico.....	69
Tableau 1-2 : Surface, population et densité du centre historique de Mexico, 1990.....	69
Tableau 1-3 : Surface, population et densité de la vieille ville du Caire, 1986.....	70
Tableau 1-4 : Concentration des activités économiques dans la ville de Mexico.....	90

Partie II

Tables des cartes

Carte 2-1 : Région de Fustât d'après Ravaisse (source A. Raymond, 1993).....	173
Carte 2-2 : Le Caire Fatimide 969-1171.....	175
Carte 2-3 : Principaux édifices et axes de l'ancienne ville de Mexico-Tenochtitlan.....	181
Carte 2-4 : Le Caire mamelouk (1250-1517).....	187
Carte 2-5 : Le Caire Ottoman.....	199
Carte 2-6 : Le Caire d'Ismâ'îl (1869-1870).....	222
Carte 2-7 : Agglomération de Mexico.....	226
Carte 2-8 : Projets de rénovation du centre historique de Mexico au XX ^e siècle.....	269

Tables des photos

Photo 2-1 : La pierre du Soleil ou Calendrier Aztèque.....	261
--	-----

Tables des figures

Figure 2-1 : Codex Azcatitlan : la vie dans la lagune de Mexico.....	180
Figure 2-2 : Tableau de Pascal Coste, « Vue extérieure de la mosquée el-Moyed, 1839.....	189
Figure 2-3 : Fragment d'un tableau anonyme (XVIII ^e siècle).....	193
Figure 2-4 : Croquis d'architecture de Castera pour les Fêtes Royales de 1789.....	195
Figure 2-5 : Plan de la ville de Mexico dessiné en 1737 par l'architecte Pedro de Arrieta.....	201
Figure 2-6 : Vue panoramique du Caire par Bernard Fiedler 1865.....	205
Figure 2-7 : Deuxième fragment d'un tableau anonyme (XVIII ^e siècle). Le marché du Parián.....	211
Figure 2-8 : Le Palais Iturbide, Gravure de Casimiro Castro	212
Figures 2-8 : Dossier sur Le Couvent de Santo Domingo (5 illustrations).....	230
Figure 2-9 : Zone de la place Ataba.....	236
Figures 2-10 et 2-11 : Aux pieds de la Citadelle : avant et après les travaux d'Ismâ'îl.....	237
Carte 1 : extrait du Plan de la Description de l'Égypte, 1809, Jacotin	
Carte 2 : extrait du plan de Pierre le Grand 1974	
Figure 2-11 : La mosquée-madrassa du Sultan Hasan, David Robert, 1839-1848.....	253
Figures 2-12 et 2-13 : Les dessins humoristiques de la presse durant la bataille de Tacuba.....	273

Partie III

Tables cartes

Carte 3-1 : Répartition des vendeurs ambulants dans le DF	312
Carte 3-2 : Carte de la délinquance dans l'agglomération de Mexico	316
Carte 3-3 : Le taux d'homicide dans l'agglomération de Mexico	318
Carte 3-4 : Zones touristiques dans la vieille ville du Caire.....	375

Carte 3-5 : Itinéraires touristiques dans la vieille ville du Caire	377
Carte 3-6 : Zones touristiques dans l'agglomération de Mexico.....	380
Carte 3-7 : Itinéraires touristiques dans le centre historique de Mexico.....	382

Tables Photos

Photo 3-1 : « Tramway Centro Historico ».....	305
Photos 3-2 et 3-3 : Le palais Mussaferkhana, avant et après l'incendie de 1998	307
Photos 3-4 et 3-5 : Les vendeurs ambulants dans le centre historique de Mexico.	315
Photo 3-6 : Squat devant un édifice dans la rue Leandro Valle.....	320
Photo 3-7 : Exemple d'édifice détruit lors du tremblement de terre de 1992 dans la vieille ville du Caire.....	321
Photos 3-8 et 3-9 : La rue du Muski, artère commerçante par excellence.	323
Photo 3-10 : Rue de la vieille ville du Caire dans le quartier de al-Husayn.....	333
Photo 3-11: Femme assise dans le quartier de Gamaliyya.....	336
Photo 3-12: Groupe d'enfants jouant dans une impasse de la vieille ville du Caire.....	337
Photo 3-13 : Portrait d'un papi devant le portail d'une mosquée.....	338
Photo 3-14 : Eclairs sur la ville de Mexico	351
Photo 3-15 : Les <i>chinampas</i> de Xochimilco	370
Photos 3-16 et 3-17 : Paysage et ambiance à Xochimilco.....	371
Photo 3-18 : La rue Moneda et ses vendeurs ambulants.....	372
Photo 3-19 : Le fichaoui aujourd'hui.....	376
Photo 3-20 : L'intérieur d'un <i>riad</i> restauré avec piscine.....	399

Tables figures

Figure 3-1 : « Aux confins de la ville indigène » (Golo-Cossery, 1991).....	340
Figures 3-2 : « La vieille ville, triste et joyeuse » (Golo-Cossery, 1991).....	341
Figure 3-3 : Titre d'un article sur Mexico.....	364
Figure 3-4 : Couverture d'un livre consacré au Caire de Naguib Mahfouz	369
Figure 3-5 : La café Fichoui vu par Golo	376
Figure 3-6 : extrait d'une carte touristique du centre historique de Mexico.	378
Figure 3-7 : Le système de représentation de la ville (d'après J.P. Paulet).....	387
Figure 3-8 : les sphères de la perception de l'habitant dans la vieille ville du Caire (d'après J.P. Paulet).....	388
Figure 3-9 : Les sphères de la perception de l'habitant dans le centre historique de Mexico (d'après Paulet).....	389
Figure 3-10 : Raisons de l'intérêt pour vivre dans le centre historique	395
Figure 3-11 : Arguments avancés contre un logement dans le centre historique	396

Tables des tableaux

Tableau 3-1 : Etude de la presse mexicaine de janvier 1997 à juin 1998. Les grands thèmes abordés par la presse et le nombre d'articles recensés pour chaque thème.....	297
Tableau 3-2 : Etude de la presse mexicaine de janvier 1997 à juin 1998. L'importance des thèmes rencontrés dans les articles recensés et leurs occurrences (en %).....	298
Tableau 3-3 : Etude de la presse égyptienne de janvier 1997 à juin 1998. Les grands thèmes abordés et le nombre d'articles recensés pour chaque thème	299
Tableau 3-4 : La presse égyptienne : l'importance des thèmes rencontrés dans les articles recensés et leurs occurrences (en %).	300
Tableau 3-5 : Le vocabulaire employé dans la presse de voyage pour qualifier les villes du Caire et de Mexico	360
Tableau 3-4 : Vocabulaire de la presse de voyage et ses aspects positifs et patrimoniaux.....	365

Partie IV

Tables des cartes

Carte 4-1 : Les missions étrangères dans la vieille ville du Caire.....	429
Carte 4-2 : Zone du projet démonstratif de Darb al-Ahmar.....	450
Carte 4-3 : Les 60 monuments classés de la zone de Darb al-Ahmar.....	451
Carte 4-4 : Les transferts de potentialité réalisés en 1994	464
Carte 4-5 : Les banques et le patrimoine dans le centre historique de Mexico.....	478
Carte 4-6 : Restaurants, hôtels et patrimoine dans le centre historique de Mexico.....	483
Carte 4-7 : Musées et patrimoine dans la vieille ville du Caire.....	492
Carte 4-8 : Musées et patrimoine dans le centre historique de Mexico.....	497
Carte 4-9 : Eglises et patrimoine dans le centre historique de Mexico.....	515
Carte 4-10 : Edifices endommagés par les séismes de 1985	530
Carte 4-11 : les monuments historiques réhabilités pour des fonctions résidentielles. lors du programme de rénovation post-séisme.	532
Carte 4-12 : les corridors de la vieille ville du Caire, Plan du PNUD.	540
Carte 4-13 : Zones de protection A et B du centre historique de Mexico.....	545
Carte 4-14 : Le projet Alameda.....	547
Carte 4-15 : Zones privilégiées dans la reconquête urbaine du centre historique de Mexico.....	549

Tables des photos

Photo 4-1 : La maison Sennari.....	424
Photo 4-2 : La porte fatimide de Bab Zuwayla, ARCE avant la restauration.	426
Photo 4-3 : Mausolée Hasan Sadaqa, mission italienne.....	427
Photo 4-4 : Complexe des derviches, mission italienne.....	428
Photo 4-5 : Maison coloniale des los Condes de Hera Soto (bureaux du Fideicomiso).....	433
Photo 4-6 : Les ferrailleurs près de la porte Bab al-Fûtûh.	443
Photos 4-7 et 4-8 : La muraille nord	455
Photo 4-9 : Vue des tours de la porte de Bab Zuwayla.	468
Photo n°4-10 : Restauration d'un édifice colonial par le gouvernement espagnol	469
Photo 4-11 : Le palais d'Iturbide.	476
Photo 4-12 : Banque Banamex, Casa de los Condes de San Mateo Valparaiso	479
Photo 4-13 : La casa de los Azulejos, rue Madero	484
Photo 4-14 : Détail des faïences de la Casa de Sandoval.....	484
Photo 4-15 : Le bar des Sirènes, rue Guatemala.....	486
Photo 4-16 : Bar « Le Pervers » rue Republica de Uruguay.....	487
Photo 4-17 : Intérieur du musée Gayer-Anderson.....	491
Photo 4-18 : Intérieur du Collège San Ildefonso	494
Photo 4-19 : Vue extérieure du musée Franz Mayer.....	496
Photo 4-20 : Entrée du Musée José Luis Cuevas et sa Géante.....	500
Photo 4-21 : L'intérieur de la maison Seheyemi.....	503
Photo 4-22 : Entrée de la Madrasa al-Ghûrî.....	503
Photo 4-23 : La wakala al-Bazra'a	505
Photo 4-24: Vue de l'intérieur de la mosquée al-Azhar.	508
Photo 4-25 : Vue de l'intérieur de la mosquée al-Azhar, 1870, (Bonfils).....	508
Photo 4-26 : Minaret de la mosquée Ibn Tûlûn.....	512
Photo 4-27 : Complexe de Qalaûn, rue al Muezz.....	512
Photo 4-28 : Intérieur de la Cathédrale métropolitaine	517
Photo 4-29 : Cathédrale métropolitaine.....	519
Photo 4-30 : Couvent de la Encarnacion récupéré par la <i>Secretaria de Educación Publica</i>	519
Photo 4-31 : Eglise de Santa Teresa, Centre d'Art Alternatif.....	520
Photo 4-32 : Eglise de Santa Clara, Bibliothèque du Congrès	520
Photo 4-33 : Cour intérieure d'un édifice historique réhabilité par ses propriétaires et servant de résidence principale, rue Mesones.....	528
Photo 4-34 : La cuisine d'une petite mamie dans la <i>vecindad</i> de la rue Bellisario Dominguez.....	533

Photo 4-35 : L'intérieur de la <i>vecindad</i> réhabilitée.	534
Photo 4-36 : Monument classé, rue Justo Sierra n° 27	558
Photo 4-37 : Quartier des potiers en 1996, avant leur déplacement.	569
Photo 4-38 : Etals de vendeurs de chaussures	571
Photos 4-39 et 4-40 : Quartier de Darb al-Asfar, rues réhabilitées	572
Photos 4-41 et 4-42 : Artisans de l'aluminium, quartier de Darb el Asfar.	573
Photo 4-43 : Intérieur d'une <i>vecindad</i> non réhabilitée, nord du centre historique.	579
Photo 4-44° : Fondouk Nejjarine, vue de l'intérieur	592

Tables des figures

Figures 4-1 et 4-2 : Carlos Slim dans la presse internationale et nationale.....	437
Figures 4-3 / 4-4 : Le projet <i>North Gamalia</i> (IAURIF-GOPP).....	444
Figure 4-5 : « Gamaliyya, une porte ouverte sur les trésors du Caire fatimide ».	445
Figure 4-6 : Hiérarchisation des niveaux de décision politique et stratégique pour le projet de réhabilitation du Caire Historique, PNUD, 1997.....	448
Figure 4-7 : La muraille fatimide d'après le projet <i>North Gamalia</i>	455
Figure 4-8 : Le projet en cours de restauration de la porte de Bab Zuwayla financé par ARCE.....	468
Figure 4-9 : Plan architectural de la zone d'intervention américaine.....	510
Figure 4-10 : L'emplacement de l'ancien couvent de San Bernardo et le déplacement de l'Eglise.....	514
Figures 4-11/4-12 : Plans et gravures du rez-de-chaussée d'une <i>vecindad</i>	525
Graphique 4-1 : Types d'œuvres réalisées, source Fideicomiso 1997.	462